UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE DE METZ
École Doctorale Perspectives Interculturelles : Écrits, Médias, Espaces, Sociétés
Laboratoire ERASE

LE PARADOXE DANS LA COMMUNICATION

Implications épistémologiques et usages thérapeutiques

THÈSE PRÉSENTÉE EN VUE DU DOCTORAT DE PHILOSOPHIE
Spécialités : épistémologie, logique
par

Jean-Curt Keller

Composition du Jury :

Monsieur Bernard Andrieu, professeur Nancy I
Monsieur Pierre-André Dupuis, professeur Nancy II
Monsieur Benoît Gœtz, MCF Metz, titulaire de l'HDR
Monsieur Jean-Paul Resweber, professeur Metz, directeur de recherche

AVANT-PROPOS

Nous nous proposons d'étudier dans ce document les rapports particuliers qu'entretiennent une théorie, la philosophie de la connaissance et le paradoxe. La théorie est la pragmatique de la communication humaine et la méthode, la thérapie brève, systémique et stratégique. Le but de notre démarche, qui se veut logique et épistémologique, est de rendre hommage d'une certaine manière aux fondateurs du mouvement de pensée qui est à leur origine.

Pour le praticien, une difficulté est de trouver le point d'équilibre entre son désir de faire partager ses idées et celui de prendre avec elles le recul de la réflexion critique. Ainsi, certains collègues trouveront peut-être que nous avons pris trop de liberté dans une interprétation jugée personnelle des concepts batesonniens tels que Watzlawick les a formalisés. Ainsi, à l'inverse, les tenants de théories concurrentes trouveront que nous sommes resté trop près d'une pensée qu'ils percevront comme encore dogmatique. Ainsi en est-il de l'attachement des hommes à leurs idées.

Nous exprimons nos très vifs remerciements à M. Jean-Paul Resweber, pour son accompagnement. La vivacité de ses relances, la richesse de ses références, les occasions qu'ils nous a offertes de communiquer quelques idées par des exposés et des publications universitaires, nous ont été très précieuses.

Nous remercions M. Pierre-André Dupuis dont nous avons beaucoup apprécié la disponibilité, les orientations et les perspectives ouvertes lors de la première phase de cette thèse, alors en sciences de l'éducation.

Nous tenons à exprimer notre gratitude à M. Gérard Fath à qui nous devons, il y a déjà deux décennies, de fondamentaux enseignements, ainsi que notre intérêt initial pour l'École de Palo Alto.

Nous devons à l'Institut Gregory Bateson de Liège, Belgique, l'une des plus passionnantes aventures de formation qu'il nous ait été donné d'entreprendre.

Nous exprimons notre chaleureuse reconnaissance à notre ami François Velin, pour sa disponibilité, pour la justesse et l'acuité de ses remarques. Sa lecture profonde et attentive nous aura permis d'améliorer ce texte sur des points importants.

Bien entendu, nous assumons l'entière responsabilité des erreurs qui y subsistent, dont celle du chapitre premier.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 7-17

PREMIÈRE PARTIE
LA THÉORIE ET LA THÉRAPIE

CHAPITRE 1. HYPOTHÈSES THÉORIQUES 21-55

I. *PRAGMATIQUES*
1. La pragmatique, définition, portée, concepts et innovations
2. La pragmatique de la communication humaine

II. *LE PARADOXE ET LES TROUBLES HUMAINS*
1. Définition et typologie des paradoxes
2. Les antinomies : des fondements logiques des mathématiques à la théorie des niveaux de langage
3. Paradoxes linguistiques
4. Le paradoxe pragmatique et les troubles humains

CHAPITRE 2. OUTILS ET INSTRUMENTS 57-90

I. *PRINCIPES THÉRAPEUTIQUES*
1. Dynamique du problème et rôle du paradoxe
2. Caractéristiques générales des thérapies

II. *LA COMMUNICATION THÉRAPEUTIQUE*
1. La personne en thérapie et sa vision du monde
2. Liberté du thérapeute

III. *LA RÉSOLUTION DU PROBLÈME*
1 Le questionnement.
2. Recadrages et métaphores
3. Suggestion et cadrage des tâches
4. Risques du changement, freinage et consolidation

DEUXIÈME PARTIE
PARADOXE ET MODÉLISATION

CHAPITRE 3. JUSTIFIER LA CONNAISSANCE 93-127

1. Le foisonnement des psychothérapies
2. Mythe et théorie
3. Phobie et théorie
4. Paradoxe et théorie
5. Paradoxe et philosophie de la connaissance

CHAPITRE 4. RELECTURE DE L'AXIOMATIQUE 129-156

1. Est-il vraiment impossible de ne pas communiquer ?
2. Ce que je te dis dépend donc de ta manière de me voir ?
3. De l'art d'avoir le dernier mot
4. Parler dans un monde et voir dans un autre
5. Tu es mon égal et tu me complètes

CHAPITRE 5. LE LIEN THÉORIE - THÉRAPIE 157-191

I. *HOMO COMMUNICANS*

1. De la théorie à la thérapie
2. Qui est Homo communicans ?
3. Une proposition réflexive pour l'axiomatique
4. Le sujet dans la communication

II. *CROYANCES, THÉRAPIE ET PERSONNALITÉ*

1. La théorie de la révision des croyances.
2. Conséquences pour la thérapie.
3. Vers une axiomatisation

CHAPITRE 6. MODÉLISATION SYSTÉMIQUE 193-215

1. Le système de communication selon Don D. Jackson
2. Systémique et modélisation
3. Le paradigme systémique
4. Le système de communication
5. À quoi sert le système, dans la thérapie ?

CHAPITRE 7. ÊTRE THÉRAPEUTE 217-231

TROISIÈME PARTIE
ILLUSTRATIONS

CHAPITRE 8. LE GESTE THÉRAPEUTIQUE 235-264
Madame P.
Madame G.
Un thérapeute de onze ans
Félicie et le lion gris

CHAPITRE 9. THÉÂTRE ET COMMUNICATION 265-315
Théâtre
Éric-emmanuel Schmitt : Milarepa
Shakespeare : Hamlet
Beckett : Pas

CHAPITRE 10. DEUX THÉRAPIES 317-341
Simone
Clémence

CONCLUSION 343-356

BIBLIOGRAPHIE 357-369

INTRODUCTION

Mihi a docto doctore
Domandatur causamet rationem quare / Opium facit dormire :
A quoi respondeo, / Quia est in eo / Virtus dormitiva,
Cujus est natura / Sensus assoupire.
Chorus : Bene, bene, bene respondere...
Molière

L'étude du paradoxe relève de la logique. L'étude du paradoxe appartient aussi à la philosophie de la connaissance. Certains paradoxes revêtent une importance toute particulière pour la philosophie, puisque toute théorie qui engendre un paradoxe doit être modifiée, sous peine de se trouver disqualifiée pour incohérence.

Le propos de cette thèse, toutefois, est singulier puisqu'il traite du paradoxe en même temps que de théories qui se nourrissent de lui. En effet, selon les hypothèses que nous nous proposons d'étudier, le paradoxe se trouve à l'origine de troubles de l'esprit de l'homme. Ces hypothèses, en lien avec la pragmatique de la communication humaine, forment le soubassement de méthodes, dont les outils et instruments thérapeutiques visent à contribuer à la résolution du problème logique supposé à l'origine du trouble.

L'auteur de cette thèse, lui-même thérapeute, emploie cette méthode depuis plusieurs années dans les thérapies qu'il conduit. Le premier objet de réflexion qui s'est présenté à lui fut la vérification de la cohérence et de la complétude de l'axiomatique de cette théorie, connue depuis 1967 sous la dénomination de "Pragmatique de la communication humaine". Les outils d'analyse nécessaires ont été recherchés dans la philosophie des sciences et de la connaissance. Il est apparu que les paradoxes comme ceux de Boer et Lycan, de Goodman et de Fitch, ou les traitements modernes du trilemme d'Agrippa, pouvaient menacer les théories de la connaissance elles-mêmes. Comment critiquer une théorie qui prend appui sur le paradoxe à l'aide d'outils épistémologiques eux-mêmes potentiellement paradoxaux ? Et comment l'auteur de la thèse pouvait-il éviter d'apparaître ici ou là, dès lors qu'il propose de marquer la différence entre les énoncés «p» et «je dis p» ?

C'est là la pirouette philosophique à laquelle le lecteur est invité à participer, pour juger si cette thèse peut dire d'elle-même qu'elle est ou non cohérente.

La semelle crantée épouse les rocailles du chemin. Un gravier s'échappe et rebondit plus bas vers la mer. La Côte Sauvage au printemps s'enveloppe de pâles blancs et bleus. L'homme marche. Plus loin, sur le sentier, à sa propre allure, sa compagne. Quelques instants plus tôt, ils étaient ensemble, dans une crique à l'abri du vent, à regarder la mer en se restaurant. Se parler des oiseaux et de la pureté de l'air. S'exprimer sans mots le bonheur de partager ce moment. Puis s'isoler. Elle, dans sa contemplation silencieuse du fascinant univers océanique. Lui, dans la lecture. L'homme marche. Il pense à ce qu'il vient de lire. De *Une logique de la communication* il a retenu, ici l'hypothèse du rôle de la double contrainte dans la schizophrénie, là des emplois du paradoxe en thérapie, ailleurs un point de vue sur l'existentialisme. Il se dit que c'est une bonne manière de s'approprier un essai que d'en lire quelques pages puis, marchant et profitant du paysage, réélaborer la pensée de ses auteurs. Il a procédé ainsi depuis plusieurs jours de ses courtes vacances en Bretagne. C'est alors que la confusion le gagne. Ce qu'il vient de relire ne prend pas place dans le système de représentations de l'homme qu'il s'est construit avec le temps : théorie de la sexualité, deuxième topique, pulsions et leur destin, origine et traitement des névroses, déterminisme psychique, en bref la psychodynamique et la métaphore de l'énergie psychique. À côté, l'inconscient comme nécessité de l'économie des organisations hiérarchiques, le déterminisme interpersonnel supérieur, la généralisation des notions de transfert, de projection et d'identification comme dérivés du paradigme de la communicabilité, l'approche par la hiérarchie des types des notions de processus primaires et secondaires et des niveaux relatifs de l'information et de l'énergie, le déroutent. L'homme ne parvient pas à conserver la cohérence de son cadre de référence initial en donnant une place à ces concepts. Le saisit alors comme un fulgurant mouvement intérieur. Un nouveau cadre conceptuel vient de s'installer, au sein duquel les concepts freudiens se rangent comme éléments constitutifs d'un système de pensée plus vaste. Plus tard, notre homme reconnaîtra la nature logique du type de changement qui s'est produit pour lui. Il s'arrête, attend sa compagne pour lui parler de ce qui vient de se passer.

Au Tchad, une femme dont le comportement a semblé à la fois étrange et inadapté aux membres de sa tribu reçoit la visite d'une équipe de guérisseurs. De cette équipe, trois musiciens jouent une musique obsédante où dominent les percussions, le tambour grave, le médium et l'aigu. La femme et sa proche famille dansent en tournant sur eux-mêmes. Les yeux se ferment, les têtes dodelinent. Dans la transe où ils entrent progressivement, ils sont guidés par les assistants d'une sorte de prêtresse qui ordonne la

cérémonie. Gestes symboliques frappants, masques inquiétants, sacrifice d'un poulet, sang versé sur les participants, incantations mystérieuses. La séance durera plusieurs heures et sera reproduite trois jours consécutifs. A l'issue de ce parcours, la femme aura chevauché son démon. Au départ des guérisseurs, elle reprendra place et rôle dans la famille. Dans quelles (nouvelles) conditions ? L'ethnologue croit qu'elle a revécu symboliquement les étapes de la vie sexuelle d'une femme, mais n'en dit pas plus long.

Au Brésil, le docteur Akstein, psychiatre de renommée internationale, et son équipe de thérapeutes traitent un groupe de personnes atteintes de troubles psychiques divers par transe cinétique induite par une danse. Parmi elles, Fernando 28 ans, divorcé, deux enfants, qui a perdu le goût de la vie et du travail. Avec les autres participants, il est invité à tourner sur lui-même au son des tambours. En quelques instants il est en transe. Trois quarts d'heure plus tard, il se repose sur un matelas et on contrôle sa tension. Pendant cinq séances, espacées de deux semaines, il aura des transes profondes et exaltées. Encore sept séances de transes de plus en plus calmes, et il constatera la totale disparition de ses idées noires et le retour d'un certain appétit de vivre.

Un homme traverse de grandes difficultés dans son couple et se trouve en butte à des reproches incessants et à de fréquentes disputes. Il confie ses soucis à un ami, ce qui lui apporte un soulagement momentané, mais aucun changement ne se produit. Un jour, un thérapeute le convainc que les disputes présentent pour le couple un aspect cathartique, bénéfique exutoire qu'il convient de savoir doser et lui suggère des disputes délibérées, à une période précise. Avec sa femme ils exécutent la tâche. Les disputes spontanées disparaissent.

Une femme livre contre une dépression un combat perdu qui la laisse sans force. Le thérapeute qu'elle consulte lui dit qu'elle a *droit* à la dépression, parce qu'elle en a besoin. Elle se trouve un peu mieux. Alors, il lui indique qu'il serait bon pour elle qu'elle purge son excès de tristesse. Pour cela, il lui est suggéré de consacrer une demi-heure chaque soir à pleurer autant qu'elle le peut, jusqu'à la prochaine séance. Elle devra donc mettre un réveil dont elle réglera la sonnerie et devra penser aux choses les plus tristes. A la séance suivante, elle revient et déclare à son thérapeute que sa tristesse a inexplicablement diminué. C'est le début d'une amélioration qui conduira à la disparition durable de sa dépression.

Au début du XXe siècle, un thérapeute nommé Freud se promène dans Vienne avec un ami compositeur, Gustav Mahler. Celui-ci est victime d'une panne complète d'inspiration. Au cours de cette longue promenade, Freud[1] va faire bénéficier son ami d'une séance de thérapie brève avant la lettre et Mahler retrouvera sa prodigieuse créativité. Plusieurs décennies plus tard, Freud guérira en six séances le chef Bruno Walter, atteint d'une inexplicable paralysie du bras[2].

Les questions soulevées par les exemples qui précèdent ont en commun le thème du changement lié à une révision de croyances, dans le domaine de la connaissance et celui de la thérapie. S'y produisent les processus suivants : une personne, porteuse d'une plainte ou d'une question, vient exprimer sa souffrance ou son doute à un conseiller ou thérapeute. Celui-ci interprète le dire à l'aide d'une hypothèse théorique (communication, esprits, psyché, paradoxe) qui lui fournit des instruments interprétatifs, puis exerce une influence sur la personne à l'aide de procédés ou d'outils d'intervention. La personne vit, ou non, une expérience porteuse de changement, lequel advient, ou non. Ici, nous entendons par changement, ce qui semble s'être produit entre le début et la fin de la consultation, et dont le conseiller a connaissance par le moyen du discours de la personne. Le changement se trouve ainsi défini comme le passage d'un état de la personne déclaré insatisfaisant à un autre, déclaré acceptable. Un état reste un état de faits, un ensemble d'actions et de réflexions conduites par la personne. Un peu comme si le monde de la personne était un ensemble de faits, de processus en actes plus que de choses (nous reparlerons plus loin de celui qui a dit cela). Plusieurs hypothèses sont généralement faites sur le changement ainsi opéré. Les unes concernant le lieu du changement : ou bien l'environnement de la personne a été modifié au point qu'il ne représente plus ou ne crée plus un trouble pour elle, ou bien une modification s'est produite chez la personne, en conscience ou à son insu, qui fait que celle-ci ne vit plus ou ne voit plus la situation comme pénible. Les autres sont relatives aux explications du changement : ou bien, la maladie dont souffrait le patient a été vaincue, ou bien, les idées, les forces, les esprits qui occupaient le corps ou la psyché de la personne ont été chassés, expurgés, évacués ; le passé qui la hantait, la trace du traumatisme ancien ou ce qui provoquait les désordres de sa personnalité, sont revenus à la conscience et une catharsis, une hippocratique purgation libératoire s'est ainsi produite. Ou bien, la communication dans le groupe d'appartenance du sujet s'est modifiée au point qu'il n'exprime plus

[1] Jones, The Life and Works of Sigmund Freud, vol. 2, NY, Basic Books, 1955. Jones signale également que Sandor Ferenczi fut analysé en six semaines.
[2] Walter, Theme and Variations : An authobiography, NY, Knopf, 1946, pp. 167-168.

ces dysfonctionnements par son symptôme et qu'il donne un autre sens à ce qu'il se représente du monde. Ou bien est-ce autre chose ? Délimitons séance tenante notre propos. Nous n'examinerons pas ce qui est attribué à un dysfonctionnement organique du substrat anatomophysiologique de l'esprit. Nous ne considérerons que les troubles attribués par hypothèse à un événement de vie, à quelque fait dont le sujet fit l'expérience et à ce que le sujet en apprit. Dans ces troubles, nous observerons le clivage entre la tradition cathartique et la tradition rhétorique. Pour l'une, il y a sous la parole quelque phénomène : lorsque le patient dit au thérapeute "*je ne comprends pas pourquoi, mais quand je vous parle, j'ai l'impression d'aller mieux*", le thérapeute qui théorise peut penser qu'il y a sous le discours un "*Unbewuste*" sur lequel une hypothèse est à faire, et auquel il est possible d'attribuer des propriétés. Pour l'autre, il y a dans le discours, dans la manière même de construire les énoncés, dans le logos, une sorte de bouclage syntaxique qui conduit au trouble, comme ce qui conduit un programme à ne reproduire indéfiniment que des conclusions contradictoires alternatives, de types $0 \neq 0$ ou $A = \neg A$. On voit s'esquisser ici la théorie fonctionnaliste de l'esprit, illustrée par une métaphore cybernétique. Le raisonnement apparemment correct qui, partant de prémisses valides, conduit à des conclusions contradictoires porte un nom connu depuis vingt siècles, au moins : le paradoxe. Ce paradoxe qui se produit dans la langue est modélisé par l'antinomie dans les langages formels. Et le paradoxe pourrait agir aux niveaux successifs de notre pensée. Hypothèse 1 : le paradoxe joue un rôle dans les troubles de l'esprit de l'homme. Hypothèse 2 : le paradoxe joue un rôle dans notre manière d'énoncer (donc de concevoir) nos hypothèses. Hypothèse 3 : le paradoxe joue un rôle dans notre manière d'évaluer les théories. Ainsi, le paradoxe apparaîtrait-il aux niveaux successifs hypothétique et théorique, épistémologique et philosophique. C'est le côtoiement de ces niveaux qui fait l'objet de notre réflexion.

Se présente alors la question des raisons du choix de ce thème du changement, de l'implication de celui qui l'aborde. Et ce ne veut être seulement un tribut aux sciences de l'éducation que nous avons fréquentées, car le paradoxe se niche volontiers entre l'énonciateur et son énoncé. Je mens, je ne sais pas parler, réfléchir... "*Si toute recherche a une histoire, elle devrait se dire au carrefour de deux voies : l'histoire du chercheur et celle de sa discipline"* [3]. Autrement dit : l'histoire du regard porté par le chercheur sur la discipline qu'il entend servir ou à l'enrichissement des connaissances de laquelle il souhaite œuvrer, autant qu'il le peut. Supposons un homme qui

[3] S. Mollo-Bouvier, in R.F.P. n°78, 1987, 65-71

exerce une activité de conseil en relations humaines et traite de problèmes individuels et familiaux par des procédés qualifiés de thérapeutiques. Il croit que chacun dispose de ressources qu'il lui appartient de développer, ou de se les rendre accessibles, soit, à un premier niveau, par la formation soit, au niveau supérieur, par le "lâcher-prise" de croyances inhibitrices. L'influence qu'il peut exercer, avec l'intégrité dont il est capable, il la tient de théories de la communication humaine et de ses outils et instruments. Il sait que la recherche de la brièveté en thérapie n'est pas sans risque : pression à la réussite, recherche excessive d'efficience conduisant vers la hâte ou la précipitation. Il se sait susceptible de manquer de l'objectivité et du recul critique suffisants vis-à-vis des hypothèses théoriques qu'il a adoptées et qui lui tiennent lieu d'idéologie. Il se demande comment procéder pour vérifier qu'elles constituent un appui valable, d'authentiques connaissances. La psychothérapie reste un domaine aux contours flous, dont les paradigmes fondateurs des écoles ou les présupposés qui en tiennent lieu sont dispersés, les idéologies opposées ou masquées par l'intérêt, les métaphores qui les poétisent sont comme le feu et la forêt. La clarification de sa propre position le renvoie à la question de la justification de la croyance, qui en transmuterait le plomb en or de la connaissance. Mais qu'est-ce qu'une croyance justifiée ? Et dans quelle mesure un discours qui se veut théorique est-il plus qu'un dogme ? Recherche d'une connaissance falsifiable, démontrable. Si l'efficacité pratique peut tenir lieu de vérification de la cohérence théorique ou permet de s'en dispenser, quels rapports entretiennent alors hypothèses théoriques et thérapie ? Faut-il marquer une différence entre démontrabilité et vérité ?

Une autre question se pose à lui, épineuse, du normal et du pathologique. Aux comportements humains socialement indésirables et à première vue inexplicables, des hypothèses biologiques attribuent une origine organique. Les troubles sont appelés maladie et leur traitement relève de soins du corps dispensés par la médecine. *A contrario*, selon les sciences de l'homme, de la psychologie à l'anthropologie, se produisent aussi des événements de vie auxquels succèdent des troubles passagers ou durables du comportement : quelque chose a été appris et retenu. Il s'agit d'une autre sphère, celle de l'apprentissage, des rapports de l'individuel et du collectif, de la communication. Il n'y a sans doute pas, dans ce cas, la rupture conceptuelle que l'on croit entre communiquer, éduquer et soigner. Dans les comportements humains, le critère par lequel on voudrait les séparer est moins d'ordre psychologique ou individuel, que social. Les troubles humains peuvent être vus comme résultant d'un problème, personnel et relationnel, auquel n'ont été tentées que des solutions inadéquates, et qui attend sa juste résolution. Le regard porté sur l'homme par le thérapeute et par le formateur

sont alors de même nature, hors de toute discontinuité conceptuelle entre l'étude des comportements considérés comme socialement normaux et anormaux, même s'il est possible de les discriminer selon une hiérarchie de types, laquelle est logique. L'étude de cet objet par les sciences de l'homme mobilise des savoirs auxquels manquent parfois, et parfois cruellement, les concepts interactionnels. D'où vient cette lacune, dans un domaine où ce qui est d'ordre relationnel est fondamental ? Ce phénomène a été qualifié par Tzvetan Todorov[4], de *tradition a-sociale* :

> "*Si l'on prend connaissance des grands courants de la pensée philosophique européenne concernant la définition de ce qui est humain, une conclusion curieuse se dégage : la dimension sociale, le fait de la vie en commun, n'est généralement pas conçue comme étant nécessaire à l'homme. Cette "thèse" ne se présente cependant pas comme telle ; elle est plutôt un présupposé qui reste non formulé et que, pour cette raison même, son auteur n'a pas l'occasion d'argumenter ; nous l'acceptons d'autant plus facilement. De surcroît, elle forme le dénominateur commun de théories qui, par ailleurs, s'opposent et se combattent : quel que soit le parti que l'on prend dans ces conflits, on y embrasse toujours une définition solitaire, non sociale, de l'homme*."

Todorov appuie sa thèse sur le point de vue des grands moralistes qui voient l'homme comme aspirant à se suffire à lui-même en s'affranchissant des faiblesses auxquelles il s'expose en traitant avec ses semblables. Il évoque Kant, pour qui le social est réduit au vertueux et l'homme pris dans les tendances antagonistes à rechercher et à fuir la société des hommes. Il cite les philosophes des Lumières qui fustigent la soif humaine d'honneurs et de gloire. Il oppose la force de l'homme solitaire à l'origine de la société dans la faiblesse de l'individu. Besoin de considération comme insuffisance fondamentale. La psychanalyse considère l'homme comme foncièrement égoïste et solitaire. L'état originel de l'homme, selon Freud, est "*anobjectal*" et se caractérise par "*l'absence totale de relation à l'entourage*". Freud, comme Hegel, postule qu'à l'origine était le combat à mort[5].

Or, la vie, la thérapie, l'éducation, l'apprentissage, la sexualité, le transfert, la projection, l'identification, les règles familiales, le travail, sont interactifs. L'apprentissage, s'il requiert l'expérience, l'expérimentation et la réflexion individuelles, est, avant tout, basé sur l'imitation, la transmission et l'échange dans la relation, c'est-à-dire la communication. Paradoxe : les sciences de l'homme, par essence interactionnelles, s'adossent à des théories de l'humain qui considèrent l'homme comme habitant de l'île déserte de son ego, qui modélisent son comportement à partir d'hypothèses introspectives. De quels outils faire usage pour décrypter la communication dans le couple et la famille, entre le maître et ses élèves, l'individu et son groupe d'appartenance ? Quelle représentation se construire d'une phobie sociale,

---

[4] Todorov, *La vie commune*, 1995, p. 15.

[5] Todorov, op. cit. p. 14 sq.

sans se donner d'autre outil conceptuel que celui qui permet, tant bien que mal, de modéliser ce qui se produit dans l'esprit du phobique, mais jamais dans la société, et moins encore dans leurs actions réciproques ? Comment conceptualiser les complexes relationnels ? À l'aide de quels outils microsociologiques ou microanthropologiques rendre compte des turbulences qui peuvent affecter un groupe, de la manière dont les messages sont acceptés, partagés, redistribués ? Comment expliquer le peu d'efficience de concepts comme transfert, projection ou identification à modéliser les processus relationnels ? Méta : à partir de quels concepts d'amont expliquer ces concepts psychanalytiques intrinsèquement interactionnels, sans disposer d'une théorie de l'interaction ?

C'est à des questions comme celles-là, ainsi qu'à quelques autres, que nous souhaiterions apporter un début de réponse, en étudiant certaines édifications théoriques de l'École de Palo Alto. Si les applications de ces théories se sont étendues aux relations dans le travail et à la formation à travers le courant systémique, les plus connues concernent la psychothérapie. Ce sont elles que nous voudrions examiner plus particulièrement, mais non exclusivement, ici. Nous nous intéresserons donc au phénomène du changement. Nous prenons ici changement au sens de ce qui se produit lorsque se résout un problème en lien (lequel ?) avec le trouble éprouvé par une personne. Si la solution du problème se remarque à la disparition[6] du problème, l'un des buts de ce travail sera d'explorer cette dimension. Il nous faudra définir ce que nous entendons par problème. Parler de problème humain au sens voisin de problème psychologique générateur de trouble peut laisser à penser que nous allons traiter des questions relevant de la psychopathologie. Ce n'est pas tout à fait le cas, car, de notre point de vue, cette part des problèmes humains, hors maladie du corps, est autre chose qu'une maladie, fut-elle de l'âme ou de l'esprit. Nous pensons que certaines situations problématiques, les interactions qui conduisent à la souffrance, sont des constructions de l'esprit, entretenues individuellement et collectivement. Il existe de nombreuses manières, pour l'homme, de (se) construire des problèmes et notre propos est de montrer comment, de notre point de vue, cela s'édifie et aussi comment cela peut se démonter. Nous pensons aussi que notre manière de considérer les problèmes humains est elle-même une construction, ni vraie ni fausse, et qui repose sur une vision de l'homme qui est de l'ordre de la croyance. Cet aspect de la question sera, lui aussi, développé.

[6] Adapté du Tractatus, 6.521 : "La solution du problème de la vie se remarque à la disparition de ce problème. (N'est-ce pas la raison pour laquelle des hommes pour qui le sens de la vie est devenu clair au terme d'un doute prolongé n'ont pu dire ensuite en quoi consistait ce sens?)", Wittgenstein, 1961, p. 106.

Tant a été dit sur le sujet qu'il est nécessaire de s'excuser d'ajouter aux discours. Notre justification réside dans un autre des buts de cette thèse : discuter et faire un peu mieux connaître l'œuvre de Bateson et de ses continuateurs. Cette œuvre reste encore peu prise en compte hors du cercle de ses praticiens. Par exemple, de nombreux auteurs de publications relatives à la communication interpersonnelle méconnaissent la portée théorique et pratique de l'intuition de Bateson, qui a consisté, il y a maintenant un demi-siècle, à étendre à l'interaction la théorie des niveaux de langage sous les diverses formes qu'elle a pu prendre, à partir de celle, inspiratrice, de Russell. Ils se privent ainsi de la notion de paradoxe pragmatique et de son rôle dans la dynamique des problèmes. Ils estompent ce en quoi le paradoxe est, plus qu'une contradiction, un générateur de contradiction. Ils ignorent le rôle de la hiérarchie des contextes dans l'interaction. Autre exemple : dans le domaine de la psychologie, en France, l'expression École de Palo Alto renvoie immuablement à celle de thérapie familiale systémique, pour laquelle la famille est un système dont les membres sont des éléments et le trouble éprouvé par l'un de ses membres est le symptôme du dysfonctionnement du système. Si la thérapie familiale tient une place importante dans le dispositif thérapeutique de notre pays, il reste souhaitable que soit mieux explicité le dispositif à visée thérapeutique du Brief Therapy Center du MRI de Palo Alto, prolongement le plus direct et le plus pertinent, sans doute, des édifications batesonniennes. Nous voudrions donc contribuer à la connaissance de théories que nous croyons utiles. La démarche de Palo Alto, parce qu'elle s'apparente à la résolution de problème plus qu'à la transformation de la personnalité, s'avère applicable à l'étude, à l'analyse et surtout à la résolution des problèmes interactionnels tels qu'ils peuvent se produire dans la vie sociale, dans des groupes aussi divers que la famille, la classe, l'entreprise. De ce point de vue, elle intéresse la psychosociologie du travail autant que les théories de la formation. Beaucoup a été écrit, de même, sur les techniques paradoxales[7]. En Europe, les manuels de thérapie brève et les points de vue sur le changement en psychothérapie, ainsi que la vision de l'homme qui en découle se sont multipliés. Il peut sembler vain de revenir sur le sujet. Reste-t-il quelque place pour un écrit de plus sur le changement, quelque espoir d'approfondissement ? Nous voudrions une fois encore remettre l'ouvrage sur le métier pour proposer nouvelle formalisation et références complémentaires.

Mais l'élément le plus important qui aurait pu nous conduire à ne pas rédiger ce texte est paradoxal : nous ne savons pas vraiment ce qui se passe, lorsque le changement se produit, et nous invoquons malgré tout une théorie

[7] Fisch 1986, Watzlawick, Fisch, Weakland, 1975, Seron, Wittezaele 1991, Nardone, Watzlawick, 1992, Nardone 1996 et 2000.

explicative. Nous conjecturons, certes, sur comment et en quoi les instruments d'interprétation et les outils que nous mettons en œuvre semblent être à l'origine du changement. Toutefois, les explications que nous nous donnons restent incomplètes. La théorie des ensembles, la théorie des systèmes, les théories constitutives de la naissante pragmatique, la logique où celle-ci prend sa source, sont-elles des évocations métaphoriques ou les fondements d'une thérapie qui en est rigoureusement déduite ? Que dire de cette boutade de Fisch[8] pour présenter le processus de la thérapie :

> *"1. Une personne vient voir un thérapeute et lui dit "il y a un problème".*
> *2. Le thérapeute suggère à la personne de faire quelque chose.*
> *3. La personne revient et dit au thérapeute qu'elle a fait ce que le thérapeute lui a dit de faire et que le problème a disparu.*
> *4. Le thérapeute dit "au revoir" et la personne dit "au revoir et merci".*
> *Tout le reste, en thérapie, c'est de l'emballage (littéralement, de la paille)".*

Cette paille (ou balle, emballement, emballage) serait-elle le plaisant agrégat d'un *virtus dormitiva* et d'*une danse de la pluie* ? On sait qu'à la question de savoir pourquoi l'opium fait dormir, le doctorant en médecine de Molière répond "parce qu'il contient un principe dormitif". On sait aussi que Boudon[9] désigne par "danse de la pluie" l'expression de l'impatience d'un groupe ethnique à la fin de la saison sèche et l'explication causale sous-jacente qu'en donnent ses membres : la danse provoque la pluie. La cooccurrence a valeur de preuve. Théories du langage, théorie des groupes, paradoxes sémantiques, théorie de la communication, comme composants du *virtus dormitiva* ? Stratégies thérapeutiques, injonctions paradoxales et prescriptions du comportement non désiré, comme danses de la pluie, de même ? Thèse comme travail à la fourche, dans cette balle, à la recherche du grain de la question principale : celle de la modélisation du changement ?

Somme toute, cette question peut s'examiner du point de vue des rapports entre la théorie et la thérapie. Des hypothèses de recherches ont été émises dans les années 1950, au sein du groupe de Palo Alto, relatives à l'interaction, au rôle du langage et de la logique de celui-ci, à sa modélisation possible par la cybernétique ou la théorie des systèmes, et à leurs rapports avec les pathologies de l'esprit. Certaines se sont avérées fructueuses, d'autres ont été abandonnées. Dans la décennie suivante, une formalisation a été tentée par l'axiomatisation. Parallèlement, des recherches étaient conduites sur les techniques de communication inductrice d'un changement durable. Deux points de vue se présentent. Les empiristes considèrent qu'ils

---

[8] Fisch, *Les situations inquiétantes en psychothérapie*, Paris, conférence des 2 et 3 octobre 1999.
[9] Boudon, *À quoi sert la notion de structure ?*, 1968.

se sont seulement inspirés des réflexions de leurs précurseurs pour mettre au point leurs outils d'intervention, et que la seule chose importante à leurs yeux est le résultat obtenu par le thérapeute. D'autres, c'est notre position, regardent l'axiomatique comme le fondement de la théorie, et voient la méthode thérapeutique de résolution des problèmes comme sa conséquence, donc comme un ensemble de théorèmes déduits de l'axiomatique. Dès lors, cette théorie peut être mise en question en tant que telle. Est-elle complète ? Est-elle non contradictoire ? La thérapie en est-elle une déduction ? Cette question est évidemment différente de celle du seul jugement de la thérapie à travers ses résultats.

Dans ce document, nous exposons préalablement les hypothèses théoriques, puis les outils et instruments de la méthode. Ensuite, nous choisissons un outil pour les critiquer. Nous évaluons cet outil en nous interrogeant sur la place du paradoxe dans certains aspects de la théorie de la connaissance. Puis nous nous servons de l'outil critique pour examiner la théorie et son lien avec la thérapie. À l'issue de ces opérations, nous proposons quelques axiomes supplémentaires pour la théorie. Nous proposons aussi quelques pistes pour l'examen des théories de l'humain. Dans une troisième partie, nous présentons quelques illustrations de la pragmatique de la communication humaine.

L'hypothèse que les processus de pensée que l'homme met en œuvre pour tenter de résoudre un problème sont précisément ceux qui réactivent le processus problématique ne peut être sans conséquences sur la représentation de l'homme qui la sous-tend.

PREMIÈRE PARTIE

LA THÉORIE ET LA THÉRAPIE

CHAPITRE 1

HYPOTHÈSES THÉORIQUES

Nous parlons dans un monde et nous voyons dans un autre monde
Régis Debray

La pragmatique est à la base de toute la linguistique
Rudolf Carnap[10]

Comment puis-je penser ce à l'aide de quoi je pense ? Sous cet aspect singulier, resurgit la question de la philosophie de l'esprit, étudiée dans une tradition bien antérieure à Aristote. L'homme est-il cet *animal rationale* que nous présente la tradition latine, laquelle, selon Arendt, repose sur un malentendu ? Est-il plus simplement, *zôon logon ekhon*, l'être vivant capable de langage ? Est-ce cette créature dotée d'une âme attachée et pourtant distincte de son éphémère support corporel, ou bien le nageur qui, pour advenir, tente d'émerger des tumultueux courants sous-marins qui l'agitent, ou bien encore est-il cette excroissance d'un grand continuum vital pensant ? Aujourd'hui, fonctionnalisme, néo-béhaviorisme, théories représentatives de l'esprit prétendent orienter notre réflexion vers des modèles de la cognition. Mais aller à la recherche d'un modèle, n'est-ce pas présupposer que l'homme, à la fois, pense et est à penser par modèles ? Si l'homme pense le monde par modèles, penser l'esprit revient à construire un modèle de la faculté de modéliser[11]. Penser l'esprit avec son esprit doit-il nécessairement conduire l'homme à "l'immense confusion" que lui promet le poète-philosophe chinois ? Et si l'homme ne peut connaître que ce qu'il se représente, ce qu'il re-construit, ce dont il se fabrique une réplique, de quel ordre est la correspondance que doit entretenir cette maquette du monde avec le monde ? La métaphore ne constitue-t-elle pas le soubassement de toute théorie scientifique ? Et les modèles de l'esprit ne prennent-ils pas un appui métaphorique sur les sciences du mesurable, devenant eux-mêmes métaphores de métaphores ? Quelle place réserver à la conscience et aux phénomènes inconscients ? La parole est-elle nécessaire à la pensée ? Le sujet peut-il se penser sans qu'il soit fait appel à l'intersubjectivité ?

---

[10] Cité par F. Armengaud, 1999.
[11] J.-P. Dupuy, 1994, pp 19-21..

Ainsi commence à se tisser le réseau de questions hétérogènes au sein duquel ne peut pas ne pas s'examiner aujourd'hui le courant de pensées issu de Palo Alto, il y a un demi-siècle, déjà. Pour représenter l'âme humaine, ou l'esprit humain, en tant que principe de la sensibilité et de la pensée, et pour rendre compte de ses processus, il avait été fait appel à la métaphore de l'*énergie*. La psyché (*psukhê*) était figurée telle un réservoir étagé de forces susceptibles de vivre des destins divers. Autre métaphore, la boîte noire, conduisait le chercheur à réserver ses observations aux paires d'intrants et d'extrants, stimuli et réponses, d'un mystérieux organe duquel il n'y avait rien à dire. Pour sortir de la cruelle alternative de la machine à vapeur ou du silence, il fallait une nouvelle représentation. Palo Alto a commencé par emprunter à la cybernétique et à la théorie de Weaver et Shannon le concept d'information, comme substitut à celui d'énergie, pour rendre compte des fonctions de l'esprit. On a observé que si l'énergie était nécessaire aux êtres vivants pour accomplir leurs fonctions vitales, ces êtres utilisaient l'information pour piloter leurs fonctions internes et pour se guider dans leur environnement. C'est donc par la circulation de l'information que l'on a d'abord représenté certaines fonctions de l'esprit. S'il est vrai que l'information a besoin d'énergie pour circuler, elle reste d'un type d'ordre supérieur. Mais qu'en est-il, ensuite, de l'échange entre les personnes ? Si l'échange d'information par signes est la base de la communication humaine, ces signes sont d'une double nature : certains sont le résultat d'opérations explicitement codées et qui obéissent à une volonté de signifier. D'autres sont des comportements plus ou moins volontaires, auxquels est attribuée une signification. Pour celui qui décode un comportement perçu, il n'est pas toujours très clair que ce à quoi est donnée une valeur de message soit délibéré de la part de l'émetteur, ni représentatif de ce qu'il pense ou ressent. Le rôle complexe du langage, ses entrecroisements avec des signes non verbaux interprétables comme autant de messages, les possibilités qu'il offre de discourir sur lui-même, ouvrant le champ à de vertigineuses régressions, ont très vite achoppé sur des relations entre les concepts, ce qui unit conscience et pensée, pensée et langue, la place relative dans la communication, des messages verbaux et des messages non verbaux ; mais aussi, ce qui relie les phénomènes inconscients et le corps, les comportements involontaires et la pensée, la mémorisation des mots et des gestes dans l'apprentissage et leur oubli dans les automatismes de leur emploi. Si la parole est le propre de l'homme, elle est à la fois convention entre eux et ce qui permet de convenir. Peut-on, dès lors, étudier l'esprit sans la pensée, la pensée sans la parole et la parole sans la communication ?

Ce questionnement, sur fond de normalité *versus* pathologie, a conduit

les chercheurs de l'équipe de Bateson à édifier, au terme d'un parcours de près de vingt ans, une *pragmatique de la communication humaine*. C'est une présentation de ce mouvement de pensée que nous voudrions esquisser, pour proposer un repérage, marquer temps forts et filiations, afin d'ouvrir la discussion. Dans ce parcours, peuvent se distinguer trois moments, paradigmatique, théorique et méthodique. Le moment initial conduit le groupe de recherche des premières intuitions au paradigme de l'interaction. C'est le temps du foisonnement créateur, des ouvertures, plus que de la synthèse. Si l'unité de pensée qui le traverse est perceptible, l'ancrage théorique reste pluriel, de l'ordre d'un braconnage de niveau très élevé. Le deuxième moment, théorique, est celui de la formalisation. Les concepts élaborés sont ordonnés et référés à ceux de disciplines d'amont ou affines, la systémique, la philosophie du langage, la logique. Des repères épistémologiques sont proposés. Une axiomatique est établie. Elle sera reprise plus tard par un philosophe du langage. Le troisième moment, méthodique, est celui de la construction empirique d'outils et instruments thérapeutiques adossés à l'appareil théorique, et de leur mise à l'épreuve clinique systématique. Ce moment est aussi celui du morcellement : écoles, modèles et pratiques se multiplient et se dispersent, ce dont l'histoire des thérapies est coutumière, et s'inscrit dans le phénomène sociétal de schismogenèse conceptualisé par Bateson. L'appareillage théorique auquel a recours l'École de Palo Alto associe l'étude des signes et des rapports des signes et de leurs usagers, à l'étude des relations entre les usagers dans la communication, ainsi que la modélisation possible des différents niveaux de la communication par la logique. La première est l'objet de la pragmatique. La seconde est l'objet de la pragmatique de la communication humaine, extension de la précédente. La troisième est la logique post-fregeenne.

I. PRAGMATIQUES

Un usage veut que l'on attribue à Hack Tuke la paternité du terme psychothérapie. Venu de l'allemand, il apparaît dans notre langue vers 1910. À peine moins de vingt cinq siècles plus tôt, toutefois, Antiphon le Sophiste rédigeait un traité sur l'*interprétation des rêves* et composait un art d'échapper à l'affliction.

> *"Il écoutait ses clients lui raconter leurs rêves afin de les interpréter. Il avait mis au point une méthode thérapeutique basée sur l'écoute de ses clients et le questionnement, puis sur l'usage d'une rhétorique visant à modifier la représentation qu'ils se faisaient de leurs difficultés : une fois connues les causes de la souffrance, il soulageait les malades par des paroles de consolation et assurait qu'il n'y avait aucun mal qu'il ne pourrait chasser de l'âme pourvu qu'on le lui dît"* [12].

Le cas d'Antiphon, comme celui d'Artémidor et son *Traité des rêves,* cité par Foucault, sont paradigmatiques de la question de la langue dans l'explication et le traitement des troubles de l'âme. Car la langue apparaît dans trois dimensions, au moins. Dimension interprétative : le discours de la personne qui se plaint révèle quelque chose des contenus ou des processus de pensée. Dimension active : les procédés rhétoriques influencent et guérissent en modifiant les représentations que se font les personnes de leurs difficultés ; les procédés cathartiques permettent l'évacuation de quelque chose qui accompagne la parole. Dimension théorique : de "*l'organe à la localisation incertaine*" [13] dont le langage apparaît comme un représentant, il est possible de modéliser l'ensemble constitué d'une structure, d'une fonction et d'une organisation, et d'écrire un scénario plausible de ses processus internes.

1. La pragmatique, définition, portée, concepts et innovations

Bien que l'appartenance au courant de la pragmatique ne soit revendiquée que tardivement, par Watzlawick, les théories du langage sont, dès l'origine, les repères conceptuels du groupe de Palo Alto. Petite diachronie : de *pragmatic* substantivé sous la forme *pragmatics* par Charles W. Morris, la pragmatique a désigné l'étude des relations entre les signes et leurs usagers, distinguée à l'intérieur de la sémiotique de la sémantique et de

---

[12] *Suidas, Pseudo-Plutarque*, *Philostrate, in* Dumont, Delattre, Poirier, *Les Présocratiques*, 1988.

[13] Nathan, Blanchet , Ionescu , Zadje , *Psychothérapies*, 1998.

la syntaxe. On se souviendra de la distinguer *du* pragmatisme (*pragmatism)*, lequel est la doctrine introduite par William James "*prenant pour critère de vérité d'une idée ou d'une théorie sa possibilité d'action sur le réel"*, et que, pour s'en démarquer, Charles S. Peirce donnera le nom de *pragmaticism* à sa propre doctrine. Pour sa part, Françoise Armengaud[14] situe fort heureusement le champ de la pragmatique "*à la croisée des recherches en philosophie et en linguistique"* et en fait une "*tentative pour répondre à des questions comme celles-ci : que faisons-nous lorsque nous parlons ?(...) qui crois-tu que je suis pour que tu me parles ainsi ? (...) dans quelle mesure la réalité humaine est-elle déterminée par sa capacité de langage ?"*. "*Science dans l'enfance",* selon Watzlawick, la discipline apparaît, pour Diller et Récanati, comme ce qui "*étudie l'utilisation du langage dans le discours et les marques spécifiques qui, dans la langue, attestent sa vocation discursive".* Pour Jacques la pragmatique "*aborde le langage comme phénomène à la fois discursif, communicatif et social"*. Reboul et Moeschler[15] postulent qu'elle est née en 1955, lors des conférences d'Austin aux *William James Lectures*.

Qui donc peut bien s'intéresser à elle ? Selon Armengaud, plusieurs catégories de penseurs y trouvent quelque matière. Wittgenstein et Strawson se sont penchés sur le lien entre signification et usage d'un mot ou d'une phrase. Austin et Searle ont fait du langage un objet d'analyse. Apel et Habermas voient dans la pragmatique le moyen de renouveler une philosophie transcendantale de la communication, et Jacques, celui d'approfondir la relation interlocutive. Les logiciens comme Frege, Russell, Carnap, Tarski, Quine, qui s'intéressent aux conditions d'attribution d'une valeur de vérité aux propositions, prennent en compte contexte et locuteurs. Les praticiens de la communication, qui nous concernent de près, s'attachent aux effets réciproques et réflexifs des productions verbales et non verbales *sur* les partenaires en interaction.

> "*Ils sont proches, généralement, de l'une des sources de la pragmatique, la maxime pragmatiste de Peirce qui dit que la production triadique de la signification est orientée vers l'action et que l'idée que nous nous faisons des choses n'est que la somme des effets que nous concevons comme possibles à partir de ces choses"* [16].

Pour Watzlawick, "*les effets pragmatiques de la communication humaine* (sont) *ses effets sur le comportement"*. Ces "*effets conçus comme possibles à partir des choses"* nous semblent correspondre à la vision dynamique du

---

[14] Armengaud, *La Pragmatique*, 1999.
[15] Reboul, Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui*, 1998, pp. 26 sq.
[16] Armengaud, op. cit., p. 4.

monde proposée par Wittgenstein[17], comme ensemble de faits, et non pas de choses, ces dernières étant parties intégrantes d'un état des choses, lui-même consistant en une liaison d'objets. Agir dans un monde dynamique, sur lui et sur la vision que l'on a de lui, et non décrire un monde de choses statiques, telle se présente la fonction du langage en contexte, dans la communication.

Dans sa généalogie de la pragmatique, Françoise Armengaud identifie, comme sources des principales lignées : Marx, Aristote, Saussure, Kant, Moore, Wittgenstein, Leibniz, Frege et Russell. Loin de chercher à remonter vers chacune d'entre elles, tâche gigantesque et hors de propos, limitons-nous à situer la place qu'elle attribue à Palo Alto, de Bateson à Watzlawick, via Goffman, Sebeok, Birdwhistell et Hall, dans la lignée *empiriste* de la sémiotique. Celle-ci prendrait sa source chez Morris et, avant lui, chez Pierce, Frege, Wittgenstein et Bar-Hillel. Watzlawick lui-même se réfère à Morris et Carnap et considère, avec Searle, que l'étude de la communication peut intéresser les trois domaines déjà cités de la syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique. Pour lui, le caractère pragmatique de la communication réside dans ce qu'elle est faite de comportements et qu'elle affecte le comportement de ceux qui y prennent part, en raison de leur seule présence.

L'étude des signes du langage s'est opérée initialement par l'approche sémantique qui traite de la relation des signes, des mots et des phrases aux choses et aux états de choses : ce fut l'étude conjointe du sens, de la référence et de la vérité. Elle s'est poursuivie par l'approche syntaxique qui étudie les relations des signes entre eux, des relations des mots dans la phrase ou des phrases dans les séquences de phrases : on a cherché à formuler des règles de bonne formation pour les expressions et des règles de transformation des expressions en d'autres expressions ; le respect de ces règles est une condition pour que les fragments ainsi générés soient pourvus de sens et susceptibles de se voir attribuer une valeur de vérité. Cependant, ce qui caractérise la pragmatique reste l'influence mutuelle des locuteurs. Répondre à une question comme "qui crois-tu que je suis pour me parler ainsi ?" conduit de la relation entre signes et usagers des signes, à la relation entre les locuteurs. Cette dernière dépasse donc l'analyse des signes du langage.

La pragmatique est sous-tendue par trois concepts que sont la performance, l'interaction et le contexte. Le concept de *performance* évoque la compétence communicative des locuteurs, qui se manifeste lors de l'accomplissement de l'acte en contexte. Le concept d'*interaction*, rend compte de ce que le langage ne sert pas seulement ni avant tout à représenter le

[17] Tractatus , 1961, 1.1. à 2.012.

monde mais sert à accomplir des actions. Cette pensée imprègne les *Investigations Philosophiques* de Wittgenstein. Parler c'est d'abord parler à quelqu'un, agir sur autrui et percevoir les effets des actes de l'autre. L'interaction justifie à elle seule, s'il est besoin, l'intérêt que présente la pragmatique pour les thérapeutes lorsqu'elle avance la vocation du langage à agir. Cette vocation reste indépendante des présupposés de ces mêmes thérapeutes relatifs aux modes d'action de la parole, qu'ils se reconnaissent dans la tradition cathartique, ou dans la tradition rhétorique d'Antiphon et d'Artémidor. Le concept de *contexte* est central et caractérisant pour la pragmatique. Il rappelle que les échanges se tiennent en situation. Lieu, temps, locuteurs, liens, sont indispensables pour qui veut analyser un entretien, mais aussi séquençage, réciprocité, ponctuation, ainsi qu'effets directs du non verbal sur les locuteurs et effets contextuels du non verbal sur le verbal. La connaissance du contexte permet à un observateur non seulement de s'expliquer ce qui se passe, mais avant tout de mettre en évidence l'influence que le contexte exerce sur le contenu des échanges et le sens qui lui est attribué.

Les innovations de la pragmatique se sont traduites par le renversement de certains principes qui guidaient les recherches avant elle. Désormais, l'*acte* prime sur la description et la représentation, l'*emploi* dépasse la structure, la *performance* précède la compétence, la *parole* est prioritaire sur la langue.

Enfin, la pragmatique soulève des questions dont deux, au moins, sont en lien étroit avec notre propos. Ces questions sont celles de la *subjectivité* et de *l'altérité*, qui renvoient à trois élaborations conceptuelles : l'axiomatique de la *Pragmatique stratégique* de Hermann Parret, ensuite la vision kantienne du sujet réduit à la structure du moi et enfin la vision humienne du moi sans sujet.

En premier lieu, la pragmatique relève, selon Parret, du paradigme de la communicabilité de Wittgenstein, lequel repose sur l'équivalence de la parole et de la pensée et sur le caractère essentiellement public du langage, ce qui exclut la notion de langage privé. Cela permet à Parret d'énoncer ses propres axiomes de la communication :

> *"1. Le sujet parlant, de par son discours, ne peut pas ne pas communiquer.*
> *2. Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier.*
> *3. Toute communication implique la réciprocité, qui est symétrique ou complémentaire.*
> *4. Toute communication actualise le système virtuel des significations et réalise en même temps la dépendance de ce système vis-à-vis des conditions de la communicabilité."*

En second lieu, du point de vue de la pragmatique, altérité et subjectivité sont indissociables. Le sujet est conçu comme interlocuteur, non plus à partir de la pensée, mais à partir de la communication. L'autre est celui avec qui je communique, lequel se trouve être chacun de ceux en présence de qui je me trouve, et avec lesquels je ne peux pas *ne pas* communiquer. La question "qui suis-je ?", sans réponse personnelle suffisante, est devenue "je me vois ainsi, et vous, comment me voyez-vous ?". "Qui est-il ?" est devenue "voici comment je le vois 'me voir'" et ses régressions. Dans un monde où, au moins pour l'homme, il serait impossible de ne pas communiquer, il serait impossible de se définir hors de la réciprocité. C'est ainsi que la personne qui se présente porteuse de problèmes existentiels, révèle souvent des difficultés récurrentes dans l'échange. La définition du sujet hors contexte à partir du seul sujet est, de ce point de vue, vide de sens ou cercle vicieux.

Deux conceptions en lien avec l'influence méritent d'être considérées. Ce sont la théorie des actes de langage et la métaphore.

La théorie des actes de langage a eu pour conséquence d'inciter les linguistes à s'intéresser au langage du point de vue de l'action, sur la façon d'agir sur le monde. Venue de la philosophie analytique anglo-saxonne, elle s'est donné pour but de formuler les problèmes philosophiques à partir de la théorie du langage. Les deux auteurs qui l'on fait connaître, on le sait, sont John Austin et Chaïm Perelman. Historiquement elle trouve son origine chez les linguistes et se rattache à la pragmadialectique. Le fondateur, Austin, considérant des expressions comme "la séance est ouverte" et "adjugé !", a plaidé pour la thèse selon laquelle tout énoncé est un acte. Il a distingué les énoncés performatifs des énoncés constatifs. Si les seconds peuvent s'évaluer en termes de vrai ou faux et relever de la logique, les premiers le sont en termes de réussite ou d'échec. Austin a repéré trois niveaux différents pour exprimer l'idée que le langage est action. Le premier niveau est *locutoire*. Le langage y est examiné en tant qu'activité cognitive et motrice. Le deuxième niveau, *illocutoire*, considère les actions symboliques et sociales conventionnellement liées à des énoncés. Le troisième niveau, *perlocutoire*, est celui des effets plus ou moins indirects que la parole peut avoir sur les auditeurs. Ces effets sont liés au sens des mots non pas intrinsèquement mais de manière indirecte, ni stable ni permanente. L'argumentatif relève du perlocutoire ou des effets perlocutoires. L'assertion a valeur d'engagement. Si argumenter est intervenir sur les opinions de son auditoire, on a avantage à adapter l'argumentation à celles-ci. Tout argumentateur se fait ainsi une sorte de pré-représentation de son auditoire et son discours va être modelé en fonction de cette image. Des traces de cette image apparaîtront dans son discours. Les distinctions sont donc faites entre : - auditoire réel ou physique,

- auditoire que se représente l'argumentateur, - auditoire qui va être représenté à travers le mécanisme d'adaptation à lui. De ce fait, toute argumentation est dans une large mesure dialogique. Dialogique est tout ce qui concerne les phénomènes comme la présence de l'argumentaire dans le discours de l'argumentateur, alors que dialogual[18] évoque le jeu de ping-pong entre les locuteurs. La représentation que l'argumentateur se fait de son auditoire est fonction de théories sociologiques primaires, sorte de construction collective qui fonctionne comme une imagerie naïve du social. Entre les connaissances objectives partagées et le partage des systèmes de valeurs, il y a un lien logique.

Le lien entre métaphore et pragmatique est celui de l'influence exercée au travers d'un acte de langage. Transfert de sens par substitution analogique, selon Lakoff et Johnson[19], la métaphore est présente dans notre langage et donc dans nos pensées et actions. La métaphore est par eux envisagée comme *processus* de pensée qui transpose une notion abstraite dans l'ordre du concret. La métaphore permet de comprendre quelque chose en termes d'autre chose et structure les actes que nous effectuons en la disant : dans notre culture (ou toutes ?), des valeurs sont attachées aux dimensions et orientations de l'espace. Les hautes études et les basses besognes, la grandeur d'âme et la petitesse d'esprit, l'avenir devant soi et le regard en arrière. "*Il est petit de passer sa vie à dire comment les autres ont été grands"*, nous dit Stendhal. Le concept, l'activité et le langage étant structurés métaphoriquement, les processus de pensée humains sont en grande partie métaphoriques. Nous n'avons qu'à peine conscience du caractère fondamentalement métaphorique de notre système conceptuel. Notre façon de parler du monde présuppose une métaphore, laquelle se trouve à l'amont de toute théorie scientifique. La métaphore ne peut être comprise indépendamment de son contexte expérientiel. Elle donne une compréhension partielle d'une chose et en masque d'autres aspects. Ce qui en découle est donc toujours partiellement inadéquat. Changer de métaphore, c'est changer de cadre conceptuel.

2. La pragmatique de la communication humaine

La pragmatique de la communication humaine est apparue comme une heureuse tentative d'ordonner les conceptualisations du groupe de Bateson.

---

[18] Pour Palo Alto, le lien du dialogique et du dialogual est modélisé par la théorie des types.

[19] Lakoff, Johnson , *Les métaphores dans la vie quotidienne*, 1985.

Watzlawick, Jackson et Beavin[20] ont avancé les cinq axiomes qui la fondent car, à leurs yeux, l'axiomatisation était un gage de rigueur. C'est un point de vue pour le moins respectable, qui présente le mérite de la clarté et qui permet la discussion et la critique constructive. Présenter la pragmatique de la communication humaine, que nous désignerons de manière allégée par $\mathcal{P}$, peut se faire simplement, en examinant l'un après l'autre chacun de ces cinq axiomes, et en définissant au passage les concepts qui, avec eux, co-constituent la théorie. Nous dirons quelques mots de l'apport de Gregory Bateson, qui a permis cette axiomatique. La discussion, comme indiqué plus haut, se fera dans la deuxième partie de cette thèse.

Axiome d'impossibilité : *On ne peut pas ne pas communiquer.*

La communication humaine est comprise ici comme séquences d'échanges de signes, volontaires et délibérés ou non, considérés dans leur dimension interpersonnelle[21]. De ce point de vue, tout comportement prend, pour tout témoin, une valeur de message. Se comporter, c'est devenir accessible à l'observation. Pour un être humain, il est impossible de ne pas agir, tant qu'il est en vie et, dès lors, tout est interprétable et tout est communication. Lorsque deux personnes sont en présence l'une de l'autre, elles n'ont d'autre choix que l'acceptation de la communication ou son refus, lequel doit être communiqué. La tentative d'annulation conduit au paradoxe puisqu'on ne peut signifier que l'on ne veut pas communiquer sans communiquer. En conséquence, communiquer, c'est exercer consciemment ou non une forme d'influence sur autrui et donc, s'il est impossible de ne pas communiquer, il est impossible de ne pas influencer. Ainsi, lorsque deux personnes se voient (s'entendent, se sentent), chacune ne peut pas ne pas influencer l'autre. Alors s'évanouit le mythe de la neutralité, celui de la paradoxale négation de l'impalpable influence réciproque qui ne peut pas ne pas s'exercer dans une thérapie, ainsi qu'en rendent compte, dans d'autres théories, les concepts de transfert et de contre-transfert.

L'interaction désigne l'action et la réaction interpersonnelles mettant en jeu les messages verbaux et les conduites. Le concept rend compte de ce que les conduites d'une personne sont déterminées par les réponses des autres. On ne peut donc comprendre les actes d'une personne sans les envisager au sein de l'ensemble des actions des personnes de son entourage. Car tout comportement particulier est fonction des restrictions apportées par le groupe qui relèvent de la culture propre au groupe : ses règles.

---

[20] Watzlawick ,Helmick Beavin ,Jackson, *Une Logique de la communication,* 1972.

[21] La communication sociale, médiatique, n'est pas l'objet premier de cette théorie.

Axiome d'englobement : *Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier et, par suite, est une métacommunication*.

La métacommunication est une communication sur la communication et les rapports entre l'une et l'autre sont évidemment de l'ordre de ceux qui lient langue et métalangue. L'absence de distinction des types d'ordre dans la communication par ses acteurs, comme par ses observateurs, conduit à des impasses. Certains conflits sont structurés par le paradoxe linguistique. Un message de type "ceci est un ordre dont vous ne devez pas tenir compte !" est de nature paradoxale, car il apparaît comme un ordre dont le contenu présuppose[22] la fonction "ordre". La notion de relation, telle qu'entendue par $\mathcal{P}$, est modélisable par le concept mathématique de fonction, ou lien entre deux grandeurs, tel que toute variation de la première entraîne une variation de la seconde. Ainsi, la communication suppose un *engagement* et, par suite, définit la relation. Ce qui importe est l'initiative, la prééminence, la dépendance. Ce qui est en jeu est la manière dont des concepts, des objets, des personnes sont connectés, donc la nature des règles qui régissent l'échange. L'ordre, la consigne, l'injonction ne sont pas la relation : ils sont ce que la relation permet. C'est l'*acceptation* de l'ordre qui définit la relation. Dire "ceci est un ordre" est communiquer *sur* l'ordre, donc métacommuniquer. La forme du message, affirmative, interrogative, ou impérative ne le fait pas changer de type d'ordre.

Toute communication comprend ainsi deux séries de propositions simultanées, au moins, relatives l'une au contenu, l'autre à la relation. Le contenu du message est décrit sous deux aspects. Le premier aspect est ce que Bateson et Shannon désignent par indice, que la systémique appelle information-représentation et qu'Austin a appelé énoncé constatif (préféré à constatatif) ou, plus simplement, message informatif. Le second aspect est l'ordre, pour Shannon et Bateson, une information-décision pour la théorie des systèmes et un énoncé performatif pour Austin. La relation est définie par des propositions, le plus souvent implicites, du genre "voici comment je vous vois", "d'où parlez-vous ?", "qui es-tu pour me donner des ordres ?" ou "c'est moi qui décide". Les propositions relatives à la relation sont des discours sur le discours ("comment me parles-tu ?"), englobent celles relatives aux contenus et leur donnent sens. Contenu et relation dans la communication relèvent de types d'ordre différents. "Voici comment je vous vois (me voir)" revient à : "je classe ainsi les messages que je reçois de vous (me concernant)". Ce méta-énoncé est extensible à l'ensemble des messages :

[22] Cf. Russell, 1910.

tout énoncé, constatif ou *a fortiori* performatif, se trouve inclus dans la classe des messages reçus-d'une-personne-que-je-vois-ainsi et qui donne sa valeur au message. La valeur de vérité d'un message est de type d'ordre supérieur, puisque "ce message est vrai" est un énoncé sur un énoncé, de même que "tu as tort de me parler ainsi". S'il est vrai qu'il est impossible à un message d'affirmer lui-même qu'il est vrai (Wittgenstein), cette affirmation ne peut relever que d'un métamessage. Le conflit interpersonnel constitue un support typique d'étude des perturbations de la communication résultant d'une confusion entre contenu et relation, deux protagonistes pouvant s'accorder sur la nature d'une décision à prendre et s'opposer sur le choix de celui à qui il revient de la prendre. De même, dans la mesure où la construction de la conception qu'une personne a d'elle-même se fait au moins en partie dans l'échange, la confirmation, le rejet ou le déni par A de la proposition de définition que donne B de lui-même, sont essentiels pour ce dernier, et fonction de la perception qu'il a de l'importance de sa relation avec A. Le déni reste cependant paradoxal.

Axiome de la ponctuation : *L'analyse de la communication dépend de la ponctuation des séquences de communication entre les partenaires.*

Une communication peut être considérée comme une séquence ininterrompue d'échanges. L'analyse de la séquence peut conduire à ponctuer, ou découper celle-ci, en sous-séquences si brèves qu'il serait possible (du point de vue béhavioriste) de considérer une proposition de A comme stimulus à la réponse de B. Au cours de la communication, A et B vont eux-mêmes pouvoir isoler un comportement de leur partenaire dans l'échange pour lui attribuer la fonction de déclencheur de leur propre réaction. Un désaccord sur la manière de ponctuer les échanges pourra renvoyer à une opposition sur les causes et les effets d'une situation et, par là, entraîner un conflit.

Axiome de la double nature de la communication : *Les êtres humains utilisent deux modes de communication : digital et analogique. Le langage digital possède une syntaxe logique très complexe et très commode, mais manque d'une sémantique appropriée à la relation. Par contre le langage analogique possède bien la sémantique, mais non la syntaxe appropriée à une définition non équivoque de la nature des relations.*

Les signes échangés dans la communication peuvent être verbaux ou non verbaux. Les premiers sont symboliques, codés, "digit" étant un tribut à la cybernétique. Les seconds sont imagés et ont été appelés "analogiques" pour les mêmes raisons. Imagé est pris au sens large, et inclut l'image proprement dite, les sons autres que les phonèmes, les gestes, les odeurs, les goûts. La

communication non verbale est dépourvue de syntaxe. Si "il fait beau", "ouvre la fenêtre !" et "tu me plais" sont des éléments de communication verbale, grogner, caresser, tourner le dos, donner un bonbon et offrir une cigarette, se gratter le cuir chevelu, par exemple, sont des éléments de communication non verbale.

Axiome de la réciprocité : *Tout échange de communication est symétrique ou complémentaire, selon qu'il se fonde sur l'égalité ou la différence.*

La relation est aussi la position relative de deux personnes dans la communication. Lorsque la relation est symétrique, les participants se co-définissent comme égaux. Si les relations sont fondées sur l'égalité, alors les partenaires adoptent un comportement en miroir, caractérisé par la minimisation de la différence. Lorsque les relations sont fondées sur la différence, alors les comportements des partenaires se complètent et maximalisent les écarts. Dans ce cas, l'un des partenaires occupe ou s'efforce d'occuper une position haute. L'autre peut lui concéder cette position en prenant lui-même une position complémentaire basse. Des concurrences peuvent naître pour la position haute ou la position basse. Ces positions peuvent être socialement déterminées. La dégradation de la relation peut survenir par l'escalade symétrique qui conduit au conflit, ou la complémentarité rigide, qui peut aboutir à un déni. Dans l'escalade symétrique, les protagonistes peuvent déclarer "ne pas comprendre pourquoi ils se disputent" et pour quelles raisons il leur semble "impossible de s'arrêter", ce qui renvoie aux paradoxes issus de l'axiome d'englobement. La notion de symétrie a été introduite par Bateson[23], puis reprise par le M.R.I. et précisée comme suit, par Jackson et Haley[24] :

> *"Deux personnes sont dans une relation symétrique si elles se comportent comme si elles étaient sur un pied d'égalité. Chacune se montre en droit de mener l'action, de critiquer l'autre, de donner son avis, etc."*

Un modèle logique de ce type de relation est fourni par Saül Kripke qui prend pour exemple des assertions comme - *B dit : "tout ce que dit A au sujet de X est faux !" - A dit : "tout ce que dit B au sujet de X est faux !"* et constate que l'analyse métalinguistique rend impossible à chacun des deux locuteurs de déterminer le niveau adéquat de vérité des affirmations de l'autre. L'énoncé de l'un doit se situer sur un niveau supérieur à tous les énoncés de l'autre et réciproquement.

---

[23] Bateson, *La cérémonie du Naven*, 2éme édition, 1958, p. 153.
[24] *Family interaction*, 1959.

Prolongent l'axiomatique et co-constituent l'appareil théorique de $\mathcal{P}$, des conceptualisations de Watzlawick relatives aux trois degrés de connaissances que l'homme peut acquérir, qu'il appelle le savoir *des* choses, le savoir *sur* les choses et la *vision unifiée du monde*.

Le premier degré de cette hiérarchie est cette conscience des objets que nous transmettent nos sens, que Russell appelle *connaissance par familiarité* et Langer *connaissance la plus immédiatement sensible*. Ce degré est celui de l'expérience et des discours en vue de la décrire, celui des connaissances opératoires. Cette connaissance sert à désigner, à décrire, identifier, compter, séquencer, constater et transmettre des liens apparents de causalité. Dans une communication, les échanges des messages verbaux et non verbaux relatifs à des faits, à ce qui arrive, se produisent au premier degré.

Le second degré est celui du discours explicatif des faits, des suppositions implicites ou explicites sur les origines, les raisons et les causes de ce qui est arrivé. Ce niveau est celui des corpus de connaissances ou de croyances, le niveau des différentes formes de savoir et des représentations sociales, des théories naïves ou justifiées, des connaissances scientifiques, des paradigmes. Lorsque, pour analyser ce qui se passe dans la communication dans laquelle j'agis, je fais appel à des connaissances (ou croyances tenant lieu de), partagées par le groupe social où je me situe, je suis à ce deuxième degré.

Le troisième degré est celui du *sens* que l'homme donne à la somme de ses expériences et qui constitue sa vision unifiée du monde, son idéologie, l'ensemble des prémisses des raisonnements sur ce qu'il perçoit, hors de sa compréhension objective. Ce niveau est celui de l'éthique, de la métaphysique, de la spiritualité. Les impératifs qui s'y trouvent sont mis en œuvre par le moyen d'injonctions dont le degré de conscience est faible. C'est la vision du monde, siège des valeurs. Lorsque j'invoque ce au nom de quoi j'agis dans le monde, je me situe au troisième degré.

Entre ces trois degrés se manifeste une rupture semblable à celle qui affecte le lien entre la classe et un membre de celle-ci. Bateson a évoqué un quatrième degré en observant que tout changement dans les valeurs suppose une intervention hors de ce cadre, à un niveau supérieur, qui serait celui de la thérapie, du "Ha ha !", de l'Eurêka !, du Chemin de Damas. Ceci est à rapprocher des implicites de la récente théorie de révision des croyances.

Tout ce qui précède ne serait pas apparu, ou en tout cas moins vite ou sous une autre forme, sans Gregory Bateson, que nous avons déjà cité, et

auquel nous devons consacrer quelques lignes, mince raccourci d'une vie féconde. Fils d'un éminent biologiste anglais, à l'origine biologiste lui-même, Bateson sera constamment à la recherche de *la structure qui relie*[25] les phénomènes naturels et la façon de les concevoir. Lorsqu'il se réoriente vers l'ethnologie, il est frappé par ce qu'il appelle "*les lacunes théoriques et la pauvreté des outils méthodologiques des sciences humaines*" [26]. Au cours des années 1930, en étudiant les relations qui se sont établies entre les membres d'une tribu, il observe des phénomènes de "contraste".

> *"J'ai tendance à concevoir le statu quo comme un équilibre dynamique, où des changements se produisent continuellement : d'un côté, les processus de différenciation qui tendent à assurer le contraste éthologique, de l'autre, des processus qui contrarient continuellement cette tendance à la différenciation. Je désigne ces processus de différenciation du nom de schismogenèse".*[27]

Ce contraste peut être compris comme l'existence d'actions contradictoires qui s'équilibrent plus qu'elles ne s'annulent. Ce concept anthropologique de *schismogenèse* traduit notamment la forme d'équilibre qui s'établit entre les conduites qui semblent avoir pour effet de renforcer les normes culturelles et celles qui tendraient à faire évoluer ces normes. Cette conception fut profondément novatrice. Pour Bateson, les conduites d'un individu sont déterminées en fonction des réponses attendues des autres. L'unité d'analyse des comportements devient l'*interaction,* concept dont il se dit redevable à G.H. Mead et H.S. Sullivan. Il substitue à la notion de psychologie sociale, celle d'étude "*des réactions des individus aux réactions des autres individus*".

> *"L'objet de la recherche ainsi défini, il faut considérer la relation entre deux individus comme capable de se modifier de temps à autre, même sans intervention extérieure, et examiner non seulement les réactions de A au comportement de B, mais aussi comment ces réactions affectent la conduite de B et l'effet de cette dernière sur A".*

De 1946 à 1953, Bateson participe aux conférences organisées par la fondation Josiah Macy Jr., dont les membres s'étaient donné pour but d'édifier une *science générale du fonctionnement de l'esprit*[28]. Ces rencontres influenceront profondément sa pensée et orienteront ses options de recherche. Il s'intéresse à la théorie de l'information de Shannon et Weaver. La convergence formelle entre l'équation de Boltzmann (l'information est une entropie négative) et la loi de l'information de Shannon lui inspire une

[25] Bateson, *La nature et la pensée*, 1984.
[26] Wittezaele, Garcia, *A la Recherche de l'Ecole de Palo Alto*, 1992.
[27] La cérémonie du Naven, op. cit, p. 153.
[28] Dupuy, *Aux origines des sciences cognitives*, 1994.

réflexion sur l'organisation comparée du vivant et de l'inerte, ce qui le rapproche de Henri Atlan[29] : "*l'entropie est une mesure de l'information que nous n'avons pas*". Bateson, disposant de concepts de la naissante cybernétique, tels que la boucle informationnelle de rétrocommande, peut envisager de poser les bases d'une "science de la communication", laquelle serait le point de convergence des différentes disciplines des sciences naturelles.

> "*Le concept de feed-back négatif donne la clé de l'explication des phénomènes autorégulés, les phénomènes à causalité circulaire mettent en évidence l'inadéquation de la logique traditionnelle pour rendre compte des particularités récursives des systèmes*". Bateson se réjouit de disposer "*d'un nouveau cadre de référence conceptuel pour l'investigation scientifique des sciences de la vie*" (Laurence Franck, in Lipset, 1980)[30].

Toutefois, au moment où Bateson se tourne vers la cybernétique, les fondements logiques des mathématiques ont introduit depuis plusieurs décennies le concept de récursivité induit par l'englobement réflexif. Il montre en quoi un comportement particulier qui a été adopté par un sujet est fonction des restrictions apportées par le groupe au sein duquel ce sujet évolue et qualifie ce phénomène de redondance. Prenant appui sur la théorie des types de Russell et les linguistes qui s'en sont inspirés, il propose, en 1953 :

> *La communication verbale opère à différents niveaux d'abstraction opposés qui se rangent dans deux directions, à partir du niveau dénotatif : métalinguistique, où l'objet du discours est le langage, et métacommunicative, où l'objet du discours est la relation. Il existe une autre classe de messages qui portent sur la façon dont doivent être interprétés les messages métacommunicatifs.*

La séparation conceptuelle en deux directions du métalinguistique et du métacommunicatif est peu conciliable avec la notion d'englobement du contenu par la relation, telle qu'elle est posée par le deuxième axiome.

Bateson définira l'apprentissage comme l'accroissement quantitatif et qualitatif de la redondance entre l'individu et son environnement : en apprenant, l'homme élabore une construction qui se complexifie en niveaux d'apprentissages de plus en plus abstraits et distingue des classes de contextes. Chargé du cours d'anthropologie à des internes en psychiatrie, Bateson étudie les formes de communication dans les familles dont un enfant est schizophrène. Son équipe crée la notion de *double contrainte* qui fournira un cadre théorique aux thérapies familiales systémiques.

Le processus stochastique exprime la capacité qu'a un système de

---

[29] Atlan, *L'organisation biologique et la théorie de l'information*, 1972.

[30] Wittezaele, *L'écologie de l'esprit selon Bateson*, non publié, IGB, 1998.

rendre plus probables certains groupements de configurations internes. Dans une série initialement aléatoire, la probabilité d'apparition des configurations internes du système se trouve modifiée car le système a stocké des adaptations antérieures. Ce processus, applicable aux lois propres à des séquences d'événements ou de symboles, modélise les notions de redondance ou de contrainte. Redondance, cas particulier d'interaction, explique les comportements des êtres vivants par *via negativa* : on considère l'ensemble des événements qui auraient pu se produire et on montre en quoi un comportement particulier adopté par un sujet est fonction des restrictions apportées par le groupe au sein duquel il évolue. Dans la communication, à l'origine, semblent exister de nombreux possibles. Les premières séquences d'échanges vont, par des processus stochastiques, rendre plus probable la réapparition de certaines séquences, exerçant ainsi une contrainte interactionnelle sur les partenaires. La gamme des comportements admis dans un contexte donné de communication s'en trouvera ainsi réduite. Jackson désignera cela par l'expression plus simple de "règles familiales".

Bateson retient comme prémisses de ses propres théorisations certains concepts freudiens, toutefois redéfinis dans le contexte de la communication[31] . De l'inconscient, il pense que seuls certains aspects de la communication humaine peuvent accéder à la conscience. Si la plupart des processus mentaux ne peuvent être contrôlés par la conscience, c'est par nécessité des organisations hiérarchiques. Conscience et non-conscience affectent les processus, sur lesquels est mis l'accent, autant que sur les hiérarchies internes aux processus mentaux. Sommes-nous capables de penser à ce que nous pensons en même temps qu'à notre manière d'y penser ? Au déterminisme psychique il substitue le déterminisme interpersonnel supérieur où "tout ce qui se passe possède[32] une signification". Les messages verbaux et non verbaux élaborés par les processus primaires ont les caractéristiques afférentes au rêve et à l'imaginaire. Ces matériaux, sous-entendus du contenu implicite, sont susceptibles d'être révélés (à l'analyse détaillée d'un entretien, par exemple). Il généralise la notion de transfert, en indiquant que toute personne qui émet des signaux le fait en supposant que le destinataire les comprendra. De même, si cette personne reçoit des signaux, elles les interprète. Dans les deux cas, elle présume que son interlocuteur du moment ressemble à quelque partenaire antérieur avec lequel elle a élaboré ses modes de communication. Il redéfinit la projection : quand un sujet projette sur un autre, il postule que les signaux de l'autre doivent être interprétés comme il les interpréterait s'il les avait lui-même émis. L'identification, de

[31] In *The natural history of an interview*,cité par Winkin, *La nouvelle communication*, 1981, pp. 156-188.

[32] Aujourd'hui nous dirions : est susceptible de se voir attribuer une signification. Le déterminisme est ainsi restreint.

même, devient : un sujet s'identifie à l'autre lorsqu'il modèle ses propres actes significatifs en fonction de ce qu'il pense être les principes de codage de l'autre. Selon les prémisses de la *Gestalt,* ou psychologie de la forme, l'expérience est ponctuée. Bateson rattache cette notion à deux de ses propres notions : "il n'arrive pas que rien n'arrive" et "toute information est une différence". Une hiérarchie de subdivisions est caractéristique du processus de perception.

> *"Un message particulier peut être interprété simultanément de diverses façons à des niveaux différents de l'esprit : nous nous trouvons confrontés à des problèmes de codage multiple"* [33] *.*

De même, Bateson établira-t-il des liens entre, d'une part, théorie des types, rapports de la langue et de la métalangue et niveaux d'apprentissage et, d'autre part, les théories de l'apprentissage des comportementalistes. Selon lui, toute personne apprend au cours de sa vie des comportements qu'elle considère comme adaptés aux différentes situations qu'elle peut rencontrer. Elle se constitue des classes de comportements qu'elle met en lien avec des types de difficultés, selon leur efficience à traiter ces derniers. Le concept de conduite de la psychosociologie est ainsi compris comme un type de comportement dans un type de contexte. Dans les différentes théories, on trouve les appellations équivalentes d'attitude, de stratégies adaptatives, d'habitus ou de schémas comportementaux.

> *"Les changements adaptatifs doivent toujours procéder selon une hiérarchie. En superposant et en entrecroisant un grand nombre de boucles de rétroaction, nous ne nous contentons pas de résoudre des problèmes particuliers ; nous acquérons, en plus, certaines habitudes formelles qui nous serviront à résoudre des classes de problèmes"* [34] *.*

La notion de boucle de rétroaction est empruntée à la cybernétique. Les choix stratégiques de la personne sont souvent à un degré de conscience réduit. Bateson ajoute *"L'économie consiste précisément à ne pas réexaminer ou redécouvrir les prémisses d'une habitude à chaque fois qu'on a recours à elle"*.

Un nouveau regard, enfin, est porté sur la psychopathologie et la psychothérapie. Ainsi, une difficulté devient un problème psychologique, dans la mesure où elle est entretenue par un processus de communication. De même, la psychothérapie se trouve redéfinie comme *"l'étude des schémas interactionnels et la mise en œuvre des méthodes d'induction du changement au moyen d'interventions sur la communication"*. Émerge la question de

[33] Bateson, *La Double Contrainte*, 1969, in 1972, t. II.
[34] Bateson, *La nature et la pensée*, 1984.

l'emploi de ces notions en situation, qui est celle du passage de la théorie à la thérapie. Du point de vue de la théorie de la communication, la vision de certains problèmes humains, qualifiés de psychologiques, est procédurale : ce qui se reproduit, à un degré de conscience faible, chez la personne qui vit, souvent douloureusement, un problème est, au delà d'une pensée, un *processus* de pensées. C'est ce processus qui l'amène à réitérer une même série de comportements, laquelle renforce le processus.

À l'aide des éléments théoriques du langage et de la communication qui viennent d'être examinés nous allons pouvoir aborder commodément le rôle que peut jouer le paradoxe dans certains problèmes humains.

II. LE PARADOXE ET LES TROUBLES HUMAINS

Ici, il y a au moins une erreur

Nous constituons probablement les premières sociétés dans l'histoire à rendre les gens malheureux de ne pas être heureux.
Pascal Bruckner

Je crois en l'absurde
Augustin

Pour le sens commun, le paradoxe apparaît souvent comme un aimable jeu de l'esprit. Il se présente dans des énoncés contradictoires, où une devinette habilement dissimulée n'a d'autre but que de surprendre le destinataire. Cela le relègue au rang de distraction sans portée. Pour d'autres, le paradoxe est un objet d'étude en soi, qui questionne nos modes de raisonnement et met à l'épreuve nos théories, cela non seulement dans les systèmes formels, mais dans de nombreux domaines de notre savoir. De ce point de vue, son étude relève, et de la logique, et de la philosophie de la connaissance. Dans la mesure où l'on considère les contenus des états mentaux conscients comme des propositions, le paradoxe tient place entre cognition et vérité ainsi que dans ce qui lie vérité et propositions. Par là, on lui attribue un autre rôle, moins connu : la persistance du problème logique auquel il participe conduit, selon certaines hypothèses, à des troubles de la personnalité. Par bonheur, employé à bon escient dans un contexte approprié, il deviendrait un efficace facteur de rétablissement.

Naïvement, ou spontanément, nous associons les troubles de l'esprit à la perte de quelque chose relevant du bon sens ou de la raison. Très tôt, les penchants manifestés par certains pour se comporter de façon inexplicable ont été qualifiés de maladie de l'âme. L'âme souffre donc, comme le corps. Et si l'étude de l'une est du ressort de la philosophie, le traitement de l'autre relève de la médecine. Cette question sous-tend le débat sur la folie depuis plusieurs millénaires. A qui appartient-elle ? L'*Histoire des maladies mentales*[35] se nourrit de cette controverse qu'a éclairée Foucault de la manière que l'on connaît. On sait que la psychopathologie distingue l'organogenèse de la psycho-sociogenèse des troubles humains. De ce point de vue, les maladies d'origine organique, mentales ou non, font l'objet d'un traitement médical. Les autres pathologies, d'ordre psychologique et social, sont considérées comme accessibles à une interaction où se prend une parole, dans une supposée action du logos sur *psukhê*. C'est de ces dernières qu'il s'agit, ici. Les troubles

[35] Collée et Quétel, 1994.

de l'esprit sont le propre de l'homme. La langue est le propre de l'homme. Et si un usage inadéquat de la langue pouvait conduire à la confusion ? L'ensemble des idées (n') est évidemment (pas) une idée.

Aucune perception sensible n'est possible d'un non-être. Or, le fondement ontologique de la pensée de Parménide *"l'être est, le non-être n'est pas"* a été ébranlé par Gorgias :

> *"Le non-être n'est pas. Car si le non-être est, il est à la fois et ne sera pas. Car dans la mesure où il n'est pas pensé comme être, il ne sera pas, mais dans la mesure où il est non-être, il sera à nouveau".*

Donc le non-être est et n'est pas à la fois. Telle est la forme étrange sous laquelle il peut seulement être pensé. Ne serions-nous pas là en présence d'un paradoxe paradigmatique : une chose est si et seulement si elle n'est pas ?

Nous proposons d'examiner de plus près le paradoxe sous ses différents aspects, et d'y discerner ceux qui peuvent être à l'œuvre dans les problèmes humains. Les antinomies nous conduiront de la théorie des ensembles à la théorie des niveaux de langage. Le paradoxe linguistique nous mènera au paradoxe pragmatique, aux troubles humains et à de possibles perspectives de traitement[36].

1. Définition et typologie des paradoxes

Para "à coté", d'où "contraire", et *doxa* "opinion", forment l'adjectif grec paradoxos, substantivé en paradoxon puis repris par les latins. Son pluriel paradoxa donne à Ciceron le titre d'un traité sur les propositions surprenantes de la doctrine stoïcienne. Emprunté au latin, il désigne, par extension, *"ce qui va à l'encontre de l'opinion communément admise"* (Rey, 1998, p. 2561). Avant tout *de "nature logique"* [37], le paradoxe se définit à partir de sa propriété caractéristique : reposer sur des prémisses vraies et conduire, par un raisonnement valide, à des conclusions contradictoires.

Watzlawick distingue les antinomies, les paradoxes sémantiques et les paradoxes pragmatiques. Les antinomies, ou paradoxes logiques, apparaissent dans les systèmes formels logico-mathématiques et fournissent

---

[36] "Permettez, permettez ; bien sûr, Katerina Ivanovna a beaucoup de mal à comprendre ; mais savez-vous, à Paris, il y a déjà eu des expériences sérieuses rapport à la possibilité de guérir les fous en agissant uniquement par la persuasion logique ? Il y a un professeur, là-bas, qui est mort depuis peu, un savant sérieux, qui a imaginé que c'était possible. Son idée esssentielle est qu'il n'y a pas de trouble particulier dans l'organisme des fous, que la folie est, pour ainsi dire, une erreur logique, une erreur de jugement, un regard erroné sur les choses. Il contredisait les malades petit à petit et, figurez-vous, il obtenait à ce qu'on dit, des résultats !"
Fédor Dostoïevski. Crime et châtiment, t. 2, p. 260.

[37] Vidal-Rosset, 2004, p. 9.

la trame théorique de l'analyse des autres paradoxes. Les paradoxes linguistiques (Peano, 1906), ou paradoxes sémantiques (Chwistek, 1937) sont des définitions paradoxales, encore appelées "antinomies sémantiques", "paradoxes épistémologiques" (Ramsay, 1926) ou "paradoxes qui concernent les propositions" [38] . Peuvent s'y rattacher les paradoxes de l'infini, comme celui de Zénon et les paradoxes visuels. Il est tentant de rapprocher les définitions paradoxales d'énoncés *constatifs*, au sens d'Austin. Les paradoxes pragmatiques sont interactionnels et, selon les conceptions thérapeutiques dérivées de la pragmatique de la communication humaine, assurent la persistance du trouble. On en distingue la forme injonctive, ou injonctions paradoxales, et la forme prédictive, ou prévisions paradoxales. Les paradoxes pragmatiques semblent proches d'énoncés *performatifs* d'Austin. Différencient le paradoxe pragmatique du paradoxe linguistique le contexte et l'interaction, ce en quoi la situation, ses enjeux et ses conséquences immédiates exercent une contrainte sur les partenaires dans l'échange. Trois exemples nous permettront de marquer une première différence. Les deux premiers sont des paradoxes linguistiques, le troisième est plus proche du pragmatique, car il fait appel à l'interaction.

- Wittgenstein[39] : "*Il est impossible pour une proposition d'affirmer d'elle-même qu'elle est vraie*".

- Le paradoxe de la *croyance* résulte de l'absence de distinction faite entre les énoncés "*il pleut*" et "*je crois qu'il pleut*". Ross[40] et les linguistes générativistes considèrent que ces énoncés sont équivalents car ils ont la "*même structure profonde*". Boer et Lycan réfutent l'hypothèse performative de Ross qu'ils qualifient de *performadoxe* : si le locuteur dit "je dis qu'il pleut", ce qu'il dit est vrai indépendamment du fait qu'il pleuve. Prétendre comme Ross que les deux énoncés sont équivalents, est méconnaître que les énoncés "A" et "j'affirme A" sont de type d'ordre différent. Pour vérifier la proposition "il pleut", il suffit de regarder par la fenêtre. Pour établir la valeur de vérité de "il a dit qu'il pleut", il y a lieu de réécouter l'enregistrement de la conversation. Mais alors, que dire de l'énoncé "je pense" ? Puis-je dire "je pense" sans avoir en même temps conscience de penser et donc sans dire "je pense que je pense" et donc, si je ne distingue pas les niveaux d'énoncés, risquer le paradoxe ? Pourrais-je dire, par exemple, "je pense que je ne pense pas", comme il m'est possible de dire "je crois qu'il ne pleut pas" ?

- Laing (1970, p. 29) présente des situations particulières dont il a été le témoin dans sa pratique de psychiatre et de thérapeute et qu'il qualifie

---

[38] *The Theory of Logical Types*, Paris, La Revue de Métaphysique et de morale, 18 (Mai 1910): 263-301.

[39] Tractatus, 1961, 4.442, P. 61.

[40] cité par Reboul et Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui*, 1998, p. 33.

d'*impasses*, de *cercles vicieux*, de *blocages*.

Maman m'aime / parce qu'elle est bonne
Je suis mauvais de croire qu'elle est mauvaise
donc si je suis bon / elle est bonne / et elle m'aime
parce que je suis bon / de savoir / qu'elle est bonne.

Peuvent intéresser le thérapeute les théories qui permettent d'analyser la structure des paradoxes, en vue d'aider la personne qui s'y est emprisonnée à sortir du cercle vicieux, comme la mouche de Wittgenstein de la bouteille à mouches. En affirmant *"Les antinomies sont des énigmes qui touchent la grammaire de notre langage"*, Vidal-Rosset opère une distinction entre "*ce qui peut mettre en cause les rapports de notre langage au monde"*, lesquels ne sont pas affectés par le paradoxe, et ce qui, en déformant l'infrastructure du langage, menace d'incohérence les *théories* à l'aide desquelles nous tentons de rendre compte de ce qui se passe autour de nous.

2. Les antinomies : des fondements logiques des mathématiques à la théorie des niveaux de langage

On sait que l'édification de la théorie des ensembles a été jalonnée d'antinomies et de réponses axiomatiques pour les éviter. "L'ensemble de tous les ensembles", résultant d'un théorème de Cantor, mettait en cause la théorie classique des ensembles et a été rejeté par elle. À la même époque, Frege achevait son ouvrage sur les fondements logiques de l'arithmétique, lorsque Russell lui fit part, en 1902, de l'antinomie suivante :

"*Considérons l'ensemble E des ensembles qui ne sont pas des éléments d'eux-mêmes. E est-il un élément de lui-même ? S'il l'est, il devra posséder la caractéristique de ses éléments et donc n'être pas un élément de lui-même. S'il ne l'est pas, il vérifie la condition d'auto-appartenance et est donc un élément de lui-même*".

Coup de tonnerre dans le ciel serein des logiciens et mathématiciens, l'antinomie de Russell donne lieu à de nombreux travaux, en vue de la résolution des paradoxes ensemblistes. En 1903, Russell lui-même esquisse une théorie *simple* des types. Il la développe plus tard sous l'appellation "*théorie des types*", dans un article paru en français dans la *Revue de métaphysique et de morale* (1910). Il la reprendra dans l'introduction de ses *Principia mathematica* (1913) co-écrits avec Whitehead :

"Le paradoxe résulte d'une sorte de cercle vicieux né de la supposition qu'une collection d'objets peut contenir des membres qui ne peuvent être définis que par le moyen de la

collection tout entière. Les paradoxes se ramènent à deux types : ceux qui concernent les propositions et ceux relatifs aux fonctions propositionnelles ou fonctions. Les paradoxes relatifs aux propositions sont ceux du type d'Épiménide le Crétois. Ceux relatifs aux fonctions intéressent les mathématiciens.

Une fonction propositionnelle contient une variable et exprime une proposition lorsqu'une valeur est assignée à la variable. Il est possible de créer un paradoxe, donc d'entrer dans cette sorte de cercle vicieux, en admettant comme arguments possibles d'une fonction propositionnelle des termes qui présupposent la fonction. Cette forme de raisonnement fallacieux et la manière de les éviter conduisent à la hiérarchie des types".

Soit, par exemple la fonction propositionnelle f(x) de la variable x. Supposons-la telle que f(x) est définie pour toute valeur de x et que si x est vraie, alors f(x) est vraie. Si on introduit dans x quoi que ce soit qui présuppose f(x), alors on court le risque d'entrer dans le cercle vicieux du paradoxe. Il suffit de poser, par exemple, x = "f(x) est faux".

La théorie des types définit une règle de construction des ensembles qui évite les antinomies. À partir d'un "niveau zéro" d'éléments qui ne seront jamais des ensembles, on bâtit des ensembles d'éléments, puis des ensembles d'ensembles, puis des ensembles d'ensembles d'ensembles, ainsi hiérarchisés. Les objets de la logique sont de type d'ordre 0 ; les propriétés de ces objets sont de type d'ordre 1 ; les propriétés des propriétés sont de type d'ordre 2 et ainsi de suite. Une règle permet de former des assertions exemptes d'antinomies. Une assertion F(x) est bien formée si et seulement si l'argument x étant de type d'ordre n, la fonction F est de type d'ordre n+1.

La théorie des types qui résout ainsi le paradoxe de Russell a fait cependant l'objet de critiques. Elle oblige à faire la distinction entre ensembles et regroupements. Elle a "*des conséquences peu naturelles et peu pratiques*" et notamment des "*clivages et duplications contre-intuitifs qui nécessitent constamment des manœuvres techniques plus ou moins sophistiquées pour rétablir les liens ainsi rompus*" [41]. La théorie des ensembles connaîtra une évolution favorable grâce aux travaux de Zermelo et de Fraenkel. La *théorie formalisée des ensembles*[42] sera complétée par "l'axiome du choix" de John von Neumann, et connue sous l'appellation "ZFC". Elle est fondée sur la doctrine de *limitation de taille* -seuls certains regroupements, strictement justifiés par la théorie peuvent être nommés "ensemble"- et sur une série de neuf axiomes. Selon Vidal-Rosset, la "*solution la plus simple et la plus élégante qui soit au paradoxe de Russell*" a été donnée par Quine dans sa "*Théorie des nouveaux fondements*" (NF) et "*Mathematical logic*" (ML).

Plus près de nous, une nouvelle étape est franchie avec la notion d'ensembles *antifondés ou hyperensembles*, qui peuvent être membres d'eux-

[41] Quine, *Du point de vue logique*, 2003, p. 137-138 et op. cit. p. 123 à 148.
[42] Zermelo, 1908 ; Fraenkel, 1922.

mêmes[43] . La théorie des hyperensembles possède de nombreux avantages, dont ceux de présenter un état de consistance relative et de rendre inutiles les visions hiérarchisées du monde de la *théorie des types* et de ZFC. Cette théorie présente un intérêt par ses applications dans les domaines des paradoxes sémantiques et la théorie des jeux à information complète où un joueur prend en compte les croyances de l'autre joueur, qui sont les croyances qu'il a sur les croyances de l'autre, etc. Les phrases autoréférentielles sont modélisables par les hyperensembles.

La théorie des types aura des conséquences importantes, tant pour les systèmes formels que pour les théories du langage. Elle influencera Carnap et le Cercle de Vienne, puis Tarski, Kripke, Quine, Gödel et, ainsi que nous le verrons dans la rapide étude des paradoxes linguistiques qui suit, suscitera leurs contre-propositions. Un emprunt à Wittgenstein[44] nous tiendra lieu de transition :

> *"Les divers masques, parfois semi-facétieux, du paradoxe logique ne sont intéressants que dans la mesure où ils rappellent à quelqu'un qu'une forme sérieuse du paradoxe est nécessaire à la compréhension de sa fonction".*

3. Paradoxes linguistiques

Les classifications des paradoxes rangent les paradoxes visuels dans la catégorie des paradoxes linguistiques, ou sémantiques. De fait, les paradoxes visuels sembleraient plutôt sémiotiques, car ils se présentent comme des "figures ambiguës". Ils ont bien une structure paradoxale puisqu'un dessin (*prémisses*) présente la particularité de se voir attribuer par l'observateur (*raisonnement*) deux interprétations (*conclusion*) contradictoires. Ainsi, un portrait de Boring présente une femme comme jeune ou vieille, selon le sens que lui attribue le cerveau de l'observateur. De même le vase de Rubin peut-il sembler profils de visages, le canard devenir lapin[45]. Une ellipse dont le grand et le petit axe sont de longueur très voisine, devient interprétable soit comme une ellipse, soit comme un cercle et se présente comme une forme de paradoxe visuel. Rend mieux compte encore de l'englobement propre au paradoxe le célèbre exemple de *La galerie d'Estampes*, de Maurits Escher. Un jeune homme regarde une image encadrée qui représente une ville où se trouve un immeuble dans lequel on aperçoit une galerie de tableaux qui n'est autre que celle où se tient le jeune homme qui regarde l'image encadrée. La

---

[43] Delahaye, *Logique, informatique et paradoxes*, 1993, pp. 123-148.

[44] *Remarques sur le fondement des mathématiques*, p. 316.

[45] que Wittgenstein (1961, p. 326) emprunte à Jastrow (*Fact and Fable in Psychology*)

galerie d'Estampes est la représentation d'un ensemble presque parfaitement élément de lui-même.

Vidal-Rosset attribue l'origine des paradoxes linguistiques à "l'autoréférence ainsi qu'à un usage non régulé des concepts de vérité et de fausseté". Après *Le Menteur*, que nous examinerons, le plus célèbre des paradoxes linguistiques est le *Barbier*, présenté par Russell en 1918 :

> *"Dans son village, un barbier rase tous les hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes et seulement ceux-là. Qui rase le barbier ?"*

Si le barbier se rase lui-même, il contrevient à la règle qui veut qu'*il ne rase pas* celui qui se rase lui même. S'il ne se rase pas lui-même, il contrevient à la règle qui veut qu'*il rase* un homme qui ne se rase pas lui même. Nous retrouvons ici le cercle vicieux. Dans l'ensemble des hommes du village, il y a deux sous-ensembles, celui des hommes qui se rasent eux-mêmes et celui des hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes. Le barbier n'appartient à aucun des deux. Pour Quine, ce paradoxe constitue une preuve valide *a contrario* de l'impossibilité de l'existence du barbier. En effet, ainsi que le remarque Faletta, Russell avance deux propositions parfaitement consistantes : 1. Aucun homme du village n'est *ni* un homme qui se rase lui-même *ni* un homme qui ne se rase pas lui-même. 2. Aucun homme du village n'est *ni* un homme qui est rasé par le barbier *ni* un homme qui n'est pas rasé par le barbier. À ces propositions, il ajoute une troisième : Tout homme qui se rase lui-même n'est pas rasé par le barbier *et* tout homme qui ne se rase pas lui-même est un homme qui n'est pas rasé par le barbier. Elle peut s'écrire : Aucun homme n'existe qui ne soit *ou bien* un homme qui se rase lui-même et qui n'est pas rasé par le barbier, *ou bien* un homme (h) qui ne se rase (R) pas lui-même et qui est rasé par le barbier (b). Cette troisième proposition est incompatible avec l'existence du barbier. Si elle est vraie, le barbier n'existe pas. Si le barbier existe, cette proposition n'est pas consistante : $\prod b\, bRh \prod \prod hRh$.

Il est amusant de comparer sa structure à celle de cette délicieuse boutade de Groucho Marx (citée par Watzlawick) : "*Je ne supporterais pas de faire partie d'un club qui m'accepterait comme membre*". La définition que Marx propose de l'ensemble des clubs est autoréférentielle et l'analyse se fait de la même manière. À deux propositions consistantes, «dans un ensemble, les éléments ont soit la qualité a, soit la qualité non-a», et «dans le même ensemble, les éléments ont soit la qualité b, soit la qualité non-b», on ajoute une règle concernant un élément, telle que, d'une part, l'existence simultanée de l'élément et de la règle soit impossible et que, d'autre part, cette impossibilité soit masquée, de sorte que ne paraisse envisageable que

l'existence ou l'inexistence de l'élément, conduisant à "si l'élément existe, alors, il n'existe pas". Leur résolution, cependant, s'apparente à celle du catalogue de tous les catalogues qui ne se mentionnent pas eux-mêmes, laquelle est une transposition de l'antinomie des ensembles de Russell. Leur forme générale reste celle du X qui agit sur tous les X qui n'agissent pas sur eux-mêmes, où "*agir sur*" peut être lu comme "*inclure dans son action*" et se ramène donc au cas général identifié par Russell de la fonction propositionnelle qui admet un terme qui présuppose la fonction.

Le plus étudié des paradoxes linguistiques est *Le Menteur*. Sa formulation d'origine était : *On demande à un menteur s'il ment lorsqu'il répond à la question "es-tu en train de mentir ?" S'il répond "oui, je mens", il ne ment pas, puisque, se déclarant menteur, ce qu'il est, il dit de toute évidence la vérité. S'il répond "je ne mens pas", il ment*. L'évocation historique qui suit est en partie inspirée de Faletta.

Diogène Laërce rapporte qu'il fut imaginé par Eubulide de Millet, de l'école de Mégare. Épiménide étant à Eubulide ce que Socrate est à Platon, le *Menteur* fut prêté à Épiménide le Crétois, lequel aurait dit "*Tous les Crétois sont des menteurs*" ou, plus simplement, "*Je mens*", au sens de "je suis en train de mentir". Depuis l'Antiquité, *Le Menteur* a fait l'objet d'innombrables tentatives de résolution. L'examen de certaines d'entre elles est fort instructif.

Aristote a associé le paradoxe du menteur à celui du parjure, avec lequel il présente une analogie de structure : *Celui qui a juré de se parjurer, en se parjurant, tient son serment sur ce point précis, mais pas absolument.* Le *Menteur* est plus proche de la version contemporaine : *Socrate a juré de ne vous dire que des choses fausses. Il vient vous annoncer "vous êtes une pierre". En respectant son serment, Socrate a dit vrai. En vous disant une chose fausse, il a menti.* Un homme peut donc, en même temps, dire le vrai et le faux.

Au Moyen Âge, Thomas d'Aquin écrit dans son *De fallaciis* : "*le menteur dit la vérité en disant qu'il parle faussement, donc il dit la vérité*". Au XVIe siècle, Buridan reformule le paradoxe ainsi, lui donnant une clarté nouvelle et une dimension interactionnelle : *Platon dit : "ce que dit Socrate est vrai" ; Socrate dit : "ce que dit Platon est faux"*. Dès le XIVe, cependant, les logiciens tiennent compte de la *structure autoréférentielle* du message. Albert de Saxe et Guillaume d'Occam soutiennent qu'on n'a pas le droit de substituer à la totalité d'une proposition l'une de ses parties, pour signifier la totalité de ce dont elle fait partie (ô Russell !). Pierre d'Ailly (XIVe, XVe) attribue les contradictions à l'absence de distinction entre les propositions *mentales*, vraies ou fausses en fonction de leur rapport au réel, et l'expression orale ou

écrite de la proposition mentale, vraie ou fausse en fonction de leur forme.

À l'époque contemporaine, la théorie des types attribue, de même, l'origine du *Menteur* et des paradoxes ensemblistes au cercle vicieux issu de l'absence de distinction entre les niveaux du discours. Ce paradoxe est du type "cette affirmation est fausse". Il opère comme un syllogisme formé d'une majeure de niveau 1 « je dis "A" » et d'une mineure de niveau 0 «"A" dit que "je" ment», la conclusion étant, évidemment, indécidable. Lorsqu'on parle de la vérité ou de la fausseté d'une proposition de type d'ordre n (ou de niveau n), elle ne peut être discutée que dans un ensemble de propositions de type d'ordre n+1. Une autre suggestion de Russell sera développée par Tarski. Elle concerne les valeurs *vrai* et *faux* que l'on peut attribuer à des propositions. Ces valeurs sont susceptibles d'être hiérarchiquement ordonnées. Tarski opère : "... *une distinction précise entre le langage qui fait l'objet de notre discussion et pour lequel, en particulier, nous tentons de construire une définition de la vérité, et le langage dans lequel la définition doit être formulée et ses implications étudiées. Ce dernier est appelé* métalangage*, le premier étant la* langue-objet*".* Tarski démontre qu'il est impossible de construire une définition formelle de la vérité "*quand l'ordre du métalangage est égal à l'ordre du langage lui-même*". Toutes les langues naturelles, dit-il en substance, sont incohérentes dans leur essence. La langue des formules, ou langue-objet de Tarski, est à distinguer de la langue de l'observateur, ou métalangue qui est celle que l'on emploie pour parler des formules. La théorie de la hiérarchie des langages de Tarski a été rapprochée des théorèmes d'insaturation et d'incomplétude de Gödel et, en particulier, de sa démonstration qu'existe à l'intérieur de tout système déductif cohérent, une expression bien formée qui ne peut être prouvée par les règles du système, et qui a pour l'épistémologie les conséquences que nous verrons.

De nouvelles approches du problème tentent de réfuter la théorie métalinguistique de Tarski. Strawson considère "vrai" comme une énonciation performative, au sens d'Austin : elle réalise un acte du sujet consistant à accepter l'assertion elle-même. Dire qu'une phrase est vraie revient ainsi à dire "j'approuve".

De même, Saül Kripke conteste que "vrai" puisse être hiérarchisé en "vrai-zéro", "vrai-un", vrai-deux" etc. Il hiérarchise les niveaux de langage sans faire appel à des indices et définit "paradoxal" comme n'étant pas une valeur de vérité. Il emploie le concept de fondement, *groundedness.* Toute personne peut énoncer la proposition "p", et ajouter "il est vrai que p" et, encore "il est vrai qu'il est vrai que p" et ainsi de suite. Selon Kripke, cette assertion sera fondée si au cours de ce processus, il est possible de lui assigner une valeur de vérité.

Pour Vidal-Rosset, le paradoxe du menteur résulte de l'application à l'énoncé "je mens", d'un principe que Rouilhan appelle "*le principe d'adéquation*" et que Tarski nomme "*la convention T*" (T pour truth) : «x est un énoncé vrai si et seulement si p», dans lequel l'énoncé réflexif s'obtient en posant p = x. Avec x = "je mens", l'énoncé devient : «"je mens" est vrai si et seulement si je mens» ou encore «Lorsque je dis "je mens", je dis la vérité si et seulement si je mens».

> *"La solution du paradoxe du menteur fait (comme celui des ensembles) l'objet d'un choix : ou bien l'énoncé "je mens" n'est pas un énoncé bien formé et on ne peut pas lui appliquer le prédicat de vérité, ou bien c'est la notion de vérité elle-même qu'il faut modifier de façon à ce que le prédicat de vérité enveloppé dans le "je mens" ne puisse pas s'appliquer à l'énoncé lui-même"* [46].

Pour Faletta (1985, p. 120), le menteur est peut-être insoluble :

> *"Comme l'a remarqué l'Américain Paul Vincent Spade, spécialiste des insolubilia, il n'existe peut-être pas de solution définitive au paradoxe du menteur : il nous faut alors nous contenter d'élaborer des variantes plus ou moins élégantes des mêmes approches de base."*

Pour Lacan (séminaire inédit du 15-11-1961) , "*il est très facile de démonter cette prétendue difficulté logique (...) c'est un collapse*". Qu'est-ce qu'un collapse ?

Pour le Cercle de Vienne : "*Que signifie l'expression «est une proposition vraie dans la langue L ?»*"

Kurt Gödel élargit le propos aux théories :

> *"Un modèle arithmétique de l'analyse (modèle arithmétique de second ordre) n'est en effet rien d'autre qu'une relation d'appartenance satisfaisant l'axiome de compréhension suivant :*
>
> $\exists n \; \forall x \; (x \in n \leftrightarrow f(x))$ *(il existe un ensemble n tel que pour tout nombre x, si x est un élément de n, alors la propriété f(x) est vraie et vice versa).*
>
> *Quand on remplace f(x) par «f(x) est démontrable», une telle relation est facile à définir. Donc si les termes vérité et démontrabilité étaient équivalents, nous aurions atteint notre but. Il découle cependant de la solution correcte des paradoxes sémantiques, que la «vérité» des propositions d'un langage ne pourra jamais s'exprimer dans le même langage, contrairement à la démontrabilité. Par conséquent vrai est différent de démontrable"* [47].

Nous retiendrons de la théorie des paradoxes logiques et linguistiques que la distinction des types d'ordre, donc des niveaux de la langue et de la métalangue, est essentielle. Appartiennent ainsi à des types d'ordre

[46] Op. cit., p. 49.

[47] Lettre non publiée, 1960, citée par Guerrerio, 2004.

différents :

- «il fait beau» et «je dis qu'il fait beau» ;
- «le ciel est bleu» et «"le ciel est bleu" est une affirmation» ;
- «ouvre la porte !» et «"ceci" est un ordre» ;
- «A» et «il est vrai que "A"».

Appartiennent au même type d'ordre les énoncés assertifs, interrogatifs ou injonctifs. Sont de type d'ordre supérieur un métamessage de la forme "écoute-moi", ou dis-moi si ceci est vrai" ou "fais ce que je te dis !".

Par contre, si «A» est d'ordre un, «je pense "A"» est d'ordre deux, et «je pense» en tant qu'énoncé réflexif équivalent à «j'ai conscience d'être en train de penser que "je pense 'A' "» est d'ordre trois, etc.

"*Si tu veux comprendre, apprends à agir !*" nous intime Heinz von Förster par son impératif esthétique. Pour connaître le paradoxe, construisons-le. Pour cela, suivons la voie tracée par Russell consistant à englober une affirmation B dans une affirmation A, de type «Tout B est A», ce qui entraîne que si A est vrai, B est vrai, puis établir une proposition B *présupposant* A pour obtenir un paradoxe.

Six exemples simples et moins simples

1 • A = «Je dis la vérité quand je dis B»

B = «Je mens maintenant»

2 • A = «Autrefois, je pensais qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Depuis, j'ai changé d'avis, je pense B»

B = «Il faut toujours rester sur sa première impression»[48]

3 • Exemple de Quine (*The Ways of Paradox)* :

A = «L'expression "donne quelque chose de faux quand on l'appose à sa propre citation" donne B »

B = «Quelque chose de faux quand on l'appose à sa propre citation»

4 • Une jeune fille perd ses moyens lors des contrôles scolaires. À la question du thérapeute "que vous dites-vous pour tenter d'enrayer votre stress ?", elle répond : "je me dis : A = «Il ne faut pas que je pense B»

B = «que je vais perdre mes moyens»".

5 • «J'ai entendu, à l'aube de ma vie, la prophétie "tu n'es pas faite pour être heureuse". Depuis, je passe ma vie à me demander anxieusement si je suis aussi heureuse que je devrais l'être. Et, curieusement, tout se passe comme si cette interrogation anxieuse me rendait malheureuse. En quelque sorte, j'aurais comme l'impression d'être malheureuse de n'être pas heureuse».

6 • Ils ont entendu à l'aube de sa vie, "il tuera son propre père et couchera avec sa mère", et depuis, tout ce que feront les malheureux héros

[48] Pour la Science, 01/2004.

de cette magnifique et implacable tragédie resserrera le nœud coulant que l'on a passé à sa naissance au cou du plus maudit d'entre eux.

A = «Tout ce qui sera fait pour empêcher qu'il tue son père et épouse sa mère le conduira à B»

B = «Tuer son père et épouser sa mère»

On voit que, dans ce dernier exemple, il est question d'actes et plus seulement de mots. Un paradoxe linguistique est énoncé dans une situation interactionnelle particulière qui lui donne une terrifiante capacité récursive. Le concept de paradoxe pragmatique peut-il nous éclairer sur ce point ?

4. Le paradoxe pragmatique et les troubles humains

Le paradoxe linguistique semble indépendant de la phrase, affirmative, interrogative ou injonctive. Qu'un observateur déclare "un barbier rase ..." ou que quelqu'un demande "qui rase le barbier, lorsque ... ?", ou encore, que le barbier se dise à lui-même "ne rase que les personnes qui ... !", ne change rien au caractère paradoxal de l'énoncé. Dans une interaction, la forme du message, assertive, injonctive ou interrogative a cependant de l'importance car, dans la relation, le paradoxe prend une dimension pragmatique.

Hans Reichenbach, cofondateur du Cercle de Vienne, présente (1947) le paradoxe du barbier sous la forme injonctive suivante : "*le capitaine dit au barbier de la compagnie : «tu raseras tous les hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes et seulement ceux-là !»".* La situation du barbier est délicate, pour trois raisons : il ne peut pas ne pas désobéir ; la relation avec son capitaine est vitale pour lui ; il lui est impossible de mettre en cause l'ordre donné, quel que soit son caractère absurde. C'est l'ensemble des données interactionnelles de la situation qui confère au paradoxe son caractère pragmatique et entraîne une triple impossibilité :

1. Un paradoxe linguistique à la forme injonctive auquel il est, par construction, impossible d'obéir sans désobéir ;

2. Un contexte relationnel essentiel, auquel il est impossible de se soustraire ;

3. Un interdit de discuter l'injonction, donc une impossibilité de métacommuniquer.

La conséquence en est le caractère intenable de la situation.

Dans la vie quotidienne, les injonctions paradoxales se présentent sous des formes variées, dont des exemples peuvent être, parmi de nombreux autres, "évite de penser à ce qui te fait peur !", "contrôle l'incontrôlable !", "évite de demander à l'autre de changer le comportement qui te gêne en

désespérant qu'il ne le fasse tout seul !" ou "j'aimerais que tu prennes des initiatives", "sois donc plus autonome !", "je n'arrête pas de te demander pourquoi tu te mures dans le silence, et tu ne réponds jamais à mes questions !" etc. etc.

Le paradoxe linguistique, constituant du paradoxe pragmatique, peut se présenter sous la forme prédictive. La prévision paradoxale conduit à l'illusion de choix dont la structure est à rapprocher de celle du dilemme. On connaît le dilemme d'Aristote (*Protreptique*) : "*Ou bien, il faut philosopher, ou bien, il ne faut pas philosopher ; or, pour savoir s'il faut philosopher, il faut philosopher et pour savoir s'il ne faut pas philosopher, il faut philosopher ; conclusion : il faut philosopher*". À nouveau, il nous faut observer que l'entrée dans la bouteille à mouche "ou bien ... ou bien" repose sur la prémisse implicite "il est nécessaire de savoir s'il faut ou non philosopher". Or, cette question, comme les énoncés du raisonnement qui la suivent, est paradoxale, puisqu'englobant son contraire : se poser la question de savoir s'il faut ou non philosopher présuppose la philosophie. Sa forme générale est "Dois-je penser à A ?", entraînant les réponses "oui, car A est important et ne doit pas être négligé" et "non, car A est inquiétant". L'alternative conduit à penser à A. Une fois de plus, nous constatons le rattachement de ce type de paradoxe à la forme générale décrite par Russell de la fonction propositionnelle admettant comme arguments possibles des termes qui la présupposent.

Dès les années 1950, l'équipe Bateson[49] avait construit un modèle particulier d'interaction paradoxale auquel elle avait donné l'appellation "double contrainte". Les éléments qui le composent sont les suivants : une personne P est engagée avec une autre, A, dans une relation qui a une importance vitale pour elle. A émet de façon récurrente des injonctions paradoxales. Si P ne peut ni échapper à la situation ni métacommuniquer elle est prise dans une double contrainte. Watzlawick lui a donné le nom de paradoxe pragmatique, dont la version de Reichenbach du *Barbier* est typique. L'exemple suivant, de Bateson, est paradigmatique. Une mère supporte mal la relation avec son enfant. Elle n'accepte pas chez elle le fait qu'elle ne supporte pas cette relation et se sent coupable de ne pas aimer son enfant. En résultent les interactions qui suivent. Quand l'enfant s'approche de sa mère, il déclenche chez elle une réaction de rejet non verbalisée ; tout en lui disant qu'elle l'aime, la mère manifeste une gêne physique. L'enfant souhaiterait être porté par sa mère ; il sent qu'elle n'y tient pas et répond par un éloignement. La mère interprète cela comme une condamnation et, pour y échapper, fait croire à son fils que c'est lui qui ne veut pas venir dans ses bras. Le fils réprime alors ses premières impressions et vient dans les bras de

[49] *Behavioural Science*, vol. I, n° 4, 1956, 251-264.

sa mère, ce qui déclenche la situation de rejet, etc.

Un autre exemple nous est donné par le paradoxe dit "de l'aide imposée", qui a fait l'objet d'une analyse de Wittezaele[50], et se présente en étapes successives. 1. Expression d'un malaise dans un système réglementé : l'institution est confrontée à un problème dans la mesure où l'un de ses membres ne respecte pas une norme du système. 2. Attribution de l'écart à une lacune psychologique de son auteur. Implicite : toute personne normale a envie de respecter la norme ; si elle ne la respecte pas, c'est qu'elle a un problème ; si elle ne perçoit pas ce problème, il est nécessaire de lui en faire prendre conscience. Premier paradoxe : on souhaite responsabiliser la personne en sous-entendant qu'elle a un problème qu'elle ignore et dont elle ne peut pas être considérée comme responsable. 3. Pour éviter d'imposer le traitement, donc d'endosser la responsabilité de l'action corrective on sollicite sa collaboration. Deuxième paradoxe : "ayez envie d'aller où nous voulons vous conduire : vous soigner". 4. Le psychologue se trouve à son tour confronté à une situation de tromperie réciproque : "je suis ici pour vous aider. Pour cela, il faut que vous me demandiez de l'aide. Je ne peux vous forcer à être demandeur, donc le mieux serait que nous fassions comme si vous l'étiez, mais sans me le dire". Les thérapies prescrites aux pervers sous la forme d'une "peine assortie d'une obligation de soins" relèvent de la même logique.

De même, pourrions-nous construire des paradoxes pragmatiques, ou doubles contraintes, en soumettant un sujet à une injonction à laquelle il lui serait impossible d'obéir, ce qui lui vaudrait une punition systématique, ou encore une injonction valant à celui qui lui obéit soit une récompense, soit une punition, mais distribuée de manière perçue comme totalement aléatoire car accompagnée d'un signal indécidable pour le sujet. Pour que le paradoxe soit pragmatique, nous ferions en sorte que le sujet ne puisse ni se soustraire à la situation ni discuter l'injonction. Le lecteur nous taxera avec raison de cruauté. Il y eut pourtant un grand ami des animaux qui sut provoquer des névroses chez le chien, névroses qui perdurèrent après que l'animal eut cessé d'être exposé à l'expérience, celle-ci ayant eu une durée suffisante. Ce délicat expérimentateur est connu sous le nom de Pavlov. Souvenons-nous : le cercle qui devient ellipse n'est-il pas un savoureux paradoxe visuel ? Ceci vaut vérification expérimentale du rôle du paradoxe pragmatique dans le maintien de certains problèmes. Nous ne qualifierons pas ces problèmes d'humain, car nous ne savons pas si d'autres bienfaiteurs de l'humanité ont étendu à *Homo sapiens* les résultats de ces recherches. Cela devrait se trouver là où l'homme

---

[50] *Communication et résolution de problèmes à l'école*, in Bulletin de psychologie scolaire et d'orientation, Belgique, n° 2/1997.

fait passer le bonheur de l'humanité par la souffrance de la personne. La classe des hommes n'est pourtant pas un homme.

In fine, selon Palo Alto, certains troubles humains sont entretenus par un problème, de nature logique, au centre duquel se trouve un paradoxe pragmatique qui consiste pour le sujet, qui y est à la fois victime et partie prenante, à maintenir ce dont il se plaint par l'action destinée à le faire disparaître.

"Prudence ! Ce n'est pas parce que vous êtes paranoïaque qu'il n'existe personne pour vouloir votre peau !" fait remarquer l'avisé thérapeute. Si ceci était un paradoxe thérapeutique, le contre-paradoxe serait l'antidote du paradoxe.

Posons quelques jalons dans de possibles directions résolutives. Pour construire un problème paradoxal, il faut d'abord créer une situation dans laquelle une personne devra tenir compte d'un discours qu'il lui sera interdit de discuter, situation à laquelle la personne croira ne pas pouvoir échapper. Il faut ensuite une injonction à laquelle il lui semblera impossible d'obéir sans désobéir. Pour déconstruire le problème il faut soit créer la possibilité d'échapper à la situation en changeant de cadre, physique ou logique, soit s'enjoindre à soi-même de désobéir. L'invitation paradoxale à agir contre ce que l'on désire s'explique logiquement. Prenons une personne, qui veut *s'empêcher d'agir* d'une manière à ses yeux inadéquate. Elle ne cesse de s'enjoindre de le faire, n'y parvient pas malgré ses efforts. Il lui échappe que c'est en *essayant* de s'arrêter qu'elle accentue l'effet de ses tentatives qu'est l'émotion qui la gêne. Il s'agit donc de l'inviter à *cesser d'essayer de s'arrêter*. Pour amener quelqu'un à cesser de *lutter contre le désir d'arrêter* un acte, le plus efficace est paradoxalement de lui prescrire l'acte, puisque cesser de vouloir arrêter, c'est continuer. Donc, continuer, c'est vouloir faire.

De ce point de vue, "continuez votre acte" est la "suggestion du comportement non souhaité". La personne est donc invitée à faire l'expérience que *vouloir* délibérément réaliser cet acte conduit à sa disparition.

Après examen sommaire du rôle attribuable au paradoxe dans le maintien et la résolution de certains troubles, nous nous garderions d'avancer que cela puisse constituer une méthode thérapeutique universelle. Nous recommanderions toutefois aux thérapeutes d'être attentifs aux énoncés paradoxaux susceptibles de surgir dans le discours de leurs patients. De "*changez-moi sans me changer !*" qui serait la thématique de la résistance, le "*n'allez pas trop vite !*" serait le contre-feu paradoxal. Cette recommandation, nous l'étendrions volontiers à toute personne amenée à conduire un entretien

d'explicitation se traduisant par une analyse, un jugement et une aide. Nous sommes tous susceptibles de nous trouver confrontés à la confusion plus ou moins apparente dans le discours d'un interlocuteur et de nous y laisser nous-mêmes prendre. Nous intéresser au paradoxe, c'est nous prémunir contre lui. Faisons-le avec prudence.

Ce qui importe au thérapeute est la consistance des messages qu'il adresse à son patient pour lui indiquer la sortie de la bouteille à mouches ou, mieux, pour lui faire expérimenter la manière de ne pas y entrer. Pour cela plusieurs lignes de conduite émergent des considérations qui précèdent. Intense attention au discours de la personne et à la structure de celui-ci, pour y traquer les pièges langagiers dans lesquels elle a pu se prendre. Vigilance quant aux contextes métacommunicatifs ou des liens que ceux-ci entretiennent avec le contenu explicite des messages. Prudence, tact et extrême précision, dans les interventions, pour la construction de la double contrainte thérapeutique. Les outils et instruments de la méthode thérapeutique présentés dans le chapitre qui suit sont inspirés de ces principes.

CHAPITRE 2

OUTILS ET INSTRUMENTS
d'une thérapie logique, interactionnelle et concise

Un homme qui a caché un trésor en l'enterrant, s'aperçoit qu'il s'est fait voler celui-ci.
Antiphon lui dit de placer une pierre à la place de son trésor.
"De toutes façons, quand tu l'avais, tu ne t'en servais pas. Alors ne t'estime pas privé de quoi que ce soit".
Stobée

Quelqu'un voyait comme un mauvais présage le fait qu'une de ses truies avait mangé ses porcelets.
Antiphon qui l'avait vue dépérir par l'avarice de son propriétaire, lui dit :
"Réjouis-toi de ce signe : elle a beau être affamée, elle n'a pas mangé tes enfants".
Clément d'Alexandrie

Les techniques thérapeutiques inspirées des élaborations théoriques du groupe de Palo Alto sur la communication sont apparues dès les années 1950. La "thérapie brève" proprement dite, la voie thérapeutique en lien le plus direct avec la pragmatique de la communication humaine, a été mise au point au Brief Therapy Center, à partir de 1967. Explorer la nature de ce lien étant l'un des buts de cette thèse, nous devons maintenant examiner les origines, buts, principes et techniques de cette méthode.

On sait qu'à l'origine, Gregory Bateson, avec Jürgen Ruesch, puis un groupe formé de Jules Riskin, Virginia Satir, Jay Haley, John Weakland, William Fry et Donald De Avilla Jackson, avaient travaillé sur l'hypothèse de recherche (1952-1954) de la schizophrénie vue comme un trouble de la communication. Ces chercheurs furent parmi les premiers à avancer ces conceptualisations interactionnelles[51] pour les familles dont un membre est porteur du diagnostic de schizophrénie. Déjà, le psychanalyste Lidz avait émis l'hypothèse du rôle du "père pathogène", dans ce trouble. De leur côté, Laing, Esterson et l'école d'anti-psychiatrie anglaise, influencés par la philosophie existentialiste de Sartre, conduisent des études sur les cooccurrences de certains types d'interactions familiales et des symptômes présentés par l'un des membres (1964). Don Jackson, psychiatre et pionnier des thérapies familiales[52], prolongera ces recherches et fondera le *Mental Research Institute* (M.R.I). En étudiant les résultats des thérapies, les chercheurs constatent que certaines situations évoluent, les patients se montrant capables de faire des

[51] *Vers une théorie de la schizophrénie*, in *Vers une Écologie de l'Esprit*, t. 2, , 1977, pp. 9-92.

[52] Dont les origines remontent aux années 1935-38. Sur des différents courants de la thérapie familiale, et les hypothèses interactionnelles de la schizophrénie, voir Wittezaele et Garcia, 1992.

changements, alors que d'autres situations semblent rester dans l'impasse. Ils s'intéressent donc à ce qui favorise le changement dans le processus thérapeutique. Les réflexions de l'équipe sont influencées par Milton H. Erickson[53], psychiatre novateur qui a transformé profondément la pratique de la thérapie et celle de l'hypnose, et par Frankl[54] qui emploie des techniques paradoxales. La base de ces thérapies reste l'hypothèse du sujet porteur d'un symptôme exprimant un dysfonctionnement de la communication intrafamiliale. Les outils et instruments qui en découlent résultent d'un travail collectif, conduit avec l'ensemble des membres du groupe familial.

En 1967, ces recherches sont prolongées par la création au sein du M.R.I. du *Brief Therapy Center* (B.T.C.) par une équipe réunie autour du psychiatre Richard Fisch et comprenant notamment Bodin, Jackson, Segal, Watzlawick et Weakland. Est mis en place un cadre de recherche rigoureux en vue de trouver les procédés susceptibles d'amener rapidement le changement souhaité par les personnes qui s'y présentent, porteuses d'un problème. On identifie le contexte d'apparition de la souffrance des personnes, puis on recherche l'intervention thérapeutique minimale permettant une amélioration. La démarche, expérimentale, prend appui sur la pragmatique de la communication et la logique des paradoxes. Les techniques d'intervention se constituent progressivement en principes de traitement d'une thérapie originale. Le protocole est souple. Les séances sont filmées. Un thérapeute conduit l'entretien pendant que ses collègues observent son travail depuis une pièce voisine et peuvent lui faire des suggestions. Le nombre maximum de séances à consacrer à un cas est très tôt fixé à *dix*, pour permettre une comparaison des résultats tout en conservant la contrainte de la rapidité. Deux entretiens de contrôle à trois et douze mois permettent d'évaluer la thérapie et de vérifier la permanence du changement. Les enregistrements font l'objet de relectures et d'analyses. Les statistiques de résultats sont publiées[55], avec de 73 % à 88 % de résolution complète ou d'amélioration notable en un nombre moyen de séances compris entre sept et huit. Les premières thérapies issues du modèle familial regroupaient tous les membres d'une même famille. La recherche de l'intervention efficace à l'aide du dispositif minimal conduit les chercheurs à ne retenir aux séances que les personnes dont la présence leur semble nécessaire et suffisante pour créer les conditions d'un changement prompt et durable. Ils visent à modéliser pertinemment[56] la situation de communication problématogène.

---

[53] *L'intégrale des articles sur l'hypnose*, 1999 .

[54] Cité par Nardone, 1992.

[55] Watzlawick, Weakland et Fisch, 1974 et, en Europe, Nardone et Watzlawick, 1993, Nardone 1996.

[56] La pertinence de la modélisation systémique est discutée plus loin.

La procédure de traitement qui en résulte, appelée *thérapie brève*, se veut applicable à tout problème où sont supposés se combiner des processus de communication interactionnels et réflexifs. Sa plasticité et son caractère interactif permettent d'envisager son emploi dans des situations multiples. Organisations, milieu éducatif, couples, familles, personnes en butte à des problèmes dits psychologiques ou certains de ceux qualifiés de psychiatriques sont supposés pouvoir bénéficier d'un traitement de ce type. La procédure de traitement s'enrichit, prétend ouvrir des perspectives assez vastes pour proposer des problèmes méthodiques à résoudre et, par là, entraîner des prolongements particuliers de la recherche appliquée.

I. PRINCIPES THÉRAPEUTIQUES

En psychothérapie comme dans d'autres domaines, les praticiens, dans leurs interventions, sont de toute évidence sous l'étroite dépendance de leurs prémisses théoriques. Toutefois, s'ils font appel à des concepts spécifiques à leur théorie d'origine, il leur arrive d'employer des concepts issus de théories voisines, sans que les emprunts soient toujours délibérés ou conscients. Pour aller plus avant dans la présentation de cette thérapie, il nous faut donc rassembler les éléments théoriques essentiels à celle-ci, tirés du chapitre précédent. Faisons-en une rapide synthèse.

Nous avons vu que les praticiens de la communication s'intéressent aux effets, interactifs et réflexifs, des productions verbales et non verbales dans l'échange, *sur* les partenaires, ce que traduit la formule : *les effets pragmatiques de la communication humaine sont ses effets sur le comportement*. Agir dans un monde dynamique, sur le monde et sur la vision que l'on a de lui, et non seulement décrire un monde de choses statiques, telle se présente la fonction du langage dans la communication. Parler c'est d'abord parler à quelqu'un et agir sur autrui. L'interaction justifie à elle seule, s'il est besoin, l'intérêt que présente la pragmatique pour les thérapeutes lorsqu'elle avance la vocation du langage à agir. Est ainsi attribuée aux locuteurs une compétence communicative, qui se manifeste dans la performance, c'est-à-dire dans l'accomplissement de l'acte en contexte. La connaissance de ce contexte permet de mesurer son influence sur le contenu des échanges et le sens qui lui est attribué.

Le sujet est conçu comme interlocuteur, à partir de la communication. L'autre est mon *alter ego communicans*. "Qui suis-je ?" est devenue "c'est ainsi que je me vois ; qu'en dites-vous ?". Lorsque deux personnes sont en contact, elles acceptent la communication ou la refusent. Ce refus doit être communiqué, et la tentative d'annulation conduit au paradoxe. Communiquer étant exercer, consciemment ou non, une forme d'influence sur autrui, on ne peut comprendre les actes d'une personne sans les contextualiser. Toute communication comprend plusieurs séries de propositions parallèles, dont deux sont relatives au contenu et à la relation.

Notre façon de parler du monde présuppose une métaphore. Changer de métaphore est une façon de changer de cadre conceptuel.

L'information traitée par le sujet est susceptible d'être répartie en quatre degrés. Le premier degré de cette hiérarchie est la représentation non verbale des objets que nous transmettent nos sens, agrégation ou synthèse

de perceptions. Le second degré est celui du discours sur ces représentations. C'est le descriptif des faits de l'expérience et de l'action, des cooccurrences d'événements, le premier niveau verbal, le discours de la danse de la pluie. Le troisième degré est celui du discours *explicatif* des faits, discours sur le précédent, méta. Il est celui des suppositions implicites ou explicites des origines, raisons ou causes de ce qui est arrivé, des croyances et des connaissances, des théories savantes ou naïves, du *virtus dormitiva*. Le quatrième degré est celui des *valeurs* qui orientent les choix, qui donnent sens à la somme des expériences, discours sur le précédent, méta[2]. S'y établit une unité de la vision du monde, qui fonde l'idéologie et l'ensemble des prémisses des raisonnements sur ce qui est perçu, hors de la compréhension objective et à un niveau de conscience souvent faible, le discours sur le Grand Manitou.

Une forme particulière de problème humain naît du paradoxe pragmatique, lequel vérifie trois conditions. *Primo* : le sujet est soumis en permanence à une injonction à laquelle il lui est impossible d'obéir, ce qui lui vaut une punition systématique, ou bien une injonction lui valant une récompense ou une punition, distribuées de manière perçue comme aléatoire car accompagnée d'un signal indécidable. *Secundo* et *tertio* : Le sujet ne peut ni se soustraire à la situation, ni discuter l'injonction. Pris dans le paradoxe, il ne fait alors que maintenir ce dont il se plaint par l'action destinée à le faire disparaître.

L'injonction thérapeutique "continuez votre acte" est la "suggestion du comportement non souhaité". Une résolution possible du problème consiste à inviter la personne à faire l'expérience que *vouloir* garder ce que l'on veut faire disparaître conduit à la disparition. Une autre voie résolutive consiste à donner un autre sens, perçu comme positif, de ce qui était représenté comme indésirable.

La synthèse étant faite, voyons le lien entre problème et souffrance. Lorsqu'il est question de souffrance, de plainte, de trouble, de problème psychologique et de problème de communication, quels sens un peu plus précis pouvons-nous donner à ces termes et quels liens établir entre eux ? La personne qui consulte est porteuse d'une plainte, à laquelle tout thérapeute, comme le souligne Roustang, entend contribuer à l'extinction. En l'occurrence, la plainte est à la fois le fait même de souffrir, l'état de la personne qui souffre, qui subit une chose douloureuse, qui supporte de vives contrariétés, ainsi que l'expression de cette souffrance, de cette douleur physique et morale. La plainte *sub-ferre,* se trouve sous la douleur même, en position inférieure, la supporte. Elle est l'expression vocale de la douleur, par des paroles, rarement par des cris et des gémissements. Le thérapeute, s'il commence à traduire ce qu'il entend dans un vocabulaire un peu technique,

pourra faire appel à la notion usuelle de *trouble*, en tant que modification de l'activité de la personne, ou de son comportement. S'il a recours à la terminologie médico-psychologique, il emploiera les expressions de trouble psychique, de trouble névrotique, ou de trouble de la personnalité. Palo Alto, on l'a vu, se sert de la notion de problème. On a pu considérer que ce n'était pas la personne qui rencontrait un problème, mais que le trouble de la personne posait au thérapeute quelque chose comme un problème à résoudre. Il nous faut expliciter un peu ces notions. Problème n'est ici ni un sujet de controverse, ni une question posée portant sur des rapports entre des éléments mathématiques, ni une question critique ayant pour objet la valeur d'activités humaines. Problème a trois sens. Tout d'abord, celui de comportement problématique : les actions d'une personne créent un problème à elle-même ou à d'autres. "Mon fils est insupportable", "mon mari boit", "je n'arrive pas à m'empêcher de..." sont l'expression de problèmes créés, à l'autre ou à soi-même, par un comportement. Ensuite, celui de complexe ou de système problématique, ou enchaînement d'actes et de réflexions sur ces actes qui prend un caractère récursif. Ce complexe problématique inclura la question à résoudre qui taraude la personne qui y est soumise : pourquoi ne puis-je m'empêcher de faire ceci ? Enfin, le problème se présente au thérapeute comme une question professionnelle à laquelle il entend donner une réponse adéquate. La problématisation, la délimitation du problème, l'identification de ses composants et de leurs liens, si elles font l'objet des investigations du thérapeute, présentent de l'intérêt pour le thérapisant, car leur mise à jour lui apporte une forme de soulagement. Soulagement n'est pas résolution.

1. Dynamique du problème et rôle du paradoxe

Du point de vue de Palo Alto, on ne tente pas d'agir sur une origine supposée du problème, sur ce qui en expliquerait la formation ou l'apparition. On n'en recherche pas une cause première. On s'attache à identifier et à modifier le *processus récursif de sa réplication*. À la question qui lui viendrait à l'esprit sous la forme "d'où vient le problème ?", le thérapeute qui emploie ces outils et instruments substituera "comment le problème se reproduit-il ?" ou, plus précisément, "comment les personnes impliquées dans le problème s'y prennent-elles pour l'entretenir ?". Pour $\mathcal{T}$ donc ($\mathcal{T}$ étant pris au sens d'outils et instruments de la méthode thérapeutique du Brief Therapy Center de Palo Alto), une personne rencontre une difficulté de la vie quotidienne. Par une certaine appréciation du contexte, elle est amenée à croire qu'une action

particulière de sa part va apporter une solution et opère un mauvais choix. Elle agit et le problème persiste. La personne, croyant ne disposer d'aucune solution de remplacement viable, réitère le comportement inadéquat, toujours sans succès. Ses actions sont, de plus, sous la dépendance des renforcements développés au sein de son groupe. Il va suffire que réapparaissent les déclencheurs et les injonctions inopportunes dans l'environnement de la personne, pour que le problème perdure et s'accentue. Le problème est, dans cette conception, la résultante de l'action conjointe de deux processus complémentaires, l'un réflexif et l'autre interactionnel. Ainsi, $\mathcal{T}$ attribue la persistance d'un problème auquel est confrontée une personne à ses propres tentatives et à celles de ses proches pour rétablir des conditions acceptables, lorsque ces tentatives sont inefficaces. "*Le problème c'est la solution !*", formule souvent citée de Paul Watzlawick, est subtilement affinée par Richard Fisch[57] qui décrit le processus par "*Persister à maintenir le comportement dont on se plaint*". Il précise ainsi sa pensée :

> "*Notre vision des problèmes est essentiellement comportementale. Nous pensons que, pour exister, tout problème doit, de façon continue ou répétée, être actualisé. Un problème consiste pour nous en quelque chose qui est fait, et non pas simplement en quelque chose qui est. Quelle que soit la manière dont un problème a commencé, c'est sa persistance qui est la question centrale, celle qu'il faut prioritairement comprendre et traiter.*
>
> *Notre hypothèse, partagée avec nos collègues de la thérapie familiale, était que le problème est maintenu par une interaction. Nous sommes allés plus loin : notre hypothèse aujourd'hui est que ce sont les tentatives de contrôle ou de résolution auxquelles s'appliquent le patient et les autres personnes concernées par lui qui maintiennent le problème*".

Wittgenstein[58] ne nous dit-il pas "*Le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses"*, et Søren Kierkegaard[59] : "*Il n'y a rien de plus dangereux pour un homme enlisé dans une difficulté que de dire : «à présent, je vais faire un dernier effort désespéré pour m'en dégager», alors que, grâce à la vitesse acquise, il s'enlise toujours davantage*".

Reste entière, cependant, la question[60] "*pourquoi cette réponse ne s'éteint pas ?"* On ne peut en effet qu'être surpris, en première analyse, par le fait que la personne ne s'aperçoive pas de l'aggravation du problème par ses actes. Bien que tout ce qu'elle essaie soit inefficace, elle ne change pas de réponse au stimulus (ceci exprimé dans le langage des comportementalistes). L'hypothèse fondamentale de $\mathcal{T}$ est qu'un paradoxe pragmatique enferme la

---

[57] Fisch et al. op. cit., pp. 354-356.

[58] Tractatus, 1918, 1.1.

[59] *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, in Œuvres complètes, tome 14, 1980.

[60] Soulevée par les comportementalistes, à propos de la persistance de l'état de stress post-traumatique , De Clercq, Lebigot, *Les traumatismes psychiques*, 2001.

personne dans le cercle vicieux de la répétition. Examinons-la de plus près. Le plus souvent, l'expression du problème par la personne, prend les formes suivantes : "je n'arrive pas à (m'empêcher de) faire ceci", "je n'arrive pas à ne pas ressentir cela". Voyons comment Fisch décrit, parmi plusieurs possibles, deux types de comportements adoptés par des personnes pour gérer une difficulté.

Premier exemple. Une personne a vécu un événement effrayant pour elle au cours d'une expérience passée, et craint de se trouver à nouveau exposée à la peur. La peur provoquée par l'*idée* que l'événement pourrait se reproduire et que la peur pourrait réapparaître en cette occasion, constitue pour elle un problème et ce, d'autant plus que la répétition semble improbable. Cette peur de l'idée pourra se trouver à l'origine de conduites d'*évitement* nourries par l'injonction "évite tout ce qui pourrait entraîner ta peur !" et "rappelle-toi de *ne pas penser* à ce qui pourrait évoquer ta peur de la peur !" En développant des conduites d'évitement, la personne va tenter de surmonter la crainte de l'événement pour en différer l'occurrence. En s'enjoignant de ne pas penser à l'objet de sa peur, elle s'adresse un message paradoxal, car si elle pense à ne pas penser à un objet, elle évoque évidemment cet objet. Cela la plonge dans le cercle vicieux de la confrontation incessante à ce qu'elle veut à tout prix éviter. Ces pensées seront puissamment stimulées par toute perception évoquant l'événement et pourront, dans les cas les plus inquiétants, prendre une forme vertigineuse. Ces pensées sont, de même, stimulées dans l'interaction. Celui qui, sujet à une peur de la peur, recevra conseils et encouragements, déclinaisons du thème "*n'aie pas peur, donc évite !*", se plongera plus sûrement encore dans son problème. Ce type de construction problématique s'édifie sur la croyance, décelable dans le discours des personnes, que la résolution des problèmes échappe au contrôle de la volonté.

Deuxième exemple. Un sujet est en proie à la *contrariété* née des conséquences réelles ou supposées d'un événement sur son humeur ou sur ses fonctions mentales ou corporelles et vit dans l'inquiétude résultant de l'impossibilité d'agir sur elles. Les troubles du sommeil, les envies répétitives insurmontables de consommer certains produits ou de reproduire indéfiniment certains actes, les pensées récurrentes indésirables en sont des formes. En tentant d'agir sur ce qui reste non modifiable intentionnellement, donc en tentant de *se contraindre*, la personne espère obtenir de sa part un changement qui ne peut survenir que *spontanément*. N'obtenant pas le changement souhaité, elle essaie plus fort et l'échec augmente son inquiétude. Le problème résulte d'une auto-contrainte et l'injonction est du type voisin de "sois spontané !" Comme précédemment, les conseils injonctifs de

l'entourage, de la même forme, activent le processus. Ici, la croyance sur laquelle se construit le problème est qu'il peut se résoudre *par la force de la volonté*.

Ainsi, le problème dépend-il de la difficulté à gérer soit la *pensée* de l'événement, soit son *impact* sur les fonctions naturelles de la personne. Trois conditions se trouvent réunies. La difficulté, mal négociée, est mal résolue et la même tentative de résolution est appliquée un peu plus. L'injonction paradoxale plonge la personne dans le cercle vicieux et l'empêche de recourir à d'autres solutions. Les proches induisent ou participent à la réitération de l'injonction. De la sorte, se conjuguent l'interaction et la réflexion personnelle.

Le théorème central de la thérapie est que les problèmes sont auto-entretenus par les efforts de ceux qui les vivent et que ces efforts sont commandés par un paradoxe. Nous savons que celui-ci peut prendre les deux formes de l'injonction paradoxale et de l'illusion de choix.

L'illusion de choix a été mise en évidence par Weakland et Jackson[61]. Elle conduit à une expression particulière du problème, dont nous avons examiné *supra* une expression aristotélicienne. Par exemple, une personne sujette à l'angoisse liée à des anticipations négatives construit son problème en plusieurs étapes. Elle se pose inopinément la question "et si je me trouvais mal ?" Pour se rassurer, elle imagine un scénario dans lequel elle réagit positivement, ce qui se traduit par un apaisement momentané. La question resurgit et la personne entre dans un cycle d'apaisement, de questions, d'auto-observation et de tentatives de se rassurer, qui fait monter l'angoisse. L'insistance de la question résulte de ce que la personne bâtit son scénario sur la prémisse implicite que le mal apparaîtra. Dans cette hypothèse, le problème s'accroît par un questionnement sur l'origine de son angoisse, sur la probabilité de sa disparition et par une attente anxieuse, qui activent le cercle vicieux. Un renforcement interactionnel peut être dû au souci de la personne de paraître "bien" : "je dois montrer aux autres que je suis équilibrée". Dès lors, toute question de l'entourage, comme "comment te sens-tu ?" ou "qu'est-ce qui ne va pas ?" réamorce le cycle.

La question de la typologie des problèmes, donc des types de paradoxes et des tentatives de solutions qui en découlent, partage le monde des Palo Altistes, d'autant plus que les mêmes auteurs ont, à des périodes différentes, considéré les typologies comme tantôt utiles, tantôt superflues ou néfastes. C'est là un point de pratique qui ne met pas en cause la théorie, mais suscite des variantes de son application.

---

[61] in *Behaviorial Science*, 1, 1956.

Ainsi Watzlawick, Weakland et Fisch[62], présentent une démarche de résolution en quatre temps.

> "*1. Définir précisément le problème en termes concrets. 2. Examiner les solutions déjà essayées. 3. Définir clairement le changement auquel on veut aboutir. 4. Formuler et mettre en œuvre un projet pour effectuer ce changement*".

Est ainsi présenté simplement, dans un ouvrage de vulgarisation, un procédé applicable non seulement à la psychothérapie, mais aussi à toutes les situations où le changement de type deux par le paradoxe permet de résoudre les problèmes dont le maintien est en lien avec le paradoxe. Les auteurs préviennent que toute intervention doit être conçue et mise en œuvre en fonction d'un problème précis, et qu'ils se garderont de dresser un catalogue complet des interventions.

Ailleurs[63], Watzlawick définit trois "variantes fondamentales du thème paradoxal". Dans la première, des personnes se trouvent "*contraintes de percevoir la réalité non telle qu'elle se présente à eux, mais telle (qu'on) la leur définit*". Un lien est établi entre ce type de paradoxe et les critères diagnostiques de la schizophrénie. Dans la deuxième, on invite une personne à éprouver des sentiments différents de ceux qu'elle éprouve. L'injonction est du type : "*après tout ce que nous avons fait pour toi, tu devrais être heureuse*", et est mise en lien avec les états dépressifs. La troisième se présente comme une injonction paradoxale à laquelle il est impossible d'obéir sans désobéir : "*fais ce que je te dis, non ce que je voudrais que tu fasses !*" À ces variantes, Watzlawick ajoute une quatrième, qu'il estime la plus fréquente, "*sois spontané !*", qu'il présente ensuite comme un modèle universel. Cette esquisse de classification est moins convaincante. "Sois heureux !" appartient au type "sois spontané !" et n'est pas une catégorie différente. En est exclu "évite de penser à ce qui te fait peur !" qui n'est pas du type "sois spontané". Si "sois spontané" est un paradoxe universel, il ne constitue pas une quatrième catégorie.

Ailleurs encore, une typologie est établie par Fisch, Weakland, Segal[64] , à partir d'injonctions à la fois autoréférentielles et interactionnelles. Les *types* d'injonctions identifiés sont au nombre de cinq :

Le premier type est "sois spontané". La personne tente de se contraindre à faire ce qui ne peut survenir que spontanément. L'injonction peut être renforcée par un tiers. Cette injonction peut concerner le fonctionnement corporel, les actes répétitifs, les blocages, les pensées

---

[62] in *Changements*, 1975, p. 132.
[63] *La réalité de la réalité*, 1976, pp. 27 sq.
[64] op. cit. , 1986, pp. 163, sq.

récurrentes et l'humeur. Les déclinaisons de l'injonction peuvent être : "ne sois pas malheureux !" ou "oblige-toi à accepter les contraintes !" La plupart des problèmes de dépendance se rattachent à une injonction de ce type, auquel se ramènent les illusions de choix.

Le deuxième type d'injonction est "évite de penser à ce qui te fait peur !" La personne tente de surmonter la crainte de la confrontation à un événement inquiétant, en évitant d'y penser, ou en s'y préparant et en y renonçant, ou en développant des conduites d'évitement multiples. Les formes de troubles désignées par le symptôme médical de phobie en sont de parfaits exemples, de type "peur de la peur".

Le troisième type d'injonction concerne des situations d'interaction dans lesquelles une personne tente de parvenir à un accord *dans* le conflit. Les disputes dans les couples, les conflits du domaine de l'éducation, en particulier des adolescents, et les conflits du travail relèvent de ce type, dont l'analyse métalinguistique de Kripke déjà citée est la clé.

Le quatrième type d'injonction est "je voudrais que *tu veuilles* faire cela !" La personne tente d'obtenir de l'autre ce qu'elle veut sans avoir à le lui demander directement. Le discours typique est : "je voudrais que mon (enfant, mari, ... etc.) fasse ceci, cela et cela, mais je voudrais que ce soit *lui qui ait envie* de le faire et je veux lui *apprendre à vouloir* faire cela". Ici, le lecteur qui, refusant le concept de performadoxe, reste persuadé que les énoncés "il pleut" et "je dis qu'il pleut" sont équivalents, ne verra aucune différence entre les énoncés "mon garçon, je veux que tu travailles" et "mon garçon, je veux que tu *aies envie* de travailler". Cependant, la seconde formulation est bien paradoxale. Le paradoxe de l'aide imposée -cf. Wittezaele *supra*- y prend sa source.

Le cinquième type est "ta défense prouve ta faute". Toute tentative de se défendre par la personne mise en cause confirme les soupçons de son accusateur. Cette interaction se rencontre dans les couples, les familles et les lieux de travail où peuvent flotter des soupçons de jalousie, des craintes que tel partenaire camoufle des conduites à risque ou se livre à quelque traîtrise.

Une étude réalisée par Ellen S. Amatea à partir des travaux de Fisch, l'a conduite à mettre en lien les croyances de la personne concernant le problème avec les tentatives de solutions. Elle a distingué les quatre hypothèses suivantes.

Lorsque la personne pense qu'elle-même a un problème, (*i*) elle peut croire que celui-ci peut être dépassé par la force de la volonté. Dans ce cas, les efforts qu'elle fera iront dans le sens de se contraindre à agir autrement. (*ii*) Elle peut croire que la solution à celui-ci n'est pas sous le contrôle de la

volonté. La croyance est “cela me tombe dessus, je n’y peux rien”. Dans ce cas, les efforts sont orientés par “évite ce que tu crains !”.

Lorsque la personne pense que le problème est créé par quelqu’un d’autre, et (*iii*) qu’elle croit qu’il peut être dépassé par la force de la volonté, elle se dira “le problème est la désobéissance de l’autre”. Elle s’efforcera alors de forcer l’autre à changer, par l’injonction “tu dois agir comme je l’ordonne !”. (*iiii*) Si elle croit que son problème n’est pas sous le contrôle de la volonté, elle se dira quelque chose comme “c’est insupportable, mais il n’y peut rien”. Elle ne fera alors qu’espérer le changement sans avoir à le demander. La croyance est “tout irait bien s’il pouvait changer”, et l’injonction voisine de “ne fais rien, pourvu que de lui-même il veuille changer!”.

Le lien établi entre les tentatives de solutions et une croyance d’amont présente un grand intérêt théorique, sur lequel nous reviendrons.

D’autres thérapeutes de Palo Alto ont choisi de se référer aux classifications de la psychopathologie. Ils n’hésitent pas à faire appel à la CIM 10, ou au DSM IV. Nardone a ainsi croisé les caractères nosographiques avec ceux de la pragmatique de la communication, pour constituer ce qu’il appelle des “systèmes de perception-réaction”. Il a consacré des ouvrages aux phobies, aux troubles obsessionnels compulsifs, aux troubles alimentaires, aux attaques de panique, aux différentes formes que peut prendre la dépression, etc. Cette démarche suscite de nombreuses réserves, notamment de la part de psychiatres. Les croisements de classifications présentent des répétitions, des manques et des discontinuités.

Dès lors, comment guider le thérapisant vers la sortie du paradoxe pragmatique ? En l’invitant à cesser d’agir pour résoudre son problème. Pour inviter quelqu’un à cesser de *lutter contre le désir d’arrêter* un comportement, le plus efficace est paradoxalement de lui prescrire le comportement. Lorsque le mal est d’essence paradoxale, la personne est invitée à faire l’expérience que vouloir délibérément le mal conduit à la disparition du mal. C’est le recadrage expérientiel. Elle peut être amenée à percevoir le mal comme positif. Cette perception d’un objet comme appartenant à un nouveau cadre conceptuel est le recadrage (en quelque sorte *idéel*). Il conduit à la fin du comportement qui maintient le problème et donc la disparition de celui-ci. Pour le thérapeute, le signe le plus sûr de la résolution du problème est, lorsque le thérapisant a fait état de la disparition ou de la réduction importante de sa souffrance, la déclaration “je ne vois plus les choses comme avant”.

2. Caractéristiques générales des thérapies

Le but de la thérapie est de permettre à la personne d'atteindre un objectif réaliste qu'elle se fixe en accord avec le thérapeute. La durée du traitement, dans le cadre des recherches, est limitée à dix séances bimensuelles. On se centre sur le principal objet de *plainte* de la personne. On utilise au mieux les techniques inductrices d'un changement significatif.

Bien que la thérapie soit connue sous l'appellation de thérapie brève, il n'y a pas, en dehors du cadre particulier de la recherche, un nombre de séances préétabli. On le sait, la notion de brièveté n'est pas spécifique à cette thérapie : les thérapies familiales, les psychothérapies analytiques brèves, les thérapies comportementales et cognitives, pour ne citer qu'elles, se pratiquent, certes, à partir de référents théoriques distincts, avec un même souci de rapidité de l'amélioration de l'état du patient. On connaît la brièveté de nombreuses analyses conduites par Freud. L'emploi du terme "bref" a pu prêter à confusion. Il peut évoquer court, momentané, éphémère, insuffisant, expéditif, hâtif. De fait, le thérapeute cherche simplement à soulager la souffrance de la personne aussi tôt que possible. Les problèmes ne sont pas traités de manière superficielle, par opposition à des thérapies plus profondes susceptibles de modifier plus durablement les situations. Au contraire, l'expérience montre que le changement obtenu perdure et s'étend, améliorant la vie de la personne, ainsi que la vision des relations qu'elle entretient avec les autres et avec elle-même. La brièveté n'est pas un but, mais un résultat. Si le thérapeute ou le thérapisant en faisaient un but en soi, la quête de la brièveté deviendrait un générateur de résistance. Nous y reviendrons.

Cette thérapie possède d'autres propriétés. Elle est présentée comme une "thérapie systémique", attribut qu'elle partage avec les thérapies familiales et, à un degré moins apparent, certaines psychothérapies analytiques brèves, dans la mesure où la communication problématique est considérée comme modélisable par le système. Nous verrons que cette modélisation a des limites, car la mesure de la qualité de l'information pose des problèmes non résolus aujourd'hui. On l'appelle aussi "thérapie stratégique", dans la mesure où s'y déploient manœuvres et bienveillants stratagèmes destinés à contourner la résistance du thérapisant. Ce qualificatif, emprunté aux jeux et à la guerre, met l'accent sur les affrontements de velours entre thérapeute et thérapisant, un peu comme la "résistance" peut faire du thérapisant un partisan, en lutte pour sa liberté, face à l'envahisseur de *psukhê*. Cette appellation ne recouvre que partiellement ses déterminants et son caractère profondément respectueux de la personne. "Thérapie logique" ou "logico-paradoxale", serait restrictif, car n'incluant

qu'incomplètement la dimension relationnelle et suscitant les mêmes réserves que "stratégique". "Thérapie pragmatique" est flou, compte tenu de l'absence de stabilité théorique du champ d'une discipline encore en mouvement. L'expression "modèle de Palo Alto" repose sur un usage discutable du concept de modèle. "Thérapie interactionnelle" englobe la communication qui, par son axiomatique, est de nature logique, ou plutôt modélisable par elle. Elle participe de l'évolution de la conception de l'homme, de l'*ego cogitans* à l'*ego communicans*. Elle est en lien avec la théorie des systèmes. Elle rend incomplètement compte de l'aspect stratégique et paradoxal. Une bonne formulation, à notre sens, serait "thérapie logico-interactionnelle", toutefois un peu lourde ou pédante, et pour le moment inusitée. Plus simple et plus proche de la racine étymologique grecque, où *logos* est à la fois la parole et l'esprit, serait "logothérapie". Nous conserverons l'expression "thérapie brève", dont les caractéristiques sont d'être logique, interactionnelle et modélisable[65], et que nous désignerons par $\mathcal{T}$.

Dans d'autres conceptions, le point de vue psychothérapique a pu conduire à prendre appui sur des normes sociales de comportement et à se donner comme but de réduire l'écart entre la norme et les actes du patient décrits comme déviants. Avec la thérapie brève de Palo Alto, qui ne repose ni sur des normes de comportement, ni sur des classifications psychopathologiques, la personne présente le problème pour lequel elle vient consulter, exprime souffrance et plainte, déclare elle-même, à la fin de la thérapie, si le problème est ou non résolu, c'est-à-dire si la souffrance, qui en est la propriété émergente, a disparu ou est revenue à un niveau acceptable. Cette évaluation se fait à l'aide de critères qui lui sont personnels. Cela n'exclut pas, dans le cadre de recherches, la possibilité de croiser les déclarations de la personne avec les résultats issus de tests d'hétéro-évaluation.

La thérapie tient compte des effets du passé dans le présent. L'importance accordée, dans la psychothérapie, à l'affectivité et à la sexualité ainsi que l'idée de refoulement, était présente chez Arthur Schoppenhauer[66], pour qui

> *"Les fous ne se trompent pas sur ce qui est immédiatement présent, mais, leurs "divagations" se rapportant au passé, la folie concerne leur mémoire et l'influence de ce faux passé dans le présent est la cause de ce désordre."*

Alexander et French ont nuancé ce point de vue[67] :

> *"La croyance répandue dès les premiers temps selon laquelle le patient souffre de ses*

[65] La recherche et la discussion du modèle est l'un des buts de cette thèse.

[66] *Le Monde, comme volonté et comme représentation p. 248.*

[67] in *Psychoanalytic Therapy*, 1946, cité par Nardone & Watzlawick,1993.

souvenirs a pénétré si profondément dans l'esprit des analystes qu'aujourd'hui même il est difficile pour beaucoup d'entre eux de reconnaître que le sujet souffre moins de ses souvenirs que de l'incapacité dans laquelle il se trouve de résoudre ses problèmes du moment. Bien sûr, les événements passés ont ouvert la voie à ses difficultés présentes, mais on sait que les réactions de tout individu sont conditionnées par les schémas comportementaux qu'il a constitués dans le passé."

Alexander et Palo Alto sont d'accord sur ce point. Au cours du traitement, les thérapeutes focalisent leur attention sur les éventuelles manifestations du passé dans le présent. Car, si la persistance des problèmes telle qu'ils la conçoivent fait appel au passé, c'est bien dans le présent qu'elle se manifeste. Dans cette thérapie, le rôle attribué au passé est procédural : c'est dans le passé que se sont formés les processus qui sont mis en œuvre aujourd'hui.

Les principes thérapeutiques ont été dégagés de ses référents théoriques, des résultats des analyses des séances et des échanges entretenus avec des thérapeutes de méthodes affines. Parmi ceux-ci, Milton H. Erickson, psychiatre et ancien adepte des théories psychodynamiques, tient une place importante, car ses travaux ont fait évoluer de manière substantielle les techniques thérapeutiques de la deuxième moitié du XXe siècle. Ont influencé Palo Alto l'absence d'*a priori* sur le patient, le contact avec lui "*sur son propre terrain*", la progressivité du changement et la construction de situations dans lesquelles le patient apprend à modifier son jugement des faits. Cinq idées directrices ont été distinguées par les observateurs du travail d'Erickson. Il avait un objectif précis, pour éviter les dérives utopiques et savoir décider du moment où la thérapie est terminée. Il usait de son influence pour obtenir le changement. Il se focalisait sur le présent et, si le passé se manifestait, il examinait en quoi ce passé exerçait une influence dans la vie présente du patient. Il utilisait un langage injonctif et savait prescrire au patient une action visant à lui permettre d'expérimenter un autre type de relation à autrui et à soi-même. Il employait le langage du patient. "Langage" est ici représentant de la vision du monde, de l'ensemble des croyances et des valeurs, dont il est rendu compte par le discours, les images et les métaphores. Sa pensée se trouve bien exprimée dans l'extrait suivant de ses écrits[68] :

"La raison première pour laquelle on entreprend une psychothérapie n'est pas le fait qu'on cherche à être éclairé sur un passé auquel on ne peut plus rien changer mais tient à ce que l'on est insatisfait du présent et que l'on veut un avenir meilleur. Dans quelle direction et à quel degré le changement est nécessaire, cela, ni le patient ni le thérapeute ne

[68] Erickson, op. cit., t3 , p. 228.

le savent. Mais un changement intervenant dans la situation présente est nécessaire et, une fois réalisé, aussi petit soit-il, ce changement rend nécessaires d'autres changements mineurs et un effet boule de neige fait que tous ces petits changements ajoutés mènent à d'autres changements plus considérables variant selon les potentialités du patient. La question de savoir si les changements sont fugaces ou permanents ou évoluent pour apporter d'autres changements plus significatifs, est d'une importance vitale qui conditionne toute compréhension du comportement humain qui soit utile à soi-même et aux autres. J'en suis venu à considérer qu'une grande partie de ce que j'ai fait revenait à accélérer le cours du changement déjà en ferment dans la personne et dans la famille, mais il s'agissait de ferments qui avaient besoin de l'inattendu, de l'illogique et d'une soudaine altération pour qu'ils portent leurs fruits de façon tangible."

Synthétisons :

. La thérapie a pour objet l'arrêt aussi rapide que possible de la souffrance de la personne.

. La thérapie est adaptée au problème du thérapisant ; le travail se fait avec la personne qui se plaint ; l'essence de la relation thérapeutique est contractuelle ; le thérapisant a un rôle actif dans le processus thérapeutique.

. Le thérapeute parle le langage de son thérapisant, emploie la forme injonctive, use de son influence et invite à agir.

. La thérapie se focalise sur le présent et sur les effets actuels de ce qui est attribué au passé.

. La thérapie impliquant l'établissement de buts spécifiques, définis et observables, inclut les phases d'analyse, d'assignation d'un but et d'évaluation. La mise en œuvre des techniques se fait dans le cadre d'une planification du cas, phase de la thérapie qui sous-tend les actes thérapeutiques. Cette planification est en lien étroit avec la personne, son problème, son opinion, sa vision du monde, ne prend forme que dans la relation thérapeutique et n'est jamais un programme de techniques préétablies.

. Le thérapeute analyse le processus qui maintient le problème et vise l'élimination de ce processus.

. La thérapie est limitée dans le temps.

. La thérapie est soumise depuis son origine au contrôle de ses résultats et à la vérification expérimentale de ses outils et instruments.

Le cadre général étant tracé, voyons ce qui se pratique en séance.

II. LA COMMUNICATION THÉRAPEUTIQUE

Pour rester cohérente avec ses prémisses théoriques, la thérapie brève devrait vérifier deux conditions, au moins. Elle devrait d'abord donner du problème une définition qui corresponde à la théorie. C'est ce que nous avons examiné plus haut : lorsque les principes de la thérapie sont applicables à la situation présentée, à "cette personne est malade" émis par les tenants d'autres hypothèses, le thérapeute Palo Altiste substitue "le jugement que porte cette personne sur la nature et les contenus des échanges qu'elle entretient avec son entourage dans certaines situations entraîne chez elle une souffrance".

La thérapie brève devrait aussi tenir compte de ses propres hypothèses théoriques pour analyser la communication entre le thérapeute et le thérapisant et pour y agir. La communication thérapeutique est, elle aussi, modélisable à l'aide de l'axiomatique. Donc, dans la thérapie, les productions verbales et non verbales agissent sur les comportements. Une forme d'influence réciproque ne peut pas ne pas s'y exercer. Le contexte influence le contenu des messages et le sens qui lui est attribué. "C'est ainsi que je me vois, qu'en dites-vous ?" est sous-jacent dans l'aller et retour entre le thérapeute et le thérapisant. Plusieurs séries de propositions parallèles s'y échangent, dont deux sont relatives au contenu et à la relation.

Les interventions du thérapeute tiennent donc compte, non seulement de la modélisation de la *communication problématique*, celle où se renouvelle le problème, entre la personne et son entourage, mais aussi de la *communication thérapeutique*, celle qui met aux prises le thérapeute et le thérapisant et qui conditionne l'aboutissement du traitement [69]. Il nous paraît nécessaire d'analyser l'une et l'autre.

L'axiome d'englobement nous rappelle que toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier. Dans la communication thérapeutique, si les échanges relèvent d'un type d'ordre, les positions relatives du thérapeute et du thérapisant relèvent du type supérieur et les contextualisent. Nous commencerons donc par elles.

---

[69] Le rapport entre *communication problématique*, et *communication thérapeutique,* fait écho à celui qui lie, dans la cure analytique, névrose et névrose de transfert.

1. La personne en thérapie et sa vision du monde

Dans la situation thérapeutique, sont donc en présence un thérapeute et un sujet. Désigner ce dernier n'est pas sans conséquences, tout attribut pouvant avoir valeur prophétique. Au terme de "personne" jusqu'ici employé, faut-il préférer "patient", "client" ou "usager" ? De quelle destinée sont-ils porteurs ?

Le *patient* est ordinairement un malade qui fait l'objet d'un traitement médical. Le souci de dépathologiser étant fondamental, le praticien de la thérapie brève évite les étiquettes pour se garder de réifier le symptôme et de figer dans un état une personne qui traverse une période de sa vie difficile, douloureuse et cependant momentanée. L'inquiétude des personnes au sujet de la probabilité de leur guérison les conduit à l'anxiété. C'est pourquoi il est souvent jugé utile de réserver "patient" à deux cas particuliers. D'abord pour qualifier les personnes sous contrainte, dans l'expression "patient désigné". Ensuite, pour les usagers des centres de consultation publics, des structures hospitalières, ou des cabinets médicaux, dont l'affichage médico-thérapeutique est net, évident et partagé.

Le *client* qui requiert un service moyennant rétribution, consulte un médecin, un dentiste, un prestataire. Ce terme est d'usage courant dans le vocabulaire d'outre-Atlantique. Cependant, son emploi dans le domaine médical mobilise la connotation étymologique de protection : à l'origine, le plébéien qui se plaçait sous la protection d'un patricien appelé "patron" était un client. Le terme de client a pris, depuis un ton commercial qui rebute le compatissant thérapeute. Il introduit en outre une confusion avec une manière de désigner l'engagement de la personne dans la thérapie (cf. *infra*).

Personne renvoie à Carl Rogers et apporte une note respectueuse et non pathologisante. Son emploi suppose toutefois de le faire suivre d'un attribut, ou de la caractérisation de son comportement.

Thérapisant voit son usage se développer, en particulier sous l'impulsion de François Roustang. La substantification d'un participe présent renforce le caractère actif que prend la personne aux actes thérapeutiques. Il fait écho à *analysant* et lance un pont entre psychanalyse et (psycho ou logo)thérapie.

Travailler avec la personne qui souffre est un impératif. Tout changement nécessite un investissement personnel et seule une personne impliquée sera disposée à mettre en œuvre les suggestions du thérapeute. L'expérience des chercheurs de Palo Alto et de leurs voisins, De Shazer & al., les a conduits à distinguer plusieurs niveaux d'implication dans la thérapie,

qu'il ont appelés "visiteur, plaintif (souvent improprement traduit par plaignant) et client".

Au premier niveau se trouve la personne qui, très gênée par le problème, est prête à faire ce qu'il faut pour le résoudre. Elle a téléphoné pour le rendez-vous, elle se plaint de la situation, elle définit le problème et a essayé activement de le résoudre. Elle donne un but à la thérapie et est décidée à faire évoluer les choses. C'est avec elle que le thérapeute pourra travailler avec quelque espoir de succès. C'est d'elle que De Shazer dirait qu'elle est "cliente".

Au deuxième niveau se trouve la personne qui éprouve des difficultés, parfois importantes et qui s'en plaint, mais qui n'est pas encore prête à agir pour changer. Si la personne voit des avantages au changement, elle trouve aux efforts à faire pour y parvenir -et cela de manière souvent peu consciente- des inconvénients ou des risques momentanément trop importants. Cette personne, tout en se plaignant et en honorant ses rendez-vous (jusqu'à ce qu'elle abandonne la thérapie, le plus souvent inopinément), n'exécute pas les prescriptions et semble espérer une solution à laquelle elle n'aurait pas à prendre part. Le thérapeute devra manœuvrer pour rendre active la personne qui est plus plaintive que plaignante.

Au troisième niveau on range la personne qui, peu concernée par le problème, ne rencontre le thérapeute qu'incitée par son entourage. Cet enfant opposant est amené par ses parents. Pour lui, tout va bien : ce sont les parents qui souffrent. Ce mari alcoolique ne vient que parce que sa femme l'a menacé d'un divorce s'il ne se soigne pas. Ce père, très occupé par son travail, a été pressé par sa femme de l'accompagner chez un thérapeute pour ce qu'il perçoit comme un pseudo-problème de leur fils, qui ne lui semble aucunement pathologique. Ces personnes ne joueront aucun rôle dans la thérapie. Au mieux, elles donneront un simple point de vue et le thérapeute obtiendra un éclairage sur une situation qui ne les concerne que de loin. La personne poussée à se soigner par son entourage sera qualifiée de "patient désigné" (souvent sous contrainte). Ces distinctions marquent une différence méthodologique avec la thérapie familiale, où toutes les parties sont convoquées, car supposées pouvoir (et vouloir) jouer un rôle actif dans la thérapie. Ce n'est en tout cas pas avec un tel partenaire, simple visiteur, que le thérapeute peut envisager de travailler.

Les personnes en thérapie, même les plus engagées, ralentissent assez souvent le travail thérapeutique. Voilà qui pourra surprendre les non-praticiens, mais qui n'étonne pas les thérapeutes. Ce qui est appelé résistance par plusieurs méthodes, est connu depuis qu'existent les thérapies, donc, à

dire d'historien, plus de vingt-cinq siècles. À l'origine de ce qui est présenté comme le besoin de résister, se trouve chez la personne, selon Palo Alto, une absence d'optimisme, voire un désespoir au sujet de son problème et une crainte de son aggravation liée aux risques d'abandonner ses réponses habituelles, ce dont elle n'a pas forcément conscience. Pour le thérapeute, "*la résistance est la qualité émergente d'une relation*" (I. Bouaziz).

Dans le cas de la peur de la peur et dans l'hypothèse où ce sont les attitudes d'évitement de la personne qui aggravent son problème, la direction thérapeutique sera celle de la confrontation à la peur. Ceci va non seulement à l'encontre des seules actions que la personne sait conduire, face à l'événement, mais est de nature à la plonger dans l'effroi, d'où les dérobades, les malentendus, la résistance. D'une manière générale, l'abandon des tentatives de solutions par le thérapisant résout le problème. Amener ce revirement chez la personne est évidemment l'orientation thérapeutique. Pour y parvenir, le thérapeute dispose de deux leviers et d'un indicateur. Les leviers sont la confiance du thérapisant, fruit de la relation thérapeutique, et les rênes de la thérapie tenues fermement. Son indicateur est l'*opinion* de son thérapisant.

L'opinion est ici l'ensemble des idées que la personne soutient et qui la situe par rapport aux autres. Parmi celles-ci, se trouvent les croyances sur le problème, son origine et ses causes supposées. L'opinion se révèle à travers le ton et le langage. Elle est appelée parfois "position sur le problème". Nous ne faisons pas appel au terme "position" auquel a été donné un sens particulier, symétrique ou complémentaire, haute ou basse, dans la théorie de la communication. L'opinion présente différents aspects.

La personne peut se désigner elle-même comme la patiente, mais peut, au contraire, désigner une autre personne comme malade. Si le problème est présenté comme créé par un autre, la personne peut se voir comme bienveillante à son égard et manifester l'envie de l'aider ou de le faire soigner. Elle peut, au contraire, se voir victime de la méchanceté de l'autre et ne savoir que faire pour s'y soustraire, ou bien encore avoir envie de la punir.

Le problème lui-même est parfois perçu comme peu urgent à traiter ou au contraire d'une pénibilité nécessitant un changement rapide. La probabilité d'aboutir de la thérapie sera perçue comme élevée ou faible. La durée nécessaire à la résolution sera estimée importante, en raison de la complexité du problème, ou bien vue comme courte. Le changement sera perçu comme le résultat de démarches réfléchies ou comme un événement inattendu, voire extraordinaire. De leur participation au travail thérapeutique, certains thérapisants vont penser que son déroulement leur permettra de bénéficier

passivement de la sagesse du thérapeute, alors que d'autres, au contraire, se verront comme y prenant une part active ou l'envisageront comme une activité mutuelle. La personne peut se voir elle-même comme originale ou bien gênée par l'idée de se distinguer. Elle pensera avant tout à elle ou bien se verra comme orientée vers autrui, etc.

Ces points de vue sur le problème, sur les personnes qui en souffrent et celles à qui en incombe la responsabilité, sur la thérapie et son déroulement, doivent évidemment être connus du thérapeute et soigneusement pris en compte par lui. Le thérapeute se sert en effet de l'opinion du thérapisant pour faire accepter ses suggestions, éviter de provoquer une résistance par des observations contrariantes et aussi pour surmonter la tentation qu'il pourrait avoir, parfois, de tenir tête à la personne et de la raisonner. Pour connaître son opinion, le thérapeute se sert de ce que le thérapisant lui apporte. Il s'interroge sur ce qu'il a perçu de lui à travers sa manière de parler de ses difficultés. Pour approfondir, il explore les souhaits du thérapisant et ses suppositions sur l'origine du problème.

L'information présentée par le thérapisant au sujet de la situation qui lui crée problème est donc à considérer à plusieurs niveaux. Le premier est le descriptif des faits, des interactions, dans les séquences de communication qui conduisent à la souffrance. Le second est celui des suppositions sur les origines, et les causes de ce qui arrive, et de la manière d'y faire face. C'est l'opinion. Le troisième est celui des valeurs qui orientent les choix : "je dois agir ainsi !" C'est ce sur quoi prend appui le thérapeute pour faire accepter ses suggestions.

2. Liberté du thérapeute

Fisch[70] et al. recommandent au thérapeute de conduire son action réfléchie en dépit des obstacles, car il lui est nécessaire de conserver la *liberté totale d'orienter* la thérapie de façon appropriée. À mesure que la thérapie progresse et en fonction de son évolution, le thérapeute pourra estimer nécessaire de prolonger ou de modifier ses options. La direction du traitement relève de sa seule responsabilité et il ne saurait y renoncer sans faire courir un risque à son client. C'est pourquoi, pour user de ces techniques avec efficacité et compétence, il faut qu'il dispose d'une confortable marge de manœuvre.

La liberté du thérapeute dépend de sa capacité de contenir celle du thérapisant et de s'opposer à lui lorsqu'il tente d'imposer des conditions qui

[70] 1986, pp. 42 sq., dont ce qui suit est inspiré.

freineraient le processus thérapeutique. Sauf à se trouver dans l'incapacité de lutter efficacement contre la résistance, il doit être prêt à mettre fin au traitement à tout moment, tout en sachant que s'il y est déterminé il n'aura que rarement besoin d'avoir recours à cette extrémité.

Pour conserver sa liberté, le thérapeute sait choisir son moment et attendre de connaître l'opinion du thérapisant, avant de prendre son parti. Ménageant ses effets, avançant avec prudence pendant tout le traitement, il évalue en permanence la manière dont la personne reçoit ses propositions. Il sait abandonner une position ou interrompre un mouvement si une résistance apparaît et, de manière générale, sait qu'en prenant son temps, il augmente sa marge, laquelle dépend de sa capacité de tenir bon, face à toute forme de pression. Soumis à une hâte à intervenir, le thérapeute pourrait commettre l'erreur de prendre appui sur des données insuffisamment vérifiées. N'obtenant que des réponses imprécises aux questions qu'il pose, il serait tenté de travailler en lieu et place du thérapisant, c'est à dire de vouloir plus que lui, et avant lui, mettre en œuvre ce qu'il y a lieu de faire et dont il sera le seul à percevoir l'intérêt. Dans ce cas, il lui faudra faire marche arrière, car la première erreur à éviter, selon Fisch, est de laisser croire au thérapisant que le thérapeute peut travailler sans lui.

Pour préserver sa liberté, le thérapeute a intérêt à user d'un langage prudent et réservé et à prendre une position basse sur le contenu, tout en justifiant la forme de ses interventions. La situation thérapeutique place le thérapeute dans une position de savoir supposé qu'il est utile de neutraliser. La position basse permet de ne pas accentuer le caractère complémentaire de la relation thérapeutique, autorise la personne à s'exprimer dans son langage habituel et d'être claire dans l'exposé des faits. Le thérapeute laisse à la personne la latitude de l'objectif de la thérapie, tout en veillant à ce que cet objectif soit réaliste.

Il existe des cas où les personnes qui viennent consulter n'ont pas d'attente véritablement personnelle. Ce sont les patients sous contrainte. Nous avons vu plus haut le paradoxe de l'aide imposée. De même, certaines personnes consultent dans le seul but de faire certifier un état de victime, afin d'obtenir, ailleurs, une compensation matérielle. Une faute serait de commencer la thérapie avec une personne comme si elle était prête à se mettre au travail. Pour déceler la présence d'une contrainte externe, un moyen consiste à demander à la personne pourquoi elle est venue *maintenant.*

Certaines personnes ont des *a priori* sur les conditions de la thérapie qui leur conviennent et tentent de les imposer dès le début du traitement. Ceci est dangereux à double titre : le thérapeute qui se laisse entraîner perdra les

commandes de la thérapie et peinera pour les reprendre. Le traitement se trouvera menacé dès l'origine. Tel peut vouloir empêcher le thérapeute de dire ce qu'il veut, de fixer les rendez-vous et la fréquence des séances, de voir ou non d'autres personnes impliquées dans le problème. Le thérapeute lui dira qu'il souhaite être libre d'en décider lui-même et ce, toujours dans un discours prudent et mesuré. Face à un client qui tente de l'intimider, le thérapeute manifestera qu'il lui est impossible de travailler. Une erreur courante consiste à tenter de cacher sa peur. Il vaut mieux s'exprimer clairement sur ses sentiments : "*Lorsque vous me parlez ainsi, vous me faites peur et je n'arrive pas à réfléchir calmement. Si je ne peux pas réfléchir, je ne pourrai vous être d'aucune utilité"* [20]. L'usage du paradoxe peut faciliter les choses : "*Je sais que cela peut vous sembler drôle, mais pour que je puisse vous aider, il va falloir que vous aussi vous me donniez un coup de main*" [71]. Si la personne cesse de se montrer menaçante, le thérapeute pourra en rester là. Sinon, il envisagera explicitement avec elle l'interruption du traitement.

Une traduction concrète des principes de Fisch se trouve dans les quelques techniques dites de défense qui suivent, dues à Wittezaele. Déclarer l'impuissance : lorsque le thérapisant donne l'impression au thérapeute qu'il veut le mettre en échec (retards aux rendez-vous, non-exécution des tâches, remise en cause), dire : "*Oui, je crois que nous n'allons pas y arriver*". Si le thérapisant menace (de retourner en H.P., de se suicider), dire : "*Si vous avez vraiment envie de ..., il est évident que je ne pourrai pas vous en empêcher*". Si le thérapisant déclare : "faites vite il y a urgence", éviter d'entrer dans son jeu et freiner le changement, pour limiter le risque de soulèvement d'angoisse. Si le changement tarde à se manifester, déclarer "*j'en ai parlé à des collègues ; ils m'ont dit que j'allais beaucoup trop vite*". Lorsque le thérapisant est hésitant à se lancer dans une démarche de changement, on n'a que trop tendance à vouloir le rassurer, ce qui l'inquiète encore davantage. Demander au thérapisant quels sont les dangers de l'amélioration ou déclarer "*avancez lentement !*" renforce la motivation. Savoir faire preuve de pessimisme a évidemment pour effet paradoxal de générer l'optimisme.

Garder ainsi la conduite de la thérapie avec toute la souplesse nécessaire, permet de progresser plus sûrement sur le chemin de la résolution.

---

[71] Fisch et al. , 1986, p. 156.

III. LA RÉSOLUTION DU PROBLÈME.

Nous savons que, pour résoudre le problème, deux voies se présentent, qui sont le recadrage et la prescription du comportement non désiré. Le thérapeute va s'efforcer d'amener ce thérapisant à trouver désirable ce dont il veut se défaire. Le thérapisant se trouvant dans les courants contraires qui le poussent à craindre de prendre le chemin du changement qu'il désire, son thérapeute va l'amener, grâce à de bienveillantes ruses, à vaincre son plus dangereux adversaire : lui-même. Pour agir, le thérapeute crée le contexte favorable à une évolution positive et durable du système de communication de la personne et use de son influence pour amener le recadrage. Non pas apprendre une nouvelle manière de gérer le symptôme, encore moins s'obliger, par la répétition, à respecter la norme comportementale adaptée au contexte, mais expérimenter qu'existe une autre option que le pseudo-choix : "répéter ou ne pas répéter le comportement".

La thérapie brève est orientée vers des buts spécifiques. Lorsqu'il est sollicité, le thérapeute recherche tout d'abord la personne qui souffre le plus de la situation, qui désire que les choses s'améliorent et qui, pour cela, est décidée à agir. Il aide cette personne à mettre à jour les circonstances et les interactions présentes qui conduisent à la souffrance. Il l'invite à se donner, pour la thérapie, un objectif minimal et réaliste. Il identifie ce qui a déjà été tenté sans succès pour résoudre le problème et pour apaiser le mal. Il fait expérimenter à la personne d'autres façons de juger les choses et d'autres façons d'agir. La thérapie se termine lorsque la souffrance a durablement disparu.

On peut distinguer trois modes principaux d'intervention : le questionnement, le recadrage et les suggestions de tâches. La métaphore thérapeutique et les techniques hypnotiques sont des modalités particulières de recadrage. Ces trois modes ont même direction thérapeutique : le contre-paradoxe. Amener le thérapisant à désirer faire le contraire de ce qu'il a essayé jusqu'à présent pour tenter de soulager sa souffrance.

Ainsi présentée, l'idée paraît simple. Sa réalisation s'avère délicate. En effet, le thérapeute va délimiter la situation problématique et y inclure les personnes de l'entourage selon le rôle qu'elles jouent dans la construction du problème. Pour l'analyse, les éléments dont le thérapeute a besoin vont faire l'objet d'une investigation méthodique, nécessitant tact et prudence. Il s'agit en effet, simultanément, de gérer la relation, d'analyser et d'exercer une opportune influence par des recadrages, verbaux ou expérientiels, et des

paradoxes thérapeutiques.

La problématisation est une analyse. Les personnes expriment leur souffrance et présentent les circonstances dans lesquelles elle se manifeste, accompagnées de commentaires *sur* elles-mêmes, *sur* les personnes qu'elles y associent et de jugements de valeurs sur la situation. Le premier travail du thérapeute est la hiérarchisation.

La problématisation met à jour les éléments d'information à traiter et classer. Les faits, tels que se les représente la personne, forment des séquences interactionnelles. Les réflexions de la personne sur ces faits, ce qui entraîne ses réactions, le paradoxe qu'elle construit pour tenter d'améliorer la situation, le type d'injonction lié à ses valeurs, forment une progression dans les niveaux. L'outil d'exploration est le *questionnement*, dont la précision est une condition de la clarté de l'analyse.

1. Le questionnement

a) La plainte, expression de la souffrance, est ce qui guide en permanence la thérapie, et dont la connaissance s'obtient par la recherche de ce qui est le plus difficile à supporter pour la personne, de ce *en quoi* cela constitue un problème pour elle. La vérification s'obtient par la double négation : si le thérapisant ne ressentait plus cela, il n'y aurait plus de problème.

b) La situation problématique est la communication où le problème se manifeste. Les personnes viennent souvent avec une perception confuse de ce qui les conduit à la gène. La hiérarchisation clarifie la situation, donne au thérapeute des éléments d'analyse et apporte au thérapisant un premier soulagement. Parmi les exemples de questions qui suivent, le thérapeute peut choisir des outils d'exploration. "Lorsque je vous ai demandé ce qui faisait problème, vous m'avez répondu plusieurs choses ; est-ce que je comprends bien : parmi ceux que vous m'avez cités, le principal c'est le premier ? Donc, si ceci ne se passait plus, votre problème serait-il résolu ?" Ce qui s'y produit est à explorer de manière précise et détaillée, en vue de la mise à jour des processus. "Comment cela se passe-t-il ? Vous m'avez dit quelque chose concernant (...) ; avez-vous un exemple récent ? Que fait précisément cette personne(faites-vous) qui crée le problème ? Comment s'y prend-elle(vous y prenez-vous) ? Qu'a-t-elle dit exactement, lorsque ... ?" Plusieurs angles de questionnement permettent d'obtenir une description des circonstances et des événements qui conduisent à la souffrance. On peut obtenir des renseignements précis en demandant au thérapisant d'imaginer ce que serait

sa vie si son problème était résolu ou en lui demandant son objectif, ce qui lui fera dire que la thérapie a réussi. L'objectif de la thérapie étant la définition en creux du problème, l'une concourt à la définition de l'autre. De plus, le fait d'envisager une situation sans souffrance génère l'optimisme pour la personne.

c) L'objectif, en tant que but précis que se propose l'action, sera exprimé avec réalisme, modestie et clarté. Un objectif réaliste est à la portée de et sous le contrôle du thérapisant. Un objectif modeste et minimal permet de se garder de l'utopie. "Que se passera-t-il, que verrez-vous se produire ?" est un type de question en vue d'obtenir une définition du changement et d'une situation sans problème. On explore les signes que les choses ont évolué de manière suffisante pour permettre de dire que la situation est redevenue supportable : les indicateurs d'amélioration.

d) Les tentatives de solutions sont ce que fait la personne, sans succès, pour améliorer la situation. Leur exploration se fait ainsi : "J'imagine que vous avez déjà essayé d'améliorer un peu les choses : que faites-vous de manière délibérée, en vue d'éliminer le problème ou de le résoudre, que dites-vous précisément pour cela ?"

e) Le paradoxe pragmatique est formé du paradoxe linguistique, ou thème des tentatives de solutions qui est la classe d'appartenance de celles-ci, et des contraintes interactionnelles. La détermination du thème est fondamentale, puisqu'en dépend (elle en est l'opposé) la direction thérapeutique vers laquelle vont converger les processus d'influence du thérapeute.

f) L'opinion, examinée plus haut, est pour le thérapeute un élément important pour éviter la résistance et accroître la coopération de la personne.

g) Il n'est pas fait appel à des questions particulières pour connaître la vision du monde du thérapisant. Celle-ci apparaît à travers son discours. "Qu'est-ce que je connais de son cadre de référence, de ce qui est important pour lui, de ce qui donne sens à ce qu'il fait ?" est une question personnelle utile au thérapeute. La prise en compte de la vision du monde de la personne est capitale, car risquer de heurter celle-ci est mettre en danger la relation thérapeutique et conduire à l'abandon de la thérapie.

Si le premier but du questionnement est de permettre au thérapeute de se représenter le système problématique, il en est d'autres. Le questionnement définit le travail qui sera à accomplir et développe la coopération. Il permet d'agir par le moyen de messages implicites. Il normalise et, par là, apaise. Dans une situation décrite comme très inquiétante, n'est-il pas raisonnable d'avoir peur, pour se prémunir du

danger ? Le questionnement rend à la personne, au moins en partie, la maîtrise de la situation. Lorsque le thérapeute explore le problème dans ses multiples dimensions, il permet au thérapisant de faire la part de ce qu'il a lui-même observé *dans* les situations qu'il a vécues et des commentaires ou des jugements qu'il émet *sur* ces situations. Il lui facilite l'établissement de liens entre la contrariété que lui provoque un affrontement avec un proche, sa façon de réagir et l'apparition de la souffrance. Une poussée d'angoisse inopinée et inexplicable, perd un peu de son caractère inquiétant lorsqu'elle est perçue comme survenant dans des circonstances prévisibles. Le questionnement permet d'aborder les difficultés successivement. Présenté, à l'origine, comme une entité obscurcissant la vie de la personne, le problème, devenu existentiel, désespère. Si le questionnement conduit à le percevoir sous différents aspects, susceptibles d'être hiérarchisés et traités séparément, le changement de perspective fait renaître l'espoir. Cet optimisme est implicite. Le thérapeute se présente comme pessimiste, pour se garder du discours de consolation qui désespère. Il s'attache dans un premier temps au recensement des différents problèmes, parties intégrantes du problème global. Il propose implicitement de séparer l'essentiel de l'accessoire. Il recherche la difficulté-type à travers les exemples. Pour hiérarchiser les différents aspects du problème, il recherche l'objectif à l'amont de la demande. Un exemple de l'I.G.B. :

- Mme C : Je mange et je vomis.
- Thérapeute : Pourquoi ?
- C : Je mange et je n'arrive pas à maigrir.
- T : O.K. Pourquoi voulez-vous maigrir ?
- C : Pour trouver un compagnon.
- T : pour que je comprenne bien : si vous trouviez un compagnon sans maigrir, est-ce que cela changerait quelque chose ?

Le questionnement génère l'optimisme. Le thérapeute y inclut des questions, parfois paradoxales, visant à faire préciser l'objectif, et qui ont un effet générateur d'optimisme : "Quel serait pour vous le premier signe que quelque chose a commencé de changer ?" À cette question, il n'est pas nécessaire que le thérapisant réponde pour que soit induit l'optimisme. Il suffit qu'il ait commencé d'y réfléchir. S'il le fait, c'est parce qu'il en a accepté la prémisse implicite : la situation va s'améliorer.

D'autres questions et suggestions visant à générer l'optimisme sont d'un emploi délicat et leur usage demande des précautions : "Quel serait le pire, dans cette situation ?" "Les échecs faisant partie de la vie, que ferez-vous si ... ?" Générer l'optimisme se fait aussi par la définition de l'objectif :

"Comment allons-nous savoir qu'il est temps pour vous d'arrêter cette thérapie ?"

Le questionnement est orienté par la stratégie plus globale dans laquelle il prend place. Lorsque la personne se plaint d'angoisses[72] , le but général est de lui permettre de trouver de nouvelles manières d'agir.

Les circonstances sont explorées en premier. Moments où apparaît l'angoisse, jours et heures, lieux, environnement. Depuis quand cela se produit. Ce qui améliore, quand , comment , détails.

Ensuite sont examinées les interactions. Avec qui cela se produit, et par quels échanges.

Enfin les liens : impression que les difficultés actuelles[73] sont liées à cela.

Les réactions : comment a réagi la personne, comment elle aurait voulu réagir. Explorer ce qui dans cette situation serait pour elle une réaction normale. Rechercher comment s'affronter à la situation, que faire la prochaine fois.

Tout en recherchant les composants et processeurs du complexe problématique, le thérapeute déploie des stratégies en vue du changement.

2. Recadrages et métaphores

Recadrer est attirer l'attention sur une autre appartenance de classe d'un même objet. Le recadrage introduit cette nouvelle appartenance, perçue comme pertinente, dans le système conceptuel de la personne concernée. Il permet d'entrevoir des solutions nouvelles, car si les classes auxquelles se réfère une personne sont des constructions, formées d'après le sens et la valeur qu'elles ont pour elle, et dans la mesure où sa vision du monde est modélisable par l'ordonnancement des objets de perception selon des classes, l'appartenance de classe d'un objet est, pour la personne, ce qui participe de la construction de son jugement. Dès qu'apparaît un soulagement à concevoir un objet comme membre d'une classe nouvelle, il est inconfortable de revenir au piège du cadrage précédent. Recadrer, c'est finalement faire accepter à la personne le nouveau sens que peut prendre une situation. Le bon sens est pétri de recadrages, dont le paradigme pourrait être "à quelque chose malheur est bon".

La recontextualisation du comportement non désiré permet de donner un nouveau sens à celui-ci. On peut suggérer à une personne que son anxiété est normale, compte tenu de ses conditions de vie particulièrement pénibles et inquiétantes. Ce qui serait anormal, serait de ne rien ressentir. Surprenante et

[72] Wittezaele, communication non publiée, 2000.

[73] Il s'agit des angoisses : "difficultés" atténue implicitement, "actuelles" sous-entend qu'elle ne vont pas durer.

remarquable est la capacité à tenir le choc dont elle a fait preuve dans un contexte aussi difficile.

Un bel exemple de recadrage pour un jeune client, très attiré par les idées révolutionnaires de Rosa Luxembourg : "*Tu vas passer de la révolution à la réforme institutionnelle de ta vie*" (Nardone). Autre exemple : une personne sujette à une peur de la peur provoquée par les endroits clos raconte ce que lui a coûté le long voyage qu'elle a entrepris en vue de l'adoption d'un enfant. Le thérapeute lui recadre comme une douleur symbolique de l'accouchement.

La métaphore rendant possible d'appréhender un aspect du réel en termes d'autre chose, son emploi en thérapie permet le recadrage. Les thérapeutes qui travaillent avec des enfants, en particulier, s'en servent fréquemment. Un usage contre la douleur[74] :

- Thérapeute : Dessine-moi ta peine, s'il te plaît (l'enfant s'exécute).
- T : Merci ; maintenant veux-tu dessiner quand tu es bien ? (idem)
- T : Merci ; maintenant, veux-tu me dessiner comment tu passes du premier dessin au deuxième ? L'enfant dessine et va mieux.

On amène le thérapisant à élaborer lui même ses métaphores. On peut lui raconter des histoires, des contes de fées, des expériences d'autres thérapisants. Un exemple d'Irène Bouaziz :

Une thérapisante : Je suis très stressée.
- La thérapeute : Ça ressemble à quoi ?
- La personne : Je suis comme une bombe en train d'exploser.
- T : Ça me fait penser à une cocotte minute.
- P : Oui, mais il y a une soupape !
- T : Ah, vous savez vous y prendre pour décompresser !

Le thérapeute émaille ses interventions, en vue d'obtenir le changement, de citations, d'aphorismes, de traits d'esprit. Les effets sont observables sur le problème et sur la relation. Était évoquée plus haut l'importance de l'agrément pour le thérapisant à être conduit de manière plaisante sur le chemin difficile de la thérapie. L'humour, la métaphore, le "second degré", y participent. Un thérapeute remet à ceux de ses thérapisants affectés par une peur de la peur, un papier sur lequel est notée une citation de l'adaptation d'Œdipe Roi, par Didier Lamaison : "*Imaginer le pire, c'est encore se protéger contre l'inimaginable*". La plupart d'entre eux lui disent le conserver et le relire. La visée est ici la confrontation avec la peur.

L'accompagnement des délires fait partie du même mouvement. La

[74] Mills et Crowley, 1995, p 124.

créativité du thérapeute lui permet d'accompagner et de prolonger la métaphore de son thérapisant. Un exemple de fin de thérapie de Nardone, avec un jeune homme qui délirait :

- JH : Avant, j'étais dans les nuages et maintenant, je suis redescendu sur terre.

- Thérapeute : Comment as-tu fait pour descendre des nuages sur la terre ?

- JH : J'ai poussé un peu les nuages.

- T : Tu as plané ou tu t'es précipité ?

- JH : J'ai plané, c'est plus confortable.

- T : Où te sens-tu le mieux, sur la terre ou dans les nuages, c'est ça qui m'importe !

- JH : C'est bien sur la terre, mais je dois me faire de nouveaux amis. Je suis dans une phase de transition.

- T : Comment vois-tu ton voyage dans les nuages ? Tu es nostalgique ?

- JH : C'est terminé.

Un exemple de Fisch, avec un jeune homme un peu excité, amené aux urgences psychiatriques, parce qu'il avait tenté d'arrêter les trains, en se plaçant (à un endroit où ils roulent lentement) les bras écartés au milieu de la voie.

- Fisch : qui vous a amené ici ?

- Le jeune homme : c'est la police.

- Fisch : c'est interdit d'arrêter les trains ! Pourquoi vous a-t-elle amené à l'hôpital plutôt qu'en prison ?

Prodigieux recadrage, assorti d'un paradoxe thérapeutique, de Fisch[75] à un homme en train de délirer, conduit à son cabinet, et qui se plaint d'être poursuivi par le F.B.I. Entré dans le cabinet, il demande ses papiers à Fisch. Fisch lui montre son permis de conduire. L'homme l'examine avec attention et le rend.

- Fisch : Pourquoi faites-vous cela ?

- L'homme : Pour vérifier que vous êtes bien le docteur Fisch et non un agent du F.B.I..

- F : Vous êtes rassuré ?

- H : Oui.

- F : Vous vous trompez !

- H : Comment cela ?

- F : Si je travaillais au F.B.I., il ne me faudrait que quelques instants pour me procurer de faux papiers, plus vrais que ceux-là.

- H : Mais là, sur le mur, vos diplômes de docteur, encadrés ?

- F : - Comment pouvez-vous savoir que ce ne sont pas des faux et que je ne suis pas un agent du F.B.I. ?

- H : (reste muet). F : Si vous ne pouvez avoir confiance en moi, nous ne pourrons pas commencer la thérapie. Comment pouvez-vous savoir que je ne suis pas un agent du F.B.I. ?

---

[75] Fisch, Schlanger *Brief Therapy with Intimidating Cases: Changing the Unchangeable,* 1999, pp. 34-35.

- H : (toujours muet).

- F : - Si vous ne pouvez pas avoir confiance en moi, nous ne pourrons pas commencer la thérapie. Donc, prouvez-moi que et que je ne suis pas un agent du F.B.I..

Au bout de vingt minutes de ce manège, l'homme abandonne son délire : "j'ai perdu mon travail et mon logement ; ma femme m'a quitté ; je ne m'en sors pas : pouvez-vous m'aider ? - F : D'accord, parlons-en...

3. Suggestion et cadrage des tâches

La personne est invitée à exécuter des tâches entre les séances. Il peut s'agir de faire ou de dire quelque chose, de penser à quelque chose et de le noter. Le but principal de la tâche est le vécu d'une expérience conduisant à l'arrêt des tentatives de solutions.

La tâche d'observation est utile, au début de la thérapie. Elle consiste, pour la personne, à observer toutes les manifestations de son problème, au moment même où il se présente. Date, heure, lieu, circonstances, échanges, pensées, sentiments, émotions, doivent être notés soigneusement pour être rapportés au thérapeute. Les effets sont multiples. Les informations apportent des précisions sur les échanges et les conditions d'apparition du problème, ainsi que la fréquence de ses manifestations. La tâche a un effet de recadrage, car elle met le thérapisant en méta position. Elle peut le détourner en partie de ses tentatives de solutions et ainsi amorcer une amélioration inductrice d'optimisme. Elle peut suffire à résoudre le problème. Les thérapisants déclarent parfois "c'est curieux, mais lorsque vous me demandez d'observer mes (...) elles se produisent moins", ou encore "quand vous me demandez d'observer, j'ai l'impression que vous m'autorisez à avoir mes (...)". Autre exemple de prescription, les énoncés possibles étant fonction de l'opinion de la personne : "D'ici la prochaine séance, voudriez-vous être attentif à tout ce que vous faites pour essayer de calmer un peu les choses ?" Là, il s'agit d'obtenir des précisions et de placer la personne en méta position sur ses tentatives de solutions.

Un excellent moyen d'atteindre les mêmes buts tout en générant l'optimisme, est la question dite du miracle. Elle peut faire l'objet d'une question en séance ou d'une tâche : "Imaginez que, cette nuit, un miracle se produit et que votre problème disparaît. Vous vous réveillez, demain matin, sans savoir que le miracle s'est produit. Décrivez ce qui se passe : que percevez-vous ? Comment cela se passe-t-il avec les autres ? Que ressentez-vous ? Observez tout ce qui vous montre que votre problème a disparu".

Exemple de tâche, ayant pour but l'apaisement, en cas de pensées récurrentes : "chaque fois que vous êtes mal, écrivez-moi". En cas de culpabilité : "écrivez contre vous-même".

La prescription du comportement non désiré prend des formes diverses. Appliquée aux cas où la personne déclare "c'est plus fort que moi, ça arrive et je n'y peux rien", elle devient interdiction du changement pour ce qui a trait aux fonctions naturelles et vise la confrontation avec la peur dans les cas de peur de la peur : "Touchez le fantôme pour le faire disparaître !"

"Évitez d'éviter !", "Ayez peur !" "Efforcez-vous de ressentir délibérément ce qui vous gène !" sont des injonctions qui, pour être acceptées et exécutées, demandent une préparation soigneuse. Pour cela, le thérapeute fera appel à la connaissance qu'il a de l'opinion de son thérapisant et suggérera la tâche en restant dans la logique de celle-ci. La notion de cadre évoquée au chapitre précédent trouve ici son utilité. L'illustrera un exemple dû à Fisch, inspiré de Bateson :

> *Un marchand de tableaux a remarqué que lorsqu'il présente une peinture à un client dans un certain modèle de cadre, le client lui dit :"je n'aime pas cette peinture". S'il présente la même peinture au client, dans un cadre d'un autre style, le client lui dit : "j'aime bien cette peinture". Le marchand en a déduit une stratégie de vente : il se renseigne au préalable sur les goûts du client en matière de cadre, autant qu'en matière de peinture, puis il présente au client les peintures que celui-ci est supposé apprécier dans le type de cadre qu'il aime*.

Le cadrage (but apparent) de la prescription d'observer peut être, au début de la thérapie, la clarification du problème par l'apport d'informations complémentaires. Selon l'opinion de la personne, les autres tâches lui seront proposées comme une réponse à un besoin, un moyen de connaître mieux la nature du problème ou son origine possible ou une fonction importante qu'il remplit, une catharsis, un moyen de punir l'autre, un moyen de se punir soi-même, un moyen de soigner, une désensibilisation, un moyen de reprendre le contrôle d'une situation. Il est essentiel de ne jamais présenter la tâche comme la solution du problème.

4. Risques du changement, freinage et consolidation

Cette adolescente est d'une maigreur qui effraye son père et sa mère, lesquels la pressent de manger, surveillent en permanence sa nourriture et son poids et se heurtent à son opposition farouche à manger autre chose que des légumes à l'eau. Les

parents restent convaincus que le peu qu'elle absorbe est dû aux efforts de tous pour faire qu'elle se nourrisse, et que si cet effort s'arrête, la jeune fille va dépérir, mourir. Le thérapeute est convaincu, pour sa part, que ce sont les efforts de l'entourage pour la forcer à manger qui provoquent son opposition. Comment va-t-il faire accepter aux parents de dire à leur fille de manger *moins* ?

La crainte du changement est une composante du problème : la personne a peur d'arrêter ses tentatives de solutions, car elles lui assurent, croit-elle, sa survie. À nouveau, le thérapeute accompagne ce mouvement et, pour cela, dispose de deux tactiques que nous associons ici : appeler l'attention de la personne sur les risques du changement et freiner celui-ci.

La première consiste à montrer à la personne certains avantages insoupçonnés de son problème. Les pensées récurrentes, les actes compulsifs peuvent ainsi être présentés comme jouant un rôle positif non apparent, mais bien réel pour la personne, ayant une place importante dans sa personnalité complexe. De ce point de vue, il y aurait un risque à ce que ces pensées ou actes disparaissent. D'où deux suggestions symétriques : "réfléchissez aux fonctions positives de ces pensées pour vous et aux inconvénients qu'il pourrait y avoir à ce qu'elles disparaissent". Dans la même direction, vont : "Ne plus avoir peur c'est risquer de ne pas voir le danger", "Vous voulez choisir et vous n'arrivez pas à faire de choix. Bien, mais faire un choix, c'est risquer de se tromper. Pensez à ceci : ne pas choisir, c'est déjà choisir".

Le freinage du changement joue un rôle analogue. "Vous êtes allé beaucoup trop vite, il faut mettre un frein" est une déclaration dont l'effet est paradoxalement rassurant. De même, se montrer surpris du changement a, de ce point de vue, un effet rassurant. La personne revient disant que ses crises sont devenues moins fréquentes et moins intenses. Le thérapeute : "Ah bon ? Comment expliquez-vous cela ?" Il enchaîne alors sur le thème du freinage, susceptible des déclinaisons suivantes : "Ne brûlez pas les étapes ! Mieux vaut une petite amélioration pérenne qu'une grande trop rapide et éphémère". "Bien sûr, c'est difficile et vous allez me dire 'je veux agir' : dans ce cas, faites quelque chose qui n'a aucun rapport avec le problème que vous devez résoudre !" (freinage paradoxal d'une personne peu décidée à se mettre au travail). "Il est nécessaire que vous avanciez lentement et que vous ne veniez que dans trois semaines" (allongement de la période, dans le cas d'une personne qui ne fait pas ou très incomplètement les tâches en disant 'je n'ai pas eu le temps')".

Deux exemples d'échanges paradoxaux (Nardone) :

La personne : "Je n'ai plus de panique, mais seulement des préoccupations". Le thérapeute : "C'est pire, parce que les crises, c'est seulement par moments, alors que là, c'est tout le temps".

La personne : "Je n'ai eu que neuf épisodes en deux semaines". Le thérapeute : "C'est la moyenne !"

Lorsque la situation du thérapisant va s'améliorant, il est important qu'il s'en attribue la réussite. Les techniques de consolidation sont orientées en ce sens : si l'amélioration a eu lieu, cela n'a rien à voir avec ce qui lui a été suggéré ou très peu. Le thérapeute n'aura fait que donner une suggestion et c'est la personne qui a tout mis en place. Ultime stratagème qui implique le maintien de la position basse. Lorsque la thérapie a abouti à la disparition de la souffrance, la personne exprime souvent son soulagement, accompagné de la crainte de la réapparition de ses angoisses, paniques, compulsions, etc. La question est alors celle de la pérennité du changement. Les prédictions voulues rassurantes risqueraient d'amener l'attente anxieuse des signes avant-coureurs du retour de la douleur. Risque d'enclenchement d'une prophétie autoréalisante, tapissée d'interrogations telles que "ceci n'est-il pas le signe que mes angoisses (ma peur, etc.) sont en train de revenir ?" Une bonne tactique consiste à placer une peur en face de la peur : "Je crains, de mon côté, que vous ayez été beaucoup trop vite. Il faut ralentir."

Le thérapeute demande à la personne ce qui pourrait faire que les choses aillent moins bien. Cette dernière est donc amenée à imaginer les conditions de la réapparition du problème. Poussant plus loin, le thérapeute demande à la personne ce qu'elle pourrait faire pour le recréer. Elle passe alors en revue ses tentatives de solutions. Lorsqu'elle en énonce le thème, le thérapeute sait qu'elle sait ce qu'elle évitera de faire. C'est le moment de lui dire : "Puisque vous avez été trop rapide, je vous demande, s'il vous plaît jusqu'à ce que nous nous revoyions, non seulement de ne plus améliorer les choses, mais, *pour me rassurer*, de revenir un peu en arrière". La personne est placée devant une illusion de choix qui l'oblige à gagner. À la séance suivante, s'il n'y a pas eu amélioration, elle sera félicitée : "Très bien, j'avais très peur que vous amélioriez les choses sans arrêt ; vous me rassurez". Si elle a encore amélioré les choses : "Bravo, mais vous commencez vraiment à m'inquiéter !". Que le lecteur se rassure. La majorité des personnes reviennent à la séance suivante, disant qu'elles n'ont pas su faire revenir leur problème. Bien entendu, le thérapeute trouve que c'est bien dommage, mais aucun thérapeute n'a jamais entendu un thérapisant mécontent d'avoir amélioré son état. La personne, elle, n'a aucune envie de souffrir, après avoir goûté à la sérénité.

DEUXIÈME PARTIE

PARADOXE ET MODÉLISATION

CHAPITRE 3

JUSTIFIER LA CONNAISSANCE

Ici, l'interprétation des rêves faite par Antiphon se montre certes profonde,
mais n'est pas naturelle, étant l'effet d'un art, comme pour les oracles et les vaticinations.
Ce sont les interprètes, comme les critiques le sont pour les poètes.
Les conjectures des mêmes interprètes ne font-elles pas apparaître davantage leur propre talent
que les forces de la nature et ce qui y correspond ?
Ciceron

L'étude de l'humain considéré sous ses aspects intellectuel, moral, émotionnel... peut-elle être rationnelle ? Si cela était possible, quels seraient les principes d'une telle discipline ? Qu'est-ce qui permettrait de vérifier et de falsifier ces principes ? Y aurait-il une objectivation possible de ces discours dans un langage unifié ? Il a pu être avancé que, la pensée critique ne pouvant qu'obéir à des règles formelles strictes, la dispersion des modèles construits pour tenter de résoudre les problèmes humains n'était due qu'au caractère distendu du cadre dans lequel ils étaient exprimés. Par ailleurs, Freud ne disait-il pas : "même si mes hypothèses sont erronées, mes résultats thérapeutiques et ma méthode qui y conduit n'en demeurent pas moins" ? L'homme étant fait de croyances, pourquoi ne pas se contenter d'une croyance de plus, à l'amont du discours de la thérapie ? Au fond, ériger en axiomatique un ensemble de constatations de bon sens sur la communication présente-t-il un intérêt ? La thérapie est une activité humaine, où se joue la *place* au sein du dispositif sociétal des pratiques de soin et de ses enjeux de pouvoir. Le rapport de la connaissance et de la croyance est en lien avec le mythe. La question de la reconnaissance sociale d'une méthode renvoie à deux idées. L'une est celle de l'efficacité de la thérapie par la mesure de ses résultats. Cependant, l'évaluation est-elle acceptable dans son principe et réalisable dans les faits ? L'autre est celle des liens de la thérapie avec les explications de celle-ci, et aussi celle du statut de ces explications : croyances, conjectures, hypothèses, théorie. La discussion sur le traitement de troubles humains peut-elle être entièrement rigoureuse ? Nous allons nous efforcer, dans toute la mesure du possible, d'aller vers la rigueur, tout en n'étant pas certain d'y arriver absolument.

La légitimité de la démarche, nous la tirons de la théorie elle-même. Le théoricien de la pragmatique de la communication ne peut pas ne pas lui

appliquer le principe de réflexivité sur lequel elle repose et dont elle est par conséquent une extension. Dès l'exposé de l'axiomatique par Watzlawick et *al.* apparaît la notion de calcul. Nous sommes dans le domaine d'une logique empirique, d'une logique appliquée à la communication humaine, avec l'imprécision qui s'attache à cet objet, mais d'une logique. Watzlawick lui-même a ouvert la voie à cette démarche en soulignant que les axiomes ne sont que des *propositions dont les définitions ne sont pas rigoureuses, plus des prolégomènes qu'une œuvre achevée et (qui) restent hétérogènes*[76]. Voilà qui semble autoriser quelque réexamen, quarante ans après leur énonciation. À l'hétérogénéité signalée par Watzlawick s'ajoutent les approximations de la traduction française. Aux termes anglais de *pragmatism, pragmaticism, semantics, general semantics, interactionnal patterns*, etc., il est difficile de trouver un équivalent satisfaisant[77].

Examiner si la pragmatique de la communication humaine, $\mathcal{P}$, est une théorie authentique ou si elle n'est qu'une croyance déguisée suppose deux niveaux d'examen : celui de sa cohérence interne, et celui de sa place au sein des théories de l'humain. La cohérence interne serait l'équivalent de ce que l'on désigne par complétude dans les systèmes formels. Elle peut être vérifiée par une démarche s'inspirant de la logique, si, toutefois, il est possible d'étendre sa rigueur aux sciences de l'homme. Les difficultés viennent de la présence de présupposés et de la difficulté de les identifier et de les circonscrire. Quant aux rapprochements avec les théories affines, ils peuvent se faire sur le mode de la falsification, et viser une amplification de la théorie. Confronter les approches distinctes revient à ce que Freud appelait *casser plus facilement deux noix l'une contre l'autre*. C'est pourquoi nous proposons un point de départ singulier : le regard critique posé par Steiner[78] sur la psychanalyse. Au delà des procès en pseudo-scientificité, fussent-ils intentés par Popper, et au delà du cas particulier de la psychanalyse, notre propos est d'introduire une réflexion sur la possible falsifiabilité de $\mathcal{P}$, en tant que théorie support d'une méthode de résolution de problèmes humains.

La perspective qu'ouvre cette démarche peut-elle contribuer au débat des sciences ou des disciplines de l'humain ? Parmi les règles pour conduire sa pensée, la logique *(...) science antérieure à toutes les autres, qui contient les idées et les principes sous-jacents à toutes les sciences* (Gödel), nous fournirait-elle une première réponse ?

Pourquoi les psychothérapies se multiplient-elles ? Les procès intentés à

---

[76] op. cit. 1972, p. 68.

[77] Pour ne prendre qu'un exemple, le choix de "structure", pour traduire "pattern" (1972, p. 17, note de bas de page) est contestable, car il transpose $\mathcal{P}$ dans un univers structuraliste auquel il est étranger.

[78] *Nostalgie de l'absolu*, 2003.

la psychanalyse par Popper, puis par Steiner renvoient à la question des rapports de la croyance, de la théorie et de la thérapie. La comparaison des discours de plusieurs thérapies sur un même problème psychologique peut aider à cerner la notion de preuve. Le lien indéfectible de la psychothérapie et de l'inférence inductive peut-il être remplacé par celui, plus sûr, de la déduction ?

1. Le foisonnement des psychothérapies

Lorsqu'il se penche sur les raisons de la multiplication des pratiques de soins de l'esprit que connaît notre époque, Duruz[79] observe une condition nécessaire à la "*production inestimable dont la psychothérapie est capable*", celle de la pluralité de pratiques sociales. La société, plurielle, engendre des approches elles aussi plurielles des pratiques psychothérapiques. Parce que nécessaire, cette condition produit elle-même le rejet de son contraire : toute pratique unique, perçue comme totalitaire, viendrait se heurter à "*l'idéal postmoderne*" de la diversité individualiste. Bruckner[80] voit à ce foisonnement plusieurs sources : l'augmentation des troubles et la propension à l'auto-observation, le "*devoir de bonheur"*, la pression aux résultats dans les activités productives, l'augmentation des pouvoirs d'achat en lien avec l'élargissement du marché de la santé et le glissement de la position de patient vers celle de consommateur. Examinons cela.

Certaines thérapies peuvent donner à l'homme en proie à ses interrogations existentielles, le sentiment qu'il y puisera de quoi donner corps à l'impératif nietzschéen "*deviens qui tu es !*". L'idée de Dieu et la religion perdant momentanément de son audience, l'acceptation de la souffrance en gage de félicité éternelle avait laissé place à l'illusion de venir à bout de tous les malheurs qu'endure l'espèce humaine par le Savoir, l'Industrie, la Raison. La perte de cette espérance a conduit au désespoir romantique. Une nouvelle perspective a semblé s'ouvrir avec Marx : "*Abolir la religion en tant que bonheur illusoire, c'est exiger son bonheur réel*". La Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique affirme le *droit* à la recherche du bonheur. Le droit au bonheur sous-tend nos désirs, qui deviennent revendications. On a le droit, aujourd'hui, et peut-être le devoir, de s'affranchir de ses troubles. La société a été traversée d'injonctions comme "Il est interdit d'interdire" et "Jouissez sans entraves !", certes datées mais sournoisement récurrentes, dont "Soyez heureux !" est paradigmatique. Et

[79] Sciences Humaines, 138, mai 2003.
[80] *L'Euphorie perpétuelle,* 2000.

"*dès lors que le but de la vie est le bien-être, le moindre désagrément nous heurte comme un affront"* [81], nous glissons du droit au bonheur au devoir d'être heureux. Si devoir est sous le contrôle de ma volonté, je deviens fautif d'être malheureux. Déjà, chez Aristote, la notion de bonheur est liée à la réalisation de l'homme, à sa vertu, à quelque chose de l'ordre d'un accomplissement, et de sa place dans une hiérarchie de valeurs. Aujourd'hui, si je *dois* être heureux, je dois recourir à l'aide d'un tiers, pour sortir de ce cercle vicieux. "*La (re)construction de moi-même comme tâche indéfinie me conduit au rachat de mes imperfections"* [6]. J'ai le devoir, pour moi-même ou, pire, pour mes enfants, d'aller vers qui saura m'y aider, car "*le mal est un péché, une hérésie"* [6]. La société postindustrielle "*est moins sécurisante que d'anciennes sociétés agraires et apporte un surcroît de tension et de mal-être"* [82]. Freud, déjà, avait noté, dans *Malaise dans la civilisation*, "*la part toujours croissante de ses désirs que l'individu doit abandonner pour vivre en société"*.

L'accélération des activités, de la production de biens et de services ou des loisirs, de la "détente", des jeux, des voyages, exerce sur chacun de nous une influence insidieuse. L'insouciance est coupable, l'ennui n'ayant plus droit de cité. L'utile emploi de tout instant est nécessaire dès le plus jeune âge par la multiplication des activités ludiques, lettres de noblesse du jeu d'enfant, qui lui donnent sa valeur éducative et aux parents espoir de réussite. L'efficacité règne sur notre vie. La quantité est l'idéal de toute chose. Le bien et le beau cèdent la place au beaucoup. Pour que ne s'interrompe la boucle rétroactive produire/consommer du processus de la félicité, le trouble de l'âme doit être vaincu.

L'Organisation mondiale de la santé a fait de son objet un idéal collectif. Sa politique, nous dit-on, vise le "*bien-être complet, physique, mental et social*". La notion de bien-être mental collectif ne nous conduit-elle pas de la complétude à la totalité ? Pour mener à bien ce devoir de combattre les souffrances morales, nos armes sont les euphorisants, calmants, psychotropes, anxiolytiques et antidépresseurs. "*Le matin, on vous stimule et le soir on vous stupéfie"* (Beckett). Le deuil de l'être cher, les peines d'amours perdues, le choc émotionnel, sont à effacer par tout avatar de l'huxleyien *Soma*. "*Le sous-entendu utopique que toute manifestation de trouble émotif est pathologique"* [83] fait le triomphe de la pharmaceutique. Le psychotraumatisme est anticipé, devancé. Les sentiments sont médicalisés. Individuelles, l'inquiétude est angoisse et la peur phobie, collectives, elles deviennent psychose. La tension momentanée entre désirs contraires s'anoblit en

---

[81] Bruckner, op. cit.
[82] Jacquard, 1997, p.34.
[83] Fisch, 1974, p. 133.

schizophrénie. Le besoin d'euphorie est-il si indissociable de la condition humaine qu'il conduit à cette intarissable soif de drogues qui nous habite ? Bonheur comme inconscience, comme non-conscience, comme absence de pensée, comme extinction de toute émotion "négative" ? Qu'en dit un philosophe, romancier et dramaturge[84] ?

> "*- Il ne dort pas, me dit-elle.*
> *- Pourquoi ne pas lui avoir donné un calmant ?*
> *- Il a honte. Il est bon qu'il ait honte. Je n'aimerais pas qu'il s'épargne de souffrir après ce qu'il vous a dit.*"

Le nombre de personnes qui déclarent s'intéresser à la psychothérapie a décuplé, au cours des dernières décennies. La demande draine des flux grossissants vers les cabinets de soins.

Du coté de l'offre, le *flou des sciences humaines* (Dupuy) et la profusion de ses présupposés ont paru justifier des pratiques auxquelles notoriété tient lieu de théorie. Dispersion des paradigmes, discontinuité épistémologique avec les sciences du mesurable et les outils mathématiques et logiques[85] , faiblesse de la méthodologie et absence d'honnêteté dans les comparaisons sont autant de facteurs de dispersion. Les hypothèses émiettées de Weber à Malinovski, de Darwin à Lorentz, de Kraepelin à Bateson voient leurs radicelles psychothérapeutiques se ramifier à la recherche de la goutte d'eau sur la terre stérile, avant "*l'orage heureux*" de la révolution paradigmatique. Les sciences de l'homme, au berceau, attendent leur Newton. Les psychothérapies ne seraient à la science rien d'autre que ce qu'est l'alchimie à la chimie. S'il fallait substituer à la recherche utopique de la *vérité du sujet* celle, plus modeste, de l'observation des actes de l'homme, dont ceux de son langage, on ne pourrait cependant se passer de toute hypothèse intrapsychique.

Ici, la question devient celle de l'existence possible de critères permettant d'identifier théories consistantes et thérapies fiables. Les critères resteraient cependant prisonniers des positions sociales des acteurs de la thérapie. Les thérapeutes fiables aux diplômes reconnus, dans une société à diplômes, ne sont autres que ceux qui persuadent en permanence l'opinion publique qu'ils maîtrisent à la fois l'art du soin, le savoir sur lui et les critères de son évaluation. L'hétéro-évaluation de la chose thérapeutique est ainsi confisquée. Ces pratiques, il est vrai, sont le propre des professions, des groupes de ceux qui parlent devant les autres. Pour toute activité, qu'il s'agisse ou non de soin, un groupe se déclare compétent, se reproduit au

---

[84] Schmitt, *Lorsque j'étais une œuvre d'art*, p. 144.
[85] Après l'échec des conférences "Macy", notamment, Dupuy, 1994.

travers de pratiques formatives qu'il contrôle, et s'assure auprès du prince du privilège de l'exercice, au nom de la sécurité de ses sujets et du royaume. Au delà, donc, des questions d'offre et de demande de soins, la raison principale de la dispersion est l'absence de recours aux critères permettant de distinguer théories et dogmes, thérapies et pratiques incantatoires. Le résultat est l'impossibilité d'empêcher les dérives mythologiques qui guettent toutes les disciplines, tant est ardu l'exercice de la raison. Entendons-nous : à l'amont de toute théorie, il y a une croyance. J'ai besoin de croyances. La question est celle de la qualité de la prévision que me permet ma théorie.

2. Mythe et théorie

George Steiner[86] a avancé une conjecture impertinente sur nos systèmes de pensées, qu'il présente en trois propositions.

> *"Il existe, au sein des sociétés occidentales, un grand vide moral et affectif consécutif au déclin des systèmes religieux institutionnalisés. Toutes les sociétés ayant besoin d'idéologies, sont apparus, comme substituts, le programme philosophico-politique de Marx, l'anthropologie structurale de Levi-Strauss et la psychanalyse freudienne."*

Pour examiner le cas de la psychanalyse, Steiner prend appui sur Popper et ses tentatives pour "*départager la vraie science des autres formes d'activité mentale"*, et pour qui la psychanalyse semble "*l'un des grands exemples modernes de pseudo-science"*. Mettant l'accent sur les liens que, tout au long de sa vie, Freud aura tenté d'établir entre sa conception de l'architecture de l'esprit et la neurophysiologie des fonctions mentales, Steiner qualifie de "*tragédie de l'entreprise freudienne"* l'absence de confirmation expérimentale de ses concepts clefs. La théorie freudienne reste pour lui un tissu de scénarios à la plausibilité incertaine, aux concepts faiblement consistants, "*nourri d'images et de métaphores"*. Ses preuves résideraient, "*dans un ensemble particulier d'habitudes linguistiques"*. Ses vérités seraient d'un ordre intuitif et esthétique. Ses conjectures auraient été autoréalisatrices dans la mesure où l'évolution des mœurs a subi l'influence des présupposés freudiens. Les doctrines freudiennes constitueraient un substitut de théologie et leur structure serait mythologique. On ne peut qu'être surpris de la rareté du débat qui a suivi la publication de ce texte, de l'absence de tentative de rétablissement de quelque chose de l'ordre d'une vérité, ou d'une démontrabilité, dans ce domaine. La place que tient le discours psychanalytique dans les enseignements de la psychopathologie et de la

[86] op. cit.

psychothérapie, aurait pu induire une réflexion épistémologique aboutissant à un rejet de la thèse de Popper.

Notre propos, rappelons-le, n'est pas d'ouvrir un débat sur la psychanalyse, mais de critiquer $\mathcal{P}$, autant que nous le pouvons. Il nous faut, pour cela, être attentif à trois aspects sous lesquels, selon Steiner, le mythe peut se présenter dans une théorie. Premier aspect : on adosse la théorie à des mythes et à des fictions poétiques, lesquels ne seraient pas "*évoqués comme un parallèle plus ou moins contingent* (ou) *uniquement cités en illustration* (mais apporteraient au) *modèle théorique* (...) *une indispensable validation".* Les démonstrations sont alors elles-mêmes des constructions métaphoriques, des drames archétypiques représentés et transmis sous forme de mythes. "*Bateson exhorte les scientifiques à renoncer à la vision simple à laquelle ils se sont accoutumés et à la prolonger par une vision poétique de leur objet d'étude"* (Wittezaele, 1998). La notion de vision poétique bute sur la question de la preuve. Toutefois, l'axiomatique posée par Watzlawick et *al.* peut être soumise à la critique de ses conséquences. Aucune démonstration, heureusement, n'en est tentée. Aucun appui n'y est recherché dans l'Antiquité ou l'histoire de l'humanité primitive. Lorsque des rapprochements sont établis avec des objets fictions poétiques, ils n'ont valeur que d'exemple, et jamais de preuve. La thérapie, ses outils et ses instruments, sont déduits de l'axiomatique, ou se veulent tels, ce qui est vérifiable.

Deuxième aspect : Le fondateur associe l'histoire de sa propre vie et celle du mouvement de pensée à un modèle mythique. La pragmatique de la communication humaine, en tant que théorie, est redevable à Gregory Bateson de ses intuitions créatrices, de sa capacité d'agréger certains concepts épars des sciences et disciplines de l'humain et du langage, pour bâtir une théorie de la communication humaine. On sait aussi ce qu'elle doit aux avancées de la logique et de la philosophie du langage, depuis la fin du XIXe. En ce sens, l'École de Palo Alto reste un mouvement de pensée et non une église vénérant la mémoire d'un grand homme infaillible. L'attachement, l'affection portés à Bateson par ses successeurs n'empêche pas la vigilance critique. Nombre d'intuitions de Bateson se sont avérées fallacieuses, comme c'est le cas dans toute entreprise de recherche authentique, et ses continuateurs ont su les écarter. Le plus important des outils du chercheur n'est-il pas la corbeille dont il doit savoir faire usage sans hésiter ?

Troisième aspect : les disciples mettent en scène les conclusions auxquelles est parvenu le fondateur concernant la nature de l'homme, sous la forme d'une mythologie de l'espèce humaine. "*Se plonger dans Bateson, c'est*

être tenu d'accomplir une sorte de voyage initiatique" [87]. Ou bien, ailleurs[88], dans ce qui est présenté comme une "*réflexion sur l'esprit dans lequel est pratiquée la lettre du modèle de Palo Alto*", on trouve cet impératif : "*Choisir de travailler avec le modèle de résolution de problèmes humains de l'approche de Palo Alto implique, théoriquement, l'acceptation du package complet : prémisses constructivistes et systémiques, stratégie paradoxale, outils"*.

Il nous faut, de même, examiner si $\mathcal{P}$ ne vérifie pas les trois conditions avancées par Steiner auxquelles une doctrine doit satisfaire pour accéder au statut de mythologie. La première condition est celle de la "*prétention à la totalité"*. La doctrine affirme que l'analyse qu'elle avance de la condition humaine est une analyse totale. En ce sens, la mythologie est une vision unifiée du monde, laquelle s'effondrerait dès lors que l'on pourrait produire une exception fondamentale à sa tentative d'explication. $\mathcal{P}$ n'a cependant aucune prétention à expliquer l'homme dans sa totalité, pas plus qu'à dicter de doctrine. Elle se centre sur ce qu'elle identifie comme des processus de communication humaine, dont elle repère l'apparition dans les séquences d'interaction, et dont elle attend une modélisation de ce qui se passe, et jamais une explication définitive de ce qui "est". Au contraire, l'explication donnée du rôle du paradoxe dans le maintien de problèmes humains est partielle, par construction. L'universalité de cette explication est posée comme indémontrable. La deuxième condition est celle de "*l'origine"*, présentée comme un moment de révélation d'où a émergé le système tout entier. Ce moment et l'histoire de la vision prophétique du fondateur seront conservés dans des textes canoniques. Rien de tel à Palo Alto. Le paradigme de la communicabilité aura vécu ce que vivent les paradigmes, l'espace d'une révolution. La troisième est la possession d'un langage propre, d'un "*idiome caractéristique, d'un jeu d'images emblématiques, de métaphores et d'enjeux dramatiques"*. Le vocabulaire utilisé par les praticiens de la méthode thérapeutique est celui d'une technique dérivée d'une théorie, qui trouve des points de rapprochement avec d'autres. Ces rapprochements sont facilités par les origines multiples de la discipline, psychologie et disciplines de l'humain, dont la psychiatrie et la psychanalyse, ainsi que la philosophie, les mathématiques et la logique, et les sciences du "mesurable".

---

[87] Wittezaele op. cit.

[88] Bouazziz, communication, 2005, Association pour la recherche et le développement en Thérapie Brève et Intervention Systémiques Paris, www.paradoxes.asso.fr

3. Phobie et théorie

Pour apprécier la place que tiennent, dans les théories de l'humain, la psychopathologie et la psychothérapie, prenons l'exemple de la phobie (étiqueter un trouble est déjà prendre un parti théorique sur son étiologie ; plus neutre serait "peur irraisonnée") et attardons-nous sur cinq interprétations et traitements de la phobie, parmi de nombreux autres, cinq fois l'association d'un *virtus dormitiva* et d'une danse de la pluie.

• Un cas illustre d'approche psychanalytique de ce trouble est celui du *Petit Hans* traité de janvier à mai 1908[89]. L'analyse (profane) fut conduite par le père de l'enfant, Max Graf, supervisé par Freud. Les propos de l'enfant manifestaient ses préoccupations sur les questions sexuelles, l'intérêt pour son propre corps, et notamment son pénis, ainsi que sur les différences anatomiques entre les hommes et les femmes. Freud y trouva la confirmation du rôle joué par le complexe d'Œdipe, l'enfant désirant coucher avec sa mère et recevoir d'elle des petits câlins, tout en souhaitant voir son père *parti* et même *mort*. Il attribua le refus du petit Hans de sortir de chez lui à la crainte d'être mordu par le cheval, morsure qu'il interpréta comme "*castration par son père"*. La disparition (supposée, faute d'accord des historiens sur ce point) de la peur au bout de quelques mois fut pour Freud l'occasion d'affirmer la valeur thérapeutique de la psychanalyse réalisée sur l'enfant, de l'avancer comme *preuve* de la validité de la théorie de la sexualité et du complexe d'Œdipe. Toutefois, Laplanche et Pontalis[90] rapportent que Ferenczi préconisera les "*techniques actives* (*aktive Technic*) : *l'analyste, ne limitant plus son action à son interprétation, formule des injonctions et des prohibitions concernant certains comportements répétitifs de l'analysé dans la cure et hors d'elle... Il se réfère à l'exemple de Freud qui enjoignait aux phobiques, à un certain moment de leur analyse, d'affronter la situation pathogène"* (nous soulignons). Dès lors, ne manque pas de se poser la question du *lien* entre la théorie de la nature sexuelle de la phobie, comme composante de la théorie de la sexualité, et la technique de l'affrontement qui en est *déduite*, ou qui devrait l'être.

• Les thérapeutes du courant psychiatrique comportementaliste[91] attribuent la phobie à l'apprentissage. Un événement traumatisant (comme la chute du cheval à laquelle avait assisté, plus jeune, le petit Hans) a entraîné

[89] S.F., *Cinq psychanalyses.*
[90] 2002, p. 481.
[91] *Les commentaires sur les points de vue comportementaliste, cognitiviste et de la thérapie familiale sont inspirés de De Clercq, Lebigot et al. Les traumatismes psychiques*, 2001, *chapitres 17 à 19.*

l'apprentissage de la peur. Pour le modèle comportementaliste, la situation traumatisante contient un stimulus inconditionnel pénible qui déclenche la peur et une foule de stimuli neutres, tous les détails de la situation, dont certains, associés au stimulus inconditionnel, sont devenus conditionnés et déclenchent la peur. En outre, l'évitement du stimulus conditionné étant acquis, la réponse d'évitement est renforcée par une réduction de la réponse peur.

Il est supposé, par hypothèse, que la réaction au trauma est une réponse émotionnelle immédiatement conditionnée. Le trauma et la réaction immédiate de stress constituent les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'apparaissent les symptômes de l'état de stress. La persistance des symptômes est attribuée à des variables additionnelles, biologiques, psychologiques, sociales, qui interagissent avec le facteur étiologique primaire, le trauma. Il n'est pas question, dans ce cas, de sexualité.

Pour le traitement, aujourd'hui, les souvenirs et les images mentales sont utilisés comme stimuli déclencheurs de réponses à soumettre à l'habituation. Il s'agit de confronter graduellement l'enfant au stimulus pour lui permettre de réapprendre une réponse adaptée.

• Face au même cas, les cognitivistes incriminent le rôle des schémas cognitifs, des structures, des croyances, des souvenirs, des distorsions, des processus d'attention. Le trauma initial, la chute du cheval, auquel il n'y a pas, par définition, d'accommodation immédiate possible, ne peut être davantage soumis à un processus d'assimilation. Les représentations du monde et de soi ont été bouleversées. L'attention et la perception sont mobilisées pour repérer les signaux de danger qui mobilisent les défenses. Celles-ci ne sont pas adaptatives car elles se développent à partir de croyances irrationnelles, de distorsions cognitives et d'interprétations erronées. Ainsi se construit le symptôme peur. Pour le modèle cognitiviste, la peur est considérée comme une structure cognitive contenant les représentations de stimuli qui suscitent la peur. La structure peur contient donc les trois éléments primaires que sont l'information à propos du stimulus, l'information à propos des réponses physiologiques, cognitives et comportementales au stimulus, et la signification du lien stimulus-réponse.

La thérapie cherche à exploiter les effets du déconditionnement afin de faciliter la restructuration cognitive. Les techniques incluent la confrontation graduelle du sujet avec l'objet phobique.

• L'approche de la thérapie familiale repose sur l'idée que les actions au sein des systèmes familiaux sont interdépendantes. Un changement chez l'un des membres d'un système produit inévitablement un changement chez les

autres membres. L'homéostasie des systèmes humains peut parfois mettre en danger l'un des membres du système. Parfois, les changements rendus nécessaires par une crise peuvent représenter un danger pour la pérennité du système. La phobie peut devenir une solution qui permet la poursuite de l'équilibre et l'évitement du changement de niveau deux.

L'implication de la famille dans le processus thérapeutique a pour but de permettre la confrontation des points de vue de chacun afin d'identifier le problème, de comprendre sa genèse, et de définir ce que chacun peut faire pour le résoudre. L'une des difficultés de l'intervention consiste à se préoccuper davantage des conflits anciens rapportés par la famille qui évite ainsi d'aborder l'enchaînement d'événements ayant conduit à la demande d'aide. L'intervention se veut systémique dans la mesure où l'accent est mis sur le symptôme, moins comme propriété du patient que comme interaction entre un patient, son symptôme, ses proches et leurs propres attitudes. Ce qui est recherché, au delà de la disparition du symptôme, est la manière dont le patient ou les proches peuvent s'organiser pour être actifs à sa disparition : comment un événement traumatique s'insère dans une dynamique familiale spécifique.

• Les thérapeutes de Palo Alto considèrent (sous réserve d'exploration par questionnement) que l'enfant est sujet à une peur de la peur réitérée par le paradoxe linguistique " Pour n'avoir pas peur, évite tout ce qui peut te faire penser aux chevaux !". La thérapie consiste en un recadrage paradoxal de la peur qui peut prendre deux aspects. Aspect idéel : appeler l'attention sur une autre appartenance de classe de l'objet cheval, pour faire accepter à Hans le nouveau sens que peut prendre la situation de la confrontation avec l'animal (dans le cas présent, cet aspect serait abordé par la voie métaphorique). Aspect expérientiel : par <u>confrontation</u> graduelle avec l'idée et l'image du cheval, dans l'hypothèse où ce sont les attitudes d'évitement qui maintiennent le problème.

Ce très rapide parallèle méthodique permet d'entendre que la résolution est obtenue par :

- le dialogue avec l'enfant et l'interprétation de ses paroles à partir d'une théorie sexuelle, sans exclure l'utilité de la confrontation avec la pensée ou l'objet de la peur,
- la confrontation entre eux des membres de la famille,
- une stratégie orientée vers la confrontation de l'enfant avec l'idée et/ou la perception de l'objet "cheval".

Mais dans tous les cas, cependant, il y a eu évocation de l'événement

traumatisant, la chute du cheval, et confrontation délibérée ou non, avec son souvenir. Si l'on suppose que le petit Hans a effectivement été guéri (ce qui n'est pas établi) et si l'on considère comme fiables les résultats annoncés par les thérapies cognitivo-comportementales et par la thérapie brève (supérieurs à 80% de réussite pour les phobies en une moyenne de 3 à 8 séances) quelles conclusions peut-on tirer ? Sur la validité des théories : aucune. Sur les pratiques il est possible de dire que toutes les thérapies consistent en un échange entre la personne qui déclare souffrir (ou représenter celle qui souffre) et un thérapeute, que la personne décrit sa souffrance et les conditions de son apparition, que la séance est un moment d'influence réciproque, qu'à l'issue d'une série de séances, la personne va mieux, ou bien aucun changement ne s'est produit, que chaque thérapeute explique ce qui s'y est dit à partir d'un corpus de connaissances/croyances exprimées dans un vocabulaire spécifique. L'examen de points de vues de thérapeutes pratiquant d'autres formes de psychanalyse (Jung, Adler, Reich etc.), ou bien les thérapies analytiques brèves, ou encore l'hypnose, l'Analyse Transactionnelle, les thérapies psycho-organiques et psycho-corporelles conduit à des conclusions analogues.

L'obtention de résultats par une pratique thérapeutique ne démontre pas plus la théorie à l'amont de cette pratique, que lorsqu'à la fin de la saison sèche, après plusieurs jours de danse de la pluie, l'arrivée de la pluie ne valide pas la théorie du trépignement météorologique (Boudon).

Prenons un autre exemple. Au sujet de la folie et des tentatives de l'expliquer, il est tentant de mettre en question l'applicabilité des théories de la communication. La nature de la schizophrénie reste aujourd'hui, on le sait, toujours inconnue, l'hypothèse considérée comme la plus probable étant neurophysiologique. Examinons le discours tenu sur la schizophrénie en 1956 par l'équipe Bateson, qui avait travaillé sur l'hypothèse d'une origine possible dans une forme de communication familiale. Cette hypothèse reste en vigueur pour le courant de pensée de la thérapie familiale. Selon la psychiatrie, il s'agit d'une psychose grave, "*survenant chez l'adulte jeune, habituellement chronique, cliniquement caractérisée par des signes de dissociation mentale, de discordance affective et d'activité délirante"* [92]. Le concept (du grec *schizein*, fendre et *phrên*, esprit) a été créé par Bleuler en 1908, précisant ainsi la notion de *démence précoce* qui avait été définie par Kraepelin. Les formes qu'elle peut prendre, décrites par Bleuler, sont au nombre de quatre : paranoïde, catatonique, hébéphrène, et une forme dite simple. La forme paranoïde est caractérisée par des productions délirantes floues et

[92] Postel, *Dictionnaire de la Psychiatrie*, 1995, pp. 492-505.

incohérentes, la forme catatonique par l'expression psychomotrice, la forme hébéphrénique par des états où *"domine l'affaiblissement"* [17], et la forme simple *où "n'existent que des signes fondamentaux évoluant sur des modes mineurs"*. Sur les hypothèses formulées à propos de l'origine de ce trouble, on retrouve les trois grandes classes déjà citées : organique, psychogénétique et sociogénétique. Appartiennent au premier courant les recherches virales ou génétiques. Dans le deuxième courant, figurent la psychanalyse, la phénoménologie, les hypothèses du groupe de Palo Alto 1950/59, la thérapie familiale, et le courant de l'antipsychiatrie anglaise, dont Laing. Le troisième courant, sociogénétique, a mis en évidence les manifestations induites par les facteurs culturels : conflits de culture chez les peuples colonisés comme les Sénégalais, hallucinations visuelles chez les Mexicains, expression suicidaire chez les Japonais, etc.

Ont été indiscutablement établies par les expériences des chercheurs de Palo Alto, les cooccurrences d'apparition de formes particulières de communication dans les familles et l'attribution du diagnostic de schizophrène à un enfant de ces mêmes familles. Des redondances typiques, des répétitions de séquences conduisant à des crises ont été abondamment signalées et commentées par Watzlawick (1972) et, avant lui, Bateson (1956 et 1969), Haley (1954) et Jackson. Haley a, le premier, mis en évidence les réductions importantes, parfois totales, de la capacité de discriminer les types, pour la personne diagnostiquée schizophrène. Weakland et Haley ont établi des analogies formelles entre les états dissociés dans l'hypnose et la schizophrénie[93]. La conjecture, devenue hypothèse de recherche, était celle-ci : *une personne prisonnière de la double contrainte peut développer des symptômes de la schizophrénie*. Ultérieurement, on a voulu attribuer à la double contrainte la responsabilité du trouble. Si la double contrainte est nécessaire au maintien du trouble, alors sa disparition doit entraîner la disparition du trouble. Or, les cas de guérison de schizophrénie par la thérapie brève sont suffisamment rares pour que l'on puisse considérer cette hypothèse comme invérifiée. Les résultats obtenus par les thérapies familiales ne sont pas plus probants, à notre connaissance. *A contrario*, quelles que soient les origines de la schizophrénie, un entrecroisement de facteurs n'est pas à écarter. À supposer que l'incapacité de discriminer les types soit d'origine organique chez un sujet, s'ensuivraient des difficultés de communication en lien avec l'absence de distinction entre langue et métalangue, entre propositions de l'ordre du descriptif du réel et du métaphorique. Cela participerait de modalités particulières de communications intragroupales, sans que l'on établisse ce qui est la cause, tant cette notion est

[93] Bateson, 1972, pp. 9 à 90.

à relativiser, dans une modélisation réflexive des phénomènes humains. De ce point de vue, la notion de père ou de *mère schizogène* qui a pu tenter certains chercheurs devient sujette à caution. Ne recevons-nous pas tous dans la vie de tous les jours des messages nécessairement paradoxaux ? Est-ce la mère adressant à son enfant des messages paradoxaux qui provoque la confusion chez lui ? Au contraire, lorsqu'il reçoit des messages à caractère paradoxal, l'enfant est-il incapable de discriminer et d'interagir de manière adéquate pour amener son interlocutrice à en tenir compte dans la production de ses messages ultérieurs ? Qu'en est-il de son accès à l'humour, au second degré et à toutes les stratégies de communication qui s'en inspirent et que chacun emploie pour rétablir l'équilibre dans la communication ?

Ainsi, toute thérapie de *psukhê* doit reposer sur une hypothèse relative à la structure mentale. Cette structure, en tant que dépositaire de cognitions, de représentations, repose sur la métaphore anatomo-physiologiste de l'*organe*, lequel peut dysfonctionner et présenter ainsi une pathologie. La thérapie consiste à le remettre en *état de marche*, dans le *respect absolu du sujet*, quel que soit ce que l'on entend par là. Si la guérison ou le mieux-être n'ont aucune valeur de preuve de validité de la théorie, la question de la détermination de la pertinence relative de ces théories de la danse de la pluie est indécidable, de même que celle de la coexistence de *vérités* dans ce domaine. Lorsqu'est créé un concept, dans le domaine de l'humain, ce qui permet de dire que ce concept est utile est sa mise à l'épreuve pratique. Celle-ci ne doit pas se limiter, à notre avis, à l'examen de ce qui se passe lorsque l'on fait appel à lui, mais doit prendre en compte les expériences qui peuvent conduire au résultat recherché quand on ne le fait pas ou, mieux, quand on fait appel à son contraire. Lorsque l'on croit établir une loi, se demander ce qui permet de vérifier que les faits ne peuvent pas ne pas se dérouler selon cette loi.

4. Paradoxe et théorie

Le paradoxe de Nelson Goodman est bien connu. La vision de tout objet à la fois non-noir et non-corbeau (une prairie verte, une fraise rouge, un cygne blanc) sont autant de "preuves" de la loi "tous les corbeaux sont noirs". Cette question peut être examinée du point de vue de la théorie des types, la connaissance s'y montrant comme de type supérieur au phénomène qu'elle entend expliquer. En tant qu'explications, connaissance et croyance sont des discours *sur les discours* des faits, que sont les descriptions du phénomène. Nous reprenons là le concept russellien d'*acquaintance*. J'observe un

phénomène. Je le décris par une proposition. Je l'explique par un discours *sur* la proposition descriptive. Le phénomène décrit par la proposition est conçu comme une *déduction* de l'explication. Dès lors que je constate que mon explication s'avère vraie un nombre suffisant (lequel ?) de fois, peut s'installer en moi la conviction que mon explication est vérifiée.

Au fond, ceci n'est finalement que la généralisation d'une propriété du langage. Considérons un fait, ce qui arrive, et convenons d'appeler zéro le niveau de l'événement. Le discours *du* fait, par un participant ou un témoin, sa description, celle de son environnement, de ses liens, des échanges qui se produisent sera considéré comme le niveau un du discours. Ce discours est voisin de : "j'observe ce fait et voici ce que je vois". Si nous parlons maintenant d'une explication de ce fait, d'une recherche de ses causes, l'explication reposera sur l'expérience de faits semblables, que sont tous les membres de la classe des faits que je constitue. Cette explication est un discours *D sur* les discours des faits *d*, un métadiscours, un discours de deuxième ordre. Si j'attribue une qualité au métadiscours, je l'attribue à tous les discours de premier ordre qu'il englobe. Si *D(d)* est décousu, insensé, ou vrai, alors *d* sera décousu, insensé, ou vrai. Cela n'est évidemment pas le cas dans l'autre sens. Si *d* est rouge, nous pourrons dire que *D* compte au moins un élément rouge et rien de plus. Cela n'interdit pas à *D* d'être rouge, mais la propriété de *d* n'en est pas une condition suffisante.

La succession des niveaux qu'il va nous falloir garder présente à l'esprit est celle qui suit. Le paradoxe apparaît dans le discours des personnes et se voit attribuer par certaine théorie la capacité de générer chez elles des troubles de l'esprit. L'étude de la cohérence et de la complétude de cette théorie relève de l'épistémologie, dont les principes peuvent se trouver eux-mêmes menacés par le paradoxe. La philosophie et la logique peuvent expertiser l'épistémologie, par une sorte d'exercice de méta-épistémologie, et doivent elles-mêmes se défier du piège paradoxal. Ainsi se présente cette pirouette philosophique.

a) <u>De certaines implications philosophiques du paradoxe</u>

L'idée selon laquelle le paradoxe menace nos édifications théoriques n'est pas nouvelle. En philosophie, l'emploi du paradoxe linguistique pour démonter une théorie concurrente est monnaie courante, au moins depuis Parménide. La moderne *logique des sophismes ordinaires* qui se nourrit de procédés discursifs divers, en a fait son miel. Toutefois, faire appel au paradoxe pour démonter l'argumentaire d'une théorie concurrente peut se retourner contre l'utilisateur du procédé. Si la réfutation s'avère paradoxale, donc indécidable, elle ne fait que se dissoudre, en lieu et place de la

proposition qu'elle prétend contester.

Ouvre d'autres perspectives la proposition avancée par Joseph Vidal-Rosset[94] "*certains paradoxes montrent (...) qu'il existe des questions auxquelles les théories scientifiques ne peuvent répondre et que la solution apportée dépend uniquement d'un choix libre et rationnel qui caractérise le choix philosophique*". Il cite le paradoxe de Fitch pour illustrer ce point. Nous y reviendrons.

Réexaminons préalablement ces notions paradoxales et, sans reprendre la présentation qui en a été faite au premier chapitre, rappelons simplement qu'un énoncé contenant une proposition qui présuppose l'énoncé conduit à un raisonnement circulaire. Et si l'énoncé est contredit par la proposition alors il englobe sa propre négation. Les valeurs de vérité que l'on peut lui attribuer sont alternativement vrai et faux -vrai *parce que* faux- et la conclusion est indécidable. L'illustrent les exemples précités «*je dis la vérité lorsque je dis que je mens*» d'Eubulibe, «*l'expression "donne quelque chose de faux quand on l'appose à sa propre citation" donne quelque chose de faux quand on l'appose à sa propre citation*» de Quine, et la proposition de Wittgenstein mise sous forme paradoxale par englobement de sa propre négation : «*cette proposition peut affirmer d'elle-même qu'elle est fausse*». Il apparaît que le paradoxe réside dans la formulation et non pas dans les faits. Le paradoxe visuel n'est pas un fait. Le lapin-canard ne m'apparaît comme paradoxe que quand je peux lui attribuer ces deux interprétations, les construire.

De même, l'antinomie est l'aspect que prend le paradoxe linguistique dans les systèmes formels. Celui-ci est théoriquement rendu impossible par les règles d'écriture mathématiques, mais peut apparaître en logique, selon Russell, "*en admettant comme arguments possibles d'une fonction propositionnelle des termes qui présupposent la fonction*".

On sait que les solutions adoptées pour contenir les inconvénients du paradoxe se ramènent à deux catégories.

Dans les solutions du premier genre, on se donne des règles d'énonciation qui excluent le phénomène de cercle vicieux et, lorsqu'un énoncé contrevient à cette règle, on considère l'énoncé comme mal formé. Relève de cette catégorie de solutions le principe de constructivité de Poincaré[95], selon lequel "*pour éliminer les paradoxes, il suffit de considérer comme non-sens les définitions, les raisonnements ou les démonstrations qui font cercle et de se limiter à celles que nous pouvons réaliser dans le temps, par un nombre fini d'étapes et sans cercle vicieux"*. Relèvent de cette même catégorie la théorie des types de Russell et les divers procédés d'énonciation

[94] Op. cit.P. 62.
[95] Cité par Pierre Cassou-Noguès, op. cit. p. 25.

qui s'en sont inspirés en vue de séparer ce qui est exprimable dans la langue de ce qui l'est dans la métalangue.

Dans les solutions de second genre, on ne cherche pas à éliminer les énoncés circulaires, mais on se donne les moyens de les traiter. Ainsi Gödel a-t-il modélisé l'indécidable en reproduisant sans paradoxe un cercle analogue à celui des paradoxes.

Peut-on douter de l'évidence sensible en raison de quelques paradoxes ? Cette question est posée par Vidal-Rosset[96] qui précise "*le paradoxe du menteur comme celui de Russell sont aussi des paradoxes pour le sceptique radical qui doute de l'existence de la réalité sensible*".

Il existe (*vs* il n'existe pas) de réalité sensible. Nos sens nous donnent des informations perceptives sur un réel extérieur (*vs* supposé / imaginé / inventé). Notre esprit construit de ces perceptions (*vs* ex-nihilo) une représentation imagée. Notre langue nous permet de construire de ces représentations des modèles langagiers. Un emploi impropre de la langue nous conduit à former mal certains énoncés modélisant les représentations. Certains de ces énoncés prennent une forme paradoxale et, par là, conduisent à des conclusions contradictoires entre elles. Ceci peut laisser à penser que le paradoxe remet en cause notre perception de l'évidence sensible. En fait, on peut aussi considérer que ce n'est pas dans notre représentation imagée que réside le cercle vicieux, mais dans le modèle symbolique qui nous sert à en rendre compte.

D'une manière plus générale, certains problèmes apparemment philosophiques soulevés par le paradoxe proviennent souvent d'une confusion des types d'ordre qui se nichent dans l'interprétation des paradoxes. On confond le phénomène décrit avec son modèle langagier et l'on attribue au phénomène une qualité qui n'est due qu'à l'emploi de la langue.

Ainsi les paradoxes de l'infini de Zénon se ramènent à une définition mal formée du concept d'infini. Déjà Aristote avait dénoncé la faute *de catégories* que commet Zénon en oubliant que les concepts mathématiques existent à l'état de puissance et non en acte dans les êtres. Zénon[97] :

> *"Si un objet est divisible, posons qu'il est divisé en deux. Si cela continue pour toujours, il est évident que, ou bien il y aura à la fin un nombre infini de grandeurs atomiques de sorte que l'objet consistera d'un nombre infini de grandeurs, ou bien l'objet se dissoudra et disparaîtra, n'étant composé de rien".*

Il apparaît que les paradoxes de Zénon sur l'infini reposent sur une définition imprédicative de celui-ci, ainsi que sur l'absence délibérée de distinction de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Examinons les.

---

[96] Op. cit. p. 58.

[97] Simplicius, *Commentaire sur la* Physique *d'Aristote*, 139, 37-32 ; cité par Vidal-Rosset, 2004.

L'adjectif infini qualifie ce qui n'a pas de limite. Le substantif désigne l'être infini par l'un quelconque (au moins) de ses aspects. Il en ressort que l'infini est ce qui est infini (par l'une de ses propriétés) et qu'à son tour, une propriété infinie est telle qu'il est toujours possible *de reproduire infiniment* une opération d'accroissement. L'infini est ce qui croît *infiniment*. La définition de l'infini est autoréférentielle, ou imprédicative. Elle répond aux caractéristiques paradoxogènes du cercle vicieux[98].

Toute introduction de la notion d'infini dans un raisonnement quelconque entache celui-ci d'indétermination (les mathématiciens multiplient comme on sait les précautions d'usage de cet objet).

Deuxième raison : désignons par mu (μ) ce qu'il advient d'un réel positif lorsqu'on le soumet à une opération tendant à lui substituer un réel positif inférieur, par soustraction, division ou extraction de racine, etc. Mu est ce que devient ce nombre soumis à une opération de ce type réitérée infiniment, à la fois sans jamais s'arrêter et sans que ce réel devienne zéro. Cette opération de diminution ne peut cesser puisque si elle cesse, le réel reste supérieur à ce qu'il serait devenu si elle avait continué : il est impossible d'avoir un instantané de l'infini. La définition de *muique* (pour infiniment petit) est donc elle aussi autoréférentielle puisqu'elle fait appel à la notion d'opération sans fin. Est muique ce qui décroît infiniment en valeur absolue. Or il semble impossible de concevoir qu'une opération de division à l'infini, donc qui se reproduit infiniment, puisse être limitée dans le temps. C'est pourquoi Achille ne rattrapera jamais la tortue, nous dit Zénon. La confusion des types à laquelle se livre délibérément Zénon peut toutefois se dénoncer : c'est pendant que Zénon réfléchit à la division *en puissance* en infiniment petits de l'espace qui sépare Achille de la tortue, qu'Achille dépasse la tortue, *en acte*.

Dans le chapitre intitulé *Dans la bibliothèque de Babel* de son ouvrage *Gödel*, Pierre Cassou-Noguès développe le raisonnement suivant, signalé comme inspiré de Cantor prenant appui sur une nouvelle de Borgès. Il suppose l'existence d'une bibliothèque composée de livres d'un nombre infini de pages, formés de suites infinies de chiffres ; il y est admis qu'un réel est la suite infinie des chiffres qui forment ses décimales ; chaque volume doit pouvoir représenter un réel. L'auteur se propose de démontrer qu'il est impossible que cette bibliothèque contienne tous les réels. Pour cela, il suppose de numéroter tous les réels, puis de construire ainsi un nombre C : on prend le nombre de rang *n* de la liste, on prend sa énième décimale et on la modifie en la remplaçant par un chiffre différent de zéro si elle est zéro, et

[98] Voir Russell, déja cité : "*Une fonction propositionnelle contient une variable et exprime une proposition lorsqu'une valeur est assignée à la variable. Il est possible de créer un paradoxe, donc d'entrer dans cette sorte de cercle vicieux, en admettant comme arguments possibles d'une fonction propositionnelle des termes qui présupposent la fonction*".

inversement, par zéro si elle est différente de zéro. Cassou-Noguès montre, suivant Cantor, qu'un chiffre "C" ne peut pas se trouver dans la liste et qu'une bibliothèque, finie ou infinie, ne peut pas contenir tous les réels, lesquels ne sont pas dénombrables[99].

Discutons. Le raisonnement repose sur la supposition d'un nombre indéterminé d'ouvrages dans la bibliothèque, dont on ne dit pas s'il est ou non fini. Si le nombre de livres contenant un nombre infini de pages était lui-même infini, il pourrait contenir tous les C. En effet, l'opération conduisant à fabriquer un C, à en faire un livre et à ajouter ce livre au catalogue de la bibliothèque est elle-même reproductible infiniment. Ainsi, la bibliothèque pourrait-elle contenir tous les livres, et donc tous les réels. Du moins faudrait-il une autre démonstration pour prouver que constituer l'ensemble de tous les réels est impossible. La seule restriction réside dans la nécessité de concevoir un ensemble qui s'accroîtrait infiniment, or un ensemble infini ne peut être qu'un ensemble qui s'accroît en permanence.

Il a été avancé que l'idée d'une bibliothèque qui contiendrait tous les livres semblait contradictoire[100]. Ce paradoxe a été proposé en 1904 par Richard qui reprenait une idée de Cantor. Cette idée n'est pas contradictoire si la bibliothèque est considérée comme en accroissement continu. Si, au fur et à mesure que des livres sur les livres existants y sont rangés et que les catalogues de livres correspondants (qui font évidemment partie de la bibliothèque) sont mis à jour, la bibliothèque ne s'arrête pas de croître, c'est alors qu'elle peut être pensée comme infinie, car dès qu'elle ne croît plus, elle est finie. À tout moment, il est possible de vérifier si la bibliothèque contient bien tous les livres et d'y ajouter le livre rapportant l'inspection. Les notions d'infini, de totalité et d'accroissement continu sont ainsi interdépendantes, la récursivité[101] étant une condition de la continuité.

b) L'homme est-il un animal rationnel ?

Des travaux contemporains dans les champs croisés de la psychologie et de la philosophie de l'esprit ont pu laisser supposer que s'en trouvait ébranlée la thèse aristotélicienne de la nature rationnelle de l'homme. C'est ainsi que dans son article "*L'homme est-il un animal rationnel ?"* Stephen Stich s'est proposé de réexaminer cette conception d'Aristote à la lumière des études empiriques récentes sur le raisonnement humain[102]. On sait que «*zôon logon ekhon*» semble traduisible non seulement par "*être vivant capable de*

[99] Le raisonnement présenté par Cassou-Nogués est ici très résumé ; voir les détails dans son opus cité.

[100] op. cit. p. 28.

[101] Au sens de "*qui peut être répété un nombre indéfini de fois, par l'application de la même règle*" (Rey, 1986).

[102] Voir notamment Stephen Stich "*L'homme est-il un animal rationnel ?*", in Fisette et Poirier 2005, traduction de. Stich, *Is Man a Rational Animal ?*, dans D. Kolak, Questionning Matters. An Introduction to Philosophical Analysis, Mayfield Publishing, 2000, p. 221-236, the McGraw-Hill Companies.

langage", mais aussi par "*doté de la faculté de penser*", l'un n'allant pas sans l'autre dans la conception aristotélicienne du logos. Selon les théories fonctionnalistes, pour cartographier l'espace de la philosophie de l'esprit, il serait nécessaire d'étudier la capacité que présenterait le sujet humain en possession de ses facultés de se conformer aux règles de la logique. La rationalité serait donc isomorphe de cette capacité. Ainsi, la nature des "représentations mentales" serait symbolique, les symboles exprimant des propositions. Les programmes traitant ces propositions seraient configurés pour respecter la théorie de la preuve. Or, la conception de l'humain comme être rationnel serait "*mise en doute par certains travaux contemporains en psychologie de l'inférence*"[103] et Stich, s'étant donné pour tâche d'évaluer ces résultats, conclut "*que nous ne sommes pas en mesure d'y répondre parce qu'elle* (la notion de rationalité) *n'est pas suffisamment précise*" [15].

Toutefois, les propositions générales concernant l'homme englobent le locuteur. La démarche même de Stephen Stich échappe-t-elle au paradoxe ?

• La thèse de Stephen Stich

Stich introduit son propos en distinguant dans l'étude du raisonnement humain l'approche empirico-descriptive, attribuée aux psychologues et anthropologues, de l'approche normative qu'il attribue aux logiciens, aux statisticiens et probabilistes ainsi qu'aux philosophes, en vue de répondre à la question de savoir si des personnes raisonnent rationnellement. Pour cela, il interprète la thèse d'Aristote à partir de la distinction introduite par Chomsky entre compétence et performance pour conclure que "*la compétence de raisonnement des gens normaux est rationnelle même si parfois leur performance en la matière ne l'est pas*". Il examine ensuite le *principe d'harmonisation* entre les jugements à propos des inférences particulières et les principes généraux de raisonnement, tel que l'a suggéré Nelson Goodman, qu'il désigne par le terme d'*équilibre réfléchi* emprunté à John Rawls. La formulation de Goodman nous paraît intéressante en raison de sa circularité : "*Les inférences déductives sont justifiées par leur conformité aux règles générales valides, qui sont elles-mêmes justifiées par leur conformité aux inférences valides*" [104]. Reformulant la thèse d'Aristote comme "*l'affirmation que les personnes possèdent une compétence de raisonnement rationnelle*", Stephen Stich observe certaines expériences conduites par des psychologues, qui semblent remettre en question la thèse d'Aristote et "*menacer l'explication de la rationalité en termes d'équilibre réfléchi*". Il maintient cependant ses intuitions sur l'équilibre réfléchi puisqu'il n'y a pas selon lui de théorie

[103] op. cit. p. 24-26.
[104] Goodman, 1984, p. 79.

généralement acceptée sur ce qu'est la rationalité. Revenant à la littérature empirique à propos du raisonnement humain, il se penche sur les théories des psychologues évolutionnistes, puis conclut que la question "*l'homme est-il un animal rationnel ?*" est par trop simpliste et mérite d'être mieux élaborée. Il termine sur cette note : "*le défi pour les philosophes, les psychologues et éducateurs des prochaines décennies sera de concevoir de meilleures façons pour nos esprits de l'âge de pierre de traiter des problèmes de raisonnement que nous rencontrons à l'âge des voyages spatiaux*..."

- Discussion

Il semble évident que tout homme qui entreprend de discuter une thèse se présuppose compétent pour traiter de celle-ci. C'est ce que nous faisons nous-même lorsque, prenant ici la plume, nous prétendons discuter la thèse de Stich. De plus, discuter de la rationalité de l'homme implique deux faits, au moins : connaître la rationalité et se connaître soi-même comme rationnel. Donc, si la rationalité est nécessaire à celui qui prétend discuter la rationalité, Stephen Stich a la réponse à sa question de départ par le seul fait de la poser, et de se présenter implicitement comme compétent pour l'aborder. Car il ne pourrait pas se demander ce qu'est un être rationnel et prétendre y répondre s'il ne savait pas ce qu'est être rationnel et s'il ne l'était lui-même. Plutôt avons-nous un premier élément de réponse : il existe au moins un homme rationnel. La question devient donc "Y a-t-il d'autres êtres rationnels ?" A nouveau, cette question appelle une réponse positive car ne sauraient être exclus de la classe des hommes qui méritent l'attribut rationnel Aristote lui-même, en tant qu'auteur de la thèse de la rationalité, ainsi que tous ceux qui se sont montrés capables de la comprendre et de la discuter. Seraient à inclure dans cette classe les philosophes de l'esprit qui ont approché la notion de la rationalité de manière normative et les psychologues qui l'ont approchée de manière empirique du point de vue des sciences expérimentales.

Surgit alors la nouvelle question, de savoir si tous les hommes le sont. Si certains hommes, philosophes, psychologues et sans doute d'autres, méritent l'attribut "rationnel", alors ou bien (i) il s'agit d'un caractère qui est propre à la condition d'homme et dans ce cas la question est "l'homme est-il un animal rationnel par essence ?". La rationalité étant supposée d'essence humaine ou liée à sa condition, tous les hommes y ont accès sauf ceux qui ont perdu momentanément ou durablement cette qualité, ou bien ceux qui, bien qu'étant des hommes, l'ont perdue par accident. Si la question est devenue "la rationalité est-elle d'essence humaine ou non ?", il suffit qu'un homme soit rationnel pour que tous le soient. Or, Aristote, au moins, l'est. Donc l'homme est un être rationnel par essence.

Ou bien (ii) il s'agit d'un caractère qui est attribuable à certains hommes seulement et la question devient celle du tracé de la frontière entre les hommes que l'on peut qualifier de rationnels et ceux à qui il faut refuser cette qualité. Observons que le tracé ne peut être réalisé que par un homme lui-même rationnel, sinon le tracé resterait sans valeur pour notre raisonnement.

Ici, le problème se complique, car se dessine un cercle vicieux. Lorsqu'un psychologue décide de créer un test révélateur de la rationalité, il se considère lui-même comme rationnel : qu'est-ce qui permet à cet homme de se poser lui-même comme rationnel ? a-t-il été adoubé par d'autres ? qu'en est-il de ces autres ? Nous voilà conduit vers une régression à l'infini, sauf à trouver un fondateur de la lignée. Cette série de questions reste sans réponse sauf à fonder arbitrairement des critères de rationalité de premier ordre qui permettraient de constituer un premier groupe d'hommes rationnels qui établiraient eux-mêmes, pour les autres, des épreuves de rationalité. Nous sommes au cœur du problème de la connaissance et de la justification vérifiée de la croyance qui est à l'amont d'elle, comme nous le verrons plus loin.

De même, Stephen Stich nous invite-t-il à définir la rationalité. Celle-ci ne saurait être définie que par des hommes eux-mêmes rationnels. Comment pourraient-ils se considérer aptes à définir la rationalité sans avoir défini la rationalité ?

Nous sommes entrés dans le cercle vicieux, celui, autoréférentiel, de l'infini, et celui de l'énoncé qui se présuppose lui-même. Or, pour déceler un paradoxe dans un discours, il faut être rationnel (nous pourrions dire doublement rationnel). Supposons tout de même qu'il existe des hommes qui ne sont pas rationnels. D'autres le sont, qui se sont montrés capables de traiter de la question de la rationalité ou parce qu'ils se sont établis comme tels.

Selon Stephen Stich, la nature des "représentations mentales" serait symbolique, les symboles exprimant des propositions et les programmes traitant ces propositions seraient configurés pour respecter la théorie de la preuve. Nous observerons que la théorie de la preuve est seconde. C'est elle qui a été échafaudée pour fournir un cadre théorique aux constatations empiriques des résultats des raisonnements humains et non l'inverse. Or, lorsque l'on se penche sur la littérature empirique à propos du raisonnement humain et les théories des psychologues évolutionnistes, on voit la confusion des niveaux de la langue qui s'y loge, et qui à nouveau, conduit au paradoxe. Reprenons la proposition déjà citée : "*le défi pour les philosophes, les psychologues et éducateurs des prochaines décennies sera de concevoir de meilleures façons pour nos esprit de l'âge de pierre de traiter des problèmes de raisonnement que nous rencontrons à l'âge des voyages spatiaux*..."

Les questions posées par les voyages spatiaux sont culturelles, et leur résolution ne relève pas de l'évolution, mais de la culture. Il est hasardeux d'avancer que la configuration de l'esprit humain, dans ses potentialités, a évolué depuis l'âge de pierre. Le phénomène évolutif majeur est sans doute celui qui a conduit Homo sapiens à se trouver doté de la capacité d'élaborer un langage, et donc de penser. Ce qui a évolué depuis est l'*usage* que l'homme fait de sa capacité de penser. Toutefois, cet usage ne relève pas de la théorie de l'évolution, mais d'une extension métaphorique de celle-ci, par glissement de sens du scientifique au vulgaire, selon le mot de Frege. Ainsi, les problèmes posés par les découvertes techniques sont des questions posées à l'homme par l'homme. La capacité de répondre à ces questions est d'ordre culturel. De même, le sujet qui ne sait répondre immédiatement à la question figurant à un item de test psychologique n'est intrinsèquement irrationnel que s'il s'avère incapable d'*apprendre* à y répondre "correctement". L'évolution a conditionné les capacités d'apprentissage de l'homme et de transmissibilité de celles-ci. Évolution et apprentissage sont de types d'ordre différents. Aristote n'avait-il pas distingué la réalisation en puissance de la réalisation en acte ?

Raisonnons par l'absurde : autrement dit, admettons que si la proposition "l'homme n'est pas un animal rationnel" conduit à une absurdité (une de ses conséquences est à la fois vraie et fausse), alors la proposition est fausse.

(1) Si l'homme n'est pas un animal rationnel alors je ne suis pas rationnel.

(2) Si je ne suis pas un être rationnel alors il est possible que mon énoncé soit faux.

(3) Si mon énoncé est faux alors il est possible que je sois un être rationnel.

(4) Si je suis un être rationnel alors mon énoncé est vrai et alors je ne suis pas un être rationnel.

On n'est pas tout à fait dans le cas du Menteur -«*je mens si et seulement si je ne mens pas*»- mais dans une forme voisine, de type «*je suis ¬m si je suis m et il est possible que je sois m si je suis ¬m*».

La proposition «*l'homme n'est pas un animal rationnel*», qui conduit à une absurdité, doit être rejetée et la question "l'homme est-il un animal rationnel ?" n'a pas de sens.

À l'inverse, si la rationalité est, comme le pensent les fonctionnalistes, la capacité de l'homme à se conformer aux règles de la logique, la logique étant une construction humaine, l'homme est rationnel.

c) Le paradoxe de la connaissabilité de Fitch

En 1963, Frederic Fitch avait démontré un théorème affirmant que s'il existe une vérité inconnue alors le fait qu'existe une vérité inconnue est lui-même inconnaissable. Il en est résulté qu'il existe des vérités qui ne nous sont pas connues et que nous devons nous résoudre à n'être pas omniscients. Ainsi, il y a une vérité inconnaissable. Or, le principe de connaissabilité pose que toute vérité est connaissable. Toute théorie qui découle de ce principe se trouve alors menacée.

En effet, si l'on accepte le principe de connaissabilité, on ne peut admettre qu'il existe des vérités qui ne sont pas connues. Cela revient à dire que toutes les vérités sont connues. Ces conclusions de Fitch furent considérées comme une réfutation du vérificationnisme. Notre propos ici n'est pas d'entrer dans ce débat, mais de nous intéresser à la nature de l'énoncé de Fitch, théorème ou paradoxe ?

Ce qui a été désigné plus tard sous l'appellation de "paradoxe de la connaissabilité" de Fitch est présenté comme "*problématique sur le plan philosophique car il menace toutes les théories philosophiques pour lesquelles toutes les vérités sont connaissables en principe*". Dans *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?*, Joseph Vidal-Rosset[105] expose le raisonnement que Fitch a publié en 1963, ainsi que la démonstration de H. Rückert.

Voici la reprise de ce raisonnement, en clair. Lorsque nous ferons appel (brièvement) des notations, nous emploierons les conventions d'usage : p et q sont les variables propositionnelles ; K est l'opérateur épistémique «il est connu par quelqu'un à un moment donné que» ; KP est le principe de connaissabilité ; M est l'opérateur modal «il est possible que». De même, le terme "connu" est pris au sens de "appartenant au domaine de la connaissance".

Le principe de connaissabilité affirme que toutes les vérités sont connaissables. Selon ce principe, il est *possible* que toute proposition soit connue par quelqu'un à un moment donné.

Par ailleurs, Fitch a démontré deux règles (*) ci après :

* Si une conjonction est connue alors chaque membre de la conjonction est connu.

* Si un énoncé est connu alors cet énoncé est vrai.

Il est impossible que soient connues à la fois une proposition et la non connaissance de cette proposition [se dérive de (*) et de la définition de la

[105] Voir : Vidal-Rosset, 2004, pp. 62-69. Voir aussi F. Fitch *A logical Analysis of Some Value Concepts*, in *The Journal of Symbolic logic* 28, pp. 135-142, 1963, et aussi H. Rückert, *A solution to Fitch's Paradox*, Gabbey et al., *Logic, Epistemology and the Unity of Science*, 2005.
Voir également Brogaard, Salerno, *Fitch's Paradox of Knowability*, Stanford Encyclopedia of Philosophy, où est donnée la démonstration de Fitch et ses nombreux commentaires et discussions, y compris la thèse de Kvanvig, selon laquelle la proposition de Fitch est un sophisme modal, http://plato.stanford.edu/entries/fitch-paradox/.

nécessité].

Instance de KP : si une proposition est vraie et si cette proposition est inconnue alors il est possible que l'on sache à la fois que la proposition est connue et qu'elle est inconnue.

Or, on sait que le conséquent du conditionnel est faux, ce qui implique la négation de l'antécédent : «Il est faux qu'une proposition soit à la fois vraie et inconnue».

En logique classique, ceci est équivalent à «si une proposition est vraie alors elle est connue». Ceci revient à dire, selon Fitch, que si toutes les vérités sont connaissables alors elles sont connues par quelqu'un, ce qui est l'affirmation de l'omniscience.

Discutons.

Le principe de la connaissabilité affirme que toutes les vérités sont connaissables.

S'il n'existe pas un énonciateur-vérificateur au moins, il n'y a pas de vérité susceptible d'être connue.

Si une vérité existait sans que personne ne connaisse son existence, on ne pourrait en parler.

Autrement dit, la supposition que toutes les vérités sont connaissables renvoie aux deux propositions (i) et (ii) qui suivent.

(i) Une vérité est un énoncé tenu pour vrai.

La proposition est énoncée et vérifiée par quelqu'un. S'il existe quelqu'un qui énonce et qui tient l'énoncé pour vrai, cet énoncé est connu au moins d'une personne. Donc, si la proposition est vraie alors il est nécessaire qu'elle soit connue (d'au moins une personne). Si la proposition est vraie alors elle est connue, en vertu de l'axiome de Kripke.

(ii) Si une vérité est connue d'au moins une personne, il est possible qu'elle soit connue d'autres personnes. La formule Kp signifie : « p est connu par la personne au moins qui énonce la proposition et la tient pour vraie» et aussi : «p est connu de et tenu pour vrai par quelques autres personnes».

De (i) et de (3) de Fitch, il découle que si p alors Kp et si Kp alors p, pour une connaissance et une personne données. La vérité d'une proposition est la condition nécessaire et suffisante de sa connaissance (par une personne au moins).

Si une proposition est connue de quelques personnes alors pour ces personnes il est impossible que soient vrais simultanément p et la méconnaissance de p.

La formule «si une proposition est vraie et si cette proposition est inconnue alors il est possible que l'on sache à la fois que la proposition est

connue et qu'elle est inconnue», qui est une instance de KP, n'est pas un énoncé bien formé, car son conséquent a une structure paradoxale. Il s'énonce en clair : «pour toute proposition, il est possible à quelqu'un à un moment donné de connaître la proposition et de connaître que cette proposition est inconnaissable. Il est possible de {«connaître p» et de «connaître que p est inconnaissable»} se présente comme une fonction propositionnelle pour laquelle on admet pour arguments de celle-ci des termes qui présupposent la fonction. On sait que ceci est générateur d'antinomie. On sait que les conclusions d'une antinomie sont indécidables.

Le raisonnement de Fitch tel qu'il est présenté dans l'article de Berit Brogaard et Joe Salerno[106] repose sur deux suppositions. La première est le principe de connaissabilité et la seconde la supposition de la non-omniscience.

En clair, (KP) s'énonce : «Pour toute proposition, une proposition vraie est une proposition qu'il est possible que quelqu'un connaisse à un moment donné».

La supposition de la non-omniscience (NonO) s'énonce : «Il existe une proposition vraie et inconnue de quelqu'un à un moment donné».

KP se décline normalement en :

(KP1) «Quelques propositions vraies sont telles qu'il est possible que quelqu'un les connaisse à un moment donné» ;

(KP2) «Aucune proposition vraie n'est telle qu'il est impossible qu'elle soit connue de quelqu'un à un moment donné».

NonO a pour conséquences :

Pour toute personne, à un moment donné, il existe une vérité non connue, qui se décline en :

(NO1) Pour quelques personnes à un moment donné, il existe une vérité inconnue ;

(NO2) Aucune personne à un moment donné n'est sans avoir une vérité inconnue.

En vertu de (NO2), aucune personne à un moment donné ne connaît toutes les connaissances.

Par conséquent, personne n'est en mesure d'affirmer (KP2).

KP et NonO apparaissent comme incompatibles, car leur conjonction conduit NonO à englober son contraire, prenant la forme :

«Une personne qui ne connaît pas toutes les vérités peut construire un énoncé qui présuppose la connaissance de toutes les vérités».

Il reste possible de considérer sous un autre angle ce que nous pourrions dénommer le paradoxe de la connaissance. Pour cela, nous allons

[106] op. cit. consultable sur http://plato.stanford.edu/entries/fitch-paradox/

avancer successivement quelques propositions.

1. Appelons “fait” ce qui arrive dans le monde, admettons que nous avons connaissance des faits par nos sens et que nous construisons des représentations sensorielles de ces faits dans notre esprit.

2. Appelons “symbole” un modèle d’une représentation sensorielle. Admettons que ce symbole est une convention entre humains et qu’il peut être de nature imagée ou de nature langagière.

3. Le lieu de la formation d’un paradoxe est le symbole et non le fait. Le paradoxe visuel résulte d’un traitement de l’image qui conduit à l’indécidable. Le paradoxe linguistique résulte d’un traitement des énoncés qui conduit à l’indécidable par le procédé d’englobement de son contraire.

4. Les langages formels sont des modèles formels de la langue. L’antinomie est le modèle logique du paradoxe linguistique.

Voyons maintenant la connaissance.

5. Une connaissance est un discours sur un fait et non seulement le fait lui-même. Un fait devient une connaissance si et seulement si quelqu’un dit “j’ai connaissance de ce fait”. Sinon, il n’est pas marqué de différence entre un fait et la connaissance du fait, comme dans le performadoxe qui confond “p” avec “je dis p”.

6. Le discours sur le fait est tenu par quelqu’un. S’il n’y a personne pour énoncer une connaissance alors cette connaissance n’existe pas (ou pas encore).

7. Le discours est tenu pour vrai par quelques uns, au moins par la personne qui l’énonce.

8. Ce discours est connu de quelques autres.

9. Donc, aucun discours sur la connaissance ne peut s’examiner indépendamment du ou des sujets qui énoncent, qui tiennent pour vrai, et qui ont connaissance.

10. Toute personne qui déclare qu’une connaissance est connue ne peut méconnaître qu’elle possède cette connaissance.

11. Aucune personne qui énonce une proposition vraie relative à *tous* les (chacun des) objets d’un ensemble ne peut méconnaître un seul de ces objets.

12. Si une personne déclare quelque chose sur *toutes* les connaissances, elle ne peut donc pas *ne pas* les connaître toutes.

13. NonO dit que nous ne sommes pas omniscients.

Donc personne ne connaît toutes les connaissances.

Or, pour vérifier la validité de son propre énoncé, l’énonciateur de NonO doit connaître *toutes* les connaissances ou toutes les personnes connaissant.

Par conséquent, NonO n’est vérifiable que s’il est faux, et s’avère

invérifiable s'il est vrai.

Le principe de non-omniscience est paradoxal, tous les corbeaux sont noirs, y compris dans celui des mondes possibles où il est impossible de vérifier qu'ils le sont tous.

5. Paradoxe et philosophie de la connaissance

Finalement, peut-on savoir si la pragmatique de la communication humaine est une théorie fiable ? L'examen critique des hypothèses théoriques suppose la vérification de la cohérence, qui peut se tenter en s'inspirant des principes en vigueur dans les systèmes formels. On sait qu'un système hypothético-déductif présente un caractère de complétude si toute proposition de ce système obéissant aux règles de formalisation peut être soit démontrée, soit réfutée.

> La complétude syntaxique est telle que le système est complet si et seulement si toute adjonction d'une formule non déductible conduit à une contradiction. Prouver la complétude du système suppose : d'examiner les présupposés, d'écarter ceux qui ne font pas partie de la théorie et d'identifier ceux qui lui sont intégrés et les soumettre à la preuve ; de distinguer le niveau de langage de la théorie de celui de l'analyse que l'on fait de cette théorie ; de soumettre à la preuve la non contradiction ; de prouver l'indépendance des axiomes.

Le nombre des présupposés dans le domaine de l'humain fait douter des chances d'aboutissement d'une tentative de cet ordre. La complétude sémantique est telle que tous les énoncés exprimables dans ce système sont dérivés des axiomes du système. Autrement dit, toutes les propositions valides de la théorie se déduisent du système d'axiomes. On applique les règles générales de la déduction (il n'en existe pas de spécifiques à cette théorie). Avec ces règles et à partir des axiomes, on montre qu'un résultat de cette déduction peut devenir un théorème et peut être un outil ou un instrument. Est à démontrer que la thérapie, formée des instruments et des outils, est une déduction de l'axiomatique. Est à vérifier que ces résultats ne sont pas contradictoires.

Au niveau des applications, encore, nous aurions à montrer que la résolution des cas découle de l'application des théorèmes déduits de l'axiomatique. Nous tenterons de montrer que les cas non résolus sont indécidables et ne mettent ni la thérapie en échec ni la théorie en cause.

Reste entière, pour le moment, la question de la recherche d'une

procédure susceptible d'invalider la thérapie et donc la théorie.

Au niveau de la modélisation, nous vérifierons si le *Système général* est un modèle possible pour la théorie. Nos références restent Hilbert & Ackermann "*si la théorie admet un modèle, alors, elle est non contradictoire*" et Gödel "*réciproquement, tout système d'axiomes non contradictoires du premier ordre admet un modèle*".

> *"La recherche des fondements n'est plus une reconstruction unique de toutes les théories dans une même langue et sur le même niveau ; elle devient désormais une étude des systèmes formels en tant qu'objets au sein d'un langage qui n'est plus le sien".* [107]

Parmi différents sens possibles des termes qui suivent, nous en avons retenu un, qui est celui que nous lui donnerons dans la suite de ce texte.

"Théorie" sera pris au sens de "*synthèse cohérente et explicative des faits, reposant sur une axiomatique et prétendant à la rigueur déductive*". La Pragmatique de la communication humaine, $\mathcal{P}$, est celle issue des travaux du "groupe Bateson", formalisée par Watzlawick avec, à l'origine, la caution de Bateson. En l'occurrence, les *faits* sont les observables dans l'interaction humaine, au sein d'une communication. La rigueur du raisonnement reste compatible avec l'imprécision inhérente aux faits observés (l'incertitude est calculable, dans les sciences reposant sur des modèles mathématiques). Les faits sont les actes du corps et du langage qui forment les comportements humains.

"Présupposé" désignera les énoncés relatifs à des questions invérifiables, pris pour accordé explicitement ou implicitement.

"Modèle" sera pris sous deux sens différents, qui seront précisés. Le premier est "interprétation sémantique d'un système d'axiomes", notre hypothèse étant que la sémantique des mondes possibles est un modèle pour $\mathcal{P}$. Le second est celui de "représentation construite de l'objet à comprendre".

"Thérapie", $\mathcal{T}$, désignera la méthode thérapeutique, c'est-à-dire les instruments servant à évaluer une situation problématique et à émettre une prévision sur son évolution, et l'ensemble des procédés visant à induire le changement. La thérapie repose sur $\mathcal{P}$, et nous démontrerons qu'elle en est déduite.

"Instruments" et "outils" désigneront respectivement, dans la thérapie, ce qui permet d'évaluer et ce qui permet d'agir.

Dans ce qui suit, nous examinons successivement $\mathcal{P}$ et $\mathcal{T}$, ainsi que les liens entre eux.

---

[107] Corrado Mangione, cité par Gianbruno Guerrerio, 2004.

La discussion de la validité de la théorie de Palo Alto conduit, nous l'avons dit, à étudier sa cohérence interne et à comparer son discours à celui des théories rivales. La question de la place et du statut de $\mathcal{P}$ dans le domaine des connaissances, est celle de l'épistémologie. Examiner $\mathcal{P}$ à l'aide des outils et instruments de l'épistémologie suppose une série de choix, relatifs à ce qui est entendu par épistémologie, relatifs au courant de celle-ci auquel nous nous référerons et à ceux de ses instruments que nous utiliserons.

Rappelons très brièvement quelques positions récentes sur le sujet de la philosophie de la connaissance, afin de choisir et de justifier la position que nous adopterons pour aborder notre question. Classiquement, on conçoit l'épistémologie ou bien comme enquête générale sur la connaissance, ou bien comme corpus de doctrines sur le sujet étudié, que ces doctrines soient propres à un philosophe particulier ou à un domaine spécifique de la connaissance, science, histoire des sciences. "Épistémologie" sera pris ici, au sens de Julien Dutant et Pascal Engel[108] qui suivent l'usage de Meyerson, comme synonyme de philosophie de la connaissance dans son acception la plus large : "*enquête philosophique générale sur la nature, les sources, et les limites de la connaissance"*. La discussion des différents sens qu'ont pu prendre ces deux termes et celle des raisons de ce choix ainsi que des implications de celui-ci sort du cadre de la présente étude. En accord avec Sandra Laugier et Pierre Wagner[109] , nous ne chercherons pas à tracer les limites entre philosophie des sciences, philosophie de la connaissance et philosophie de l'esprit.

Pour mémoire, nous rappellerons les points de départ des développements récents de la philosophie analytique de la connaissance. Ceux-ci ont été attribués d'abord à la reformulation par Chisholm[110] de la définition classique du Théétète «*X sait que P, si et seulement si (i) X croit que P, (ii) P est vrai, et (iii) X est justifié à croire que P*». Ils l'ont été ensuite au problème de Gettier, "*Je me crois fondé à savoir que j'ai mon passeport sur moi, parce que je l'ai mis dans ma poche, mais j'ignore qu'il m'a été dérobé par un pickpocket*", qui a entraîné un nombre important de propositions de résolution. Enfin, viennent les résurgences du trilemme d'Agrippa (repris par Fries, et Münchausen) : "*Pour fonder la connaissance, (i) ou bien il faut sans cesse recourir à des connaissances antérieures, et on régresse à l'infini, (ii) ou bien nos connaissances sont fondées en dernier lieu sur des principes et jugements de base qui ne sont eux-mêmes fondés sur rien d'autre, auquel cas*

[108] Pour le problème de la théorie de la connaissance, sa définition, les distinctions entre ses différents sens possibles, les affinités avec la gnoséologie, le parallèle avec la méta-éthique, l'historique et la présentation des théories contemporaines voir Dutant et Engel, 2005, pp. 9-13.

[109] Laugier et Wagner, *Philosophie des sciences, tome I,* 2004, p. 11.

[110] *Perceiving*, 1957, cit. par Dutant et Engel, p. 13.

l'arrêt de la régression est purement arbitraire, (iii) ou bien la justification de la connaissance est circulaire" [111].

De là, découlent les théories récentes de la connaissance. Les théories internalistes sont basées sur le postulat que le sujet connaissant a accès aux justifications de ses croyances (thèse KK = je sais que je sais). Les théories externalistes refusent le postulat KK. Dans le courant internaliste sont distingués le fondationnalisme, ou choix arbitraire du fondement des connaissances (ii d'Agrippa) et le cohérentisme, ou admission que les connaissances se fondent les unes les autres et se soutiennent ensemble (iii d'Agrippa).

Nous adopterons une position que nous voulons cohérente avec la pragmatique de la communication humaine. Pour nous, les discours de l'homme sur la connaissance et ses fondements sont un cas particulier de la communication, et de la modélisation possible de ses messages verbaux par la logique. Y a-t-il là le risque d'un paradoxe : évaluer une connaissance théorique à l'aide d'outils métathéoriques qui présupposent ceux de la connaissance examinée ? Nous prendrons ce risque en compte. Cette question est méta-épistémologique.

Nos présupposés.

Dans sa réflexion sur le monde, le sujet se trouve à la croisée de deux flux d'informations. L'un est proprement réflexif : le sujet traite ses perceptions sensorielles, les réarrange en représentations et (se) tient des discours sur ces représentations. L'autre, le flux externe, est constitué d'informations en provenance du monde, de ce qui s'y produit de phénomènes, de faits, "*tout ce qui arrive*", de discours sur les faits tenus par ses semblables, et de discours sur les discours, puis de discours sur ces métadiscours et ainsi de suite. Une caractéristique du sujet est d'opérer en permanence des vérifications de cohérence entre d'une part les discours qu'il se tient en "privé" dans leur hiérarchie, langue, métalangue, etc. et, d'autre part, ce qu'il reçoit du monde : les faits qu'il perçoit et se représente et les discours qu'il entend, hiérarchisés eux aussi. C'est ainsi que nous adaptons de manière simplifiée, dans ces présupposés, la notion wittgensteinienne d'absence de langage privé.

De ce point de vue, que désignerons-nous par le terme connaissance ? On peut appeler connaissance, le fait de savoir que tel végétal est un arbre plutôt qu'un arbrisseau, un érable de Montpellier plutôt qu'un pistachier lentisque. Cela reste un discours de premier degré sur les choses, une description, une convention, dont la vérification soulève des problèmes que

[111] Dutant et Engel, op. cit. p. 18.

nous qualifierions de sémantiques plus que d'épistémologiques. La seule connaissance à laquelle il y est fait appel est celle de la convention de vocabulaire. Pour le cas de la psychothérapie, nous pouvons dire que la thérapie, ses outils et ses instruments sont des pratiques, forgées empiriquement, dont l'évaluation relève d'une méta-technique, d'une technologie, et non d'une théorie. Sa validation reste sous la dépendance directe de ses résultats. Les connaissances qui y sont mises en action sont des discours des faits, et non des théories explicatives de ceux-ci. Les questions qui s'y posent sont "si j'interviens ainsi, le thérapisant va-t-il réagir comme cela ?" Les réponses à ce type de question se trouvent dans l'observation des réactions. Ce n'est pas de ces connaissances-là que nous voulons traiter.

Ce qui nous intéresse est l'*explication* de ce qui est constaté. Celle-ci est un discours *sur* le discours des faits. Je constate que le thérapisant me dit qu'il va mieux lorsque je lui suggère de vouloir aller mal. Je m'explique ce qui s'est produit à partir du corpus théorique que j'ai adopté, et la cause peut être de nature sexuelle, cognitive, logique ou spirituelle. Ce qui fait l'objet de nos réflexions est ce discours explicatif. Ce discours est de niveau deux, un métadiscours qui, pour être parfait, devrait être exprimé dans une métalangue (L'usage du latin comme support exclusif de discours scientifique est interprétable comme une tentative de se protéger des possibles paradoxes pouvant résulter des confusions entre langue et métalangue).

Cela posé, et dans ce cas seulement, la question de l'internalisme et de l'externalisme se trouve dénouée. À ce niveau, la connaissance ne peut pas ne pas être réflexive. Lorsque je m'interroge sur la nature, les sources et les limites des connaissances qu'a le thérapeute des théories qu'il met en œuvre à travers sa pratique, je ne puis prétendre qu'il n'a pas connaissance de la justification de ses connaissances. Le thérapeute se réfère constamment à son corpus théorique pour s'expliquer, à partir de celui-ci, ce qui se passe dans la situation thérapeutique. De même, une connaissance de ce type est nécessairement partagée.

Il existe des thérapeutes qui ont à ce point réifié les concepts explicatifs auxquels ils font appel qu'ils les considèrent comme des "faits" du monde. Un thérapisant rapporte à la fois les paroles échangées avec sa mère et ses propres interprétations œdipennes. Un thérapeute peut se dire de son thérapisant "tiens, il a changé de cravate", aussi bien que "les esprits malins ont commencé à quitter son cerveau". Dans les deux cas, il y a oubli de la différence entre un observable et un concept interprétatif. Il est vrai que (vrai ?) repérer un paradoxe dans le discours d'un interlocuteur se fait aussi dans une métalangue : cela ne devient un *virtus dormitiva* que si l'on prête au paradoxe des "vertus" pathogènes. C'est pour cela qu'il nous faut garder présente à l'esprit la distinction des niveaux de langage.

La question "fondamentalisme *vs* cohérentisme" ne se pose que si l'on accepte le trilemme d'Agrippa. Or, rien ne dit que l'épistémologue doit nécessairement faire un choix entre les manières de fonder la connaissance telles qu'elles sont posées par le trilemme. Pourquoi la connaissance ne serait-elle pas fondée *et* sur le consensus entre les sujets, *et* sur les conditions de l'arrêt arbitraire des régressions à l'infini, *et* sur un ensemble de connaissances qui se vérifieraient entre elles ? Pourquoi d'ailleurs faudrait-il nécessairement "fonder" la connaissance ? À quel besoin répond la métaphore du fondement ? Il est possible de prendre la question de la connaissance par une autre entrée. Vérifions l'hypothèse consistant à considérer la langue comme un modèle. Nous développerons un peu plus loin la notion de modèle, prise au sens d'une représentation construite de l'objet à comprendre "*qui puisse offrir à l'échelle convenable les mêmes comportements.* (La modélisation) *postule que la connaissance de ce modèle et de la façon dont il a été construit apporte une connaissance du phénomène qu'il simule"* [112]. L'homme, à partir de ses perceptions, se fabriquerait les représentations des faits du monde dont il est témoin. Ceci en constitue pour lui un premier modèle, copie imagée (images plurisensorielles). Lorsque l'homme veut échanger avec son semblable sur les représentations qu'il s'est fabriquées, il emploierait un autre générateur de modèles qui est la langue. Son discours est une image verbale du monde. "Il fait beau", "Le chat est sur la natte" sont ainsi des modèles, isomorphes du système-langue et homomorphes des faits du monde qu'ils représentent, au même titre qu'un schéma. Première question : peut-on dire d'un schéma qu'il dit la vérité, ou bien qu'il démontre quelque chose, ou bien plutôt qu'il représente ce qu'il est censé représenter ? La question n'est pas celle de la vérité, mais celle de la puissance évocatrice, de la fidélité du modèle à l'original, ce qui se traduit par la notion de *correspondance* entre modèle et phénomène.

Je demande à un enfant "dessine-moi un lapin". Il dessine. Je vois un canard. Il tourne le dessin : je vois un lapin. J'approuve. L'enfant qui a dessiné le lapin-canard se trouve conforté dans sa capacité de représentation. Il sait qu'il sait dessiner un lapin. Il sait que je peux, sous certaines conditions, prendre le lapin pour un canard. Cette connaissance première (de premier degré, de représentation des faits) peut-elle être autre qu'interactive ? Peut-on être externaliste sans faire appel à un tiers ? Comment l'externaliste peut-il ne pas savoir qu'il l'est ? S'il sait qu'il ne peut pas ne pas savoir ce qu'est l'externalisme, il lui est impossible de rejeter la thèse KK. La question que nous venons de soulever devient celle de la vérification de la représentativité du modèle, qui est l'étude de la correspondance. Le lecteur aura remarqué

[112] Le Moigne, 1990, p. 112.

que cette question est d'ordre supérieur. À la question "que représente le dessin ?", nous avons substitué "le dessin est-il représentatif ?". Elle débouche sur la théorie du dessin.

Revenons à la psychothérapie. La question qui nous intéresse est celle de la pertinence des théories qui les sous-tendent. Les psychothérapies reposent sur un discours théorique ou explicatif des origines supposées des troubles qu'elles sont censées guérir. Cela implique que des hypothèses soient faites sur le fonctionnement de l'esprit humain. Nous appellerons "théorie" les explications, quelles qu'elles soient. Nous appellerons "méthode thérapeutique" l'ensemble des procédés ayant pour but de résoudre le "problème", quelle que soit la nature de celui-ci, qui peut se trouver à l'amont du trouble, générant la souffrance. Du point de vue méthodique, nous ne ferons pas de distinction épistémologique entre les techniques psychothérapiques, dans la mesure où toutes sont empiriques.

Mais au fond, que faire des théories de la connaissance ? La plupart des auteurs s'accordent sur cette idée de base que la connaissance est une croyance justifiée ($\Pi K\ K \mapsto CJ$), même si Mc Dowell (1995) et Williamson (2000) contestent cette prémisse de base. Même si aucun accord n'a pu se trouver entre épistémologues sur la notion de justification, le problème reste celui de la justification. Nous pouvons réexaminer cette question à partir d'un énoncé de Kurt Gödel[113] :

> "*Un modèle arithmétique de l'analyse (modèle arithmétique de second ordre) n'est en effet rien d'autre qu'une relation d'appartenance satisfaisant l'axiome de compréhension suivant :*
>
> $$\exists n\ \forall x\ (x \in n \leftrightarrow f(x))$$
>
> (il existe un ensemble n tel que pour tout nombre x, si x est un élément de n, alors la propriété f(x) est vraie et vice versa)
>
> *Quand on remplace f(x) par «f(x) est démontrable», une telle relation est facile à définir. Donc si les termes vérité et démontrabilité étaient équivalents, nous aurions atteint notre but. Il découle cependant de la solution correcte des paradoxes sémantiques, que la «vérité» des propositions d'un langage ne pourra jamais s'exprimer dans le même langage, contrairement à la démontrabilité. Par conséquent vrai est différent de démontrable*."

Nous dirons que, à un premier niveau, les échanges en séance entre thérapeute et thérapisant aboutissent à un certain résultat (la personne ne voit plus comme problématique une situation qui était vue comme telle). Au niveau supérieur, la théorie donne de ce qui s'est produit une explication.

[113] Lettre non publiée, 1960, citée par Guerrerio, 2004.

Cette explication repose, dans cette thérapie, sur l'axiomatique et sur le type de raisonnement qui conduit de l'axiome au théorème, qui est du registre de la démonstration. Au niveau encore supérieur, la logique se prononce sur la validité, sur l'attribution d'une valeur de vérité, vrai et faux, aux raisonnements qui conduisent des axiomes de la théorie aux théorèmes déduits de ceux-ci, mais jamais aux axiomes eux-mêmes. Ainsi, la pertinence de la théorie s'examine du point de vue de la validité des chaînes d'inférence qui conduisent des axiomes aux théorèmes et de la comparaison des prédictions du modèle théorique (théorèmes appliqués à la situation analysée) et des résultats.

Nous retiendrons, pour la suite de notre étude, les résultats de nos choix : nous prenons "épistémologie" au sens de philosophie générale de la connaissance et des sciences.

La connaissance qui nous intéresse, celle du statut de la psychothérapie au regard de la philosophie générale de la connaissance, n'est pas celle du discours des faits, outils et instruments de la thérapie, mais celle du discours de niveau supérieur, celui des explications des discours des faits.

Ces explications constituent le discours théorique de la psychothérapie, lui-même pris au sens d'ensemble de propositions visant à modéliser le comportement des observables.

La validité du modèle est fonction de son caractère prédictif.

La cohérence du modèle théorique est donnée par l'examen des modes de raisonnement qui conduisent des axiomes aux théorèmes.

Le thérapeute connaissant son système de modélisation, ne peut pas ne pas avoir accès à la justification de sa théorie : dans son cas, la connaissance implique une connaissance de la connaissance.

La connaissance est une croyance justifiée et la justification trouve sa source dans : (*i*) la validité des raisonnements qui conduisent des axiomes aux théorèmes (validation extérieure par la logique et débouchant sur un jugement de type vrai/faux), (*ii*) la valeur prédictive du modèle, ou rapport entre la situation future après processus simulée par le modèle et la situation observée à l'issue du processus, (*iii*) la vérification permanente du processus de justification.

CHAPITRE 4

RELECTURE DE L'AXIOMATIQUE

L'action, la seule activité qui mette directement en rapport les hommes,
sans l'intermédiaire des objets ni de la matière,
correspond à la condition humaine de la pluralité,
au fait que ce sont des hommes et non pas l'homme, qui vivent sur terre et habitent le monde.

Hannah Arendt

Vérifier la cohérence de $\mathcal{P}$ peut se faire en mettant la théorie à l'épreuve des thèses appartenant au même champ, cela pour permettre de décrire plus précisément l'état de la théorie et sa place vis-à-vis des théories affines. Il importe donc de distinguer, dans les confrontations, les éléments théoriques communs, les éléments séparés ou contradictoires, qui les opposent, les éléments pré-théoriques qui relèvent des présupposés. Cet examen conduit à procéder à des ajustements formels de certains aspects de la théorie, dans le but d'en renforcer la cohérence, si nous le pouvons, et en restant attentif au principal danger consistant à vouloir démontrer la cohérence de la théorie en utilisant ses objets.

Le réexamen de l'axiomatique par approche comparative des propositions émanant d'autres écoles nous conduira à entrer dans des détails méthodiques. Nous nous efforcerons de conserver la ligne générale de notre propos, ici la discussion de $\mathcal{P}$.

1. Est-il vraiment impossible de ne pas communiquer ?

Se référant au paradigme de la communicabilité de Wittgenstein, Parret énonce son propre axiome ainsi : *"Le sujet parlant, de par son discours, ne peut pas ne pas communiquer"*. Le rapprochement des formulations de Parret et de Watzlawick nous ouvre des perspectives. Ce qui leur est commun est le postulat de l'impossibilité de ne pas communiquer. Ce qui les sépare est leur définition du fait communicatif. Pour Watzlawick, chacun communique et ce, de manière non circonscrite au discours. Pour Parret, la communication est discours, lequel se trouve, par nature, réservé au sujet parlant. Cette conception essentiellement discursive du fait communicatif, Parret la partage

avec Flahaut, lequel concentre sur la parole une étude de ce qui aurait pu être celle de l'échange. Écartant de celle-ci les aspects non-langagiers, Flahaut en vient à se focaliser à son tour sur l'analyse du discours.

Ceci nous permet de mettre en relief l'implication, pour le premier axiome, d'une conception extensive de la notion de communication. Dans le monde de la pragmatique empiriste, "communiquer" est bien davantage que faire usage de la langue. Ici, tout acte est communication, car tout acte est message et tout échange inter*action*. *Communication* désignant tout ce qui arrive à un être humain, d'*être avec* un semblable, retrouve ainsi son sens premier d'échange de tout signe ou message, volontaire ou involontaire, conscient ou non conscient, verbal ou non verbal. On sait qu'au XIIè siècle, *"communiquer avait été 'avoir part, partager', proche de communier"* [114]. *"On l'a employé jusqu'au sens d'avoir des rapports sexuels, l'homme ayant cette faculté de communiquer un enfant à sa femme"* [115]. C'est un siècle plus tard seulement, qu'est apparue l'extension "transmettre quelque chose", et que s'est manifestée dans la langue la double nature de la communication : être avec *et* échanger. C'est tout récemment que le terme de communication est devenu le contenu langagier du message. Nous exclurons de nos considérations, car ce n'en est pas ici l'objet, la question de la communication sociale et médiatique. Notre champ reste celui de la communication interpersonnelle : on verra plus loin que les chercheurs de Palo Alto ont rapidement pris le parti d'étudier les échanges dans les dyades, le degré de complexité rencontré dans les triades et tétrades rendant l'analyse aléatoire.

Lorsque l'on considère *communication* dans son sens originel, être ensemble, deux personnes en présence l'une de l'autre ne peuvent pas ne pas sentir la présence de l'autre. Ceci ne peut pas ne pas les amener à percevoir sur elles les effets de la prise en compte de l'autre, donc percevoir en quoi la présence de l'autre modifie leur manière d'agir. Avoir conscience de la présence de l'autre me conduit, de même, à percevoir l'effet de ma propre présence sur le comportement de l'autre. Ainsi, *être ensemble* entraîne deux individus à ajuster par de micro-mouvements leur posture, leur position, leur gestuelle aux ajustements de la gestuelle de l'autre sur leur propre mouvement. Y compris si cet ajustement les conduit à feindre de se désintéresser de l'autre en se livrant à quelque activité isolante. Communication est ainsi et avant tout affaire d'*actes*. Cette différence entre une conception essentiellement langagière de la communication et celle de la pragmatique empiriste où tout acte a valeur de message n'est pas sans conséquences sur la façon de concevoir les problèmes humains. Là où Freud

[114] Rey, 1997, p. 819.
[115] Winkin, 1981, p. 17.

voyait, dans l'état hypnotique, comme dans le travail du rêve, quelque chose de l'ordre de la capacité d'associer et de dissocier *Wortvostellungen* et *Dingvostellungen*, les psychanalystes du courant structuraliste ne discernent plus que des rapports de signes, fussent-ils signifiant et signifié. Sensible réduction : là où le sujet possédait un corps, inconscient par nature, il ne lui restera plus qu'une figure de rhétorique. L'homme aux rats n'a plus peur des rats, mais du signifiant (R, a, t, t, e). Par contre, si tout acte est communication, alors l'inconscient est corps, lequel n'est pas plus structuré comme un langage que ne le sont les tissus osseux et musculaires, sauf à considérer que, le langage étant représentant de tout, tout est structuré par lui : mais là, nous commettons une confusion de types. La nature est structurée comme un langage *vs* la structuration de notre langage nous contraint à construire notre représentation du monde.

Marquons l'arrêt sur quatre propriétés émergentes de la communication : *Être avec ; Interagir ; Manifester l'émotion ; Transmettre un contenu*. S'établissent entre elles une hiérarchie, des appartenances ou englobements. Et ce lien se complète d'un autre, qui est rétroactif. "Ce que je te dis te renseigne sur la façon dont je *suis avec toi* et cet *être avec toi* infléchit le contenu de ce que je te dis et le ton sur lequel je le fais". Pour être précis, il nous faudra définir chacune de ces notions ainsi que les processus d'englobement et de réflexivité.

Qu'est-ce qu'on entend, ici, par acte ? Au sens qui n'est ni juridique, ni philosophique, *acte* désigne l'action humaine considérée dans son aspect observable, et qui constitue, au moins pour $\mathcal{P}$, le fait premier de la communication. Avant d'être parole, l'acte est présence, regard, immobilité et mouvement. L'acte est émission de fragrances, d'effluves, l'acte est le sentement laissé par le gibier et que relève le limier. L'acte dans la communication en appelle d'autres, de l'autre, d'où *inter*action. L'interaction, comme l'ensemble des réactions d'une personne aux réactions de l'autre, présuppose une influence réciproque, comme deux corps, fussent-ils célestes, en interaction gravitationnelle. Elle traduit la récursive et réflexive influence de deux partenaires qui sont ensemble, chacun étant déterminé par l'acte en réponse, de l'autre. Comprendre les actes de l'un sans tenir compte des actes de l'autre revient à expliquer les marées sans faire appel à l'attraction de la lune, donc à s'en remettre à quelque esprit mystérieux. Acte : le comportement humain est ainsi analysé par l'interaction. Être ensemble est co-agir, ré-agir, inter-agir. Le fait, pour au moins un être humain, d'*être* avec un semblable et, par là, d'interagir est fondamentalement le fait communicatif : la communication dans son essence. Dès lors, la communication apparaît comme nécessairement englobante, puisque revêtant

tous les aspects interactionnels. La communication est le théâtre de l'interaction, dans la mesure où elle inclut le contexte, le cadre institutionnel, sociétal, groupal dans lequel se produisent les échanges. Ainsi, à "comment es-tu avec moi ?", les réponses sont aussi bien "en vertu de/au nom de quoi", "pourquoi et comment je suis là" que "comment j'interagis". L'interaction englobe l'ensemble des échanges qui se produisent dans la communication : "comment je me/te perçois, ce que je ressens et ce que je te dis avec mes mots et mes gestes, actes et actes de langage".

Dans sa critique du schéma de Jakobson, lorsqu'il affirme que le message n'est jamais réduit à une seule fonction, que c'est toujours un mixte, une combinaison, Flahaut, sur ce point, rejoint *P*. "*La voix est corps !*" disait la grande Rena Mirecka[116]. Le corps, les actes et la parole sont un. La voix englobe le discours, lequel en est un élément. Le discours partage le toit de la maison parole avec ses cousins non-verbaux : ton, grain, débit, volume, inflexions, rythme, articulation qui apportent à la parole ce qui lui donne sens en contexte, ce qui, sans elle, rend le discours incompréhensible et la relation impalpable. Quel sens donner à l'intraduisible "ma" italien, au provençal "té", à des expressions comme "ça ira comme ça ?" (Watzlawick), "ma foi", "eh bien", "si vous voulez", "n'est-ce pas ?", "sapristi !", "mon...", "oh, là, là !", si le ton n'est pas donné ? Comment interpréter le texte dactylographié d'une interview, apprécier l'émotion ressentie par un "locuteur", si on ne dispose que du texte ? Qu'apporte l'interprétation de l'acteur (lorsqu'elle est juste) au texte de Racine ou de Shakespeare ? La gestuelle, la posture du corps, la place dans l'espace de la communication influent sur celle-ci, sur les contenus explicites et latents des messages verbaux et non-verbaux.

> "*Refaire la parole mourir du corps. Descendre aux postures. Trouver les postures musculaires et respiratoires par lesquelles ça s'écrivait. ... le texte n'est rien que les marques des pieds par terre d'un danseur disparu*." [117]

Manifester l'émotion. Manifestation : action de rendre perceptible une pensée, un état intérieur ou une émotion consciemment ou non, volontairement ou non, sans faire usage du système sémantique de la langue. Message non-verbal. Si le sentiment peut être dit, exprimé par la parole, l'émotion est avant tout manifestée par les canaux non verbaux de la communication. On connaît les effets de la prononciation du discours sur son acceptabilité, sa persuasibilité. On se rappelle, chez Aristote, les fonctions de l'argumentation : *éthos* comme image que l'argumentateur donne de sa personne, porteuse de valeurs morales et susceptible de plaire, *logos* comme caractère rationnel du discours tenu qui traduit la capacité à instruire, *pathos*

[116] Actrice préférée de Jerrzy Grotowski au Théâtre Laboratoire de Wrocklaw.
[117] Valère Novarina, *Lettre aux acteurs.*

comme émotion que l'on provoque chez son auditoire, car il est bon d'émouvoir pour convaincre. Là résident les effets pragmatiques de la communication humaine. Qui prétend étudier l'interaction humaine, l'influence que peut exercer une personne sur une autre et, au delà, aborder la question de la subjectivité, ne peut se cantonner à l'analyse du discours. "*Les poissons ne toussent pas"* propose avec humour Francis Marmande, suggérant, au théâtre de "*bien noter les tousseries. Elles disent les points exquis du texte, ce qui ne passe pas, ce qu'on a du mal à avaler"*. Et, plus loin, "*La toux n'a qu'un lointain rapport avec un phénomène physiologique. Le corps parle... La toux ne ment pas. Elle est ce langage sans mots qui se contente de secousses en rythme, en intéressants crescendos"* [118].

Dire. Discourir. Là-dessus, $\mathcal{P}$ n'a rien à dire de plus que les praticiens de l'analyse du discours, les logiciens habitués à distinguer langue et métalangue et à identifier le paradoxe. Discours, ici, désigne un groupe, ensemble ou suite de messages réalisés exclusivement dans la langue en tant que "*système sémantique conventionnel de signes arbitraires propres à une communauté linguistique"* [119]. Un message forme une séquence cohérente de signes organisée dans l'intention de communiquer avec autrui. Pour $\mathcal{P}$, il ne constitue jamais qu'une partie de la communication. Indirect, non chosiforme, le discours tenu dans la langue est l'homologue du "digital" des informaticiens. Pour toutes les autres branches de la pragmatique, lorsque le discours fait l'objet d'analyses, faut-il le rappeler, il est fait appel aux concepts et outils de la sémantique, de la syntaxe. La prise en compte des locuteurs et du contexte se fait à partir du discours et à travers lui. De même, l'analyse des effets interlocutoires ne prend en considération que le discours. En ce sens, associer Watzlawick à Perelman, Ducrot, Bourdieu et Kerbrat, comme le fait F. Armengaud, est l'inclure dans un corpus théorique européen important. Reste cependant à la porte des salons et reléguée aux cuisines empiristes, l'essentielle dimension extra-langagière de la communication.

2. Ce que je te dis dépend donc de ta manière de me voir ?

Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier et par suite est une métacommunication.

Socrate : J'imagine, Gorgias, que tu as eu, comme moi, l'expérience d'un bon nombre

[118] Le Monde, 17 mars 2005.
[119] Morfaux, p. 191.

d'entretiens. Et, au cours de ces entretiens, sans doute auras-tu remarqué la chose suivante : les interlocuteurs ont du mal à définir les sujets et à conclure leur discussion après s'être l'un et l'autre mutuellement instruits. Au contraire, s'il arrive qu'ils soient en désaccord sur quelque chose, si l'un déclare que l'autre se trompe ou parle d'une façon confuse, ils s'irritent l'un contre l'autre, et chacun d'eux estime que son interlocuteur s'exprime avec mauvaise foi, pour avoir le dernier mot, sans chercher à savoir ce qui est au fond de la discussion. Il arrive même, parfois, qu'on se sépare de façon lamentable : on s'injurie, on lance les mêmes insultes qu'on reçoit, tant est si bien que les auditeurs s'en veulent d'être venus écouter pareils individus. Te demandes-tu pourquoi je te parle de cela ? Parce que j'ai l'impression que ce que tu viens de dire n'est pas tout à fait cohérent, ni parfaitement accordé avec ce que tu disais d'abord au sujet de la rhétorique. Et puis, j'ai peur de te réfuter, j'ai peur que tu ne penses que l'ardeur qui m'anime vise, non pas à rendre parfaitement clair le sujet de notre discussion, mais bien à te critiquer. Alors, écoute, si tu es comme moi, j'aurai plaisir à te poser des questions, sinon, j'y renoncerai.

(Platon)

Pour le sens commun, la question de la double nature de la communication évoque les rapports de la forme et du fond soulevés par les interpellations comme "Que me dis-tu ? Est-ce ainsi que tu me parles ?". Dès la première moitié du XIXe, Kierkegaard[120], considérant que la pensée moderne a supprimé la personnalité et rendu tout objectif, exprime le regret qu'on s'intéresse davantage à l'*objet* de la communication qu'aux *sujets* qui communiquent et observe que s'intéresser au *fait* de communiquer, permet de réintroduire de la subjectivité dans la réflexion. Selon lui, lorsque l'on envisage les quatre aspects que sont l'objet, l'émetteur, le récepteur et la communication, il est utile d'observer plusieurs distinctions. La première apparaît lorsqu'on réfléchit à l'objet. S'il y a un objet, la communication est dite de *savoir* ou *directe*. Si la communication n'a pas d'objet, elle est dite de *pouvoir* ou *indirecte*. Quand il y a communication de pouvoir, ou indirecte, si la réflexion se répartit équitablement entre l'émetteur et le récepteur, on est en présence d'une communication de *pouvoir au sens général* ou *pouvoir esthétique* : la communication de l'art est indirecte, dans son essence. Si la réflexion se porte sur le récepteur, l'émetteur, maïeutique, disparaît et on se trouve dans le cas d'une communication *éthique*. Pour Kierkegaard, la communication éthique est celle du devoir-pouvoir et se fait dans le sens du pouvoir. Elle est inconditionnellement indirecte.

La deuxième distinction se manifeste quand on réfléchit à la communication. Celle-ci peut être envisagée comme médium. Dès lors, la communication de tout savoir relève du médium de l'imaginaire (possibilité), la communication de pouvoir relève du médium de la réalité. Dans ce cas, Kierkegaard distingue : la communication de pouvoir esthétique non-inconditionné, la communication de pouvoir éthique, qui est inconditionné et la

[120] *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse, in 1980, pp. 361-390.*

communication de pouvoir religieux, qui est non-inconditionné. La communication directe conduit au savoir. La communication indirecte conduit à libérer le pouvoir.

Lorsque je parle en communiquant, se joue en effet autre chose qu'une transmission de contenu. En premier lieu, la relation est en cause, dans la mesure même où, comme émetteur de message, je peux me voir contester le droit d'émettre : "Qui es-tu pour me dire cela ?" Et la distinction opérée par les philosophes du langage de l'École d'Oxford n'a ici que peu d'incidence : que mon message soit de type constatif ou performatif, pour n'évoquer que les premières conceptualisations austinniennes, il contient toujours l'injonction implicite minimale "écoute moi !" Se justifient ici les distinctions opérées par Flahaut (1974), entre les "*constructions (...) que sont 'je communique quelque chose à quelqu'un' et 'je communique avec quelqu'un' (je suis en liaison, en rapport avec lui)"*. Cette distinction, Flahaut la prolonge ainsi : *"Faire de la transmission la fonction essentielle du langage, c'est ignorer, au delà de ce que l'énoncé donne à connaître, ce qui s'y donne à reconnaître comme relation intersubjective".* De même, Herman Parret, se référant au paradigme de la communicabilité de Wittgenstein, adopte pour deuxième axiome celui de Watzlawick : *Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier.*

Lorsque plusieurs personnes parlent de la même chose, ce n'est pas forcément la même chose et nous allons essayer de montrer comment.

Francis Jacques[121] prend en considération la présence d'énonciateurs, mais écarte le problème de leur relation. Il énonce les trois conditions qu'il juge nécessaires pour élaborer le concept de *signifiance* : présence d'un matériel signifiant ; aptitude à se référer à une réalité extérieure ; énonciateurs entre lesquels les énoncés signifient. Il accepte que signifier soit toujours signifier quelque chose à quelqu'un et va jusqu'à s'interroger sur la "*liaison mystérieuse"* qui fait de la production de la phrase comme "*événement singulier"* la condition nécessaire de sa "*compréhension dans son sens propositionnel"*. Il dit vouloir "*donner droit de cité aux idées d'acte, d'interaction, de relation interlocutive"* et, pour cela, propose de "*développer une réflexion sur les différents types de coopération possibles entre les locuteurs"*. Il va jusqu'à proposer une transformation du modèle de communication pour tenir compte d'une relation interlocutive qui engendre la coopération des locuteurs. Cependant, bien qu'il revendique son appartenance à la pensée pragmatique et bien qu'il annonce son intérêt pour la "*condition d'interlocution"* que constituent pour lui "*les utilisateurs du langage par, pour et entre lesquels les signes signifient quelque chose"*, il choisit de "*faire*

[121] *De la signifiance, in* Revue de Métaphysique et de Morale, 2, 1987.

abstraction de l'ensemble des circonstances au milieu desquelles se déroule un acte d'énonciation, l'entourage physique et social concret, l'image qu'en ont les interlocuteurs, leur identité propre, l'idée que chacun se fait de l'autre, (...)". Pourtant, Jacques veut accéder à "*l'intersubjectivité véritable"*. Cela est-il possible dès lors que la signifiance exclut la relation et que l'intersubjectivité écarte la subjectivité ? C'est Bar-Hillel qui avait observé que, seul parmi les grands logiciens, Carnap avait montré que la langue des logiciens a été élaborée "*de telle façon que les contextes pragmatiques de la portée de leurs phrases soient sans portée aucune"* [122]. Exclure les conditions de la coopération, ainsi que la vision que chaque locuteur a de l'autre, de l'étude de la coopération possible entre des locuteurs ne fait-il courir le risque de limiter sévèrement la portée de l'étude ? Apparaissent ici *rôle* et *sens* en tant qu'attributs de la relation. "D'où parles-tu ?" renvoie à *place*, que Flahaut emprunte à Pescheux, et que $\mathcal{P}$ peut désigner par *contexte*, par *position*, ou par *relation*, selon le cas. Nous remarquerons que le concept de *place* est plus empirico-pragmatique que linguistique.

Les points de vue se séparent sur la nature de ce qui lie relation et contenu. La parole est "*intermédiaire"*, ajoute Flahaut. De quelle nature est ce médiateur entre relation et manifestation-transmission ? Faut-il, comme le suggère Flahaut, chercher des points de jonction entre une théorie du sujet et les travaux sur le langage ? $\mathcal{P}$ en doute. Nous reprendrons ce point plus loin.

Résumons les points de vue. Une communication comprend deux aspects, contenu et relation, qui sont en lien *ou non*. La connaissance de ces liens est nécessaire à celle de la signification *ou non*. Pour connaître la signifiance ou la significabilité, il suffit de connaître les rapports des locuteurs aux signes *vs* pour connaître le sens attribué aux énoncés, il faut explorer la *relation* entre les locuteurs. Entre la relation et le contenu, existe un lien entouré de mystère qui conduit à chercher des points de jonction entre théories du sujet et du langage *vs* entre relation et contenu il est un lien de nature logique. Nous verrons cela plus loin. En attendant, il nous faut nous pencher sur la notion de *comment interagir*.

Il faut préciser ici le sens particulier donné à *comment* : dans un échange verbal, il est le "comment me parles-tu ?", sur quel ton ? Ce *comment* révèle autant qu'il actualise l'état de la relation. Le ton est en cela associé à d'autres manifestations non-verbales que sont les mimiques, les regards, l'absence de regards, la douceur et la brutalité des gestes. Sont tout aussi révélateurs les mots employés et les nuances de respect qui leur sont attachées. Si, pour définir ce que nous entendons par relation, nous nous

[122] F. Armengaud, op. cit., p.43.

arrêtions à des énoncés généraux comme le lien de dépendance ou d'influence réciproque entre personnes, ou bien les interactions et rapports interpersonnels au sein d'un groupement humain (intragroupales) fondés sur la communication, nous ne ferions que tourner en rond, par absence de spécification.

La relation est le caractère de deux ou plusieurs objets de pensée en tant qu'ils sont englobés dans un même acte intellectuel. Ceci rapproche *relation* de rapport, de connexion ou de corrélation. Les principaux types de relations sont, comme on le sait, l'analogie, l'appartenance, la causalité, l'existence, la correspondance, l'identité. Dans les systèmes logico-mathématiques, on envisage les relations causales et binaires, ces dernières se différenciant en univoque, biunivoque, inverse, réflexive, symétrique, transitive, etc. Couramment, la relation est le caractère de deux objets tels que toute modification de l'un entraîne une modification de l'autre. Cela renvoie à l'idée de dépendance et aux liens de dépendance et d'influence réciproque entre personnes.

Nous adopterons comme définition de "relation", celle de "rapport entre deux personnes, dans la communication" que nous spécifierons par une formule, due à Watzlawick, comportant une triple proposition et leurs régressions : "*voici comment je me vois*", "*comment me voyez-vous* ?", "*voici comment je vous vois*" et "*voici comment je vous vois me voir vous voir*". Ceci n'est pas éloigné du "*qui je suis pour toi, qui tu es pour moi*", de Flahaut, tout en se révélant plus qu'un simple et amusant jeu de miroir. Qui je suis pour toi et comment je vous vois se trouvent précisés par les concepts de relation symétrique et de relation complémentaire. Lorsque la relation est symétrique, les participants se voient comme égaux. Lorsque la relation est complémentaire, ils se perçoivent comme l'un en position haute et l'autre en position basse. Le rôle joué par la relation dans la communication a été, avant Palo Alto, incomplètement pris en compte. Les tenants de la première pragmatique, les "*minimalistes*", "*linguistes, grammairiens, sémanticiens, littéralistes*" [123] ont vu dans la relation quelque chose de l'ordre d'un agrément, d'un (dé)plaisir éprouvé par les locuteurs, relevant de l'affectif, inutile à l'analyse ou, pire, de nature à l'embouteiller. Ils méconnaissent, ce croyant, les conséquences du phénomène d'englobement sur le contenu du message et son interprétation par le destinataire. Ce phénomène n'est pas d'ordre affectif mais relève de la logique. Et pourtant, l'essentiel n'est-il pas "comment es-tu avec moi ?" qui régit toute la séquence d'échanges ? N'est-ce pas prendre place que de dire "voilà qui je suis" ? C'est cette définition de la relation, cette prise de position sur elle, cette adoption d'une posture relationnelle qui est

[123] F. Armengaud, op. cit. p. 13.

première. Qui a dit cela ? D'où parle-t-on ? Quelle compétence à s'exprimer ? Quel crédit accorder à celui qui parle ? Que représente cette personne pour moi ? Qu'est- ce que je crois qu'elle pense de moi ? Cette position empiriste présente pour les tenants d'une approche plus "froide" de l'étude de la communication un risque de dérive subjective qui fait peur. "*Le sensé y est sans cesse menacé par l'insignifiant*" craint Jacques. Le linguiste craint l'irruption de l'affectif. Nous reportons le développement de cette idée, car nous avons besoin pour cela du concept d'englobement.

Englobement et réflexivité. Nous les traiterons d'abord séparément, avant de les étudier dans leur dynamique qui est à la fois, et ce veut être plus qu'un jeu de mots, englobement réflexif et réflexivité englobante. Cette formule ne fait que traduire la difficulté de rendre compte par l'écriture, linéaire par construction, d'aspects rétroinformatifs d'une pensée.

Englobement, tout d'abord. Nous avions énoncé, dans notre premier chapitre, cet élément essentiel de $\mathcal{P}$: "la relation englobe la parole et lui donne sens". Pour Flahaut, si la parole est "*captive du discours*", elle opère dans l'ordre de la relation. Du discours à la relation, qu'en est-il de cet intermédiaire qui entraîne vers une recherche des liens entre une théorie du sujet et les travaux sur le langage ?

> "*Une parole illocutoire explicite ne crée pas ex-nihilo une relation entre deux personnes, elle en consacre l'existence (ce qui d'ailleurs n'est pas sans modifier cette relation) ; elle appose le sceau de la reconnaissance sur le tissu relationnel par lequel deux ou plusieurs identités se sont constituées, de la place qu'elles ont progressivement prise les unes par rapport aux autres*".[124]

Nous avions indiqué que contenu et relation dans la communication relèvent de types russelliens différents. "Voici comment je vous vois" équivaut à "je classe ainsi les messages que je reçois de vous". Cette affirmation est un méta-énoncé, englobant. Il nous faut expliciter ce point en étudiant la place qu'elles ont progressivement prise l'une par rapport à l'autre. Pour $\mathcal{P}$, la notion de "constitution de deux identités" est laissée dans les limbes des présupposés[125] , sauf à rappeler que, pour Watzlawick, "*l'aptitude à métacommuniquer a à voir avec la conscience de soi et d'autrui*" [126].

Deux personnes qui se trouvent placées dans une situation d'interaction, plus que d'interlocution, prennent toujours position dans l'échange de plusieurs manières. Primo, le ton, la gestuelle, les mimiques manifestent, volontairement et consciemment ou non, leur état émotionnel et

---

[124] op. cit., p. 59.
[125] Ce qui n'est pas sans soulever d'autres problèmes, comme nous le verrons plus loin.
[126] 1972, p. 61.

les renseignent, l'un l'autre, à un degré de conscience parfois faible, sur cet état. Secundo, ces mêmes manifestations posent, préposent, proposent une naissante relation ("qui je suis pour toi" = "comment me voyez-vous", équivalente de "voici comment je vous vois" = "le ton sur lequel je vous parle vous informe de la manière dont je vois s'établir notre relation"). Tertio, les énoncés échangés, quels que soient leur nature et leur objet, vont les renseigner l'un l'autre sur leurs positions respectives, qui vont faire l'objet d'acceptations, de refus ou d'ajustements. Ainsi se construit progressivement l'image que chacun se fait de l'autre, le "comment je vous vois", fait à la fois de "voici comment je vois notre manière d'être ensemble", "voici comment je me positionne par rapport à vous", "voici l'agrément que j'éprouve à me trouver en votre compagnie" et "voici comment j'évalue ce que vous me dites". Cette construction, du point de vue logique, est celle de classes, dont chaque élément de communication, verbal et non-verbal, est un membre. De cette manière, l'énoncé "voici comment je vous vois" est une classe d'éléments de communication et non pas, comme on a pu le croire, un message d'une autre classe. Si je reçois de vous plusieurs messages sur un ton agréable, j'aurai tendance à opérer une généralisation consistant à ranger dans classe "messages sur un ton agréable" les (la plupart des) messages que vous m'adressez. Si j'aime recevoir les messages sur un ton agréable, je peux vous ranger dans la classe des personnes dont j'aime les messages, puis, par un glissement analogue, dans la classe des personnes que j'apprécie. Ainsi conçue, la construction de la relation procède comme tout processus d'apprentissage : les généralisations s'opèrent par la constitution successive de classes de classes. La relation englobe un autre ensemble d'éléments, relatifs à ce que Flahaut nomme "place", et qui fait l'objet du cinquième axiome : la position. Cette position renvoie au contexte social, ainsi qu'à des notions d'égalité et de prééminence. Elle est étudiée plus loin.

Réflexivité. Si la relation se construit par un processus de généralisation de propositions, elle joue, rétroactivement, un rôle de cadre pour les nouvelles propositions reçues. Une fois établie, la relation polarisera les énoncés en participant puissamment à leur connotation. La construction d'une relation de confiance se fait par ascension dans les niveaux : "cette information est intéressante" peut conduire, après répétition à "les informations que je reçois de vous sont intéressantes" et, plus loin, "il est intéressant de travailler avec vous", puis "j'aime bien travailler avec vous" et enfin "vous êtes quelqu'un de bien". Rétroactivement, se produit un effet de cadre ou de contexte, par : "les informations que j'ai reçues de vous jusqu'à présent se sont avérées fiables", donc (nous sommes dans le déductif et non plus dans l'inductif) "j'ai un *a priori* favorable sur les informations que vous

me donnez" donc "cette nouvelle information émanant de vous, promet d'être intéressante". De la réflexivité à la circularité : "j'aime bien entretenir de bonnes relations avec mes partenaires de travail" et "j'ai tendance à rechercher, dans mes relations, la confirmation des jugements que j'ai émis sur les personnes : cela me confirme que, souvent, mon premier jugement est le bon". Amorce d'un cercle ... vertueux ou prophétie autoréalisante ?

Ceci illustre l'emploi fait de cet outil théorique qu'est la réflexivité. La relation infléchit-elle la parole *ou* la parole crée-t-elle la relation ? Poser ainsi la question serait cheminer sur la voie unique de la causalité linéaire. Examinée du point de vue rétroinformatif, la parole est constitutive de la relation. Elle est possible par elle, en même temps qu'elle la réactive, la nourrit et la redéfinit en permanence. Parole et relation se recréent l'une l'autre et consacrent mutuellement leur existence réciproque et interdépendante. C'est la circularité du modèle de communication qui est en œuvre. En même temps, la relation se définit comme une classe d'énoncés. C'est alors que le sujet reçoit de l'autre les énoncés successifs qui interpellent la relation, qu'il construit celle-ci comme classe d'énoncés. C'est cette vision de la relation et du texte s'élaborant à deux niveaux superposés qui est proprement rétroactif. La relation est la métalangue de la langue du message. Reprenant la formule de Flahaut, nous la renverserions et l'élargirions comme ceci : le discours est dans la parole qui est englobée dans la relation. De même, pour adopter un point de vue psychanalytique, dans la mesure où un contenu est l'expression d'un désir, la relation est transférentielle au sens où elle oriente celui-ci. Mais la relation n'est pas que cela. Elle est aussi le métalangage du corps. Elle est ce dans quoi se classent inconsciemment les messages non-verbaux, soupirs, haussements d'épaules, mouvements des yeux, écarquillements, grattements du cuir chevelu qui renseignent, à un niveau de conscience ténu mais hautement significatif, *et* sur l'état émotionnel des partenaires dans l'échange et sur leur façon de voir "le voir 'voir' ".

Pour préciser, intéressons-nous à l'aspect logique du lien entre contenu et relation. Dans la communication s'échangent des messages qui peuvent être verbaux et non verbaux. Considérons, dans l'échange entre deux personnes, les messages particuliers qui ont pour but de *qualifier* l'autre.

> Le "vous êtes beau", de Giraudoux, le bisou furtif du petit garçon à sa maman, spontanément, sans raison apparente, le regard admiratif qu'adresse le père à son fils qui vient de réussir un exploit personnel en sont des exemples, verbaux et non verbaux.

Convenons d'appeler "messages qualificatifs" les messages de ce type. Tous les messages qualificatifs adressés par une personne à l'autre peuvent

se rassembler dans une classe. Cette classe constitue la représentation que se fait la personne de l'autre et pourrait s'énoncer "voici comment je vous vois". De même pouvons-nous constituer une autre classe, celle des messages de la personne à l'autre, du type "voici comment je perçois *votre* façon de me voir". Cette classe serait alors la représentation que se fait la personne de l'opinion que *l'autre* a d'elle. Si maintenant nous formons la classe qui regroupe les deux précédentes, la classe des messages du type "voici comment je vous vois" et celle du type "voici comment je vous vois me voir", cette nouvelle classe peut être appelée *relation* entre la personne et l'autre, vue par la personne. Ainsi définie, la relation n'est pas un message, mais une classe de messages, de type d'ordre supérieur, qui englobe les messages "qualificatifs".

Comment, dans la communication, la relation peut-elle englober l'ensemble des messages, c'est-à-dire non seulement les messages qualificatifs, mais tous les autres ? La personne en relation avec l'autre peut constituer la classe des messages de toutes sortes qu'elle reçoit de l'autre. Si la personne perçoit sa relation avec l'autre comme bonne, elle aura tendance à accorder *a priori* un certain crédit aux messages venant de l'autre. La classe des messages émis par l'autre est connotée positivement par la personne et cette connotation s'étend à l'ensemble des messages de la classe, y compris ceux autres que qualificatifs. À l'origine, même, tout message de l'autre reçu par la personne présente le double aspect de contenu et de qualification et se trouve évalué simultanément pour sa pertinence et parce qu'il permet d'apprécier son émetteur. Ainsi prendrait sens cette métaphore de Flahaut, "*Le seul maître de la parole dialoguée est la relation interlocutive elle-même*", à ceci près que l'interlocution est un sous-ensemble de l'interaction. Dans le même ordre d'idées à "*La parole agit dans un rapport de place*", $\mathcal{P}$ substituerait : "*la parole est agie dans et par le rapport de place*".

Resterait le problème soulevé par Flahaut de la constitution des "*identités*", dans "*le tissu relationnel par lequel deux ou plusieurs identités se sont constituées, de la place qu'elles ont progressivement prise les unes par rapport aux autres*". Nous commencerons par rapprocher cette nouvelle citation de Flahaut d'une autre, de Françoise Armengaud[127] :

> "*Au XXe siècle, notre pensée de la subjectivité a été affectée par le fait structurel et par le fait systémique ; elle l'est maintenant par le fait communicatif. Pareille désappropriation à l'égard de la production de sens est aussi radicale que celle qui avait été réalisée par la découverte de l'inconscient freudien et par cet inconscient structural qu'est la langue du sujet parlant*".

La philosophie de la personne qui s'édifierait sur ce socle serait celle

[127] Op. cit., pp. 115-116.

d'un "*sujet ni réduit à la philosophie du moi (Kant), ni un moi sans sujet (Hume), mais un ego communicans*" [128]. Loin de l'immédiate et leurrante conscience de soi, ou de la biographie individualiste, la personne est "*une unité structurelle d'une énorme complexité logique*". La notion d'identité "*constituée par le tissu relationnel*", de Flahaut rejoint la pensée de Watzlawick[129] :

> "*Il semble bien que, indépendamment du pur et simple échange d'information, l'homme a besoin de la confirmation de soi et d'autrui pour parvenir à la conscience de lui-même*".

Comment pourrais-je, à l'issue de quel "travail" sur moi-même, fut-il de longue haleine, acquérir la "confiance en moi" que je recherche, sans en trouver confirmation dans le regard de celui ou de celle qui compte un peu pour moi ? La proposition "voici comment je vous vois ?" n'est-elle pas toujours implicitement complétée par la question "et vous, comment me voyez-vous ?", de même que la proposition "voici comment je vous vois me voir" le serait par "qu'en pensez-vous ?"

"*Le sujet se réalise en tant que reconnu à une place*" vient à l'appui d'une théorie du sujet construit dans l'interaction. Le sujet, être humain, est profondément social et ne trouve sa "vérité", sa raison d'être, la confirmation de "soi" que dans le regard des autres. Croire accéder à la connaissance du sujet à partir du seul langage (pris au sens de langue) expose à la déconvenue, par réduction. L'aspect non-verbal de l'échange et tout ce par quoi l'inconscient est corps, soit l'essentiel, restent occultés. Il est frappant de constater que les théories d'une vision monadique de l'homme sont obligées de faire appel à des concepts anthropologiques, ethnologiques, psychosociologiques qui mettent en œuvre, tant bien que mal, des outils relatifs à ce qui relève de l'échange entre les sujets, plus que de ce qui lui est intérieur. L'impasse sur l'intersubjectivité conduit à l'impasse globale. Quelle place donner au concept de "place" dans les théories monadiques du sujet ? Qu'est-ce que l'angoisse ? Comment apparaît-elle ? Flahaut[130] :

> "*...l'ensemble des protagonistes s'accorde sur ce qu'«on» leur demande d'être. D'où, dans une telle harmonie, la conviction rassurante pour chacun d'être bien en face de la réalité. Mais aussi une angoisse secrète, voire inconsciente, sur un autre plan : celle de devoir renier le sol natal de sa propre parole pour parvenir à l'aligner sur la réalité -imaginaire- qui commande ici*".

Voilà une option en faveur de l'origine interactionnelle de l'angoisse. Le

---

[128] op. cit., pp. 115-116.
[129] 1972, p. 84.
[130] op. cit., p. 69.

sujet s'exprime, par là le sujet interagit, et ainsi le sujet se réalise. Et la notion de réalisation du sujet reste un présupposé inutile à la théorie. Inutile ou nécessaire à ses applications thérapeutiques ? Nous le verrons.

> *Léon, en dévorant des radis, racontait comment, il y a bien des années, le directeur Krysinski, son chef à la banque, lui avait appris ce qu'il appelait l'art de la "voltige" ou du "contraste", que, d'après lui, devait connaître sur le bout des ongles tout fonctionnaire candidat à un haut poste.*
>
> *Il imitait la voix gutturale, étouffée, de feu le directeur Krysinski : "Léon, fais attention à ce que je dis, prends bien garde, c'est une question de voltige, tu comprends ? Si tu es obligé, je prends un exemple, de réprimander un employé, que dois-tu faire en même temps ? Eh bien, naturellement, mon vieux, tu sors ton étui et tu lui offres une cigarette. Pour le contraste, tu comprends ? Pour la voltige. S'il convient que tu te montres dur, désagréable, avec un client, il faut aussi que tu souries, sinon à lui, du moins à la secrétaire. Sans ce genre de voltige, tu le verrais se fermer, se figer. Et au contraire si tu es doux avec un client, lâche de temps un temps un petit mot grossier pour le faire sortir de son engourdissement, parce que, s'il se durcit et s'engourdit, qu'est-ce que tu en retireras ?"*
>
> (*Cosmos*, Witold Gombrowicz)

3. De l'art d'avoir le dernier mot

La nature d'une relation dépend de la ponctuation des séquences de communication entre les partenaires.

La discussion de ce point ne pourra reposer sur une confrontation d'idées, car nous n'avons pas trouvé, chez d'autres auteurs, d'équivalent à opposer à celles de Palo Alto, pour un débat fécond. Flahaut et Parret sont muets sur ce point. La relation étant complexe, les chercheurs de Palo Alto en ont défini les paramètres. Parmi eux, le séquençage et le couple symétrie-complémentarité. On a vu comment Watzlawick explicite ce point. Si deux personnes A et B qui communiquent échangent des actes-messages, il est possible de rassembler les échanges de la séquence sous la forme d'une suite de type S = {a1, b1, a2, b2, ... , an, bn}. La recherche sur la communication conduit à analyser la séquence. Les chercheurs ont mis en évidence l'influence du mode de séquençage sur les résultats de l'analyse. C'est ainsi que la séquence S peut être présentée sous les deux formes suivantes

$S = \{a_1, (b_1, a_2), (b_2, a_3), \ldots ,(b_{n-1}, a_n), b_n\}$ et

$S = \{(a_1, b_1), (a_2, b_2), \ldots ,(a_n, b_n)\}$

et que l'analyse de la relation dépend du découpage de la séquence, qui est désigné par "ponctuation". Cela a conduit les analystes à considérer les séquences comme formées des suites de *transactions*, ou couples de deux

répliques successives, présentées ainsi :

$S = \{(a_1, b_1), (b_1, a_2), (a_2, b_2), (b_2, a_3), \ldots (b_{n-1}, a_n), (a_n, b_n)\}$.

Nous n'irons pas plus loin sur ce point, car il se trouve repris de manière un tant soit peu détaillée, avec la discussion du cinquième axiome où est donné un exemple d'analyse de séquence.

Toutefois, nous nous garderions d'affirmer que la ponctuation n'a d'importance que pour les chercheurs. Elle influence la perception qu'ont de la relation les partenaires de la communication eux-mêmes. Un partenaire A a spontanément tendance à ponctuer un échange de communication avec B sous la forme (bi, aj), en présentant sa réplique comme une réponse à un message initial de l'autre. Ceci présente, pour celui qui ponctue, l'avantage de légitimer sa réponse et aussi de lui permettre d'attribuer à la transaction un score de réplique, donc de qualifier la relation par une prise de position qui se veut sinon définitive du moins non susceptible de se voir remise en cause par une ultime prise de position de l'autre. De l'avantage bien connu de parler le dernier. Ceci est développé au point 5 *infra*.

4. Parler dans un monde et voir dans un autre[131]

Les êtres humains utilisent deux modes de communication : digital et analogique. Le langage digital possède une syntaxe logique très complexe et très commode, mais manque d'une sémantique appropriée à la relation. Par contre le langage analogique possède bien la sémantique, mais non la syntaxe appropriée à une définition non-équivoque de la nature des relations.

Le quatrième axiome de Parret s'énonce comme suit : *Toute communication actualise le système virtuel des significations et réalise en même temps la dépendance de ce système vis-à-vis des conditions de la communicabilité.*

Pour les linguistes, un message est un élément matériel par lequel un ensemble d'informations, organisées selon un code, circule d'un émetteur à un récepteur. Pour $\mathcal{P}$, le message est une "unité de communication", un acte, verbal ou non verbal, qui possède un signifié ou un manifesté.

Les notions d'énoncés constatifs (ou constatatifs) et d'énoncés performatifs, au sens d'Austin, sont utiles en soi mais non nécessaires à l'étude des modes de communication. De même, les trois niveaux distingués par lui pour exprimer l'idée que le langage est de l'action n'ont pas d'incidence

[131] "*Nous parlons dans un monde et nous voyons dans un autre monde*". Régis Debray, *Discours sur l'esthétique.*

pour la pragmatique empiriste. On sait qu'au premier niveau, *locutoire*, le langage est examiné en tant qu'activité cognitive et motrice. Le deuxième niveau, *illocutoire*, considère les actions symboliques et sociales conventionnellement liées à des énoncés. Le troisième niveau, *perlocutoire*, est celui des effets plus ou moins indirects que la parole peut avoir sur les auditeurs. Ceci revient à dire que tout discours a un effet sur celui qui le reçoit en même temps que sur celui qui l'émet. Bien. Un énoncé constatif implique autant les locuteurs qu'un énoncé performatif, dans la mesure où chacun est implicitement injonctif. Si l'injonction du second est du type "fais ce que je te dis !", celle du premier énoncé est, au moins, du type "écoute-moi !"

Dans l'analyse du fait communicatif, une double faute peut être commise. En se limitant à la parole, en excluant de son raisonnement les aspects corporels de l'échange, le chercheur perd les possibilités d'analyse de ce par quoi les processus inconscients manifestent leur plus grande part. L'émotion est en lien avec la relation, laquelle est déterminée aussi par le ton, le volume de la voix, la position relative des locuteurs dans l'espace, la gestuelle, les regards, etc. Elle est fonction du cadre réel et symbolique de l'entretien, de l'habillement, de la possession par tel participant à l'échange (dont le rôle se réduit mal à n'être que locuteur) d'accessoires, de marques délibérées ou involontaires d'appartenance à un groupe social, etc. Il y a dans la langue une tache aveugle qui la rend incapable de restituer au premier niveau, non-métacommunicatif, des aspects inconscients de la relation. Les moyens de communication extra-linguistiques, cris, grognements, pleurs, sanglots, soupirs, gestes non symboliques et non explicitement codifiés (comme le serait 'je m'en lave les mains') permettent de manifester des émotions et doivent être distingués des contenus explicites. À un autre niveau, les exclamations et jurons jouent le même rôle que les manifestations non-verbales. Par ailleurs, la parole est voix et la voix est corps. "*J'écris avec mon corps*" nous lance Colette. Il semble terriblement réducteur de théoriser dans l'ordre d'un *acte* de parole en limitant l'approche de l'acte à son sens figuré, éludant du même coup tout ce en quoi le geste et la parole sont, au sens direct, actions. Si la profération de "adjugé !" est bien un acte (fut-il de langage), que dire de la portée sociale du coup de maillet d'ivoire du commissaire-priseur ? Si j'entends, c'est bien parce qu'une pression de l'air s'exerce sur quelque organe de mes sens. Le premier acte de parole n'est pas symbolique. Il est physique. Négliger, ignorer ou oublier les phénomènes par lesquels le son est émis et transmis à l'autre lorsque l'on prétend analyser l'acte de parole est s'amputer. Entendue ainsi, la parole est unijambiste. Il n'est pas proposé ici d'étudier les aspects phonatoire, articulatoire et vibratoire de la voix. Il s'agit de se pencher sur ce en quoi ces phénomènes

physico-physiologiques influent sur le sens que prend le message pour celui qui le reçoit, sur sa perception de la relation qui en découle pour lui et finalement sur le caractère acceptable ou non de l'influence exercée sur lui. Si je me laisse persuader de l'acceptabilité d'un discours, c'est parce que les arguments prennent appui sur des implicites qui trouvent chez moi quelque écho, c'est parce que leur enchaînement logique me semble valide, mais c'est aussi, et peut-être avant tout, parce que le contexte émotionnel créé par la communication, l'agrément que je prends à l'écoute, me captive. Convaincre ne suffit pas à conquérir.

"*Ainsi, ce qui compte dans l'acte de parole, ce n'est pas tellement le son qui permet de crier, c'est le geste phonétique qui permet de se représenter le monde mental d'un autre afin d'y réagir et de le manipuler*" [132]

Différence entre parole et langage, rôles du corps, de la présence, du volume de la voix, du cadre, de la gestuelle, de la mimique. Pourquoi un même texte dans la bouche de différents locuteurs n'a-t-il pas le même impact ? La parole est texte et musique. Pour parler pleinement de la parole, il ne suffit pas de disposer des outils linguistiques, il faut aussi se munir d'un instrument de musique, d'un interprète. La langue reste impuissante à restituer le pathos musical, comme elle l'est à rendre pleinement compte de l'émotion. Sur quelle portée de quelle partition, déposer blanches et noires, demi-soupirs et silences, qui permettraient au déchiffreur averti d'entendre comment la musique donne sens au texte. Faute de disposer d'un outil théorique pour parler de la musique, il tente vainement de parler d'elle à l'aide du texte, sans comprendre ce qui lui échappe. Ainsi a-t-on été tenté de ranger Bateson, Goffman, Sebeok, Birdwhistell, Hall et Watzlawick dans la lignée empiriste de la sémiotique. "*Empiriste*" n'a d'autre fonction que d'avouer ne disposer d'aucun outil théorique pour rendre compte de la dimension non-verbale de la relation. Interaction comme manifestation d'émotion *vs* interaction comme transmission d'information. Apparaît ici une distinction que nous nommerions communication émotionnelle. Plantant un clou, je me tape sur le doigt et je crie "ouh !" Veux-je transmettre un message ? Si oui, quels seraient son contenu et sa valeur informative ? Apparaît la distinction entre émotion et sentiment. L'émotion est d'abord mouvement, déplacement, trouble (des foules), sédition, puis "malaise physique" avant de devenir "trouble suscité par l'amour". "Émotion" est employé aujourd'hui pour désigner le transport à certains états intérieurs et son effet, la sensation agréable ou désagréable. Le sentiment a d'abord été le fait de percevoir et a désigné une perception olfactive, sentement, sentiment.

[132] Boris Cyrulnick, *Chronique*, La Recherche, nov. 2005, n° 391, p. 96.

Il est devenu une capacité d'apprécier un ordre des choses, une valeur morale et esthétique. Il a eu le sens de "connaissance". Il s'est dit d'une opinion fondée sur une appréciation subjective plus que sur un raisonnement logique. Par Malebranche, il a été employé pour "intuition". Le mot s'emploie pour désigner l'expression des phénomènes affectifs. Nous dirons que le passage d'émotion à sentiment se fait par la dénomination. Je perçois une émotion. En la nommant, je la spécifie comme sentiment. On sait que les enfants mécontents s'expriment par des pleurs et des cris. On sait, de même, que les adultes émettent interjections et jurons, ou s'expriment par gestes. Les écoles psychosociologiques nord-américaines (Gordon, 1977) ont fait observer ceci : lorsqu'un témoin reflète pertinemment le sentiment éprouvé et manifesté de manière non verbale, ou à un degré élémentaire de verbalisation, la personne accède à un niveau langagier plus élaboré, tout en éprouvant une forme de soulagement, conséquence de la reconnaissance de son émotion, ainsi authentifiée. Les techniques d'écoute qui s'en inspirent, distinguent le "reflet" des sentiments éprouvés de la reformulation de l'énoncé.

Lorsqu'un homme donne une information à un semblable, il propose un énoncé constatif, selon Austin. Or, tout énoncé constatif comporte au moins l'injonction "écoute-moi !", susceptible de se trouver rejetée, approuvée ou d'entraîner une tentative de déni de la communication. L'énoncé "il fait beau" est sous-tendu par une intention de l'émetteur, au minimum phatique, sauf à admettre qu'il existe des énoncés dépourvus d'intention : que des personnes puissent dire à quelqu'un "il fait beau" pour accomplir un "acte gratuit". Toute intention en direction d'un autre se traduit par une influence. Peut-il y avoir indice sans ordre ? Wittgenstein[133] a fait pièce à la fiction du discours purement informatif. Lorsque, employant un traitement de texte, je saisis "il fait beau", où est l'ordre "faites apparaître à l'écran" et quelle distinction avec "l'indice" "il fait beau" ? Rapportés à la parole, nous aurions comme "indice" les phonèmes et comme "ordre" écoutez ce que je dis ? Si je dis à la machine "π" et "r", je lui donnerais des indices. Si je commande à la machine «élevez "r" au carré et faites le produit avec "π"», l'ordre concerne un protocole ou un processus et s'énonce "exécutez le processus". Quelles différences entre A et B, dans :

1. Un cours de danse ou de gymnastique : A = "un, deux" (indice *et* ordre) B = "faites deux pas en avant" (ordre implicite).

2. Un café, le patron et le garçon de café : A = "il fait beau aujourd'hui" (indice) avec, B = implicitement "ouvrez les baies et baissez le store" (ordre) ?

---

[133] *Investigations philosophiques*, 1961

3. Un wagon de chemin de fer, deux voyageurs : A = "il fait beau aujourd'hui" (indice) et B = implicitement "écoutez-moi" (ordre).

Nous proposons de considérer que tout message verbal et non-verbal a implicitement ou explicitement, selon le contexte, valeur d'indice *et* d'ordre. Nous suggérons aussi d'entendre qu'indice et ordre sont de même type, alors que sont de types différents : "ouvre la fenêtre !", d'ordre n, et "ceci est un ordre", d'ordre n+1. Watzlawick déclare que l'ordre est la relation : nous ne pouvons le suivre sur ce point.

5. Tu es mon égal et tu me complètes

Tout échange de communication est symétrique ou complémentaire, selon qu'il se fonde sur l'égalité ou la différence.

Nous rapprocherons cet axiome de celui de Parret, qui s'en inspire : *"Toute communication implique la réciprocité, qui est symétrique ou complémentaire"*. Nous confronterons les concepts de symétrie et de complémentarité avec celui de "*place*", tribut de Flahaut à Pescheux.

Pour bien situer cet axiome dans son contexte particulier, il faut en revenir au point de départ de la recherche initiale. En 1950, l'hypothèse de travail de l'équipe de Palo Alto étant celle de l'étiologie familiale de la schizophrénie, il s'agissait de vérifier expérimentalement que la communication au sein de familles dont un enfant était porteur du diagnostic de schizophrénie obéissait à des modalités particulières, des processus répétitifs dont on voulait identifier structure et fonction. On travaillait par comparaison avec des familles témoins. On souhaitait corréler les modalités d'interaction familiale et les critères cliniques de diagnostic. Cela a conduit à la mesure et à l'étalonnage de l'interaction familiale pour tenter d'en dégager une méthode de classification des familles sur la base de leurs processus spécifiques d'interaction. On est allé jusqu'à souhaiter établir une définition objective de la santé mentale et de la normalité. On a voulu mettre au point une méthode pour identifier et mesurer les changements réalisés dans la famille, à la fin d'un processus thérapeutique. Les deux derniers buts ont été abandonnés au fil des recherches. Les principes de conduite de la recherche sur la communication dans les familles de schizophrènes étaient sensiblement les suivants[134] :

1. Comprendre et expliquer toute particularité du comportement en l'évaluant par rapport à son plus vaste contexte d'interaction sociale.

[134] D'après Weakland, *in Watzlawick et al., 1981, pp. 225-263*

2. Modéliser les familles comme des systèmes d'interaction synchroniques.
3. Analyser les processus d'interaction périodiques (qui ne peuvent être connus à l'avance).
4. Identifier le rôle de l'homéostase.
5. "Causalité contemporaine" : la façon dont les comportements existants sont réciproquement stimulation et renforcement.
6. Communication dans sa pluralité comme moyen clef de l'interaction.
- divers types de messages verbal, non-verbal, direct, indirect, à des niveaux différents,
- contenu et ordre, ou information et influence,
- communication comme cadre unique où analyser le comportement de l'individu et du groupe.
7. Le schizophrène considéré comme membre de sa famille, plutôt que comme individu isolé.
8. Schizophrénie comme comportement examiné en fonction de son caractère visible de communication, de signification de cette communication dans le système familial, ainsi que dans le maintien de ce système en fonctionnement.
9. Nécessité d'examiner le comportement "sain" en même temps que le comportement "fou". De même, examen des comportements "fous" d'autres membres de la famille.

On a donc conduit nombre d'interviews de groupes familiaux et analysé les échanges, en particulier du point de vue de la relation et des paramètres de celle-ci relevant de ce que l'on a appelé position, équivalent de "*place*". La différence est moins sémantique qu'expérimentale. Il y a d'un côté ce qui naît de l'intuition d'un penseur et les spéculations qui en découlent. Il y a, d'un autre, un dispositif qui permet la vérification d'hypothèses et l'élimination d'autres, l'apparition de nouvelles intuitions, la réélaboration permanente des concepts et, plus généralement, tout ce que permet la méthode expérimentale. Dans leurs analyses des séquences de communication, les chercheurs de Palo Alto ont adopté les dispositions méthodologiques qui suivent[135].

• Niveaux d'analyse. L'analyse de la communication des *dyades* est possible alors que celle des triades et des tétrades atteint rapidement des niveaux de complexité importants, qui rendent leur modélisation malaisée. Le choix de la recherche se porte d'abord sur les dyades. Dès lors, les analyses de séquences de communication dans les familles concernent des fragments de communication particuliers à deux de ses membres. Dans une famille (père, mère, fils, fille), l'étude de la position relative est portée d'abord sur des dyades (père, mère), (père, fils), ... , (fils, fille). Ne sont pris en compte que dans un deuxième temps, les effets sur la communication dans une dyade de l'intervention d'un autre membre de la famille. Si deux personnes A et B sont les partenaires de la dyade, une séquence ininterrompue de communication entre elles comprend un nombre fini d'échanges d'actes-messages a et b :

$C_{a,b} = \{a_1, b_1, a_2, b_2, \ldots, a_n, b_n\}$. L'analyse porte sur C.

[135] Sluzki et Beavin, 1964, in Watzlawick, Weakland, 1981.

• Message isolé. Le *message isolé* est conçu comme un énoncé dans la langue *et* une proposition métacommunicative de relation. L'axiome de la réciprocité dit : la proposition de relation présente une composante relative à la position, laquelle a les trois formes possibles suivantes : - "je me vois comme votre égal", prenant une position *symétrique*, - "je me vois comme supérieur à vous", prenant une position *complémentaire supérieure*, - "je vous vois comme supérieur à moi", prenant une position *complémentaire inférieure*. Le message isolé, qui n'est qu'une proposition, ne peut à lui seul définir une relation toujours soumise à la confirmation ou au refus du partenaire. Le message isolé ne présente d'intérêt que lorsque l'on étudie la redéfinition par l'autre de la relation initialement proposée par l'un. Ainsi, une assertion peut être suivie d'un accord, d'un refus ou d'une contre-assertion. Elle entraînera parallèlement, au métaniveau, soit l'acceptation d'une relation complémentaire supérieure-inférieure, soit une relation symétrique. Les messages isolés peuvent être question, énoncé référentiel, accord, négation, injonction, consentement, refus, etc. Ces messages individuels (message est mis pour acte-message, le message pouvant être verbal ou non-verbal, quatrième axiome) sont proposition ou réponse, selon le séquençage. Symétrie et complémentarité apparaissent comme des paramètres de la relation, qui concernent, dans "voici comment je me et vous vois", spécialement la position relative "voici comment je nous vois l'un par rapport à l'autre".

• Transaction. La *transaction* est un couple de messages formé d'un message initial de A et d'un autre, de B, appelés répliques. On le note (ai - bi), ou (bi - aj), le premier valant proposition, le second, réponse. On sait que, selon le troisième axiome, le séquençage influe sur la relation. Cette influence s'exerce sur les partenaires dans l'échange et sur l'analyse. On pourrait déterminer la symétrie et la complémentarité en examinant séparément les transactions (a1 - b1), (a2 - b2), etc. On buterait sur les difficultés annoncées par l'axiome de la ponctuation. Pour contourner cette difficulté, on a adopté la règle méthodique qui consiste à analyser les séquences comme suit. Soit la séquence C = {a1, b1, a2, ... , ai - bi, aj - bj, ... , an, bn}, on considère successivement les couples de répliques (a1, b1), (b1, a2), (a2, b2), ... , (ai - bi), (bi - aj), ... , (bn-1, an), (an, bn). Chaque message est donc successivement, à l'exception du premier et du dernier de la série, réponse dans une transaction et proposition dans la transaction suivante. La transaction, on le voit, constitue l'unité minimale d'étude de l'interaction. Chaque transaction se voit attribuer un "score de transaction", selon que la transaction est jugée symétrique ou complémentaire et, dans ce dernier cas,

supérieure-inférieure ou l'inverse. Il est nécessaire, ici, de préciser les notions de symétrie et de complémentarité. Watzlawick considère que la relation symétrique est basée sur la minimisation de la différence, donc qu'elle tend vers l'égalité, et que la relation complémentaire est basée sur la reconnaissance de la différence. Bateson et Jackson (1964) avaient fait observer qu'un acte n'est pas symétrique ou complémentaire en soi : "*tout dépend de la façon dont ce comportement se rapporte aux comportements précédents et suivants du partenaire*". On dit qu'une transaction (ai - bi) est complémentaire si ai est *différent* de bi, et qu'elle est symétrique si b est *identique* à a. Identité et différence sont examinées du point de vue de la *forme* du message et non de son contenu.

> *"Le niveau choisi pour l'analyse (est) celui de la structuration (patterning) du contenu des répliques conjointes de toutes transactions."* [136]

Les *formes* prises par les actes-messages correspondent sensiblement aux tournures des verbes, dans la grammaire, ou aux formes des propositions grammaticales. La forme peut être interrogative, affirmative, négative, interrogative négative ou exclamative. Y correspondent sensiblement l'assertion, ou énoncé référentiel, la question, l'ordre ou injonction, auxquels s'ajoutent les attributions métacommunicationnelles comme l'accord et la négation. Seront alors définies comme symétriques les transactions où se succèdent message et réplique de même forme comme assertion-assertion, question-question, accord-accord, etc. Seront complémentaires, les transactions comme question-réponse, assertion-accord, accord-extension, injonction-consentement, ou injonction-refus, etc. Dans la transaction complémentaire, la prévalence, supérieure ou inférieure, est fonction du contexte. Si l'on considère généralement que poser une question est "complémentaire inférieur" et y répondre, "supérieur", c'est l'inverse qui serait décidé dans le contexte d'un interrogatoire de police ou de l'oral d'un examen. C'est donc la prise en compte du contexte social, et de ses hiérarchies explicites et implicites, qui éclairera le chercheur sur le caractère symétrique, complémentaire supérieur, ou complémentaire inférieur de la position respective prise par les acteurs, dans la transaction. On remarque que, dans chacun des cas, le nombre de possibilités est limité. En effet, une assertion ou une injonction, qui sont des propositions de position supérieure ne peuvent être suivies que, soit d'une acceptation qui conduit à la confirmation d'une relation complémentaire haute-basse, soit d'une contre-assertion ou d'un refus (rejet, dérobade, déni, etc.) qui conduisent à la définition d'une position symétrique.

---

[136] Sluzki, Beavin, 1965, p. 104.

• Scores de répliques. Si l'on considère un partenaire de la dyade, émettant un message, proposition ou réplique, à tel moment de la séquence, il émet par là, une proposition de définition de sa position, puis trouve sa position redéfinie par la réplique de son partenaire. Son *score de réplique* est le couple de ces deux cotes.

Ce couple peut être : ss, s+, s-, ++, +s, +-, -s, -+, --.

• Typologie des dyades. La typologie des dyades établie par Sluzki et Beavin repose sur l'examen de la *série* des scores de répliques des deux partenaires dans la séquence et la mise en évidence d'éventuelles répétitions fondées sur la rigidité des positions relatives mutuelles. La prépondérance de types de successions de scores de répliques conduit à classer les dyades en symétrie stable (prépondérance de scores ss et ss), complémentarité stable (dominance de ++ et - -), concurrence symétrique pour la position supérieure (+- et +-), concurrence symétrique pour la position inférieure (-+ et -+), concurrence asymétrique pour la position supérieure et la symétrie (+s et s-), et concurrence asymétrique pour la position inférieure et la symétrie (-s et s+). Lorsque certaines dyades ne présentent aucune configuration dominante, on parle de "fluidité", que nous traduirions plutôt par fluctuance. Le terme de fluidité est connoté positivement et peut renvoyer à celui d'harmonie. Dans une dyade, la capacité qu'ont les personnes qui la constituent de passer de manière souple de la position symétrique à celle complémentaire est un signe d'adaptabilité et d'harmonie. Mais aussi, l'incapacité de trouver un mode de communication permettant une définition stable de chacun par l'autre, conduit à des rapports confus et sans cesse remis en question. Le terme de *fluctuance* paraît , pour cela, préférable.

Kripke s'est interrogé sur le passage de la symétrie à la complémentarité. Considérons la séquence S d'un échange entre deux personnes A et B, telle que S = { a1, b1, a2, b2), avec, par exemple : a1 = b1 = a2= affirmation et b2 = accord. Il s'ensuit que les transactions successives seraient : (a1, b1) = s ; (b1, a2) = s ; (a2, b2) = c+-. Nous constatons que le passage d'une série de transactions symétriques à une transaction complémentaire ne soulève pas de difficulté particulière. Par contre, si l'on considère la relation, il en va tout autrement. Car celle-ci est fonction des scores de transaction, puis de réplique, considérés dans leur ensemble, sur plusieurs séquences représentatives des échanges dans la dyade. En tant qu'ensemble, le type de la dyade est de niveau deux par rapport à la transaction. Dés lors, le passage d'une symétrie stable à une complémentarité rigide est lui-même un changement de niveau deux, qui suppose un bouleversement de la situation relative.

Pour illustrer la discussion de ce cinquième axiome de $\mathcal{P}$, prenons un exemple. En même temps, pour comparer ce type d'analyse à celui pratiqué à partir d'autres prémisses théoriques, utilisons un fragment de discours emprunté à Flahaut [137].

"Un homme, une femme.
(f1) F *: Tu trouves ça bien, ce que j'ai mis ?*
(h1) H *: Tout à fait ; je verrais une femme habillée comme ça, je lui ferais aussitôt du gringue.*
(f2) F *: De toutes façons tu es incapable de faire du gringue à une fille !*
(h2) H *: Ça, tu ferais mieux de ne pas trop le dire.*
(f3) F *: Oui, c'est idiot, je sais."*

Nous déterminerons les scores de répliques. Ensuite, supposant l'échange représentatif de la relation dans le couple, nous déterminerons le type de dyade auquel on peut le rattacher. Enfin, nous examinerons ce que ces conclusions apportent à la compréhension de la communication dans le couple que révèle l'échange.

Pour trouver le type auquel rattacher la dyade H-F, nous aurons à faire l'analyse de la relation, du point de vue de la réciprocité. Pour cela, nous déterminerons successivement : la forme générale des répliques, le découpage de la séquence en transactions, le score de transaction, le score de réplique. Ensuite, nous examinerons la succession des scores de réplique.

Les *formes générales* des répliques successives sont : f1 = question ; h1 = réponse et assertion ; f2 = contre-assertion ; h2 = injonction ; f3 = accord.

On peut constituer quatre transactions : (f1 - h1), (h1 - f2), (f2 - h2), (h2 - f3).

Les scores de transaction se déterminent comme indiqué plus haut :

- (f1 - h1) : question-réponse : complémentaire - +
- (h1 - f2) : assertion - contre-assertion : symétrique
- (f2 - h2) : assertion - injonction : symétrique
- (h2 - f3) : injonction - consentement : complémentaire + -

Les scores de répliques qui en découlent sont :

f1 = * - ; h1 = + s ; f2 = s s ; h2 = s + ; f3 = - *

Les scores de réplique successifs de la séquence sont :

* - ; + s ; s s ; s + ; - *

Si cette séquence était représentative des échanges dans le couple, on pourrait, en se référant à la typologie des dyades de Sluzki et Beavin, en conclure que la relation y est de type fluctuant, présentant des aspects de <u>concurrence asymétrique</u> pour la symétrie et la position supérieure et des

[137] Flahaut, "quelques applications" 1974, p. 188

aspects de symétrie stable.

Pour une analyse du contenu, nous en sommes réduit aux conjectures, faute d'éléments de contexte. Supposer ce que les personnes ont voulu dire, sans possibilité de vérifier la supposition en la leur soumettant, est aléatoire. Il reste possible d'avancer des interprétations, lesquelles, lors d'une thérapie de couple, devraient bien entendu faire l'objet de vérifications. Par exemple "Madame, Monsieur, il y a une chose que j'ai besoin de vérifier, pour bien comprendre. Lorsque vous dites ceci (...), j'aurais tendance à entendre cela (...). Est-ce que je me trompe ?"

Cette précaution prise, l'impression générale qui se dégage de cet échange reste celle d'un couple dont la maturité affective est naissante. Le couple semble formé de personnes dont une, au moins, oscille entre stabilité affective et recherche de nouveaux partenaires. Comme c'est souvent le cas, la jeune femme cherche à fidéliser son partenaire alors que le jeune homme, se satisfaisant d'une liaison plus éphémère, n'est pas prêt à se soumettre à des liens contraignants. Le tournant de l'entretien paraît marqué par la deuxième partie de la première réplique de l'homme : *"je verrais une femme habillée comme ça, je lui ferais aussitôt du gringue".* La suite de l'échange est gouvernée par les conséquences de cette assertion. Mais il nous faut revenir à la première réplique de la femme. Mise sous la forme de propositions logiques, (f1) *: "Tu trouves ça bien, ce que j'ai mis ?"* se présente comme formée de trois éléments, répartis sur deux niveaux. À un premier niveau, se trouve l'assertion "ce que j'ai mis est bien". À un métaniveau, on peut situer, d'abord, la forme interrogative : "est-il vrai que ?". On sait que les propositions de type "il est vrai ou faux que" appartiennent logiquement à la métalangue. Cette forme interrogative inclut plus qu'elle ne masque un deuxième élément qui est l'injonction implicite "je souhaite que tu me donnes ton opinion". En fait, l'innocent "tu trouves ça bien, ce que j'ai mis ?" se trouve formé de : A = «donne-moi ton opinion sur B» ; B = «C est vrai ou faux» ; C = «Ça, ce que j'ai mis, est bien». On peut signaler un possible implicite sous-jacent, le «j'ai bien choisi» étant mis pour «je suis bien».

Négliger "je souhaiterais que tu me dises", qui équivaut à "donne-moi ton opinion", on le sait, conduit au performadoxe. Ce second niveau, celui de la demande "je voudrais que tu répondes à ma question", est celui de la relation. C'est en effet à ce niveau que peuvent naître, chez l'autre, les réactions "qui crois-tu que je sois pour me demander cela ?", "qui es-tu pour me poser cette question ?", "qui es-tu pour exiger une réponse ?". Tout cela revient, on l'a vu, à "de quel droit prétends-tu exercer sur moi une influence ?". Du seul point de vue de la relation, quatre aspects méritent notre attention, puisque toute réplique peut contenir : une prise de position

complémentaire, haute ou basse, une proposition plus générale du genre "voici comment je me vois", une autre du genre "voici comment je te vois", et une troisième du genre "et toi, comment me vois-tu ?" Ainsi, la première réplique de la femme peut être lue comme une proposition de relation complémentaire inférieure, ou position basse, conséquence de la question, demande de réassurance, se déclinant en trois volets : premièrement, une proposition voisine de "je me vois comme autorisée à te demander ton opinion" ; deuxièmement, une proposition comme "je te vois comme l'homme dont le point de vue m'importe" ; troisièmement, une demande : "et toi, comment me vois-tu ?" On pourra objecter que cet échange a lieu dans un couple et que les prises de parole y sont implicitement autorisées et codées. Il n'en est pas moins vrai que les codes qui régissent la communication dans le couple sont en permanence réactualisés dans et par les échanges. Dans ce couple, comme dans d'autres formes plus ou moins stables d'associations d'humains, s'exerce en permanence cette opposition entre ce qui tend à conforter les normes du groupe et ce qui tend à les faire évoluer : la schismogenèse de Bateson. Ces normes sont mises en cause en permanence et font en permanence l'objet de réajustements et de renforcements. Dans le couple stable, plus les redondances sont nombreuses et plus la relation est forte, voire rigide. Dans le couple évolutif, les redondances sont moindres et les possibles relationnels sont ouverts.

Ce qui est intéressant, ici, est le sous-texte *possible*, sorte de décalque de la relation sur le contenu qui serait, au premier niveau : "je me vois comme séduisante et susceptible de te plaire" ; "je te vois comme celui à qui j'ai envie de plaire" ou encore "que j'ai envie de séduire" ou, peut-être, "à qui j'ai envie de m'attacher" ; enfin, "et toi, comment me vois-tu ?" ou "comment vois-tu notre relation ?" Le contenu "ça bien, ce que j'ai mis", formellement, pourrait s'écrire «tous (les habits que je porte) sont (des habits "bien")» et «tous les habits que j'ai choisis» sont «des habits bien choisis». Il reste clair, cependant, que l'avis demandé concerne à la fois la tenue portée et celle qui la porte et que "tu trouves *ça* bien, ce que *j'*ai mis ?" est mis pour "tu trouves ça bien" et pour "tu *me* trouves bien avec ça ?" Dès lors, on se trouve face à une série : Je souhaite te plaire - J'ai mis *ça* - qui me plaît - Je souhaite que tu me dises - que *ça* te plaît - que *j'*ai bien choisi - que *je* te plais - et peut-être même que je te plais assez pour que nous restions ensemble et que tu me sois fidèle. L'enjeu possible de la fidélité, serait une explication de la réplique surprenante de l'homme "*je verrais une femme habillée comme ça, je lui ferais aussitôt du gringue".* Une manière de l'interpréter serait "Ce n'est pas parce que tu es bien habillée et séduisante que je suis prêt à me priver de toute possibilité de m'intéresser à d'autres femmes", représentée par l'image

populaire de la "corde au cou".

Mais cela n'est que conjecture. C'est l'occasion de faire observer une différence de niveau interprétatif. S'il est vrai que, pour toute méthode thérapeutique, le discours du thérapisant fait l'objet d'une interprétation, celle-ci se fait à des niveaux plus ou moins profonds. Au niveau "zéro", nous avons le discours lui-même : "*je verrais une femme habillée comme ça, je lui ferais aussitôt du gringue".* Au niveau un, se trouve l'analyse propositionnelle, forme et contenu, qui conduit à des considérations linguistiques et communicatives. Au niveau deux, se trouve l'interprétation procédurale des règles syntaxiques qui gouvernent la succession des pensées : les pensées sont traitées dans telle succession. Pour $\mathcal{P}$, c'est au niveau deux que le processus d'analyse s'arrête. Une interprétation possible de l'échange pourrait être : (f1) F *: Dis-moi que je te plais.* (h1) H *: Tu es bien, mais tu n'es pas la seule femme.* (f2) F *: Ne courtise pas une (autre) fille !* (h2) H *: Ne me mets pas au défi !* (f3) F *: D'accord.* Cette analyse rapide reste théorique et relèverait davantage de la recherche sur la communication que de la thérapie. Un thérapeute qui recevrait ce couple en consultation ne ferait pas nécessairement appel à une interprétation de ce type. Il demanderait aux personnes ce qui les gène le plus dans cette situation, puis comment ils s'y prennent pour tenter d'améliorer les choses. Après analyse des *processus* de communication qui conduisent au problème, il suggérerait l'essai (paradoxal) d'une autre forme du même processus. Tout le reste est littérature, mais la littérature est utile pour faire comprendre sur quoi prennent appui les processus thérapeutiques. Nous le verrons au chapitre 9.

Concepts de Flahaut	**Concepts correspondants de $\mathcal{P}$**
Parole :	
connaître	contenu
reconnaître	relation
intermédiaire	englobement (logique)
	réflexivité (systémique)
Jonction :	
théorie du sujet	(présupposés)
travaux sur le langage	définition de soi et de l'autre
Place :	
place	niveau I : symétrie et complémentarité
	niveau II : type de dyade, position
(non traité)	ponctuation
	non verbal
	non verbal et relation.

CHAPITRE 5

LE LIEN THÉORIE-THÉRAPIE

L'étude de la place que tient une méthode thérapeutique aux côtés de la théorie dont elle s'inspire, et l'examen des liens que toutes deux entretiennent ne sont pas l'affaire première et nécessaire du thérapeute. Lorsqu'il exerce son art, le praticien se consacre à la relation avec son thérapisant et fait moins appel à la théorie en tant que telle qu'à ses dérivés. Il se dit que la méthode thérapeutique et ses procédés, instruments d'analyse et outils d'intervention, s'inspirent de la théorie, ou qu'ils ont avec elle un lien de parenté. Pour établir une correspondance analogique simple, point n'est besoin pour lui de s'interroger sur la cohérence de la théorie. Il lui suffit de penser que la thérapie et ses procédés sont issus d'essais-erreurs successifs réalisés dans les centres de recherche thérapeutiques, essais guidés ou inspirés par des considérations interactionnelles. Il n'affirme pas que la thérapie est déduite de la théorie. Il observe que certaines techniques d'intervention permettent d'obtenir des résultats probants dans une proportion raisonnable de cas, et que ces interventions semblent reproductibles et transmissibles.

Pour qui se soucie de philosophie de la connaissance, par contre, il s'agit de vérifier que la théorie est cohérente, si elle se prétend rationnelle. L'une des manières de verifier consiste, *primo*, à examiner si n'existe dans la théorie aucune contradiction interne et, *secundo*, à comparer ses conséquences logiquement entre elles. L'examinateur pourrait, par exemple, s'inspirer de la démarche de Popper d'examen de "*l'application empirique des conséquences"*. Dans ce cas, on vise à vérifier que les énoncés forment un ensemble complet, ainsi qu'à démontrer que la thérapie est déduite de la théorie et que les théorèmes de la thérapie sont non-contradictoires.

Nous nous proposons de soutenir que $\mathcal{T}'$ est déduite de $\mathcal{P}$ - sous certaines conditions, toutefois - et que, pour établir totalement ce lien, une théorie minimale du sujet est nécessaire. Nous pensons qu'il faut pour cela formaliser certains implicites de Palo Alto, en faisant appel à la notion d'*Homo communicans*, désignation inspirée de Françoise Armengaud.

1. De la théorie à la thérapie

Examinons la définition générale suivante. Le conflit psychologique est "*le résultat d'un conflit intérieur durable entre des motifs qui conduiraient à accomplir un acte, motifs incompatibles entre eux"* [138], la notion de conflit intérieur étant "*l'action simultanée de motivations incompatibles et le résultat de cette action*". Le conflit intérieur se ramènerait ainsi à une difficulté à trouver le bon équilibre psychologique, par la rencontre d'éléments, de sentiments *contraires* qui s'opposent. Cette définition peut être qualifiée de générale, dans la mesure où elle n'est propre ni à Palo Alto, ni à une école psychologique particulière, et qu'elle semble admise par chacun, sans relever, cependant, de la seule psychologie du sens commun. Une difficulté qui était passagère ne devenant évidemment un problème que si elle perdure, (d'où l'emploi du terme "durable") deux notions sont ainsi associées, dans le conflit : l'antagonisme et la durée.

Reprenons maintenant l'axiomatique de $\mathcal{P}$. *Dans la communication C, l'acte-message a est inclus dans la relation R(a), laquelle est un métamessage. R* englobant *a*, si *R* est vrai, *a* est vrai. Créons un cercle vicieux paradoxal, à l'instar de Russell, *"en admettant comme arguments possibles d'une fonction propositionnelle des termes qui présupposent la fonction".* Pour cela, il suffit de poser *a* = «*R est faux*», pour obtenir «si *R* est vrai, *a* est vrai, alors *R* est faux et si *R* est faux, *a* est vrai, alors *R* est vrai». On aboutit au paradoxe linguistique «R *est vrai si et seulement si* R *est faux».*

Tentons d'établir le lien du paradoxe et du problème. Le cercle vicieux a deux conséquences. La première : placer dans l'indétermination la personne à qui est adressé un message de ce type. La gravité est limitée. La confusion ne dure que le temps de la réflexion sur le message. La deuxième (plus problématique ou problématogène) : lorsque le message est injonctif et s'il est produit dans un contexte interactionnel de soumission du sujet à la réitération continue du message - impossibilité de s'y soustraire et impossibilité de métacommuniquer - entraînant le rappel constant de l'injonction par le contexte, sont alors réunies les deux conditions de l'antagonisme et de la durée. La personne ne peut échapper au trouble permanent entretenu par la situation. Le paradoxe, associé au deuxième axiome de la théorie de la communication, produit un problème. Du moins, peut-on croire l'avoir établi.

---

[138] Rey, 1986, p. 364.

Observons les limites de ce raisonnement. Si nombre des problèmes présentés par les patients des centres expérimentaux qui appliquent cette thérapie semblent interprétables à partir de ses instruments, plus de 20% des cas restent non résolus, et ce, pour une raison *indéterminée.* Il n'est pas démontré qu'il n'existe pas de problème non attribuable au paradoxe et ne relevant pas de $\mathcal{T}$. Lorsqu'un problème n'est pas résolu, on ne sait donc pas si c'est parce que la thérapie a été mal appliquée, ou parce que le cas échappe à la thérapie, ou pour une autre raison. Notre affirmation "*La thérapie s'adresse à* toute *personne qui rencontre un problème, quelle que soit la nature*[139] *de celui-ci*" est une abduction[140], sur un constat expérimental, non établie absolument. Si, dans une certaine proportion, les problèmes peuvent être expliqués et traités par la thérapie, cette proportion est inconnue. On peut affirmer, par contre, que dès qu'un paradoxe pragmatique apparaît dans le discours d'une personne et qu'un lien est établi entre celui-ci et le problème, la thérapie est applicable. On pense ainsi pouvoir tenir pour acquis qu'existent quelques problèmes de nature "psychologique" attribuables au paradoxe, que pour eux, $\mathcal{P}$ et la méthode thérapeutique $\mathcal{T}$ qui en est déduite sont applicables. Vérifions : *"Le problème apparaît avant tout comme un comportement momentanément non désiré. Ne constituent un problème que les comportements qui se répètent"* [2]*.* Ceci découle de la définition de la notion de problème psychologique.

"Les problèmes naissent d'une difficulté ordinaire de la vie. Lorsque la difficulté est non résolue, la solution inadéquate est réitérée et la difficulté d'origine s'intensifie selon un processus de cercle vicieux. Le processus problématique naît du maintien de ce dont on se plaint et d'une persistance dans l'effort pour le résoudre. L'entêtement dans la répétition des solutions inadéquates s'explique (par le) paradoxe pragmatique. Le problème est maintenu par des réitérations communicatives au sein du groupe d'appartenance de la personne. Le problème est donc la résultante de l'action conjointe de deux processus complémentaires, l'un réflexif et l'autre interactionnel. Ainsi, (...de $\mathcal{T}$ découle que) *la persistance d'un problème psychologique auquel une personne est confrontée est due à toutes les tentatives de la personne et de son environnement pour rétablir des conditions acceptables, lorsque ces tentatives sont inefficaces. Si un processus problématique n'est entretenu que par une action, l'arrêt de l'action mettra fin à ce processus : le but de la thérapie est de provoquer un renversement de ce type. La personne est invitée à faire l'expérience que vouloir délibérément*

[139] chapitre 2, supra.

[140] Concept dû à Charles Pierce, qui désigne l'action consistant, pour proposer des hypothèses explicatives d'un fait, à aller de l'effet à la cause. Inversement, la déduction chemine de la cause à l'effet.

le comportement non désiré ou le percevoir comme positif conduit à sa disparition" [2].

Tout ceci est la conséquence de la combinaison du deuxième axiome, de la notion de problème et des propriétés du paradoxe, à condition de remplacer "*Les problèmes naissent*..." par "*quelques problèmes naissent*...".

Une fois démontrées les conditions du maintien et de la disparition de certains problèmes, toutes les techniques s'en déduisent logiquement. "*La direction thérapeutique, ce vers quoi convergent les processus d'influence, est le contre-paradoxe. La résistance est gérée comme une qualité émergente de la relation thérapeutique. Le freinage du changement est nécessaire et conduit à demander au patient d'avancer lentement et de prendre en compte les risques de l'amélioration. Il est logique, utile et important, que la personne veuille aggraver son problème. Il est nécessaire de savoir changer de stratégie, en cas de refus"* [2]. Tous les énoncés de la méthode thérapeutique sont susceptibles d'être rattachés à l'un des énoncés ci-dessus. Les règles empiriques ne leur sont pas contradictoires, y compris celles importées d'autres théories.

Toutefois, la démonstration ne tient pas. La personne qui vient trouver le thérapeute exprime une souffrance. Lorsque, à la demande du thérapeute, elle décrit les circonstances d'apparition de la souffrance, elle dépose les éléments d'un problème que, dans cette thérapie, le thérapeute traite comme un problème de communication, se disant : "quand il se passe ceci, dans la communication avec ses semblables, il souffre". Qu'est-ce qui permet d'en déduire "*parce qu'il* se passe ceci, il souffre" ? Le passage de la cooccurrence à la causalité suppose un appui théorique. La notion de "conflit psychologique" à laquelle nous avons fait appel n'appartient pas à $\mathcal{P}$, au sens où elle n'est pas reprise par l'axiomatique. Il s'agit de l'importation d'éléments de théories voisines ou de présupposés généraux, dont on ne saurait se passer de justifier l'usage. S'il s'agit de l'emploi comme concept d'un terme qui ne présente pas de lien régulier, tel qu'au signe, correspond un sens déterminé et au sens, une dénotation déterminée, nous ne sommes plus dans la science, mais dans le discours commun[141].

Or, il semble qu'une source importante de difficultés des sciences de l'homme à l'amont des psychothérapies, se trouve dans cette contradiction : d'un côté, dans une langue savante, la nécessité de réduire le nombre de termes pour parler *de (ou sur) la thérapie*. D'un autre, la nécessité, pour le thérapeute, *dans la thérapie*, de nuancer ses interventions, d'affiner son toucher thérapeutique, son *logos therapeutikos*, sémantique souple et fluide,

[2] Chapitre 2, supra.

[141] "*Cette régularité n'est pas dans la langue vulgaire, où un même sens a plusieurs expressions*". Frege, 1971, p. 104.

"touchant" de près ou au plus près la personne. La première conduit à un discours formel, précis, dont la contrepartie est le caractère abrupt. La seconde conduit à la distorsion sémantique pouvant aller jusqu'au retournement en son contraire. Le thérapeute qui parle de son art ne peut pas ne pas nuancer. Lorsqu'il passe de l'art à la théorie, il ne sait, bien souvent, se défaire de ses nuances. La logique de la communication doit être précise, pour rester logique. Elle doit être floue pour rester près du sujet qui communique.

Refermons cette parenthèse. La proposition "le paradoxe pragmatique crée un problème logique et place dans la confusion la personne qui s'y trouve soumise" ne soulève pas de difficulté théorique, comme nous l'avons vu. Il semble établi que cette confusion est susceptible de perdurer, lorsque les conditions interactionnelles sont réunies. La confusion durable semble conduire la personne au malaise et, de là, à une possible souffrance. Mais ceci est une constatation empirique et n'est pas établi par la théorie. Établir un lien entre la confusion logique durable et la souffrance - qu'on la qualifie de "psychique" ou autrement - suppose une théorie du sujet. Or, en enfermant le sujet dans une boîte noire, $\mathcal{P}$ s'interdit ce lien.

L'affirmation que le problème logique se traduit par un trouble n'est déductible de l'axiomatique de $\mathcal{P}$ qu'à condition de disposer d'une théorie minimale du sujet communicant, du conflit psychologique ou (inclusif) du lien entre l'un et l'autre.

2. Qui est Homo communicans ?

La difficulté à surmonter est là : cet appui n'existant pas dans $\mathcal{P}$, il va falloir le trouver ailleurs. Watzlawick et al. nous disent : "*La théorie de la communication voit dans le symptôme un message non-verbal*" [142]. Il se déduit de la théorie que si le symptôme est un comportement , alors il a valeur de message. Cependant, le symptôme est une souffrance pour la personne qui en est porteuse et la théorie n'explique ni ce que la personne veut exprimer par le symptôme, ni pourquoi et comment elle ne peut l'exprimer que comme cela. Il nous faut revenir sur le cadre de référence de $\mathcal{P}$. Les effets pragmatiques de la communication sur le comportement des acteurs sont clairement établis. Reste le sujet : la personne qui communique. Qu'en dit-on, dans le cadre de référence ?

"*... la psychologie et la psychiatrie sont en fin de compte des disciplines réflexives :*

[142] Watzlawick et al., opus cité, p. 79 et 39.

sujet et objet sont identiques, l'esprit s'étudie lui-même, et toute hypothèse court le risque d'une autovalidation."

"*Les symptômes sont considérés comme une sorte d'entrée d'informations dans le système familial, et non comme l'expression d'un conflit de nature intrapsychique."* [4]

Si toute hypothèse sur l'esprit est potentiellement autovalidante, toutes les idées émises sur l'esprit de l'homme depuis que l'homme réfléchit sur lui-même le sont aussi. Est-ce admissible ? Si l'on rejette toute hypothèse relative au conflit intérieur (intrapsychique ou intrapersonnel), comment expliquer qu'un dysfonctionnement de la communication dans une famille puisse faire apparaître un symptôme *chez* l'un de ses membres ? On conçoit qu'un "malaise" soit partagé par les membres du groupe familial, si la communication est mauvaise. Le ressenti, cependant, en est bien individuel. Comment expliquer ce passage du collectif à l'individuel, si l'on occulte toute hypothèse de nature individuelle ? Dans son œuvre abondante et heureuse, Watzlawick cite à de nombreuses reprises l'aphorisme d'Épictète "*ce ne sont pas les choses qui nous troublent, mais l'opinion*[143] *que nous avons d'elles*". Comment la non-théorie du sujet rend-elle compte de l'opinion que le sujet a des choses et du lien entre cette opinion et le trouble qui affecte le sujet ? Pour pouvoir affirmer que notre jugement nous trouble, il faut l'établir. Pour cela, l'économie d'une théorie du sujet ne peut pas être faite. Le sujet, membre de la cellule familiale où se déploient des conflits de communication est moins troublé par ces conflits que par l'opinion qu'il a d'eux. Dès lors, comment passe-t-on logiquement de l'opinion (individuelle) que se fait tel de ses membres du conflit de communication familial, au symptôme qui en est l'expression (individuelle) en refusant toute hypothèse sur l'individu ?

Watzlawick invoque la notion de boîte noire pour justifier son parti. Sur la notion de système familial, nous reviendrons au chapitre suivant. Bornons-nous provisoirement à deux observations. Premièrement, il est imprécis de dire que la famille *est* un système (comme il le serait de dire qu'elle *est* un génogramme), et juste de dire que les échanges de messages au sein d'une famille sont modélisables par le système. Deuxièmement, pour les théoriciens du système, la notion de boîte noire n'a jamais invalidé l'analyse[144].

On n'en sait que peu de ce *sujet-en-communication*, cet *Homo communicans*, et de ce qui l'unit et le sépare de *Homo cogitans/inconsciens.* Le problème principal posé par les applications thérapeutiques de la pragmatique de la communication réside dans l'absence de discours sur cet être humain "*engagé dès sa naissance dans le processus complexe de l'acquisition des règles de la communication*" (Watzlawick) pour comprendre de

---

[143] *dogmata*, ailleurs traduit par jugement ou évaluation (E. Cattin et L. Joffrin).

[144] Berrien, cité par Le Moigne, 1992 (cf. chap. 7).

quelle manière un dysfonctionnement de ladite communication déclenche une pathologie. Aucune hypothèse n'est apparente *dans la théorie* sur le processus d'acquisition de ces règles. On ne sait pas en quoi elles font ou non partie de la théorie. Cet être "*n'a que très faiblement conscience de ce qui constitue ce corps de règles*" [145]. On ne sait ce qu'est qu'avoir conscience, ce qu'est la conscience et comment approcher cette notion dès lors qu'on s'interdit toute hypothèse sur le sujet ? Watzlawick et *al*. opposent à la conception monadique du sujet, qui ne conduit qu'à une étude isolée de celui-ci, une étude du sujet *en relation*. Ils opposent, de même, à l'étude de l'esprit par inférence, qui serait celle des théories intrapsychiques, une étude fondée sur l'observation de la relation dans ses manifestations. Ils font fort justement observer que si l'objet de l'étude est un trouble du comportement, l'explication du trouble en vue d'un soin se limitera à la nature de l'état du sujet. Ils redoutent que, faute d'inclure dans l'étude les interactions du sujet avec ses partenaires dans la communication, on débouche sur une vision du trouble tronquée, voire biaisée. Il n'en reste pas moins que si l'on examine le trouble uniquement dans une perspective interactionnelle, on perd de vue la dimension réflexive du sujet. Or, si on admet que le sujet communique avec autrui, il est difficile de refuser qu'il communique aussi, et peut-être le plus souvent, avec lui-même. Si oui, comment le fait-il ? Prenons un exemple de Watzlawick, selon qui le terme "leadership", construction intellectuelle, finirait par acquérir une "pseudo-réalité". Mais que dire du terme "redondance" ? Identifier un phénomène, qu'il soit de communication ou autre, et lui attribuer un nom, n'est-ce pas créer une réalité, comme tout usage de la langue y conduit, la première des constructions étant celle de la nominalisation ? En quoi une redondance est-elle plus observable qu'un leadership ? Dans une consultation, le thérapeute est en mesure de prendre connaissance du problème supposé à l'origine du trouble, par le moyen de ce que lui dit le thérapisant. En quoi ce que dit le thérapisant des échanges avec son entourage est-il plus observable que ce que dit ce même thérapisant de son discours intérieur ? Si un thérapeute, appliquant la consigne de ne considérer que ce qui se passe dans l'échange, et donc d'occulter la boîte noire des processus de pensées du thérapisant, à partir de quelles données va-t-il travailler ? Et s'il prend en considération ce que le thérapisant déclare se dire à lui-même, à l'aide de quel dispositif théorique va-t-il le traiter ? Comment explique-t-on le phénomène du recadrage sans faire appel à la notion de structure en niveau des processus *personnels* de traitement de l'information ? Dans $\mathcal{P}$, si les objets de la communication sont clairement définis, l'acte, le message ou dire

[145] op. cit. p. 39.

sur l'acte, le métamessage ou dire sur le message, la notion d'homme-qui-communique le sont insuffisamment pour être traduits dans un système thérapeutique. La question devient alors celle des hypothèses à faire sur *Homo communicans*, ses pensées, ses sentiments, ses émotions, ses processus inconscients, pour que la théorie, non invalidée, fonctionne dans ses applications thérapeutiques. $\mathcal{P}$ se défend d'émettre des hypothèses intrapsychiques. Cette position, tenable du strict point de vue de son objet qui est la communication, ne l'est plus dès que l'on en étend les principes à l'étude des conditions d'apparition et de disparition de la souffrance individuelle.

Logiquement incomplète, cette proposition abandonne plusieurs hypothèses théoriques de Bateson. Ainsi, le *processus stochastique*[146] exprime la capacité qu'a un système de rendre plus probables certains groupements de configurations internes, par stockage d'adaptations antérieures. Ce processus est applicable à des séquences d'événements ou de symboles, lesquelles manifestent une *redondance* ou une contrainte. La gamme des comportements admis dans un contexte donné de communication s'en trouve ainsi réduite. Ce concept est étendu par Bateson aux processus de traitement de l'information par un *individu isolé*. Il n'en est pas rendu compte dans $\mathcal{P}$. Les avancées de Bateson sur les processus *individuels* d'apprentissage ne sont évoquées qu'à titre d'exemples dans "*Une logique...*" et laissés hors de la théorie. Une idée centrale chez Bateson est que l'évolution constitue un processus *mental*, de même que le développement embryologique ou le programme génétique. Pour Bateson, l'esprit est conçu comme un ensemble de parties ou de composants en interaction, l'interaction entre les parties d'un esprit étant déclenchée par une *différence* et le processus mental requérant de l'énergie collatérale ainsi que des chaînes de détermination circulaires plus ou moins complexes. De même, pour Bateson, faut-il considérer dans les processus mentaux, les effets de la différence comme des transformations (c'est-à-dire des versions codées) des événements qui les ont précédés, la description et la classification de ces processus de transformation révélant une hiérarchie des types. On voit que, dans la conception batesonnienne, les niveaux de la communication concernent aussi bien ce qui est perceptible dans l'échange entre deux partenaires que dans le soliloque.

Les concepts freudiens qui avaient été retenus comme prémisses par le groupe de Palo Alto des années 1950 et redéfinis dans le contexte de la communication ont disparu, non pris en compte dans $\mathcal{P}$. L'*inconscient*, comme nécessité des organisations hiérarchiques, le *déterminisme interpersonnel*

[146] chap. 1, p. 34.

supérieur, le *transfert* redéfini, comme nous l'avons vu, la *projection* comme postulat interprétatif des signaux de l'autre, l'*identification*, etc.[147] Qu'en est-il dans $\mathcal{P}$?

En outre, Bateson a-t-il établi des liens entre, d'une part, théorie des types, rapports de la langue et de la métalangue et niveaux d'apprentissage et, d'autre part, les théories de l'apprentissage des comportementalistes. Aucune théorie de l'apprentissage ne peut faire l'économie d'une théorie du sujet. Si, comme le croit Bateson (et nous avec lui), toute personne apprend au cours de sa vie des comportements adaptés aux situations qu'elle peut rencontrer, si elle se constitue des classes de comportements correspondant à des types de difficultés, selon leur efficience à traiter ces derniers, quelle théorie en rend compte, si ce n'est celle du sujet ? Le concept de *conduite* de la psychosociologie est ainsi compris comme un type de comportement dans un type de contexte. Dans les différentes théories, on trouve les appellations équivalentes d'attitude, de stratégies adaptatives, d'habitus ou de schémas comportementaux.

> "*Les changements adaptatifs doivent toujours procéder selon une hiérarchie. En superposant et en entrecroisant un grand nombre de boucles de rétroaction, nous ne nous contentons pas de résoudre des problèmes particuliers ; nous acquérons, en plus, certaines habitudes formelles qui nous serviront à résoudre des classes de problèmes".*[148]

La notion de boucle de rétroaction est empruntée à la cybernétique (voir chap. 6). Les choix stratégiques de la personne sont souvent à un degré de conscience réduit. Bateson ajoute "*L'économie consiste précisément à ne pas réexaminer ou redécouvrir les prémisses d'une habitude à chaque fois qu'on a recours à elle"*.

En rupture avec Bateson, les auteurs de "*Une logique...*" semblent se contredire eux-mêmes. Watzlawick déclare : "*La conscience que nous avons de nous-mêmes dépend de la communication*". À nouveau, il apparaît difficile de parler de conscience, et de conscience de soi, sans faire d'hypothèse intrapersonnelle. Après avoir déclaré qu'ils font appel au concept de boîte noire, les auteurs déclarent "*Il n'est pas besoin d'avoir recours à des hypothèses intrapsychiques, en fin de compte invérifiables, et on peut se borner à observer les relations entre les entrées et les sorties d'information, autrement dit à la communication*". Ils émettent l'idée que pour se comprendre soi-même, on a besoin d'être compris par l'autre. Ici s'avère nécessaire de définir ce que l'on entend par "se comprendre soi-même". La conception monadique est opposée à l'étude en relation. La première conduit,

---

[147] *The natural history of an interview*, Bateson, cité par Winkin, 1981, p. 116 à 123.

[148] Bateson (La Double Contrainte, 1969, in 1972).

selon eux, à une "*étude de l'esprit par inférence*", avec le risque de "*buter sur quelque chose de mystérieux*", qui conduirait à "*attribuer à l'objet de son étude des propriétés que, peut-être, il ne possède pas*". La seconde est "*fondée sur l'observation d'une relation et de ses manifestations*". Que l'on étudie une personne et ses énoncés ou que l'on étudie un groupe en train de communiquer, on sera amené à émettre des hypothèses, à abduire des explications, lesquelles sont des constructions toujours invérifiables en soi. Les constructions intellectuelles sur l'esprit ne valent-elles sans doute pas moins que celles sur la relation. La monade n'est pas plus mystérieuse que la dyade. On ne saurait reprocher à ceux qui n'étudient que la monade de ne considérer qu'une partie de la question qu'à la condition de tenir compte soi-même de l'ensemble monade-dyade. Une dyade est formée de personnes et le passage du tout monadique au tout relationnel semble excessif.

La conclusion de l'ouvrage porte le sous-titre "*Point de vue sur l'existentialisme et la théorie de la communication humaine*", lequel point de vue est présenté comme un "acte de foi" (Une logique..., p. 262). Y sont présentés trois "*degrés de connaissances*" que l'homme peut acquérir (cf. notre premier chapitre), qui sont distingués dans les "*systèmes cognitifs humains*" et appelés savoir *des* choses, savoir *sur* les choses et *vision unifiée du monde*. Les hypothèses intrapersonnelles (pour ne pas dire intrapsychiques) y sont, certes, présentées comme des présupposés en marge du cadre de référence. Il y est question de "*conscience des objets que nous transmettent nos sens"*. Est traitée la question du discours *sur* les faits, leur explication, des suppositions implicites ou explicites faites sur les origines et les causes des faits, de corpus de connaissances, de théories et de croyances. Est évoqué le *sens* que l'homme donne à la somme de ses expériences et qui constitue sa vision unifiée du monde, son idéologie, l'ensemble des prémisses des raisonnements sur ce qu'il perçoit, hors de sa compréhension objective. Ces présupposés relatifs au sujet imprègnent l'ouvrage, bien que ses auteurs s'interdisent de les incorporer dans la théorie. On peut comprendre la volonté de n'y conserver que des énoncés logiques et réfutables, et de les séparer de ceux que Popper qualifie de métaphysiques, à condition qu'ils ne soient pas réintroduits implicitement dans les applications de la théorie. Par contre, si on a besoin d'eux, il faut les prendre en compte explicitement dans la théorie.

Hans Reichenbach a assigné à la philosophie des sciences les trois tâches, que l'on connaît :

> "*décrire les relations logiques entre les énoncés de la science ; critiquer ces relations, c'est-à-dire en évaluer la validité ; et conseiller les scientifiques sur les décisions à prendre relativement aux différentes manières d'agencer ces relations, dont l'ensemble*

forme le langage de la science" [149].

Ce troisième but nous invite à émettre quelques suggestions, sous la forme d'axiomes complémentaires permettant de construire le lien de la théorie et de la thérapie.

3. Une proposition réflexive pour l'axiomatique

Vérifions la pertinence d'introduire dans la théorie que *l'axiomatique est applicable à la communication du sujet avec lui-même*.

Toute personne conduisant une réflexion avec elle-même et sur elle-même, attribuerait à tout acte de sa part une valeur de message. L'impossibilité, pour elle, de ne pas agir entraînerait l'impossibilité de ne pas interpréter ses propres actes. La tentative, paradoxale, de refuser de communiquer avec soi aurait valeur, bien que négative, de communication. Tout acte-message particulier de la personne serait englobé dans -et pour ainsi dire subordonné à- la relation avec elle-même, relation qui constituerait un métamessage relationnel. La manière de ponctuer la séquence du dialogue intérieur jouerait un rôle dans le discours relationnel, celui sur la vision qu'a la personne d'elle-même.

On aura observé que les objets de cette extension théorique sont la communication et ses composantes et qu'aucune hypothèse n'y est faite sur un quelconque organe interne, ou sur des états de l'homme autres que ceux qui se manifestent dans la communication. Par "personne communicant" nous entendons personne traitant l'information verbale et non verbale à ses différents niveaux : information, information sur la manière de traiter l'information, etc. Pour vérifier si cette extension laisse l'ensemble cohérent, faisons la revue des axiomes.

On ne peut pas ne pas communiquer avec soi-même, selon l'axiome d'impossibilité. La communication résultant de tout échange de signes, volontaire ou non, une personne ne peut que constater, et accepter, qu'elle communique avec elle-même. La tentative d'annulation conduit au paradoxe puisqu'elle ne peut se signifier hors de la communication. S'il est impossible de ne pas influencer, une personne ne peut pas ne pas exercer d'influence sur elle-même et donc agir sur elle, ainsi que sur sa manière d'agir. Autrement dit, une personne ne peut pas ne pas agir, ni sur l'information qu'elle traite, ni sur ses propres processus de traitement de l'information.

L'axiome d'englobement étendu dirait que *toute communication avec*

---

[149] Alexis Bienvenu *in* Laugier, Wagner, *Philosophie des sciences, tome I,* 2004, pp. 295 sq.

soi-même présente deux aspects, le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier et, par suite, est une métacommunication. Dès que la personne s'adresse à elle-même un message, elle ne peut pas ne pas se dire implicitement "voici comment je me vois". De même, la confirmation, le rejet ou le déni, par la personne de la proposition de définition qu'elle se donne d'elle-même, est essentielle pour elle. Elle se construit d'elle-même sa propre opinion.

La communication de la personne avec elle-même dépend de la ponctuation des séquences de communication. Dans l'analyse du dialogue intérieur d'un sujet, rien ne s'oppose à la constitution de transactions qui conduiraient à attribuer à chacune d'entre elles un score, ni à considérer des positions relatives de la personne comme symétriques ou complémentaires.

La personne communique avec elle-même en utilisant les modes verbal et non verbal. L'extension de cet axiome à la communication semble relever de l'évidence.

Tout échange de communication avec soi-même *est symétrique ou complémentaire, selon qu'il se fonde sur l'égalité ou la différence*. Ici, l'extension semble soulever une difficulté. Comment puis-je être supérieur ou égal à moi-même ? Cependant, l'axiome paraît applicable à l'analyse d'un discours intérieur. Un sujet, par exemple, se pose une question et y répond. L'analyse formelle conduit à constituer une transaction (question, réponse) qui s'avère de type complémentaire -+. Il y répond par une autre question : la transaction est symétrique. Sur le fond, on touche à la question des croyances sur soi-même. Si je me vois comme quelqu'un d'anxieux, lorsque j'émets sur moi ce jugement, je serai fondé à instaurer le dialogue avec moi-même sur des bases imprégnées de mes *a priori* sur moi-même.

Somme toute, réduite à l'essentiel, la transposition de la théorie serait : la communication du sujet humain avec lui-même est faite de deux objets que sont les actes et la valeur de message qui leur est attribuée, ainsi que leurs processus de traitement étagés, la relation étant l'un de ces processus. Un message ne peut pas être réflexif sans être englobant. Le propre de la personne est d'agir, de commenter ses propres actes, d'émettre sur ses processus d'action et de pensée, hypothèses, jugements et croyances, qu'elle confronte à ceux émis par ses partenaires. Plus la réflexion progresse dans les types et plus les processus réflexifs correspondants sont d'un degré de conscience faible.

Ici, finalement, on retrouve Bateson, en réintégrant dans la théorie certaines de ses propositions sur le sujet. Cet axiome a quelques conséquences. Le conflit intérieur complexe s'en trouve éclairé. La confusion entre contenu et relation peut conduire une personne à croire qu'elle n'arrive

pas à prendre une décision - s'arrêter ou non de fumer, de manger, de jouer, etc. - alors que l'opposition se fait à un niveau supérieur, sur le choix du processeur décisionnel, ou bien de la "partie de soi" à qui il reviendra de la prendre (je voudrais m'arrêter de fumer, et je n'arrive pas à m'y contraindre parce que je déteste la contrainte). La différence de conception sur le maintien du problème entre les thérapeutes familiaux et ceux du BTC se précise. Reprenons Fisch[150] :

> "*Notre hypothèse, partagée avec nos collègues de la thérapie familiale, était que le problème est maintenu par une interaction. Nous sommes allés plus loin : notre hypothèse aujourd'hui est que ce sont les tentatives de contrôle ou de résolution auxquelles s'appliquent le patient et les autres personnes concernées par lui qui maintiennent le problème*".

Le processus de maintien du problème est présenté comme une hypothèse. Ce point de vue est cohérent avec la conception empiriste qu'a Fisch de la thérapie. Admettre l'applicabilité de l'axiomatique à la communication de la personne avec elle-même donne une assise logique à la notion de "tentative de solutions du patient" et permet, par suite, de justifier le lien causal de $\mathcal{P}$ et de $\mathcal{T}$. L'étude citée au chapitre 2 d'Ellen S. Amatea, réalisée à partir des travaux de Fisch, repose sur le lien établi entre les croyances de la personne concernant le problème et les types de tentatives de solutions. Selon Amatea, c'est parce que la personne a cette croyance que le problème peut être dépassé par la force de la volonté qu'elle s'enjoint d'agir autrement, et qu'elle peut s'adresser des injonctions paradoxales du type "sois spontané !". Ce serait, de même, parce que la personne croirait que le problème ne serait pas sous le contrôle de la volonté que le type de tentative de solutions adopté irait dans le sens de l'évitement de ce que l'on craint et, par là, conduirait à des injonctions paradoxales comme "évite de penser à ce que tu crains !". Cette proposition d'Amatea devient une conséquence de la théorie, grâce à l'axiome de la communication avec soi-même. Apparaît clairement cette notion d'étagement du traitement des niveaux d'information, selon la théorie des types, reprise de Bateson. Le lien de la théorie et de la thérapie peut être poussé plus loin. Si le sujet *Homo communicans* est caractérisé par son "comportement en communication", il met en œuvre simultanément des modes de traitement de l'information à plusieurs niveaux, de types d'ordre croissants, que sont d'abord ses actes, comportements et énoncés, ensuite ses processus de traitement et de production de ces actes, après, les choix des processeurs de traitement et de production, puis les niveaux supérieurs, à des niveaux plus difficilement

[150] Fisch, Weakland, Segal, 1986.

concevables. Dans la communication, les partenaires perçoivent, à un degré de conscience souvent faible, les messages de ces différents niveaux. La "personnalité", en tant que "savoir communiquer", s'élabore par le moyen du double phénomène de confrontation des messages entre partenaires, à ces trois niveaux, et de réflexion du sujet à ces mêmes niveaux.

4. Le sujet dans la communication

Tentons à présent de délimiter plus précisément la notion de *Homo communicans*, en gardant présent à l'esprit les propositions : "dans le soliloque, tout acte a valeur de message pour soi-même" ; "la relation avec soi est de type de second ordre", donc "tout message est inclus dans la relation avec soi-même". La notion de sujet communicant englobe celle de sujet *dans* la communication et celle du sujet *de* la communication. Nous aurons à la rapprocher de celles de sujet de l'énoncé et de sujet de l'énonciation. Nous aurons à revenir sur la notion de personnalité avec laquelle nous la confronterons.

Observons que le propos, loin de tenter de définir la personnalité pour elle-même, est le suivant : partant du constat qu'à l'amont des énoncés, il y a quelqu'un qui énonce, et que l'explicitation du changement, en tant que résolution d'un problème logique, suppose des hypothèses sur ce quelqu'un, il faut énoncer ces hypothèses nécessaires et suffisantes. Suffisantes, donc minimales : quelles sont les hypothèses minimales à faire sur le sujet pour expliquer la notion de changement telle que la définit $\mathcal{T}$?

Nous avons besoin de nous rappeler quelques définitions. Si l'énoncé logique est celui d'un jugement, d'une proposition, en épistémologie l'énoncé protocolaire est le compte-rendu codifié d'une expérience scientifique. Du point de vue linguistique, la distinction entre énoncé et énonciation est, depuis Bally (1922), celle de l'objet construit et de l'action de construire. L'énonciation est un acte individuel de langage et l'énoncé est le résultat de cet acte d'énonciation. Cela posé, relisons Dor[151]. Il croit que "*l'énonciation est un acte de langage*", et semble assimiler l'acte d'énoncer à l'acte de langage d'Austin. Or, "acte" a deux sens différents. Il y a acte au sens de "je construis un énoncé". Il y a acte au sens de "cet énoncé agit" (a valeur d'acte au sens d'Austin). De ce point de vue, lorsque l'officier d'état civil prononce la formule "je vous déclare uni par les liens du mariage", il arrive au moins trois faits. D'abord, il y a la construction, ou fabrication de l'énoncé par le sujet qui

[151] *Introduction à la lecture de Lacan*, 2002, pp. 146-154.

énonce. Ensuite, il y a l'action d'énoncer, qui implique de prendre position dans la relation avec ceux à qui, ou en présence de qui, cet énoncé est proféré : "je dis ceci" et "voici qui je suis et comment je me situe par rapport à vous pour pouvoir (prétendre) vous dire, à vous, ce que je dis". Enfin, il y a l'acte de langage au sens d'Austin, dans la mesure où ce qui est dit entraîne, du seul fait de l'énoncé, des conséquences sociales et légales. Avec Dor et ses commentaires de Lacan, nous considérerons le sujet de l'énoncé comme le représentant qui personnifie le sujet dans son énoncé. Quant au sujet de l'énonciation - représentant de sa participation directement subjective qui le convoque comme tel dans l'énonciation - il sera ce qui actualise le sujet comme sujet de l'énoncé dans un discours. "Je dis que je vais à la pêche" : j'énonce et je suis dans l'énoncé. Ce qui nous intéresse ici est le lien établi entre la notion de sujet et celle de communication. Le sujet n'est pas l'énoncé, ou de l'énoncé, ou dans l'énoncé, mais il peut se définir à partir de ses énoncés, ceux qu'il fabrique et dans lesquels il est présent, présenté et présentateur.

Cela conforte l'approche communicative de la notion de personnalité. Si $\mathcal{P}$ met à juste titre l'accent sur les composantes interactionnelles de la construction de la personnalité, elle est restée discrète sur la réflexion conduite par le sujet à partir de ce qu'il a prélevé dans la communication avec autrui d'éléments de son élaboration. Si nous prolongeons la métaphore, la construction de la personnalité serait à la fois l'action de construire et le résultat de cette action. La personne en trouverait les matériaux et les savoir-faire dans l'échange avec ses proches et procéderait elle-même à l'assemblage. Ce faisant, elle se livrerait, aux différents stades de l'avancement du chantier, à de permanentes vérifications de l'adéquation de l'édifice aux conditions communicatives de son environnement. Toutefois, la métaphore de l'édifice reste pauvre. Car ce qui s'édifie est plus qu'un bâtiment inerte. C'est un complexe de processus de traitement de l'information, qui se réajuste en permanence à ce qu'il traite. La métaphore deviendrait "la personnalité est un ensemble de processus de traitement de l'information". Une autre correspondance -est-elle plus juste ?- peut être trouvée avec le rapprochement de la construction des croyances sur soi-même et l'élaboration de théories scientifiques. Otto Neurath comparait le travail de théorisation de celui du marin qui "*répare constamment son navire en pleine mer*".

Il a été avancé que la définition de soi était un élément essentiel de la construction de la personnalité. L'axiome d'extension permet de préciser ce point. Dans la mesure où on la considère comme la manière dont la personne se voit, la personnalité d'*Homo communicans* serait ainsi faite de l'ensemble

des messages qu'il s'adresse à lui-même, à un niveau de conscience plus ou moins grand. Vérifions cette proposition. Une définition générale, psychologique, de "personnalité" se présente comme la "*fonction par laquelle un individu se saisit comme un 'moi', comme un sujet unique et permanent*" [152]. "Fonction", voisin d'application, nous rappelle avec insistance l'aspect mathématique de la notion de *relation*. Nous évoquions plus haut (chapitre 1) la fonction comme "toute opération f qui, dans deux ensembles X et Y, associe tout élément x de X à un élément y de Y que l'on note y = f(x)". Nous considérons que toute communication du sujet avec lui-même suppose un *engagement,* donne une définition de la relation du sujet avec lui-même et, ainsi, définit sa personnalité. La personnalité n'est plus alors un état statique, un monument édifié dans le passé, mais bien plutôt l'ensemble des processus qui assurent, dans le présent, le traitement de l'information échangée avec l'environnement et qui, en la traitant, s'adapte et se modifie en permanence. "*L'individu se saisit comme un moi*" implique une approche réflexive du concept de personnalité. Ici, ce qui nous semble important est moins "moi" que "se saisit". Je me saisis comme, je me pense comme, je me dis comme : je communique avec moi-même sur moi-même. Le "voici comment je me saisis" apparaît là comme l'équivalent du "*voici comment je vous vois*" de la communication interpersonnelle, transposé dans la communication réflexive. "*Sujet unique et permanent*" renvoie à la stabilité des processus de réaction du sujet aux sollicitations de son environnement. Cela n'est pas sans évoquer le concept d'homéostasie, cher aux thérapeutes familiaux, qui trouve là une application individuelle. Cette vision dynamique, ou plutôt informationnelle, de la personnalité, nous la retrouvons chez Louis-Marie Morfaux[153] :

> "*Fonction par laquelle un individu prend conscience de soi comme d'un moi à la fois un et identique, un en tant que le sujet réunit dans sa conscience le divers de sa vie mentale et identique en tant qu'il demeure le même à travers les vicissitudes de son histoire*".

Là encore, il est fait appel à trois notions : la fonction, qui implique une interaction avec quelque environnement, la conscience de soi, qui renvoie à la communication avec soi-même, et la stabilité, qui est à rapprocher de l'homéostasie. Un mot, là-dessus : si le sujet reste le même, comment expliquer le changement ? Le changement demeure mystérieux pour le cognitiviste. Si ma personnalité est une "*unité stable et individualisée d'ensemble de conduites*", comme l'indique Michel Huteau[154], si ma "personnalité" m'entraîne à réagir de manière invariable aux stimuli de mon

---

[152] Rey (Alain), 1986.
[153] op. cit., p. 267.
[154] Huteau, 1985.

environnement, quelle part revient, à un certain niveau, à mes capacités d'apprentissage et quelle possibilité s'offre à moi, au niveau supérieur, de modifier mes processus de communication avec ce même environnement, par le moyen de quelque trans-formation ou morphogenèse ? On sait que la psychologie cognitive de la personnalité tend vers un rééquilibrage au profit des conceptions cognitives, longtemps tenues à l'écart par les conceptions dynamiques. Ce débat, cependant, restant monadique, se prive une fois de plus de la pourtant évidente puissance d'influence de l'interaction. Les psychologues cogniticiens prennent fort heureusement appui sur la phénoménologie. L'interaction n'est-elle pas un phénomène pour les phénoménologues ?

En évoquant plus haut la conception de la personne comme "*unité structurelle d'une énorme complexité logique*", nous constations que la notion d'identité "*constituée par le tissu relationnel*", de Flahaut rejoignait cet énoncé de Watzlawick : "... *l'homme a besoin de la confirmation de soi et d'autrui pour parvenir à la conscience de lui-même*". Nous avancions que l'acquisition de la "confiance en soi" par le sujet passait par la confirmation trouvée dans le discours du partenaire auquel il attache valeur et affection. Nous disions que la proposition "*le sujet se réalise en tant que reconnu à une place*" vient à l'appui d'une théorie du sujet construit dans l'interaction, que le sujet, être profondément social, ne trouve la "confirmation de soi" que dans le regard des autres. Confirmation de quelle proposition, si ce n'est de celle qu'il s'adresse à lui-même, sur lui-même ? Le sujet "se réalise" et "parvient à la conscience de soi", par le moyen d'une communication avec lui-même, laquelle se fait par le médium de la relation avec autrui. "Voici comment je me vois" est une expression de la personnalité, que le sujet confronte avec la vision qu'ont de lui ses partenaires. "*Le sujet advient par son langage*", donc dans l'action de dire, plus que dans ce qui est dit, nous dit Lacan.

Le sujet *Homo communicans*, est ainsi perçu comme un être rationnel, qui peut s'exprimer par des actes faisant appel à tous les modes corporels de manifestation d'une idée, d'un sentiment ou d'une émotion, volontaire ou involontaire, à un degré de conscience élevé ou très faible, ainsi qu'à la langue. En présence d'un semblable, *Homo communicans* est en quelque sorte astreint à communiquer. Dans la communication avec ses semblables, il opère des échanges à différents niveaux, qui forment des processus emboîtés de traitement de l'information où l'objet du discours est le langage. Plus le message sur un message est de type d'ordre élevé et plus le degré de conscience est faible. Tout acte est englobé dans une relation qui appartient à la communication.

Ainsi, la pragmatique générale, comprise comme l'étude de la relation

des signes et leurs usagers, nous conduit-elle à la "réalité humaine comme déterminée par sa capacité de langage". Ainsi, la pragmatique de communication nous oriente vers une conception de l'humain comme défini par sa capacité de communiquer. Cela rejoint-il le souci manifesté par Wittgenstein de traiter les questions de la psychologie même "*de manière non psychologique*" ? Ce dernier s'intéresse à notre grammaire, comment la langue parle, ce qui lui donne vie, sans avoir jamais voulu, cependant, nier l'existence des phénomènes internes. Il disait "*Je regarde la vie comme quelque chose qui est ajouté à une chose dépourvue de vie*". Cet ajout serait-il l'information ?

"*Sommes-nous tenus de penser ce que nous disons ?"* nous dit Stanley Cavell[155]. Un moi non psychologique serait celui auquel serait attribuée une pensée appuyée sur des signes auxquels vie est donnée par l'usage, plutôt que par des processus sous-jacents. Adopter cette vision du moi n'est pas "renoncer à la rigueur de la logique", mais la retrouver dans notre usage du langage, dans ce que nous faisons. C'est retrouver la démarche de M. E. Erickson qui a tenté l'exploration de l'univers psychodynamique à partir de l'hypnose, avant d'abandonner cette idée, pour se consacrer aux usages du langage, tels qu'ils sont pratiqués par les thérapisants. Relisons Wittgenstein :

> "*C'est ce que les êtres humains disent qui est vrai et faux. Ils s'accordent dans le langage qu'ils utilisent. Ce n'est pas un accord dans les opinions mais dans la forme de vie. Pour que le langage soit un moyen de communication, il doit y avoir non seulement accord dans les définitions, mais aussi accord dans les jugements. Cela semble abolir la logique, mais ce n'est pas le cas*".

Le sujet, s'il advient par la langue, a besoin de la logique qui sous-tend celle-ci. Le sujet est conduit, par un processus réflexif personnel à partir de ses croyances de base, à attribuer une valeur et un sens à l'échange et à ce qui y est échangé. Il peut être amené à commettre une erreur logique de traitement de cette information, à laquelle peut prendre part son entourage, résultant de la mise en action d'un processus de réflexion acquis (choix d'un processeur inadéquat de traitement de l'information). Il souffre lorsque qu'il est en contradiction permanente avec lui-même : il souffre lorsqu'il émet en permanence des énoncés qu'il sait contradictoires. C'est sans doute ce qui nous fait dire que nous souffrons de nos symboles. La résolution du problème logique, lorsque tel est le cas, entraîne la disparition de la souffrance. Les modèles thérapeutiques peuvent être dérivés des modélisations de la langue.

Finalement, *Homo communicans* apparaît comme d'autant plus

[155] *Æsthetic Problems of Modern Philosophy*, cité par Laugier Sandra, *La question d'une subjectivité sans psychologie*, in Europe, *Wittgenstein*, 10/2004, n° 906, octobre 2004, pp. 106-119.

inséparable d'*Homo cogitans* qu'il l'englobe, puisqu'il lui est impossible de cogiter sans communiquer, au moins avec lui-même. Ici, le paradigme de la communicabilité de Wittgenstein trouve un prolongement de plus : identité de la pensée et de la parole, identité des langues publique et privée. La double nature des messages, verbale et non-verbale renvoie à la double capacité de l'homme : communiquer avec son corps, qu'il partage avec l'animal, et communiquer avec le verbe. Quelle place à l'inconscient ? Le corps est inconscient par nature, et avec lui les représentations. La pensée, par nature, est conscience. La part de mystère de cette pensée réside dans ce que j'ai su, et que j'ai momentanément oublié, parce que je n'ai pas fait appel à elle depuis longtemps, ou bien réside dans la nécessaire occultation de l'information dans l'organisation hiérarchique des processus de son traitement.

Il devient, dès lors, possible de tenter de situer, vis-à-vis des thèses actuelles de la philosophie de l'esprit, la vision d'*Homo communicans* que nous croyons pouvoir dériver des implicites de $\mathcal{P}$. Ni béhavioriste[156] ni réductionniste, l'esprit de l'homme vu par $\mathcal{P}$ s'apparente au courant fonctionnaliste (dont la filiation béhavioriste reste cependant lointaine). Les concepts mentalistes de $\mathcal{P}$ ne dénotent en effet ni des états, ni des structures, mais des fonctions, ce qui rejoint la thèse centrale du fonctionnalisme. On sait que se côtoient au sein du fonctionnalisme plusieurs formes, dont la conception de l'*identité psychophysique*, et le *computationnalisme*. La première lie (associe ou identifie) chaque occurrence d'événement mental à une occurrence d'événement cérébral : $\mathcal{P}$ ne se prononce pas sur ce point. La seconde voit dans les fonctions remplies par les événements cérébraux des objets de "nature" computationnelle : à nouveau, $\mathcal{P}$ ne se prononce pas. Si les thèses cybernétiques ont pu attirer quelque temps les chercheurs de Palo Alto, il n'ont jamais vu dans les rapports que peuvent entretenir l'esprit et les objets de l'intelligence artificielle que des simulations, modèles approximatifs dont le statut ne dépasse pas celui de l'analogie[157]. On se trouve donc très loin d'un objet de "nature" computationnelle. Par contre, il est clair que les états mentaux sont conçus par $\mathcal{P}$ comme des attitudes propositionnelles et que celles-ci, qu'elles soient propositions de premier ordre, ou bien croyances ou bien expressions de désir, constituent des modèles des états mentaux. Dès que l'on considère que la pensée est (en grande partie) langue, toute expression précise de la pensée ne peut s'affranchir de la langue et de ses règles formelles. Cette expression, externe, faisant l'objet d'un message à

---

[156] voir notamment Fisette et Poirier, 2003.

[157] La question du système est reprise au chapitre 6.

autrui, ou interne, dans la communication avec soi-même, obéit de manière consubstantielle à la syntaxe, dont la nature est logique. Ceci constitue un prolongement de conceptualisations aristotéliciennes. Si la pensée est langue, à peu de choses près, alors la pensée est logique et toute pensée non logique amène un trouble. À l'extrême, on ne pourrait pas ne pas penser sans la langue, donc sans la logique. Ces thèses sont contestées, notamment par Stich[158]. Cependant, faut-il voir dans certaines expériences psychologiques (comme celle des cartes portant un nombre impair d'un côté et une voyelle d'un autre) la falsification de la thèse de la nature rationnelle de l'homme ou plus simplement la délimitation des conditions de celle-ci ?

> "*Selon Fodor, cette explication de la rationalité humaine constitue la plus importante avancée dans notre compréhension de l'esprit depuis Descartes*" [159].

La question de la conscience n'est pas abordée en tant que telle, dans $\mathcal{P}$. Cependant, il y est fait implicitement appel, notamment pour les questions relatives à l'élaboration de la conscience de soi dans les processus de communication, ainsi que pour le caractère momentanément inconscient de l'emploi supposé de processus de pensée. On pourrait rapprocher le point de vue de $\mathcal{P}$ de celui de David Rosenthal[160], pour qui "*un état mental est conscient si une pensée de niveau supérieur qui le prend pour objet se présente à l'esprit*". Cette thèse n'est contredite par la notion de douleur "inconsciente" qu'à condition de considérer la douleur comme une pensée, ce qui n'est pas dans les hypothèses fonctionnalistes, et ne saurait donc les contester, sur ce point. Quant à la discussion des thèses connexionnistes, elle sortent un peu du cadre de notre réflexion. Nous dirons simplement que, pour $\mathcal{P}$, chercher un modèle du fonctionnement de l'esprit dans l'organisation bio-physiologique du cerveau est tout simplement omettre une distinction de types d'ordre. Si le cerveau est le support nécessaire des activités supérieures de l'esprit, l'étude de l'organe-cerveau est impuissante à expliquer la pensée. Pour reprendre la métaphore computationnelle (qui ici n'est pas une thèse, mais une simple évocation), l'étude des circuits de l'ordinateur en marche sera incapable de renseigner sur les programmes qui y ont été implantés. Si je veux comprendre ce que l'homme pense, je dois écouter ce qu'il dit. Serons-nous un jour capables de connaître la pensée d'une personne en recueillant les informations directement dans son cerveau ? Quel décodeur permettra ce glissement dans la hiérarchie des types ? Je peux m'intéresser à l'anatomo-physiologie de l'appareil télégraphique. Je peux même, me branchant sur la

[158] Fragmentation of Reason, 1990, *in* Fisette et Poirier, 2003, p. 26.
[159] op. cit., p. 24.
[160] op. cit., p. 28.

ligne, noter les occurrences des signaux longs et brefs. Toutefois, pour comprendre le message, il me faudra connaître et le morse et la langue qui y est codée.

La prise en compte de la notion de croyance dans la thérapie permet-elle de donner à celle-ci une nouvelle dimension ? Quelle incidences sur la question du sujet de l'énonciation ?

II. CROYANCES, THÉRAPIE ET PERSONNALITÉ

La croyance qu'on pourra revenir vivant du combat aide à affronter la mort
André Gide

Dans la conception d'un problème se présentant comme étagé en trois niveaux, nous aurions une croyance, une injonction paradoxale qui en serait issue, et un acte d'obéissance à l'injonction qui générerait la souffrance. La résolution du problème, ou thérapie considérée sous son aspect logique, se ramènerait à un problème de révision de croyance.

Monsieur Dublanc pense que tout homme doit savoir se maîtriser, mais ne parvient pas à retenir ses violentes colères. On lui fait observer que la colère est utile...

Le thérapeute de Palo Alto connaît bien le processus de recadrage. Cependant, sa théorie n'explique que partiellement comment la croyance "Je dois me maîtriser et retenir ma colère" est logiquement révisée par le message "Je peux lâcher prise". Elle n'explique pas comment le vécu d'expériences graduelles d'acceptation de la colère finit (ou non) par déboucher sur la croyance révisée "Il est possible et souhaitable de se maîtriser sans se contraindre à le faire". La modélisation du changement est moins simple qu'il n'y paraît.

Des outils logiques existent, qui permettent de formaliser cette révision. Denis et Hervé Zwirn[161] ont développé des théories qui formalisent les processus de modification des croyances auxquelles procèdent les sujets qui sont confrontés à des informations contredisant ce qu'ils tenaient pour acquis. Ces théories intéressent ceux qui étudient les évolutions de l'opinion d'une personne ou d'un public donné sur un sujet particulier. Elles sont, selon les auteurs,

> "*au cœur de la philosophie des sciences (lorsqu'il) s'agit de comprendre comment la science s'édifie et évolue à mesure que s'accumulent des observations, parfois contradictoires avec les théories en cours...*". Elles "*ne traitent pas de façon satisfaisante les cas de révision itérées, c'est-à-dire des révisions dues à des messages successifs*".[162]

Elles nous semblent applicables à la résolution des problèmes logiques postulés à l'origine de troubles humains. C'est ce dernier point que nous allons évoquer.

---

[161] et aussi Walliser, Karsund et Mendelzon, Gärdenfors, Alchourron et Makinson, (voir la bibliographie), *La révision des croyances* (in Pour la Science, n° 311, septembre 2003, 64/69).
[162] op. cit. pp. 65 et 69.

1. La théorie de la révision des croyances

Il nous faut, évidemment, examiner au préalable quelques aspects des théories de la révision des croyances. Selon D. et H. Zwirn, pour qu'une croyance devienne une croyance révisée, il faut une acquisition d'informations nouvelles par le moyen d'un message sur l'objet de la croyance, ce message pouvant être ou bien une information nouvelle sur l'objet stable, ou bien l'information d'une modification de l'objet lui-même. La croyance révisée par le moyen du message sera dite tout simplement *croyance révisée par le message*.

De toute évidence, quand le message n'est pas contradictoire avec la croyance initiale, il s'y ajoute, par conjonction, et la nouvelle croyance est l'union de l'un et de l'autre.

Je crois qu'il va pleuvoir. Je sors avec mon parapluie. Il pleut. Le vent se lève. Il pleut et *il vente. Ma nouvelle croyance est* l'union *des précédentes, car le fait qu'il vente n'entre pas en contradiction avec la croyance sur la pluie.*

Quand le message est contradictoire, la logique classique ne permettant pas de modéliser les modifications des croyances, on met en œuvre les *théories logiques de révision*.

Je crois qu'il va pleuvoir durablement. Je sors avec mon parapluie. Il pleut. Il y a une éclaircie. Ma nouvelle croyance est que les passages pluvieux sont entrecoupés d'éclaircies. Ici, il y a rectification.

Les théories de révision obéissent à deux principes fondamentaux. Le premier est le principe de non-remise en cause du message qui prime sur la croyance initiale, à l'issue du processus de révision. Le second est le principe de changement minimal, qui se traduit par la préservation des croyances les plus enracinées.

Les auteurs distinguent deux types de révision des croyances : la *rectification* des croyances sur un monde statique, qui est celui qui nous intéresse ; la *mise à jour* des croyances, évoluant face à un monde qui change[163]. Ce dernier ne sera pas développé, car il semble d'application moins directe à nos thérapies.

a) La rectification des croyances

Considérons une personne dans son environnement de communication et attribuons-lui une croyance quelconque. Cette croyance peut s'énoncer sous la forme d'une proposition comme «si p, alors q». Lorsque cette personne reçoit un message contradictoire avec la croyance, elle peut le

[163] Les auteurs traitent, en outre, de trois domaines de la théorie que nous ne reprenons pas, ici : le domaine des *conditionnels contrefactuels* - quel serait le monde en l'absence de tel événement ? -, le domaine de la *logique non monotone* - acceptation qu'une conclusion "normale" souffre des exceptions -, et celui de l'*abduction* - art d'expliquer les faits.

rejeter. S'il paraît acceptable, il entraînera une rectification de la croyance initiale. L'ancienne croyance devient la croyance modifiée par le message.

La théorie de la rectification s'organise sous forme axiomatique, de la façon suivante :

• Axiome de succès : la croyance révisée doit contenir le message.

• Axiome de conservation : si la croyance implique le message, (le message est vrai chaque fois que la croyance est vraie), alors la croyance est inchangée.

• Axiome d'inclusion : la croyance modifiée conserve la partie de la croyance compatible avec le message.

• Axiome de préservation joint à l'axiome d'inclusion : si le message et la croyance sont compatibles, la croyance modifiée par le message est la conjonction de la croyance et du message.[164]

Madame Dugris, rentrant chez elle, veut se consacrer à ses tâches familiales, mais ne peut oublier les soucis que lui cause son travail à la société S. Elle y pense constamment et cela la mine. Elle est persuadée qu'elle se calmera en chassant de son esprit les pensées persistantes sur son travail. Ceci, malgré ses efforts, ne produit aucun effet. Sa situation lui semble s'aggraver. Elle se détend en pratiquant la plongée sous-marine, ce qu'elle ne peut faire, hélas, tous les jours. Le thérapeute qu'elle consulte lui dit qu'elle a besoin, entre son travail et son chez-soi, d'une sorte de sas où elle pourrait déposer ce qui la préoccupe. Il lui suggère, en arrivant chez elle, d'aller dans ce sas de décompression et d'écrire, de déposer sur un cahier, quinze minutes durant, tout ce qui la soucie, de son travail. Elle accepte.

L'expression de ceci à l'aide des croyances devient :

La croyance de base est «si tu es contrariée, alors agis !» qui se décline par l'injonction « si 'penser à ton travail te fait souffrir', alors 'agis pour ne pas y penser !'». L'ensemble de ces deux propositions constitue la croyance initiale. Le message est «il faut déposer les soucis».

Lorsque Madame Dugris accepte la tâche, elle révise sa croyance. La croyance révisée est «si penser à ton travail te fait souffrir, *alors* agis pour ne pas y penser !» associée à «il faut que je dépose mes soucis». Le soin est laissé au lecteur de distinguer les types d'ordre (ou niveaux logiques) différents. Nous discuterons plus loin du statut de cet "*associé à*" qui n'est pas un symbole logique, et dont dépend la nature de la révision : conjonction ou rectification.

---

[164] S'y ajoutent deux axiomes, non étudiés ici, dits de *sub-expansion* et de super-expansion.

b) La révision des croyances et la résolution des problèmes

Analyse du problème.

À l'amont du maintien du problème dans sa dynamique, se trouve une croyance. Cette croyance implique l'injonction. Celle-ci, puisqu'il y a problème, est paradoxale. Observons que l'injonction est l'une des déductions possibles de la croyance, mais la nature paradoxale de la déduction n'est pas une conséquence nécessaire de la croyance. D'après la théorie $\mathcal{P}$, l'obéissance à l'injonction implique des actes de communication. Chaque acte, qui a valeur de message, a pour double effet de reproduire le trouble et de réitérer l'injonction.

La cible de la résolution du problème est, bien entendu, l'injonction. Le but de la thérapie est de rendre la non-injonction admissible, donc de provoquer une rectification de la croyance initiale qui puisse la rendre compatible avec la non-injonction. La nouvelle croyance sera telle qu'elle implique la non-injonction.

Thérapie.

La personne consulte le thérapeute sur la base d'une autre croyance qui est «le changement est possible». Le thérapeute lui fait admettre que si le changement est possible, alors, il y a des actions préalables qui permettent de le *préparer*[165] et aussi, qu'en vue de préparer le changement elle peut agir, donc conduire des actions compatibles avec cette autre croyance. Ces actions sont les tâches et le problème thérapeutique se ramène à trouver la tâche minimale acceptable. Celle-ci sera acceptée si elle n'est pas incompatible avec l'un des mondes associés à la croyance initiale. Elle est minimale si elle est susceptible d'amener une rectification telle que la croyance modifiée implique partiellement la non-injonction.

Pour le cas de Madame Dugris, les choses se présentent de la façon suivante.

La croyance initiale est «si tu es contrariée, alors agis !».

L'injonction résulte de l'application de la croyance : « Si "si je pense à mon travail, alors je souffre" alors "je dois agir sur mes pensées sur le travail en les chassant" ». Elle est évidemment paradoxale, puisque l'évocation du travail dans l'injonction réactive la pensée.

De l'autre croyance «le changement est possible», elle déduit «je vais consulter un thérapeute», qui conduit à «il y a des actions à conduire pour préparer le changement». La tâche, cadrée comme un "sas de décompression", elle-même en accord avec une troisième croyance de la personne relative aux bienfaits de la plongée, est «écris pour déposer tes

[165] Dans le monde de la thérapie, les tâches ne sont pas présentées comme devant *entraîner* le changement.

soucis !».

Reprenons la croyance en cours de rectification, après qu'ait été acceptée la tâche «écris pour déposer ses soucis !». À ce stade, la croyance s'énonce «si tu es contrariée, agis ! Penser à ton travail te contrarie, alors agis afin de pas penser à ton travail. En outre, dépose tes soucis dans le sas, en arrivant chez toi».

"En outre" peut laisser croire à Madame Dugris que "agis afin de ne pas penser à ton travail !" et "dépose tes soucis" ne sont pas contradictoires. On pourrait croire que leur juxtaposition n'est qu'une simple conjonction. On sait qu'il n'en est rien. Déposer ses soucis en notant tout ce qui préoccupe, est évidemment s'obliger à penser à son travail. La croyance en cours de rectification contient deux propositions contradictoires qui se ramènent à : «pour être moins contrariée, ne pense pas à ton travail *et* pense à ton travail !» Toutefois, Madame Dugris ne perçoit pas la contradiction, car elle est masquée par le cadrage "sas de décompression". Lorsque Madame Dugris revient, déclarant avoir exécuté la tâche, avoir moins éprouvé le besoin de chasser les pensées et s'en être trouvée mieux, elle a conservé et conjugué la croyance au message, bien que l'ensemble soit de type "ne pense pas et pense !".

La deuxième tâche suggérée par le thérapeute est la même, avec léger allongement de la durée.

À la troisième séance, la durée à passer dans le sas est portée à trente minutes, pour "mieux respecter les paliers". Madame Dugris revient en disant que la demi-heure a été utile. Elle lui a permis de voir certains aspects des affaires auxquelles elle n'avait pas songé et de les noter en vue de mieux les traiter le lendemain. Le dépôt des soucis sur le papier a joué son rôle, mais à partir de vingt à vingt-cinq minutes, elle commençait à s'ennuyer. Elle n'a plus pensé à son travail en dehors du sas, ou alors de façon fugitive et sans éprouver le besoin de se dire qu'elle devait chasser ses pensées. Globalement, tout va bien.

Ce cas élémentaire permet d'expliciter la modélisation du changement à l'aide de la théorie de la rectification des croyances. La croyance, au début de la troisième séance était «*si* 'trop penser à son travail fait souffrir', *alors* 'il faut chasser les pensées pour moins souffrir' *et* 'je fais l'expérience que de vouloir délibérément penser à mes soucis pour les déposer est réalisable'».

Lorsqu'elle revient à la quatrième séance, déclarant que tout va bien, la nouvelle croyance est le résultat de : «*si* (p) 'trop penser à son travail fait souffrir' , *alors* (q) 'il faut chasser les pensées pour moins souffrir' *et* (r) 'vouloir penser à ses soucis fait aller mieux'». Les propositions q et r sont incompatibles. Le choix se fait en faveur de la proposition r, qui a fait l'objet

de l'expérience personnelle positive. La notion d'expérience émotionnelle corrective due à Alexander[166] trouve là une illustration de plus.

Le changement de croyance s'opère en deux temps. Dans un premier temps est acceptée la tâche. L'énoncé de celle-ci est contradictoire avec l'injonction incluse dans la croyance initiale. Cette contradiction doit être masquée pour que la tâche soit acceptée. Ce qui permet de la masquer est le cadrage dans le monde associé à une autre croyance de la personne. Dans un deuxième temps, lors de l'exécution de la tâche, est faite l'expérience concrète qu'agir dans un sens opposé à l'injonction, sans savoir qu'elle le fait, procure du mieux-être à la personne. Cet expérience conduit au recadrage, lequel est, par construction, inconscient ou peu conscient.

Le recadrage s'est produit. L'une des questions théoriques soulevées par la thérapie est celle de la compatibilité logique entre la progressivité des tâches et la soudaineté du recadrage. Une explication est fournie par le caractère masqué de la contradiction entre l'énoncé de la tâche et de celui de l'injonction.

c) Sémantique

Ce qui suit est une expression formelle du cadre théorique, dont la lecture n'est pas indispensable à qui s'intéresse davantage à l'aspect thérapeutique et pragmatique du problème, qu'à l'outillage logique de sa résolution.

Le système formel adéquat pour exprimer la révision des croyances est celui des propositions, où le cadre sémantique des mondes possibles offre des facilités. On sait que, dans l'ensemble des mondes possibles W, des sous-ensembles w_i, peuvent être associés de façon biunivoque à des propositions. Ainsi, une croyance exprimée par une proposition est représentée par un ensemble de mondes possibles. À «p *implique* q» correspondent tous les mondes où sa négation n'est pas possible. À la conjonction «p *et* q», correspond l'intersection des mondes qui leur sont associés. La disjonction «p *ou* q» est l'union des ensembles des mondes associés à p et à q. Enfin, «p *se déduit de* q» est représentée par l'inclusion des mondes associés à q dans l'ensemble des mondes associés à p.

Une sémantique de la rectification permet de représenter les étapes de la rectification. K étant fixée, on définit sur W une relation de préférence $<_K$ telle que : $w_i <_K w_j$, si w_i est plus plausible que w_j et, qu'en cas de choix nécessaire, w_i sera préféré. En revanche, face à tout monde extérieur à K, tous les mondes possibles, ceux de K sont à égalité et chacun d'entre eux est préféré au monde extérieur.

[166] Cité par Nardone, in *L'art du changement*, Bordeaux L'esprit du temps, 1992.

On représente $<_K$ par un système de couronnes emboîtées de mondes possibles ayant K pour centre. Le théorème de représentation dit que l'opération logique satisfait les axiomes, *ssi* K*A est définie par l'ensemble des mondes de A qui coupe la couronne la plus proche de l'ensemble K.

Une maxime de "mutilation minimale" de Quine dit que l'on modifie ses croyances par le sacrifice de celles auxquelles on est le moins attaché (Cf. "stratagèmes immunisateurs" de Popper).

Lorsque l'ensemble des mondes possibles est doté d'une relation de préférence par rapport à la croyance K, une proposition A est plus enracinée qu'une proposition B si le premier monde possible qui contredit B est plus proche de K que le premier monde possible qui contredit A.

Conventions d'écriture :

K = croyance initiale ;	K=>(p=>q)
p p_1 = danger	q q_1 = éviter
p p_2 = contrariété	q q_2 = agir
p p_3 = impuissance	q q_3 = se remettre en question
I = injonction paradoxale ;	I=>(r=>s)
r r_1 = peur de la peur	s s_1 = évite de penser !
r r_2 = contrariété de la contrainte	s s_2 = contrains toi à te contraindre!
r r_3 = impuissance de l'impuissance	s s_3 = trouve ce que tu ne sais pas trouver

K K=>I

A = message rectifiant la croyance A K*A

x = toute tâche appartenant à la classe de messages A.

K*A = croyance rectifiée par A ou une succession {x1, x2... xn} = A.

K*A=>¬I = but de la thérapie ¬I = ¬s

Problème thérapeutique : trouver x A∈x ttx (p=>q)*x=>(r=>¬s)

La représentation graphique de la thérapie, autorisée par la partie sémantique de la théorie de la rectification, comprendrait :

1°. Le problème, formé de :

- Un cercle représentant la croyance fondamentale K,
- Une ellipse entourant le cercle (K), représentant I K=>I, l'injonction impliquée par la croyance,
- Une ellipse concentrique de (I) et l'englobant, représentant un acte impliqué par l'injonction, a I=>a ;

2°. L'injonction thérapeutique :

- Un cercle représentant la croyance K',
- Une ellipse (I') entourant (K'), et représentant la direction

thérapeutique ¬I K'=>¬I.

- Une série d'ellipses concentriques, ayant un foyer commun avec l'ellipse (I') et représentant les tâches impliquées par l'injonction thérapeutique t ¬I=>t. Le monde possible w'_i, attaché à la tâche x, est plus proche de ¬I que celui attaché à w_{i+1}.

2. Conséquences pour la thérapie

Une croyance générale, de type «il vaut mieux se préserver», à laquelle est associée une injonction de type «pour te préserver de la peur, évite de penser à ta peur !», pourra se traduire, dans un cas de gravité moyenne, par une injonction secondaire de type : «Évite les situations et les objets qui peuvent provoquer ta peur de la peur, mais tu peux affronter toutes les situations si tu es accompagné de quelqu'un».

Exprimons des tâches x, expressions du message A, traduisant la non-injonction de manière progressive[167] :

x_1 = Observer et noter, chaque fois que la peur apparaît, circonstances et ressenti ;

x_2 = De même, en notant précisément l'intensité de la peur ;

x_3 = De même, en accentuant légèrement la peur ;

x_4 = De même, en provoquant une peur par la pensée, une fois par jour durant quelques minutes ;

x_5 = De même en augmentant la durée jusqu'à quarante-cinq minutes.

À la première séance, on suggère la tâche x_1 au thérapisant. Il revient à la séance suivante, supposons, a correctement exécuté la tâche et a l'impression d'avoir eu des peurs moins fréquentes. On en déduit qu'une première révision de sa croyance s'est opérée. La croyance «s'il y a un risque, il vaut mieux se protéger», complétée par «je dois éviter, mais je peux m'affronter quand je suis avec quelqu'un» vient d'être révisée inconsciemment par «il est possible d'observer sa peur». Cette dernière proposition n'est pas perçue comme contradictoire avec «il faut éviter», ce qui la rend acceptable.

Au cours des étapes suivantes de la thérapie, lorsque celle-ci se déroule harmonieusement, la croyance sera confrontée successivement à x_2, x_3, x_4 et x_5. Les croyances rectifiées successives seront :

- «s'il y a un risque, il vaut mieux se protéger» et «je dois éviter (tout ce qui peut évoquer ma peur de la peur), mais je peux m'affronter quand je suis avec quelqu'un» et «je peux observer ma peur»,

[167] Nardone, communication verbale, 2001.

• à ce qui précède, s'ajoute «je peux observer précisément l'intensité de ma peur'»,

• puis «je peux accentuer légèrement ma peur»,

• puis, «je peux provoquer une peur par la pensée, une fois par jour durant quelques minutes»,

• enfin «s'il y a un risque, il vaut mieux se protéger» et «je dois éviter de penser à ma peur mais je peux m'affronter quand je suis avec quelqu'un (...etc.)» et «je peux provoquer une peur par la pensée, une fois par jour durant quarante-cinq minutes».

La proposition «je peux provoquer une peur par la pensée, une fois par jour durant quarante-cinq minutes», incompatible avec «je dois éviter de penser à ma peur» conduit la personne à faire une expérience qui infirme sa croyance initiale. S'opère alors la rectification de la croyance par retournement de l'injonction paradoxale qui y était associée. La nouvelle croyance exclut l'injonction. À son insu, la personne vient de vivre un recadrage expérientiel.

Le principe de l'explicitation du processus de résolution à partir de la théorie de la révision des croyances est le même, mutatis, mutandis, dans les cas de contrainte de la contrainte ou d'impuissance face à l'impuissance.

a) Vers une modélisation

Si la théorie débouchait sur un modèle fiable de prévision des rectifications de croyances, les thérapeutes disposeraient d'un générateur de tâches. Ce n'est pas le cas, et on pourra s'en réjouir.

On peut, toutefois, à l'usage des thérapeutes débutants, esquisser certaines caractéristiques de la tâche susceptible d'entraîner une rectification.

Les tâches de la famille d'actes A = {x1, x2, x3... ,xn} auront une action effective si elles sont incluses dans les croyances K, K' et K". Ceci est une autre manière de dire qu'elles doivent respecter, ainsi que la manière de les cadrer, la vision du monde du thérapisant. Leurs caractéristiques nécessaires sont énumérées ci-dessous.

• Énoncer une proposition contraire à l'injonction (propriété caractéristique de la tâche)

• Vérifier K : être en accord avec la croyance de base, ou bien de type "évite", ou bien "affronte-toi", ou bien "retourne contre toi".

Vous avez parfaitement raison de vouloir éviter les chiens. Il y a des chiens imprévisibles et parfois extrêmement dangereux. C'est pourquoi, je vous conseillerais d'observer soigneusement dans quelles circonstances...

• Vérifier K' : Il est dangereux de vouloir aller trop vite dans la thérapie. Cette formulation paradoxale pose l'implicite de la possibilité du

changement.

• Vérifier K" : être en accord avec une autre croyance importante du thérapisant pour masquer la contradiction.

Le fait que la thérapie fonctionne à condition que le sujet ne perçoive pas la contradiction entre les tâches proposées et l'injonction qui maintient le problème a des implications théoriques. Se joue là quelque chose de l'ordre de l'insu, donc d'un inconscient. En l'occurrence, la notion minimale d'inconscient à laquelle faire appel pour conserver la cohérence de nos constructions est celle de Bateson. On se souviendra qu'au sujet de l'*inconscient*, Bateson pensait que seuls certains aspects du processus de la communication humaine peuvent accéder à la conscience. Si la plupart des processus mentaux ne peuvent être contrôlés par la conscience, c'est par nécessité des organisations hiérarchiques. Cet inconscient apparaît comme une hypothèse *nécessaire* à la thérapie.

Dés lors, est-il possible de parler encore de logique. Si la logique de la théorie de la révision des croyances, lorsqu'elle est appliquée au processus de changement en thérapie de Palo Alto, doit reposer sur des dissimulations, qu'est-il encore possible de modéliser ?

b) Esquisse de typologie des croyances

Comparons les discours suivants et vérifions l'hypothèse qu'ils décrivent chacun un type de croyance et leurs injonctions associées, paradoxales ou non.

Je constate que je suis effrayé par un objet. Je crains d'être saisi par la peur. Pour me soustraire à la peur de la peur, je m'enjoins de ne pas penser à l'objet qui va l'évoquer. Je sais qu'il faut se préserver. Donc, la bonne manière de ne pas éprouver la peur est d'éviter l'objet effrayant. Je me dis de ne pas m'affronter à l'objet et de ne pas penser à lui. L'injonction "ne pense pas à l'objet" me rappelle constamment l'objet, ce qui à la fois m'effraie, me conduit à reproduire l'évitement et renforce ma croyance.

Je constate que je ne peux pas maîtriser cette action, que j'accomplis malgré moi et qui me gène. Je me dis qu'il faut que je contrôle cela, car je crois qu'il faut s'affronter aux difficultés. Je sais que ce contrôle est soumis à la volonté. Je me dis de faire cela volontairement. Si cette injonction reste sans effet, c'est parce que je ne me la suis pas ordonnée assez fort.

Je constate que je suis anxieux. Je souhaiterais ne pas l'être. Je sais que je suis une personne anxieuse et qu'il n'y a rien à faire. Parce que je me sais anxieux et que je sais qu'il n'y a rien à faire contre l'anxiété, je guette les signes de l'apparition de l'anxiété. En m'observant avec anxiété, je perçois que je suis anxieux, ce qui a pour double effet de renforcer mon anxiété et

de renforcer mon savoir sur moi-même, l'anxiété, à travers l'expérience que j'en fais.

c) Perspectives

Pour le moment, H. et D. Zwirn perçoivent essentiellement les limites des modèles de révision des croyances qu'ils mettent au point. Ils leur reprochent, en particulier, de ne pas traiter "*de façon satisfaisante les cas de révisions itérées, c'est-à-dire les cas de révisions dues à des messages successifs*" [168].

Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Pourquoi l'acceptation et la réalisation de la première tâche suffit-elle, dans certains cas, à la disparition du problème ? Et pourquoi, dans la plupart des cas, y a-t-il nécessité d'une réitération ? Comment modéliser ces questions "d'intensité", d'impact du message destiné à modifier la croyance ? Chaque thérapeute a fait l'expérience surprenante d'un retournement de croyance inattendu, survenant chez un thérapisant dès la première séance. À quel aspect de la théorie peut-on faire appel pour expliquer ces différences ?

Comment expliquer que plusieurs messages successifs finissent par provoquer le basculement attendu ? Comment expliquer les échecs thérapeutiques ?

Ceci peut ouvrir des perspectives de recherche appliquée visant à :

- mettre au point des séries de questions permettant d'identifier la croyance de base du problème rencontré,
- mettre au point des tâches graduées de préparation à l'acceptation de la tâche confrontant l'injonction problématogène (classe des tentatives de solutions).

3. Vers une axiomatisation

Il se confirme que des théories complexes du sujet et de la structure profonde de sa personnalité, bien qu'elle jouent un rôle important dans nombre de thérapies, ne sont pas nécessaires à $\mathcal{P}$, pour qu'une méthode thérapeutique puisse en être déduite. La thérapie étant conçue comme une résolution de problème logique, il suffit de la baser sur un dispositif théorique relativement simple, composé de :

1. L'axiomatique de $\mathcal{P}$;
2. L'axiome d'extension de $\mathcal{P}$ à la communication du sujet avec lui-même ;

[168] Zwirn D. et H. op. cit. p. 69.

3. Le postulat que, soumis à une contradiction logique durable par un phénomène de cercle vicieux de son environnement, une personne peut acquérir ce processus et apprendre à le reproduire elle-même. Réciproquement, la disparition du processus entraîne la disparition du trouble.

Avant de proposer une axiomatique élargie, il nous faut revenir sur quelques définitions :

Si plusieurs personnes, *n*, qui communiquent forment un *énade*, deux personnes qui communiquent forment une *dyade*. Un *acte a* est un comportement quelconque de l'une ou l'autre des personnes composant cette dyade, et se constitue chez l'autre en une représentation. Toute représentation de l'une ou l'autre est susceptible de se voir symbolisée par l'autre ou l'une, donc de prendre une valeur de message *m*. La *communication* dans une dyade est l'échange des actes et des messages de tous niveaux entre ses membres. Une suite de messages successifs forme une séquence de communication.

Le message *m* est de type d'ordre supérieur à *a*. Une évaluation est un message *sur* un message, de type supérieur, appelé métamessage. Ainsi, si m^1 est un métamessage, il est un message sur *a*, m^2 est un métamessage pour m^1, m^3 pour m^2, et ainsi de suite. La *relation* est un message sur la manière de communiquer, de niveau deux (m^2). Tout message est un acte de langage, au sens où il est simultanément prise de position dans la relation.

Dans la relation, les personnes peuvent se définir comme égales ou différentes. Une transaction est un couple de messages successifs des membres de la dyade. Une transaction peut être symétrique ou complémentaire, selon que l'échange se fonde sur l'expression de l'égalité ou de la différence entre ses membres. C'est le deuxième message de la transaction qui détermine la symétrie ou complémentarité, supérieure ou inférieure, de la transaction, c'est-à-dire son score.

Dans une séquence, la fréquence des scores de transaction permet de déterminer le type de relation entre les personnes. La relation est fonction de l'ordre dans lequel sont constituées les transactions.

La communication réflexive, d'une personne avec elle-même, est analysable avec les objets ci-dessus définis, de même que les triades, tétrades, etc. qui sont considérées comme des combinaisons de dyades. Une définition généralisée des niveaux des messages a, m, m^2, m^3... etc. et des *n*ades (monades, dyades, triades, etc.) permet de rendre compte de l'étagement des messages dans ses différentes dimensions. Il est postulé que l'acte ne peut jamais être méta (il n'y a pas d'acte qui puisse exprimer quelque chose sur un autre acte) et que le message sur le message est

nécessairement verbal[169].

L'axiomatique elle-même se formalise à partir des propositions qui suivent.

Le sujet Homo communicans est un être structuré rationnellement par sa langue, et pour lequel :

• Tout acte est verbal ou non verbal. Le mode verbal, fait appel à la langue et le mode non-verbal fait appel aux autres modes corporels de manifestation d'une pensée ou d'un état émotionnel.

• Tout acte a valeur de message. Il est impossible de ne pas communiquer.

• La communication opère à différents niveaux métalinguistiques, qui forment des processus emboîtés de traitement de l'information où l'objet du discours est le langage. La relation est un processus de niveau deux. Tout acte est englobé dans une relation qui appartient à la communication.

• Toute interaction implique une relation qui, complémentaire ou symétrique, selon qu'elle est fondée sur la différence ou l'égalité, dépend de la ponctuation de la séquence.

• Tout ce qui précède est applicable à la communication du sujet avec lui-même.

• Le sujet éprouve la souffrance lorsqu'il est contraint à s'affronter à une situation qu'il perçoit comme absurde.

• Cette souffrance le conduit à lutter, ou bien à fuir, ou bien à se retourner contre lui-même.

Ainsi, les problèmes que l'homme peut se créer seraient, pour une part au moins, les conséquences d'une circulation paradoxogène de l'information entre les trois niveaux que sont les énoncés, les injonctions qui sont des énoncés sur les précédents, et les croyances qui sont des énoncés sur les injonctions, méta-énoncés de troisième ordre.

Une esquisse de typologie des croyances, à l'amont des types de tentatives de solutions pourrait être "il faut, pour se préserver, choisir l'option de moindre risque", "il faut s'affronter aux obstacles pour obtenir satisfaction, car tout peut se résoudre par la force de la volonté" et "quand on ne sait comment faire, il faut se remettre en cause". Henri Laborit avait émis l'hypothèse, vérifiée expérimentalement sur l'animal, que, face à une situation de nature à mettre en danger son intégrité, un organisme disposait de réactions possibles se rangeant en trois classes de comportements que sont

[169] Ceci est conforme aux hypothèses de Benveniste, et contraire à celles de Bateson, sur de possibles métamessages échangés par des animaux, donc dépourvus de l'accès à la langue.

l'affrontement, la fuite et le retournement contre soi. Une extension à l'homme de cette hypothèse a été tentée, par lui[170], et ne semble pas avoir été mise en défaut. Le prolongement culturel, pour l'homme, de ce phénomène éthologique pourrait se traduire par trois croyances de base, à l'amont des types de tentatives de solutions connus. Ces croyances seraient "tout peut se résoudre par la force de la volonté", "il faut éviter ce qui se présente comme dangereux", et "lorsqu'on voit que rien n'est possible, il faut prendre sur soi (ou retourner contre soi)". Ces croyances renverraient à des types de problèmes posés par la gestion de la contrariété, par la gestion de la peur, et par la gestion de l'angoisse.

Chez l'homme, il semble normal que, dans certaines situations dangereuses, telle personne choisisse de ne pas prendre de risques et évite, ou diffère l'affrontement. De même, si elle rencontre une opposition à la réalisation de son désir, cette personne pourra préférer lutter jusqu'à obtenir satisfaction. Enfin, si perdure la gêne provoquée par la situation, la personne pourra chercher à améliorer son propre savoir-faire. Évitement, confrontation et remise en cause de soi apparaîtraient ainsi comme trois modes réguliers de réaction à l'insuccès ou à l'insatisfaction[171]. Ils ne seraient en eux-mêmes aucunement générateurs d'un problème. Celui-ci ne se maintiendrait, dans l'hypothèse théorique de Palo Alto, que lorsque la répétition du même type de réaction inadéquat, serait la traduction de la croyance en une injonction paradoxale.

Il reste maintenant à voir comment le système peut être ou non un modèle pour la théorie.

---

[170] Laborit, *Les comportements*, Paris, Dunod, 1973.

[171.] Cette hypothèse a été vérifiée expérimentalement sur l'animal, cf. LABORIT (Henri), *Les comportements*, Paris, Dunod, 1973.

CHAPITRE 6

MODÉLISATION SYSTÉMIQUE

"*Il m'a fallu longtemps pour comprendre que les symboles ne peuvent pas être quantifiés et que toute interaction est symbolique.*"
Paul Watzlawick[172]

La pragmatique de la communication humaine, nous l'avons vu, se présente comme une théorie sous-tendue par le présupposé qu'un *calcul* de cette communication est possible. Une axiomatique la fait relever de principes fondamentaux : dans une dyade, tout acte se voit attribuer une valeur de message et l'impossibilité de ne pas agir entraîne celle de ne pas communiquer ; le refus de communication a lui-même valeur, bien que négative, de communication ; tout message particulier est pour ainsi dire subordonné à la relation, ou discours sur la vision qu'ont les partenaires de leur position relative : cette relation est fonction de la manière de ponctuer la séquence. Les objets de cette théorie sont la communication et ses composantes, et les hypothèses sur des états internes sous-jacents du sujet n'en font pas partie.

La thérapie issue de cette théorie s'est vue attribuer la qualité de *systémique*, qu'elle partage avec la thérapie familiale et avec certaines psychothérapies analytiques brèves[173]. Dans cette conception, la communication intra et interpersonnelle qui peut conduire au problème, ainsi que la communication thérapeutique sont représentables par un système. Notre propos est d'examiner les perspectives de modélisation effectives ouvertes par le système.

Bateson et son équipe avaient entrevu très tôt les possibilités d'applications de la naissante cybernétique à la communication humaine -c'est l'une des origines de leur réflexion- et avaient cherché des correspondances entre les objets de la première et les concepts logico-interactionnels de la seconde. S'est ensuite présentée à eux la théorie des systèmes comme modèle possible de l'interaction humaine. Watzlawick, Jackson et Helmick Beavin se sont tournés vers Bertalanffy et, parmi les auteurs des premiers essais de représentation, vers Lennard et Bernstein[174]. Plus tard, ils ont tenté

[172] P. Watzlawick, cité par Wittezaele et Garcia, 1992 , p. 241.
[173] Gilliéron, 1983.
[174] "*De par sa nature même, un système est constitué par une interaction*", in *The Anatomy of psychotherapy*, Columbia University Press, New-York, 1960, cités par Watzlawick (1972, p. 119)]

de représenter par le système, un groupe d'êtres humains liés par leurs actes de communication. Dans cette représentation, les éléments du système sont les personnes, et les liens entre eux sont leurs comportements de communication. Une famille devient ainsi un système et les thérapies qui en sont issues se voient qualifiées de systémiques. Les interactions au sein d'un groupe doivent être étudiées dans leur globalité, dans laquelle seulement elles trouvent leur signification. Cette étude semble permise par le modèle systémique qui peut faciliter la mise au jour des échanges supposés conduire l'un de ses membres à souffrir, porteur qu'il serait d'une sorte de pathologie de la communication. Le système peut inclure un représentant du thérapeute. La modélisation par le système des échanges au sein des situations particulières de communication conduisant au problème, semble en faciliter la compréhension. La situation thérapeutique et ses interactions paraissent, de même, représentables.

Nous ajouterons que, dès lors qu'une théorie est cohérente, s'il est possible de donner une interprétation sémantique de son système d'axiomes, une des manières de montrer la non-contradiction de la pragmatique de la communication humaine peut consister à construire un modèle qui en vérifie les axiomes de base. Si le système est un modèle possible de $\mathcal{P}$, on conforte la théorie.

Notre propos est de discuter la pertinence du choix du système, en tant que modèle possible pour la théorie et en tant qu'outil pour la thérapie. Au niveau théorique, donne-t-il une interprétation sémantique du système d'axiomes ? Au niveau méthodique, permet-il une modélisation efficace des processus thérapeutiques, c'est-à-dire permet-il au thérapeute, en cours de traitement, de prévoir l'évolution de la thérapie et le guide-t-il ainsi dans ses choix ?

En raison de la place, somme toute réduite, que tient le système dans la théorie, nous présentons dans le même chapitre théorie et outils, puis leur critique.

1. Le système de communication, selon Don D. Jackson

Après avoir annoncé que leur propos est d'étudier la structure de l'interaction, Watzlawick, Jackson et Beavin déclarent[175] que "*l'on peut considérer l'interaction comme un système*". Ils ajoutent "*Si donc les 'objets' sont les êtres humains, les attributs qui permettent de les identifier dans le*

[175] op. cit., pp. 118-120, vraisemblablement rédigé par Watzlawick, à partir des idées de Don Jackson.

système sont leurs comportements de communication" et, plus loin, "*Nous pouvons donc définir des systèmes en interaction comme deux ou plusieurs partenaires cherchant à définir la nature de leur relation, ou parvenus au stade d'une telle définition*".

Dans leur chapitre consacré à la "*structure de l'interaction humaine*", ils s'attachent à illustrer deux des propriétés des systèmes ouverts, totalité et équifinalité, définies par Bertalanffy, et auxquelles ils ajoutent rétroaction et circularité[176]. Ils présentent ensuite ce qu'ils appellent les systèmes en interaction continue qu'ils rapprochent ou qu'ils assimilent aux systèmes stables, dont ils trouvent des exemples dans l'amitié, les couples et les familles. Ils considèrent par ailleurs les relations continues comme des "jeux à sommation non nulle" et les liens entre les éléments du système comme l'image des règles de la relation entre les personnes membres du groupe représenté par le système.

Ils étudient la famille "vue comme" un système, et Jackson emprunte à Bertalanffy l'extension à la communication entre ses membres, du concept d'homéostasie que Claude Bernard a forgé pour les objets de la biologie. Ils réexpliquent les cooccurrences observées des variations dans les manifestations de troubles éprouvés par l'un de ses membres et celles des processus relationnels, dans les familles. Ils qualifient de "totalité" l'effet des liens interactionnels entre les membres de la famille. Ils recherchent une analogie entre les réglages thermostatiques et la régulation des échanges intrafamiliaux. Le rédacteur de ce chapitre cite à plusieurs reprises les hypothèses de Jackson relatives au système familial et conclut par un résumé que nous citons intégralement :

> "*On peut décrire l'interaction humaine comme un système de communication, régi par les propriétés des systèmes généraux : la variable temps, les relations système-sous-système, la totalité, la rétroaction et l'équifinalité. On peut voir dans les systèmes en interaction continue le centre même des répercussions pragmatiques à long terme des phénomènes de communication. L'idée de limitation en général, et l'élaboration de règles familiales en particulier, conduisent à définir la famille comme un système régi par des règles et à y voir l'exemple d'un tel système*[177]" .

La réserve apparente du rédacteur vis-à-vis de la thèse qu'il présente est surprenante. "On peut décrire", "On peut voir", "L'idée de... conduit à voir..." contraste avec le ton beaucoup plus engagé des passages de l'ouvrage où il est question de l'axiomatique elle-même, des paradoxes ou de l'existentialisme. On pourra observer que, dans les ouvrages ultérieurs de Watzlawick, il ne sera plus question de systèmes et que les théories

[176] qui ne sont pas des propriétés spécifiques des systèmes
[177] Op. cit. p. 147.

mathématiques ou logiques seront prudemment évoquées comme des analogies. Nous y voyons une forme de retrait de Watzlawick à l'égard des thèses de Jackson[178].

Au fond, le choix opéré, sans doute par Jackson, de personnes qui communiquent comme éléments du système semble discutable. En effet, dans la pragmatique de la communication humaine, certes, on en reviendra finalement à la personne et c'est bien de l'homme dont il est question. Mais le propos annoncé de la théorie est de laisser en suspens la question de la subjectivité pour s'attacher aux processus des échanges tels qu'on peut les observer dans leur supposée objectivité. Par la théorie, on observe ce en quoi, comme le disait Bateson, les actes d'un sujet sont modifiés par les réponses attendues de son partenaire. L'objet de la théorie est la communication, dont les composants et les propriétés sont examinés dans ce que l'on désigne par un calcul. L'axiomatique fait ainsi appel aux notions de contenu et de relation, de ponctuation, de mode digital et analogique, de syntaxe, de symétrie et de complémentarité, de position haute et basse. S'il y est question d'êtres humains et de partenaires, ceux-ci n'y sont pas étudiés en tant qu'objets de la théorie. Sortant de ce cadre conceptuel, la représentation de Jackson introduit des personnes dans le système, là où l'axiomatique ne considère que les flux communicationnels. L'importation d'objets extérieurs dans un modèle censé représenter une théorie et la vérifier, s'écarte des buts visés. On se trouve ici sur l'autre versant du sujet discuté *supra* : si l'on prend le parti d'exclure de la réflexion les hypothèses intrasubjectives, on ne doit pas les réintroduire dans la modélisation. Un modèle, en tant que réducteur de complexité, devrait permettre de *prévoir* les comportements des phénomènes modélisés. Il faut donc être plus précis sur ce que l'on entend par personnes-en-communication-avec-d'autres-personnes, et sur ce en quoi elles ne sont pas des individus. Ont-elles seulement la subjectivité en trop ? Si, en dernier ressort, c'est de l'homme dont on veut parler, il vaut mieux, à partir de ce qui est observable, apporter au discours sur l'homme quelque chose de plus que des présupposés. On retrouve dans le travail de modélisation systémique les inconvénients déjà signalés de la posture prise dans le cadre de référence de l'ouvrage.

Il s'agit aussi de se garder de la confusion en séparant ce qui désigne l'objet étudié de ce qui le modélise. S'il y a, dans le monde de la communication humaine, le message et le métamessage relationnel, leurs représentants dans le monde des systèmes sont le système de communication, l'élément-message et l'interaction-relation (ou lien entre les

[178] Jackson était à cette époque le directeur fondateur du Mental Research Institute, avait la réputation de rédiger lui-même assez peu, avait pris la tête du projet de recherche après le départ de Bateson et a probablement insisté pour que mention soit faite du système dans l'ouvrage.

éléments). Ainsi distingue-t-on sur un premier plan, la famille elle-même avec les personnes qui la constituent et les échanges que l'on peut y observer, sur un second, l'analyse de la communication dans la famille à partir des hypothèses théoriques et, sur un troisième plan, l'image de cette dernière fournie par le système de communication. Ces trois plans sont évidemment de types d'ordre distincts. Autrement dit, il y a l'homme, dont l'étude des processus internes peut être l'objet de la philosophie ou d'une doctrine péripsychologique de *psukhê*. Il y a la communication, qui est l'objet de $\mathcal{P}$. Il y a le système de communication qui simule ou représente la précédente. Lorsque j'énonce "*la famille est un système*", je confonds les trois niveaux.

Dans cette vision jacksonnienne, on a emprunté le vocabulaire de la systémique pour décrire les échanges dans le groupe familial. Ce qui établit un pont entre les deux théories est le concept d'interaction qui leur est commun. L'interaction en tant que phénomène de communication interpersonnel correspond à l'interaction en tant que lien entre les éléments du système et le premier peut être représenté par le second. L'homonymie cache toutefois la différence conceptuelle. L'interaction, comme propriété des systèmes, est l'image, dans le monde des systèmes, de l'interaction entre les personnes du groupe considéré dans le monde de la communication. Ainsi, les auteurs prennent des exemples de couples et de familles (op. cit. p. 136). On explique ce qui s'y passe à partir des outils théoriques de la pragmatique de la communication. On conceptualise l'interdépendance des comportements des membres de la famille et on lui donne le nom de totalité. Cependant, l'interdépendance est une propriété émergente de $\mathcal{P}$, et non un fait. Ensuite, qualifier cette interdépendance de totalité revient à comparer. Comparaison n'est pas modélisation. Dès lors, la famille est *comme* un système, et les personnes qui la composent comme les éléments de celui-ci. Les règles de communication de la famille sont semblables à des processeurs, et les valeurs au nom desquelles les règles sont validées, à des processeurs de niveau supérieur.

Examinons si le système, transposé dans l'étude de l'interaction familiale, est véritablement employé comme un modèle. D'une manière un peu triviale, on peut décrire ainsi le fonctionnement d'un modèle : soit, par exemple un phénomène complexe Π, dont on connaît l'état à l'instant t, Π_t. On voudrait connaître un état futur de Π, à l'instant t', soit $\Pi_{t'}$. Cependant, la complexité de Π est telle qu'il semble impossible de prédire ce que sera $\Pi_{t'}$. Pour connaître cet état futur, si la théorie du système général $\mathcal{S}$ permet de générer des modèles s, isomorphes de $\mathcal{S}$ et homomorphes de tout phénomène modélisable, dont Π, nous allons pouvoir créer de Π un modèle s_π, déterminer

$s_{\pi t}$ en fonction des paramètres de la situation présente, calculer $s_{\pi t'}$ à l'aide des procédés d'écriture dans $\mathcal{S}$, puis remonter de $s_{\pi t'}$ à $\Pi_{t'}$. C'est ainsi que procèdent les modélisateurs qui permettent de prédire le temps à trois et cinq jours, ou bien l'incidence de prévisions de pompage sur la variation du niveau des nappes, ou encore les prévisions d'évolution des effectifs d'une population animale en fonction de l'évolution de facteurs du milieu, etc.

Lorsque nous disons "la famille est un système", nous n'établissons aucun pronostic sur l'évolution possible de la communication dans cette famille en fonction de variations de ses projets ou de sa relation avec son environnement. Pour cela, nous aurions dû construire un système modélisant le système familial, puis en déterminer les paramètres comportementaux ou relationnels à l'instant t, puis simuler une intervention thérapeutique ou autre, ou bien une modification des projets ou de l'environnement du système, noter les nouveaux paramètres t', et en déduire la future situation interactionnelle de la famille. Rien de tout cela n'est fait. On objectera que les échanges intrafamiliaux sont si complexes qu'ils ne peuvent être ramenés à des paramètres, ou bien que, dans ce qui touche à l'homme, on ne saurait que s'interdire de telles démarches qui réduisent le sujet à une machine. La réponse est simple. Si la démarche de modélisation du comportement de l'homme dans l'échange avec ses semblables n'est pas réalisable en raison de sa complexité, ou bien si elle n'est pas souhaitable déontologiquement, nous ne devons pas prétendre que nous appliquons la théorie du système général à la communication humaine. Nous ne faisons que l'enjoliver en la parant des plumes de la systémique. Est-ce nécessaire ?

L'énoncé "la famille est un système" doit donc être compris comme "la famille ressemble à un système", ou encore "lorsque je veux expliquer ce qui se passe dans la famille, faire appel à l'image du système me fournit des correspondances imagées, dont je ne peux préciser la nature, et qui me permettent d'illustrer ma pensée". Ce point de vue revient à celui de Watzlawick (1975, p. 20), parlant de la théorie des groupes et de la théorie des types :

> *"... nous sommes pleinement conscients que notre utilisation de ces théories est loin de satisfaire à la rigueur mathématique. Elle devrait être interprétée comme une tentative d'illustration par analogie"...*
>
> *"la théorie des groupes nous fournit un modèle[179] pour penser le type de changement se produisant à l'intérieur d'un système..."*

Depuis, Watzlawick a pris quelque distance avec la notion de thérapie

[179] "Modèle" est à prendre, ici, au sens général de "cadre approprié", cf. infra.

"systémique", en affirmant, de même que la théorie des groupes "*fournit un cadre approprié pour examiner*" la question du changement[180] , que la théorie générale des systèmes joue le rôle d'une analogie.

D'un point de vue épistémologique, la réserve la plus importante que l'on peut garder vis-à-vis de cette représentation systémique est formelle : le "système familial" évoque plus qu'il ne représente précisément les objets de la théorie. L'impossibilité de ne pas communiquer n'est pas représentée dans le monde des systèmes, pas davantage que la réflexivité englobante des messages de différents niveaux, ni la ponctuation de la séquence, ni la différenciation du verbal et du non-verbal, ni que les positions relatives des acteurs. Nous verrons plus loin comment on peut tenter de le faire. Le système, tel qu'il est employé, n'offre qu'une très lointaine analogie entre divers objets. Le modèle ne vérifie pas les axiomes de base de la théorie.

On pourrait imaginer une autre façon de modéliser la communication par le système, en s'attachant à en représenter les objets. On considérerait, par exemple, un assemblage d'énoncés, formé de phrases enregistrées, prélevées au hasard de sources de toutes natures de messages verbaux. Serait ainsi constituée une somme de messages, éléments d'un tas. Ces éléments auraient alors pour seul point commun celui d'être verbaux et d'en partager la propriété caractéristique : se trouver constitué d'unités d'information organisées selon un code, et qui circulent d'un locuteur à un autre. La théorie des systèmes dit de ces caractéristiques qu'elles sont sommatives. Au contraire, si les messages ont été prélevés dans une conversation entre deux locuteurs, et seulement elle, ils ont en commun une chose de plus, qui est le contexte de la communication dont un constituant est, on le sait, la relation entre les locuteurs. Ce cadre de l'échange se trouve reflété par le ton adopté, le rythme et la vivacité des échanges, les variations de volume des voix, etc. qui créent un lien entre les messages. Sans qu'en soit connue la nature précise, ce lien confère à la collection de messages une propriété supplémentaire. La théorie des systèmes qualifie cette dimension de constitutive. On ne serait plus en présence d'un tas ou d'un ensemble de messages. Les éléments seraient liés entre eux par une relation et on disposerait d'une sorte de système.

Cette représentation n'est cependant pas plus satisfaisante que la précédente. Les éléments ainsi désignés ne sont pas stables et ne peuvent constituer un système. Ils seront tout au plus traités par lui. L'information, les messages sont, par nature, traités par des processus. Ce qui présente une stabilité, ce sont les processeurs, donc ce qui chez les personnes produit et échange les messages. Comment donc réintroduire des personnes dans le

[180] *Change*, trad. fr. *Changements*, 1975, pp. 19-30.

système ? On se rend compte que le problème posé par la tentative de modélisation par le système n'est pas seulement un problème de modélisation, mais une question qui met en cause la théorie même, ou certains de ses aspects. Nous avons montré que $\mathcal{P}$ devait disposer, pour être complète et justifier ses applications, d'une théorie du sujet-communicant. Ce sujet, conçu *a minima* dans ses seules fonctions de traitement de l'information par des processeurs de différents niveaux de la communication, serait-il représentable par un système ? Deux sujets qui communiquent constituent une dyade qui est elle-même représentable par un système de communication formé des deux sous-systèmes modélisant chacun un sujet. Resterait à vérifier si ce système peut fonctionner, s'il peut nous en apprendre un peu plus sur ce qui se passe dans l'échange des personnes, et comment il s'applique à la situation thérapeutique. Il faudrait enfin nous pencher sur quelques considérations épistémologiques relatives aux systèmes et à la modélisation.

Donc, il nous faut avant toute chose définir plus précisément ce que l'on entend par système, ce que sont ses propriétés, et ce que l'on peut attendre d'une modélisation systémique.

2. Systémique et modélisation

Le système général est, pour Ludwig von Bertalanffy, un ensemble d'unités en interrelations mutuelles. Dans *General System Theory*[181,] le système est conçu comme un complexe de composants liés entre eux par des relations, et ouvert, le plus souvent, sur l'environnement. Ce complexe possède des caractéristiques sommatives que sont le nombre et la nature de ses composants, ou éléments, et des caractéristiques constitutives qui sont la nature des liens. Bertalanffy l'exprime ainsi :

> "*Les caractéristiques sommatives d'un élément sont celles qui ne dépendent pas du fait qu'il se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur* (du système). *Par contre les caractéristiques constitutives dépendent des relations spécifiques à l'intérieur du complexe*".

Ces relations spécifiques peuvent être de divers ordres, ou se traduire par plusieurs types possibles de comportement, car un ensemble d'éléments *e* liés par des relations *R* diffère dans son comportement dans une autre relation *R'*. Le Moigne[182] prolonge comme suit le propos de Bertalanffy :

---

[181] Traduite par *Théorie générale des systèmes,* (Bertalanffy , 1973), ou *Théorie du système général*, ce qui fait débat, cf. Le Moigne, op. cit. p. 289.

[182] Le Moigne, *La Théorie du système général*, 1990, pp. 61-62.

"*un système est un modèle conçu comme un ensemble d'éléments en interaction qui, doté de finalités, exerce une activité dans un environnement et voit sa structure interne évoluer dans le temps, sans qu'il perde pourtant son identité unique*".

Ici, le système est présenté comme objet présumé identifiable, qui, dans un environnement donné, en vue de quelque finalité, traduite par un projet, agit, s'active par sa structure et se transforme dans le temps. Cet objet, à la fois actif et stable, évolue cependant dans un environnement par rapport à une finalité. L'organisation de l'objet est constituée par sa structure et par son programme.

La notion de modèle conçu a pu laisser à penser que la posture des théoriciens de la systémique était nécessairement constructiviste. Les systèmes n'existant pas dans la nature, le chercheur en crée dans une perspective explicative par la modélisation de ce qui est perçu par ses sens. Toutefois, le recours au concept de système n'est pas plus constructiviste que celui fait à la langue. Le premier des systèmes, le modèle des systèmes, est la langue, dont les expressions logique, mathématique, sont des extensions ou des réductions formalisées.

En dotant de finalités l'objet étudié, on le considère comme orienté vers un but. Le système est conçu comme autonome et émergent par rapport à son environnement. Il peut être constitué de *sous-systèmes* qui lui sont subordonnés. Il peut être contrôlé par un *supra-système*, tout en restant non intégré à lui. Il peut contenir des sous-systèmes ou des processeurs dont le fonctionnement interne précis est inconnu, sans empêcher la modélisation, car selon Berrien[183] , le recours par la systémique à la notion cybernétique de boîte noire peut se faire *sans invalider l'analyse*.

Le sens pris par *système* dans la théorie de Bertalanffy, se clive de celui qu'il a pu prendre, lorsqu'il fut introduit dans le vocabulaire scientifique au XVIe, pour désigner un ensemble de propositions ordonnées en vue de constituer une doctrine cohérente du monde. Venu du latin systema, du grec sustêma, "assemblage, ensemble", il fut utilisé dans la théorie cosmologique d'Aristote. Il fut employé par Descartes en astronomie et par Cureau de La Chambre, dans *Le Système de l'âme*. Leibniz (1666) le définit comme un "ensemble de parties". Il trouve des emplois dans de nombreux domaines, dont l'anatomie. Plus près de nous et de son sens dans la théorie des systèmes, le terme est précisé : "totalité organisée, faite d'éléments solidaires ne pouvant être définis que les uns par rapport aux autres en fonction de leur place dans cette totalité" (Saussure, 1931) ; "unité résultant des parties en mutuelle interaction" (Ackoff, 1960) ; "unité globale organisée d'interrelations entre éléments, actions ou individus", Morin (1977) etc.

La notion de modèle, à laquelle nous avons fait appel, mérite d'être

[183] In Le Moigne, op. cit. p.96.

précisée. Selon Hannah Arendt, on ne peut connaître qu'en faisant, ou plutôt en re-faisant. La connaissance devrait ainsi s'attacher davantage au comment des processus qu'à l'être des choses : "*on peut s'informer des choses que l'homme n'a point faites en se représentant et en imitant les processus qui les ont amenés à l'existence*" [184]. Ceci apparaît comme la résurgence d'une idée de Vico, selon qui nous ne pouvons connaître rationnellement que ce dont nous sommes la cause, c'est-à-dire ce que nous avons fabriqué. La dualité faire-exister est éclairée par "*le monde est l'ensemble des faits, et non pas des choses*" [185]. Modèle est donc pris au sens d'une représentation construite de l'objet à comprendre "*qui puisse offrir à l'échelle convenable les mêmes comportements.* (La modélisation) *postule que la connaissance de ce modèle et de la façon dont il a été construit apporte une connaissance du phénomène qu'il simule*" [186]. Le système est ainsi une construction, faite pour représenter les objets que l'homme veut connaître. S'il est utile à l'homme de se représenter l'univers comme n'étant pas un chaos, il apprend à y discerner des faits et à créer des entités en les dotant d'un nom. On sait que l'utilisation de constructions analogiques est depuis toujours un procédé général de la connaissance, celui de l'explication par l'interprétation. L'identification des éléments, des liens, des processus par la méthode du modèle permet de rendre compte des observations faites et de prévoir les comportements de l'objet, concret ou abstrait, en tenant compte et des finalités de l'observateur et de celles attribuées à l'objet.

> Le terme s'est étendu, à partir du sens initial de "figure à reproduire", à toute représentation réduite d'une construction, d'un objet destiné à être reproduit en plus grand. En sciences, il est une représentation simplifiée d'un processus, d'un système en vue d'explications et de prévisions. La science générale des modèles a pour objet ce qui est commun à tous les organismes, indépendamment de la nature des organes qui les composent et qui utilise la correspondance, le plus souvent homomorphique, comme méthode de recherche et principe de raisonnement. S'il s'agit de représenter "*les structures essentielles d'une réalité, d'usage didactique en physique, en économie, en sciences humaines, en mathématiques, par exemple, dans la théorie des modèles*[187]", il est nécessaire que soit précisée la nature de la correspondance, isomorphie, homomorphie, analogie, métaphore... Définir l'objet, c'est aussi le connaître dans son histoire, son hérédité, et donc son projet, son devenir. Le caractère fondamentalement récursif de l'action modélisatrice a été mis en évidence par Heinz von Foerster.

Mais si la systémographie est un instrument de conception et de construction de modèles des phénomènes ou des projets perçus complexes,

---

[184] *Condition de l'homme moderne*, 1961, p. 332.
[185] *Tractatus*, 1.1.
[186] Moles et Noiray, cités par Morfaux, 1980, p. 221.
[187] Rey, 1992.

"*la modélisation postule a priori non seulement la pluralité des modèles concevables d'un même phénomène, mais surtout la pluralité des méthodes de modélisation. Dès lors, pour architecturer la connaissance, nous ne serons plus réduits aux méthodes hypothético-déductives, mais nous disposerons du champ ouvert des méthodes axiomatico-inductives"* [188]. Nulle science n'impose d'utiliser un algorithme de modélisation et un seul. Naslin[189] propose :

> "*un modèle d'un phénomène ou d'un processus est essentiellement un mode de représentation tel qu'il permette, d'une part, de rendre compte de toutes les observations faites et, d'autre part de prévoir le comportement du système considéré dans des conditions plus variées que celles qui ont donné naissance aux observations que ces phénomènes soient naturels, conceptuels ou abstraits*".

On est ainsi passé d'une modélisation analytique et organique à une modélisation fonctionnelle.

La modélisation systémique est fondée sur deux hypothèses de base. La première est phénoménologique. Pour rendre compte des fonctions et du fonctionnement du phénomène, le chercheur adopte une posture plus proche de celle du physiologiste que de celle de l'anatomiste, observant autant les processus que les constituants. La seconde hypothèse est téléologique. Le chercheur se donne pour but d'expliciter les finalités attribuées au phénomène modélisé en veillant à les différencier explicitement des siennes propres, d'observateur concepteur. Il sera donc plus attentif à la cohésion ou congruence sémantique qu'à la cohérence formelle du système modélisé. Cette précaution est utile, car faire appel au modèle, c'est simuler la réalité mais aussi, pour l'observateur, se représenter lui-même dans le processus observé.

Précisément, la systémographie consiste à donner d'un phénomène à modéliser un représentant, dérivé du système général. Celui-ci sera isomorphe du système général dont il est issu, et homomorphe[190] du phénomène à modéliser.

3. Le paradigme systémique

S'il est vrai que les idées émises dans un domaine scientifique au cours d'une période donnée de l'histoire sont en lien avec les conceptualisations faites dans les domaines scientifiques voisins, les sciences et doctrines de

[188] Delattre, préface de *Les architectes du feu*, C.P. Bruter, 1982, cité par Le Moigne, 1977.

[189] in rapport de conjoncture du CNRS 1974.

[190] Isomorphe : dans une correspondance bijective telle qu'à tout élément du Système Général correspond un élément et un seul du système, et réciproquement. Homomorphe : dans une correspondance surjective, telle qu'à tout élément du modèle corresponde un élément au moins du phénomène à modéliser, sans que la réciproque soit vraie.

l'homme n'y font pas exception. Les premières théorisations de la psychologie qui se voulait scientifique s'appuyaient, comme on le sait, sur le paradigme de causalité et la mécanique classique. Avec l'apparition du structuralisme, de la cybernétique, puis de la systémique, les sciences de l'homme et, parmi elles, la psychologie ont disposé de concepts qui ont permis l'approche des phénomènes humains dans leur totalité, plutôt que par leur analyse et permis de représenter l'homme parmi ses semblables.

Paradigme, ici pris au sens de Kuhn[191] et Morfaux[192] , d'une "*conception théorique dominante qui a cours, à une certaine époque dans une communauté scientifique*", est un modèle, un schéma accepté, chaque "*révolution scientifique*" modifiant, on le sait, la perspective historique du groupe qui la vit. Pour Kuhn, si l'histoire de la pensée humaine est jalonnée de révolutions scientifiques, chacune d'entre elles est caractérisable par son paradigme. On sait que le XXe siècle a remis en cause les certitudes qui avaient cours au siècle précédent. Après la théorie de la relativité généralisée, puis de la mécanique quantique, les concepts d'indécidabilité et d'incomplétude de Gödel, et d'incertitude d'Heisenberg, ont conduit le scientifique, sous le regard de l'épistémologue, à renoncer à l'idée utopique de décrire le monde "tel qu'il est vraiment". Parcourir un peu[193] - simple évocation toutefois - le chemin qui a conduit de la mécanique classique à la systémique conduit à reconnaître les appuis qu'ont pu y prendre les doctrines de l'homme.

Le paradigme de la mécanique classique, newtonien, a incarné le discours cartésien en postulant que la structure de l'objet déterminait sa fonction. Tout objet était donc explicable à l'issue des opérations successives de description, de décomposition en parties, puis d'analyse, ce qui supposait de l'isoler de son contexte pour agir "toutes choses égales par ailleurs", puis d'identifier sa structure, pour expliquer sa fonction. Raymond Boudon[194] a souligné le "*succès pluriséculaire*" des physiques galiléenne et newtonienne, qui ont conduit à considérer comme universel le modèle mécaniste et à repousser ainsi vers la métaphysique les explications téléologiques. Ainsi, les théorisations de l'humain prolongeant le paradigme sont psychodynamiques. Y règnent le principe de conservation de l'énergie intrapsychique qui nécessite son évacuation ou sa transformation, le principe de causalité linéaire, qui conduit à l'irréversibilité des situations sans recours à la modification de la cause, et le principe des systèmes fermés qui conduit à la non prise en compte des échanges externes. Cela a conduit au "*découpage atomistique de l'espace psychique*" (Lacan).

[191] *La structure des révolutions scientifiques*, 1972.
[192] *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, 1980.
[193] avec Le Moigne, op. cit. pp. 46-62.
[194] *À quoi sert la notion de structure ?*,1968.

Le paradigme de la mécanique statistique a pu être qualifié d'évolutionniste car la structure de l'objet y est considérée comme évolutive. Issu du deuxième principe de la thermodynamique, il permet le lien avec la biologie et la théorie darwinienne.

Le paradigme structuraliste a perçu l'objet dans sa totalité. La structure de l'objet est devenue un lieu de transformation opérant et évoluant simultanément, du seul fait de ses opérations. Sa représentation serait : fonction <-> structure <-> évolution. Lacan, s'adossant à la linguistique, déplace l'appui de la psychanalyse du modèle mécaniste au modèle structurel et se trouvera très près de la systémique. Ne l'en séparerait, finalement, que la prise en compte du fait que le langage sert à faire communiquer des individus *entre* eux autant et en même temps qu'avec eux-mêmes. L'extension de la notion de transfert[195] donne-t-elle à la psychanalyse les outils conceptuels permettant de rendre compte de l'interaction ?

Le *paradigme cybernétique* montre l'objet comme une boîte noire, interface d'un projet *conçu* dans un environnement *perçu*. L'objet est identifiable *dans les processus*. Il est représenté, au sein de ces processus, comme une *boîte active*, qui reçoit ou prélève d'autres objets, les *intrants*, (matière, énergie, information), et qui en émet ou les restitue après processement, les *extrants*. La cybernétique n'étudie pas les *propriétés* d'éléments ou de variables isolés, mais les *interactions* entre ces éléments. Elle prend en compte la totalité des séquences de comportements possibles et étudie la régularité de la présence ou de l'absence de ces séquences. Un observateur se trouvant en présence d'une transformation, c'est-à-dire d'un changement d'état, qui souhaite étudier cette transformation, ne s'attachera ni aux causes de celle-ci, ni à ce en quoi elle pourrait consister "réellement", mais simplement à la définition d'un ensemble d'opérateurs et à la description des modifications qu'ils subissent [196]. La cybernétique[197] a fourni trame et support aux sciences de la cognition, philosophie de l'esprit, neurosciences et intelligence artificielle, comme l'indique J.-P. Dupuy[198]. Les thérapies comportementales s'y réfèrent. La cybernétique est devenue un sous-ensemble de la systémique, les systèmes cybernétiques devenant des cas

---

[195] avec, notamment, *Le Transfert*, J.-P. Resweber, 1996.

[196] Le concept cybernétique de boîte noire a une origine bien connue : certaines pièces de commandes électroniques d'armes prises à l'ennemi au cours de la seconde guerre mondiale étaient piégées et explosaient lorsque l'on tentait de les ouvrir. Pour connaître leur fonctionnement, les analystes en étaient réduits à émettre des hypothèses à partir des seules observations des impulsions électriques recueillies à la sortie de l'engin, en fonction de différentes impulsions qui lui étaient données à l'entrée. Le paradigme cybernétique proposait donc "*un renversement de la perspective modélisatrice*" : "*Au lieu de centrer l'attention du modélisateur sur les mécanismes ou les structures organiques, il va (...) proposer de les ignorer tout en privilégiant l'interprétation des comportements*" (Le Moigne, op. cit. pp. 142 sq.).

[197] Dans l'histoire de l'école de Palo Alto, la découverte par Bateson de la notion cybernétique de boucle informationnelle de rétrocommande aux conférences Macy est présentée comme un moment fondateur du courant de pensée. En réalité, le concept de réflexivité englobante qui forge toute la démarche de Bateson se trouve chez Bertrand Russell dès 1902, dans la théorie "simple" des types.

[198] *Aux origines des sciences cognitives*, 1994.

particuliers des systèmes auto-régulés.

Le *paradigme systémique*, enfin, a pour origine, dès 1930, les intuitions de Bertalanffy. *General System Theory* repose sur l'hypothèse téléologique et sur celles de totalité et d'ouverture sur l'environnement. La théorie des systèmes permet le traitement simultané et différencié des flux de matière, d'énergie et d'information. Le concept même d'information, les théories du langage du début du XXe, les acquis de la logique, qui ne sont pas systémiques, ont été assimilés par la systémique et ont laissé espérer la possible modélisation des interactions humaines par le système. La notion même de modèle systémique du psychisme où se côtoieraient des flux d'énergie et d'information a pu sembler porteuse de développements théoriques. Le problème logique supposé à l'origine d'un trouble, serait modélisable par un *système problématique,* lequel auto-reproduirait ses *processus*. Cette piste reste cependant à défricher, sans que l'on sache si elle s'avérerait prometteuse.

4. Le Système de communication

Pour définir les propriétés du système, Bertalanffy a procédé par calcul. Il a attribué à ses éléments des grandeurs et les mesures de celles-ci, puis a fait appel à des équations différentielles pour exprimer les variations des mesures en fonction de la variable temps. Il a ainsi donné une expression mathématique aux propriétés du système. Énumérées non exhaustivement, elles sont : l'état, le changement dans le temps, la croissance, la compétition, la complexité, la totalité, la sommativité, la mécanisation, la centralisation, l'indépendance, la présence d'un élément dominant et la finalité. Sans avoir encore défini précisément ce que nous entendons par système de communication, nous savons que nous nous confronterons à la question de la mesure de quantités. Or, que dire d'une variation de la grandeur d'un message et de la façon de la mesurer ? La capacité de convaincre un partenaire serait-elle traduisible par une sorte d'intensité qui rendrait le message convaincant, une grandeur de la capacité d'influence, à laquelle serait attribuée une unité de mesure, et que l'on pourrait dériver ? Si les quantités mesurées sont les échanges, se traduisant par leur nombre, quelles informations pertinentes pour la résolution d'un problème tirera-t-on de l'examen de la courbe représentant le nombre des échanges dans le temps ? Une mesure (laquelle) de la qualité de ceux-ci ? Si les éléments du système représentent les personnes, quelles grandeurs mesurables de ces personnes, sauf leur nombre, pourront faire l'objet d'une dérivation *dQ/dt* ? Il nous faut

trouver une autre issue.

Boulding[199] et Mesarovic ont proposé une articulation du système en un système opérant, un système d'information-mémorisation et un système de pilotage (nous nous affranchirons de la lourdeur terminologique des sous et sous-sous-systèmes). Pour étudier[200] cette articulation, il nous paraît instructif de présenter trois étapes successives de sa construction, comprenant chacune plusieurs niveaux. Étape un : le système peut modéliser un objet actif *régulé* : une relation de bouclage mécanique -ou régulateur- limite nombre et portée des actes possibles de l'objet. À un niveau plus élaboré, le système *régulé informé*, représente un objet dont la régulation des actes s'opère par une boucle informationnelle de rétrocommande. Le concept d'information, qui se substitue à celui d'énergie - et dont l'électronique nous fournit aujourd'hui maints exemples - permet d'accéder ainsi à une vision de la modélisation plus élaborée.

Étape deux : le système *décide*. Il s'agit de représenter un objet susceptible d'opérer des choix, donc d'opter pour une modification de son propre comportement à partir d'une information reçue. Pour cela, l'objet a nécessairement un projet. Le système doit être doté d'un ou plusieurs processeurs décisionnels. Entre le système opérant et le système décisionnel, circulent l'information-représentation ascendante et l'information-décision descendante. Au niveau supérieur, le système représente un objet actif *doté d'une mémoire*. Pourvu lui-même d'une capacité de mémorisation, le système peut représenter un objet qui échange avec son environnement matière, énergie et information et les traite, puis qui régule de même ses propres actions par une information interne, susceptible d'être stockée. Il opère ainsi des choix parmi ses activités.

Étape trois : le système représente un objet doté d'une *fonction de pilotage*. Trois (sous)systèmes y sont désormais apparents. Le *système opérant* traite matière, énergie et information, les *intrants* qui entrent dans le système en provenance de son environnement, puis, après traitement, les émet vers l'environnement, comme *extrants*. Le *système d'information* mémorise l'information relative à ces opérations. Le *système de pilotage* contrôle et oriente les activités du système opérant à partir de l'information-représentation ascendante, qu'il traite et réélabore par ses processeurs étagés : les processeurs de premier rang ordonnent ce qu'il faut faire, ceux

---

[199] Boulding, *La théorie des systèmes généraux, charpente de la science*, 1956, et Mesarovic et Takahara, *Fondations mathématiques de le théorie des systèmes généraux*, cités par Le Moigne. Les propositions qui suivent tirent leur substance de Le Moigne, op. cit. 1990, pp. 126 à 149.

[200] Le Moigne fait observer que ce schéma *"permet d'expliciter le passage du modèle cybernétique classique à deux niveaux, le système commandé et le système de commande, au modèle systémique de l'organisation à trois niveaux, par conceptualisation du système d'information se différenciant à l'interface : passage symbolique de la modélisation du réflexe à celui de la réflexion".*(op. cit. p. 148).

de second rang, comment il faut ordonner, ceux de troisième rang choisissent le processeur de rang deux, et ainsi de suite. Une information-décision descendante est acheminée vers les processeurs du système opérant.

Au niveau plus élevé, le système représente un objet actif qui *imagine* et donc *s'auto-organise*. Pour modéliser un tel objet, on dote le processeur décisionnel du système de pilotage de la capacité de générer lui-même de l'information. Les processeurs qui la reçoivent construisent de nouvelles familles de décisions qui, mises en œuvre au sein du système, se traduisent par de nouveaux arrangements des processeurs opérants et de nouvelles connexions entre eux. Émergent alors des facultés auto-organisatrices. Avec la mémorisation, peuvent se modéliser des phénomènes d'apprentissage. Le système devient ainsi susceptible de représenter des objets humains et sociaux[201].

Au niveau supérieur, le système modélise un objet susceptible de *s'autofinaliser*. L'objet devient maintenant en mesure de générer lui-même ses projets. De finalisé, il est devenu finalisant. Le système est à son degré d'élaboration le plus élevé.

Dès lors, pour examiner précisément comment une situation de communication interpersonnelle peut être modélisée par un système, il nous faut garder à l'esprit les objets du monde de la communication que nous voulons représenter, pour en chercher les correspondants dans le monde des systèmes : deux personnes, une dyade, un comportement de l'une se constitue chez l'autre en une représentation, elle-même symbolisée en un message.

Le système représentant la communication dans la dyade possède une interface qui lui permet de communiquer avec l'environnement sociétal, sur lequel il est ouvert. Il est constitué de deux (sous)systèmes représentant le traitement de la communication par chaque sujet. Entre ces systèmes s'échangent des flux d'énergie, dont certains sont porteurs d'information codée. Ces flux sont, à leur arrivée dans le système, transformés en représentations, traitées par le système opérant. Ils sont codés en information symbolique et stockés par le système d'information. Au sein du système de pilotage, le système de décision-sélection est organisé en un étagement de processeurs de traitement de cette information, qui décident successivement de traiter l'information, puis de la manière de la traiter, puis du choix du processeur de traitement, puis du choix du processeur qui choisit

le processeur de traitement, etc. Dans le système de pilotage, le système

[201] *"L'hypothèse conduit à doter d'une propriété supplémentaire les processeurs décisionnels : une aptitude à générer de l'information symbolique sans relier cet extrant à aucun intrant informationnel ou décisionnel... , et donc à développer des processements spécifiques qui engendreront de nouveaux comportements de l'objet."* op. cit. p. 144.

imagination et conception, s'auto-organise. Au sommet du système de pilotage, le système de finalisation génère ses propres projets.

Dans le système représentant la communication dans la dyade, chaque (sous)système figurant les sources d'émission de messages est formé de processeurs et l'information est susceptible de se voir traitée à tous les niveaux possibles des points de vue métalinguistique et métacommunicationnel. Le système de décision-sélection peut traiter toute information codée, quelle que soit son origine, interne ou externe. Ainsi, la représentation par ce système de la réflexion personnelle ne soulève-t-elle pas de difficulté de principe. De même, le problème logique supposé à l'origine du conflit interne lui-même générateur d'un trouble, est-il représentable par un emboîtement de processeurs où le contenu traité par le processeur de rang n présupposerait la méthode du processeur de rang n+1. Un tel système permet de modéliser les messages de types d'ordre de plus en plus élevés. Le système opérant représente le traitement des perceptions sensorielles et la construction des représentations[202], ainsi que la commande des actes du sujet. Le système de pilotage représente le traitement de l'information à ses différents niveaux. Il est imaginable que les processeurs intermédiaires de traitement de l'information travaillent de manière quasi-automatique, c'est-à-dire à l'insu du système d'intelligence-conception. Et si l'on veut situer dans ce dernier quelque chose évoquant une forme de conscience, seraient ainsi modélisés certains processus inconscients, c'est-à-dire réalisés à l'insu des processeurs du niveau le plus élevé.

État du système

L'*état* du système traduit son activité et la stabilité de celle-ci. L'équilibration du système rend compte des situations rencontrées lorsque sont observées ses formes stables qui sont fonction de la relation que le système entretient avec son environnement des projets qui lui sont attribués. Le seul état du système envisagé par Jackson est l'homéostase. Or, dans les référentiels de l'équilibration, on croise les cas de permanence et de changement des projets du système avec ceux de la permanence ou du changement de sa relation avec son environnement. Pour le système, lorsque la relation avec l'environnement est *permanente* et les projets sont permanents, la phase est dite de l'*Homéostase*. C'est ce à quoi correspond l'homéostasie de Jackson. Ce concept d'homéostasie, forgé par le physiologiste Walter Cannon, à partir d'un postulat de Claude Bernard, avait de quoi séduire un médecin.

[202] Sauf indication contraire, représentation est pris au sens de "représentation d'objet", de choses ou, mieux, de faits, par opposition à "information", prise comme "symbolique", codée, verbale, "digitale, etc.

Toutefois, lorsque des variations affecteront le système dans ses projets ou dans sa relation avec l'environnement, il faudra bien qu'il s'adapte. Il pourra le faire en adaptant sa structure, ou en modifiant son programme. Les phases sont alors désignées par les expressions d'*Adaptation structurelle, d'Homéorhèse,* ou d'*Homéogenèse,* et de *Morphogenèse*. Les changements qui se produisent à l'intérieur d'une même phase sont de type un. Les changements de phase sont de type deux ou supérieur, selon le niveau du processeur affecté par le changement. D'une manière générale, la capacité de traiter les conflits d'information dans le système serait la résultante de la manière de préférer un processus à un autre. Un système stable est celui qui a décidé de privilégier certains processus. Il est alors besoin d'un processeur de rang supérieur chargé d'opérer des choix entre les processeurs.

On pourrait imaginer représenter la composition de la famille, le nombre et la nature de ses membres par la structure du système et sa "culture de communication" par un programme. Le choix du mode de communication semble relever d'un processeur de niveau trois. Les comportements et les messages échangés obéissent à des règles comportementales qui sont des discours sur la manière d'échanger : règles implicites de gestion des écarts, notions de tolérance, de limites, de seuil de l'inacceptable : "comment nous parlons-nous ?".

Ces règles sont évidemment fonction des projets de la famille et ses relations avec l'environnement. La société édicte des règles générales de comportement et ces règles influent peu ou prou sur les règles propres de la famille. Ainsi, toute modification des relations que la famille entretient avec son environnement a des répercussions sur ses règles propres. De même en est-il pour les projets de la famille, qui ne se limitent évidemment pas à l'intrafamilial, mais ne trouvent leur accomplissement que dans la relation - fut-elle conflictuelle - avec la société. Ces règles sont de toute évidence fonction aussi des valeurs, foi ou croyances religieuses et doctrinales, qui sont d'un niveau, le plus souvent, supérieur.

Considérons un couple dans son environnement sociétal, dont il partage us et valeurs et auquel nous attribuerons le projet d'élever les enfants dans le respect de ces valeurs. Déterminé par un projet permanent dans une relation stable avec l'environnement, l'état du système représentant la communication dans le couple est celui de l'homéostase. C'est cet état qui régule les choix des processeurs de communication. Les personnes se parlent, niveau un. Comment ils se parlent est de niveau deux. Au nom de quoi ils ont choisi de se parler ainsi est de niveau trois. L'état du système est fonction de ses projets et de la communication du système avec l'environnement. Les modes particuliers de communication évolueront dans le temps, avec l'augmentation de l'âge et du nombre de ses membres, mais l'état du système restera sensiblement stable dans ses processus, sauf si interviennent des modifications dans les projets ou les relations avec l'environnement.

Quels changements d'état du système représentant la communication dans la famille seront ou non induits par le fait que la famille décide:

- de faire le tour du monde en bateau,
- d'aller vivre dans la montagne pour y élever des chèvres,
- de s'installer à l'étranger, dans un contexte culturel entièrement nouveau,

- de se convertir au bouddhisme, ou d'entrer chez les raéliens,
- de rejoindre un groupe armé révolutionnaire clandestin,
- d'entamer une thérapie ?

Le changement deux suppose un changement de processeur. Le recadrage, expression du changement deux, est une manière de faire traiter par R" le message *a,* antérieurement traité par *R'*. La décision de changer de processeur est prise par un processeur de niveau nécessairement supérieur à *R'*.

On se rend compte ici que la seule prise en considération de l'homéostase restreint considérablement la portée du modèle.

Autres propriétés du système

Croissance des et *compétition* dans les systèmes, appliquées au système de communication sont des évidences : la *croissance* d'un système est directement proportionnelle au nombre de ses éléments (dont nous avons fait des sous-systèmes). "Tout ensemble est fondé sur la compétition entre les parties" est un principe général d'organisation, dont le transfert est un truisme. La lutte entre les éléments est une composante de la dynamique du système et la vérification de cette propriété des groupes humains est triviale. De même, la séparation en systèmes partiels subordonnés implique un accroissement de la complexité du système. Cette propriété des organisations humaines et de la communication qui s'y produit est bien connue.

Système et *temps* sont en lien particulier. Le changement, tel qu'il est modélisé par le système, repose sur le principe d'irréversibilité temporelle. Dans la thérapie, par exemple, s'il est possible de se remémorer le passé, il est impossible d'agir sur lui. Aucun changement ne se produit ailleurs que dans le présent. Lorsqu'il y a changement, ce qui change est la perception qu'a la personne de son passé.

Des propriétés de *totalité, sommativité, mécanisation et centralisation*, on peut retenir que lorsque le système se comporte comme un tout, les variations de chaque élément dépendent de tous les autres. Tant que le système est un tout unitaire, une perturbation est suivie d'un nouvel état stationnaire de niveau 1. Quand il se divise en processus partiels, il y a diminution de la régulabilité.

Il peut exister un *élément dominant* é tel qu'une petite variation de é soit amplifiée par le système. Le système est dit *centré sur* é. On parle alors de causalité d'instigation. Le rôle d'élément dominant peut être joué par des représentants de personnes ayant une valeur et une fonction particulières.

Finalisation : lorsque le système tend vers un état stationnaire, il semble viser un équilibre et être ainsi finalisé. Nous avons vu comment les valeurs de la famille et leur rôle dans la détermination de ses projets pouvaient être représentées par les finalités du système.

5. À quoi sert le système, dans la thérapie ?

En définitive, la question de l'utilité théorique et pratique du recours au système peut s'étudier à partir de ses résultats, de sa portée, son applicabilité. Quels phénomènes observe-t-on ? Qu'en dit la théorie ? Que dit le système ?

$\mathcal{f}$. Une famille a adopté un ensemble de valeurs et développe des projets. Ses membres entretiennent des relations avec l'environnement sociétal de la famille et conduisent des actions observables. Dans la famille, ses membres entretiennent entre eux des relations qui se traduisent par des échanges à caractère plus ou moins répétitif, et qui sont en rapport avec ses projets et ses valeurs. La stabilité apparente de la famille est exprimable par la constance relative des rapports entre les informations reçues par le groupe familial et les informations émises par lui, ce qui est une autre manière de présenter la constance des réactions de la famille à des sollicitations externes. Les informations relatives aux échanges de la famille avec l'environnement, ainsi qu'aux échanges entre ses membres sont connues de l'observateur - chercheur ou thérapeute - par le moyen des entretiens.

$\mathcal{P}$. La pragmatique de la communication humaine explique la circulation de l'information dans et hors de la famille par le moyen de concepts logiques et pragmatiques qui construisent une hiérarchie des discours, les emboîtements entre ses propositions. L'observateur interprète les informations recueillies dans les entretiens avec (certains de) ses membres, à partir de ces concepts.

$\mathcal{S}$. La théorie des systèmes fournit des modèles susceptibles de rendre compte des échanges recueillis de la famille et de leur interprétation par $\mathcal{P}$. L'un de ces modèles représente la famille comme un système ouvert. Les personnes sont représentées par des sous-systèmes, les niveaux de discours par des processeurs de rang 0, 1, 2, 3, ..., les échanges avec la société par les intrants et extrants du système, l'état (stable ou non) par la (l'in)constance de la relation (= du produit scalaire) des intrants et des extrants à l'instant t.

Donc, on dispose à un instant donné, d'informations relatives à des échanges, externes et internes, de la famille $\mathcal{f}$, d'une interprétation de ces informations données par $\mathcal{P}$, soit $\mathcal{p}(\mathcal{f})$, et d'une traduction de ces interprétations par $\mathcal{S}$, soit $\mathcal{s}\{\mathcal{p}(\mathcal{f})\}$. La question est : à quoi sert cette image ? Cette image est

utile si, sur le plan théorique, elle apporte une meilleure compréhension et si elle donne une forme d'expression sémantique du système d'axiomes. Elle est utile sur le plan méthodique si elle fournit un modèle au thérapeute.

Or, sur le plan conceptuel, $\mathcal{P}$ n'a pas besoin de l'apport du système. La traduction de famille par système, de sujet par sous-système, de l'ensemble valeur, relation, message, par processeurs de niveau 3, 2, 1, n'apporte aucun élément de compréhension complémentaire. Sur le plan de la logique, tout au moins dans une conception extensive de celle-ci, le modèle du système offre une forme d'interprétation "sémantique" du système d'axiomes, dans la mesure où le schéma du système peut être considéré comme un "modèle associé" à lui. Sur le plan de la thérapie et de la pratique, les thérapeutes travaillent essentiellement à partir du discours et des aspects structurels de celui-ci. Les outils sont "message", "paradoxe", "tentative de solutions", "cadrage" et "recadrage" et jamais "intrants/extrants, processeurs, état, changement dans le temps, croissance, compétition, totalité, sommativité, mécanisation, centralisation, élément dominant".

Sur les perspectives ouvertes par le recours à la notion de système on ne peut être que réservé, faute d'avoir connaissance de recherches menées dans ce domaine et compte tenu du soupçon que la piste n'est pas prometteuse. $\mathcal{P}$, en tant que moyen permettant d'analyser la communication dans la famille, produit une *explication* et n'a pas besoin de la métaphore systémique. La théorie générale des systèmes donne de la famille un modèle, le "système-famille" qui est une image de l'explication de la famille par $\mathcal{P}$. De plus, si cette apparence de recours au système n'est pas nécessaire, la croyance en un intérêt présenté par le système pour la théorie peut détourner celle-ci de ses fondements logiques et de la philosophie du langage. On croit que l'englobement et la réflexivité auxquels $\mathcal{P}$ a recours, sont dans la cybernétique, alors qu'elles sont dans les théories logiques post-fregeennes du langage. "La famille est un système" est une analogie. Le système n'apporte pas à la prévision d'évolution d'une situation problématique la précision supplémentaire à celle faite par le thérapeute à l'aide du langage et de la logique de celui-ci. Le système n'offre pas plus de précision que celle des premières esquisses de freudiennes, il y a plus d'un siècle, pour illustrer sa représentation de l'appareil psychique. Cependant, Freud[203] était, à ce moment, lucide sur les risques de confusion entre "*l'échafaudage et le bâtiment*".

---

[203] L'interprétation des rêves, p. 559. "*... essayons seulement de nous représenter l'instrument qui sert aux productions psychiques comme une sorte de microscope compliqué, d'appareil photographique, etc... Il me parait inutile de m'excuser de ce que ma comparaison peut avoir d'imparfait... nous pouvons laisser libre cours à nos hypothèses, pourvu que nous gardions notre jugement et que nous n'allions pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même*".

Dans ce qu'il appelle l'ontologie des systèmes, Bertalanffy se propose d'examiner "*comment les systèmes sont réalisés aux divers niveaux du monde observé*". Il en donne quelques exemples : "*on admettra facilement qu'une galaxie, un chien, une cellule ou un atome sont des* systèmes réels*, c'est-à-dire des des êtres perçus par l'observation ou déduits de celle-ci et qui existent indépendamment de l'observateur*" [204] . Plus loin, il oppose ces systèmes réels aux systèmes conceptuels qui sont des constructions symboliques. Il revient sur cette idée en la précisant (1973, p. 61) : "... *certaines lois de la nature ne sont pas seulement atteintes par l'expérience, mais aussi d'une manière purement formelle (...) ces lois sont, a priori indépendantes de leur interprétation* (...)". Selon lui, les caractéristiques formelles des systèmes dont s'occupe sa théorie générale "*montrent l'unité formelle de la nature*".

Ceci semble une illustration de plus du phénomène de réification des concepts qui fait de géniaux créateurs de théorie les victimes d'eux-mêmes. J'observe la nature. J'invente un système (au sens général), pour rendre compte de mes observations. Ce système n'est rien d'autre qu'une convention d'écriture commode afin de représenter le phénomène d'une façon utile, intelligible, et qui permet de prévoir comment le phénomène est susceptible d'évoluer en fonction des variations de son environnement. Le système (de la théorie générale des systèmes) facilite cela. Mais lorsque je me sers d'un tel système pour rendre compte de ce qui arrive au chien, à la galaxie, au groupe humain que j'observe, je n'observe pas un système, j'observe un chien, une galaxie, etc. Je me sers de l'outil conceptuel système pour expliquer et prévoir les réactions de l'objet chien. Si je dis "le chien est un système", je confonds l'objet avec sa photographie ou avec l'appareil photographique. On sait cela depuis Frege, au moins.

Si l'on admet que l'homme connaît le monde par modèles, on lui attribue par là une qualité, la *faculté* de connaître par modèles. La question de la connaissance de la connaissance, devient alors celle de l'élaboration d'un modèle - de type d'ordre deux - de la *capacité* de connaître par le modèle[205]. L'esprit est alors compris comme le modèle de la faculté de modéliser. Dès lors, modéliser la faculté qu'a l'homme de fabriquer des modèles peut se faire à partir de la théorie de la modélisation. D'un côté, le langage fonctionne comme un système général, ou modèle générateur de modèles particuliers. D'un autre, le monde est parcouru de phénomènes (ou de faits ou de tout ce qui arrive). Le modèle que l'homme se fait d'un phénomène est une

[204] L. v Bertalanffy 1973, p. 9.

[205] Dupuy, op. cit., pp. 31-32 : "la simulation de la faculté de simulation, telle est bien la définition fonctionnaliste de l'esprit".

application du système langage dans le système monde. Ce modèle est, au mieux, avec le phénomène observé, dans une correspondance telle qu'à tout élément du modèle correspond un élément au moins du phénomène observé, sans que la réciproque soit vraie. Le modèle est, de même, homomorphe du système langagier, c'est-à-dire que chacun des mots employés pour et dans le modèle est un élément du langage, sans, bien entendu, que la réciproque soit vraie.

Pour les sciences de l'homme y a-t-il meilleur modèle que la langue elle-même ? Ainsi, non seulement l'inconscient, mais l'esprit tout entier ne pourrait-il être structuré, nous voulons dire représenté dans sa structuration, que comme la langue qui en rend compte. Un modèle ne vaut pas mieux que le plus mauvais de ses composants.

La langue, le plus ancien des systèmes, est probablement d'elle-même le meilleur des modèles, dès lors qu'elle peut être contrôlée par la métalangue de la logique, ce qui nous ramène aux véritables sources de la pragmatique de la communication humaine.

CHAPITRE 7

ÊTRE THÉRAPEUTE

Si tu veux comprendre, apprends à agir
Heinz von Foerster

La manière d'agir, c'est la manière d'être
Lao-Tseu

Être thérapeute, après tout, qu'est-ce ? Qu'est-ce qui tient en vie dans cette profession ? Qu'est-ce qui peut tenir lieu de gratification ?

Il peut sembler pour étrange, au moins contradictoire, de clore la partie centrale d'un travail consacrée à la modélisation de la pragmatique par l'axiomatique, par des considérations subjectives, propres au thérapeute dans son art, que l'on prolongera par des questions d'éthique. Pourtant, l'homme, le sujet-thérapeute adopte et fait siennes les finalités de la thérapie : le mieux-être de l'autre. Sans son désir d'aider, de soigner ou de contribuer à la résolution de ce qui maintient le thérapisant dans la souffrance, il n'y a pas le souhait d'améliorer ses outils et la tentative de modéliser par l'axiomatique. On objectera que sans les idéalités du mathématicien, il n'y aurait pas de chercheur en mathématiques, et que cela n'entraîne nul doctorant en mathématiques vers une introspection. L'objection tient peu. La relation du thérapeute à ses finalités est d'une autre nature. Il y a chez le thérapeute, bien sûr, quelque chose de l'ordre de la résolution d'une énigme, quelque mystère à éclaircir, quelque vérité à faire surgir. L'habitude, dans cette thérapie, du travail en équipe à l'aide de la vidéo renforce l'aspect excitant de la recherche de la solution et l'émulation entre les co-thérapeutes. Mais il y a surtout une personne, le thérapisant, avec qui une relation s'établit, dans laquelle une distance très particulière est à trouver. Extrême proximité, confidences intimes, confiance. Neutralité, prudence, tact, implication dans l'acte thérapeutique et distance personnelle, bienveillance sans magnanimité, réserve sans froideur. L'implication du thérapeute, débordante ou non, aura sur le thérapisant, la relation thérapeutique, la thérapie, un effet plus lourd de conséquences que n'aura la passion du mathématicien pour son inconnue sur le résultat de ses calculs, et leur caractère réparable. Il faut donc laisser la parole au thérapeute.

Mais au fond, est-il besoin de lui ? Pourquoi la résolution du problème nécessite-t-elle l'intervention d'un tiers ? Pour introduire le thérapeute, Watzlawick[206] emploie la fable moderne du "*jeu sans fin*" : "*Deux personnes inventent un jeu dont la règle est de substituer une négation à une affirmation et vice versa*". Le problème est celui de la sortie du jeu, car le message "cessons de jouer" est indécidable : il a un sens dans la langue-objet, celle employée dans le jeu, et un autre dans la métalangue, celle employée pour parler du jeu et de ses règles ; dans l'une et l'autre, ses sens sont contradictoires et la question est de savoir dans laquelle de ces langues il est exprimé. "*Dans un tel système*, nous dit Watzlawick, *aucun changement ne peut être apporté de l'intérieur*". Pour éviter d'entrer dans le système, les joueurs auraient pu, avant de jouer : i) décider de jouer en anglais et de parler du jeu en français, ii) convenir d'une limite temporelle au-delà de laquelle la règle cesse d'être appliquée, iii) faire appel à un médiateur extérieur. Selon Watzlawick, "*cette troisième possibilité, intervention extérieure, est le paradigme de l'intervention thérapeutique*. *L'intervention d'un tiers apporte ce que le système lui-même ne peut engendrer : la modification de ses règles".* La difficulté dans laquelle se trouvent les partenaires d'agir sur les règles de l'interaction est une conséquence d'un énoncé de Bateson, inspiré de Gödel, sur l'impossibilité de prédire à partir d'un niveau de la complexité n comment sera le système de complexité n+1. Pour que cesse le jeu sans fin de la réitération des comportements qui entretiennent le problème, est requise une position extérieure à la situation. Le thérapeute est en position d'indiquer à la mouche la sortie de la bouteille à mouche.

Qu'est-ce qui permet au thérapeute de ne pas s'impliquer dans le désir de guérison du thérapisant et de se réjouir tout de même que sa souffrance se soit notablement atténuée, à la fin du processus ? Le témoignage d'un thérapeute, ancien formateur d'adultes.

Comment peut-on être thérapeute?

Je me couchai sur un divan et me mis à raconter ma vie,
Ce que je croyais être ma vie...
R. Queneau

Je suis issu du monde de la formation. Comment devient-on (psycho)thérapeute ? A l'issue de quel parcours ? Qu'a donc à voir avec les disciplines de la formation la question relative au changement en

[206] 1972, p. 236.

psychothérapie ? Voilà deux pistes à explorer, au préalable.

C'est à ma mère, sans doute, que je dois ce double intérêt que je crois avoir toujours manifesté et pour l'homme et pour les langages formels. C'est bien involontairement qu'elle a contribué, par un attachement qui m'irritait fort, dès l'enfance, aux superstitions et aux signes zodiacaux, à m'orienter vers les réassurances que me procuraient les raisonnements logique et mathématique, les sciences expérimentales, les précautions pour affirmer la valeur de vérité d'une proposition.

C'est tout aussi involontairement qu'elle m'a conduit à rechercher dans des manuels de vulgarisation psychologique, de caractérologie, où les types d'Hippocrate croisaient d'autres typologies, ce que je croyais trouver de repères, de clés, d'explications des comportements. C'est à mes parents sans doute aussi que je dois mon intérêt pour la recherche du consensus dans la résolution des problèmes humains.

Je me souviens de mon orientation, après quelques années de terrain, vers la formation d'adultes, de la satisfaction que j'éprouvais à constater que des professionnels évoluant dans un milieu complexe pouvaient acquérir en formation quelques concepts leur donnant, vis-à-vis de leur pratique, recul, repères et, déjà, un réducteur de complexité.

Je me souviens d'un merveilleux spectacle où Sammy Frey disait un texte de Georges Pérec...

Je me souviens de mes premières formations de formateur et de l'effet Rosenthal, et d'avoir travaillé avec mes collègues à des applications pédagogiques des représentations cognitives et sociales.

Je me souviens d'un homme de quarante ans, en reconversion, refusant obstinément de venir au tableau pour le corrigé d'un exercice simple d'estimation du volume d'un solide. Je me souviens que les "jeunes" souriaient en le regardant. Je me souviens lui avoir demandé d'élever 0,40 au carré et de m'être entendu répondre, d'une voix blanche, après un long silence : "0,8 ?"

Je me souviens de m'être formé à la psychosociologie et d'avoir participé à plusieurs T-groups, d'avoir décidé, au cours de l'un deux, d'entamer une psychanalyse, d'avoir eu le désir de devenir psychanalyste et d'avoir suivi deux années durant le séminaire de S., d'avoir étudié Freud et de n'avoir que peu compris Lacan, d'avoir abandonné cette idée en même temps que mon analyse s'éteignait au bout de six ans. Je me souviens, en réponse à la question "Qu'est-ce que cela t'a apporté ?", d'avoir emprunté cette formule "Être un peu moins dupe de moi-même", et d'avoir cité le beau poème, de "Chêne et Chien" de Queneau qui commence ainsi :

Je n'ai donc pu rêver que de fausses manœuvres,
Vaisseau que des hasards menaient de port en port,
De havre en havre et de la naissance à la mort,
Sans connaître le fret, ignorant de leur œuvre ...

Je me souviens que les concepts de la psychanalyse ont longtemps orienté mes croyances sur l'homme et, qu'un jour, j'en ai relativisé la portée, une métaphore, et d'avoir expérimenté des procédés efficients d'induction de changement durable.

Je me souviens de m'être orienté vers la communication interpersonnelle et le management, d'avoir formé des personnes à la conduite d'entretiens, à la gestion des conflits, à l'acceptation de leur émotion lors des prises de parole en public, d'avoir pris connaissance de la théorie de la communication de Palo Alto à travers les écrits de Watzlawick et de Bateson, de m'être formé à la thérapie.

Je me souviens de l'impression d'extraordinaire complexité que m'ont donnée les premiers entretiens thérapeutiques que j'ai conduits, de ma jubilation après mes premiers cas d'induction d'un changement durable. La personne avait gagné un combat contre son plus dangereux adversaire : elle-même.

Cette jubilation se reproduit à chaque fois, depuis.

Ainsi, dans cette méthode thérapeutique, comme dans d'autres, sans doute, la thérapie se présente comme une interaction où se co-construit la représentation nouvelle d'une situation qui était apparue comme problématique. S'y produisent les échanges dont il est attendu un résultat, pour le *bien* du thérapisant. Or, un bien pouvant résulter d'une action, le mal peut, de toute évidence, survenir d'un manquement de celle-ci. Attaché qu'il est à toute activité humaine, le risque reste présent. Les précautions sont nécessaires, qui doivent s'examiner aux différents stades de ce qui conduit à l'acte thérapeutique : théorique, méthodique et pratique. La vérification de la cohérence de la théorie et l'examen des rapports qu'elle entretient avec la thérapie peut être vue comme une première prévention. La mise à l'épreuve des outils et instruments et l'examen critique des cas, en équipe, sur le vif, en est une autre. Reste l'usage qui peut être fait par le praticien, de ces règles de l'art patiemment établies. L'appropriation des savoir-faire et leur intégration peuvent être vérifiées par le moyen de procédures d'évaluation, à l'issue de la formation des praticiens, prolongée par la supervision.

Lorsqu'il y a risque, la société attend des actions qui le font courir, qu'elles ne puissent se dérober à une délimitation par des règles et des valeurs. Règles, valeurs et posture du thérapeute qui les adopte pour agir relèvent de l'éthique et des déontologies professionnelles. Nous trouvons chez Resweber[207] d'utiles repères théoriques. La distinction fort heureuse qu'il opère de l'*éthos*, habitudes et manières de faire, comme "*attendus de comportement définis par un ensemble de règles et de valeurs*", et de l'*êthos* comme

[207] *Prolégomènes aux déontologies professionnelles,* communication, 2001, p. 1.

"*manière d'être, de celui qui s'approprie, quitte à les personnaliser en les remaniant, les usages de ces éthos*" lui permet de proposer la vision synthétique d'une éthique qui "*qualifie la posture du sujet humain qui adopte ces attendus de comportement*". Étudions les aspects spécifiques de la posture du thérapeute praticien de la méthode en cause. La recherche de la posture nous fait traverser plusieurs lieux, par lui identifiés.

> "*Il existe, d'abord, le lieu d'une éthique liminale, les attendus de comportement sont centrés sur l'expérience de la confiance et du crédit faits à autrui, et cela de manière spontanée, en vertu d'un pacte nécessaire au bon fonctionnement de la relation*".

Précisément, l'éthique thérapeutique nous semble se trouver sur les lieux de l'*éthique liminale*. Dans la relation thérapeutique, le pacte est à peine perceptible, implicite, ténu. Confiance et crédit paraissent s'accorder de manière spontanée. Toutefois, le logique pragmaticien veut en savoir davantage sur le savoir-faire qui sous-tend cette spontanéité et sur le possible paradoxe né de son émergence au sein d'un réseau de règles, fussent-elles éthiques. La question est celle de la création par le thérapeute, par la posture qu'il adopte et la relation qu'il entretient, de ce qui rend la confiance possible. Elle ne naît pas de la seule compassion, ou du souci, nécessaires, mais de leur mise en forme dans l'attention et la compétence, la *technê*. Un premier degré de la relation d'aide est ainsi atteint, lorsque le thérapisant se dit qu'il est entendu et compris, et aussi qu'il est en un lieu juste, pour dénouer ce qui l'enserre. Il se dit cela, sans doute, si les données du problème qu'il a exposé sont correctement reformulées et s'il éprouve des sentiments agréables à être conduit vers le but qui est le sien. Ici, l'éthique rejoint l'art et le toucher[208], en lien avec les connaissances et les techniques. Les injonctions sont des suggestions. La position du thérapeute est basse, laissant confort et marge à l'un et à l'autre des partenaires du mouvement thérapeutique. Elle attribue au thérapisant le soin de résoudre au rythme qu'il aura choisi, ce qu'il voudra résoudre. Elle préserve son indépendance et lui permet de s'attribuer progrès et réussites, ainsi que la possession des ressources qui les ont permis. Le pacte nécessaire au bon fonctionnement de la relation est ainsi, en permanence, respecté et ravivé. Le lien de l'acte au pacte est d'ailleurs celui d'une hiérarchie des types. Le geste thérapeutique est fait d'actes, de questions, affirmations, suggestions. La connaissance qui y préside, les justifie et leur confère quelque supposée cohérence est celle d'un discours sur la pratique et de l'étayage théorique de celui-ci. Les valeurs au nom desquelles le thérapeute choisit ses procédés sont celles de principes généraux reposant

---

[208] Resweber (Jean-Paul), *Le Soin : Affaire de technê*, in *Les Gestes de soin*, Les Cahiers du Portique, 2003.

sur sa vision de l'homme et des relations entre les hommes.

C'est dans cette hiérarchie que peut se réexaminer la question de la place des thérapies sur l'axe de la manipulation et de la neutralité. Pour le thérapeute praticien de Palo Alto, la *neutralité* en psychothérapie est illusoire. Sa thérapie, comme toute thérapie, consiste en une action, car "*le geste de soin est toujours une action*" [209]. C'est le thérapeute qui en dresse le décor en disposant dans son cabinet de la manière qui lui semble appropriée, chaises, fauteuils ou divan. Il sait ce que cette mise en scène va induire de positions relatives, de rapports de forces. C'est lui qui affiche ou non ses diplômes, qui choisit cadres ou vitrines dans lesquels il présentera les ouvrages qu'il a pu écrire et qui attend de ces dispositions quelque effet para, péri ou méta-thérapeutique. C'est lui qui maîtrise le cadre de la thérapie, en posant les questions, en relançant, en proposant interprétations et recadrages, en usant de ses possibilités de prendre la parole ou de garder le silence. C'est lui qui en organise le déroulement, moments et durée, en imposant ou convenant des rendez-vous, en interrompant les séances après une durée fixe ou variable. Le contrôle de ces paramètres de la thérapie est, pour lui, essentielle, quelle que soit son école de pensée. Il n'y a pas davantage de neutralité à l'égard du contenu du discours du thérapisant. Ce discours, parfois paradoxalement présenté comme libre, est subtilement orienté par le dosage des relances et des silences du thérapeute. Le thérapisant ne peut pas ne pas se sentir implicitement ou explicitement invité à développer les aspects de son discours que le thérapeute aura considéré comme méritant de l'être.

Toute intervention dont les intentions ne sont pas annoncées peut passer pour une *manipulation*. Allongé sur le divan, face au silence de son analyste, appliquant la règle "dire tout ce qui vient à l'esprit", l'analysant est placé dans une situation paradoxale puissamment contraignante. Cette situation de double contrainte, toutefois consentie, possède un caractère éminemment thérapeutique, créé, somme toute, dans l'intérêt de l'analysant, c'est-à-dire pour permettre l'harmonieuse évolution de la cure. Cette mise en scène est l'une des réponses de l'analyste à la demande de l'analysant, dans son intérêt ou du moins en direction du but qu'il s'est donné implicitement, ou à la recherche duquel il se trouve. Sur ce point, sont utiles à consulter les travaux de l'un des premiers collaborateurs de Freud, Hans Sachs[210] à qui l'on attribue la paternité de la formule paradoxale : "*une analyse se termine quand le patient se rend compte qu'elle pourrait durer indéfiniment*".

Ce sont les mêmes raisons - aller vers l'objectif du thérapisant - qui légitiment les interventions et leur retirent tout caractère manipulateur.

---

[209] Antenat, *Soin et éthique, regards croisés*, in *Les Gestes de soin*, Les Cahiers du Portique, 2003.

[210] cité in *Transference revisited*, Jackson & Haley, 1963, ainsi que Watzlawick, 1972, p.249.

Lorsque le thérapeute exerce une influence sur une personne, il le fait avec intégrité s'il y a accord entre eux sur le but poursuivi. On aura observé que, dans la thérapie en question, la relation du thérapisant et du thérapeute est de nature contractuelle, conséquence de son origine nord-américaine. Ce type de relation s'est généralisé en Europe, avec le retrait progressif du paternalisme dans les relations de soin. Le thérapisant perçu comme co-constructeur de son projet thérapeutique, voilà qui semble un gage de respect de son autonomie.

La question de la vérité : le thérapeute ne dit pas tout au thérapisant, sauf à risquer de ruiner l'entreprise. Ce non-dit est une nécessité. Le thérapisant, tout comme l'analysant, ne peuvent simultanément exprimer leurs pensées, émotions et sentiments et maîtriser les techniques et connaissances qui président à leur analyse. Si je laisse se dire tout ce qui vient à mon esprit, je suis dans l'incapacité de juger simultanément ce qui vient, sans aller vers un embouteillage, par confusion des types. L'auto-analyse ne peut être que seconde. Laisser se déposer les idées, puis les reprendre à froid, pour tenter de leur donner un sens, à partir d'un cadre qui puisse offrir quelques garanties de cohérence théorique...

Le reste appartient à la liberté de manœuvre de tout professionnel : le chirurgien se privera-t-il d'une opération que son patient et lui jugent nécessaire, par crainte de faire souffrir ? La question de la *dangerosité* des interventions renvoie à celle de la fiabilité du modèle, donc de ses résultats. *In fine*, ce point particulier d'éthique, manipulation ou neutralité, semble pouvoir être ramené à trois questions. Le thérapisant et le thérapeute ont-ils défini en commun une finalité à la thérapie ? Cette pratique thérapeutique est-elle efficace et efficiente ? De cette thérapie connaît-on les dangers et les limites d'application ? Si c'est à ses fruits qu'on juge l'arbre, toute éthique qui conduirait à invalider des thérapies à la fois efficientes et sans danger dans leur domaine de validité resterait infondée.

Nous savons que, dans la méthode thérapeutique en question, Fisch[211] estime nécessaire pour le thérapeute de conserver la liberté de conduire la thérapie de façon appropriée, et de le faire avec tact. Lorsque le thérapeute doit changer de cap, conscient qu'un revirement brusque pourrait désarçonner la personne, la placer involontairement dans la confusion, il précédera judicieusement son changement par une précaution verbale : "je vais peut-être vous surprendre mais...". Prévenir, c'est agir avant l'autre, aller au devant de lui, le mettre par avance dans la disposition d'esprit favorable pour l'amener à affronter ce qui l'effraie ou à agir comme il s'est toujours refusé de le faire. Cadrer agréablement ce qui rebute est évidemment d'une grande difficulté. Lorsque le thérapeute a identifié les tentatives de solutions

[211] *Tactiques de changement*, 1986, pp. 42 sq.

infructueuses de la personne, et qui sont les déclencheurs paradoxaux de ce qui la trouble, il ne peut pas compter sur la collaboration de la personne pour les abandonner. Ses croyances lui dictent l'orientation de ses tentatives et ne lui en laissent percevoir que l'apparence d'évidente justesse. La personne qui déclare avoir tout essayé, croit qu'il n'existe pas d'autre manière d'agir dans sa situation et s'y enferre, bien que désemparée par le résultat. Toute prescription directe est, dès lors, vouée à l'échec. Face au thérapisant qui lui dit implicitement "*changez-moi sans me changer*" (Watzlawick), le thérapeute est conduit à manœuvrer, à user de stratagèmes thérapeutiques (Nardone), de techniques (Wittezaele) et de tactiques de changement (Weakland, Fisch, Segal). La question soulevée par la possibilité d'emploi de stratagèmes est celle de la sincérité. Le thérapeute présente à la personne ce qu'il lui suggère de faire comme quelque chose ayant pour elle un intérêt jusque là insoupçonné. Il sait que ce qu'il lui propose de faire est contraire à son opinion, mais il le fait pour qu'elle puisse mettre fin à sa souffrance. C'est le pieux mensonge à l'enfant quand le médicament n'a pas très bon goût. Une thérapie logico-interactionnelle ayant ceci de particulier qu'elle met l'accent sur les processus qui entraînent la souffrance, le thérapeute conçoit son action comme une aide à la résolution d'un problème. L'invitation paradoxale à *vouloir* entrer dans le cercle vicieux pour en sortir serait inopérante, de toute évidence, si elle était explicitée. Le thérapeute conduit le thérapisant de sa vision monolithique à une vision plus large et à de nouveaux points de vue, non par le moyen de l'apprentissage délibéré, mais par celui de l'expérience indirecte. Il rejoint ainsi Foerster[212] , dont l'impératif éthique est "*agissez toujours de sorte que s'élargisse l'éventail des choix"*. Car l'expérience recadrante n'est pas l'expérience restreinte sensori-motrice. Elle affecte ce que la personne perçoit des autres, du monde et d'elle-même et, au delà, le sens qu'elle leur attribuera.

Lorsqu'il prend l'initiative et la responsabilité d'influencer les processus de prise de décision concernant les comportements, dans le respect de la vision du monde de la personne, le thérapeute opère une manœuvre spécifique pour chaque problème particulier. Dès que la procédure produit des effets positifs, de premiers signes du changement apparaissent. Si ce n'est pas le cas, la procédure est ajustée ou remplacée. La souffrance guide le thérapeute qui, pour cela, écoute attentivement la plainte. Pour agir, il tend à disposer d'une large palette d'art du toucher métaphorique. Il entretient chez lui la souplesse lui permettant d'accompagner le thérapisant, d'aller avec lui de conserve, de construire ses suggestions à ses mesures.

---

[212] Cité par Watzlawick, 1972, 1974 et 1984.

Pour le théoricien de l'apprentissage[213] le thérapeute apparaît comme un ingénieur du comportement, qui n'intervient pas sur les valeurs, qui stimule ou promeut l'autocontrôle, la volonté personnelle et pour qui le changement est impossible sans l'autorenforcement. Pour Palo Alto, le thérapeute est un méthodologue qui suggère et développe des stratégies pour déjouer les pièges paradoxaux dans lesquels se prend le sujet. S'il n'intervient pas sur les valeurs, il prend appui sur elles. Il se méfie du renforcement qui conduit plus souvent à la paralysie qu'au changement. Ni technicien qui plie le patient à quelque item d'un programme standard, ni gourou qui exige de son disciple une obéissance aveugle à ses intuitions, ni magicien du verbe, ni docte homme de science, le paloaltiste est face à une personne qui souffre, qui lui demande de l'aide et qu'il veut accompagner par sa parole et sa voix. Si et seulement si elle lui demande de l'aide. Il considère que cette personne possède en elle les ressources lui permettant de dénouer ce lien qui l'enserre et la met en souffrance. Il la croit en butte à une incapacité momentanée de défaire ce nœud, même si pour certains ce qui est momentané peut durer plusieurs années. Son rôle de thérapeute, autant qu'il le peut, est de faire expérimenter à la personne comment *vouloir* cesser de dénouer permet le dénouement. Ce thérapeute n'est pas un magicien. Dans la fable de Fisch citée à la fin de ce chapitre, ce n'est pas le thérapeute qui est magique : dans la croyance du promeneur en forêt, c'est le feu. Aucun composant ignifuge n'est dans le jus de pamplemousse. La seule magie dont il est fait usage consiste à détourner cet homme affolé de l'illusion qui le conduit à alimenter le feu. Cet anti-magicien est bien plutôt celui qui déconstruit les illusions.

Se présente parfois la vision d'un thérapeute proche de l'artiste, qui crée une thérapie nouvelle pour chacun de ses thérapisants, qui, pour porter un regard neuf sur celui ou celle qui se présente à lui, a tout oublié de ce qu'il a pu savoir. Cette vision semble s'opposer à celle de l'artisan thérapeute méthodique, qui use de stratégies et de tactiques, classifiées, patiemment mises au point pour se trouver au plus près de cas précisément pré-identifiés par l'expérience, transmissibles comme des protocoles.

> "*Les créateurs trouvent car ils ne cherchent plus. Chaque matin, Picasso se levait avec la certitude qu'il avait peint la veille sa dernière toile.*
>
> *Le thérapeute qui reçoit un patient n'est là que pour le visiteur, il n'a jamais reçu personne d'autre, celui-ci est le premier, il a tout oublié. Aujourd'hui est un premier jour, c'est le premier client. Le thérapeute ne s'appuie ni sur son savoir, ni sur ses compétences. Il faut apprendre jusqu'au stade où on désapprend*."[214]

---

[213] Bandura.
[214] François Roustang : op. cit. p. 196.

La différence de ces points de vue est-elle si grande ? Qu'en subsiste-t-il, dès lors qu'est admis le nécessaire passage dans les processus inconscients des procédés appris, procédures ou techniques, afin que du savoir-faire advienne l'aisance ? Pour être tout entier disponible à la personne qui fait appel à lui, il a besoin de ne pas avoir conscience des outils qu'il emploie, au moment où il le fait, même si la prudence lui commande de savoir à tout moment ce qu'il est en train de faire. État second du créateur, qui s'abandonne au geste, en l'occurrence de soin, tout en le contrôlant, plaisir de créer, motivations d'ordre esthétique. Serait-ce une question de distance, de marge, de longueur des rênes ? La différence est peut-être moins dans la pratique, que dans le choix de la métaphore qui la traduit. Une synthèse peut être tentée : toute démarche thérapeutique repose sur un jugement préalable, qui est

> *"mixte", "à la fois de type téléologique, puisqu'il revendique l'obtention de fins efficientes et de type esthétique, puisqu'il poursuit une finalité sans fin qui s'épuise à inventer de nouvelles formes et à reconfigurer les anciennes"* [215].

Un aspect particulier que prend la réflexion sur l'éthique concerne la portée, l'intensité, la volonté de l'intervention du thérapeute. S'y séparent, et parfois semblent s'y opposer plusieurs conceptions du geste thérapeutique. D'un côté, on trouve les thérapies et thérapeutes attachés à une forme de neutralité dans la conduite de la cure, conçue comme une recherche personnelle du thérapisant, à laquelle celui qui le guide prend une part qui se veut minime, comme allusive, effacée. Leurs techniques sont le fruit d'un progressif abandon de pratiques trop invasives ou trop influentes, abandon engendré par la confrontation à la résistance. La notion de soin[216], la volonté de soigner, la pensée même d'exercer une influence leur apparaissent excessifs, au point de conduire les plus attachés d'entre eux à cette croyance à refuser le nom même de thérapie. Les contreparties sont les supposées excessive durée et moindre efficience apparente de ces pratiques habitées par la volonté paradoxale de se déprendre du désir d'influencer dans une relation. L'espoir du changement ne viendrait pas de la relation, laquelle se verrait assigner un interdit d'influencer.

D'un autre côté, se trouvent les praticiens de l'intervention délibérée, dans des thérapies fondées sur l'étude du comportement humain et de l'apprentissage. Ces thérapies du comportement sont, par les premiers, jugées superficielles, car attachées au symptôme ou orientées vers sa

---

[215] Resweber, *Le soin : Affaire de technê*, Les Cahiers du Portique, 2003, p. 90.

[216] "Soin et psychanalyse sont deux mots qui, *a priori*, ne vont pas très bien ensemble, du moins pour les praticiens spécialistes de ces deux champs d'application". Marinelli, D. *La psychanalyse, le soin et le contournement par la psychothérapie*, in *Les Gestes de soin*, Les Cahiers du Portique, 2003.

disparition. Elle leur paraissent s'autoriser la brutalité avec d'autant plus de facilité que leurs fondements se croient scientifiquement fondés. À l'extrême, traitant le sujet comme animal de laboratoire, elles sont soupçonnées de mettre en faillite les mécanismes régulateurs et en danger la personne même.

Au fond, cette question est celle de l'action. Or, "*Le sens s'élabore à travers l'action"* (Hannah Arendt). "*L'action est liée à la sphère politique et éthique de la vie humaine" et "L'action est imprévisible. Le seul remède à l'imprévisibilité est la promesse ou l'engagement et le pardon*" [217]. Faut-il agir, se priver d'agir, laisser penser que l'on n'agit pas, alors que l'éthique de celui qui dispense un soin est celle de "*l'engagement et de la prise de risque"* [10].

L'examen de la pratique sous l'aspect éthique met donc en question la légitimité de l'intervention, la neutralité du thérapeute, les manipulations et la dangerosité des interventions.

La *légitimité* de ses interventions, le thérapeute la tire du pacte thérapeutique tacite ou explicite qu'il passe avec le thérapisant dès que le but lui paraît défini de manière suffisamment claire. Si s'échange avec le thérapisant :

- "Donc, ce qui vous fait le plus souffrir c'est *ceci* ?
- Oui !
- Ce que vous souhaiteriez, à la place, serait *cela ?*
- Oui !
- Diriez-vous, alors, que *cela* est l'objectif de la thérapie ?
- Oui !"

Ce triple oui, est la signature du pacte. C'est l'acte de langage, quasi austinien, qui légitime l'action thérapeutique.

"L'éthique minimale (est celle) d'évitement du mal" nous dit Antenat[218], qui lui juxtapose une *"éthique maximale d'accomplissement du bien et de recherche du bonheur, selon un principe de bienfaisance"*. Or le thérapeute, s'il veut faire *bien* son travail, ne peut se permettre de vouloir *le bien* de son thérapisant. S'il le souhaite, il devra se garder de se laisser déborder par ce souhait, de le vouloir davantage, ou plus vite ou mieux que son thérapisant. Il doit laisser s'exprimer la demande, la recueillir et la refroidir pour lui éviter de se consumer dans la hâte. Faire en sorte que l'éthique maximale ne vienne détruire les acquis de l'éthique minimale. Si, comme le veut l'adage, le mieux est l'ennemi du bien, le bien peut devenir l'ennemi de lui-même, lorsqu'il substitue la fascination pour le but utopique au premier petit mouvement de lâcher-prise.

---

[217] Antenat, *Soin et éthique, regards croisés*, in *Les gestes de soin*, Les Cahiers du Portique, 2004.
[218] op. cit. p 192.

Du pacte au contrat, que nous dit donc Resweber ?

> *"Le deuxième lieu, celui d'une éthique minimale, se trouve circonscrit par les exigences de la justice qui a pour fonction d'universaliser la relation, en la pliant aux règles explicites du code ou aux usages implicites d'une culture locale. Tel est le lieu de la déontologie, qui fait passer la relation du pacte au contrat"* [219] .

Nous sommes passés, ici, dans un registre plus formel. Nous avons touché la rive de la responsabilité, des garanties, des précautions sociales. L'écriture se substitue à la parole. "*Le passage du lieu de la confiance à celui de la justice se fait par la médiation de la prudence..."* ajoute Resweber.

Selon la charte du World Council for Psychotherapy, quelle que soit sa demande ou son "état psychique",

> *"la personne en psychothérapie a droit au respect, à la dignité et à l'intégrité de sa personne physique et mentale, sans discrimination d'aucune sorte. La personne en psychothérapie a le droit de choisir librement sa méthode et son psychothérapeute et de modifier ce choix, si elle l'estime nécessaire. Elle a le droit de connaître la (ou les) méthode(s) employée(s) par le psychothérapeute, ainsi que sa qualification, sa formation et son affiliation professionnelle. Les conditions de la thérapie doivent être précisées avant tout engagement : les modalités, la durée et la fréquence des séances, la durée présumée du traitement et ses conditions de prolongation ou d'arrêt, le coût. Le psychothérapeute doit s'engager, auprès de la personne en thérapie, au secret professionnel absolu, concernant tout ce qui lui est confié au cours de la thérapie. Cette confidentialité est une condition indispensable à la relation thérapeutique. Elle est limitée par les dispositions légales en vigueur. Le praticien est tenu de respecter le code de déontologie de son organisme professionnel de référence. Ce code est communiqué sur simple demande. Le psychothérapeute est dans l'obligation d'assumer ses responsabilités : il doit s'engager à ne pas utiliser la confiance établie à des fins de manipulation politique, sectaire ou personnelle (dépendance émotionnelle, intérêts économiques, relations sexuelles…). En cas de plainte ou de réclamation, la personne en psychothérapie peut s'adresser à des organismes professionnels de recours ou à la justice."*

Ce code émane de professionnels, à la réflexion desquels appartiennent donc en propre les valeurs qu'ils attachent à la transformation de comportements humains. La personne souffre et veut aller mieux. La première des réponses est de l'ordre de la technê. Le professionnel connaît sa technique, ses limites et dangers, sa fiabilité et ses précautions d'usage. La vérification reste de la compétence du professionnel, puisqu'elle présuppose la maîtrise de l'outil. Lorsque le thérapisant se croit fondé à déclarer qu'il n'a pas été "bien traité", s'il peut se voir opposer la raison de la technê, il y a place à quelque réflexion extra-technique sur la pratique psychothérapeutique[220].

---

[219] op. cit., p. 1.

[220] "Il n'y a pas de décision juste sans discernement éthique, et il n'y a pas de discernement éthique possible sans une analyse préalable des données de la situation, de ses enjeux, des valeurs privilégiées par telle ou telle décision, des effets attendus, etc." Jacqueline Lagrée, *Le médecin, le malade et le philosophe*, Paris, Bayard, 2002, p. 14, citée par Antenat.

Nous avons franchi le pas de l'individuel au collectif. Et le collectif, on le sait, plus qu'une somme d'individus, est une classe, la classe des hommes n'étant pas un homme. Comment appliquer à un homme ce qui est conçu pour la classe ? Le premier but de la codification est celui de la *protection*, pour laquelle est énoncé le droit au respect, décliné en dignité, intégrité et absence de discrimination. Le second est la *liberté*, de choisir et de connaître le psychothérapeute, sa qualification, sa formation et son affiliation, la méthode, les conditions et les modalités de la thérapie. "... *la plénitude des droits inaliénables de leur citoyenneté et de leur individualité"*.

On a pu voir dans la multiplication des codes de déontologie le signe d'une dérive procédurale, et du positionnement de "*l'usager au centre du dispositif*". Il serait sans doute plus porteur de sens de considérer la pratique psychothérapeutique comme une activité humaine, faisant l'objet d'un contrat entre deux personnes. Celles-ci ne sont pas, du point de vue de la connaissance des théories et des techniques, sur un pied d'égalité et nul code de déontologie ne saurait combler cette différence. La différence à combler, l'égalité à rechercher est celle du droit.

La pratique est un art, lequel réunit les idées essentielles, toutes tendues vers un ordre, dicté par un dogme ou imposé par des lois logiques. Le haut du bras, *armus*, est "armé", prolongé par l'arme, laquelle, maniée avec habileté et talent, cependant sans artifice ni ruse, se déploie en un métier, requérant technique, moyens, méthode, instruments et outils. Roustang[221] nous met en garde contre la tentation de considérer les techniques thérapeutiques comme des outils. Pour lui, l'outil reste étranger à celui qui le tient, garde l'autre à distance. Le thérapeute qui croit manier un outil court le risque de l'attirance pour quelque pouvoir : "*jouer au maître dans la relation*", "*vouloir dominer*", au lieu de partager, de regarder la thérapie comme participative. Et dès lors que le thérapeute prolonge sa main par un outil, il faut le contraindre par une éthique. Par contre, lorsque l'instrument émane du thérapeute, "*l'outil prolonge la main au point d'être encore la main*" et donc humanité et moralité sont présentes. Éthique, influence et thérapie ne font alors plus qu'un. "*La technique a été assimilée au terme d'une longue méditation*".

Technique assimilée ? Quel est donc cet outil du thérapeute ou de quoi est-il la métaphore ? L'outil du thérapeute reste l'interaction, la parole dans la communication, tout ce qui s'y échange de messages corporels et verbaux, bien au-delà du mot-outil du linguiste. La parole du thérapeute est agissante. Pour agir, elle doit toucher "juste". Toucher, c'est déjà être touchant, faire naître chez autrui quelque image, pensée, émotion. Faire naître. Pour faire

[221] *La fin de la plainte*, 2000, pp. 48, 49.

naître elle est née de l'écoute. Que dit au thérapeute le thérapisant, ou plutôt comment le dit-il, avec quels mots, dans quelles images ? Comment le thérapeute va-t-il reprendre, relancer, faire rebondir ce qu'il a reçu ? Car l'outil du thérapeute est aussi d'un ordre supérieur. Il est l'ensemble des moyens théoriques mis en œuvre pour déterminer le résultat que l'on veut obtenir et *comment*, pour cela, se servir de la parole. La parole elle-même est ce par quoi le thérapeute est en contact avec son thérapisant. Cette parole n'est que le prolongement de l'outil théorique. Elle est ce qui touche, elle est main, relation, accompagnement. L'outil est l'amont du geste, le savoir à quoi va servir la parole. L'outil est méthodique, stratégique, anticipant, prévoyant. L'outil ne se réduit pas à ce par quoi s'établit le contact avec le thérapisant. L'outil est ce qui prépare, ce qui dirige, ce qui donne le sens, ce qui oriente. La direction thérapeutique est aussi ce en quoi la séance est plus qu'une conversation. La parole est immédiate, instantanée. Elle est le véhicule de la relation dans laquelle et à l'aide de laquelle va s'opérer le mouvement circulaire qui va conduire le thérapisant à l'autre extrémité de son expérience. Cette dernière est définie par les analyses faites à l'aide des instruments de la méthode. Pour Palo Alto, que dit la théorie ? Elle organise les dires du thérapisant selon des niveaux. Elle montre en quoi, selon ce qu'elle postule, la circulation de la parole-pensée entre ces niveaux peut conduire à la confusion et au mal-être. Que disent les instruments d'analyse ? Ils renseignent sur les trajectoires particulières de certaines pensées qui font entrer dans le cercle vicieux. Que disent les outils ? Ils orientent l'action vers le dénouement de ce qui était noué. Que font les paroles ? Elles touchent, modèlent, déplacent vers ce qu'ont identifié les outils. L'outil de l'architecte n'est pas la truelle du maçon ni seulement son té ou son logiciel d'aide à la "conception". Son premier outil est sa capacité de former dans son esprit et de transformer des abstractions géométriques. Lorsqu'il dessine, il dépose ce qui est déjà là. Ce qui est pensé, il faut bien le traduire, le transmettre. Et dans la mise en forme, comptent les mots. L'art du toucher est alors celui de couler sa pensée dans les mots de l'autre, pour lui en faire appréhender la teneur. Cela requiert du savoir-faire, s'apprend, s'incorpore et subsiste quand on l'a oublié. Le savoir-faire, en thérapie comme dans les autres arts, c'est de l'oubli.

La parole du thérapisant, qu'a fait naître celle du thérapeute, transforme celui qui la dit. A été mise une touche, posée une couleur sur la toile. Et la couleur colore le discours de l'autre qui trouve des touches de phrases. Et ce qu'il dit opère sur lui. Il voit les choses autrement. Il les réarrange dans un ordre qui le laissera serein. Le trouble s'éloigne. Le toucher est réfléchissant : le corps présente une qualité pour la main qui le touche. Le thérapeute sait ainsi qu'il a touché juste.

La fable qui suit est de Richard Fisch. Des vertus thérapeutiques de la poésie et de l'humour.

La thérapie c'est un peu comme si, dans la forêt, une personne voyait un petit feu. Un feu qui a pu brûler un petit moment et qui va s'éteindre de lui-même. Mais cette personne éprouve le besoin d'éteindre ce feu tout de suite. Elle prend alors un bidon, en croyant que c'est de l'eau, mais c'est de l'essence. Elle jette l'essence sur le feu. Le feu grandit. Plus il y a de flammes et plus la personne se dit qu'il faut mettre de l'eau et jette de l'essence. Bien sûr, elle finit par se dire que ce n'est pas un petit feu naturel, parce que si c'était un feu normal il aurait dû s'éteindre avec l'eau versée. Elle commence par se dire que c'est un feu magique. Elle cherche alors quelqu'un qui s'y connaît dans les feux magiques en se disant "il faut absolument que je fasse appel à une telle personne". Et cette personne elle l'appelle "thérapeute". Elle va voir le thérapeute et lui dit : "Il y a un feu, un feu que je n'arrive pas à éteindre. Ce doit être un feu magique !" Elle tombe sur un thérapeute bref qui lui dit "Si c'est un feu magique, je vais vous dire comment éteindre ce feu. Mais ce ne sera pas à votre manière. Il ne faut pas mettre de l'eau dessus. Allez le plus vite possible au village, cela ne fait que 8 kilomètres. Vous prenez deux bidons de 5 litres de jus de tomate et un bidon de jus de pamplemousse. Vous les rapportez, les mélangez et c'est cela qui éteindra le feu". Le thérapeute sait que le temps que cette personne arrive au village, le feu se sera éteint tout seul. Et quand la personne revient, elle dit "Il n'y a plus de feu". Le thérapeute répond "Certains feux magiques sont comme ça. Parfois ils s'éteignent tout seuls".

Observons un peu quelques trajectoires induites par le geste thérapeutique.

TROISIÈME PARTIE

ILLUSTRATIONS

CHAPITRE 8

LE GESTE THÉRAPEUTIQUE

Les symptômes sont comme des oiseaux qui frappent du bec à la fenêtre.
Il s'agit plutôt de repérer leur trajectoire
pour voir s'ils peuvent servir d'indicateurs de nouveaux univers de référence
susceptibles d'acquérir une consistance suffisante pour retourner une situation
Félix Guattari

La thérapie est une tentative
pour changer les habitudes métacommunicatives du patient
Gregory Bateson

Les cas et extraits de cas ici étudiés sont tirés de la pratique de l'auteur. Le but de leur analyse est de montrer les clefs d'intelligibilité des situations fournies par les instruments de la méthode thérapeutique ainsi que la diversité de l'emploi possible de ses outils. Les échanges et dialogues sont reconstitués à partir de la prise de notes en séance. Moins précis que les retranscriptions d'enregistrements vidéo dans le cadre de recherches, ils représentent toutefois aussi fidèlement que possible ce que le thérapeute a entendu ou cru entendre.

MADAME P.

La personne a pris rendez-vous au cabinet sur la recommandation d'un ami. La cinquantaine, elle est mariée, mère d'enfants adultes et indépendants. Retraitée, elle vit seule avec son mari, lequel exerce une profession libérale qui l'amène à faire de fréquents voyages.

Première séance

Le thérapeute (T) : *Comment êtes-vous venue ?*

La personne (P) : *Je suis venue vous voir parce que je suis très malheureuse. Je souffre depuis longtemps d'une situation qui me mine. J'ai*

consulté plusieurs "psy". J'ai suivi une thérapie pendant plus d'un an, sans effet. J'ai pris des médicaments. Ils m'entournent. Et puis j'en ai parlé à un ami qui vous connaît et qui m'a donné votre adresse ... j'espère que vous pourrez faire quelque chose pour moi.

La question "comment", proche de "pourquoi maintenant", a pour but de déceler une éventuelle contrainte externe. La personne peut venir sous l'effet d'une pression exercée par un tiers ou pour un intérêt autre que la résolution d'un problème. Ici, la personne se présente comme gênée par une situation, souffrant, et ayant décidé, après plusieurs tentatives, d'entreprendre une démarche pour améliorer les choses. Elle exprime un espoir, que le thérapeute doit se garder d'entretenir, sauf à se placer dans une position haute et qui le conduirait à relever un défi implicite. Cette personne dit en effet avoir consulté sans succès plusieurs spécialistes et pourrait être de celles qui s'enorgueillissent de mettre en échec tous les thérapeutes qu'elles consultent. Le chemin est étroit, entre l'espoir de miracle et le défi.

T : *Oh, vous savez, il y a des personnes pour qui j'ai pu faire quelque chose et d'autres pour qui je n'ai rien pu faire...*

Gardant une position basse.

... Qu'est-ce qui vous mine ?

Reprenant le verbe employé par la personne.

P : *Je ne sais pas quoi faire. Je pleure souvent. J'ai quelquefois des poussées d'angoisse. C'est à cause de notre couple. Cela fait quinze ans que mon mari me trompe. Cela va mal depuis cinq ans. Je le savais mais, lorsque j'ai trouvé les clés, pour moi ça a basculé. Il a deux vies. On ne peut pas discuter du tout. Il me dit "je pars, je reviens vendredi".*

Les clés sont celles du logement de la maîtresse du mari.

T : *Qu'est-ce qui est le plus difficile pour vous ?*

P : *Je lui reproche de ne pas avoir un comportement normal. J'ai accepté la situation. Je l'aime encore. Je ne peux pas vivre sans lui. Je souffre, je pleure souvent. Mes enfants m'ont conseillé de consulter.*

T : *Dans cette situation que vous avez acceptée, il se comporte d'une manière qui vous fait mal ?*

"Que vous avez acceptée" est une vérification.

P : *Oui. Il n'est pas bien avant de partir. Il parle moins. Il se renferme. Quand il rentre il ne me parle pas, pas un mot affectueux. J'ai du mal, depuis deux ou trois ans. Je lui ai demandé "tu ne m'aimes plus ?" Il répond "non, non". "Tu veux divorcer ?" "Non, non".*

T : *Et ce que vous attendriez de quelqu'un comme moi, ce serait ...*

P : *Je ne suis pas bien ! Qu'est-ce que je dois faire ? Je sais que je suis un peu agressive.*

T : *Vous voudriez que je vous aide à supporter la situation, ou bien que je vous aide à adopter une manière de faire telle que la relation avec lui soit un peu meilleure ?*

P : *Je voudrais savoir comment agir pour que cela se passe mieux.*

Essayons de représenter ce que nous connaissons.

Les circonstances : cela fait quinze ans que son mari la trompe. Avant chaque voyage, il se renferme. Il n'annonce son départ qu'au dernier moment. Sa femme le questionne, lui reproche de ne pas avoir un comportement normal. Quand il rentre il ne lui parle pas, pas un mot affectueux.

La plainte : je ne suis pas bien, je souffre, je pleure souvent. J'ai quelquefois des poussées d'angoisse.

L'opinion sur le problème : j'ai accepté la situation. Je sais que je suis un peu agressive. On ne peut pas discuter du tout. Je l'aime encore. Je ne peux pas vivre sans lui. La croyance implicite : Il faut agir.

Une ébauche de tentatives : Je ne sais pas quoi faire. Je voudrais savoir comment agir pour que cela se passe mieux.

Le lecteur aura remarqué que l'objectif "je voudrais moins souffrir" n'a pas été rendu explicite. "Je voudrais savoir comment agir" a été implicitement complété par " ... pour moins souffrir".

T : *Je comprends. Actuellement comment est-ce que cela se passe ?*

On sait que le retour à la description des faits produit plusieurs effets. Il renseigne sur ce qui se passe, plus que sur l'opinion de la thérapisante. Il donne à celle-ci un certain recul.

P : *Généralement, il part le mercredi soir au train de 17h et il est de retour le jeudi soir. Il est indifférent vingt-quatre heures avant et aussi vingt-quatre heures après. En fait, nous avons une vie normale samedi, dimanche et lundi. Ce que j'aimerais, c'est profiter de lui pendant tout le temps qu'il passe avec moi. Je ne supporte plus de le voir préparer ses bagages, ça m'angoisse. Tout le monde est prévenu de son emploi du temps sauf moi. Je dois me taire, je dois être gentille, ne rien dire, lui faire des choses qu'il aime bien. Il se dégrade physiquement à cause d'elle. Je lui ai dit "Tu ne fais pas attention !". Lui m'a répondu "Je veux vivre bien, faire ce que je veux sans souci". Moi, je souhaiterais avoir une vie normale. Je lui dis "J'ai des besoins affectifs". Il me répond "Mais je suis gentil !".*

T : *Pourriez-vous me donner un exemple d'une situation précise où cela ne se passe pas comme vous le souhaiteriez ?*

P : *Oui, tiens, lundi dernier. Nous avions passé un bon week-end. Lundi soir, il rentre du travail. Il ne parle pas. Pas de geste affectueux. Je lui demande "Pourquoi ne parles-tu pas, qu'est-ce qu'il y a, pourquoi n'es-tu pas*

gentil avec moi ?". Lui : "Non, non, ça va". Moi : "Ça s'est bien passé au travail ?" Lui : "Oui". Je suis allée lire dans ma chambre. Il est allé à son bureau pour travailler. Il écoute de la musique. Puis, il est venu se coucher. Il ne m'a pas donné son bras pour que je m'endorme contre son épaule. J'aime bien le sentir quand je m'endors. J'étais déçue.

Mardi, il rentre du travail. Moi : "Au fait, tu pars quand cette semaine ?" Lui : "Je pars demain". Moi : "Et tu reviens quand ?" Lui : "Vendredi matin". Moi : "C'est reparti ! Ça fait deux nuits. Ça recommence. Deux nuits, c'est trop !"

T : *Lorsqu'il se renferme, ce que vous faites pour le faire sortir de son silence, c'est principalement lui poser des questions ?*

P : *Je pourrais ne rien lui dire. Mais il ne dit jamais "Je sais que je te fais du mal". De temps en temps, je me révolte et ça ne va plus. Alors il se ferme, il ne veut pas discuter.*

T : *Je vais faire le point, pour voir si j'ai compris. Corrigez-moi si je me trompe. Donc, votre mari a une maîtresse et vous avez accepté la situation parce que vous voulez le garder. Cependant, vous ne pouvez pas vous empêcher de manifester que vous supportez mal les moments qui précèdent et qui suivent immédiatement ses voyages ...* (elle acquiesce) *et vous voudriez vous comporter de manière moins agressive pour préserver les moments où vous êtes ensemble ?*

P : *Oui.*

T : *Pour pouvoir vous aider, nous allons avoir besoin d'informations précises sur la manière dont les choses se passent. Je vous propose un rendez-vous dans deux semaines. D'ici là, je vous suggère d'observer les échanges qui conduisent au problème entre vous et votre mari et de les noter. Nous examinerons ensemble, à la prochaine séance, les résultats de vos observations. Qu'en pensez-vous ?*

P : *D'accord.*

A la fin de la première séance, nous disposons des propositions suivantes émanant de la personne : j'ai accepté une situation ; s'y déroulent les échanges qui ne me satisfont pas et qui font que je souffre ; j'aimerais savoir comment agir autrement pour que cela se passe mieux. Autrement dit, nous disposons du descriptif du contexte, des échanges, de l'opinion sur ceux-ci, de la plainte, des actions pour tenter d'améliorer les choses et d'une demande d'aide pour atteindre un objectif. La séance se termine par la reformulation du problème et de l'objectif, le cadrage et la suggestion de la tâche, dont les buts apparents sont de disposer d'informations précises sur la situation problématique, et les buts thérapeutiques de placer la personne en métaposition. La fonction de cette métaposition est maintenant bien connue du

lecteur. Ce dont souffre principalement cette personne est de ce qu'elle se dit sur la situation, sur les échanges, le sens qu'elle leur donne. Lui demander d'observer est lui demander de retourner aux faits : les échanges et la part qu'elle y prend. Son mari manifeste ce qu'elle qualifie d'indifférence et ce que nous pourrions traduire par auto-protection : sa manière de se protéger des risques d'agressions de sa femme est d'éviter de parler de ses voyages. Cela entraîne de la part de son épouse le désir de savoir, les investigations, les suppositions, les questions. À ce stade, un thérapeute interventionniste pourrait dire à cette femme : madame, je vous conseille d'arrêter de harceler votre mari avec des questions sur ses voyages. Cette recommandation, cette prescription directe, n'aurait pour effet que de plonger plus profondément encore la personne dans son problème, car ce serait prescrire ses tentatives inadéquates de solutions. C'est à la personne de faire elle-même l'expérience que cette manière de faire est inefficace pour résoudre son problème, afin d'envisager elle-même, guidée par le thérapeute, d'autres façons d'agir.

Autre remarque d'importance : l'objectif de la thérapie. Le thérapeute qui se mettrait en tête de réconcilier le couple au point que le mari quitte sa maîtresse ferait une démarche qui serait conforme à certaines règles morales. Là n'est pas le but. Le thérapeute n'est pas fondé à appliquer des normes sociales. Ce n'est pas non plus l'objectif de la personne qui dit avoir accepté la situation. Accepté, oui, mais jusqu'à quel point ?

Deuxième séance

La personne fait part de ce qu'elle a observé au cours de la quinzaine écoulée. Il apparaît que chaque fois qu'approche la date d'un voyage elle questionne son mari puis finit par lui adresser des reproches. L'un et l'autre emploient l'expression "*Ça y est, ça recommence !*" lorsqu'ils sont insatisfaits. La personne explique ainsi le comportement de son mari : "*il est lâche, il ne se remet jamais en cause, ce n'est jamais de sa faute, c'est toujours quelqu'un d'autre*". Elle ajoute : "*pour moi c'est très angoissant, j'ai l'impression d'être la gouvernante*". Elle ne fait pas état d'une amélioration.

Dans les renseignements rapportés par la personne, le lecteur aura distingué : les faits, échanges, et expressions ; les processus réitératifs ; les explications (croyances, connaissances, position) ; l'expression d'émotions et de sentiments.

T : *Merci pour ces observations précises et qui nous éclairent sur la manière dont le problème se pose ...*

Renforcer la motivation de la personne par des remerciements, des

appréciations élogieuses, des félicitations est utile aux deux niveaux de la thérapie que sont le travail et la relation. Mieux la personne travaille entre les séances et plus le résultat est rapide. Meilleure sera la relation et plus il lui sera agréable d'être conduite vers son but, et donc mieux le travail sera fait. Cet englobement des niveaux de la relation et du contenu imprime un mouvement circulaire vertueux.

Je vais vous poser une question qui va peut-être vous surprendre ...

Il est important de veiller à ne pas poser les questions de manière abrupte, ce qui peut être perçu comme brutal. Il s'agit donc de préparer la personne en annonçant les changements de direction de l'entretien par des formules comme : "bien ; je vais maintenant examiner ceci ...". La formule "je vais vous surprendre", pour éviter de surprendre est paradoxale.

... quels inconvénients ou quels risques pourrait-il y avoir à ce que vous changiez d'attitude à son égard comme vous le souhaitez ?

P : (ayant réfléchi) *Je n'en vois pas ... Je suis prête à tout essayer.*

T : *... Hum ... Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que si vous changiez votre manière d'agir* (réfléchissant) *...*

P : *Oui ?*

T : *... ce serait le signe que vous avez vraiment accepté la situation : qu'il a une maîtresse et que vous le partagez avec elle. Et ça, c'est vraiment dur pour vous, non ?*

P : *J'ai commencé un processus de deuil. J'ai passé le cap de la douleur.* (Elle parle alors de plusieurs psychothérapies qu'elle a faites pour ce problème) *Je veux bien accepter mais j'éprouve une forme de répulsion, d'écœurement. J'ai besoin de marquer davantage la séparation d'avec elle. Je ne supporte pas qu'il revienne de ses voyages en me rapportant son linge sale. Lorsque je le mets dans la machine, je fais une lessive séparée d'avec les autres vêtements. Mon orgueil est blessé par le manque de considération. J'ai honte. Pourquoi moi ? Accepter est-ce moins l'aimer ? C'est trop compartimenté dans sa tête. Pourquoi faire des efforts ?*

Ici, la question des inconvénients du changement repose sur le raisonnement suivant : la personne déclare que, tout en ayant accepté la situation, elle ne parvient pas à ne pas manifester d'agressivité dès qu'approche le moment d'un départ en voyage. Si elle souhaite ardemment ne plus être agressive sans y parvenir, c'est que quelque chose l'en empêche, qui a pour elle une fonction positive. Cette utilité de l'agressivité, il faut la découvrir avant d'envisager l'éventuelle disparition de l'agressivité. La personne décrit parfaitement cette tension entre son désir d'accepter et son incapacité à le faire (et ce malgré l'inopérante métaphore du "processus de deuil") lorsqu'elle déclare "Je veux bien accepter mais j'éprouve une forme de

répulsion, d'écœurement". La manœuvre est délicate car la question remet implicitement en cause l'apparente position de la personne, affirmée dès la première séance : "j'ai accepté la situation". On se sera rendu compte que l'acceptation était factice, un leurre à usage interne [222].

(...)

T : *Je vous propose un rendez-vous sous quinzaine. D'ici là, je vous suggère de noter, chaque jour, dès aujourd'hui, un inconvénient, un risque pour vous ou un danger à accepter vraiment complètement cette situation, cette double vie, cette femme qu'il voit chaque semaine. Le lendemain, vous pourrez reprendre votre feuille et réfléchir un instant pour modifier, confirmer, et trouver un autre inconvénient et ainsi chaque jour. Vous pourrez me rapporter votre feuille la prochaine fois et nous en parlerons.*

Troisième séance

Madame P. arbore un sourire radieux.

P : *J'ai parlé à mon mari. Depuis, ça va. Il est beaucoup plus gentil.*

T : *Ah bon ! Qu'est-ce qui s'est passé ?*

Se montrer surpris du changement est une tactique qui, ici, n'a pas demandé d'effort particulier au thérapeute : il lui a suffi d'accentuer un mouvement naturel.

P : *Un soir, il était sorti promener le chien. Je me suis dit "Il faut que je lui parle". J'ai attendu son retour pour lui dire que j'avais à lui parler. Nous nous sommes installés au salon et là je lui ai dit que la situation me rendait très malheureuse et je lui ai expliqué pourquoi. Je lui ai demandé de faire des efforts pour qu'on vive normalement. Il a semblé touché par ce que je lui ai dit. Nous avons parlé longuement de ça. Depuis, il me tient davantage au courant de ses allées et venues. De temps en temps, il me demande "Est-ce que tu es contente ?" Pour moi, c'est vraiment un gros changement. La semaine dernière, il est parti deux jours en Suède. Je sais qu'il a fait escale à B. Il m'a cependant téléphoné trois fois. Je suis très heureuse de cette situation.*

T : *Comment expliquez-vous ce changement ?*

P : *Je ne sais pas.* (Elle réfléchit)*. Au fait, j'ai fait ce que vous m'aviez demandé sur les inconvénients. Je n'ai pas trouvé grand chose.* (Elle cherche

---

[222] "Processus de deuil" est une expression meilleure, cependant, que le lieu commun, passé dans le langage courant, de "travail de deuil". "Travail" renvoie à une notion volontariste. On ne fait pas son deuil, c'est le deuil qui se fait. Si je veux à toutes forces fabriquer mon deuil, si je trouve que je m'y prends mal pour le faire ou que je ne vais pas assez vite, si je me demande tous les jours à quel moment j'en aurai fini, etc., mon deuil peut prendre des années... pour *se* faire. Il vaut mieux, à tout prendre, s'habiller de noir et s'interdire tout plaisir pendant une durée fixée, *vouloir* être triste, pour finir par avoir envie de revivre. Y aurait-il là, dans des us qui se sont un peu perdus, une ancestrale sagesse paradoxale ?

un papier dans son sac, elle le trouve et le tend au T).

T : *Oh, je préférerais que vous me le commentiez.*

P (lisant) : *Accepter c'est baisser les bras, banaliser la chose, faire preuve de faiblesse, donner une liberté plus grande à l'autre, lui faciliter la vie. C'est dire oui à la vie à trois. C'est moi qui fais la démarche et puis que fait-il en échange ? C'est aussi moi qui baisse les bras. C'est injuste.*

Subir pendant quinze ans c'est aussi accepter. C'est dur de ne plus être la seule femme et de l'accepter. Abandon de la lutte, passivité.

(...)

T : *Très bien ... Considérez-vous le problème comme résolu ou pensez-vous que nous avons encore à travailler ensemble là-dessus ?*

P : *Si j'étais sûre que ça va durer comme ça ...*

T : *Comment pourriez-vous faire en sorte que ça se gâte ?*

Ceci pour vérifier que la personne a bien identifié ses tentatives de solutions.

P : *Je ne sais pas. Peut-être en étant soupçonneuse, en recommençant à lui poser des questions ?*

T : *Alors, il se replierait sur lui-même et se protégerait en dissimulant ?*

P : *Et ses silences me rendraient malheureuse ...*

T : *En acceptant vraiment, finalement vous avez gagné.*

P : *Je ne vois pas ...*

T : *Avant, non seulement elle vous prenait votre mari pendant la durée du voyage, mais en plus elle vous empêchait de profiter complètement de lui lorsqu'il était avec vous. Maintenant, vous avez réduit son influence aux quelques instants qu'il passe avec elle et le reste du temps il est à vous. Et puis, plus tard, il vous reviendra tout à fait. Non ?*

P : (souriant) *C'est vrai.*

Recadrer est attirer l'attention sur une autre appartenance de classe d'un même objet. Le recadrage permet à la personne d'entrevoir des solutions nouvelles, car l'appartenance de classe d'un objet est pour elle sa *réalité* de deuxième ordre. L'acceptation de la situation était un pis aller, une résignation. Recadrée, elle est perçue comme une manière de reprendre le pouvoir. Cette séance sera la dernière. Le thérapeute lui dit qu'en cas de besoin il lui suffit de téléphoner pour une séance de soutien. Avant de partir, elle remercie avec un sourire et ajoute "*Je peux vous faire la bise ?*" "*Bien sûr*".

Au cours de la deuxième séance, le compte-rendu des observations de la quinzaine écoulée confirme les informations déjà recueillies. En outre, la personne livre quelques aspects de son *opinion* sur le problème et notamment les raisons qu'elle donne au comportement de son mari : lâcheté et égoïsme.

Souvent, le simple fait, en observant, de se placer en métaposition distrait le thérapisant de ses comportements alimentant le problème et conduit à une forme d'apaisement. Cela n'a pas été le cas, ce qui oriente le thérapeute vers les risques du changement. Voilà qui peut sembler étrange. Une personne vient consulter. Elle déclare : j'aimerais agir autrement dans telle situation et je n'y arrive pas seule. Je demande votre aide. Le thérapeute devrait lui conseiller avec sagesse la meilleure attitude à adopter vis-à-vis de son mari en fonction de ses objectifs. Il a compris que, lorsqu'approche le moment pour le mari de partir en voyage d'affaires, la personne espère que son mari va la prévenir, ne voit rien venir et est déçue. Dépitée, elle s'impatiente. Elle pense que tout le monde est au courant de la date du départ, sauf elle. Lorsqu'enfin elle se décide à lui demander "alors quand pars-tu ?" le ton sur lequel elle pose cette question est chargé de ces sentiments inexprimés et accumulés. Le mari voit venir l'orage. Comme il aime sa tranquillité, qu'il est (selon elle) "un peu lâche" - nous dirions qu'il a adopté une stratégie d'évitement des conflits - il se replie en attendant l'accalmie. Sa femme, alors, l'assaille de question et, dès qu'elle obtient l'information "je m'en vais deux jours", s'exclame "ça y est, ça recommence !" qui est la formule rituelle accompagnant le déterrement de la hache de guerre conjugale.

Donc, le thérapeute ayant du bon sens devrait conseiller : "Madame, je comprends votre peine mais si vous voulez éviter que votre mari se replie sur lui-même, ne vous parle plus et ne vous manifeste plus d'affection, ne le harcelez pas de questions. Lorsqu'il vous dit qu'il s'en va, ne protestez pas. Vous ne faites qu'aggraver la situation et vous rendre plus malheureuse encore". Il recevrait aussitôt la réponse "Mais Monsieur je ne sais pas m'y prendre autrement !". Alors le thérapeute pourrait lui dire de se détendre, de pratiquer la relaxation ou de prendre des calmants. Il pourrait aussi envisager de regarder dans son passé les origines possibles de ce comportement. Nous pensons que lorsqu'une personne déclare de manière récurrente qu'elle a tout essayé sans succès pour s'empêcher d'agir d'une manière qu'elle juge elle-même inadéquate, c'est parce qu'elle a de bonnes raisons de maintenir ce comportement, qui sont à mettre à jour. D'où la question des risques du changement. Cette question apparaît comme une remise en cause *indirecte,* ou masquée, de la déclaration "j'ai accepté la situation". C'est ce qui la rend admissible à la personne. Si le thérapeute avait déclaré "Madame, c'est parce que vous n'avez pas *vraiment* accepté la situation que vous n'arrivez pas à modifier votre attitude à l'égard de votre mari", elle ne serait probablement pas venue à la séance suivante. Il n'aurait plus resté au thérapeute qu'à déplorer la résistance...

Récapitulons : avant chaque voyage, le mari se renferme. Les

tentatives de solutions de la femme pour faire en sorte que cela se passe mieux dans le couple sont de s'enjoindre d'être aimable sans parvenir à s'empêcher de harceler le mari par des questions et des reproches.

La croyance de base est qu'il faut agir lorsque l'on n'est pas satisfait.

Le paradoxe pragmatique se compose de la triple impossibilité :

- impossible d'obéir à l'injonction qu'elle s'adresse à elle même, "sois moins agressive !" ; si elle n'est plus agressive, elle reste passive dans cette situation qu'elle refuse, ce qui est contraire à sa croyance, et s'en trouve punie ; si elle est agressive, son mari devient distant et elle est punie ;
- impossible de se soustraire à la situation sans perdre son mari ;
- impossible de métacommuniquer, car c'est officialiser la situation.

La plainte, expression de la souffrance, est : Je ne suis pas bien, je souffre, je pleure souvent, pour moi c'est très angoissant. J'ai quelquefois des poussées d'angoisse.

Les croyances de la personne apparaissent à travers les déclarations qu'elle fait sur la situation, sur elle-même et sur son mari. Il faut agir ! J'ai accepté la situation. Je sais que je suis un peu agressive. J'ai l'impression d'être la gouvernante. Il est lâche. Il ne se remet jamais en cause, ce n'est jamais de sa faute, c'est toujours quelqu'un d'autre. On ne peut pas discuter du tout. Je ne sais pas quoi faire. Je voudrais savoir comment agir pour que cela se passe mieux. Je l'aime encore. Je ne peux pas vivre sans lui.

Nous allons arrêter là l'ébauche d'analyse du cas de Mme P. qui a été présenté pour planter le décor et tracer quelques pistes. Aux questions soulevées, nous tenterons d'apporter réponse dans les pages qui suivent. Ces questions, le lecteur perspicace les aura déjà supputées. La thérapie est conduite comme une résolution de problème. En est-il de même pour chaque cas ? Mme P. présente la situation comme le résultat de manières d'agir de sa part, jugées par elle-même inadéquates, bien que la responsabilité de la situation soit attribuée au mari. Comment conduit-on l'entretien lorsque la personne attribue à l'autre la totalité de la faute ? Comment le conduit-on lorsque la personne perçoit ses peurs, ses angoisses ou ses comportements indésirables comme d'origine inconnue, ou comme une malédiction, ou trouvant son origine dans son passé ? Cet entretien relève-t-il de ce que l'on peut nommer "thérapie" ? Dans le cas de Mme P. sommes-nous en présence d'un "problème psychologique" ou est-ce tout simplement quelque chose qui relève de la "thérapie de couple", par extension du concept de thérapie, et qui s'assimilerait plutôt à une forme de médiation ou de conseil en relations humaines ? Cette thérapie convient-elle aux cas "véritablement pathologiques", ou doit-elle se limiter à la résolution de problèmes courants de communication de la vie quotidienne ?

MADAME G.

Première séance

Mme G. : *Je suis angoissée en permanence. Le 5 mai n (cette séance se déroule en décembre n+1), au réveil, j'ai été prise de vertiges. Aussitôt j'ai été angoissée et puis, j'ai eu une attaque de panique. Je craignais une tumeur au cerveau. Mon médecin m'a rassurée. Un peu plus tard, toujours en mai, j'ai eu deux autres attaques. Je suis allée consulter un psychologue qui m'a fait prendre conscience de mes problèmes de couple et de mes problèmes au travail.*

Actuellement, je suis en instance de divorce. J'attends le jugement, sous quinzaine. J'ai subi plusieurs violences de la part de mon mari. Je me suis décidée à partir. Je n'avais plus d'angoisses. J'ai rencontré quelqu'un d'autre. Tout allait bien. Et puis, j'ai rencontré à nouveau Y., mon mari, à N. (ville d'Afrique du nord), il y a trois mois, et mes angoisses ont recommencé.

J'ai 25 ans. Je suis d'origine N. et je vis en France chez mes parents, momentanément. En 1995, j'ai rencontré Y. au N. J'étais entrée en relation par correspondance. Nous nous sommes mariés en 2001. Dès 1995, je sentais qu'il était violent et impulsif. Après notre mariage, il m'a insultée, battue, trompée. Il me trouvait habillée de manière indécente. Un jour, il m'a menacée de me jeter par la fenêtre, du huitième étage et m'a suspendue dans le vide. J'ai eu très très peur. En juillet 2003, j'ai fait une dépression. J'ai senti qu'il ne me soutenait pas du tout. Il m'a frappée. J'ai pris la décision de divorcer en octobre 2003. Je me suis dit "tu pars !". En en parlant avec des amis et aussi avec ma famille, je me suis rendu compte que son comportement n'était pas normal. Jusque là je n'en avais parlé à personne. Chaque fois qu'il me frappait, il me faisait croire que c'était de ma faute.

T : *Pour que je comprenne bien, voudriez-vous me raconter un peu en détails la rencontre récente à N, juste avant que ces angoisses ne recommencent ?*

Invitant la personne à revivre la plus récente scène traumatisante.

Mme G. : *Je l'ai croisé par hasard sur la place. Il est venu vers moi et m'a demandé pourquoi j'étais partie. Il m'a insultée. Il m'a demandé si j'avais refait ma vie. Je lui ai dit "oui". Il m'a frappée et a menacé de me "buter avec son 9 mm". Je le détestais. J'ai eu très peur. Vraiment. J'ai vu un monstre capable du pire.*

Actuellement, j'ai du mal à casser ce lien, ce repère. J'ai peur de refaire ma vie sans lui. L'histoire est finie et ça m'angoisse. Qu'est-ce que je vais

devenir ? Je n'aime pas le changement. Au matin, dès le réveil, j'y pense. Actuellement, je vis dans une anxiété permanente, avec des poussées d'angoisse. Comment tout cela va-t-il finir ? Je me sens coupable. Le pire serait de tout recommencer. J'ai échoué, j'ai du mal à l'encaisser, je me suis investie. Repartir à zéro c'est une chance mais c'est dommage. Pour lui. Le changement me fait peur.

T : *Je comprends cela. Et donc, pour orienter notre travail ... Qu'est-ce qui vous ferait dire que cette thérapie aura réussi ? Quel pourrait en être le but ?*

Recherchant une expression de l'objectif de la thérapie.

Mme G. : *J'accepte ma nouvelle vie. Je peux bâtir quelque chose avec quelqu'un d'autre. Je regarde devant moi et pas en arrière.*

Envisager un avenir sans problème est profondément optimiste. L'emploi du présent "j'accepte", actualisant l'avenir, au lieu du futur ou du conditionnel donne davantage de force à la prophétie dont s'agrandit la potentielle portée autoréalisante.

T : *Que vous dit votre entourage, vos parents, votre ami ?*

Recherche des tentatives de solutions de l'entourage.

Mme G. : *Mes parents m'ont dit "Je te l'avais bien dit !" Mon ami me dit "Combien de temps vas-tu regarder dans le rétroviseur ?"*

T : *D'accord.* (Un temps)*. Vous avez vécu des événements très durs, pendant plusieurs années et vous avez été soumise à un stress important. Vous avez subi un traumatisme, des menaces de mort. Vu l'importance du choc, tout ce que vous ressentez aujourd'hui de pénible et de douloureux m'apparaît comme une conséquence normale.*

Reformulation, normalisation, recadrage.

(Un temps. Le thérapeute attend un signe d'approbation, hochement de tête ou autre). *Je vous trouve particulièrement solide pour avoir su résister à tout cela. Ce qui serait anormal et même inquiétant, serait de ne rien ressentir.*

Recadrage paradoxal de l'angoisse : il serait anormal que vous ne ressentiez rien. La direction est celle-ci : votre angoisse est normale et nécessaire, donc souhaitable. Vous avez donc intérêt à en conserver une part. Si vous ne ressentez pas une angoisse normale, utile et nécessaire, vous courez un risque.

(Un temps). *Votre vie a été bouleversée après ces événements. Aujourd'hui, vous voulez regarder vers l'avant et non plus vers le passé. Vous voulez bâtir une nouvelle vie.*

Reformulation de l'objectif.

(Un temps. Hochement de tête approbateur de Mme G.) *Dans cette*

thérapie, les personnes obtiennent des résultats qui sont directement fonction du travail qu'ils effectuent entre les séances. Pour pouvoir vous aider au mieux, je vais avoir besoin de connaître précisément ce qui a changé dans votre vie et qui vous pose problème aujourd'hui. C'est pourquoi je vous invite à en observer et noter toutes les manifestations.

Cadrage de la tâche : "pour pouvoir vous aider à atteindre votre but".

Voici ce que je pense de la meilleure façon de procéder.

Invitation à effectuer un travail précis et de qualité.

Je vous suggère d'établir une première liste qu'ensuite vous partagerez en deux :

1. La liste des problèmes que vous rencontrez et que vous allez résoudre ou qui vont se résoudre avec le temps.

2. La liste des problèmes pour lesquels vous demandez mon aide.

Vous me remettrez ces deux listes à la prochaine séance et nous les étudierons précisément ensemble. D'accord ?

Prescription

Mme G : *D'accord.*

Acceptation.

Ce cas a été choisi car la conduite de la première séance est directement inspirée des acquis d'une recherche sur le psychotraumatisme, menée en équipe à l'hôpital de N. Pour nous, cette séance initiale est, selon l'heureuse expression de l'initiateur de cette recherche, "*l'antichambre de la thérapie*". Le travail thérapeutique est entrepris dès le début de la première séance, et ce qui est dit à la personne est "nous commencerons à travailler dès que vous m'aurez rapporté des renseignements". Implicitement : la thérapie n'a pas encore commencé. On aura compris que la réflexion que la personne va conduire en rédigeant sa tâche est déjà thérapeutique. C'est l'acte d'écriture qui conduit la personne à se dire (peut-être, car, au fond et précisément dans le cas présent, nous n'en savons rien tant que nous ne l'avons pas vérifié) "Voyons, tout ce qui a changé dans ma vie c'est ceci, cela et cela. Ceci, je vais le résoudre toute seule. Cela, je ne sais pas si j'y arriverai, alors je vais demander de l'aide". Ce que la personne percevait comme un obstacle monstrueux se trouve divisé en une série d'obstacles plus petits, dont la difficulté est hiérarchisée et partagée entre ce qui, selon elle, relève des difficultés de la vie quotidienne, et ce qui semble devoir être l'objet de soins.

L'importance de la première séance, tant pour la personne que pour le thérapeute, n'échappe pas au lecteur. C'est là que se noue la relation thérapeutique, que l'information recueillie est la plus riche et la plus immédiate et que les interventions ont souvent le plus d'écho. La première

séance est pour Mme G. l'occasion de se confier à un interlocuteur attentif qui s'emploie par ses interventions à élargir le champ des possibles. Ce qui lui est arrivé : la personne est invitée à revivre l'événement d'une façon précise, en s'attachant à la fois aux faits et aux émotions ressenties sur le moment, à la façon d'un debriefing psychologique. Mettre en mots ce qu'elle a vécu lui permet de prendre du recul par rapport à l'événement, de se l'approprier et de commencer à mettre du sens où il n'y en avait pas. Cette expérience est, au plan interactionnel, l'occasion d'engager la relation thérapeutique et de se confronter à sa peur à la manière d'une prescription de comportement non désiré. Ce qu'elle vit désormais : La personne a l'occasion d'exposer ses problèmes actuels, ses attentes par rapport à la thérapie. Elle commence à se projeter dans l'avenir et entrevoit la possibilité de récupérer son autonomie ou en exprime le souhait.

Pour le thérapeute qui veut poser un cadre thérapeutique et commencer de construire avec le thérapisant une autre "réalité de second ordre", écouter ne suffit pas. Pour cela, la première séance est capitale. Poser le cadre de la thérapie n'appelle pas de commentaire particulier. La position basse prise par le thérapeute au cours de l'entretien est paradoxale et donc thérapeutique. Établir une relation thérapeutique de qualité permet de gagner la confiance de la personne et d'obtenir sa collaboration. Il est important que la personne se sente soutenue, comprise et acceptée avec ses craintes, d'autant plus qu'elle est habitée en permanence par la peur de revivre un événement terrifiant, ou l'angoisse de ne pas en contrôler les conséquences sur elle. Cette acceptation n'est pas due seulement à l'empathie du thérapeute, mais au fait que le problème est correctement reformulé, avec les mots que la personne a employés et qu'un objectif est peu à peu dessiné. Le thérapeute commence à recueillir les premières informations sur le problème. Enfin et surtout, il est utile de dépathologiser et de décourager le thérapisant de faire une thérapie pour la seule raison qu'il se pense traumatisé. Ceci est peut-être l'acte thérapeutique le plus efficient dans le cas de psychotraumatismes. La première tâche n'est évidemment pas donnée de façon systématique mais ponctue souvent les premières interventions parce qu'elle participe du même recadrage. Reprenons un à un les constituants de la prescription.

Vous avez vécu des événements très durs et vous avez été soumis à un stress important.

Cette formule n'est ici que pour mémoire et n'est pas employée telle quelle. Dans chaque cas, le thérapeute reprend les termes que la personne emploie pour exprimer sa plainte. Il est important qu'elle considère la proposition comme reflétant sa pensée et ses sentiments, afin de renforcer chez elle le sentiment d'avoir été entendue et comprise. La qualité de la

relation thérapeutique se joue ici.

Vous avez subi un (psycho)traumatisme.

"(Psycho)traumatisme" est une étiquette commode. Ce qu'a vécu la personne est nommé et cela lui procure un soulagement. Elle peut se dire "Si ce que j'ai vécu porte un nom, je ne suis plus dans l'inconnu, aux portes de l'inimaginable". Remarquons que l'étiquette posée ne s'applique qu'au choc subi au cours de l'événement et pas à la personne. Il ne lui est pas dit "vous *êtes* psychotraumatisée". Ceci n'est donc pas en contradiction avec le mouvement général de la séance où le thérapeute s'emploie à recadrer la réaction au traumatisme comme une réponse adaptative, non pathologique. La différence entre "il vous est arrivé ceci" et "vous êtes ceci" est assez perceptible.

Vu l'importance du choc, tout ce que vous ressentez aujourd'hui de pénible et de douloureux m'apparaît comme une conséquence normale. Ce qui serait anormal et même inquiétant, serait de ne rien ressentir.

Nombre de personnes qui ont subi un choc disent à la première séance la surprise et l'inquiétude que leur inspirent leurs troubles : "je ne comprends pas ce que j'ai", "moi qui étais si (vaillant, actif, courageux…), je n'arrive plus à…", "je suis saisi d'une peur inexplicable lorsque…". Présenter comme normaux les comportements qui inquiètent contribue à limiter "le problème d'avoir un problème". Le recadrage paradoxal "*il serait inquiétant de ne rien ressentir*" va dans ce sens et même au delà. Au lieu de "je suis très inquiète, car je ne comprends pas ce que j'ai" on tend à substituer "avec tout ce que j'ai subi, il serait anormal, donc inquiétant, de ne pas être angoissée". Une peur est opposée à la peur. Ce qui est suggéré à la personne est "Si vous avez peur de vos angoisses, craignez de ne plus en avoir, car elles sont nécessaires !".

Votre vie a été bouleversée après ces événements. Pour pouvoir vous aider au mieux, j'ai besoin de connaître précisément ce qui a changé dans votre vie et qui vous pose problème aujourd'hui. C'est pourquoi je vous invite à en noter toutes les manifestations.

La tâche d'observation est un classique de cette thérapie. Ses résultats permettent au thérapeute de connaître les conditions d'apparition de la souffrance. Elle a un effet de recadrage, car elle met la personne en métaposition vis-à-vis de sa souffrance. Elle agit comme suggestion de comportement non désiré, peut détourner au moins partiellement la personne de ses tentatives de solutions et entraîner ainsi un début d'amélioration. "Nous avons besoin" concerne la personne et le thérapeute. Ce "nous" permet d'avancer implicitement que, dans la thérapie, rien ne se fera sans la personne. Le thérapeute ne travaille pas seul, et jamais à la place de la

personne. Il guide, il accompagne celle-ci dans sa propre progression. L'appui méthodologique, cependant, se manifeste en permanence et les échanges donnent à chaque séance un tour très actif.

A ce stade de la thérapie, la tâche proposée n'est pas encore une tâche d'observation détaillée, Il est seulement demandé de "noter les manifestations".

Voici ce que je pense de la meilleure façon de procéder. Je vous suggère d'établir une première liste qu'ensuite vous partagerez en deux : la liste des problèmes que vous rencontrez et que vous allez résoudre ou qui vont se résoudre avec le temps. La liste des problèmes pour lesquels vous demandez mon aide. Vous me remettrez ces deux listes à la prochaine séance et nous les étudierons précisément ensemble.

Ici deux buts sont visés :

1. Obtenir des informations utiles sur l'objectif thérapeutique.
2. Susciter l'optimisme. La tâche formulée ainsi sous-entend que certaines difficultés vont se résoudre d'elles-mêmes et que le thérapisant a les ressources pour le faire. Enfin, il y a illusion de choix, car rien ne peut ne pas se résoudre.

A ce stade de la thérapie, beaucoup reste à faire pour définir le problème et identifier les tentatives de solutions. Le processus de changement est toutefois enclenché.

Il est difficile de rendre compte d'un élément extrêmement important : le non verbal. Si nous nous limitions à l'analyse des discours échangés, nous nous priverions d'éléments essentiels. L'interaction est faite, au delà des prises de parole, de regards, d'un ton, de silences, de rythmes, des gestes, qui sont autant de cadres du discours, de clés de sa compréhension, de marques de la "place". Il y a tout ce qui fait la dimension empiriste de la pragmatique de la communication humaine. Il y a tout ce dont se prive le thérapeute qui ne veut pas voir la personne, et ne peut déceler les signes idéomoteurs et les expressions du visage qui disent bien plus que le langage. L'inconscient, qui est avant tout le corps, s'exprime d'abord par le corps. L'inconscient, pensé comme seule parole, est privé de sa dimension essentielle.

Lorsque le thérapeute reformule le problème et l'objectif, il est extrêmement attentif à la manière dont son discours est reçu. "Voici ce que j'ai entendu" est suivi d'un silence et d'une attente d'un acquiescement, hochement de tête et autre. "Vous avez subi un ..." de même : la personne accepte-t-elle cette présentation ? Si elle marque le plus infime mouvement de recul ou d'incompréhension, il faut faire demi-tour.

La prescription de la tâche est une suggestion. Le ton employé par le

thérapeute doit tenir compte de deux éléments qui ne sont pas opposés, mais qu'il faut savoir concilier. Il est affirmé, pour montrer à la personne que le thérapeute sait où il va. Il est suggestif, car il s'agit aussi de faire comprendre à la personne que le thérapeute ne peut rien faire sans elle et qu'il n'a aucunement l'intention de se mettre au travail à sa place. Ce n'est pas "faites ceci et vous allez guérir !" mais "je vous suggère ceci".

La séance de Mme G. s'est terminée par une courte induction hypnotique où elle a été invitée à se placer dans son problème afin de l'observer.

Deuxième séance, semaine suivante

Au début de la séance, le thérapeute demande si la tâche a été faite.

Mme G. : *J'y ai réfléchi, mais je n'ai pas pris le temps de noter. J'ai pris des décisions : je vais couper tous les liens avec le passé. J'ai jeté toutes les photos, tous les souvenirs. J'ai changé d'adresse électronique et j'ai repris mon nom de jeune fille. Une nouvelle vie m'attend.*

Ce qui est intéressant ici réside dans la manière de réaliser la tâche. Mme G. n'a pas pris de papier pour y noter ce qu'elle va résoudre elle-même : elle a agi. J'étais aliénée à mon passé et j'ai tourné la page toute seule.

T : *Ah bon !*

La réaction du thérapeute implique ceci : le changement n'ayant rien à voir avec la tâche qui a été donnée, la personne peut s'en attribuer le mérite. Cela renforce son optimisme et sa conviction de posséder les ressources nécessaires à la conduite harmonieuse de sa vie. Prendre appui sur la surprise permet de prolonger, le moment venu, sur les risques d'un changement trop rapide.

... Qu'est-ce qui reste comme problème, alors ?

Mme G. : *Le problème à traiter aujourd'hui est l'angoisse d'une nouvelle vie, d'affronter le monde. Je n'arrête pas de me dire "Qu'est-ce que je vais devenir ?" et ça me provoque un blocage. Un élan que j'avais a été brisé.*

Par contre, lorsque je regarde l'avenir, j'ai peur, je me bloque, et c'est pour résoudre cela que j'ai besoin de vous.

T : *Voudriez-vous me décrire une situation précise où apparaît l'angoisse ?*

Très souvent, au début de la thérapie, les personnes se présentent ou se décrivent comme "angoissées". Cette manière de présenter leur souffrance les y enferme, pérennisant la douleur. Cette étiquette qu'elles s'apposent sur

elles-mêmes les catégorise, les présente à leurs propres yeux comme en immersion permanente dans l'angoisse. Identifier des moments où l'angoisse apparaît génère l'optimisme en mettant implicitement en évidence les moments où l'angoisse n'est pas présente. Un nouveau cadre se dessine : au lieu de "ma vie est un enfer", se substitue "il y a des moments très pénibles pour moi où je me sens angoissée". L'évocation d'une situation précise fait aussi partie du mouvement général de confrontation de la personne avec le problème. François Roustang, pour sa part[223] , évoque l'utilité, pour le thérapisant, de "*faire face, porter attention au symptôme qu'il veut voir disparaître*".

Mme G. : *Dans le bus, en venant chez vous, j'ai vu des gens qui avaient l'air bien dans leur peau, souriants, qui n'avaient pas l'air angoissé comme moi. En les regardant, je me suis demandé pourquoi je n'étais pas heureuse et pourquoi je me sentais si mal. Lorsque je vois des gens qui semblent ne pas avoir de problème, qui me semblent heureux, cela me rappelle mon angoisse*.

"Cela me rappelle mon angoisse" : j'ai en moi une angoisse permanente, latente, qui se manifeste dans certaines circonstances. C'est curieux. Personne ne dit "cela me rappelle mon mal de tête", ou j'ai en moi un mal de tête permanent qui se réveille tous les matins de 9h à 11h.

T : *Est-ce que vous faites quelque chose pour essayer de surmonter l'angoisse ou d'améliorer un peu votre état du moment ?*

Mme G. : *Je me dis "Ça va aller", j'essaie de me rassurer, de positiver.*

Tentatives de solutions.

T : *D'accord. Auriez-vous un autre exemple ?*

Mme G. : *Ma famille est réunie à la maison* (elle parle du domicile de ses parents)*, ma sœur est venue de Bordeaux. De les voir bien, je me dis "Je ne m'en sortirai jamais".*

T : *Vous parlez de votre angoisse comme si elle était permanente et comme si vous en preniez en quelque sorte conscience lorsque vous voyez des gens heureux autour de vous ?* (Elle acquiesce) *À quel moment l'angoisse apparaît-elle dans la journée ? Serait-ce le matin ?*

Mme G. : *Lorsque je me réveille, je pense "Ça va être encore une journée où il va falloir se battre".*

T : *Contre qui ?*

Mme G. : *Contre moi-même, pour être comme les autres, heureuse, bien dans ma peau.*

T : *Je vais faire le point avec vous, pour vérifier que j'ai bien compris. Vous craignez de ne pas être heureuse. Vous appréhendez le futur et cela*

[223] 2000, p. 110.

vous angoisse. Pour vous rassurer, vous vous dites "Ça va aller" et d'une manière générale, vous vous dites à vous-même "Essaie d'être heureuse".

Mme G. : *Oui.*

A ce stade, nous disposons des éléments principaux du processus qui conduit à la souffrance. L'injonction de base "sois heureuse !" semble être réactivée par la vue de personnes d'apparence heureuse, entraînant une interrogation anxieuse "est-ce que je vais être heureuse ?" D'où la plainte, expression de la souffrance, "J'ai des angoisses". Pour lutter contre l'angoisse, les tentatives de solutions sont "ça va aller mieux" !". La direction thérapeutique est sinon "sois malheureuse !", du moins "tu as le droit de n'être pas heureuse !". Mais avant de proposer une tâche en ce sens, il est utile d'explorer les risques du changement.

T : *Je vais vous poser une question difficile, peut-être un peu compliquée.* (un temps, elle regarde T. d'un air inquiet)

Mme G. : *Vous m'inquiétez.*

T : (avec un sourire) *Quel inconvénient ou quel risque pourrait-il y avoir à ce que vous n'ayez plus vos angoisses ?*

Mme G. (très surprise) : *Mais aucun ! Je serais très heureuse de ne plus avoir mes angoisses !*

T. : *Bien sûr ! Je vais vous raconter une histoire, si vous voulez bien. J'ai un ami commerçant qui a depuis plusieurs années de grandes difficultés à s'arrêter de fumer et qui m'a demandé de l'aide pour cela. J'ai demandé à cet ami "Quel inconvénient y aurait-il à ce que tu ne fumes plus ?" Il m'a répondu qu'il n'en voyait pas. Je lui ai parlé alors de tous les bénéfices qu'il tirait de la cigarette : pouvoir se détendre après un entretien avec un client difficile, apprécier sa saveur après un repas, partager un moment de convivialité avec des amis, etc. J'ai dit alors à cet ami "Si tu t'arrêtes de fumer, comment vas-tu faire ?"*

Mme G. souriant : *J'ai compris. Quand je serai bien, je vais devoir avancer, quitter l'enfant que j'étais, prendre des responsabilités, grandir. J'ai peur de perdre mon père. Il a un cancer de l'estomac et j'ai pris conscience qu'il n'était pas éternel. J'ai du mal à accepter cette idée. Sans lui, je ne sais pas ce que je vais devenir. Je suis de nature très anxieuse, très peureuse. Quand mon père était malade, j'avais peur de la mort, de la sienne et de la mienne. Je préfère ne pas y penser. Quand j'étais plus jeune, j'ai eu des attaques de panique. J'étais mal dans ma peau. J'avais peur d'être malade. Quand je suis comme ça, il y a comme une accélération, un tourbillon qui fait entrer dans la panique.*

T : *Hum, oui ... Tout à l'heure, au début de la séance, vous m'avez dit que vous vouliez vous débarrasser de l'angoisse pour pouvoir avancer et vous*

me dites maintenant que vous avez peur de devoir avancer. Comment allez-vous équilibrer cela ?

Mme G. : *Je veux ne plus avoir mes angoisses et je veux avancer.*

T : *Je vous comprends, et pour cela, dans quelle mesure êtes-vous prête à accepter l'idée de votre propre mort et de celle de votre père ?*

Mme G. : *Ce n'est pas facile. Si je sors dans la rue et que je demande à une personne si elle a envie de mourir, elle va me répondre qu'elle n'en a pas envie.*

T : *J'entends bien. Faites-vous une différence entre "voulez-vous mourir tout de suite ?" et "acceptez-vous l'idée que votre propre mort est inéluctable ?"*

Le thérapeute lui parle de l'habitude qu'avait Mozart de penser tous les jours à sa propre mort et du caractère profondément optimiste de cet exercice. Elle semble accepter.

(...)

Mme G : *Après la séance d'hypnose, j'ai fait un rêve. J'étais enceinte, au terme, mais je ne le savais pas. J'accouche. Naissance. Je suis saisie de sentiments de crainte, parce que ce n'était pas du tout planifié. Et puis, j'étais très heureuse de cette nouvelle vie.*

L'interprétation des rêves ne fait pas partie de la méthode thérapeutique. On peut voir, parfois, dans certains rêves une évocation métaphorique du problème et aussi d'une solution.

(...)

T : *Je vous ai déjà dit, je crois, que les résultats qu'obtiennent les personnes en thérapie sont directement liés à la qualité du travail qu'ils effectuent entre les séances.*

L'implicite est que la guérison n'est jamais due à l'habileté ou à l'art du thérapeute, mais bien plutôt à la personne et à ses capacités. L'éthique est souvent invoquée pour justifier la supériorité d'un type de pratique thérapeutique. Pour certaines thérapies, la pathologie se traduit par une altération de la liberté subjective et toute thérapie non éthique entraîne un renforcement de l'altération de la liberté. Pour la thérapie de Palo Alto, la liberté, ou plus exactement le sentiment que la personne peut en éprouver, est conditionnée par la pérennité de la situation sans problème. Celle-ci, pensons-nous, prend appui sur l'impression d'avoir su trouver elle-même la solution (ce qui implique qu'elle saura ce qu'il faut faire si elle rencontre une difficulté du même type), plutôt que sur quelque savante manœuvre accomplie par le thérapeute, auquel il faudrait avoir recours à la moindre alerte.

T : *J'ai pensé à une tâche pour vous, mais je me demande si elle n'est*

pas trop difficile. Je me propose de vous la présenter pour que vous puissiez me dire si vous l'acceptez ou non.

Cette personne est volontaire, ("je veux ne plus avoir mes angoisses et je veux avancer"), préfère l'action à l'écriture et semble vouloir sortir rapidement de sa situation difficile. D'où le défi lancé par le thérapeute.

(Un temps ; elle opine). *Vous avez vécu des expériences très difficiles et douloureuses depuis longtemps et une sorte d'amas d'expériences malheureuses s'est déposé en vous, qu'il faut évacuer de manière progressive et régulière. Il faudrait réaliser une purgation. Pour cela, à une fréquence à déterminer et pendant une durée à choisir, il faudrait que vous pensiez à des choses tristes en vue de vous rendre délibérément un peu malheureuse.*

Cadrage de la tâche : "purgation de l'amas de malheur". But de la tâche : cesser de vouloir être heureuse, donc vouloir être délibérément malheureuse.

Mme G. : *Je pense qu'un quart d'heure par jour devrait aller.*

T : *O.K. Disons dix minutes par jour, sauf les week-end. Ça va ?*

La révision à la baisse de ce genre de tâche est rassurant.

Mme G. : *D'accord.*

La thérapie se conclura rapidement. Madame G. a pu envisager son avenir avec lucidité et moins de craintes excessives. Elle vit une vie ordinaire, faite d'un affrontement plus ou moins heureux aux tracas de la vie quotidienne.

UN THÉRAPEUTE DE ONZE ANS

Première séance

Mme V. se présente à la consultation accompagnée de son deuxième fils, Dan, 11 ans.

Mme V : *Je suis très ennuyée et très préoccupée par l'attitude de mon fils. Il ne veut pas que je le quitte. Lorsque je prends ma douche, il veut m'accompagner dans la salle de bains. La nuit, il vient me réveiller. Il a fallu que je lui remette un téléphone portable pour qu'il accepte d'aller au collège où vient de se faire la rentrée. Il est en 6e. Il m'appelle pendant toutes les récréations. Je suis gênée parce qu'à l'endroit où je travaille on n'a pas le droit d'avoir de téléphone portable. Je travaille dans un hôpital public. Je ne*

dors pas bien. Je suis préoccupée. Dans la journée, je suis vidée. Je ne travaille plus très bien. Je me sens un peu dépressive. Au travail, c'est stressant. Je cache mon portable. Il a le droit d'appeler pendant la récréation. Le plus ennuyeux pour moi, c'est qu'il ne me quitte plus.

T : *A quoi attribuez-vous le comportement de Dan ?*

Mme V : *A la mort de la maman d'un de ses bons copains qui a été assassinée. Elle a été retrouvée morte dans son garage. Son mari a été suspecté. Elle avait découvert que son mari avait une maîtresse. Il y a eu une violente dispute le soir vers 21h. Le meurtre a eu lieu dans la même nuit, entre 2h et 4h du matin.*

T : *Quand s'est produit ce meurtre ?*

Mme V : *Au début de cet été, vers la fin du mois de juin.*

T : *Quel a été l'effet sur Dan ?*

Mme V : *Il a été choqué. C'était ...* (elle s'interrompt)

T : ... *Qu'avez-vous fait pour aider votre fils ?*

Mme V : *J'essaie de le rassurer, de lui dire qu'il n'a aucune raison de s'inquiéter pour moi. Je lui ai acheté un téléphone portable et je l'ai autorisé à m'appeler mais seulement aux récréations. Au début, je me suis même arrêtée de travailler pour l'emmener au collège.*

T : *Voudriez-vous me parler de la famille, de votre mari, des frères et sœurs éventuels de Dan ?*

Mme V : *Je suis divorcée depuis le 1er septembre (de l'année précédant le crime). Mon ex-mari vit pour le moment chez ses parents. Dan a un frère de 15 ans. Mes deux fils vivent avec moi. Ils voient leur père un dimanche sur deux et pendant une partie des vacances.*

T : *D'accord. Maintenant, si vous voulez bien, je vais m'entretenir avec Dan en particulier. Je vous propose de passer à la salle d'attente. Pourrons-nous faire appel à vos services en cas de besoin ?*

Mme V : *Bien sûr.*

Elle sort.

Le lecteur, désormais familiarisé avec la méthode thérapeutique, a compris que la personne qui se plaint de la situation est la maman. Elle se plaint de son fils qui lui prête une attention excessive en raison de son extrême inquiétude pour son état de santé. Pour tenter sans succès d'apaiser l'inquiétude de son fils, elle le rassure. Son opinion est que c'est son fils qui est le malade et que c'est lui qu'il faut soigner.

T : *Tu peux me dire comment tu as appris le décès de la maman de ton copain ?*

D : *Les gens en ont parlé dans le village.*

T : *Et qu'est-ce que ça t'a fait ?*

D : *Un choc sur le moment. Et puis je suis rentré chez moi. Le soir, j'ai regardé le match à la télévision avec ma mère et mon frère. Ça m'a plu. Ça m'a rassuré.*

T : *Et, pendant l'été, tu étais comment ?*

D : *J'étais triste pour mon copain, mais ça allait.*

T : *Comment est-ce que tu t'es mis à t'inquiéter pour ta maman ?*

D : *A la rentrée, tout allait bien. Ma voisine en classe, Mélisse, a perdu sa mère. Je n'arrête pas d'y penser. Chaque nouveau prof demandait qu'on lui remplisse une fiche d'identité. A "profession de la mère", elle écrivait "mère de famille". Quand le prof principal a ramassé les fiches, il a regardé Mélisse et lui a dit "Tu pourras dire à ta maman de passer me voir ?". Mélisse s'est mise à pleurer. En fait, sa mère était décédée. Ça m'a bouleversé. Je ne voulais pas que ça m'arrive et je n'arrêtais pas d'y penser.*

T : *Tu es inquiet à cause de ça ?*

D : *Oui.*

T : *Tu fais quelque chose pour te rassurer ?*

D : *Je pense à ma mère, à ma famille. Je pense que je vais les revoir pour me rassurer. Des profs que j'aime bien me redonnent de la force.*

T : *Qu'est-ce qui t'inquiète le plus, qu'est-ce qui pourrait se passer de grave ?*

D : *Je ne sais pas. Je pense au meurtre et à Mélisse. J'ai peur que maman ait un accident au travail ou qu'elle attrape une maladie.*

T : Il y a d'autres personnes qui essaient de t'aider ?

D : Un prof m'a dit de penser "Ça va être bien". Mon frère R, un soir, il est venu me consoler. Depuis, il me dit "Tu n'es qu'une lavette, tu pleures tout le temps". J'ai envie de le frapper.

T : OK. Il y a d'autres choses qui te préoccupent ?

D : Non.

T : Si notre entretien aboutissait à quelque chose de mieux, pour toi, qu'est-ce que cela pourrait être ?

D : Ben... Je voudrais avoir moins peur tout le temps pour ma maman.

T : Bon. Si tu veux, on va aller la chercher.

D : D'accord.

Quelques éléments complémentaires sur le contexte ne seront pas inutiles. Alors qu'il était au cours moyen, Dan a été témoin des désaccords de ses parents, dont on ne sait pas l'intensité de leur expression, ni jusqu'à quel point il a pu en être protégé. Ces désaccords ont été suffisants pour aboutir à un divorce. Il n'est pas utile de rappeler les effets sur les enfants de la séparation de leurs parents. L'été du meurtre de la voisine, il y a eu, outre ce

terrible événement, l'entrée en sixième avec le passage de l'école primaire au collège, avec son lot de changements : établissement nouveau, démultiplication des professeurs et, dans le cas de Dan, transport scolaire, par autobus, de sa commune jusqu'à la ville où se trouve le collège. Allongement de la période hors de la maison, etc. Au collège, nouveau choc : les circonstances dans lesquelles il apprend comment Mélisse a tenté de refuser et de dissimuler le décès de sa maman. Cette accumulation d'événements a débordé les capacités de Dan de faire face. De sa mère ou de lui, Dan n'est peut-être pas le plus gêné par le problème. Il souhaiterait cependant être moins inquiet pour sa mère.

Le problème reste, pour Dan et du point de vue de la méthode thérapeutique, "je suis inquiet pour ma maman et je n'arrête pas de penser que je pourrais la perdre. J'essaie de me rassurer en me disant que je vais la revoir". Son entourage lui dit plus ou moins explicitement qu'il n'a aucune raison d'avoir peur et lui suggère de regarder le "bon côté des choses". Pour la maman, le problème est "je suis très perturbée par les craintes de mon fils au sujet de ma santé et je ne sais pas comment le rassurer". Exemple de problème à deux où s'entrecroisent et se nourrissent les injonctions interpersonnelles et réflexives. À un problème à deux, il faut une solution à deux. La direction thérapeutique est celle de la confrontation paradoxale à la peur. À l'enfant, il s'agit de proposer de regarder en face ce qu'il craint le plus. "Tu as de bonnes raisons de craindre qu'il arrive quelque chose à ta mère". De la mère, il s'agit d'obtenir qu'elle cesse de dire à son enfant "rassure-toi !", de lui suggérer de dire à son enfant "pense à ce qui te fait peur !" Il faut maintenant construire une tâche qui permettrait de réaliser cela d'un même mouvement.

La mère reprend sa place.

T (à Mme V et à D) : *Madame, on peut dire que Dan a été touché par une série d'événements. Je pense tout d'abord au divorce de ses parents, bien que nous n'en ayons pas beaucoup parlé. Il y a eu ensuite le meurtre de la maman de son copain et puis les conditions dans lesquelles il a appris le décès de la maman de Mélisse. Cette dernière nouvelle a sans doute réveillé les deux chocs précédents. Il est possible de parler de traumatisme. Je pense que Dan a à la fois besoin pendant un certain temps d'avoir un contact particulier avec sa maman et aussi qu'il a besoin d'exprimer toutes ses peurs, de les expurger. (*Un temps. Ils acceptent). *C'est pourquoi je vous suggère ceci :* (à la mère) *tous les soirs, lorsque Dan va se coucher, vous irez le rejoindre et vous asseoir à côté de son lit. Là, vous réglerez la sonnerie d'une pendulette sur une durée à convenir, de quelques minutes, et pendant cette durée, Dan pourra vous faire part de tout ce qui l'inquiète, de tout ce qui le*

préoccupe et tout ce qu'il a envie de vous dire, à vous. Cette durée lui appartient. Il vous sera interdit de parler, ni, à la fin, de faire quelque commentaire que ce soit. Qu'en pensez-vous ?

D (aussitôt) : *D'accord !*

La spontanéité dont font preuve les enfants est remarquable. Ils acceptent très rapidement les tâches qui leur semblent pertinentes. Tout se passe comme si une sorte de bon sens leur permettait de le faire. Bon sens ou fraîcheur et naïveté ? Piaget a estimé à la fourchette de 12 à 14 ans le passage au stade qu'il désigne par "formel". Du point de vue de la théorie des types, c'est bien de l'accès à des raisonnements de types russelliens plus élevés qu'il s'agit (passage de deux à trois dimensions, conservation du volume, etc.). Tout se passe comme si en accédant à des formes de pensées plus complexes, les pré-adolescents accroissaient leur capacité de "résistance" aux prescriptions paradoxales, leur aptitude à déjouer les pièges bienveillants du thérapeute, conduisant celui-ci à effectuer des manœuvres sophistiquées.

Mme V : *Tous les soirs ?*

Il faut à la maman un temps supplémentaire.

T : *Oui. Tous les soirs pendant une semaine. Vous pourrez m'en parler à la prochaine séance.*

Mme V : *Je dois ne rien dire, ni pendant, ni après ?*

Est-ce si difficile d'admettre de ne pas rassurer son fils, après qu'il aura exprimé ses inquiétudes ? Bien sûr. Une bonne mère ne se doit-elle pas de rassurer et consoler son fils lorsqu'il a peur ? Depuis qu'il est tout petit, ne lui a-t-elle pas toujours dit "mais non, n'aie pas peur ! Tout ira bien, etc."

T : *Absolument rien. Ça va ?*

D et Mme V : *Oui.*

T : Est-ce que 10' vous semblent une bonne durée par exemple ?

D et Mme V : ... *Oui.*

T : Arrondissons à sept.

La révision à la baisse facilite l'acceptation et donc la réalisation de la suggestion du comportement non désiré.

Deuxième séance

Mme V (faisant le compte rendu de la tâche) *: Tous les soirs, dans sa chambre, lui dans son lit, moi sur une chaise à côté de lui, j'ai réglé la pendule sur 7'. Au début, il a utilisé toute la durée, après ça a diminué. Il m'a parlé de tout et de n'importe quoi : ses craintes, ses résultats, ses notes. Je n'ai rien*

dit. Il y a eu un mieux. Jeudi et vendredi, il a encore pleuré le matin. Samedi et dimanche, ça allait mieux. Il n'a plus passé qu'un coup de téléphone par jour. Il a pleuré lundi matin mais pas mardi. Ce matin, quand je suis partie au travail, il n'y a pas eu de problème.

Les séances ont lieu le mercredi après-midi.

T : *Et à la maison, il vous suivait partout ?*

Mme V : *A la maison, c'est fini.*

D : *Mes craintes, je les ai toujours, mais j'arrive à les enlever de ma tête. Ça va mieux parce que j'ai des copains. En classe, je suis à côté d'un copain. Hier, j'étais dans la cour, j'ai pensé à ma mère, les copains sont arrivés et j'ai pensé à autre chose.*

Mme V : *Il est encore un peu fragile.*

D : *Je me suis mal senti en cours de maths, jeudi soir. J'avais peur de prendre une mauvaise note. Les inquiétudes par rapport à ma mère : j'y pense positivement.*

T : *Je pense qu'il y a encore des peurs à exprimer. Je vous suggère de continuer au cours de la prochaine quinzaine. Si Dan est d'accord, il peut employer ses 7' ainsi : pendant 3' imaginer le pire qui pourrait se produire, ce qu'il craint le plus à propos de sa maman ; pendant les 4' restantes, aborder les questions diverses qui peuvent être tristes ou gaies, inquiétantes ou agréables. De même, Dan, si une peur ou une inquiétude arrive dans la journée, il faudrait que tu l'accentues. Par exemple, si tu crains quelque chose, te demander "et alors, qu'est-ce qui se passerait ?" et penser au pire qui pourrait se produire. Si tu manques de temps pour le faire, tu peux donner rendez-vous à ta peur, le soir. Te dire tiens, j'en parlerai ce soir à maman. Qu'en penses-tu ?*

D : *Ouais. D'accord.*

Troisième séance.

Mme V : *Tout va bien. Tout est rentré dans l'ordre. Il va au collège sans problème. Il n'a plus de téléphone portable. Avant-hier, j'ai parlé à l'un de ses professeurs. Il m'a dit qu'un copain de Dan avait eu un gros chagrin ou une grosse déception et n'était pas très bien et que Dan lui avait fait de la "thérapie".*

Nous ne connaissons ni la nature de la thérapie ni le montant des honoraires. Il est trop tôt pour dire s'il s'agit d'une vocation. Cette idée, toutefois, est loin de déplaire au thérapeute de ces trois séances.

FÉLICIE ET LE LION GRIS

Madame N vient pour des problèmes personnels et familiaux. Elle souhaite apprendre à mieux gérer la relation avec un mari qui boit et qui se met très en colère dès qu'on lui refuse quoi que ce soit. Elle se demande pourquoi elle a épousé un homme comme lui et se culpabilise. Elle n'envisage pas de se séparer de lui. Elle est inquiète parce que sa plus jeune fille de cinq ans a été très effrayée par une violente dispute dans le couple, s'est enfuie de la maison pour aller se réfugier chez une voisine et depuis a très peur de son père. Il y aura cinq séances avec Mme N, de décembre à mars. Les buts de Mme N étaient de se "*stabiliser psychologiquement pour être dans la bonne direction avec son mari*", et de "*traiter préalablement le problème d'angoisse de Félicie par rapport au père*". À la suite de la première séance, la mère enverra sa fille une semaine chez sa marraine. Félicie en revient un peu apaisée, mais reste cependant craintive. Ses parents ont eu le temps de se mettre d'accord sur des dispositions afin de la préserver en la tenant à l'écart de leurs disputes. Au cours de la thérapie, Mme N. atteindra son objectif. Ici, notre propos est seulement de montrer comment s'y prend le thérapeute, au cours du seul entretien qu'il aura avec Félicie, pour amener une confrontation progressive de l'enfant de cinq ans avec sa peur.

La maman, après avoir expliqué au thérapeute ce qui s'est passé, est à la salle d'attente. Le thérapeute change de place et vient s'asseoir à côté de Félicie, dans le fauteuil qu'occupait sa mère.

T : *Félicie, si tu voulais représenter ta peur par un animal, qu'est-ce que ce serait ?*

Félicie : *Un lion !*

T : *Un lion. Tu pourrais me le décrire ? Un lion de quelle couleur* ?

F : *Gris !*

T: *Un lion gris. Gros ?*

F : *Oui.*

T : *Hum, hum. Si tu fermais les yeux, tu pourrais le voir* ?

F (Gardant les yeux grands ouverts) : *Oui !*

T : *Tu voudrais essayer ?*

Félicie regarde le thérapeute. Détourne le regard, pensivement. Regarde fixement en face d'elle, puis ferme les yeux, les garde très serrés une seconde environ et les rouvre.

T : *Tu l'as vu ?*

F : *Oui !*

T : *Comment était-il ?*

F : *Gros !* (Elle le décrit sommairement).

T : *Tu as eu peur ?*

F : *Oui !*

T : *Beaucoup ?*

F : *Oui. Un peu.*

T : *Un peu, ... beaucoup peur ?*

F : *Oui !*

T : *Est-ce que cela te fait peur, rien que de m'en parler ?*

F : *Oui.*

T : *Est-ce que tu pourrais fermer à nouveau les yeux et faire une image du lion plus petite ?*

Elle ferme à nouveau les yeux, les garde fermés deux ou trois secondes et les rouvre.

T : *Qu'est-ce que tu as vu ?*

F : *J'ai vu le lion, petit*.

T : *Est-ce que ça te fait plus peur ou moins peur, quand il est petit ?*

F : *Moins peur.*

T : *Mais ça fait encore un peu peur quand même ?*

F : *Oui !*

T : *Alors, maintenant, j'aimerais bien que tu fasses une image du lion toute petite, puis que tu la mettes dans le coin de l'image en bas à droite, puis en bas à gauche.*

Félicie ferme les yeux, les garde fermés un peu plus longtemps que précédemment, les rouvre.

T : *Tu as pu le faire ?*

F : *Oui.*

T : *Tu peux me décrire ce que tu as vu ?* (Félicie décrit sommairement la manœuvre)

T : *Où est-ce que ça fait le moins peur, quand il est tout petit, à droite ou à gauche ?*

F : *Au milieu.*

T : *D'accord. C'est très bien. Je trouve que tu t'y prends vraiment très bien, avec tes images. Maintenant, je vais te demander une chose un peu plus difficile. Tu vas voir le lion tout gros, puis tu le feras devenir tout petit et tu le feras se déplacer à gauche, à droite, en haut, en bas et au milieu. D'accord ?*

F : *Oui.*

Elle ferme les yeux, les garde fermés assez longtemps, les rouvre.

T : *Ça va ?*

F : *Oui.*

T : *Où est-ce que ça t'a fait le moins peur ?*

F : *Au milieu, quand il est tout petit.*

T : *Est-ce que tu pourrais faire cela tous les soirs pendant quelques jours, regarder l'image du lion tout grand et tout petit ?*

F : *Oh oui.*

Le thérapeute rappelle la maman, lui demande comment se passe le coucher, apprend que tous les soirs sa sœur aînée, âgée de 18 ans, vient lui dire bonsoir et lui raconte une histoire. Il suggère alors ceci. Tous les soirs, avant de raconter l'histoire, sa sœur lui demandera de fermer les yeux, de regarder le gros lion, de le faire devenir tout petit, de le promener en divers endroits de l'image, puis de le placer au milieu de l'image, avant de le faire devenir si petit qu'on puisse à peine le voir. Félicie devra raconter à sa sœur ce qu'elle a vu, puis pourra entendre son histoire et dormir. La maman et Félicie acceptent. Le thérapeute écrit sur une feuille les consignes pour la sœur. Puis, la mère, l'enfant et le thérapeute mettent au point un signal lui permettant de faire savoir à son père et à sa mère qu'elle a peur, si c'est le cas.

Le mois suivant, les peurs étaient très atténuées. Lors de disputes survenues entre les parents, Félicie est apparue à ses parents en agitant l'un de ses jouets qu'elle tenait à la main. Ce jouet était le "signal" qui avait été convenu avec Félicie et accepté par la mère, ainsi que la consigne de le faire accepter par le père, à jeun. Ce voyant, les parents ont interrompu leur dispute pour ménager la petite, ce qui l'a rassurée, momentanément. On ne prétendra pas avoir modifié avec un procédé aussi sommaire la tendance de ce couple à se disputer. Le plus important vis-à-vis de l'enfant était qu'elle se sente active, donc moins démunie, car disposant d'un moyen d'agir, même limité. Par ailleurs, le travail avec la mère sur l'amélioration de la communication dans le couple a produit certains effets.

De nombreux procédés permettent d'offrir à une personne l'occasion de faire face à ce à quoi elle ne cesse de vouloir échapper. Parmi ceux qui se donnent ce but, on trouve les thérapeutes traditionnels (Tchad, Sénégal, Brésil, Haïti) qui font appel à la transe hypnotique favorisée par l'absorption de quelque substance, et qui suggèrent au sujet de chevaucher son démon. Freud, nous l'avons vu enjoignait aux analysants l'affrontement à l'objet phobique. L'hypnothérapie, les thérapies cognitivo-comportementales, les traitements des phobies à l'aide d'imagerie de synthèse créent sous différentes formes le face-à-face avec le "symptôme". L'explication donnée par notre théorie est celle de la suggestion paradoxale du comportement non désiré. Qu'en dit un hypnothérapeute psychanalyste[224] ?

[224] François Roustang, *La fin de la plainte*, p. 111.

"Le thérapeute demande (...) au thérapisant de faire face à son problème et d'attendre. (...) Or c'est là un moment capital : attendre sans que rien ne vienne. (...) L'attente est donc d'abord un arrêt, une sorte d'interdit adressé aux manières antérieures de se comporter, un point final temporaire au ressassement et à la répétition. (...)

Mais comment cela est-il possible ? Par la seule attention qui lui est portée. Être attentif à une chose, c'est la considérer lentement, longuement, sans aucun préjugé, c'est donc lui permettre de présenter tous ses visages, de se montrer ou de se cacher, et donc d'advenir sous des formes qui lui étaient prohibées, par l'habitude ou la peur".

Venir à bout de la peur de la peur. Accepter d'en rencontrer l'objet, sous une forme imagée, imaginée, indirecte, atténuée ou exagérée, pour enfin toucher du doigt que c'est la re-présentation de la peur qui crée le problème et non la chose elle-même. Je crois avoir peur de la chose, alors que j'ai peur de ma peur de la chose. On pense à nouveau à Épictète ou Marc-Aurèle. On peut le dire autrement, à la façon de Giorgio Nardone : "toucher le fantôme pour le faire disparaître".

CHAPITRE 9

THÉÂTRE ET COMMUNICATION

L'acte est l'essence du théâtre. Du premier au dernier acte, l'action, mue et manifestée par le geste de l'acteur, se renvoie d'un personnage à l'autre et de la scène à la salle, dans une continue interaction. Non verbal dans le burlesque, le mime, semi-verbal, dans la commedia d'ell arte, l'acte est essentiellement verbal dans la tragédie classique. Les maîtres de l'étude de l'âme, de l'esprit et des sentiments humains que sont les écrivains, poètes et dramaturges forgent, sans visée scientifique ou volonté démonstrative, leurs instruments personnels d'investigation de l'âme humaine, que sont, au delà des mots, les figures qu'ils composent pour la dépeindre. Dans son "*théâtre intime*", Éric-Emmanuel Schmitt -c'est à la fois le philosophe, l'écrivain et le dramaturge qui s'expriment- nous fait cette confidence : "*La philosophie prétend expliquer le monde, le théâtre le représenter. Mêlant les deux, j'essaie de réfléchir dramatiquement la condition humaine, d'y exprimer mon désarroi comme mon espérance, avec l'humour et la légèreté qui tiennent aux paradoxes de notre destinée*". D'un côté, le philosophe propose une réflexion sur ce qui arrive à l'homme dans le monde. D'un autre, le dramaturge élabore une réalité virtuelle qui le reflète.

Mais qu'est-ce qu'expliquer, nous dit la théorie de la modélisation, sinon construire un modèle ? Ainsi, le philosophe, à l'aide du système conceptuel dont il est équipé, crée une sorte de copie abstraite du phénomène observé. L'explication sera pertinente si le modèle issu du système conceptuel, est en *correspondance* avec ce qu'il reproduit.

Et qu'est-ce que représenter ou figurer ? De l'âme humaine, le dramaturge donne une vision, figure concrète qui, selon le génie de l'auteur, fait métaphore, un modèle dans une correspondance indirecte, ce qui transpose une notion abstraite dans l'ordre du concret. Par là, la métaphore permet de comprendre quelque chose en termes d'autre chose. Elle structure les actes que nous effectuons en la disant. Ce qui fait la puissance de l'œuvre est sa capacité évocatrice suffisante pour susciter *l'émotion* du spectateur et du lecteur. Pour être une authentique métaphore, la figure doit émouvoir. Le pathos est sa pierre de touche.

Ce que nous nous proposons de faire ici est de prendre cette figure,

cette métaphore dramaturgique comme phénomène à modéliser et d'employer outils et instruments issus de la pragmatique de la communication humaine pour en donner un modèle dont l'étude est supposée expliquer le phénomène de départ : les faits humains. Cette modélisation de figures métaphoriques peut nous faire craindre quelque perte en ligne, peut nous éloigner à ce point des faits humains que la représentation de représentation n'aurait, avec l'original, qu'un rapport si lointain ou si flou que rien ne pourrait en être dit. Ce n'est pourtant pas ce que nous enseigne l'histoire de la psychologie. Tous les créateurs de doctrines de l'homme se sont, à un moment de leur recherche ou de la diffusion de celle-ci, penchés sur les œuvres de fiction, les représentations de l'homme par les artistes, poètes et écrivains sur lesquelles ils ont pris appui. Beavin, Watzlawick et Jackson s'y sont essayés avec Albee. Freud l'a fait, ainsi que Jones, Bateson et bien d'autres. Freud, pour sa part, est allé jusqu'à chercher chez les poètes antiques des confirmations de ce qu'il avançait. Choisir comme objet d'analyse un texte de référence, fut-il fictif, autorise d'utiles comparaisons entre les modèles de l'homme obtenus à partir de différents systèmes explicatifs. Si cela ne limite pas les tentations d'introduire dans l'objet même les conclusions ou les *a priori* de la théorie, cela rend au moins ces tentatives apparentes.

Mais qu'en est-il de la connaissance, en particulier dans le domaine de l'humain ? À quelles conditions puis-je me déprendre de l'envie que j'ai de croire inconditionnellement aux théories que j'ai adoptées ? J'observe des faits humains. Pour les expliquer, je me réfère à une théorie. Cette théorie est, au mieux, axiomatique, d'où découlent lois, théorèmes, méthodes d'action et outils. Qu'en est-il de ma vigilance épistémologique lorsque je recherche l'*universalité* du concept que j'ai adopté ? Qu'en est-il lorsque je prétends "démasquer le réel" ? Ce que je vois serait donc masqué lorsqu'il se donnerait à voir sous un aspect différent de celui conforme à ma doctrine ?

Pour lier davantage le dramatique au thérapeutique, nous pourrions nous rapprocher des Anciens. Les Babyloniens[225] comptaient un démon des maladies mentales et, dans l'Égypte pharaonique, les personnes atteintes de troubles étaient accueillies dans des temples thérapeutiques où se déroulaient des rituels d'invocation et où étaient pratiquées des activités récréatives. De même en est-il dans la Grèce antique et les temples d'Asclépios. Certaines guérisons ou simples améliorations de l'état sont obtenues par suggestion. Avant Hippocrate, les troubles mentaux sont perçus comme des manifestations supra naturelles et ne font l'objet d'aucune tentative connue de définition ou de classification. Hippocrate déclare que c'est par le cerveau que

[225] COLLÉE (Michel) et QUÉTEL (Claude), *Histoire des maladies mentales*, Paris, PUF, 1994.

nous pensons et, reprenant la théorie d'Empédocle sur les *humeurs*, propose une première classification des affections mentales. Il les nomme *Phrénitis, Manie, Mélancolie*, *Épilepsie et Hystérie*. Les moyens de traitement sont basés sur l'usage de substances provoquant des excrétions diverses. L'idée "d'évacuant" est très en vogue. Catharsis (*katharsis)*, purification, évacuation, désigne cette idée médicale d'Hippocrate pour qui le bon équilibre des humeurs exige l'évacuation de l'humeur excédentaire. C'est à cette époque que l'ellébore, cette renonculacée dont la racine a des vertus purgatives, accède au rang de médicament de la folie qu'elle conservera bien après La Fontaine. Les médecins de l'école d'Hippocrate attribuent aussi à la parole le pouvoir de provoquer une décharge émotionnelle ou *abréaction*. Au IIIe siècle, les stoïciens considèrent que les troubles de l'âme qui obscurcissent la raison trouvent leur origine dans les effets irrationnels des sentiments. Aristote emploie "catharsis", pour désigner l'effet de "*purgation des passions*" qui se produit par la musique (*Politique* VIII,1340a), et aussi sur les spectateurs d'une représentation dramatique (*Poétique*, 1149 b) : "*la tragédie est l'imitation d'une action vertueuse et accomplie qui, par le moyen de la crainte et de la pitié, suscite la purification de telles passions*", la tragédie donnant aux spectateurs un "*objet fictif de décharge*". Il emploie ce terme par analogie avec les cérémonies initiatiques de purification dans les mystères d'Éleusis. Plus généralement, la purgation des passions peut être opérée par le moyen de l'art. Au XVIIe, les traités de poétique et essais sur la tragédie, dont Corneille, *Discours de la tragédie*, 1660, emploient "purgation" pour désigner cet effet. Le terme même de catharsis est repris par Weil, dans *Étude sur le drame antique*, fin XIXe. La fin de ce siècle voit la naissance de la psychanalyse. Pour elle, la catharsis est un effet de libération ou de liquidation d'affects refoulés et responsables d'un traumatisme psychique. Procédé employé par Breuer et Freud, il a désigné la méthode psychothérapique consistant à débarrasser le sujet de ses troubles physiques ou mentaux en rappelant à la conscience une idée ou un souvenir refoulé qui les produisait. Dès le début, la méthode cathartique est liée à l'hypnose. Il s'agit de provoquer une "*décharge adéquate des affects pathogènes*" [226]. Plus près de nous, le psychodrame est conçu comme une délivrance des conflits intérieurs par le moyen du jeu dramatique.

La purgation est aussi un éclaircissement. Ainsi *Œdipe roi*, de Sophocle se présente-t-il à la fois comme une quête de la vérité dans l'action dramatique et comme l'occasion d'une catharsis par son action sur les spectateurs. L'art consiste à faire de la passion un tourment agréable. Comme on le sait, *Mimêsis* désigne chez Aristote la manifestation sensible des

[226] Laplanche et Pontalis, 1967, p. 60.

caractères cachés de l'homme : *êthos, rhuthmos, harmonia* et *logos*. Les sons de la musique sont des *mimêmata* et non des images, ce que sont les signes. C'est sur le lien de *catharsis* et de *mimêsis* que nous prendrons donc appui, lien qui trouve quelque écho dans le titre de "Comédie humaine".

Une ultime précaution est nécessaire. Rappelons notre position première, qui n'interdit pas une analyse seconde. Quels sont les faits : que dit le personnage et comment agit-il ? Cet arrêt sur image est salutaire pour qui veut éviter de dominer le texte, de le plier à ses *a priori*. Avant tout second degré, imposons-nous l'examen de ce qu'il nous dit, "*percevoir son sens et son cours, pour s'y introduire et en tirer profit*" (Roustang). Avant de nous demander pourquoi le personnage agit, examinons comment il fait ce qu'il fait, précisément. Considérer les actes et les opinions comme des faits est la première sagesse. Le réel n'est pas masqué : il est. Je l'observe. L'analyse est seconde et suppose de constants allers et retours entre le fait premier et le sens qui lui est attribué, avec, en chemin, la réflexion sur la pertinence de l'instrument interprétatif. L'analyse elle-même comporte plusieurs niveaux. La structure de l'énoncé d'un personnage, sa forme affirmative, interrogative, négative révèlent la nature de la relation à l'autre. Le processus de prise de décision est l'indicateur du mode de gestion de la peur, qu'il s'agisse de vouloir faire et de se défiler dans une action ou pensée de substitution ou qu'il s'agisse de mettre en place des rituels de dérivation. Ne pas pouvoir faire ce que l'on dit vouloir faire ou ne pas pouvoir s'empêcher de faire ce qui se répète, vient masquer ou combler le gouffre abyssal de l'angoisse : c'est une hypothèse. Au second niveau d'analyse, on se précipite souvent trop vite. Il est souvent, aussi du domaine de l'invérifiable, où de supposées puissances inconnues internes au personnage l'agissent, le manipulent, se substituant ainsi aux dieux antiques. Gardons-nous aussi, autant que possible, de prendre appui sur le résultat de l'interprétation pour espérer prouver la pertinence de la théorie à laquelle nous avons fait appel pour interpréter l'œuvre. Cette formulation délibérément alambiquée, parce qu'englobante et réflexive, met-elle assez en lumière le caractère paradoxal de telles entreprises ?

Nous savons que, pour la pragmatique de la communication, nombre de problèmes humains sont conçus comme des aberrations paradoxales des modes de communication. En découle que l'analyse de la communication conduit à l'analyse du problème. Lorsqu'une séquence de communication aboutit à la perturbation de l'état d'un individu, révélée par le monologue, l'analyse de la séquence qui y a conduit est supposée apporter des éléments de compréhension du problème. Nous prenons appui sur les monologues et dialogues avec un confident qui permettent notamment à l'auteur de faire connaître les sentiments du personnage dépris de l'influence. Lorsque le

personnage se trouve face à un interlocuteur dont il veut obtenir quelque chose, sur lequel il compte exercer quelque action, les sentiments qu'il exprime à cet instant sont teintés de ces aspirations, ambitions, buts et desseins. Ils sont tributaires de l'interaction, des rapports de place, des tactiques et enjeux. Lorsque le personnage est seul, il peut ouvrir son âme sans le souci de l'autre. L'auteur ne fait pas au public mentir le personnage. Rodrigue est sincèrement, dans les stances "*percé jusques au fond du cœur*..." et ne se joue point du public. Phèdre avouant à Œnone son amour pour Hyppolite, et avec quelles difficultés, ne lui ment pas. Shakespeare montrant sur scène un spectre ne dit pas au spectateur que le spectre est le produit hallucinatoire d'Hamlet. Notre point de départ est donc : dans un monologue et dans une révélation faite à un confident, le personnage livre des sentiments sincères. Notre hypothèse est qu'au cours d'une séquence précédant cette révélation au public, un échange a tendu la trame du conflit et réactivé le processus personnel qui conduit le personnage à souffrir. L'analyse de la confidence (au public ou au confident) fait connaître ainsi la plainte et la souffrance dont elle est l'expression. L'analyse de la séquence précédant cette confidence révèle le processus interactionnel qui a amené la réflexion personnelle problématique. Dans la confidence, point n'est besoin de rechercher celui qui souffre, puisqu'il se désigne lui-même. Dans l'analyse de la séquence, nous recherchons l'armature des processus interactionnels qui conduisent à la souffrance. Dans les deux, nous recherchons tout ce que tente de faire le personnage pour se soustraire à la souffrance ou pour l'atténuer, car c'est là que peut se nicher le paradoxe. Nous gardant de prétendre que l'analyse que nous faisons prouve la véracité de la théorie, nous dirons seulement que nous exemplifions l'emploi d'un de ses dérivés. Nous ne prétendons pas non plus atteindre à quelque vérité ultime de l'œuvre, mais simplement en éclairer certains aspects.

L'analyse se fait à partir de trois instruments. Le premier est purement formel et inclut ponctuation et position. La ponctuation équilibrée de la séquence de communication conduit à considérer chaque acte-message comme une réplique dans une transaction, puis comme proposition dans la transaction suivante. La position, qui dépend de la relation, est l'expression de ce qui gouverne les échanges, selon qu'ils sont basés sur l'égalité ou la différence entre les protagonistes. Le second est l'analyse du contenu. Le troisième est l'analyse des processus. Rappelons que chaque acte-message s'inscrit dans le contexte relationnel et contribue, dans cette théorie, à construire, instaurer, maintenir et redéfinir la relation en continu. Chacun des actes est parallèlement modelé en permanence par la relation et prend sens dans celle-ci. Les deux processus se génèrent en permanence l'un l'autre.

Pour analyser la relation, nous sommes tributaire du matériau littéraire, essentiellement verbal. Pour analyser le non-verbal, nous aurions pu (ou dû) nous référer à une interprétation théâtrale. Cela aurait entraîné à annexer un film à ce texte, puis à discuter le parti pris interprétatif du réalisateur, du metteur en scène et de l'acteur et donc à interroger leur pertinence ou adéquation au texte de l'auteur ce qui donne une dimension méta métacommunicative et une complication considérable, à une production en volume dépassant de beaucoup le format d'un travail comme celui-ci. Nous voulons seulement montrer à quelles extrémités peut être conduit un personnage dans une interaction, en mettant en évidence le paradoxe pragmatique. Nous nous en tiendrons à quelques principes de travail simples :

Par son texte théâtral, un auteur crée une réalité, que nous considérons comme notre point de départ. Nous nous référons à une édition déterminée.

Ce texte théâtral prend sens dans le contexte des conventions dramaturgiques en vigueur. Si l'auteur fait apparaître un personnage imaginaire à plusieurs personnages incarnés par des acteurs et s'il le fait se mouvoir, indépendamment de la volonté des autres personnages, il pose la convention théâtrale de *l'existence* du personnage imaginaire, dans l'action. Si l'auteur décide que cette figure est visible d'un personnage et non d'un autre, il lui attribue le choix d'apparaître à qui il veut.

Dans nos analyses nous nous référons à notre théorie. Nous mettons en œuvre la thérapie qui en est déduite, selon laquelle le paradoxe peut se trouver à l'amont d'un problème psychologique et l'analyse de ce problème prend appui sur les faits communicatifs que sont les actes des personnages, ainsi que sur ce que (se) disent les personnages sur ces faits. Nous repérons chez un personnage ce qu'il manifeste explicitement de souffrance, en quoi ce qu'il vit est pour lui une gène, une difficulté ou une violence. Nous examinons les échanges auxquels il participe, ce qui interagit avec lui, ce qu'il se dit à propos de ces échanges, ce qu'il fait pour tenter d'améliorer les choses. Dans l'analyse du problème, nous recherchons le paradoxe, moteur de la circulation des échanges, des pensées, des tentatives de solutions, etc. en distinguant ce qui est dans la langue du texte, et ce qui relève de notre interprétation instrumentée par la métalangue de la thérapie.

Nous étudierons successivement un extrait de *Milarepa* de Schmitt, nous examinerons certains aspects de *Hamlet* de Shakespeare, puis de *Pas* de Beckett.

MILAREPA

Eric-Emmanuel SCHMITT

Résumé de l'action

Monologue de Simon : je suis un parisien de trente-huit ans et je vis tenaillé par un rêve dont la répétition finit par me faire peur : dans mon rêve, je marche sur les sentiers d'un pays de hautes montagnes, animé d'une haine farouche : je suis à la recherche d'un homme que je veux tuer avec mon bâton. Ce rêve me hante. Dans un café de Montmartre, je rencontre une femme qui me dit que je suis la réincarnation de Svastika. J'ai provoqué le malheur par la haine que j'ai conçue de Milarepa, le vénérable yogi. Pour me libérer de celle-ci, je dois raconter cent mille fois l'histoire de Milarepa. Je me rends au Tibet pour découvrir que je porte le nom de Svastika depuis neuf siècles. Je raconte.

Monologue de Svastika : je suis un berger tibétain. Ruiné par la maladie de mes troupeaux, j'ai trouvé refuge chez mon cousin. La compassion que me manifeste son jeune fils, mon neveu Milarepa, m'est insupportable, car elle m'enfonce dans mon malheur. Je le hais aussitôt. À la mort de mon cousin, je le dépossède de tous ses biens et le traite si mal qu'il quitte la maison. Je suis riche. J'ai une famille nombreuse et établie. Un jour, Milarepa revient et du haut de la montagne lance une malédiction. Tous mes biens sont détruits et mes fils morts. Ma haine de lui grandit. Je dois le tuer.

Simon raconte l'histoire de Milarepa et de Svastika à un ami et se dit allégé de se sentir à la fois Simon et Svastika. L'ami reste incrédule.

Monologue de Svastika : j'ai refait fortune et ma haine de Milarepa est toujours vivace. Je raconte comment Milarepa a suivi l'enseignement du grand Marpa et par quel dur chemin il dut passer pour tenter d'atteindre l'état de Bouddha dans cette vie.

Monologue de Milarepa : comment je me suis rendu léger.

Monologue de Simon : comment a fini Svastika, dans la haine et dans la peur de la mort ; comment, sur le visage de Milarepa agonisant, les signes de la mort reflétaient la présence de la vérité ultime. Partir du vide. Conclure au vide. Ce soir était la cent millième fois.

Premier monologue de Simon[227] (p. 7 à 12)

Tout a commencé par un rêve.
De hautes montagnes... une bâtisse posée sur les rochers, une bâtisse rouge, d'un rouge assourdi,

[227] Schmitt E-E. *Milarepa*. Albin Michel. 1977.

un rouge de soleil couchant ; plus bas, des carcasses de chiens qui pourrissaient dans un nuage de mouches... Le vent me pliait. Dans mon rêve, je me tenais sur mes deux pieds, mais j'avais l'impression d'être très haut, plus haut que moi-même, au-dessus d'un corps assez fin, sec comme une aile de papillon. C'était mon corps et ce n'était pas le mien. Dans mon sang circulait une haine intarissable qui me poussait à chercher sur les sentiers un homme que je voulais tuer avec mon bâton ; la haine était si forte, un lait noir bouillonnant, qu'elle finit par déborder et qu'elle me réveilla.
Je me retrouvai avec moi, rien que moi, dans mes draps ordinaires, ma chambre de Montmartre, sous un ciel parisien.
Le rêve m'amusa.
Mais le rêve revint.
D'où viennent les rêves ?
Et pourquoi celui-là fondait-il sur moi ?
Toutes les nuits je me retrouvais sur les longs chemins pierreux avec cette vengeance au cœur. Et toujours ces cadavres de chiens, et ce bâton dans ma paume qui cherchait l'homme qu'il devait assommer.
J'ai commencé à prendre peur. D'ordinaire, les songes apparaissent puis s'effacent. Ce rêve-là s'incrustait ! Je me mettais à fréquenter deux mondes, tout aussi stables, tout aussi établis : ici, à Paris, le monde du jour où je me cognais aux mêmes meubles, aux mêmes gens, dans la même ville ; et là-bas - mais où, là-bas ? - le monde des hautes montagnes de pierres où je voulais tuer un homme. Si les songes se répètent au milieu de la vie éveillée, comment ne pas croire qu'il s'agit d'une deuxième vie qu'on vit ? Quelle porte m'avait ouverte mon sommeil ?
La réponse mit deux ans pour prendre le visage d'une femme.
C'était une femme évasive comme la fumée de sa cigarette ; elle se tenait au fond du café où j'allais prendre mon petit déjeuner, seule à sa table, le regard perdu dans les volutes qui l'entouraient. Je croquais mon croissant en la fixant, sans arrière-pensée, comme ça, parce qu'elle faisait partie de ces êtres que l'on observe sans trop savoir pourquoi ils vous attirent.
La femme se leva et s'assit en face de moi. Elle me prit le croissant des mains et finit de le croquer. C'était fait si naturellement que je me laissai faire. Puis elle me regarda dans les yeux :
- Tu es Svastika, dit-elle. Tu es l'oncle. Tu es l'homme par lequel tout arriva, le caillou sur lequel on trébuche au début du chemin.
- Je ne crois pas, dis-je simplement. Je suis Simon.
- Non, dit-elle.
- Mais si, Simon depuis trente-huit ans.
- Tu ne sais rien, affirma-t-elle de façon coupante. Tu t'appelles Svastika. Tu parcours les montagnes des songes depuis des siècles en essayant de purger ton âme. Tu voudrais te libérer de la haine. Tu n'y arriveras qu'en racontant l'histoire de celui que tu combattis, l'histoire de Milarepa, le plus grand des ermites. Lorsque tu l'auras racontée cent mille fois, tu échapperas enfin au samsara, ta migration circulaire et sans fin.
Et elle retourna s'asseoir à sa place, s'isolant derrière un mur bleuté et instable de fumée. Elle répétait :
- Cent mille fois, tu m'entends, cent mille fois...
Évidemment, je me dis qu'elle était dérangée mais j'avais retenu les deux noms, Svastika et Milarepa, l'oncle et le neveu, et j'ai mené l'enquête pour les identifier. Dans une bibliothèque, je découvris les chants de Milarepa, le vénérable et puissant yogi. Et je lus les poèmes qu'il légua à ses disciples. Et j'appris, à trente-huit ans, que je m'appelais effectivement Svastika, et que je portais ce nom depuis neuf siècles.
Mes songes me l'ont dit : j'ai été chien, fourmi, rongeur, chenille, caméléon et mouche à merde. Jusque là, j'ai eu peu de vies humaines pour me libérer en racontant. J'ai assez mal migré. Trop souvent rat ou souris ; trop souvent mort dans un piège ou dans la gueule d'un chat. Dans ce corps-ci, il faut que je me rattrape. Ce soir, d'après mes calculs et ceux de mes songes, je pense que j'approche de la cent millième...

Le personnage est donc ce parisien de trente-huit ans qui fait un rêve étrange dont le cadre est celui de hautes montagnes. Sur les sentiers, il cherche un homme qu'il veut tuer avec son bâton.

Le rêve m'amusa. / Mais le rêve revint. / D'où viennent les rêves ?
Et pourquoi celui-là fondait-il sur moi ?

Ce rêve, qui tout d'abord l'amuse, ne devient inquiétant que parce qu'il revient toutes les nuits. La plupart des théories de l'humain qui sous-tendent les psychothérapies, laissent implicite le fait qu'un problème psychologique n'est un problème que dans la mesure où il perdure. On ne consulte pas, il est vrai, un thérapeute pour un problème qui a cessé d'exister. Mais les théories d'amont des thérapies examinent peu en tant que telle la persistance et sa raison d'être. À nouveau se présente à l'esprit l'aphorisme d'Épictète : "*ce ne sont pas les choses qui nous troublent mais l'opinion que nous avons d'elles"*. Ici, ce n'est pas le rêve lui-même qui trouble cet homme, puisque ce rêve, d'abord, l'amuse, ni même ses premières réapparitions. Ce qui le perturbe, lui fait peur, finalement, c'est l'insistance. Ce rappel permanent contraint l'homme à penser à ce rêve, dans la vie éveillée, le conduit à souhaiter y penser moins, le pousse à s'interroger sur l'origine du rêve, sur les raisons qu'il *y* a (où ça ? ... ou *Ça*) à ce que cela arrive. C'est la répétition qui taraude, le résultat de quelque fonction récursive, selon Palo Alto.

Ici est tangible la différence entre deux conceptions des problèmes humains : d'un côté, la recherche de l'origine, de la cause, fut-elle multifactorielle ; d'un autre, une approche spiralaire, réitérative, englobant les micro-causalités dans un grand mouvement circulaire et autoreproducteur. Il est tentant d'évoquer ici les visions du monde auxquelles ne manquent pas de renvoyer ces conceptions. À l'Ouest, au bord de la Méditerranée, un monde qui a une origine, un point de départ, un "premier jour", une genèse. Très loin à l'Est, une vision circulaire, anhiérarchique et mobile, un monde qui se renouvelle en permanence à partir de lui-même.

Toutes les nuits je me retrouvais sur les longs chemins pierreux avec cette vengeance au cœur. Et toujours ces cadavres de chiens, et ce bâton dans ma paume qui cherchait l'homme qu'il devait assommer. / J'ai commencé à prendre peur.

La difficulté qui se répète devient une souffrance, les réflexions sur le problème deviennent elles-mêmes une nouvelle souffrance, les réflexions sur les réflexions sur la souffrance deviennent un problème de troisième niveau et ainsi de suite. C'est ainsi que des personnes viennent en thérapie avec le sentiment d'avenir bouché, avec une angoisse permanente, ou perçue comme telle, ayant échoué dans une ou plusieurs tentatives de suicide. Le thérapeute peut, considérant le matériau verbal qui lui est livré, prendre pour argent comptant les plaintes sur la plainte. Il peut chercher des explications plus ou moins complexes à ces plaintes de second niveau. Inversement, dès le début de la thérapie, il peut demander à la personne ce qui se passe concrètement : quels sont les faits qui sont à l'origine de la plainte première ? Ce retour au

premier degré dans l'échelle des types du discours de la personne s'avère dépathologisant et apaisant. Observer ce qui se passe et le décrire, dépoussière le fait de ses oripeaux mythiques. Le fait se défait du factice.

Il y a une donnée, cependant, dont le spectateur ne dispose pas complètement : "*j'ai commencé à prendre peur*". Je n'ai pas peur du rêve, ou, plus exactement, je n'ai pas peur dans le rêve : je commence à prendre peur de son insistance. S'il se répète, c'est qu'il est le signe de quelque chose. Et cette chose qui me fait peur, est-ce parce que je ne la connais pas ? Dans une thérapie, il serait évidemment demandé au rêveur : "de quoi avez-vous peur, précisément ?" En effet, si je rêve toutes les nuits que j'ai envie de tuer un homme et que ce rêve m'inquiète, est-ce parce que je ressens en moi une sorte d'énergie potentielle de haine qui, à force de se manifester dans mes rêves, finira bien par s'extérioriser et me conduire à l'inimaginable ? Dans ce cas, quel effet thérapeutique est à attendre de la confrontation avec ce qui fait peur, et qui n'est pas dit ?

Quelle porte m'avait ouverte mon sommeil ?

Cette sorte de question -de curiosité- qui fait s'enfoncer dans son mal, dans sa peur, serait, par d'autres systèmes théoriques, qualifiée de perverse. Ce questionnement est, pour Palo Alto, typique de recherches de solutions. Les personnes qui luttent contre un phénomène qui n'est pas sous leur contrôle sont non seulement inquiètes ou très angoissées de ne pouvoir obtenir la modification qu'elles souhaitent, mais peuvent s'épuiser dans une recherche d'explications. Pourquoi suis-je comme cela ? Quelle est la raison, quelle est l'origine, la cause de mon répétitif malheur ? Quelle malédiction ? Quelle fée mauvaise s'est donc penchée sur mon berceau ? La *porte* est ouverte à toutes les hypothèses, à tous les mythes, à toutes les inquiétudes, interrogations anxieuses, dans l'antichambre de l'angoisse.

La réponse mit deux ans pour prendre le visage d'une femme (...)
- Tu ne sais rien, affirma-t-elle de façon coupante. Tu t'appelles Svastika. Tu parcours les montagnes des songes depuis des siècles en essayant de purger ton âme. Tu voudrais te libérer de la haine.

La femme apparaît là comme la figure métaphorique du thérapeute. La reformulation du problème est la meilleure manière de faire savoir à la personne qu'elle a été entendue et comprise. Elle se fait ici avec les mots mêmes employés par Simon, où "haine" tient une place déterminante. Voilà un homme qui rêve, toutes les nuits, depuis deux ans qu'il parcourt les sentiers montagneux, la haine au cœur et l'arme à la main, qui a peur de ce rêve dont la répétition le taraude. Un jour, il se trouve face à une femme qu'il n'a jamais vue et qui lui dit "*tu voudrais te libérer de la haine*". Comment ne

pas lui accorder crédit et attention ? Voilà donc une femme thérapeute qui sait parler le langage de son client.

Apparaît aussi un autre thème qui est celui de la purgation. "*Tu parcours les montagnes des songes*" est bien la description de ce qui se produit dans le rêve de Simon. Par contre, "*tu voudrais te libérer de la haine*" n'est pas dit comme cela. À quel moment Simon a-t-il exprimé le désir de s'affranchir de la haine ? Tout se passe comme si cette femme, figure du thérapeute, avait interprété cet implicite : le rêve exprime le désir de se libérer de la haine. Le rêve serait donc l'expression d'un désir ? Qui a dit cela, déjà ? Une règle de la méthode thérapeutique de Palo Alto est de rendre, autant que possible, explicite ce qui est implicite et de vérifier toute interprétation par le thérapeute de ce qui est dit par le thérapisant. "Il me dit ceci et je pense qu'il signifie cela ; de deux choses l'une : ou bien je n'ai pas besoin de ce méta discours et je laisse cette intuition dans le tiroir des présupposés, ou bien cette supposition m'est utile et, avant d'en faire usage, je demande '*lorsque vous me dites ceci est-ce que vous voulez dire cela ou est-ce autre chose ?*' ".

Tu n'y arriveras qu'en racontant l'histoire de celui que tu combattis, l'histoire de Milarepa, le plus grand des ermites. Lorsque tu l'auras racontée cent mille fois, tu échapperas enfin ...

Nous avons ici une métaphore de la suggestion paradoxale du comportement non désiré (en l'occurrence, il s'agit d'une prescription). Tout se passe comme si, à cette femme, mystérieuse figure de thérapeute, le personnage s'était plaint de ce songe récurrent et avait souhaité que ce rêve s'arrête. Et elle lui répond : "Pour ne plus être animé de la haine pour Milarepa, il faut que tu *veuilles parler* de Milarepa. Te libérer de la haine, c'est purger ton âme ; pour purger ton âme, il faut raconter : tu te libéreras de la haine en racontant".

(...) "tu échapperas enfin au Samsara, ta migration circulaire et sans fin".

"*Migration circulaire et sans fin*" donne une image du cercle vicieux du paradoxe. Il est amusant de constater que la logique trouve une analogie dans les visions du monde orientales[228]. L'analogie ne s'arrête pas là : les inquiétudes mêmes manifestées par le Simon du jour font apparaître le Svastika de la nuit : "*si les songes se répètent au milieu de la vie éveillée*...". Cela donne à penser que, durant le jour et la vie éveillée, le songe se prolonge dans la pensée de Simon. Il pense que ce rêve revient, fond sur lui, lui fait peur, s'incruste. On peut imaginer qu'il s'efforce de lutter contre cette

[228] Nous ne sommes pas dans la science ou dans le domaine de la rationalité. Il s'agit de formes d'interprétation du monde. La métaphore n'a aucune valeur probatoire. On ne veut ici que souligner certaines convergences de pensée.

incrustation en tentant de la chasser de son esprit, en s'efforçant de ne pas y penser. On peut envisager que le soir, au coucher, il pense avec une certaine appréhension au retour du rêve, qui se produit toutes les nuits, deux années durant. Cette lutte (supposée) de l'état de veille pourrait se trouver à l'origine même de la répétition du rêve. Mais cela n'est pas dans le texte. Et cette explication ne prend appui que sur ce qui a été ajouté au texte. Nous la laisserons au rang des suppositions plausibles, à vérifier avant usage.

Nous terminerons cette rapide interprétation du texte de Schmitt sur un extrait du premier monologue de Svastika, où se construit la haine. Svastika était un berger tibétain fier, établi et riche. Un jour, la maladie décima se troupeaux et il dut trouver refuge chez son cousin qui l'accueillit avec chaleur et générosité. Ce cousin avait un fils, Milarepa.

L'enfant Milarepa s'émut très fort en apprenant nos malheurs, il nous plaignit, il nous embrassa, il voulu donner tous ses jouets à mes fils. Et lorsqu'il découvrit qu'il ne nous restait, à ma femme et à moi, qu'un seul vêtement chacun, un seul vêtement que nous ne pourrions laver qu'aux beaux jours, il pleura. En un instant, sa pitié me couvrit de poux et de haillons. Sa bonté m'abaissait. Dans ses sanglots, ce soir-là, je découvris que j'étais pauvre. C'est ce soir-là, je crois, le soir des larmes, que je sus que je le haïrais à jamais.

Le paradoxe de Svastika : la compassion de Milarepa me cloue au pilori de la honte. Je suis fier d'être berger. Je suis ruiné, momentanément, mais je compte refaire fortune. La pitié de Milarepa m'enfonce dans mon malheur et m'insulte. *Sa bonté m'abaisse*. Accepter la compassion de Milarepa, c'est accepter mon sort, me conduire à une possible résignation, m'interdire tout espoir. Reconstruire, c'est refuser la fatalité. J'ai besoin de la haine pour me reconstruire.

Cette haine accompagnera Svastika jusqu'à la mort... et au delà.

Pour conclure les courts commentaires sur cet extrait, nous conviendrons que nous nous sommes davantage servi du texte et de la situation qu'il dépeint pour illustrer certains aspects de la méthode thérapeutique, que nous ne l'avons éclairé ou lui avons apporté des éléments supplémentaires de compréhension grâce à ses instruments. Nous avons employé plusieurs fois les expressions "métaphore de la thérapie" et "figure du thérapeute", et c'est significatif. Nous voulions simplement introduire le lecteur à l'emploi possible de cet outil en prenant appui sur une œuvre de fiction.

Si nous voulions appliquer la méthode thérapeutique au cas de Simon, il nous faudrait admettre, déjà, que Simon souffre et se plaint. Or, le discours de Simon est un récit plus qu'une plainte. En quoi souffre-t-il ? La seule expression d'une possible souffrance, serait "*J'ai commencé à prendre peur*". Tout le reste n'est, au pire, qu'une préoccupation, nourrie de questions : "*D'où*

viennent les rêves ? Et pourquoi celui-là fondait-il sur moi ? ...comment ne pas croire qu'il s'agit d'une deuxième vie qu'on vit ? Quelle porte m'avait ouverte mon sommeil ?". À considérer "*J'ai commencé à prendre peur*" comme une plainte (cette peur a tout de même duré deux ans), dans quelles circonstances la peur apparaît-elle ? Je rêve des pensées haineuses et le rêve me réveille. J'y pense dans la journée - " *... le(s) songe(s) se répète(nt) au milieu de la vie éveillée*" - et cela me préoccupe. Que fait Simon pour s'empêcher d'avoir peur ? Ce n'est pas clairement exprimé. Il recherche des explications, mais peut-on aller jusqu'à dire que c'est cette recherche qui déclenche la réapparition du rêve ? Et quel serait alors le paradoxe ? Quelque chose comme "Cesse de rêver !" ? La direction thérapeutique serait alors : "pense à celui que tu veux tuer dans tes rêves, et, pour cela, raconte son histoire !"

Il resterait à expliquer comment se produit le changement de croyance de Simon, et quel éclairage peut en être donné par la modélisation dérivée de la théorie de la révision des croyances.

Nous sommes en présence d'une croyance initiale énonçable ainsi :

« "Si je suis Simon, alors je ne crois pas être quelqu'un d'autre" et "alors, je ne crois pas à la réincarnation" ».

La croyance modifiée est :

- « "Je crois à la réincarnation" et "Je m'appelle Svastika" et "Cela explique mon rêve" ».

La rectification de la croyance s'opère sous l'effet de deux groupes de messages successifs. Le premier message est celui du rêve lui-même et de sa répétition. Le second est celui de la femme. Examinons-les.

Le rêve : «Tu veux tuer quelqu'un».

> *Mais le rêve revint. D'où viennent les rêves ? Et pourquoi celui-là fondait-il sur moi ? J'ai commencé à prendre peur. D'ordinaire, les songes apparaissent puis s'effacent. Ce rêve-là s'incrustait ! Si les songes se répètent au milieu de la vie éveillée, comment ne pas croire qu'il s'agit d'une deuxième vie qu'on vit ? Quelle porte m'avait ouverte mon sommeil ?*

Propositions successives :

Si je suis Simon, alors, je ne suis pas un autre,

Si «si je suis Simon, alors, je ne suis pas quelqu'un d'autre» est vrai, alors je ne crois pas à la réincarnation.

S'il y a des rêves, alors ils viennent de quelque entité,

Si le rêve revient, alors "l'entité" me veut quelque chose,

Si "quelqu'un quelque part me veut quelque chose", alors j'ai peur.

Si mon songe se répète, alors je vis peut-être une deuxième vie,

Si le rêve s'incruste, alors il y a une deuxième vie,
Si l'incrustation est le signe d'une deuxième vie, alors, il y a une explication,
S'il y a une explication, j'aimerais la connaître.

La femme : «Tu es Svastika»

C'était une femme évasive, comme la fumée de sa cigarette, le regard perdu...
Elle faisait partie de ces êtres que l'on observe sans trop savoir pourquoi ils vous attirent.
La femme se leva et s'assit en face de moi. Elle me prit le croissant des mains et finit de le croquer. C'était fait si naturellement que je me laissai faire. Puis elle me regarda dans les yeux.

La relation :

Si cette femme est mystérieuse, alors je l'observe sans savoir pourquoi elle m'attire,
Si elle a un comportement inhabituel que je perçois comme naturel, alors il y a un mystère dans notre relation,
Si cette femme mystérieuse m'attire, alors il y a peut-être un lien avec le mystère de mon rêve,
S'il y a un lien possible entre cette femme et mon rêve, alors je suis disposé favorablement à son égard et prêt à l'entendre.

Le message est en deux temps:

- Tu es Svastika. Tu es l'oncle. Tu es l'homme par lequel tout arriva.
- Tu t'appelles Svastika. Tu parcours les montagnes des songes depuis des siècles en essayant de purger ton âme. Tu voudrais te libérer de la haine. Tu n'y arriveras qu'en racontant l'histoire de celui que tu combattis, l'histoire de Milarepa, le plus grand des ermites. Lorsque tu l'auras racontée cent mille fois, tu échapperas enfin au samsara, ta migration circulaire et sans fin.

Si je suis Simon et si elle me prend pour quelqu'un d'autre, alors elle est dérangée.
Si je rêve, alors il y a une explication,
Si le rêve et la femme ont en commun d'être mystérieux, alors ils ont peut-être autre chose en commun,
Si cette femme me propose une explication, alors elle peut mériter d'être entendue,
Si cette femme sait que je suis en proie à la haine, elle détient des connaissances me concernant,
Si « "je rêve, alors il y a une explication" et si "le rêve et la femme ont peut-être quelque chose en commun" et si "l'explication que me propose cette femme peut mériter d'être entendue" et si "cette femme détient des connaissances me concernant"», alors «je vais mener l'enquête».
Si je découvre dans une bibliothèque la confirmation de ce que m'a dit cette femme et si j'en trouve une nouvelle confirmation à l'autre bout du monde, et

sur le toit de celui-ci, alors ... alors j'ai la confirmation que je m'appelle effectivement Svastika. Mes songes veulent me dire quelque chose et cette chose me confirme ce que je crois.

De Milarepa, nous ne dirons pas plus long. Voyons comment l'analyse de l'interaction permet d'enrichir la vision d'une œuvre sur-analysée...

HAMLET
William SHAKESPEARE

La tragédie d'Hamlet a fait l'objet d'une luxuriante floraison d'analyses littéraires, dramaturgiques, historiques et psychologiques. "*Hamlet, figure de la subjectivité et source d'identifications multiples, a longtemps hanté l'imaginaire européen*" indique Jean-Michel Déprats[229]. Se sont penchés sur cette œuvre majeure Victor Hugo (chacun connaît la traduction de François-Victor), Banville, Joyce et de nombreux autres. Goethe, dans *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, fait une analyse politique et personnelle de la tragédie et conclut que Shakespeare a voulu "*dépeindre une grande action imposée à une âme qui n'est pas à la hauteur de cette action*". Nietzsche, dans *La Naissance de la tragédie*, reprend l'idée romantique d'un Hamlet comme héros dont l'intelligence paralyse l'action. Mallarmé[230] évoque "*la dualité morbide qui fait le cas d'Hamlet, oui, fou en dehors et sous la flagellation contradictoire du devoir, mais s'il fixe en dedans les yeux sur une image de soi qu'il garde intacte...*". Dover Wilson, après avoir souligné l'usurpation du trône, insiste sur "l'inceste" de Gertrude. Jean Paris émet l'hypothèse du paiement par la mort de la dette contractée lors du meurtre de Fortimbras père. Ernest Jones, dans son étude psychanalytique *Hamlet et Œdipe*, développe la thèse émise par Freud dans l'*Interprétation des rêves* : Hamlet "*ne saurait se venger d'un homme qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère, d'un homme qui a réalisé les désirs de son enfance*". Greg imagine que le spectre est une production hallucinatoire d'Hamlet. Prolongeant Greg jusqu'au paradoxe, Pierre Bayard[231] soutient que

---

[229] Shakespeare, *Hamlet*, trad. J.-M. Déprats, 2002, p.1414)
[230] *Crayonné au théâtre*, in *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1945, p.302.
[231] Bayard, *Enquête sur Hamlet*, 2002..

"Freud avait raison" puisque et le spectre et les aveux de Claudius sont des productions hallucinatoires d'Hamlet. Malgré ces nombreuses études, ou à cause d'elles, subsistent ou s'entretiennent des "énigmes" soulevées par les herméneutes. Ces énigmes résultent souvent de ce qui a été ajouté par l'interprète au texte initial de l'auteur, tiré de ses propres conjectures. Nous nous limiterons à présenter notre propre méthode et à nous y tenir.

Notre référence est l'édition bilingue de La Pléiade 2002, acte, scène et rang du vers de la version anglaise (traduction de Jean-Michel Déprats). Nous avons toutefois pris aussi appui sur la traduction d'Yves Bonnefoy[232].

Shakespeare fait apparaître le spectre à plusieurs personnages au début de la pièce et le fait se mouvoir indépendamment de la volonté des autres personnages. Il semble poser ainsi la convention théâtrale de *l'existence* du spectre, dans l'action. Décidant que le spectre est visible d'un personnage et non d'un autre, il lui attribue le choix d'apparaître à qui il veut. Le spectre apparaît sur les remparts à Marcellus et Bernardo, puis aux mêmes plus Horatio, enfin aux mêmes plus Hamlet. La scène 2 de l'acte 1 semble montrer assez clairement que ces apparitions successives n'avaient pour but que de le mettre en contact avec Hamlet, à qui il veut confier la mission de le venger. Plus loin, il apparaît à Hamlet, en présence de la Reine, sans que celle-ci puisse le voir.

Nous repérerons, dans les monologues d'Hamlet et les confidences à un *alter ego*, ce qui peut être la manifestation d'une souffrance, une plainte. Nous nous demanderons ce qui a pu créer ou réactiver le problème dans les échanges qui ont précédé et nous analyserons la communication dans ces échanges. Le confident d'Hamlet étant Horatio, l'ami de longue date digne de confiance, les passages susceptibles de se voir retenus sont les suivants : **I, 2,** 129/158 ; monologue qui suit la confrontation inaugurale de Claudius, Gertrude et Hamlet ; **I, 5**, 92/112, monologue qui suit le premier dialogue avec le spectre ; **II, 2,** 476/532, monologue qui suit la rencontre avec les comédiens; **III, 1,** 55/87 ; **III, 2**, 364/375, monologue qui suit la scène dans la scène ; **III, 3**, 73/96, monologue où il aperçoit Claudius en prière ; **IV, 4**, 31/65, monologue qui suit la scène où la détermination de Fortimbras exacerbe sa propre impuissance ; **V, 2**, 4/11, où Hamlet dit à Horatio comment sa réflexion l'empêche d'agir.

Hamlet, I, 2

Fanfare. Entrent Claudius, roi de Danemark, Gertrude, la reine, les membres du Conseil, dont Polonius, et son fils Laërte, Hamlet et d'autres.

LE ROI (1)

[232] Shakespeare, *Hamlet*, trad. Y. Bonnefoy, 1988.

Bien que la mort de notre cher frère Hamlet
Soit un souvenir encore vert, et ...

(...)

(Claudius exprime une pensée pour son cher frère défunt, justifie son mariage avec Gertrude et remercie les personnes présentes de leurs sages conseils et de leur soutien ; il traite une question diplomatique avec Norvège, donne une suite favorable à la requête de Laërte de retourner à Paris, avant de se tourner vers Hamlet. Les répliques ont été numérotées, pour faciliter l'analyse ultérieure).

(...) Saisis tes belles heures Laërte, le temps est à toi,
Et tes meilleurs talents, dépense-les à ta guise.
Mais vous, Hamlet, mon neveu et mon fils ...

HAMLET (1)

Un peu plus que neveu, moins fils que tu ne veux.

LE ROI (2)

D'où vient que les nuages planent toujours sur vous ?

HAMLET (2)

Pas tant que ça, mon seigneur, le nom de fils m'éblouit trop.

LA REINE (1)

Cher Hamlet, rejette cette couleur nocturne,
Et que ton œil regarde Danemark en ami.
Ne cherche pas toujours, les paupières baissées,
Ton noble père dans la poussière.
Tu sais que c'est commun : toute vie doit mourir,
Passer de la nature à l'éternité.

HAMLET (3)

Oui, madame, c'est commun.

LA REINE (2)

Si cela est,
Pourquoi cela te semble-t-il si particulier ?

HAMLET (4)

Semble, madame ? Non, est. Je ne connais pas "semble".
Ce n'est pas seulement mon manteau d'encre, tendre mère,
Ni les habits coutumiers d'un noir solennel,
Ni les soupirs haletants d'une respiration forcée,
Non, ni la prodigue rivière dans l'œil,
Ni la mine accablée du visage,
Ni aucune des formes, modes ou figures du chagrin
Qui peuvent me peindre au vif. En effet, elles semblent,
Car ce sont des actions qu'un homme peut jouer.
Mais j'ai ceci en moi qui passe le paraître,
Et tous ces harnachements et habits de la douleur.

LE ROI (3)

Il est doux et louable dans votre nature, Hamlet,
De rendre ces devoirs du deuil à votre père.
Mais vous devez savoir que votre père a perdu un père ;
Ce père avait perdu le sien ; et le survivant est tenu
Par filiale obligation d'observer un temps
Une tristesse funèbre. Mais persévérer
Dans une affliction obstinée est une conduite
D'un entêtement impie, c'est un chagrin peu viril,

Qui montre une volonté rebelle envers le Ciel,
Un cœur sans force, un esprit impatient,
Une intelligence ignorante et inéduquée.
Car ce qui doit être, et est, nous le savons, aussi commun
Que la plus familière expérience de nos sens,
Pourquoi nous faudrait-il, dans notre veine révolte,
Le prendre à cœur ? Voyons, c'est une faute envers le Ciel,
Une absurdité envers la raison, dont le thème commun
Est la mort des pères, et qui s'est toujours écriée
Depuis le premier cadavre jusqu'à celui qui aujourd'hui est mort :
"Il doit en être ainsi." De grâce, jetez à terre
Cette douleur impuissante, et pensez à nous
Comme à un père, car le monde doit savoir
Que vous êtes le plus proche de notre trône,
Et toute la noblesse d'amour
Que le plus tendre père porte à son fils,
Je vous l'offre. Quant à votre intention
De retourner à l'université de Wittenberg,
Elle est tout à fait contraire à notre désir,
Et nous vous supplions de vous incliner : restez
Ici pour la joie et le réconfort de notre œil,
Le premier de notre cour, notre neveu, et notre fils.

LA REINE (3)

Ne laisse pas ta mère perdre ses prières, Hamlet,
Je t'en prie, reste avec nous, ne va pas à Wittenberg.

HAMLET (5)

De mon mieux je vous obéirai, madame.

LE ROI (4)

Eh bien, voilà une aimante et courtoise réponse.
Soyez un autre nous-même en Danemark. Madame, venez,
Ce tendre et libre accord d'Hamlet
Sourit à notre cœur : en actions de grâces,
Danemark ne portera aujourd'hui aucun toast d'allégresse
Que le puissant canon n'annoncera aux nuages,
Et les rasades du roi, le ciel en redira le bruit,
Répétant le tonnerre terrestre. Venez.

Fanfare. Tous sortent sauf Hamlet.

HAMLET (6)

Oh ! si cette trop trop solide chair pouvait fondre,
Se liquéfier et se résoudre en rosée,
Ou si l'Éternel n'avait pas édicté
Sa loi contre le suicide ! Ô Dieu, Dieu !
Comme me semblent fastidieux, défraîchis, plats, et stériles
Tous les usages de ce monde !
Pouah ! oh, pouah ! C'est un jardin
Où le chiendent monte en graine ; une proliférante et grossière nature
Envahit tout. En être venu là !
Mort à peine depuis deux mois, non, pas autant, pas deux,
Un si excellent roi, qui était à celui-ci
Ce qu'Hypérion est à un satyre, si tendre pour ma mère
Qu'il ne permettait pas aux vents venus du ciel
De toucher trop rudement son visage. Ciel et terre,
Est-ce à moi de m'en souvenir ? Oh ! Elle se pendait à lui
Comme si son appétit de lui croissait
De s'en repaître, et pourtant en un mois,

N'y pensons plus : fragilité, ton nom est femme.
Un petit mois, les souliers n'étaient même pas usés
Avec lesquels elle suivait le corps de mon pauvre père,
Comme Niobé, tout en larmes, elle, oui, elle -
Ô Dieu, une bête à qui manque la faculté de raison
Aurait pleuré plus longtemps ! - se mariait à mon oncle,
Le frère de mon père, mais qui ne ressemble pas plus à mon père
Que moi à Hercule ... En un mois,
Avant même que le sel de larmes mensongères
Ait cessé d'irriter ses yeux rougis,
Elle se mariait. Ô hâte perverse, se ruer
Si prestement dans des draps incestueux !
Ce n'est pas bien, et rien n'en peut venir de bien.
Mais brise-toi, mon cœur, car je dois tenir ma langue.

Cette scène est fondamentale pour l'action dramatique, puisque, pour la première fois dans la pièce, elle met en présence ses trois protagonistes principaux, le roi, la reine et le jeune Hamlet, qui s'y confrontent sous le regard des conseillers du trône et de la cour. Le caractère public des échanges solennise ceux-ci et pèse sur leurs prises de position. La situation relative de ces trois personnages est la conséquence de la toute récente mort du roi Hamlet. Avant le décès, étaient en présence le roi, la reine, le prince (héritier), et l'oncle, frère du roi, beau-frère de la reine (et peut-être amant de celle-ci). Deux mois après le décès, la reine est restée reine, le prince est resté prince et l'oncle est devenu roi. Comment cela s'est-il fait ? Danemark est une monarchie élective. On peut imaginer, car ce point n'est pas indiqué dans la pièce, qu'entre le décès et l'élection la régence a été confiée à Claudius. Hamlet poursuivait ses études à l'université allemande de Wittenberg. Lorsqu'il en revient, c'est pour assister aux funérailles de son père, puis aux hâtives épousailles du régent et de la reine Gertrude, "*impériale cohéritière*" du trône. Selon certains analystes, Claudius aurait trouvé dans cette union un atout en faveur de son élection, d'où l'urgence. Cependant, les conditions dans lesquelles Claudius est monté sur le trône ne sont pas claires pour tous les commentateurs. Le fils du roi, le jeune Hamlet lui reprochera (**V, 1,** 64) d'avoir "*bondi entre l'élection et mes espoirs*", ce qui peut laisser à penser que l'élection n'a pas eu lieu. Nous ne connaissons pas les critères d'éligibilité. Il y a une controverse sur l'âge supposé d'Hamlet, environ 17/18 ans d'après son comportement et sa condition estudiantine, 30 ans, d'après les déclarations du Clown, **V,1**. Nous ne savons pas si Hamlet est en âge d'être élu et s'il a été dépossédé de ses droits. Tout ceci relève d'une analyse politique de la pièce, et les analyses se partagent entre le politique et le personnel. Ces dernières, qui s'attachent aux relations personnelles entre les personnages observent que, devenu roi, Claudius prétend s'adresser à Hamlet comme à un fils "*vous, Hamlet, notre neveu et notre fils*" (**I, 2**, 64), ce que Hamlet refuse. Sous-tend la séquence l'acceptation

ou le refus par chaque membre de la triade de la nouvelle situation et des rôles et places qui en résultent. Hamlet refuse les propositions de relation de Claudius, que ses raisons de son refus soient d'ordre politique ou privé. Pour Hamlet, Gertrude était la mère aimée et aimante, l'épouse de feu son père, et la reine. Sa nouvelle situation est peu différente. Elle reste la mère aimée et aimante. Elle reste la reine. Il lui est reproché par Hamlet de n'avoir pas été fidèle à son défunt époux, en se remariant (trop tôt) avec son ex-beau-frère. Gertrude est pour Claudius son ancienne belle-sœur. N'était-elle que cela pour devenir sa femme après moins de deux mois de viduité ? On peut penser que non si l'on en croit le spectre (**I, 5**, 42) désignant Claudius comme "*bête incestueuse, adultère*". Il n'y a pas d'adultère après la mort de l'un des époux. Claudius, réciproquement, est devenu, pour Gertrude, son ex-beau-frère, son époux, le beau-père de son fils et le roi. Hamlet, neveu et fils est pour tous les participants "Monseigneur", le prince, premier successeur potentiel du roi.

Notre propos, donc, est de montrer ce qui, dans l'interaction entre ces trois personnages, peut déterminer la réaction d'Hamlet. Lorsque roi, reine et cour se retirent, Hamlet reste seul et exprime le souhait de mourir. Si quelque désir de suicide est l'expression d'une perception momentanée du caractère insupportable de la vie, l'*activation* de ce désir est provoquée par un événement. Nous pensons qu'il s'est passé dans la scène qui en a précédé l'expression, quelque chose qui a provoqué ce désir et qui est à mettre à jour. Le postulat communicatif nous dit que l'étude de la relation entre les personnages nous y aidera.

Les échanges entre le roi, la reine et Hamlet comprennent trois temps : le roi et Hamlet ; la reine et Hamlet ; le couple royal et Hamlet, lesquels forment deux dyades et une triade. Dans la dyade Claudius - Hamlet, s'échangent quatre répliques. Une tentative d'injonction du roi est interrompue et refusée par Hamlet qui, par là, adopte une position symétrique. Par la question qui suit, le roi prend une position inférieure ; un nouveau refus d'Hamlet donne à cette transaction question-réponse un caractère complémentaire, Hamlet occupant la position haute (un tableau récapitulatif de l'analyse détaillée figure en fin de sous-chapitre). Si, malgré leur faible nombre, les échanges entre l'oncle et le neveu étaient représentatifs de la relation, la dyade pourrait être considérée comme fluctuante. Le caractère instable de la relation est sans doute (nous ne savons pas ce qu'elle était avant le décès du vieux Hamlet) la conséquence (*i*) de la situation nouvelle créée par les changements de rôles et statuts respectifs, (*ii*) des stratégies développées par les protagonistes pour y prendre une nouvelle place, et, dans ce contexte, (*iii*) de la stratégie adoptée par Hamlet pour tenter de refuser une situation inacceptable à ses yeux. Hamlet, qui ne peut s'opposer

publiquement au roi de façon trop manifeste, a pris le parti de se montrer insaisissable. Les critiques et analystes de la pièce ont souligné la multitude de signes contradictoires qu'émet Hamlet tout au long de la tragédie et y ont vu un mystère de plus. Ce mystère se dissipe si l'on considère la multitude elle-même comme un signe. La multitude est constitutive de la stratégie de communication par lui adoptée. Être insaisissable est le but, la multiplicité des messages et leur caractère désordonné, le moyen. Pour cela, il s'exprime de manière allusive, métaphorique ou elliptique et apparemment dénuée de sens. Cela lui permet d'esquiver les contraintes auxquelles on veut le soumettre, tout au moins jusqu'à un certain point - il ne pourra pas refuser de ne pas retourner à Wittenberg. À terme, dans le développement de l'action, sa stratégie va s'avérer fructueuse, car elle lui permettra de prendre progressivement l'ascendant sur son rival. Cette thèse affirmée d'un Hamlet lucide, volontaire et fin stratège sera argumentée de manière détaillée, plus loin.

Dans la scène **II, 2** et dans la dyade Gertrude-Hamlet s'échangent successivement : une injonction de la reine, acceptée, puis une question de la reine et la réponse négative d'Hamlet ; suivent deux injonctions successives du roi et de la reine, leur acceptation par Hamlet, puis une injonction du roi. Les répliques, leur forme et les scores sont résumés dans le tableau figurant ci-après. La dyade Gertrude-Hamlet serait de type fluctuant, si cet échange en était représentatif. En fait, la scène la plus représentative de la relation dans la dyade Hamlet-Gertrude est **III, 4**. La relation y apparaît comme fluide, où alternent symétries et complémentarités. Dans ces dernières, Hamlet est en position haute. Apparaissent aussi quelques concurrences symétriques pour la position inférieure.

Dans la tragédie, le nombre de scènes où se produisent des échanges entre le jeune Hamlet et Claudius est limité à cinq : la présente et **III, 2**, 88 à 91 ; **III, 2,** 214 à 229 ; **IV, 3**, 16 à 49 ; **V, 2**, 195, 256 à 259. Ceci a permis une rapide analyse de l'évolution de la relation, qui figure plus loin. La dyade passe par les types alternés de symétrie stable et de complémentarité stable où Hamlet est en position supérieure. À partir de **III, 2**, Hamlet est conforté dans sa détermination à tenir tête au roi par sa rencontre avec le spectre de son père, les révélations qu'il lui fait et par la mission dont il le charge. Lui a été ainsi assignée par la plus haute autorité après Dieu dans son échelle de valeurs, une place relative supérieure à celle du roi, lequel est désigné comme assassin et imposteur. Hamlet est donc fondé à s'opposer symétriquement au roi jusqu'à prendre progressivement l'ascendant sur lui dans l'échange.

Cependant, cette mission, si elle présente l'avantage de renforcer la

position d'Hamlet dans les échanges verbaux, a l'inconvénient de *devoir* être remplie. Or Hamlet ne peut exécuter l'ordre de son père. Une seule fois, dans la pièce, seront réunies les conditions favorables à l'exécution de Claudius, lorsqu'il trouvera celui-ci seul en prières, **III, 3**. Il se dira prêt à agir, puis se dérobera. D'une manière générale, dans la pièce, il multiplie les séquences de quatre temps consistant à : d'abord se préparer à remplir sa mission, puis trouver une raison de différer, ensuite y renoncer, et enfin se reprocher sa lâcheté. En cela, il reproduit une conduite d'évitement typique. Nous pensons qu'il a *peur* de l'accomplir. Autre manifestation de cette conduite : il est saisi de l'envie de se suicider mais craint de le faire et justifie sa dérobade par l'interdiction divine pour un chrétien de mettre fin à ses jours. Cela fait écho : je ne tue pas Claudius parce que, surpris par la mort en prières, il irait en Paradis ; je ne me tue pas parce que j'irais en enfer. Les conduites d'évitement d'Hamlet semblent destinées à lui permettre de se soustraire à la punition.

Quand cela s'avérera nécessaire, pour se dérober, Hamlet jouera délibérément le fou. C'est ainsi qu'il attribuera à sa propre folie le meurtre de Polonius qu'il a commis (**IV, 3**) et qu'il demandera le pardon de Laërte, pour s'excuser du tort qu'il lui a causé, en ces termes : "*ce que j'ai fait (...) je le déclare ici folie*" (**V,2**, 196/204). Remarquer en passant le joli paradoxe : "je suis fou et donc vous ne pouvez pas me considérer comme responsable de mes actes". Est-ce folie pour un fou de se déclarer lui-même fou ? Quand ce qu'il dit peut donc être considéré comme raisonnable ? Si je suis fou, alors je suis insaisissable et les autres ne savent même pas à quel moment ils sont dans le paradoxe, pour peu qu'ils aient besoin de trouver quelque fiabilité à mes dires.

Si nous regardons plus en détail le contenu des échanges de **II, 2**, la première passe d'armes entre Claudius et Hamlet se traduit par la victoire de ce dernier. Le jeu de mots du traducteur, "*neveu*" "*moins fils que tu ne veux*", fait écho à "kin" et "kind" de Shakespeare. Par là, Hamlet manifeste indirectement son refus d'accepter Claudius comme substitut de père. Le rapport de place et la présence des courtisans conduisent le jeune prince à la prudence. Pour quelques interprètes, cette réplique est un aparté. Hamlet a perdu son père. Il s'agit pour lui d'en faire son deuil. Accepter, refuser, se résigner à l'idée de cette mort n'est pas neutre. Le roi est mort et cela a pour conséquences des modifications sociales : changements des rapports de places des personnages. Pour Hamlet, le deuil du père est prisonnier de ces positions. Claudius est devenu, ce que Hamlet n'accepte pas malgré les injonctions et invitations en ce sens, l'oncle et beau-père dont il serait le fils adoptif, le mari de sa mère, celui qui partage sa couche, et le roi. Donc, le

deuil s'accompagne de l'acceptation de cette redistribution des rôles. D'où l'intérêt pour Hamlet, ce dont il peut être plus ou moins conscient, de se montrer inconsolable. L'autre enjeu est plus personnel : il perçoit Claudius comme un usurpateur dans le lit de sa mère. Il s'agit là d'un inconvénient majeur à l'acceptation du changement. Cela nous conduit à examiner la situation d'Hamlet comme un conflit psychologique.

Un thérapeute recevant un patient nommé Hamlet entendrait comme une demande d'aide le monologue de la fin de la scène **I, 2**. Pour lui, la personne qui se plaint, qui souffre et à qui la situation présente est insupportable au point qu'elle voudrait mourir est Hamlet. La souffrance prend cette expression : le cours du monde lui semble épuisant, vicié et stérile. Le monde lui fait horreur. Il est à ce point horrifié qu'il en finirait avec la vie si cela n'était interdit par l'Éternel.

De qui se plaint-il ? Il aurait tout lieu de se plaindre de Claudius. Avant la mort du roi Hamlet, Claudius était l'oncle, frère du roi et *a priori* d'un rang inférieur à celui du prince héritier, même si la monarchie est élective. Claudius s'est dépêché d'épouser Gertrude pour avoir un argument de plus en faveur de son élection au trône de Danemark. Depuis, il est devenu le beau-père d'Hamlet et le roi. Hamlet a manifesté son refus de reconnaître Claudius à sa nouvelle place. Mais quelle est pour Hamlet cette place contestée ? Est-elle sociale ou affective ? Dans la scène qui précède le monologue nous voyons l'affrontement et nous n'en connaissons pas les raisons. Ces raisons, l'auteur nous les livre dans le monologue, dont c'est la fonction, dans toute convention dramaturgique. Dans le monologue, Hamlet se plaint-il de Claudius ? En aucune manière. C'est de sa mère qu'il se plaint.

Sa mère, dit-il, n'a pas respecté la durée du deuil : "*en un mois, avant même que le sel de ses larmes mensongères ait cessé d'irriter ses yeux rougis, elle se mariait*". Sa mère n'est pas affectée sincèrement de la mort de son époux, ses "*larmes* (sont) *mensongères*". Sa mère n'a pas conservé le souvenir de son époux : "*est-ce à moi de m'en souvenir ?*". Sa mère est infidèle à son défunt mari : "*Fragilité, ton nom est femme*". Femme ? C'est donc la femme qu'il considère ici chez sa mère. *La don'e mobile*. Sa mère excite sa jalousie : elle a perdu "*l'appétit de lui* (le défunt roi) *qui croissait de s'en repaître*". Cette expression "se repaître de l'appétit de lui" pour désigner les élans amoureux de sa mère envers son défunt père peut être interprétée comme une manifestation de jalousie. Sa mère a choisi Claudius plutôt que lui pour succéder au vieux Hamlet dans son cœur. Et pourtant "*le frère de mon père ne ressemble pas plus à mon père que* <u>*moi*</u> *à Hercule*" ? (nous soulignons). Qu'a-t-il de plus que moi, peut-il se demander ? Pourquoi lui et pas moi ? Hamlet serait-il amoureux de sa mère ? Ce qui lui était interdit

-interdit accepté bon gré mal gré du vivant de son père- lui serait maintenant refusé ? À la mort de celui-ci, la barrière de l'inceste a, pour lui, été franchie par Gertrude et Claudius. Son attirance supposée pour sa mère lui rendrait ce franchissement d'autant plus inacceptable. "*Ô hâte perverse, se ruer si prestement dans des draps incestueux !*" Or, il n'y a aucun inceste, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, rappelons-le, nul lien de sang ne nouant Claudius et Gertrude. Cependant, nous devons prendre acte de ce que nous dit le supposé patient de cette thérapie imaginaire : "Ma mère est infidèle à mon père et à moi".

Que fait-il pour tenter de résoudre son problème ou d'apaiser un peu les choses ? Il s'enjoint de ne pas y penser : "n'y pensons plus". Nous reconnaissons ici le paradoxe de l'évitement : comment puis-je me dire d'éviter d'**y** penser sans en réactiver le souvenir. Le "n'**y** pensons plus" est aussitôt suivi de "*: fragilité, ton nom est femme. Un petit mois, les souliers n'étaient même pas usés*", etc. À peine l'injonction est-elle prononcée que le souvenir qu'elle veut chasser se présente à nouveau à l'esprit. Faut-il s'en étonner, puisque l'injonction même contient, évoque et réactive ce qu'elle prétend chasser. Nous sommes en présence de ce qui, pour la méthode thérapeutique que nous étudions, est un système problématique mû par le paradoxe. Ce système serait incomplètement décrit s'il ne prenait en compte la boucle de rétroaction externe. La composition de cette boucle nous sera donnée par l'examen de l'échange entre Gertrude et son fils.

- La Reine (1) : *Cher Hamlet, sois moins triste ! Aime ton beau-père ! Tu es triste parce que tu n'as pas accepté la mort de ton père comme une chose naturelle. La mort est chose commune.*

Après lui avoir rappelé qu'il lui est cher, la Reine adresse à Hamlet deux injonctions paradoxales, "sois heureux !" et "efforce-toi d'aimer !", toutes deux du type "sois spontané". En outre, elle propose à son fils une explication de son état : tu ne manifestes pas d'amour à ton beau-père parce que tu es malheureux ; tu n'es pas heureux parce que tu portes le deuil de ton père ; tu n'as pas accepté cette mort comme quelque chose de naturel. Implicitement : lorsque tu auras accepté cette idée commune que toute vie a une fin, tu auras fait le deuil de ton père et pourras, enfin, aimer ton beau-père. Si tu ne l'aimes pas, c'est parce que tu ne réagis pas normalement. La situation est telle qu'il est impossible à Hamlet et de rejeter les injonctions et de métacommuniquer. Un paradoxe pragmatique est en train de se construire, sur la base de "ou tu aimes ton beau-père ou tu es anormal". Les trois conditions sont réunies : l'injonction paradoxale, l'impossibilité de métacommuniquer et le caractère vital de la relation.

- Hamlet (3) : *j'accepte l'idée de la mort*.

Hamlet ne relève pas les injonctions. S'il lui a paru possible de rejeter son beau-père, il croit ne pas pouvoir s'opposer à sa mère, dans ces circonstances. Il marque cependant la subtile différence entre l'acceptation de la mort et celle de l'idée de la mort, ce qui témoigne de son habileté à jouer avec les niveaux de la langue.

- La Reine (2) : *Si tu acceptes, pourquoi cela te semble-t-il particulier ?*

La Reine tente de pousser son avantage. La raison conduit à l'acceptation de l'idée de la mort et cette dernière à accepter d'aimer son beau-père. Le rejet de son beau-père est encore implicitement présenté comme un signe d'anormalité : si te semble anormale une chose normale, alors, tu n'es pas dans ton état normal. Observons une note de l'édition Gallimard, p. 1458, "*la reine traite(r) obligeamment la discourtoisie d'Hamlet comme l'expression de sa mélancolie*". Cette obligeance incline doucement le fils dans un glissement de la révolte vers la maladie.

- Hamlet (4) : *Je ne simule pas le chagrin*.

Hamlet prend appui sur la proximité de "sembler" et "simuler", pour échapper au piège.

- Le Roi (3) : *Votre chagrin est louable, Hamlet. Persévérer dans l'affliction est critiquable. Considérez-moi comme un père. Vous n'irez pas à Wittenberg*.

- La Reine (3) : *Je t'en prie, reste avec nous, ne va pas à Wittenberg*.

La Reine associe l'ordre à la prière : "je te demande de rester ici et si tu restes, tu es *avec* nous, donc tu nous aimes". Au début de la même scène, Shakespeare a fort habilement placé un échange entre Laërte et le roi, auquel a assisté Hamlet : Laërte a demandé au roi la permission de se rendre à Paris, ce qui lui a été accordé. Hamlet sait qu'il ne peut se rendre à Wittenberg sans l'accord de son souverain. Mais sa mère, avec "je t'en prie, reste avec nous, ne va pas à Wittenberg" établit le lien "ne pas aller à Wittenberg" = "rester avec nous" = implicitement, "accepter la nouvelle situation sous tous ses aspects".

- Hamlet : *Madame, je vous obéirai de mon mieux*.

Fidèle à sa stratégie, Hamlet affecte de n'obéir ostensiblement qu'aux seules injonctions de sa mère. Ne pouvant refuser l'ordre du roi, il promet à sa mère seulement de faire de son mieux pour "rester". "Madame" est employé par Hamlet en public. Il n'emploie "mère" qu'en privé, et seulement lorsqu'il se sent proche d'elle (**III, 3**).

- Le Roi : *ta réponse, tendre et libre, me convient. Sois un autre nous même en Danemark*.

Le "tendre et libre" lancé à Hamlet dans la situation intenable qui est la sienne est un coup de poignard dans le dos.

Récapitulons ce que nous savons :

• L'analyse de la *relation* dans la scène **I, 2** montre comment Hamlet tente de s'affronter à Claudius et comment évolue cet affrontement à partir des places que chacun tente de prendre : d'un côté, le roi, substitut de père et d'époux de la mère, de l'autre, le rival malheureux. Elle montre aussi comment Hamlet accepte les injonctions de sa mère.

• L'analyse du *contenu* met en évidence (ce n'est pas une découverte) les sentiments de Hamlet pour sa mère.

• L'analyse des *processus* montre la double boucle du paradoxe pragmatique dans lequel Hamlet est pris. La première boucle est celle de l'injonction qu'il s'adresse à lui-même, du type "évite de penser à ce que tu crains", et qui se déclinera par divers contenus : "évite de penser à la trahison de ta mère" et, plus tard, "évite de réaliser la mission que t'a confiée ton père", "prends des chemins détournés pour faire aboutir ta cause", "espère de Claudius qu'il va confesser spontanément son crime", etc. La deuxième boucle est celle de l'injonction de sa mère, "puisque tu m'aimes, aime l'homme que j'aime et accepte-le", assortie de "si tu n'admets pas cela, c'est que tu es anormal ou malade", qui s'énonce dans le double lien.

Une troisième boucle s'y ajoute, qui représente l'interaction avec son père, comme nous allons le voir.

Hamlet, I, 5, 92/112

(...)

LE SPECTRE

Ne me plains pas, mais prête une oreille attentive
À ce que je vais révéler

(...)

Adieu, adieu, adieu. Souviens-toi de moi.

HAMLET

Ô vous cohortes du Ciel ! Ô terre ! Quoi d'autre ?
Y ajouterai-je l'enfer ? Horreur ! Calme, calme mon cœur,
Et vous, mes muscles, ne vieillissez pas d'un coup,
Mais soutenez-moi promptement ! Me souvenir de toi ?
Oui, pauvre spectre, aussi longtemps que ma mémoire siégera
Dans ce globe détraqué. Me souvenir de toi,
Oui, des tables de ma mémoire,
J'effacerai toute réminiscence futile et triviale,

(...)

Ô très pernicieuse femme !
Ô traître,traître,traître,souriant et damné !
Mes carnets, il est bon que j'y note
Qu'on peut sourire, et sourire, et sourire, et être un traître.
Du moins, j'en suis sûr, cela se peut au Danemark.
Voilà, mon oncle, vous êtes là. À présent ma devise,
Ce sera : «Adieu, adieu, souviens-toi de moi.»
Je l'ai juré.

Dans ce monologue, Hamlet dépeint ainsi sa souffrance : il est frappé

d'horreur, son cœur bat très vite, il reste sans force, ses jambes se dérobent sous lui. Le spectre de son père lui a appris qu'il a été assassiné par Claudius et lui demande de le venger. Il se dit, à propos de cet échange, "*Je me souviendrai : ma devise sera 'Adieu, souviens-toi de moi'* ". Aussitôt, il s'enjoint d'oublier tout ce qui n'est pas le souvenir de son père.

On ne peut qu'être surpris de la résolution d'Hamlet. Son père vient de lui révéler le meurtre dont il a été victime et demande vengeance, et lui ne se dit rien d'autre que "je dois me souvenir de mon père et le noter dans mes carnets". Il ne s'invite pas à agir, mais seulement à chasser de sa mémoire tout ce qui n'est pas le souvenir de son père. Il ne se dit pas "je vais tuer Claudius, mais seulement "*mes carnets, il est bon que j'y note qu'on peut sourire et sourire et sourire et être un traître*. (...) *Voilà, mon oncle, vous êtes là"*. Cette manière de substituer un écrit et une pensée à une action est un détournement inconscient de son devoir. Deux questions : pourquoi le fait-il et comment s'y prend-il ?

Nous le verrons peut-être en examinant le discours du spectre, à l'amont du passage cité, en nous demandant dans quelle mesure la structure même du discours n'est pas inductrice d'hésitations. Livrons-nous à une comparaison. Après tout, nous sommes, avec Hamlet, dans le genre "tragédie de la vengeance", qui a fleuri en Europe aux XVIe et XVIIe. Parmi celles-ci, Le Cid tient une place importante et a fait l'objet d'un grand nombre de versions, inspirées de *L'Enfance du Cid* de Guilhem de Castro. Chez Corneille, avocat avant d'être dramaturge, on le sait, Rodrigue marque un temps de réflexion dans les stances, **I, 6**, avant de décider d'accomplir son devoir. Le dilemme se résout logiquement : que faire, venger un père ou perdre une maîtresse, choisir l'honneur ou l'amour ? Dans les deux cas, je perds mon amour : en me vengeant j'attire sa haine et, en ne me vengeant pas, son mépris. Il ne me reste qu'à mourir de tristesse sans offenser Chimène. Cependant, si l'amour est perdu, je peux sauver au moins l'honneur. À mourir pour mourir, je rendrai mon sang pur en sauvant mon honneur. Donc, courons à la vengeance. À aucun moment, Rodrigue n'est saisi par la peur de mourir. Cela lui permet d'agir en homme "tel qu'il devrait être", rationnel, logique et en proie aux seules passions nobles. Chez Hamlet, par contre, il n'y a que le doute, les hésitations, les revirements, les atermoiements, le désarroi et la culpabilité. Mettons cela en lien avec les discours des pères.

Don Diègue : "*Rodrigue, as-tu du cœur ?*" claque comme un défi auquel le fils réagit fièrement "*tout autre que mon père...*". Aussitôt, Don Diègue conforte la position de son fils de "*agréable colère*", "*digne ressentiment*", "*je reconnais mon sang*", "*ma jeunesse revit*", sur quoi prend appui son injonction "*viens mon fils, viens mon sang, viens réparer ma honte. Viens me venger*".

Lui ayant annoncé qui est l'offenseur, et sentant son fils vaciller, il enchaîne les injonctions : "*ne réplique point*", "*venge-moi, venge-toi*", "*montre-toi digne fils*", "*va*".

De son côté, le spectre : "*Écoute, écoute, oh ! écoute !*" résonne autant comme une supplication qu'un ordre ; "*Si tu as jamais aimé ton tendre père*..." présupposant implicitement que son fils pourrait ne pas l'avoir aimé. Hamlet répond : "*Ô Dieu !*" (*O God !*), dont le sens n'est pas évident : est-ce une protestation d'amour ? Est-ce "père, comment peux-tu penser cela de moi" ? Est-ce "mon Dieu, c'est terrible : mon père doute de moi" ? Plus loin, le spectre : "*Venge son meurtre infâme et contre nature*". Là, l'injonction est sans détour. Hamlet répond : "*Hâte-toi de m'instruire, que d'une aile aussi vive que la <u>méditation</u> ou les pensées d'amour, je <u>puisse</u> voler à ma vengeance*" (traduction de Déprats ; nous soulignons). Cette réplique d'Hamlet appelle deux commentaires. "Méditation" fait l'objet d'une note d'Yves Bonnefoy[233] qui emploie le terme "intuition" pour traduire l'anglais "méditation". Ici, nous pencherions pour l'idée de Nietzsche, déjà cité, d'une paralysie de l'action par l'intelligence, ou, plus précisément, pour une substitution de la pensée à l'action. La pensée va plus vite que l'action. La réalisation en pensée semble permettre l'économie de la réalisation effective. Il est frappant de constater qu'Hamlet interpose toujours une pensée, une réflexion, une méditation entre le désir d'une action et sa réalisation. Cette méditation apparaît comme un ralentisseur, un détour de la pensée permettant de différer, de surseoir. En cela, le choix sémantique de Shakespeare, dans son génie, est frappant. Les seuls moments où Hamlet agit rapidement sont soit ceux où il ne court aucun risque, soit ceux où l'urgence et le danger sont tels qu'il n'a pas le temps de la réflexion. "Puisse" : observons la différence entre "hâte-toi de m'instruire, que je vole à ma vengeance" et "hâte-toi de m'instruire, que je puisse voler à ma vengeance". Quelle est cette implicite impuissance qui pourrait s'opposer à ce qu'il vole à sa vengeance ? Dans quoi est-il ligoté ? Cela fait penser au "*Speak, I am bond to hear*", "*Parle, je me dois de t'écouter*" (Déprats). Pourquoi Hamlet, ou Shakespeare, préfère-t-il "*Parle, il est de mon devoir de t'écouter*" au plus direct, "Parle, *je t'écoute*" ? Toujours un obstacle entre le désir de l'action et sa réalisation, ici un devoir. Mais revenons au spectre : "*tu serais plus indolent que l'herbe grasse qui prend nonchalamment racine aux berges du Léthé, si tu ne frémissais pas à ceci*". Plus loin, après avoir décrit le meurtre, "*Si la nature parle en toi*, ...". Le spectre émaille ses injonctions de présuppositions que l'action dont il semble souhaiter la réalisation pourrait être hors de portée de

---

[233] "*L'intuition. Le mot anglais est méditation. Mais on voit mal comment la "méditation" pourrait être une image de la rapidité. Je suppose qu'il s'agit de la pensée conçue comme prise de possession directe et immédiate de la vérité*" note 13, op. cit. p. 198

celui à qui il l'a confiée.

Hamlet a donc d'un côté une mère compatissante, prête à lui passer ses manquements en les attribuant à sa faiblesse d'esprit et, d'un autre, un père fantastique, terrible, qui lui demande de réaliser des actions importantes en évoquant la possibilité pour lui d'échouer. Si je révèle à mon fils quelque action horrible conduite contre moi, est-ce pour le frapper d'horreur ou pour le conduire à réagir ? Si je veux qu'il agisse, comment choisis-je les mots pour le dire ? La réussite d'une éducation est-elle autre que celle de la prophétie des éducateurs ?

Hamlet, II, 2

Oui, oui. Dieu vous garde. Maintenant je suis seul.
Oh ! Quel coquin et quel vil esclave je suis !
N'est-il pas monstrueux que ce comédien, là,
Dans une pure fiction, un rêve de passion,
Ait pu si bien plier son âme à sa pensée
Que par ce travail tout son visage a blêmi,
Des larmes dans les yeux, un aspect égaré,
La voix brisée, et tout son être
Se modelant sur sa pensée ? Et tout cela pour rien,
Pour Hécube.
Que lui est donc Hécube, ou qu'est-il pour Hécube,
Qu'il puisse pleurer sur elle ? Que ferait-il
S'il avait le motif et les raisons de souffrir
Que j'ai, moi ? Il inonderait le plateau de larmes,
(...) Or moi,
Canaille engourdie pétrie de boue, je languis
Comme un Jean de la Lune, insensible à ma cause,
Et ne dis rien. Non, pas même pour un roi
Dont un complot damné a détruit
La personne et la précieuse vie. Suis-je un couard ?
Qui me traite de scélérat, me fend le crâne,
M'arrache la barbe et me la souffle au visage,
Me tord le nez et me fourre mes mensonges dans la gorge
Jusqu'au fond des poumons ? Qui m'inflige cela ?
Ah ! Sangdieu, je l'accepte ; car il faut bien
Que j'aie un foie de pigeon et que je manque du fiel
Qui rend l'injure amère, sinon
J'aurais déjà gorgé tous les vautours de l'air
Des tripes de ce serf. Sanglant, obscène scélérat !
Scélérat sans pitié, traître, lubrique, monstrueux !
Oh ! Vengeance !
Mais quel âne je suis ? Et qu'il est admirable
Que moi, le fils d'un très cher père assassiné,
Porté à me venger par le ciel et la terre,
Telle une putain je déballe mon cœur avec des mots,
Et m'abîme à jurer comme une vraie grue,
Une souillon ! Pouah ! Horreur !
A l'oeuvre, mon cerveau. Hum, j'ai entendu dire (...)

Ici, Hamlet se plaint principalement de lui-même et de sa conduite hésitante, contradictoire, face à une mission terrifiante, dont il cherche confirmation. Ce qui constitue le conflit principal de la pièce va bien au delà,

jusqu'à l'impossibilité pour lui d'accomplir sa mission, l'antagonisme permanent entre le désir de faire ce que le devoir lui impose et cet inexplicable blocage à la réalisation. Il se traite lui-même de canaille engourdie pétrie de boue. Même si son oncle est perçu comme un scélérat, un assassin et un traître, indigne d'être un roi, cela ne fait problème chez lui que dans la mesure où lui-même n'arrive pas à venger son père et assouvir sa haine. Hamlet se traite de coquin et de vil esclave, qui languit, qui reste insensible à sa cause et ne dit rien. Se comparant au comédien qui a pu "*si bien plier son âme à sa pensée*", il l'envie. Suis-je un couard, se demande-t-il ? Qui me malmène et m'injurie, j'accepte. "*J'ai un foie de pigeon. Je me plains, telle une putain !*" "*Ainsi la conscience fait de nous des lâches. Je ne suis pas un homme : oubli bestial, lâche scrupule, pensée qui n'a qu'un quart de sagesse et trois de couardise*". "*Je ne sais pas pourquoi je vis pour dire encore : 'Cette chose est à faire' "*. Sa souffrance est grande, il ne supporte plus la vie, le monde lui fait horreur. Il ne se supporte plus, tant il a honte de lui. Pour tenter d'améliorer les choses, il met son cerveau à l'œuvre. Il décide de faire jouer par des comédiens quelque chose qui ressemble au meurtre de son père. Il observera les traits de Claudius. "*S'il tressaille, je sais ma route. L'esprit que j'ai vu est peut-être un diable qui profite de ma mélancolie. Le théâtre sera la chose où je prendrai la conscience du roi*".

Le processus de pensées d'Hamlet est constant : déplorer son inaction ; s'enjoindre d'agir ; se préparer ; douter, faire apparaître un obstacle (ici le spectre comme possible diable trompeur) ; opter pour une solution d'attente. Dans l'ensemble, il met tout en œuvre pour différer l'action. Il est à remarquer que Shakespeare fait usage de la scène dans la scène pour prolonger la procrastination d'Hamlet et ce, à trois reprises : le récit d'Énée, **II, 2**, le mime et le meurtre de Gonzague, **III, 2**.

Récit d'Énée à Didon. La scène **II, 2** est celle des retrouvailles d'Hamlet avec ses amis comédiens. Tout de suite après leur avoir adressé de chaleureuses paroles de bienvenue, le prince demande "*allez, donne-nous un avant-goût de ton art, vite, une tirade passionnée*" et précise "*... tirade que j'aimais particulièrement, le récit d'Énée à Didon, et dans ce passage, le moment où il parle du meurtre de Priam*". Cette tirade décrit un Pyrrhus, barbouillé du sang de ses victimes, "*rôti par la fureur et par le feu*", et qui traque le vieux Priam. Pyrrhus trouve le vieux Priam, se jette sur lui et "... *de rage le manque*". Là, Priam est au sol Pyrrhus lève son épée et suspend son acte, comme paralysé "*... et comme neutre entre son vouloir et son acte il ne fait rien*". Puis, "*... après cette pause de Pyrrhus, la vengeance éveillée le remet à l'ouvrage*". Cet arrêt, cette suspension de Pyrrhus dans l'exécution de sa tâche nous semble une évocation de la difficulté d'Hamlet. Cette tirade,

Hamlet dit l'aimer particulièrement. On comprend pourquoi, lorsque l'on voit Pyrrhus reprendre sa sinistre besogne : Hamlet se trouve dans la position du petit enfant qui entend se réaliser dans un conte, par le héros qui le personnifie ou auquel il s'identifie, ce qu'il est momentanément incapable d'accomplir. Intention n'est pas action. Pensée n'est pas action. C'est le drame d'Hamlet. Voyons un extrait de la poétique traduction de Bonnefoy :

Pyrrhus frappe Priam et dans sa rage
Le manque ; mais le vent de son glaive féroce
Fait choir le pauvre ancêtre. Ah, il semble alors
Que l'insensible Ilion ait ressenti le coup.
Sa cime embrasée coule et, d'un affreux fracas,
Surprend l'oreille de Pyrrhus : et cette épée,
Qui allait retomber sur la tête blanche
Du vénéré Priam, reste suspendue.
Telle une image peinte est Pyrrhus, immobile.
Il semble indifférent à ce qu'il voulait,
Il ne fait rien ;
Mais comme avant l'orage le silence
Emplit le ciel, ... ainsi Pyrrhus s'éveille, etc.

Comparons avec la traduction de Déprats :

. Voyez, là, son épée,
Qui allait s'abattre sur la tête laiteuse
Du vénéré Priam, semble figée dans l'air
Tel un tyran sur un tableau, Pyrrhus est immobile,
Et comme neutre entre son vouloir et son acte
Il ne fait rien.
Mais de même ...

"*Indifférent à ce qu'il voulait*", "*comme neutre entre son vouloir et son acte*", telles sont les caractéristiques du comportement d'Hamlet.

L'emploi que fait Hamlet de la tirade elle-même est typique. Lorsque le premier comédien lui demande quelle tirade il veut entendre, Hamlet en entame lui-même la déclamation "*commencez à ces vers, attendez, attendez : 'Le farouche Pyrrhus, (...) les yeux pareils à des rubis, l'infernal Pyrrhus traque le vieux Priam'. Continuez, vous*". Hamlet s'arrête précisément au moment où Pyrrhus va trouver Priam et où il va être la victime, un instant, de la suspension de son vouloir. Shakespeare nous donne là une magnifique leçon de logique. Premier type : Hamlet est incapable d'accomplir sa mission. Deuxième type : la tirade d'Énée est la métaphore de cette incapacité et de sa résolution. Troisième type : la déclamation de la tirade et l'interruption d'Hamlet reproduisent métaphoriquement le blocage. Trois niveaux de langage pour exprimer la même idée, et ce quatre siècles avant la découverte de la théorie des types par un autre anglais.

Hamlet, III, 1, 55/87

Être ou ne pas être, telle est la question.
Est-il plus noble pour l'esprit de souffrir
Les coups et les flèches d'une injurieuse fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de tourments,
Et, en les affrontant, y mettre fin ? Mourir, dormir,
...
Ainsi la conscience fait de nous des lâches,
Et ainsi la couleur première de la résolution
S'étiole au pâle éclat de la pensée,
Et les entreprises de grand essor et de conséquence
Se détournent de leurs cours
Et perdent le nom d'action.

Se demandant s'il est plus noble de souffrir ou d'agir, Hamlet évoque une fuite dans la mort, pour échapper aux souffrances. Mais du sommeil de la mort, il craint les rêves : qu'y a-t-il après ? L'inconnu. Ce dont personne ne revient, l'inexploré qui terrifie. Il renonce à nouveau, admettant que sa conscience fait de lui un lâche.

"*Ainsi la couleur première de la résolution s'étiole au pâle éclat de la pensée*". À nouveau, la pensée comme obstacle à la réalisation de l'action. Le processus de la procrastination se reproduit avec une régularité remarquable.

Hamlet, III, 2, 364/375

Voici venu le temps des sorcelleries,
Quand baillent les cimetières, et que l'enfer lui-même souffle
La contagion sur ce monde. À présent, je pourrais boire du sang chaud,
Et perpétrer un acte si amer que le jour
Frissonnerait de le voir. Doucement, d'abord chez ma mère. (...)

Hamlet vient d'avoir la confirmation qu'il attendait. Avant la représentation du "Meurtre de Gonzague", Hamlet avait confié à Horatio le soin d'observer Claudius : *Observe mon oncle. Si son crime secret / Ne se débusque pas lui-même au cours d'une tirade, / C'est un spectre damné que nous avons vu, ... (*76/79*).* Après la représentation, vient la confrontation des observations (269/274) :

Hamlet : *Oh ! Cher Horatio, je gagerais mille livres sur la parole du spectre. Tu as vu ?*

Horatio : *Parfaitement, mon cher seigneur.*

Hamlet : *Dès qu'il a été question de poison ?*

Horatio : *Je l'ai très bien observé*.

Claudius s'est trahi, il est coupable et le spectre a dit vrai. Le moment de la vengeance est donc venu : perpétrer l'acte si amer... Mais, d'abord, Hamlet doit aller voir sa mère. Pourquoi *d'abord* ? Nouvelle dérobade.

Sur le chemin de la chambre de sa mère, Hamlet aperçoit Claudius en prières,

par la porte ouverte de sa propre chambre.

Hamlet, III, 3, 73/96

Là, je pourrais le faire à pic, là, il est en prières,
Et là, je le ferai. Ainsi, il va au Ciel,
Et ainsi je suis vengé. Cela mérite examen.
Un scélérat tue mon père, et pour cela,
Moi, son unique fils, j'envoie ce scélérat
Au Ciel.
Mais c'est salaire et récompense, pas vengeance !
(...)
Arrête, épée, et connais une occasion plus terrible,
Quand (...)
Alors culbute le, ...

Se reproduit ici le même processus de la résolution d'entreprendre, de la rencontre de l'obstacle (et si... ?), et de la temporisation.

Hamlet, IV, 4, 31/65

Comme tous les hasards m'accusent,
Et éperonnent ma vengeance engourdie ! Qu'est-ce qu'un homme,
Si tout son bien et le commerce de son temps
N'est que dormir et manger ? Une bête, pas plus.
(...)
Pourquoi je vis pour dire encore : «Cette chose est à faire»,
Quand j'ai motif, volonté, force et moyens
De la faire.
(...). Oh ! que dès cet instant,
Mes pensées soient de sang, ou ne soient que néant !

Ici Hamlet assiste au passage des forces norvégiennes qui, sous les ordres de Fortinbras, se rendent en Pologne pour conquérir un "*petit bout de terre qui ne recèle pas d'autre profit que la gloire*" (17/18). Cette entreprise lui rappelle cruellement sa propre impuissance. Lorsqu'il est confronté à son incapacité d'agir, Hamlet se demande à quoi lui sert de continuer à vivre. Les monologues permettent ainsi de mettre en évidence deux phénomènes complémentaires : le premier est celui qui lie la résolution à agir et le renoncement. Le second est celui du retournement d'Hamlet contre lui-même : je ne mérite pas de vivre si je ne suis pas capable de réaliser ce que j'ai à faire. Suit immédiatement : Hélas ! Je n'ai pas le courage de mettre fin à mes jours.

Hamlet, V, 2, 4/11
(où Hamlet explique à Horatio comment sa réflexion l'empêche d'agir).

Monsieur, dans mon cœur, il y avait une sorte de combat
Qui m'empêchait de dormir. Je me sentais

Plus mal que des mutins dans des fers. Sans réfléchir...
Bénie soit en cela l'irréflexion : sachons
Que parfois l'imprudence nous sert,
Quand nos desseins calculés avortent, ce qui devrait nous apprendre
Qu'il y a une divinité pour donner une forme aux projets
que nous ne faisons qu'ébaucher...

Ces comportements sont typiquement, nous l'avons vu, de l'évitement. Hamlet tente de surmonter la crainte qu'il a de tuer Claudius en reportant sa vengeance chaque fois qu'il en a le désir. On a pu s'étonner qu'un tel peureux soit capable de tuer Polonius, de voler, décacheter, contrefaire une lettre pour envoyer à la mort ses compagnons de voyage vers l'Angleterre. On a pu être surpris que le blocage n'opère pas, dans certains cas. Nous avons vu que chaque fois qu'Hamlet, poussé par la nécessité se trouve acculé, il ne lui est plus loisible de penser et qu'ainsi le paradoxe n'agit plus. L'âme revient à la hauteur de l'action car elle n'est plus "paralysée par l'intelligence". Ce comportement a été décrit par Fisch, Weakland et Segal[234] : la personne "*tente de surmonter la crainte d'un événement en le différant*". Ils ajoutent "*les plaintes des patients pris dans cette contradiction ont généralement pour centre des états de peur ou d'angoisse, dont les exemples typiques sont les phobies, la timidité*, (...) *et les inhibitions de comportement*". Plus loin, ils précisent que "*ce type de patient se lancera donc dans un interminable travail de préparation qui le conduira sans cesse à différer son 'face-à-face avec le dragon', tout en se préparant sans relâche à l'affronter. Fondamentalement, la solution de base (du patient) est de se préparer à l'événement redouté, de manière à le maîtriser à l'avance*".

À qui s'interroge sur les raisons ou les craintes qui peuvent être celles d'Hamlet d'accomplir sa mission, il faut tout de même rappeler qu'à l'époque où se déroule l'action, le pouvoir se conquiert et se garde par la force. L'usage de dagues, de rapières et de poison n'y est pas rare. La tragédie est celle du pouvoir et de la lutte à mort pour celui-ci. Les puissants qui se la livrent sont Hamlet et Claudius. Les autres personnages, hormis Fortimbras, sont secondaires et, selon qu'ils prendront parti pour l'un ou l'autre, seront broyés par leur combat. Par exemple,

Hamlet, V, 2, (56/61)

HORATIO
Ainsi Guildenstern et Rosencrantz... [y passent].

HAMLET
Je ne les ai pas sur la conscience. Leur ruine
Vient de leur propre indiscrétion.
Il est dangereux pour des êtres inférieurs de s'interposer
Dans un duel entre les pointes cruelles et furieuses
De deux puissants ennemis.

[234] Fisch , Weakland , Segal, *Tactiques de changement*, 1986., p. 171.

Le père d'Hamlet, puissant roi, admiré et redouté, a été assassiné. Claudius connaît mieux que quiconque les raisons de se méfier de ceux qui, dans son entourage, n'attendent qu'un infime signe de faiblesse pour tenter de l'abattre afin de prendre sa place. "*Oubliant le passé, ignorant la coutume, qui sont le gage et le tuteur de toutes les promesses, ils s'écrient : 'À nous de choisir ! Laërte sera roi !' "*, **VI, 5**. Dans cette scène il faudra toute la ruse de Claudius pour détourner de lui la colère de Laërte, porté par la fureur populaire. Claudius est le maître du jeu et Hamlet le sait, comme il sait que la prudence lui demande de se taire : "*Mais brise-toi, mon cœur, car je dois tenir ma langue*" **I, 2**, 158. Ainsi, se méfiant de son ennemi potentiel, Claudius lui interdit-il de retourner à Wittenberg, pour mieux le contrôler. Ainsi l'entoure-t-il de personnes chargées de le surveiller, comme Guildenstern et Rosencrantz. Ainsi est-il attentif aux raisons possibles de son comportement inexplicable, sans accréditer la thèse de sa femme, d'un quelconque trouble. "*Quelles raisons, outre la mort d'un père, peuvent-elles le rendre ainsi étranger à lui-même, je n'en ai pas idée*" , dit Claudius à Rosencrantz et Guildenstern, **II, 2**, 7/9. Aux mêmes, au début de l'acte **III**, il demande "*Et ne pouvez-vous au fil de la conversation recueillir de lui pourquoi il* <u>*affecte*</u> (nous soulignons) *ce trouble... ?*" Après le piège tendu par lui sur les conseils de Polonius qui "*lâche sur lui (sa) fille*" (digne père !), Claudius est peu convaincu que Hamlet soit fou. "*De l'amour ? Ses pensées ne s'y portent pas. Et ce qu'il dit, bien qu'un peu décousu, n'est pas non plus de la folie. Il y a dans son âme un mystère couvé par la mélancolie et, je le crains, ce qui en éclora sera quelque péril. Pour le prévenir, je me suis résolu, rapidement, à ceci : il ira en Angleterre...*" **III, 1**. Dans la partie d'échecs que se livrent les puissants, les autres personnages ne sont que des pièces mineures. Hamlet se sait épié. Chaque fois qu'il se trouve en présence d'un nouvel arrivant, il le jauge : de quel bord est-il ? Dans le doute, Hamlet vérifie par une question précise, au moment opportun.

À Horatio : "*Et que faites-vous loin de Wittenberg, Horatio ?*" **I, 2**, 165. Puis : "*Mais vraiment, que faites-vous loin de Wittenberg, Horatio ?*" id 167. Enfin "*Mais quelle affaire vous amène à Elseneur ?*" id 175. Ceci jusqu'à obtenir une réponse qui le satisfait : "*Mon seigneur, je suis venu aux funérailles de votre père*".

À Rosencrantz et Guildenstern : "*Laissez-moi vous poser une question plus précise : qu'avez-vous fait à la Fortune pour qu'elle vous envoie ici en prison ?*" **II, 2**, 234 a/236 a. Plus loin : "... <u>*pour tout vous dire, je suis atrocement entouré*</u>... (nous soulignons) *Mais, par notre vieille amitié ! que venez-vous faire à Elseneur ? ... Êtes-vous venu de vous-même, en visite spontanée ? Allons, allons, soyez francs. Allons, parlez !* Plus loin encore : "...

dites-moi, honnêtement et sans détour, si l'on vous a fait venir... Si vous m'aimez, ne me cachez rien".

Au début de la pièce, Ophélie elle-même est sa jeune amoureuse. Dès qu'elle se trouve, malgré elle, utilisée par les puissants ou leurs valets, dont son père, elle devient pour Hamlet une ennemie et sera impitoyablement piétinée. Laërte sait bien cela, qui prévient sa sœur, **I, 3,** 15/30 :

... Peut-être en ce moment vous aime-t-il,
Et rien d'impur ni de mensonger ne ternit
La noblesse de son désir. Mais voyez sa grandeur, et redoutez
Qu'il ne soit pas le maître de ses projets,
Lui même étant soumis à sa haute naissance.

Dès qu'Ophélie sera identifiée par Hamlet comme élément d'un dispositif érigé contre lui, elle sera traitée comme une catin. Plus tard, son père Polonius sera pourfendu comme un rat, derrière sa tenture.

Hamlet est-il fou ou joue-t-il la folie ? L'intérêt de cette question réside dans la relativité du "trouble mental". Jones considère Hamlet comme fou à lier. Quelles sont les parts respectives de sincérité et de simulation dans le délire, si le délire présente des aspects profitables, pour celui qui le manifeste ? S'il est fou, il n'est pas responsable de ses actes et peut s'opposer impunément. S'il ne l'est pas, il doit se soumettre ou être puni. S'il y avait eu un asile psychiatrique voisin d'Elseneur, Claudius aurait-il pu se passer de tenter d'assassiner Hamlet ? "*Envoyez-le en Angleterre ou enfermez-le là où votre sagesse le trouvera bon*", Polonius, **III, 2,** 185/186. Foucault s'est-il prononcé sur ce cas ?

Notre propos ici est simplement d'examiner l'hypothèse d'une schizophrénie chez Hamlet. Hamlet est-il en âge de déclarer ce trouble ? On lui attribue arithmétiquement trente ans à partir des déclarations du grave-maker de la scène **V, 1**. Toutefois, l'âge d'Hamlet a été un sujet de discussion entre les analystes[235]. L'âge cohérent avec son rôle d'étudiant, son jeu de comportement d'adolescent amoureux d'Ophélie est dix-huit ans, ce qui le met en âge de développer une schizophrénie, si schizophrénie il y a.

Les conditions, telles qu'elles avaient été définies par le groupe de Palo Alto sont-elles réunies ? Nous savons seulement que le paradoxe pragmatique n'apparaît qu'une fois dans la pièce. Rien ne permet d'affirmer que Hamlet a vécu dans le double lien depuis sa tendre enfance. À plusieurs reprises, lorsque le couple royal est en présence d'Hamlet, Claudius a tendance à faire la leçon à Hamlet, le considérant ainsi davantage comme opposant que comme malade. De son côté, Gertrude a tendance à protéger son enfant en le présentant plutôt comme "malade" que comme méchant. En cela, elle ne fait que reproduire ce que font, peu ou prou, toutes les mères qui attribuent le

[235] *Hamlet*, trad. Déprats, notes pp. 1431.

comportement gênant de leur enfant plus à une faiblesse qu'à la mauvaise volonté.

Chez Hamlet, rien de tel. L'affirmation qu'il n'a pas accès au second degré serait une erreur évidente. Il sait finement observer les situations et les personnes. Il sait accorder sa confiance à qui lui paraît la mériter (Horatio et les comédiens). Il sait percevoir, parmi ceux qui se présentent à lui en amis ou alliés, ceux qui lui sont envoyées par Claudius, comme Guildenstern et Rosencrantz, ou ceux qui, au service du roi comme Polonius, présentent un danger potentiel. Il sait apprécier ce danger et se prémunir contre les pièges tendus par son oncle (la lettre à Angleterre, sur le bateau, les manœuvres de Polonius). Il se rend compte que des personnes qui lui sont plutôt favorables, participent à des actions conduites dans le but de le déjouer (Ophélie, **III, 1**). Il donne aux comédiens de subtiles indications pour l'interprétation du meurtre de Gonzague. Il sait simuler la folie et annoncer qu'il simule. Quelques exemples :

- (À Guildenstern) "*Je ne suis fou que par vent de nord-nord-ouest ; par vent de sud, je sais reconnaître un faucon d'un héron*" (**II,2**, 312, 313)

- (À Horatio) "...*de quelque étrange et bizarre façon que je me comporte, car désormais peut-être je trouverai bon d'affecter une humeur bouffonne*" (**I, 5**, 166/168)

- (À Horatio) "*Ils viennent voir la pièce, prends ta place. Je dois faire le fou*" (Bonnefoy) "*Je dois faire le niais*" (Déprats, **III, 2**, 86/87).

- (À Guildenstern) "*Monsieur, je ne saurais... Vous faire une réponse sensée, car j'ai l'esprit dérangé*"(**III, 2**, 299/301).

- (Aparté, au cours d'un dialogue avec Polonius) "*Ils me font jouer le fou à la limite de mes forces*" (**III, 2**, 361).

- (À Laërte) "*... pardonnez... Ce que j'ai fait, ... je le proclame ici folie*"(**V, 2**, 204).

Polonius, qui croit l'esprit d'Hamlet dérangé par l'amour qu'il porte à sa fille, est tout de même frappé par le bon sens des énoncés du prince, sous leur dehors désordonné : "*de la folie, mais qui ne manque pas de méthode*"... "*Que de sens, parfois dans ses réponses*" (Polonius, **II, 2**).

Le roi lui-même ne croit pas à la folie : "*Lui, qui est sans méfiance, très généreux et incapable de rien manigancer...*" (Le roi, **IV, 7,** 133/134)

Nous pouvons dire que Hamlet, malgré une occurrence de paradoxe pragmatique, fait preuve de capacités d'accès au second degré, aux allusions, aux métaphores et aux figures de style qui le placent hors de portée du trouble schizophrénique.

L'argument décisif pour rejeter la thèse de la schizophrénie serait que Hamlet est dans l'incapacité de métacommuniquer avec sa mère. Dans la

scène **III, 2**, Hamlet rend visite à sa mère dans sa chambre. Là, il tente de lui montrer la faute qu'elle a commise en se précipitant dans le lit de son beau-frère. Apparaît le spectre qui s'adresse à lui et à qui il répond. Le spectre restant invisible de Gertrude, elle le croit fou.

HAMLET
... Regardez, le voilà qui sort, par cette porte.

GERTRUDE
Voilà bien ce que forge votre cerveau ! À inventer des images sans corps le délire est habile.

HAMLET
Le délire ! ... ce n'est pas la folie qui hantait ma parole, la preuve en est que je puis tout redire, quand la folie ne sait que divaguer. Ô mère, oh, pour l'amour de Dieu, sur votre âme n'étendez pas l'onguent flatteur de croire que ma folie parle et non votre faute.

Hamlet fait preuve d'une nette capacité de distinguer folie de raison : si je suis capable de répéter ce que j'ai dit (implicitement en disant que je répète), alors mon esprit ne divague pas. Il métacommunique sur la relation : ne vous servez pas de ma supposée folie pour justifier vos propres égarements. Lorsque vous me dites que j'ai l'esprit dérangé si je n'accepte pas mon oncle comme nouveau père, vous tentez de masquer votre propre faute. Plus loin, Hamlet ajoute : "*je ne suis pas vraiment fou, ma folie n'est qu'une ruse*". Ce qui est en question, ici, est à nouveau l'universalité de l'outil, que l'on s'obstine toujours à espérer.

SYMÉTRIE ET COMPLÉMENTARITÉ
entre Hamlet et le Roi, et Hamlet et la Reine

Les conventions sont celles précédemment employées :

• La *forme* de la réplique peut être question (q), réponse (r), assertion (as), refus ou négation (n), injonction (i), ou acceptation (ac).

• La *transaction* est échange de deux répliques, symétrique, complémentaire supérieure ou inférieure. Le score de transaction, s , + ou -, est déterminé par le répondant.

• Le *score de réplique* comprend deux scores de transaction successifs pour un même personnage pouvant former ++, +s, +-, -+, -s, --, s+, ss, s-.

• La nature de la dyade est établie par référence à la typologie de Sluzki et Beavin.

Hamlet, I, 2, (64/158)
(La numérotation des répliques est celle attribuée au texte cité plus haut)

Réplique :	R1	H1	R2	H2	Re1	H3	Re2	H4	RRe3	H5	R4
Forme :	i	n	q	r	i	ac	q	r	i	ac	i
Transaction :	s	+-	-+	-+	+-	+-	-+	s	+-	-+	
Score répl :	• s	s+	- -	+ -	++	-+	- -	+s	s+	- -	+ •
Type de dyade :			fluctuante			fluctuante				fluctuante	

Hamlet, III, 2, (87/91)

LE ROI (1)
Comment se porte notre neveu Hamlet ?

HAMLET (1)
Excellement, ma foi, comme le caméléon, je mange de l'air et je suis gavé de promesses. Ce n'est pas comme ça que vous engraisserez des chapons.

LE ROI (2)
Je n'ai que faire de cette réponse, Hamlet. Ces paroles m'échappent.

HAMLET (2)
Comme elles m'ont échappé.

Réplique :	R1		H1		R2		H2
Forme :	q		r		as		as
Transaction :		-+		s		s	
Score de réplique :	• -		+s		ss		s•
Type de dyade :							symétrie

Hamlet, III, 2, (219/229)

LE ROI (1)
Vous connaissez l'argument ? Ne contient-il aucune offense ?
HAMLET (1)
Non, non, ce n'est qu'un jeu, il s'empoisonne par jeu. Aucune offence au monde.

LE ROI (2)
Comment appelez-vous cette pièce ?

HAMLET (2)
La Souricière. *Pardi, métaphoriquement ! Cette pièce est l'image d'un meurtre commis à Vienne. Gonzague est le nom du duc, sa femme s'appelle Baptista. Vous allez voir, c'est un chef-d'oeuvre de crapulerie, mais qu'importe ? Votre Majesté, et nous qui avons l'âme libre, cela ne nous touche pas. Que bronche la carne écorchée, notre garrot n'est pas blessé. Celui-ci est un certain Lucianus, neveu du Roi.*

Réplique :	R1		H1		R2		H2
Forme :	q		r		q		r
Transaction :		-+		+-		-+	
Score de réplique :	• -		++		- -		+ •
Type de dyade :							complémentarité H+ R-

Au moment de passer à Beckett, nous ne résistons pas à l'envie de

lancer un pont au-dessus des trois siècles qui séparent ces deux génies, en relisant, extrait de *Fin de partie*, un dialogue entre Ham et Clov.

Ham : *La nature nous a oubliés.*
Clov : *Il n'y a plus de nature !*
Ham : *Tu vas fort !*
Clov : *Dans les environs.*
Ham : *Mais nous perdons nos cheveux, nos dents, notre fraîcheur, nos idéaux !*
Clov : *Alors, elle ne nous a pas oubliés.*
Ham : *Mais tu dis qu'il n'y en a plus !*
Clov : *Personne n'a jamais pensé aussi tordu que nous !*

Délicieux paradoxe à deux ! Dans la joute verbale permanente à laquelle se livrent Ham et Clov, chacun tente de prendre l'ascendant sur l'autre. Tout à son désir de contrer Ham, Clov lui dit d'abord qu'il n'y a plus de nature et ensuite qu'elle ne les a pas oubliés, ce qui n'est possible que si elle existe et que remarque aussitôt Ham. On ne peut qu'être tenté de rapprocher cela de l'échange entre les deux "fossoyeurs", clowns, dans la scène V,1 de *Hamlet*. Une joute verbale les oppose sur divers sujets, dont la mort, le suicide et divers autres sujets.

"*ergo, celui qui n'est pas coupable de sa mort n'a pas écourté sa vie*." (**V, 1**, 17, 18)

Ce qui est amusant c'est que ce qui est traduit par rustre ou fossoyeur est désigné par Shakespeare par "Clown", comme pour faire une sorte de contrepoint comique, et au tragique de la situation (Polonius a été tué par Hamlet et Ophélie vient de se noyer), et aux considérations sur la mort auxquelles conduisent les visites de cimetières. Dans la suite de la scène, entrent Hamlet et Horatio et une joute verbale, de même, va opposer Hamlet au Clown. *Ham(*let) et *Clov(*vn) ergotent au bord de la tombe, comme *Ham* et *Clov* dans la fin de partie. Que dire de la perte de "et" et de "n" ? Rien de plus que le vert manteau de Werther[236].

[236] À quelqu'un qui lui demandait pourquoi Ham et Clov devaient avoir le visage très rouge (didascalies de Fin de Partie), Beckett avait répondu, agacé, "pourquoi le manteau de Werther est-il vert ?"

PAS

Samuel BECKETT

MAY[237] *(M.) : cheveux gris en désordre, peignoir gris dépenaillé, cachant les pieds, traînant sur le sol.*
VOIX DE FEMME (V.) : au fond de la scène, dans le noir.
Aire du va-et-vient : à l'avant-scène, parallèle à la rampe, longueur 9 pas, largeur 1 mètre, décentrée à droite (vue de la salle).
Va-et-vient : en partant du pied droit (d) de droite (D) à gauche (G), du pied gauche (g) de G à D.
Pas : nettement audibles, très rythmés.
Demi-tour : à gauche à G, à droite à D.
Texte avec va-et-vient : comme indiqué, demi-tour toujours en silence.
Éclairage : faible, froid. Seuls sont éclairés l'aire et le personnage, le sol plus que le corps, le corps plus que le visage. Faible spot sur le visage le temps des haltes à D et G. Au fond à gauche, un mince rai vertical (R) 3 mètres de haut.
Voix : faibles, débit lent.

Rideau. Noir. Faible et bref son de cloche. Écho. Lente montée de l'éclairage, y compris R. M. apparaît en se dirigeant à pas lents vers G. Elle fait un demi-tour à G, encore trois longueurs, s'immobilise de face à D.
Un temps.

M. - Mère. (*Un temps. Pas plus fort*.) Mère.
V. - Oui, May.
M. - Dormais-tu ?
V. - D'un sommeil profond. Je t'ai entendue dans mon sommeil profond. Il n'est pas de sommeil si profond qu'il m'empêche de t'entendre. (*Un temps. M. repart. Quatre longueurs. Avec la deuxième, synchrone avec les pas*.) Sept huit neuf et hop. (*Avec la troisième, de même*.) Sept huit neuf et hop. (*Avec la quatrième*.) Ne veux-tu pas essayer de faire un petit somme ?
M. s'immobilise de face à D. Un temps.
M. - Veux-tu que je te pique... encore ?
V. - Oui, mais il est encore trop tôt. Un temps.
M. - Veux-tu que je te change de côté... encore ?
V. - Oui, mais il est encore trop tôt.
Un temps.
M. - Que je retape tes oreillers ? (*Un temps*.) Que je change ton alaise ? (*Un temps*.) Que je te passe le bassin ? (*Un temps*.) La chaufferette ? (*Un temps*.) Que je te passe l'éponge ? (*Un temps*.) Que j'humecte tes pauvres lèvres ? (*Un temps*.) Que je prie avec toi ? (*Un temps*.) Pour toi ? (*Un temps*.) Encore.
V. - Oui mais il est encore trop tôt.
Un temps. M. repart. Une longueur. S'immobilise de face à G. Un temps.
M. - Quel âge ai-je... déjà ?
V. - Et moi alors ? (*Un temps. Pas plus fort*.) Et moi alors ?
M. - Quatre-vingt-dix.
V. - Tellement ?
M. - Quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-dix.
V. - Je t'ai eue tard. (*Un temps*.) Dans ma vie. (*Un temps*.) Pardonne-moi... encore. (*Un temps. Pas plus fort*.) Pardonne-moi... encore.
Un temps.
M. - Quel âge ai-je... déjà ?
V. - La quarantaine.

---

[237] Les Éditions de Minuit, 1978, p. 7 à 17

M. - Seulement ?
V. - J'en ai peur. (*Un temps. M. repart. Quatre longueurs. Avec la deuxième longueur.*) May. (*Un temps. Pas plus fort.*) May.
M. - (avec la troisième longueur). Oui, mère.
V. - (avec la troisième longueur). N'auras-tu jamais fini ? (avec la quatrième longueur.) N'auras-tu jamais fini de ressasser tout ça ?
M. s'immobilise de face à G.
M. - Ça ?
V. - Tout ça. (Un temps.) Dans ta pauvre tête. (Un temps.) Tout ça. (Un temps.) Tout ça.

Un temps. M. repart. Une longueur. L'éclairage s'éteint lentement, sauf R. M. s'immobilise à D dans le noir.
Un temps long.
Cloche un peu plus faible. Écho. L'éclairage revient un peu plus faible. M. immobile de face à D. Un temps.

V. - Je rôde ici à présent. (*Un temps.*) Plutôt, j'arrive et je me... poste. (*Un temps.*) La nuit venue. (*Un temps.*) Elle s'imagine être seule. (*Un temps.*) Voyez comme elle se tient, le visage au mur. Cette fixité ! Cette impassibilité apparente ! (*Un temps.*) Elle n'est plus sortie depuis l'âge tendre ! (*Un temps.*) Plus sortie depuis l'âge tendre !(*Un temps.*) Où est-elle, peut-on se demander. (*Un temps.*) Mais dans la vieille demeure, la même où elle commença. (*Un temps.*) Où ça commença. (*Un temps.*) Tout ça commença. (*Un temps.*) Mais ceci, quand commença ceci ? (*Un temps.*) A l'époque où d'autres fillettes de son âge étaient dehors, à jouer à... à ce jeu du ciel et de l'enfer, elle était déjà ici. Commençait déjà ceci. (*Un temps.*) Le sol à cet endroit, nu aujourd'hui, était jadis -. (*M. part. Pas un peu plus lents. Quatre longueurs. Avec la première longueur.*) Mais admirons son port, en silence. (*Fin de la deuxième longueur.*) Avec quel chic le demi-tour ! (*Avec la troisième longueur, synchrone avec les pas.*) Sept huit neuf et hop ! (*M. s'immobilise de face à D.*) Je disais donc que le sol à cet endroit, nu aujourd'hui, était jadis sous tapis, une haute laine. Jusqu'au jour où, la nuit plutôt, jusqu'à la nuit où, à peine sortie de l'enfance, elle appela sa mère et lui dit, Mère, ceci ne suffit pas. La mère : ne suffit pas ? May - nom de baptême de l'enfant - May : ne suffit pas. La mère : que veux-tu dire, May, ne suffit pas, voyons, que peux-tu bien vouloir dire, May, ne suffit pas ? May : je veux dire, Mère, qu'il me faut la chute des pas, si faible soit-elle. La mère : le mouvement à lui seul ne suffit pas ? May : non, Mère, le mouvement à lui seul ne suffit pas, il me faut la chute des pas, si faible soit-elle. (*Un temps. M. repart. Six longueurs. Avec la deuxième longueur.*) Si elle dort encore, peut-on se demander. (*Avec la troisième longueur.*) Oui, certaines nuits, un petit somme, appuie sa pauvre tête au mur et fait un petit somme. (*Avec la quatrième longueur.*) Parle encore ? Oui, certaines nuits, quand elle croit que nul l'entend. (*Avec la cinquième longueur.*) Dit comment c'était, tâche de dire comment c'était. Tout ça. (*Début de la sixième longueur.*) Tout ça.

L'éclairage s'éteint lentement, sauf R. M. s'immobilise à D dans le noir.
Un temps long.
Cloche encore un peu plus faible. Écho.
L'éclairage revient encore un peu plus faible.
M. immobile de face à D. Un temps.

M. - Épilogue. (*Un temps. Elle part. Pas un peu plus lents. Deux longueurs. S'immobilise de face à D. Un temps.*) Épilogue. Un peu plus tard, lorsqu'elle était tout à fait oubliée, elle se mit à -. (*Un temps.*) Un peu plus tard, lorsque c'était comme si elle n'avait jamais été, ça jamais été, elle se mit à rôder. (*Un temps.*) La nuit venue. (*Un temps.*) Se glissait dehors, la nuit venue, et dans la petite église, par la porte nord, toujours verrouillée à cette heure, et rôdait, allant et venant, allant et venant, le long du pauvre bras sauveur. (*Un temps.*) Certaines nuits, elle se figeait, comme quelqu'un glacé par un frisson de l'esprit, et restait privée de mouvement jusqu'à ce qu'il revienne. Mais nombreuses aussi étaient les nuits où elle allait sans trêve, allait et venait, allait et venait, avant de disparaître comme elle était venue. (*Un temps.*) Aucun son. (*Un temps.*) D'audible tout au moins. (*Un temps.*) Le semblant.

(*Un temps. Elle repart. Deux longueurs. S'immobilise de face à D.*) Le semblant. Blême, quoique nullement invisible, sous un certain éclairage. (*Un temps.*) Donné le bon éclairage. (*Un temps.*) Gris plutôt que blanc, gris blanc. (*Un temps.*) Des haillons. (*Un temps.*) Un fouillis de haillons. (*Un temps.*) Un blême fouillis de haillons gris blanc. (*Un temps.*) Voyez-le passer -. (*Un temps.*) Voyez-la passer devant le candélabre, comme ses flammes, leur clarté, telle la lune que voile une vapeur. (*Un temps.*) La voilà donc, à peine en allée, en train de rôder, allant et venant, allant et venant le long de ce pauvre bras. (*Un temps.*) La nuit venue. (*Un temps.*) C'est-à-dire, en certaines saisons de l'année, à l'heure des vêpres. (*Un temps.*) Fatalement. (*Un temps. Elle repart. Une longueur. S'immobilise de face à G. Un temps.*) La vieille madame Winter, dont le lecteur se souviendra, la vieille madame Winter, un dimanche soir de l'automne finissant, s'étant mise à table en revenant de l'office, après quelques becquées sans entrain posa couteau et fourchette et baissa la tête. Qu'y a-t-il, mère, dit la fille, une petite jeune très étrange, à vrai dire plus toute jeune... (*voix brisée*)... effroyablement malheu -... (*Un temps. Voix normale.*) Qu'y a-t-il, mère, ne te sens-tu plus toi-même ? (*Un temps.*) Madame W. ne répondit pas aussitôt. Mais finalement elle leva la tête, fixa Amy - nom de baptême de l'enfant, comme le lecteur s'en souviendra - leva la tête, fixa Amy au fond de la prunelle et dit - (*un temps*) - et murmura, fixa Amy au fond de la prunelle et murmura, Amy. (*Un temps. Pas plus fort.*) Amy. (*Un temps.*) Amy : Oui, mère. Madame W. : Amy, as-tu remarqué quelque chose... d'étrange aux vêpres ? Amy : Non, mère, rien. Madame W. : Peut-être l'ai-je seulement imaginé. Amy : Qu'était-ce au juste, mère, que tu as peut-être seulement imaginé ? (*Un temps.*) Qu'était-ce au juste, mère, ce quelque chose... d'étrange que tu as peut-être seulement imaginé remarquer ? (*Un temps.*) Madame W. : Toi-même tu n'as rien remarqué... d'étrange ? Amy : Non, mère, moi-même rien, pour en dire le moins. Madame W. : Que veux-tu dire, Amy, pour en dire le moins, voyons, que peux-tu bien vouloir dire, Amy, pour en dire le moins ? Amy : Je veux dire, mère, qu'en disant n'avoir rien remarqué... d'étrange j'en dis véritablement le moins. Car je n'ai rien remarqué d'aucune sorte, ni d'étrange, ni autrement. Je n'ai rien vu, rien entendu, d'aucune sorte. Je n'étais pas là. Madame W. : Mais je t'ai entendue répondre. (*Un temps.*) Je t'ai entendue dire : Amen. (*Un temps.*) Comment aurais-tu pu répondre si tu n'étais pas là ? (*Un temps.*) Comment aurais-tu pu dire : Amen si, comme tu le prétends, tu n'étais pas là ? (*Un temps. Psalmodié.*) L'amour de Dieu, et la communion du Saint-Esprit, soient avec nous, maintenant, et à jamais. Amen. (*Un temps. Voix normale.*) Je t'ai entendue, distinctement. (*Un temps. Elle repart. Une longueur. Après cinq pas, s'immobilise de profil. Un temps long. Elle repart. S'immobilise de face à D. Un temps long.*) Amy. (*Un temps. Pas plus fort.*) Amy. (*Un temps.*) Oui, mère. (*Un temps.*) N'auras-tu jamais fini ? (*Un temps.*) N'auras-tu jamais fini de ressasser tout ça ? (*Un temps.*) Ça ? (*Un temps.*) Tout ça. (*Un temps.*) Dans ta pauvre tête. (*Un temps.*) Tout ça (*Un temps.*) Tout ça.

Un temps. L'éclairage revient lentement, sauf R.
Noir.
Un temps long.
Cloche encore plus faible. Écho. L'éclairage revient encore un peu plus faible. Nulle trace de May. Dix secondes. L'éclairage s'éteint lentement, y compris R. Noir.

Rideau.

Dans l'univers de *Pas,* complexe, lacunaire, mystérieux et incertain, la communication prend des formes particulières. Nous allons tenter de lever un peu le voile de ce mystère à l'aide des outils méthodiques de $\mathcal{T}$. Pour cela, nous entrecroiserons l'analyse plus littéraire que psychologique qui peut être faite du texte, avec celle de la communication, où les éléments non-verbaux de l'interaction, pas de May et silences de la mère, en particulier, semblent jouer un rôle déterminant. Pourquoi attribuer aux pas et aux silences, une valeur communicative ? Bien sûr, l'hypothèse théorique centrale de $\mathcal{P}$ nous dit

que tout acte a valeur de message, mais l'auteur nous dit la même chose. La précision des indications de rythme, d'intensité, de synchronisme avec la parole et de place par rapport à elle, fait d'elles une chorégraphie. Le travail du metteur en scène s'apparente alors à celui du maître de ballet. On se souvient de l'extrême exigence dont faisait preuve l'auteur, de son vivant, quant au respect de ses indications. On aura remarqué que les pas, comme les silences, s'intercalent entre les répliques, et en infléchissent le sens. Le seul titre de la pièce, du reste, nous conduirait à attribuer aux pas une valeur de communication.

L'action, on l'a vu, est découpée en trois scènes scandées par un faible et bref son de cloche, avec écho. Nous examinerons successivement des extraits significatifs de chacun des mouvements de la courte pièce. La première scène montre un échange entre May, à l'avant-scène, et la mère, que le spectateur ne voit pas et dont il n'entend que la voix en provenance, peut-il imaginer, de sa chambre. La deuxième scène est un monologue de la mère, que le spectateur ne voit pas davantage, ponctué par les pas de May, toujours à l'avant-scène. La troisième est un monologue de May, lui aussi ponctué de quelques va-et-vient.

Première scène. Le dialogue comprend douze échanges verbaux.

M. - Mère. (*Un temps. Pas plus fort.*) Mère.
V. - Oui, May.
M. - Dormais-tu ?
V. - D'un sommeil profond. Je t'ai entendue dans mon sommeil profond. Il n'est pas de sommeil si profond qu'il m'empêche de t'entendre. (*Un temps. M. repart. Quatre longueurs. Avec la deuxième, synchrone avec les pas.*) Sept huit neuf et hop. (*Avec la troisième, de même.*) Sept huit neuf et hop. (*Avec la quatrième.*) Ne veux-tu pas essayer de faire un petit somme ?

Nous reprenons les conventions d'écriture que nous avions adoptées pour Hamlet, plus haut, pour désigner la *forme* de la réplique, la *transaction*, le score de transaction, le score de réplique et la nature de la dyade.

Pour les quatre premières répliques, si nous ne prenions en considération que les seuls échanges verbaux, nous aurions successivement q, r, q, r. Il nous faudrait classer la question de la mère "*Ne veux-tu pas essayer de faire un petit somme ?*" au début d'une nouvelle séquence. Nous obtenons les transactions (Mq, Vr), (Vr, Mq), (Mq, Vr), dont les scores sont +-, +-, -+, ce qui donne une relation mère-May de type ++ -- complémentaire stable. L'étude de l'ensemble de la première scène conduit au même résultat. L'analyse de la relation à partir des seules répliques verbales, et compte tenu de la répétitivité des scores de répliques, montre une nette dominance de complémentarité stable, qui peut être qualifiée de rigide, où la mère est en position supérieure.

L'attribution aux gestes, aux pas, aux silences, d'une valeur de

message entraîne un redécoupage de la séquence :

M. - Mère.
V. (Se tait) (*Un temps.*)
M.(*Pas plus fort*). Mère.
V. - Oui, May.
M. - Dormais-tu ?
V. - D'un sommeil profond. Je t'ai entendue dans mon sommeil profond. Il n'est pas de sommeil si profond qu'il m'empêche de t'entendre.
M. (*Un temps. M. repart. Quatre longueurs.)*
V. Sept huit neuf et hop.(*Avec la deuxième, synchrone avec les pas.*)
M. (Pas)
V. (*Avec la troisième, de même.*) Sept huit neuf et hop.
M. (Pas)
V. (*Avec la quatrième.*) Ne veux-tu pas essayer de faire un petit somme ?
M. s'immobilise de face à D.

May appelle sa mère qui ne répond pas. May rappelle. La mère répond. May la questionne : dormais-tu ? La mère répond qu'elle dormait et qu'il n'est pas de sommeil si profond qu'il l'empêche d'entendre sa fille. La caractéristique d'un sommeil profond est de protéger le dormeur en l'empêchant d'entendre. Si la mère a entendu sa fille, elle ne dormait pas d'un sommeil profond. La déclaration de la mère est contradictoire et de type oui-mais-non. Secundo, si la mère a entendu sa fille dans son sommeil, alors elle a entendu le premier appel et n'y a pas répondu. Son silence, (*un temps*) entre les deux appels "*mère*" de May, est un message délibéré, interprétable comme "je ne veux pas te répondre". Ceci justifie l'indication (*pas plus fort*) du deuxième appel de May. Beckett ne veut pas que l'actrice surjoue en ajoutant un ton d'inquiétude ou d'impatience. Cela suppose : (1) que May pourrait interpréter comme tel le refus de répondre de sa mère, (2) qu'elle pourrait en être contrariée, (3) que lorsque May percevrait les refus de sa mère de lui répondre, elle ne s'autoriserait pas à le lui faire remarquer. Donc, le silence de la mère est une réplique valant refus ou un déni. Quelle valeur attribuer aux pas, maintenant ? Vérifions l'hypothèse que les pas de May, *nettement audibles et très rythmés* sont des actes qui répondent à un besoin. La fille dit elle-même à sa mère (scène 2) : "*il me faut la chute des pas, si faible soit-elle*". Ce besoin, pensons-nous, est de l'ordre de la manifestation d'une émotion. Comment attribuer aux pas leur valeur interactionnelle, alors qu'ils ne présentent aucun contenu apparent ? Nous les considérerons comme des assertions simples, de type "j'ai quelque chose à manifester", sans que la nature précise de ce qui est manifesté soit identifiable. Voir pour cela l'analyse du troisième axiome, au chapitre 4. Pourquoi pas une question ou une injonction ? Le geste ne questionne pas : il manifeste. La question et la négation sont impossibles sans la langue.

Les répliques successives peuvent alors s'écrire conformément à nos

conventions, q, n, q, r, q, r, as, as, as, as, q, as. Les transactions deviennent : (q, n), (n, q), (q, r), (r, q), (q,r), (r, as), (as, as), (as, as), (as, as), (as, q), (q, as). Le lecteur se souviendra que chaque réplique est réponse dans une transaction et proposition dans la transaction suivante, exceptées la première et la dernière. Les scores de transaction qui en résultent sont successivement -+, +-, -+, +-, -+, ++, ++, ++, ++, +-, -+.

Les positions relatives qui en résultent sont les suivantes : par deux fois complémentaires où la mère occupe la position supérieure ; par trois fois, la relation est symétrique ; une fois la relation est complémentaire, May occupant la position supérieure. On voit que la relation change totalement lorsque l'on attribue une valeur communicative aux pas. L'analyse laisse alors apparaître un nombre important d'occurrences symétriques. Dès que May se met à marcher, sa mère tente de se positionner en l'accompagnant (sept, huit, neuf et hop), rythmant ses paroles sur le rythme des pas, puis finit par céder la place en posant une question, prendre une position basse pour suggérer à sa fille de s'arrêter. Le point de vue de la mère sur les pas est ambigu, et nous reprendrons ce sujet en étudiant le monologue de la mère. Les pas permettent à May, dans un premier temps, d'affronter symétriquement sa mère, et dans un deuxième, de prendre la position haute dans une relation complémentaire. La relation s'en trouve rééquilibrée. Dès qu'elle se trouve confirmée dans une position complémentaire haute, May s'arrête de marcher.

Dans les échanges verbaux qui suivent, May essuie des rebuffades. C'est notamment le cas pour toute la série des "Veux-tu que... ?" de May auxquelles la mère répond trois fois par "oui-mais-non", et huit fois par un silence.

M. - Veux-tu que je te pique... encore ?
V. - Oui, mais il est encore trop tôt.
Un temps.
M. - Veux-tu que je te change de côté... encore ?
V. - Oui, mais il est encore trop tôt.
Un temps.
M. - Que je retape tes oreillers ? (*Un temps*.) Que je change ton alaise ? (*Un temps*.) Que je te passe le bassin ? (*Un temps*.) La chaufferette ? (*Un temps*.) Que je te passe l'éponge ? (*Un temps*.) Que j'humecte tes pauvres lèvres ? (*Un temps*.) Que je prie avec toi ? (*Un temps*.) Pour toi ? (*Un temps*.) Encore.
V. - Oui mais il est encore trop tôt.
Un temps. M. repart. Une longueur. S'immobilise de face à G. Un temps.

Ce silence est-il à considérer comme un refus ou comme un déni ? Le rejet, nous dit Watzlawick[238] "*si pénible soit-il, présuppose que l'on reconnaisse au moins partiellement que l'on rejette. Il ne nie pas obligatoirement la réalité* (le bien-fondé ?) *de la conception que* (l'autre) *a de lui-même*". Et si les deux

[238] 1972, p. 85.

"oui-mais-non" du début de cette courte séquence sont des refus, les non-réponses à chacune des huit questions de la série "que je retape..." à... "pour toi?" sont des dénis. Watzlawick[239] s'attache aux conséquences pour le sujet du déni de ses partenaires : la "*perte du moi*" ne serait rien que l'autre nom de l'aliénation. Car le déni n'est pas "vous avez tort", mais "vous n'existez pas". Ceci donnerait un sens à la différence entre le "*...encore ?*" de la deuxième réplique de May dans cette séquence et le "*Encore.*" (sans point d'interrogation) de la fin de la troisième. Le premier vaudrait "veux-tu que je te pique à nouveau ?" Le second "continue à me parler", ne me laisse pas seule. S'esquisse ici cette conjecture : face à une mère qui lui laisserait à entendre qu'elle n'existe pas, elle n'aurait trouvé d'autre ressource que la chute des pas pour tenter d'exister malgré tout.

M. - Quel âge ai-je... déjà ?
V. - Et moi alors ? (Un temps. Pas plus fort.) Et moi alors ?
M. - Quatre-vingt-dix.
V. - Tellement ?
M. - Quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-dix.
V. - Je t'ai eue tard. (Un temps.) Dans ma vie. (Un temps.) Pardonne-moi... encore. (Un temps. Pas plus fort.) Pardonne-moi... encore.
Un temps.

Ici, la stratégie de communication de la mère prend un nouvel aspect. À une question de May, la mère répond une question et donne par là un caractère symétrique à cette transaction. Cependant, on revient rapidement à la complémentarité. Les quatorze transactions, compte tenu des pas, se déterminent comme suit : (q, q), (q, n), (n, q), (q, r), (r, q) / (q, r), (r, as), (as, n), (n, as), (as, n) / (n, i), (i, n), (n, i), (i, n). Les scores de transactions correspondants sont : s, -+, +-, -+, +- / -+, s, -+, +-, -+ / +-, -+, +-, -+. Les scores de répliques sont eux-mêmes : M •s, s-, M++, V--, M++, V--, M+s, sV-, M++, V--, M++, V--, M++, V--, M+•. Les positions se sont inversées : c'est May qui occupe la position haute. Ceci correspond au contenu des échanges, où "*je t'ai eue tard dans ma vie*", suivi de "*pardonne-moi*" joue un rôle important. Voir sa fille effectuer des va-et-vient peu compréhensibles n'est pas sans l'inquiéter. Elle peut s'interroger sur l'origine possible de cette conduite étrange et sur l'influence qu'en tant que mère, elle a pu exercer en ce sens. Est-ce "pardonne-moi de t'avoir élevée comme cela ?" Serait-ce "pardonne-moi de t'avoir mise au monde ?". S'agit-il là d'une dérive interprétative ? Chaque personne un peu familière de l'univers de Beckett connaît la problématique du héros beckettien, établie du vivant de l'auteur et jamais démentie par lui, du regret d'être né et de la peur d'en finir.

M. - Quel âge ai-je... déjà ?

[239] op. cit. où il cite et commente William James : "Aucun châtiment plus diabolique ne pourrait être imaginé, s'il était physiquement possible, que d'être lâché dans la société et de demeurer totalement inaperçu des membres qui la composent"

V. - La quarantaine.
M. - Seulement ?
V. - J'en ai peur. (Un temps. M. repart. Quatre longueurs. Avec la deuxième longueur.) May. (Un temps. Pas plus fort.) May.
M. - (avec la troisième longueur). Oui, mère.
V. - (avec la troisième longueur). N'auras-tu jamais fini ? (avec la quatrième longueur.) N'auras-tu jamais fini de ressasser tout ça ?
M. s'immobilise de face à G.
M. - Ça ?
V. - Tout ça. (Un temps.) Dans ta pauvre tête. (Un temps.) Tout ça. (Un temps.) Tout ça.

May questionne à nouveau sur elle-même : "quel âge ai-je ?" La mère lui répond enfin. À la question de May "seulement ?", elle ajoute : "j'ai peur que tu aies encore longtemps à vivre (implicitement "tu n'es pas normale et tu en souffriras longtemps"), d'où "seulement". May se manifeste par des pas. La mère réplique "Cesse de ressasser tout ça !"

En bref, de l'examen de la scène 1, nous retiendrons que, dès lors que l'on attribue aux pas une fonction communicative, ils laissent apparaître la permission pour May d'exprimer l'indicible et de trouver un certain équilibre communicatif. Le processus répétitif des échanges est : proposition-question de May / rejet ou déni de la mère / pas de May / interrogation de la mère et demande de pardon / refus de May. Le but premier de l'analyse des échanges est la mise à jour de ce processus.

Deuxième scène. Le monologue de la mère. La mère s'adresse au public à qui elle livre ce qui la tourmente. Pour nous, ici, le conflit psychologique n'est pas seulement "œuvre d'art". Nous y voyons un problème humain demandant mise à distance réflexive, analyse, solution. Pour la thérapie, le conflit psychologique est un problème, dont l'analyse passe par sa définition en termes concret. Y donnent accès quelques questions : Qui souffre et se plaint ? De qui se plaint-on ? Que fait l'autre, dont on se plaint, qui pose problème ? Quelle est la souffrance, c'est-à-dire en quoi ces interactions font-elles problème ? Quelles solutions ont-elles été tentées pour résoudre le problème ?

- Qui souffre et se plaint ? La mère.
- De qui se plaint-elle ? Dans son monologue, la mère se plaint de sa fille.
- Que fait la fille, dont se plaint la mère, qui pose problème ? "*Ça, tout ça*" : n'être plus sortie depuis l'enfance, communiquer étrangement. "*Comment c'était ?*" Sa fixité, son impassibilité apparente. On ne sait pas où elle est. Elle ne dort plus. Elle ne parle plus d'elle. "*Ceci*" : la répétition des pas, des mouvements, de la chute des pas.
- Quelle est la souffrance de la mère, en quoi ces interactions font-elles problème pour elle, et en quoi ces échanges avec sa fille lui sont-ils pénibles ?

La réponse est moins évidente, en raison d'une forme de pudeur que la mère semble manifester à exprimer son éventuelle douleur, ses propres sentiments, et en raison de sa tendance à embellir cette situation étrange en la présentant comme digne d'admiration : "admirons son port, en silence", "avec quel chic, le demi-tour". Cependant, la mère semble regretter que sa fille n'ait pas été comme les autres "*fillettes de son âge*" et ne soit "*plus sortie depuis l'âge tendre !*" Elle s'interroge - "*peut-on se demander*" : où est-elle, dort-elle, parle-t-elle encore ? - tout en tentant d'apporter à ces questions une réponse rassurante.

- Quelles solutions ont été tentées pour résoudre le problème ?

Elles consistent en injonctions adressées à la fille comme "cesse de ressasser tout ça!" et "essaie de faire un petit somme !", qui sont de type "sois spontanée !" et qui, du point de vue communicatif, restent autant de moyens de la contrôler.

Troisième scène. Le monologue de May. Ici, May décrit la situation, de son point de vue. Elle ne peut parler d'elle qu'à la troisième personne, tant elle s'interdit de le faire à la première, puisqu'elle interprète les messages de sa mère comme "Exprime-toi donc ! Tu auras toujours tort". Elle emprunte certaines expressions de sa mère comme "rôder", "ça", "tout ça", "dans ta pauvre tête", "n'auras-tu jamais fini ?", "n'auras-tu jamais fini de ressasser tout ça ?"

De qui se plaint May ? De sa mère, mais indirectement. Pour exprimer cette plainte elle raconte l'histoire de la Vieille madame Winter et de sa fille Amy.

La vieille madame Winter, dont le lecteur se souviendra, la vieille madame Winter, un dimanche soir de l'automne finissant, s'étant mise à table en revenant de l'office, après quelques becquées sans entrain posa couteau et fourchette et baissa la tête. Qu'y a-t-il, mère, dit la fille, une petite jeune très étrange, à vrai dire plus toute jeune... (*voix brisée*)... effroyablement malheu -... (*Un temps. Voix normale.*) Qu'y a-t-il, mère, ne te sens-tu plus toi-même ? (*Un temps.*) Madame W. ne répondit pas aussitôt.

Amy, faut-il le préciser, est l'anagramme de May. Madame Winter est double V, comme voix de la mère. On aura observé que la structure des échanges est du même type que celle de la première scène : silence, absence de la mère ; question de la fille (où es-tu ? que fais-tu ? comment vas-tu ?), réponse évasive de la mère, ou de type oui-mais-non ; inquiétude de la fille.

Mais finalement elle leva la tête, fixa Amy - nom de baptême de l'enfant, comme le lecteur s'en souviendra - leva la tête, fixa Amy au fond de la prunelle et dit - (*un temps*) - et murmura, fixa Amy au fond de la prunelle et murmura, Amy. (*Un temps. Pas plus fort.*) Amy. (*Un temps.*) Amy : Oui, mère. Madame W. : Amy, as-tu remarqué quelque chose... d'étrange aux vêpres ? Amy : Non, mère, rien. Madame W. : Peut-être l'ai-je seulement imaginé.

• Qui se plaint, dans ce monologue ? Évidemment la fille, Amy-May.

• De qui se plaint-elle ? De la mère, V-Winter.

• Que fait la mère à la fille, en ce dimanche de l'automne finissant ? Elle lui tient un discours étrange et inquiétant, dont le message central est "tu n'es pas là où tu le crois".

• Quelle est sa souffrance ? Elle est "*effroyablement malheureuse*", parfois comme "*glacée par un frisson de l'esprit*", dans sa "*pauvre tête*".

• Quelles solutions a tenté May pour essayer d'améliorer les choses, avec quel résultat ? Se faire tout à fait oublier ; faire comme si elle n'avait jamais été, "ça" jamais été ; disparaître, n'émettre aucun son audible, donner le semblant, être comme voilée, vaporeuse ; aller et venir. L'injonction paradoxale est proche de "ne sois pas là !".

Considérer cette forme de communication entre la mère et la fille, comme génératrice d'un problème pour la mère et d'un autre problème pour la fille, serait oublier une dimension importante de la dynamique interactive. Le problème de l'une entraîne les tentatives de solutions qui alimentent le problème de l'autre. La mère se plaint de la fille et la fille se plaint de la mère. Cette circulation des messages se détaille comme suit. La mère dit à la fille "sois autrement !". La fille entend "tu n'es pas là où il faut que tu sois : sois ailleurs !". La fille se dit "disparais et tais-toi !" Elle ne communique que par des pas. La mère se dit "*ceci* recommence", "quelle élégance, tout de même !", "Elle ressasse encore tout *ça*". Elle dit à sa fille "arrête de ressasser tout ça ! (= sois autrement)". La fille entend "tu n'es pas là...", etc.

Ce phénomène a été décrit comme une "folie à deux", où les essais en vue d'améliorer les choses, de la part de l'une des personnes en cause, se traduisent, dans un premier temps par une aggravation de l'état de l'autre et dans un deuxième par l'augmentation de l'intensité de sa réaction, ce qui a pour effet d'aggraver le problème de la première, etc. Lorsque les personnes, à qui la communication est indispensable -comme à chacun d'entre nous et comme la plante a besoin d'eau- ne savent ni communiquer autrement ni communiquer avec qui que ce soit d'autre, elles nourrissent en permanence le feu de leur enfer à deux.

Pour May, les pas ont dans la relation la même fonction que les répliques incompréhensibles d'Hamlet. Ils conduisent sa mère à poser des questions qui la font passer dans une position basse. C'est ce qui maintient May en équilibre, en vie, d'une certaine façon. Chez May, comme chez Hamlet, la même interrogation, être ou n'être pas, et la même stratégie de n'être pas où on l'attend.

MÈRE	FILLE
Celle de qui on se plaint	
De sa fille	De la “*vieille madame Winter*” De sa mère, indirectement
Ce que fait l’autre, qui pose problème	
“*Ça, tout ça*”(le non-dit dans la relation ?) “*Ceci*” : la répétition des pas Fixité, Impassibilité apparente On ne sait pas où elle est Elle ne dort plus Elle ne parle plus d’elle	Discours étrange et inquiétant Tu n’es pas là où tu le crois Oui-mais-non Tu n’existes pas
La souffrance	
Regrets Interrogations Préoccupations	“*effroyablement malheureuse*” “*glacée par un frisson de l’esprit*” dans sa “*pauvre tête*”
Les tentatives d’améliorer les choses	
Pour soi	
Se rassurer, embellir, “*admirons son port, en silence*”, “*avec quel chic, le demi-tour*”.	Se faire tout à fait oublier, disparaître, faire comme si elle et “*ça” n’avaient* jamais été, aucun son audible, donner le semblant, être comme voilée, vaporeuse. Marquer le pas. De type ‘ne sois pas là’.
Envers l’autre	
“*cesse de ressasser tout ça !*” “*essaie de faire un petit somme !*”, Sois autrement ! de type “sois spontané !”	Aller et venir Rituel compulsif

CHAPITRE 10

DEUX THÉRAPIES

SIMONE

Simone a trente-sept ans. Divorcée et mère de deux enfants de son premier mariage, elle vit avec un nouveau compagnon. Dans le passé, elle a connu des états dépressifs périodiques, des crises d'angoisse et de spasmophilie. Elle a tenté à plusieurs reprises de se suicider en absorbant des doses excessives de psychotropes. Elle relève d'une dépression ayant entraîné une hospitalisation de quelques semaines, achevée il y a moins de trois mois.

Première séance (juin)

Le thérapeute : *Comment êtes-vous venue me voir ?*

Simone : *En mars dernier, j'ai fait une grosse dépression et j'ai demandé à être hospitalisée. Quand je suis allée à l'hôpital psychiatrique, c'est là que j'ai compris mon problème. J'ai eu des entretiens avec une psychiatre et des infirmiers psychiatriques. J'ai compris que j'étais agressive parce que je me sentais perpétuellement agressée. Ils ont réussi à me faire parler. J'ai rencontré des gens qui avaient le même problème que moi. Une femme de soixante ans, avec qui j'ai parlé, qui avait vécu les mêmes choses que moi. Je me suis dit "ce n'est pas possible que je reste comme ça". Il faut que je me soigne. Une succession de choses m'avaient rendue malheureuse. La perte de mon enfant, lorsque j'avais 27 ans, m'avait plongée dans un malaise constant. J'avais comme un bloc au fond de moi, un boulet. J'avais fait des crises de spasmophilie et de tétanie. Dès le moindre petit malheur, je m'effondrais. À ma sortie de l'hôpital, ma psychiatre a été mutée. Je me suis dit "il faut que je voie quelqu'un". J'ai vraiment envie de prendre ma vie en main. C'est comme cela que je suis venue chez vous.*

T : *Qu'est-ce qui ne va pas* ?

S : *J'ai besoin d'un équilibre pour être bien. Pour être bien, il faut que tout soit bien. Le moindre grain de sable me déstabilise. C'est disproportionné. Je ne sais pas gérer mon stress. Je suis agressive. Je me méfie. Je me protège par des agressions. En retour, j'ai de l'agressivité aussi et cela fait*

boule de neige. Je suis inconstante. Vivre avec moi est très compliqué. Je me culpabilise et je suis angoissée.

Le thérapeute demande des exemples concrets de situations où apparaissent l'agressivité et l'angoisse. On sait que les théories du langage permettent de distinguer deux niveaux, au moins, dans le discours de toute personne. Le thérapisant peut décrire, au premier degré, les actes, l'action, les échanges, les situations, tout ce qui arrive. Au deuxième degré, il peut s'exprimer sur les pensées, puis sur les sentiments et émotions indésirables que ces pensées engendrent. Ce deuxième degré du discours est réflexif, il est le retour de la pensée sur elle-même. L'expérience montre qu'examiner d'abord le niveau des faits distancie et apaise.

S : *J'agresse souvent mon conjoint. J'ai l'impression que tous les hommes me veulent du mal. Petite, j'ai subi des violences sexuelles. Il faut que je me justifie de tout. La moindre phrase, je la prends mal. Je demande pourquoi, agressivement. Mon père est un gros problème pour moi, car je vais devoir lui dire ce que j'ai subi. J'ai souvent pensé qu'il était comme son propre père et j'ai refusé son amour.*

On voit comment le discours de Simone, partant de ce qui voudrait être une description de faits, "j'agresse souvent mon conjoint", s'étend aux souvenirs anciens, aux croyances et aux injonctions à soi-même. Ainsi se mêle aux faits, aux incidents de la vie quotidienne qui ne sont pas problématiques en soi, l'opinion que la personne a d'eux qui engendre la souffrance.

Ce qui l'a décidée à consulter :

S : *C'est l'envie de changer mon comportement avec Xavier, mon compagnon.*

Le thérapeute demande à nouveau la description d'une situation précise où s'est manifestée l'agressivité. Garder le cap sur la direction thérapeutique est le premier souci du thérapeute, dans cette méthode. S'il n'a ni objectif ni ligne de conduite, il laissera errer le thérapisant, qui finira par perdre espoir et abandonner la thérapie. Le contexte est différent si la personne demande une cure au long cours pour effectuer une sorte de bilan de sa vie, si elle est convaincue que c'est en laissant émerger des souvenirs du passé qu'elle trouvera la voie du mieux-être. Ce n'est, en tout cas, pas la position de Simone qui attend un accompagnement plus actif.

S : *Je rentre dans la salle de bains et je vois trois taches sur le miroir. Je ne supporte pas. Je nettoie tout. Je lui dis violemment "il y a une tache !" Il me répond "ce n'est pas grave". Alors je vais faire en sorte que ça ne s'arrange pas, en entretenant la dispute.*

Elle revient au passé.

S : *En parler à mon père va m'ôter un poids. Mon grand-père est encore vivant. Il a quatre-vingt-cinq ans. J'ai envie que tout explose un peu. J'avais neuf ans. Je suis arrivée chez mes grands-parents. Un jour que ma grand-mère était en bas, il a fermé le verrou et il m'a salie. Ça a recommencé à plusieurs reprises. Il m'est arrivé d'y retourner. Il me disait : "tu n'en parles à personne ; personne ne te croira". Je n'en ai parlé à maman que bien plus tard, il y a dix ans, seulement. Je lui ai demandé de ne rien dire à personne. Elle pensait que mon père serait psychologiquement anéanti.*

T : *Qu'aviez-vous essayé de faire, à ce moment ?*

S : *Rien. Je préférais ne rien dire pour que personne ne souffre. J'essaie de comprendre. Je préfère me taire. Quand je suis partie, je suis partie, je vais vite à l'excès. Je ne peux plus gérer. Je recherche la paix.*

L'emploi de l'expression "j'ai envie que tout explose un peu" est un signe positif, la révolte étant dans ce cas préférable à la résignation. L'injonction du silence a contraint l'enfant qu'elle était de supporter seule et sans l'aide de quiconque la charge de ce terrible événement. Ce désir de s'exprimer a à voir avec le séjour que Simone vient d'effectuer à l'hôpital psychiatrique où ont été créées les conditions lui permettant enfin de parler. Mais parler est le premier degré de la thérapie. Reste à savoir pour elle comment agir, dans sa vie : que vais-je faire, maintenant, de ce que je sais ? C'est là sa demande.

T : *À quelle fréquence se produisent les crises ?*

S : *C'est assez régulier. Une fois par semaine. Parfois je peux tenir de huit à dix jours. Quand je suis triste, je chantonne. Quand je suis contrariée, je cherche la dispute. Et puis, ça se retourne contre moi.*

Le lecteur aura noté "je peux tenir", qui peut apparaître comme une première expression de tentative de solutions : je m'efforce de tenir. Il y a dans la vie de Simone de nombreux sujets de problème qui, appréhendés simultanément, se présentent comme un agrégat complexe. Le thérapeute qui voudrait traiter cet ensemble dans sa totalité, se trouverait face à une énigme multiforme, demandant plusieurs années de travaux. Si le thérapeute est humble, il se proposera simplement d'aider la personne à résoudre des problèmes simples, pour qu'elle aille mieux, pour son bien-être, celui de ses proches et celui de ses enfants. La thérapisante veut être soulagée vite. La légitimité de cette demande ne saurait être mise en doute. Le thérapeute va opérer des choix. Se détournant des chemins de traverse, il écoutera la demande. Qu'est-ce qui guide celui qui prétend dispenser quelque chose de l'ordre d'un soin, sinon la souffrance ? Pourquoi, dès lors, ne pas aller directement à ce qui est présenté par la personne comme ce qui la fait le plus souffrir ? Il n'est pas ici question d'urgence, de pression au résultat. Le

thérapeute ne veut se substituer à personne. Il ne veut pas "guérir" plus vite que ne le souhaite celle qui souffre. Il veut simplement soulager et pense que le plus tôt sera le mieux. Philosophe, hypnothérapeute et psychanalyste, Roustang ne nous dit-il pas :

> *"Et pourquoi faudrait-il opposer d'une part le refus, cher à la démarche psychanalytique, de répondre à la demande parce qu'elle vise à satisfaire un besoin, et d'autre part l'exigence (...) sous-tendue(s) par une promesse de guérison et d'adaptation ? La demande peut être considérée comme un point de départ ; c'est là que se trouve aujourd'hui l'interlocuteur. Pourquoi faudrait-il le débouter de sa position ?"* [240]

Quelle est la demande de Simone ? Il n'est question ni d'angoisses, ni de spasmophilie, ni de suicide, ni même des conséquences de l'agression sexuelle en tant que telle, qu'elle a subie. Elle vit avec un compagnon auquel elle tient. Elle ne veut pas risquer de le lasser par ses agressions verbales. Le thérapeute entend cette demande comme un but pour la thérapie, le reste étant momentanément au moins, considéré comme faisant partie du contexte. Aller vite est ainsi non pas brûler des étapes, manquer de savoir attendre et forcer la solution. Aller vite commence par prendre son temps, choisir le but et le moment, définir posément ce que l'on veut atteindre de partagé, de concret, de réaliste. S'il s'avère possible de résoudre un constituant important du problème en quelques semaines et si la personne s'en trouve soulagée, un premier résultat bénéfique aura été obtenu. La thérapisante constatera qu'elle se sent mieux, dans des circonstances où, précédemment, elle souffrait. L'optimisme réapparaîtra et cette amélioration aura tendance à gagner d'autres espaces de son existence.

T : *Vous voudriez donc être moins agressive, pour que cela se passe mieux dans votre couple ?*

S : *Oui.*

Passation de contrat thérapeutique.

T : *Pour être moins agressive, vous essayez de vous contenir. Vous y parvenez quelques jours et puis vous explosez ?*

S : *Oui.*

Expression des tentatives de solutions.

Comment interpréter cela à partir des instruments d'analyse de la thérapie ? Simone se plaint d'elle-même : elle agresse verbalement les personnes qui lui semblent la menacer. Elle tente vainement de se contenir. Le thérapeute se dit deux choses. La première : si Simone n'arrête pas de se dire "cesse d'agresser les autres" sans y parvenir, c'est que, probablement, cette injonction est paradoxale et à l'origine de son impossibilité de se

---

[240] Roustang, op. cit., p. 70.

contrôler. La direction thérapeutique étant celle de l'arrêt de ses tentatives, Simone devra *vouloir* agresser, ou au moins, percevoir l'agression comme utile pour elle. Si elle est convaincue de l'utilité pour elle d'être agressive et si elle s'autorise à l'être un peu, elle s'apercevra qu'elle devient moins agressive. Telle semble donc être la direction thérapeutique. La deuxième : si Simone ne peut se défaire de cela, momentanément, c'est qu'elle a de bonnes raisons d'y tenir. Ces agressions répondent à un besoin, ont pour elle une fonction positive.

T : *Vous me disiez que vous vous protégez des agressions par des agressions* (elle opine)... *Comment vous protégerez-vous quand vous ne serez plus agressive ? ... N'y a-t-il pas une part d'agressivité qu'il vous semble nécessaire de conserver pour vous protéger ?*

S : *Je ne sais pas.*

T : *Si l'agressivité vous protège, elle est utile ?*

S : *Oui.*

T : *Peut-être a-t-elle d'autres utilités ?*

S : *... Je ne vois pas.*

T : *Je vous suggère de réfléchir à cela, pour que nous en parlions la prochaine fois. Et puis, nous aurions besoin d'une vision des crises un peu plus précise. Voir comment cela se passe exactement. Pour ne rien oublier, il faudrait noter ce qui s'est passé, les échanges, sur le moment même ou tout de suite après. Ce que vous avez dit, exactement, ce qu'on vous a répondu. Tenir le journal des crises, en quelque sorte ?*

S : *D'accord.*

Ces deux tâches résultent du raisonnement du thérapeute. Une première fonction positive de l'agression est la protection. Y en a-t-il d'autres ? Tout cela participe du mouvement général du recadrage de l'agressivité comme bénéfique et nécessaire.

> *"Nul besoin donc de négliger la demande (...) son ambivalence, la fuite qu'elle comporte ou son caractère d'écran. Elle n'est plus la demande de satisfaction d'un besoin ; elle dit déjà de quelle authenticité est porteur le désir de changement".*[241]

La deuxième tâche consiste en une forme atténuée de suggestion du comportement non désiré. Me dire à moi-même d'observer quand et comment je suis agressif ne va pas sans m'autoriser implicitement à l'être. Tout se passe donc comme si Simone bénéficiait d'une sorte de permis d'agresser pour la quinzaine à venir.

---

[241] Roustang, op. cit. p. 71.

Deuxième séance

Simone a réfléchi à la question posée, et n'a trouvé, dit-elle, que peu de réponses : "*Si je n'étais plus agressive, je risquerais d'être manipulée. Je ne voudrais pas me renfermer, ne plus rien dire*".

T : *Peu de choses, dites-vous ? Cela me semble au contraire très important. Si votre agressivité vous permet de vous soustraire à la manipulation, elle est très utile !*

S : *Oui... J'aimerais bien être moins agressive, quand même.*

T : *D'accord, mais pas avant d'avoir trouvé un moyen de vous défendre contre la manipulation, non ?*

S : *Oui.*

Les thérapisants ne passent pas forcément d'un seul coup, de la détestation de leur comportement non désiré à l'amour de celui-ci. L'orientation vers "désirez votre agressivité" se fait ici insensiblement.

Extrait du journal des crises : "*du 7 au 10, rien. Le 11 au matin, je trouve la salle de bains sale, me mets à astiquer et à courir partout. J'étais assez stressée. Arrivée au travail, je suis agressée par un collègue. À la demande que je lui fais "où en sont tes propositions pour 2005 ?", il me répond que je suis bornée. Je lui dis sur un ton agressif "tu dois faire ton travail !" On s'est disputés. Après, je me suis dit "la journée commence très mal" et j'ai ressenti l'angoisse. J'ai un fond d'angoisse permanent. J'évite les contacts parce que j'ai peur de mal réagir. Plus tard, en notant sur ma feuille, je me suis dit "tu n'aurais pas dû être agressive".*

T : *Comment auriez-vous aimé réagir ?*

S : *Euh, je ne sais pas... Sans être agressive.*

T : *Qu'est-ce qui vous a le plus gêné dans la réponse qu'il a faite à votre demande concernant ses propositions pour 2005 ?*

S : *En fait il y a deux choses : d'abord, il est en retard dans son travail, ensuite, il ne veut pas le reconnaître et il me dit que je suis bornée.*

T : *OK. Il y a le travail et il y a sa façon de s'adresser à vous ?*

S : *Oui.*

T : *Et c'est la seconde qui vous a fait répondre d'un ton agressif ?*

S : *Oui. Il y a les deux, mais c'est plus la deuxième*.

T : *Quelle aurait pu être une réponse de votre part qui vous conviendrait , dans ce cas ?* (Elle cherche)

Est-ce comme "pourquoi me parles-tu comme ça"... ? (Elle approuve)

Vous pourriez essayer quelque chose comme cela, en pareille circonstance ?

S : *Oui, c'est vrai que c'est mieux, comme ça.*

Le reste de la séance est consacré à l'examen des difficultés de communication rencontrées par Simone, où se reproduisent peu ou prou les processus de pensées :

- Je me sens fatiguée, énervée et peu disponible ; comment est-ce que je vais *être* (ce soir, demain, ...) ? ; j'espère que je vais arriver à gérer ; (à elle-même) Calme-toi, détends-toi, n'aie pas peur qu'on t'agresse !

- En présence d'autres personnes : une remarque, une observation, un regard... on me juge, on m'agresse ; je réagis agressivement ;

- Plus tard, culpabilité : pourquoi est-ce que je ne sais pas gérer ça ? ; le lendemain, je suis extrêmement fatiguée ; du coup, je suis insensible, complètement à l'inverse, détachée, indifférente, fatiguée, marre de tout.

T : *Très bien. Vos observations sont très bien faites, très utiles et instructives. Je vous propose de continuer votre journal des crises. Quand vous noterez, je vous propose de réfléchir à la manière dont vous auriez aimé réagir.*

S : *D'accord.*

La démarche du thérapeute, ici, devient plus apparente. "Je souffre" conduit à l'exploration des circonstances. "Il se passe ceci et cela" conduit à la mise à jour du processus répétitif. "Oui, les choses se répètent ainsi" conduit à la recherche d'un substitut du processus.

Troisième séance

Simone dit avoir eu "énormément de stress" au cours des quatre semaines qui ont séparé les séances. Son compagnon a perdu son père et en a été très affecté. Elle s'est dit à elle-même "*il faut que tu sois forte ! Ce n'est pas le moment de craquer !* " À la fin de la semaine, elle a "*complètement craqué*". Puis, elle a parlé avec son compagnon qui s'est dit "*usé, ne sachant plus gérer*". Elle a eu l'impression qu'il en avait "*ras le bol*". Elle a pris ses enfants pour partir chez ses parents, "*pour lui, pour le protéger*". Elle se sentait "*coupable de ne pas être bien*". Elle ajoute "*je fais ce que je peux pour aller mieux*". Chez ses parents, elle a tout dit à son père du comportement du grand-père. Elle trouve que son père a bien réagi. "*Il a été très serein, très compréhensif. J'ai un gros poids en moins. Il m'a dit qu'il fallait que je pense à moi d'abord. Puis, il a organisé la réconciliation avec Xavier*". Elle est retournée vivre avec Xavier.

T : *Je me pose une question... qui va peut-être vous surprendre, mais*

pourquoi vous demandez-vous si vous allez "être bien" ?

S : (un temps) *Il* faut *que je sois bien. Si je ne suis pas bien, ça ne va pas.*

Au cours de l'échange qui suit, il apparaît à Simone qu'elle a besoin de montrer aux autres le visage de quelqu'un qui va bien, qui "*est*" bien. Lorsqu'elle se sent momentanément diminuée, elle se demande anxieusement si elle sera "*bien*" (ou autant qu'elle pourrait l'espérer). Cette interrogation anxieuse alimente le "fond d'angoisse permanent" dont elle fait état.

T : *Est-ce qu'on pourrait dire que de vous poser la question "est-ce que je vais être bien ?" fait venir de l'angoisse ?* (elle réfléchit, puis accepte)... *Et si vous ne vous posiez pas cette question, vous seriez peut-être un peu moins angoissée ?*

S : *Oui, c'est vrai, mais la question revient toute seule.*

T : *Vous voulez dire que cette question, en quelque sorte, s'impose à vous et que vous ne pouvez pas l'empêcher de venir à votre esprit ?* (Elle acquiesce) *Et si vous parveniez à la bloquer, vous seriez moins angoissée ?*

S : *Oui, mais je ne sais pas le faire.*

T : *Vous ne pouvez pas bloquer la question, d'accord. Mais vous pouvez refuser d'y répondre, non ?*

Simone accepte l'idée que de refuser de répondre à la question met fin, momentanément, au processus d'interrogation anxieuse, alimenté par la recherche, tout aussi anxieuse, d'une hypothétique réponse. Elle se dit décidée, chaque fois que se présentera la question "est-ce que je vais être bien ?", à se dire "on verra bien !".

Tâches :

1. Continuer le journal ;
2. En cas de culpabilité : écrire contre elle-même, tout ce qu'elle se reproche, comme pour instruire son propre procès, à charge.

Quatrième séance

Simone : *J'ai eu des crises à fréquence normale, deux, une grosse et une petite. La première : Xavier était déprimé, fatigué. Des complications dans son travail. Les conséquences du décès de son père. La garde de ses enfants. Il m'en a parlé et m'a dit qu'il n'en pouvait plus. Je l'ai pris pour moi. Je me suis dit : "c'est de ma faute s'il est comme ça". Je lui ai dit "comment ça, tu n'es pas bien ? Mais moi, je vais mieux !". Il m'a répondu "mais ce n'est pas toi que j'accuse !" Je lui en ai voulu de ne pas aller mieux. Et puis, je me*

suis sentie coupable. J'ai écrit. Mais en même temps que j'écrivais "ce n'est pas bien ce que tu as fait", j'ai eu une sensation nouvelle : je me suis trouvée égoïste. Plus tard, on a discuté longuement. J'ai mis en avant que ça allait mieux.

La petite crise, dimanche. Le soir, je veux rentrer dans mon lit. Il n'était pas bien tiré. Je le lui ai dit. il m'a répondu sèchement. Je me suis sentie coupable. J'ai pris mon oreiller et je suis partie. Il est venu me rechercher et on s'est réconciliés.

Au travail, j'ai été plus sereine. Je n'ai pas pris les choses pour moi. J'ai réussi à ne pas me sentir agressée. Avant la réunion, je me suis demandé "qu'est-ce qui va se passer ?" Je n'ai pas répondu à cette question. Pendant la réunion, j'ai dit à mon collègue "ça ne sert à rien que tu te mettes en colère". Moi-même, je me suis sentie plus calme. J'ai eu des crises à fréquence normale.

Tâches : poursuivre le journal et le blocage de la réponse, et écrire contre soi-même en cas de culpabilité.

Cinquième séance

S : *J'ai réussi à ne pas me sentir agressée.*

Je n'ai pas grand chose à vous dire. Tout s'est bien passé. Pas de crises. Pas de problème particulier. C'est bien la première fois que cela m'arrive.

T : *Tiens ! Comment expliquez-vous cela ?*

S : *Je ne sais pas. Je me sens mieux. Je me sens moins agressive.*

T : *Comment pourriez-vous faire pour vous sentir agressée ?*

S : *Je ne sais pas. C'était tellement ancré chez moi. Il s'est passé un petit événement. La fille d'une amie passe la journée avec ma fille. Je la raccompagne chez elle. Je rentre à 19 h 15. Xavier est là, mécontent de mon retard. Je reste calme, pas agressive. Je lui fais remarquer que c'est insignifiant. Il part dans des réflexions généralisantes. J'essaie de lui faire comprendre qu'il fait toute une histoire pour rien. Je me dis "il ne faut pas que tu t'énerves !" On s'écarte. Seule, je me dis "qu'est-ce qu'il faudrait que tu dises pour que ça s'arrange ?" Je ne me sentais ni coupable ni angoissée. On s'est reparlé. Il m'a dit "ça aussi, tu dois savoir le gérer !" J'étais contente de ne pas m'être énervée. C'est parce que je ne me sentais pas coupable*.

T : *Vous avez besoin de vous protéger. Il est trop tôt, à mon avis, pour baisser la garde, ne croyez-vous pas ?*

S : *Euh, si, si...*

On n'accepte pas facilement ce genre de recommandations. Et pourtant, elles rassurent. Simone pourrait se dire : "je suis venue en thérapie parce que je me trouve trop agressive. Mon agressivité diminue et il voudrait que je l'augmente à nouveau. Ah, non !"

Tâche : continuer à observer.

Sixième séance (septembre)

S : *Il ne s'est pas passé grand chose, je suis assez contente. Deux petites choses quand même, où la réaction de Xavier m'a surprise.*

Elle décrit deux anicroches, où il apparaît qu'elle sait s'exprimer sur la relation et qu'elle ne ressent que peu le besoin d'être agressive. Elle ajoute que son compagnon semble avoir du mal à accepter qu'elle ait changé.

Le thérapeute lui dit que ce phénomène est normal, qu'un nouvel équilibre va se mettre en place et qu'ils peuvent aider ce processus en en parlant tous les deux.

Pas de nouveau rendez-vous.

Un appel téléphonique de contrôle, trois mois plus tard laisse apparaître que tout se passe bien. Moins d'agressivité, moins de fatigue, absence d'angoisses, relations plus fluides, dans l'ensemble, au travail et ailleurs. Vie de couple normale, avec ses difficultés et ses bonheurs habituels...

Un an après

Sur la demande du thérapeute, Simone accepte un entretien de contrôle. Il lui est dit que son cas peut faire l'objet d'une publication, sous le couvert de l'anonymat.

T : *Comment êtes-vous aujourd'hui ?*

S : *Je me sens vraiment mieux. Je suis vraiment contente de cette thérapie.*

T : *Comment expliquez-vous cela ?*

S : *Je ne sais pas. Je prends les choses différemment. J'agresse moins les gens parce que je me sens moins agressée. Xavier et moi, nous nous séparons. C'est lui qui l'a voulu. Il m'a surprise en m'annonçant son souhait de*

mettre fin à notre relation. Je lui ai dit : "si ça peut t'aider..." Il y a des choses qui ne vont pas bien chez lui mais il ne l'admet pas. Moi, je me sens mieux armée. Je n'ai pas l'impression de replonger et de déprimer. Je me demande comment j'aurais supporté cela l'an dernier. Mon changement a été tellement révolutionnaire que je disais "ce sera super si lui aussi..." Il aurait besoin d'une thérapie, mais il ne veut pas le reconnaître. C'est dommage. Je crois qu'il n'a pas voulu admettre que j'ai changé.

L'une des expressions du changement prend la forme "je vois les choses différemment" et s'explique, dans cette thérapie, par le recadrage. La personne donne un nouveau sens à ce qu'elle perçoit et ce sens n'est plus problématique pour elle. L'énoncé "je ne sais pas pourquoi" est typique du caractère non conscient (ou à un degré de conscience faible) d'un changement qui, selon cette théorie, s'est produit au niveau des processus de pensée.

T : *D'après ce que vous me disiez, j'avais l'impression que pour lui, avoir le sentiment qu'il vous aidait était comme nécessaire, non ?*

S : *Si, si. Il me disait souvent qu'il m'aidait et que c'était difficile pour lui.*

T : *Et depuis que vous allez mieux ...*

S : *Il ne pouvait plus le faire. Quand nous avions de petits désaccords, je ne me mettais plus en colère. Je lui parlais calmement. S'il me disait un truc désagréable et que je ne l'agressais plus comme avant, il me disait "tu récites des trucs que tu as appris chez ton thérapeute !".*

T : *Vous pensez qu'il n'a pas admis que vous avez changé ?*

S : *Oui, c'est sûr.*

T : *Qu'allez-vous faire ?*

S : *Nous vendons la maison. Je vais déménager et repartir... Je regrette qu'il ait pris cette décision. C'est dommage, mais je ne peux pas le forcer à rester. Je lui ai proposé de voir un thérapeute, pour lui, ou de venir vous voir tous les deux, mais il n'aime pas ce genre de démarches.*

T : *C'est fini, décidé, là ?*

S : *Oui.*

T : *Revenons un peu sur le passé, avant cette thérapie. Vous m'aviez parlé de plusieurs thérapies que vous aviez faites, sans trop de résultats ?*

S : *Oui. À 27 ans, j'avais été déprimée, mais ce n'était pas une grosse dépression, comme celle de l'an dernier. Je suis allée voir un psychiatre, une fois par semaine pendant six mois. Au bout de six mois, ça avait empiré et j'ai décidé d'arrêter. J'attendais qu'on m'aide. Comment m'en sortir ? Après avoir exposé le problème, je n'ai pas reçu d'aide ou de relance. Je parlais. Il ne posait pas de questions. Il ne disait rien. J'étais seule à parler. Je n'avais rien à dire. J'en étais toujours au même point. Remuer continuellement le passé a*

fini par me rendre mal. J'ai arrêté.

T : *Vous avez vu d'autres personnes ?*

S: *Oui, à deux reprises, des psychologues. C'était la même méthode. Deux ou trois séances à chaque fois. J'ai arrêté d'emblée. Et puis un autre psychiatre, deux fois, encore la même chose.*

T : *Et cela vous a donné envie d'essayer autre chose ?*

S : *Oui. À l'hôpital, je me suis rendu compte que les méthodes plus actives me convenaient mieux.*

Le thérapeute lui donne à lire le compte rendu dactylographié des sept premières séances en lui demandant si cela correspond au souvenir qu'elle a gardé du déroulement de la thérapie. Le document remis est celui retranscrivant les échanges, dont le lecteur a pris connaissance, à l'exception des commentaires du thérapeute. L'explication de la stratégie paradoxale peut être de nature à en réduire la portée. Le risque est faible, après un an d'acceptation durable du changement de cadre, mais le thérapeute juge inutile de le courir. Elle relit soigneusement, corrige quelques points de détail et les âges de ses enfants, se dit d'accord avec le compte-rendu et ne fait pas de commentaires.

Le but de Simone, en commençant cette thérapie, était d'améliorer les échanges avec Xavier, pour que la vie du couple soit plus harmonieuse. Il peut sembler étonnant que la thérapie, qui a permis à Simone de vivre sans le mal-être qui ne la quittait pas depuis des années, finisse par aboutir à une séparation. Il est connu, toutefois, que les thérapies conduisent à de nouveaux équilibres relationnels. L'opinion de Xavier et sa croyance sont exprimables ainsi (hypothèse plausible, à vérifier) : tu as besoin de mon aide et je suis prêt à te l'apporter, mais cela m'est difficile et je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir le supporter. Lorsque j'aide ma compagne, j'en tire bénéfice. Je peux apparaître à mes propres yeux comme quelqu'un de bon. Lorsque les relations dans le couple ne sont pas bonnes, je peux, à bon droit, lui en attribuer la cause. Si j'accepte qu'elle va mieux, je dois me reconnaître une part de responsabilité dans les disputes. La position "tu vas mieux, mais c'est tout de même de ta faute" est plus difficile à tenir. Simone est parfaitement consciente de cela et c'est de ce point de vue qu'elle lui a conseillé, sans succès, d'entreprendre un "travail sur lui-même". Le refus de Xavier l'a finalement aidée à accepter la séparation.

CLÉMENCE

Nous proposons maintenant une autre manière de présenter un cas. Clémence s'exprime posément, la prise de note est aisée. Elle fait en même temps de nombreux commentaires sur elle-même et sur ce qu'elle peut apprécier de l'avancement de sa thérapie. C'est pour cela que nous avons souhaité lui laisser la parole, considérant que le lecteur se rendrait ainsi mieux compte de sa progression et saurait trouver les interventions du thérapeute. À part quelques échanges, seules les tâches données en fin de séance sont signalées.

Les propos ne sont pas retranscrits intégralement, car un choix de passages significatifs a été opéré. De même, la prise de notes du thérapeute reste représentative, bien que cette thérapie, privée, n'ait pas fait l'objet d'un enregistrement.

Clémence, 30 ans, est mariée à Victor, 38 ans ; tous deux ont un fils de 30 mois, Louis.

Première séance

Clémence : *"J'ai des angoisses très gênantes à vivre que je n'arrive pas à contrôler. Je n'ai pas confiance en moi. Je me trouve moche, j'ai des doutes au sujet de mon couple. Parfois, j'ai envie de me retrouver toute seule pour ne pas faire de mal aux autres. Ma mère est morte dans un accident quand j'avais 19 ans. Elle avait 53 ans. Elle avait une maladie cardiaque, dite de Bouvret . J'ai eu une grosse dépression. Je ne mangeais plus et j'avais perdu le sommeil. J'ai fait deux ans de thérapie avec un psychanalyste, ce qui m'a permis de faire le deuil de ma mère, de digérer sa mort. J'ai réussi mon diplôme d'État d'infirmière. J'ai vécu une vie indépendante avant de rencontrer celui qui est devenu mon mari. Nous avons un enfant, Louis. Après sa naissance, j'avais l'impression d'être ma mère, de ressembler à ma mère, de me comporter comme elle. J'ai eu des angoisses de mort terribles. Mon mari me disait "Ça va aller". Il fait confiance à notre couple. Je suis retournée chez une psychanalyste femme pendant un an. J'ai compris d'autres choses qui expliquaient tout et en particulier ce besoin énorme d'affection que j'ai. J'ai tellement besoin d'affection qu'on n'arrivera jamais à me satisfaire. On, c'est-à-dire mon mari et mon fils. J'ai compris mais cela ne résout pas mon problème. Je n'arrive plus à gérer les émotions. J'ai appris dans des livres.*

Lorsque Louis est turbulent et que je lui dis "Louis tu m'énerves, arrête" comme tous les enfants, il n'obéit pas immédiatement. Je dois l'écouter. Quand je suis bien, j'arrive à le faire, quand je suis mal, je n'y arrive plus.

J'ai besoin de m'exprimer. J'ai besoin d'exprimer mes émotions. Parfois, je le dispute ou je crie très fort. Après, je vais le chercher et lui fais un câlin, mais le mal est fait. Quand je suis au creux de la vague, j'ai l'impression qu'il ne m'aime plus, et moins je me sens aimée, plus je me dévalorise.

Ma mère ne me disait jamais qu'elle m'aimait. Quand mon mari fait du sport, je lui en veux. Je ne lui exprime pas tout de suite. "Quand tu sors, je ne sais plus ce que tu fais et je crains que tu m'abandonnes". J'ai parfois ce sentiment d'abandon. Il ne me comprend pas. "Mais non, dit-il, je ne vais pas t'abandonner". J'avais ce même sentiment d'abandon de la part de ma mère. Elle me disait souvent "Lâche-moi le panty". Parfois j'ai peur de reproduire ce que ma mère faisait. Je n'ai plus confiance en moi. Comment maîtriser cela ? Je crie parce que je suis désespérée. Je suis freinée à être vraiment moi-même. J'oublie que j'ai des qualités...

Après la mort de ma mère ça a été l'effondrement...

C'est la panique. Ça me fait peur, mais j'ai mes angoisses tout de même.

J'explique ces angoisses par cette carence affective. Je ne veux pas reproduire ce qu'a fait ma mère. Je ne veux pas que mon gamin en souffre.

Je voudrais apprendre à être plus sûre de moi. Je suis timide. Quand je traverse la salle du restaurant de mon mari, je ne dis jamais bonjour. J'ai peur de l'image que je donne.

J'ai de bons amis que j'apprécie beaucoup.

J'ai repris l'équitation mais sans mon mari je n'y serais jamais allée. J'y vais, je suis contente mais j'ai peur. Je me sens en compétition avec mon mari. Depuis que je suis mariée je vais moins vers les autres. J'ai peur des inconnus. J'ai été quelquefois invitée à prendre un café. Je n'ai pas réinvité les gens qui nous avaient reçus par crainte, pour rester dans la bulle familiale.

Peur qu'on empiète sur ma vie privée, qu'on m'entraîne dans de fausses relations amicales. J'ai peur de perdre Victor, qu'il ne m'aime plus, qu'il m'échappe. Je ne suis plus importante à ses yeux. Je ne veux pas vivre comme ça toute ma vie. J'ai peur d'avoir un deuxième enfant. Je vais être perdue. Je me dis "Vers qui vas-tu te tourner ?"

Je voudrais des méthodes pour apprendre à gérer mes émotions. Je voudrais savoir me comporter avec les gens. Je voudrais être sûre à cent pour cent que mon mari m'aime et pourquoi. Mon enfant a peur, peur du lion, peur que je m'en aille. Il m'a vue pleurer et ne dort pas la nuit. Il est coléreux et opposant. Je ne sais plus quoi faire.

La tâche donnée à Clémence est d'observer et de noter toutes les manifestations du problème, le déroulement précis des échanges et des interactions et sa manière de réagir. Les notes seront à remettre au thérapeute à la séance suivante, deux semaines plus tard.

Deuxième séance

Dimanche après-midi, nous étions invités par la mère de Victor. Après le repas, je faisais la vaisselle avec ma belle-sœur. De nouvelles personnes sont arrivées, je n'ai pas osé leur dire bonjour. Je me sentais mal. Je me suis demandé ce qu'ils allaient penser de moi. Ils sont venus vers moi et m'ont dit bonjour. Peu après, nous sommes partis. J'ai voulu que Louis vienne avec moi. Je ne voulais pas qu'il reste avec des gens que je ne connais pas.

Je ne sais pas ce qui aurait pu se passer. Qu'on lui parle, qu'on le prenne sur les genoux. Je ne peux pas laisser Louis à des inconnus. C'est une peur, c'est viscéral. Je n'ai pas osé le dire à Victor. Il m'aurait dit encore "Tu n'as pas confiance".

Ça me soulagerait beaucoup de pouvoir le lui dire, car j'aurais besoin qu'il me comprenne et qu'il ne me juge pas mal.

Lundi soir, j'ai été très en colère après mon mari. J'ai craint que sa désinvolture ne l'oblige à payer une forte amende car il a piraté une carte Canal +. Il me répond "Ce n'est pas la mort !". Je ne dis rien et je me renferme. Il va voir l'avocat et rentre à 20h tout guilleret en disant "Mon avocat m'a dit, maximum 50 000 F". J'étais en colère. S'il m'avait dit "Ça va être terrible", j'aurais pu compatir. Je lui ai dit, je ne comprends pas que tu t'en moques comme ça. On a mangé "décousu". Je suis allée me coucher sans l'attendre. Il m'a rejointe et m'a demandé "Qu'est-ce qui se passe ?" Il avait mis son intelligence au service du mal. Je me suis renfermée. Je m'en voulais de gâcher la soirée. C'était plus fort que moi, je n'arrivais pas à me contrôler.

Le pire s'est passé mercredi. Nous étions au supermarché, Louis et moi. Il tenait le caddie pendant que je cherchais des chaussons pour lui. Tout d'un coup il part en courant et disparaît de ma vue. Tout de suite, ça a été la panique. Je me suis dit "Ça y est, il est perdu, on me l'a enlevé, je suis nulle, je suis une mauvaise mère". J'étais dans une colère et une peur panique noires. Je l'ai retrouvé. Je l'ai grondé en criant très fort. Il a eu peur. Il était pâle. J'arrive à la caisse, la panique disparaît. Je me suis agenouillée près de lui et je lui ai expliqué calmement. Il a compris : maman ne va pas me disputer.

Comment aurai-je aimé réagir ? Pendant la panique je ne sais pas, il n'y

a rien à faire. Après l'avoir retrouvé, j'aurais aimé être capable de lui expliquer. Je sentais que j'avais besoin de décharger ma colère. Il fallait qu'il le sache. Qu'est-ce que j'en fais de ma peur ?

Je ne sais pas quoi faire. Je n'ai pas cherché de moyens pour lutter.

(...)

Tâche : Continuer à observer, à prendre des notes, puis, vous demander comment vous auriez aimé réagir.

Troisième séance

[Clémence fait part de son souhait de voir son mari participer à la thérapie. Elle lui en a parlé. Il a donné son accord de principe. Avant la séance, elle se disposait à appeler le thérapeute pour le lui proposer, et puis son mari a dû se désister pour des raisons professionnelles, ce qui fait qu'elle n'a pas appelé. Elle poursuit en faisant part de sa déception]

J'étais tellement contente qu'il vienne. Il ne s'exprime pas beaucoup sur ce que je lui dis. Il m'arrive parfois de m'inquiéter pour ma santé. Par exemple, récemment ma calcémie était très faible. Je me suis dit "Il y a quelque chose de grave". Je n'ai pas osé lui en parler car j'avais peur de paraître peureuse. Quand je lui parle de mes anxiétés, il ne répond pas à mes questions. Il réagit peu. Si je suis énervée, il ne répond pas. Il me dit aussi que je suis trop anxieuse. Il ajoute "Arrête de dramatiser, ça ne peut pas t'arriver ! Ne t'inquiète pas. Il ne peut rien t'arriver de très grave, tu dramatises trop". Cela ne me rassure pas. Je me sens terriblement seule. Je me demande s'il m'aime vraiment.

T : *Qu'est-ce qu'il devrait vous dire pour que vous vous sentiez aimée ?*

C : *"C'est vrai, je te comprends"*.

T : *Est-ce que vous faites quelque chose pour obtenir cela ?*

C : *Non, pas vraiment...*

T : *Vous attendez en espérant qu'il va le faire ?*

C : *Un peu, oui.*

T : *Je comprends. Avez-vous pu faire la tâche ?*

C : *Oui. J'ai enregistré du positif. L'écriture m'a permis de me rendre compte que dans certaines situations je ne sais pas quoi faire. Je sais que c'est possible. J'en ai la volonté. Des situations difficiles, il y en a eu moins que la quinzaine précédente. (Elle reprend ses notes). Lundi à 8 h, au moment de partir au travail, j'étais fatiguée parce que je n'avais pas dormi. Au moment où je m'en vais, il me lance "Va te reposer au boulot !" J'étais*

furieuse. Je lui ai lancé "Tu es vraiment un sale ..."

J'aurais pu dire "Je trouve ta remarque très déplacée". J'arrive à avoir des réactions plus positives.

À 19 h, je rentre du travail. Louis et son papa m'ont attendue à la sortie. Nous rentrons. Devant la maison, Louis joue avec un balai. Je lui dis qu'on va rentrer. Au bout de dix minutes, il ne veut pas rentrer. Alors je sors lui expliquer qu'il faut aller au bain, qu'il est plus de 19 h et qu'il pourra jouer demain. Là, il s'énerve et pleure. Son père, le voyant pleurer, lui dit "Allez viens, tu balaieras dans la maison". Moi, aussitôt, je dis "Mais non, il est temps de rentrer et plus de balayer. Tu me fais passer pour quoi ? Je ne tiens plus debout avec ton discours". Alors, je lui dis "Débrouille-toi tout seul" et je descends ranger le salon, dépitée. J'entends Louis pleurer à moitié, alors j'ai mal au cœur, je vais le voir et je le serre dans mes bras. Il me dit "Maman a disputé". Je le console.

Comment réagir autrement ? Je ne vois pas comment j'aurais pu ne pas partir en disant à mon mari "Débrouille-toi tout seul". Je me suis sentie dévalorisée parce qu'il m'avait contrariée, comme s'il avait décidé que ce que je voulais faire était mal. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Là, je n'en sais rien car je me suis sentie blessée par Victor.

Jeudi, 19 h, je rentre en retard. Je viens d'avoir un entretien éprouvant avec des parents et leur enfant. Je suis tendue. Louis m'accueille très chaleureusement. Je retrouve mon mari dans le jardin, le chaton dehors, alors que je lui ai demandé la veille de ne pas le sortir car il est trop petit et surtout pas vacciné. J'ai à ce moment-là le sentiment que tout ce que je lui dis l'indiffère. Je pense qu'il ne me considère pas. Je n'ai pas réussi à ne pas sortir de mes gonds et me calmer avant de m'en prendre à Victor. Ce trop-plein d'énergie négative doit être expulsé. Après quelques instants, je m'assied, Louis sur moi et là je reprends mon calme. Je vais vers mon mari et je l'embrasse avant qu'il ne reparte au travail. Je veux qu'il sache que je l'aime et je m'en veux de mon énervement.

Mercredi, je ne sais pas pourquoi, je me sens angoissée très fortement. Cet après-midi, nous allons à l'équitation. Cela m'embête de laisser Louis à sa mamie car je ne le vois pas beaucoup en ce moment à cause de mon travail. Ces dernières nuits, je rêve de mort, de ma mère, je me réveille en l'appelant. L'hospitalisation de mon père m'angoisse terriblement. J'ai peur que l'opération se passe mal et qu'il meure. Depuis plusieurs jours, j'ai des tachycardies et parfois même la nuit, cela me réveille. J'ai très mal au dos et je me sens nerveuse. Je n'ose pas en parler à Victor car j'ai peur de ce qu'il peut penser et qu'il me trouve faible. Pourtant, j'ai besoin de son soutien, de son écoute. Je me sens seule, loin de lui, j'aimerais qu'il sache combien je

suis angoissée par rapport à mon papa afin qu'il me soutienne. Mais j'ai l'impression qu'il n'en a pas envie et que cela l'embête.

J'ai honte d'être angoissée.

[Comment un problème devient un problème de niveau supérieur].

Tâche : Continuer le journal.

Le thérapeute donne son accord pour que Victor vienne à la prochaine séance s'il le souhaite.

Quatrième séance

[Victor est présent. Clémence en semble très satisfaite. Le contenu des échanges n'apportera pas d'élément décisif à la compréhension du cas, ni à l'avancement de la thérapie. L'important, pour Clémence, reste la démarche de Victor qui lui permet de se dire qu'il est venu parce qu'il tient à elle].

Tâche : Pour Clémence, continuer le journal.

Cinquième séance

Ce qui est plus clair entre Victor et moi : les tâches ménagères. Nous avons attribué un rôle à chacun. Je sais ce que j'ai à faire. Je le fais quand j'en ai envie. Je me sens beaucoup plus décontractée. Je n'ai plus le sentiment d'être dévalorisée. Je suis plus détendue. Je ne fais plus les tâches dévolues à Victor sauf exception.

J'ai vraiment un homme qui m'aime, je le sais. Parfois, je doute, puis je me reprends : non, il ne se moque pas de moi. Même après une dispute, je réfléchis et je modifie mon comportement. J'arrive à faire le premier pas. Je n'arrive pas encore à gérer complètement mes humeurs. Parfois, j'arrive à prendre du recul. Un jour, Victor a voulu emmener Louis en scooter. Je ne voulais pas parce que cela me faisait peur. Finalement, j'ai accepté. La fréquence de mes anxiétés, au début, était de deux à trois par semaine, et plus. Aujourd'hui, deux en quinze jours. Par exemple, un soir mon mari m'a fait un coup. Il est arrivé en retard sans me prévenir. J'étais seule, je me suis angoissée. Tout mon monde s'est écroulé. Je me suis dit "Je laisse tout tomber, je laisse tomber la thérapie". A son retour, nous avons pu en parler Victor et moi et ça va mieux. En analysant, je construis pour l'avenir.

Lundi, il devait être là à 17h30, il est arrivé à 18h. J'ai bien réagi : je lui

ai dit "Tu aurais pu me prévenir, tu sais bien que je suis inquiète".

J'aimerais arriver à maîtriser mes sentiments et à ne plus verbaliser ma colère. Lundi, il devait préparer un barbecue. Il est rentré trop tard pour le faire. Je me suis mise à bouillir intérieurement, j'étais en colère, il n'avait pas respecté sa promesse, il se fiche de moi. Je me suis refermée comme une huître. J'aurais aimé lui dire "Quand tu ne tiens pas tes promesses, je suis déçue et je perds confiance en toi". Mardi, il a fait un vrai barbecue.

[Clémence relate ainsi un petit nombre d'incidents qui se reproduisent sur le même schéma : Victor s'est engagé à faire quelque chose pour elle. Il est en retard ou bien a oublié sa promesse. Clémence est déçue et a l'impression qu'il ne lui accorde aucune considération. Elle réagit par la colère ou bien en se renfermant sur elle-même. Elle dit avoir besoin de s'exprimer, mais n'a pas encore trouvé une manière de le faire qui préserve les relations].

Tâche : Continuer le journal. Observer en particulier la différence entre les moments où Victor est négligent et les moments où Victor se moque d'elle.

Sixième séance

J'ai fait la tâche mais je n'ai rien eu à noter. Il y a eu des situations qui auraient pu être critiques et qui ne l'ont pas été. Mon mari est plus à l'écoute d'un signe qui lui montrerait que ça ne va pas. Nous avons davantage de complicité et d'écoute. Cela reste fragile. C'est aussi fonction de mon état physique.

Je suis beaucoup plus confiante en moi, donc j'ai plus confiance en mon mari et mon couple.

J'ai encore des angoisses. Par exemple, j'ai très peur en voiture quand je ne conduis pas. J'ai des angoisses de mort. Je suis fatiguée. J'ai peur qu'on me découvre un truc grave. J'ai peur de mourir.

La nuit, je me réveille. J'appelle ma mère. J'ai l'impression de mourir. Je crois que je l'appelle parce que j'ai peur de mourir. Maintenant, je suis angoissée parce que je n'ai pas le droit. Je me sens faible. Le rendormissement est relativement rapide.

C'est depuis que ma mère est morte.

Le soir, seule, du temps à penser, si un événement me rappelle la mort. La pensée de la mort de mon père. Cela me fait peur. Comment je vais appréhender. J'arrive à maîtriser cette peur lorsqu'il y a un dérivatif. Parfois je téléphone à mon mari. Parfois, c'est très intense. La durée peut être d'une

heure avec des palpitations pendant plusieurs minutes. Je fuis. L'idée va revenir dans la soirée. Parfois j'appréhende. Avant d'avoir Louis, j'ai pris des risques. Je bravais la mort. Maintenant, je ne le referais plus.

Je ne veux plus y penser du tout.

Parfois, j'ai l'impression que je me prépare à ma propre mort. Faut-il accepter sa propre mort ?

Tâche : Observer toutes les situations d'angoisse et en tenir le journal.

Septième séance

Mardi en sortant de votre cabinet. J'étais en voiture, j'aborde un carrefour, le feu était au vert, une voiture grille le feu et passe devant moi. J'ai peur. Vraiment peur. Je m'arrête. J'y repense. Je suis frustrée. C'est injuste, je n'y suis pour rien. La mort c'est terrible. C'est un acte d'autrui. Il suffit de peu de chose. S'il y avait eu choc je serais morte. Pour moi, tout ça c'est de l'angoisse. J'y ai pensé pendant une bonne heure. En rentrant chez moi, je raconte à mon mari. Je suis dehors et je me dis alors que la vie est belle mais que tout peut disparaître d'un jour à l'autre et cela me frustre terriblement. Alors, je me dis qu'il faut en profiter. Je trouve cela injuste.

Je voudrais ne pas couper court à mes angoisses. Si ça se raccourcissait, ce serait déjà bien. Je voudrais éviter qu'elles arrivent. Quand je n'ai pas d'angoisse, je me dis c'est bien, pourvu que ça dure.

Par exemple, je suis sur le bateau. J'ai peur que Louis tombe à l'eau et qu'il meure. Cela dure tout le temps de la promenade. Et si ? Je lutte contre la tendance à éviter. Il faut arrêter de penser à ça.

Jeudi, Louis dort. Il est 22h30. Je suis seule. Je suis au lit et j'ai peur qu'on vienne enlever mon bébé dans la nuit ou qu'une personne s'introduise dans la maison et nous tue. J'ai beaucoup de mal à m'endormir. Quand j'étais petite, tous les soirs j'allais vérifier si c'était fermé. Aujourd'hui, je vérifie parfois. Je n'y vais pas quand je suis sûre d'avoir fermé.

J'ai souvent peur qu'on me vole mon bébé.

Samedi, je dois aller chez mon papa mais je n'ai plus envie d'y aller car je n'ai pas envie de prendre la voiture. Et si j'avais un accident et que je meure. Je pense à cela parce que quelques jours auparavant j'ai eu connaissance d'accidents mortels. A contrecœur je prends la voiture. Une fois partie, je n'y pense plus, mais avant j'étais angoissée.

Lundi soir, séance d'équitation. A chaque fois que je monte, j'ai très peur. Et si je tombais et que je meure. Non je ne veux pas. Je sens comme un

grand vide en moi. Je me sens tendue, oppressée. Je ne me détends que si ma monture est calme. Je finis la séance en me disant que j'ai réussi à vaincre ma peur. Mais cette pensée d'avoir un accident est systématique et me gâche mon plaisir. Le soir, nous allons voir le feu d'artifice, je suis détendue, nous écoutons le concert avec mon mari, puis soudain, je regarde la foule éparpillée et j'ai peur. Et si un malade tirait sur la foule ou lançait une bombe ? C'est un endroit idéal pour faire un massacre. Je vois la scène, j'essaie de rester calme. Au bout de quelques instants, cette idée me quitte. Je me demande pourquoi j'ai ces idées macabres. Elles me gâchent ma soirée.

Mardi, je suis tranquille dans mon jardin et soudain j'ai une pensée horrible : quand je serai morte, je ne serai plus là à voir les belles choses. Cette pensée s'efface rapidement dès que je me concentre sur une autre pensée.

Jeudi soir : j'ai regardé un reportage qui m'a bouleversée. Il retraçait le procès d'un jeune homme accusé d'avoir assassiné un enfant. Et si on faisait du mal à mon enfant ? Ai-je bien fermé la porte ? J'écoute les bruits. J'ai peur. J'ai du mal à dormir. Je ne me suis endormie que quand mon mari est rentré.

Tâche : Continuer à observer les angoisses et les noter. En profiter pour bien identifier la nature de la peur et pour cela, au besoin, l'accentuer légèrement. Dans le même esprit, pour commencer à apprendre à contrôler la peur, faire cinq minutes de peur provoquée, imaginaire, chaque jour. En même temps, cela aura un petit effet de purgation.

Huitième séance

Les cinq minutes de peur provoquée n'ont pas été faciles. Les angoisses sont moins naturelles. Elles sont moins intenses quand je les fabrique. C'est dur aussi parce que, pour les fabriquer, c'est horrible, je vais chercher ce que j'essaie de fuir. Mes angoisses, aller au pire, j'arrive à les tarir assez vite. Je pars sur une idée, je pense à tout. C'est comme si je ne trouvais plus rien, je n'y arrive même plus. Je croyais que c'était intarissable et ça s'arrête. Par exemple, "si mon père meurt". Hier je me suis entraînée à penser "jouer avec". J'ai eu envie d'arrêter. J'ai refoulé l'idée. Il faut que je ressaie.

Est-ce que je peux le faire lorsque l'angoisse arrive spontanément ?

[Le thérapeute encourage Clémence à le faire]

Je me réveille, on part en vacances, ça va être bien, on ira voir les falaises. Et s'il tombait ?

Actuellement, les angoisses inopinées ont la même fréquence, une ou deux fois par jour. C'est fonction de ma fatigue ou du contexte, quand je ne fais rien. Le soir, c'est plus long. Ça peut durer vingt minutes.

Le relationnel, ça va. Je m'exprime sur mes sentiments.

J'ai des sautes d'humeur bizarres. Je suis enceinte, le test est positif. Je sais bien calmer le jeu pour que cela passe le mieux possible. J'ai dit à mon mari "Je te promets que je ne te ferai pas subir ce que je t'ai fait durant ma première grossesse".

Je me suis énervée après Louis. Je me suis vite calmée et j'ai rectifié le tir. Je sors de la pièce, je respire, je reviens. Je ne viens pas pour être parfaite mais pour corriger mes angoisses de mort et mes comportements.

Avant d'être enceinte, je me disais "Ça ne va pas être trop dur". J'ai demandé à mon mari "Est-ce que tu crois que je pourrai aimer le deuxième comme j'aime Louis ?" J'ai une angoisse ancienne de ne pas savoir assurer physiquement. J'ai l'impression de tromper Louis, de le tromper dans mon amour. J'ai l'impression qu'il va en souffrir.

[Le thérapeute lui cite Edmond Rostand "Soleil ... Ô toi dont la lumière ... Se divise et demeure entière ainsi que l'amour maternel". Elle sourit].

Tâche : faire passer la durée des angoisses provoquées à vingt minutes, accentuer les angoisses spontanées, se confronter à la peur : éviter d'éviter.

Neuvième séance

Ça a été un peu dur. Ma grossesse rend mon humeur fluctuante, ce qui a mis à mal mes stratégies de communication.

Mes angoisses, c'est rigolo, à chaque fois je vais jusqu'au bout. Je me dis "Et alors, si ça arrive, ça arrive !" Mon angoisse se tarit très vite. C'est comme si dans mon esprit, ça se passait en deux temps : un, je vais t'embêter avec mes angoisses ; deux, je n'arrive même plus à me la gâcher. Ce n'est pas marrant, tes angoisses, elles ne te font même plus peur. Mes angoisses diminuent, je ne comprends pas pourquoi. La fréquence diminue, l'intensité diminue.

J'ai provoqué mes angoisses quinze minutes par jour, mais pas tout le temps. Quand je le fais, je vais très vite au bout de mes idées. Mes angoisses spontanées, je n'en ai pas plus d'une par jour. Cet exercice me raisonne, il me fait prendre conscience que j'exagère, ça me resitue dans une assurance. (...)

Ça remonte à l'enfance. La pensée de la mort de ma mère m'a provoqué une bouffée d'angoisse de mort. Ma mère n'avait pas assuré son rôle. Elle m'a aimée, mais mal. Je n'étais pas capable de penser à elle sans haine. Je me demandais souvent "Est-ce que tu seras aussi mauvaise que ta mère ?" Elle a été horrible avec moi, elle a dit qu'elle ne voulait pas de moi. Je ne comprenais pas pourquoi elle pouvait être comme cela avec moi. J'aimerais parvenir à la comprendre et à la plaindre. Elle n'avait pas les bons outils.

Pardonner c'est comprendre. Elle m'a humiliée, insultée. Elle avait des accès d'hystérie violente, elle m'a créé des blessures. J'ai envie d'être bien, mais je ne la hais plus. J'ai haï ma mère d'être morte. Ce que je regrette : de ne pas avoir eu une maman. J'aurais pu lui en parler. Je lui aurais dit tout ça. Il manque quelque chose.

Tâche : Vingt minutes d'angoisse provoquée, accentuer les petites angoisses. Envisager la possibilité d'écrire à sa mère une lettre qu'elle pourrait remettre au thérapeute.

Dixième séance

Je n'ai pas pu faire ma lettre. Pendant les vacances, il n'y a eu aucun moment propice pour le faire. J'ai besoin de m'imprégner. Actuellement, je ne suis jamais toute seule et souvent fatiguée. J'écrirai peut-être ce week-end.

Pour le reste, ça va, j'applique. Les angoisses sont beaucoup moins intenses qu'avant. J'ai encore des visions terribles, des peurs, je vais jusqu'au bout. Je vis bien mieux. Je m'en fais moins. Je me pose beaucoup moins de questions au sujet de la naissance du deuxième. On verra bien. Laissons faire les choses. Quand une peur arrive, je m'installe dedans, je me dis "Et alors ?", ça disparaît. La fréquence a bien diminué. J'ai un curieux phénomène de manque. J'étais étonnée de ne pas avoir eu d'angoisse. C'est un peu trop facile : si vite ne plus en avoir ?

Avant je subissais, maintenant je les regarde en face. Peur de la mort : de la mienne et aussi de celle de ceux que j'aime. Je n'ai jamais fait le deuil de ma grand-mère, ou j'ai mis très longtemps à le faire.

Quelques peurs que j'ai eues : d'un accident de voiture. Louis qui se noie mais j'arrivais à le sauver. Tout en haut d'un phare je tombais. A chaque fois je suis allée tout au bout de la scène. Dans un petit train, soudain une peur sans raison. Arrivée en haut, j'ai disputé Louis. J'avais peur qu'il courre, qu'il trébuche. Je n'avais pas confiance en moi. C'est mon mari qui l'a pris.

Tâche : angoisse provoquée. Quatre fois cinq minutes par jour. Accentuer les angoisses spontanées. Écrire à votre mère.

Onzième séance

Les angoisses ça va. Les petites épreuves de la vie quotidienne provoquent des petites angoisses que je gère mieux qu'avant. Je vais jusqu'au bout. Cette semaine, rien à signaler. Je suis contente. Je ne sais pas comment cela va évoluer.

J'ai écrit à ma mère, d'une seule traite. Par hasard, le jour de son anniversaire [!]*. Je n'ai pas trop pleuré. Moins que ce que je craignais. J'ai posé les choses. J'ai pris conscience de ce que j'étais très exigeante. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à lui pardonner ? Il faut que je comprenne pourquoi. Je ne supporte pas chez moi de vivre avec des tares du passé, dans la médiocrité. On peut vivre en tournant la page. Je ne lui pardonne pas de ne pas avoir eu la force d'esprit ou d'âme de dépasser ces manques pour donner de l'amour. Elle était comme une éponge. Elle attendait tout de ses enfants. Je lui pardonne de nous avoir élevés comme ça.*

[Elle remet la lettre au thérapeute]

Je n'appréhende plus mes angoisses parce que je sais faire avec. Je m'arrête et je prends le temps. "Et si on faisait du mal à mon gamin ?" Je me confronte et ça me soulage. Une certaine partie de ma peur me sécurise parce que je sais gérer. Je me sens forte par rapport à ça. C'est trop beau pour être vrai. Est-ce que ça pourrait rebasculer ?

Je me sens progresser. Je me sens de mieux en mieux avec moi-même. Je voudrais être vraiment en toute quiétude.

T : *Que pourriez-vous faire pour rebasculer ?*

C : *J'oublierais les outils, j'oublierais de regarder mes angoisses dans les yeux. J'ai envie que ça devienne un réflexe l'utilisation de ces outils. L'idéal serait que ça disparaisse.*

Cette onzième séance sera la dernière de la thérapie proprement dite. Il est proposé à Clémence une séance de contrôle à trois mois. Il lui est suggéré d'ici là de prendre tous les matins cinq minutes pour réfléchir à ce qui lui ferait dire qu'elle est dans une phase positive et de profiter de ce délai pour provoquer une petite rechute.

Douzième séance, trois mois plus tard

J'ai eu quelques angoisses, beaucoup moins intenses qu'avant et facilement gérables. Je me suis dit que je me testais. J'ai traversé une période de cauchemars pendant deux semaines. Je me réveillais la nuit, mes angoisses "remontaient".

Quand j'ai des idées, il est très rare qu'elles soient morbides. J'arrive vraiment à stopper la peur : qu'est-ce que tu crains ? Je vais jusqu'au bout de ce qui pourrait arriver ... C'est comme ça. Je deviens fataliste. C'est comme l'acceptation de ma propre mort. J'arrive à faire en sorte que la peur ne me ronge pas. Je la maîtrise.

Je n'aurais pas cru que je me sentirais si bien. Moi, ça me fait du bien maintenant, je ne subis plus, je suis libérée. Le travail sur ma mère m'a enlevé un poids. Je ne vois plus les choses pareil. Je me sens la force d'avancer. Je ne reste pas sur les non-dits et les malentendus. Ma mère, je me dis qu'elle n'a pas pu, qu'elle ne pouvait pas. Aujourd'hui je comprends pourquoi elle a été si méchante. Il y a eu un vide énorme. J'arrive à parler à Louis de sa mamie qui est morte. Je veux qu'il la connaisse. Je suis sûre qu'elle aurait été une mamie poule pour lui.

La rechute, j'y pense parfois. J'ai des ressources. J'ai eu une grande force en moi. Elle est là. Une lumière de vie.

La lettre de Clémence à sa mère est dans son dossier. Le thérapeute n'en a jamais lu le moindre mot. Le plus important n'est pas dans ce qu'elle a écrit, mais dans l'acte d'écrire.

CONCLUSION

Un processus interne a besoin d'un critère externe.
Ludwig Wittgenstein

Partant d'un ensemble de propositions visant à fonder la pragmatique de la communication humaine et ainsi constituer les hypothèses nécessaires et suffisantes d'une théorie capable de soutenir une méthode de résolution de problèmes psychologiques, nous nous sommes donné pour but d'en vérifier la validité. Nous avons considéré comme acquis la méthode et ses résultats observables. C'est eux que la théorie doit expliquer. C'est la pertinence de l'explication qui a été mise en question.

Nous avons donc présenté la pragmatique de la communication humaine, en prenant soin de la situer dans le courant sémiotique de la pragmatique générale, dont elle constitue la lignée empiriste. Nous avons exposé l'hypothèse d'un rôle possible du paradoxe dans certains troubles de l'esprit de l'homme. Puis, nous avons présenté les outils et instruments de la méthode de résolution de problèmes humains qui en est déduite.

Nous nous sommes alors posé la question de la justification et de la falsification possibles des propositions théoriques axiomatisées. Dans les systèmes formels, on examine la complétude de la théorie, c'est-à-dire si les conséquences qu'on lui attribue sont bien toutes déduites d'un axiome ; on en vérifie la cohérence, ou non-contradiction, en vérifiant si les axiomes ne sont pas contradictoires entre eux et si les déductions de l'axiomatique sont, elles aussi, non-contradictoires entre elles ; en outre, on peut observer si la théorie est vérifiable par un modèle susceptible d'en donner une interprétation sémantique. La question s'est posée de la possible transposition de cette procédure à un ensemble de propositions concernant l'homme.

Pour élaborer l'outil épistémologique nécessaire, nous avons mis à contribution les théories de la connaissance, la philosophie des sciences et de la connaissance, dont quelques positions de principe ont été retenues.

L'une est que vérité n'est pas démontrabilité, l'autre que la connaissance est une croyance justifiée. De la première on déduit que s'il est possible -et nécessaire- de démontrer les théorèmes, conséquences des axiomes d'une théorie, la théorie est impuissante à dire d'elle-même sa propre vérité. La deuxième a renvoyé à la question de la justification, qui vient buter depuis deux millénaires contre le trilemme d'Agrippa. Celui-ci renvoie notamment aux oppositions classiques de l'internalisme et de

l'externalisme, du cohérentisme et du fondationnalisme, ainsi qu'au paradoxe de la justification de la justification. De ce dernier, il découle qu'une proposition ne pouvant s'attribuer à elle-même une valeur de vérité, justifier un énoncé revient à trouver un énoncé valide de type "il est vrai que 'la connaissance est une croyance justifiée' ". Cela conduit à penser que l'arrêt des régressions qui en résulte ne peut qu'être convenu. Et l'accord se traduit par une communauté de discours d'un cercle d'experts partageant une connaissance ordonnée du monde observable, une communauté d'intérêt, de place dans la société, de notoriété, de connaissance des limites des moyens de la falsification. Cette position, proche du cohérentisme et de la sociologie des sciences, n'a pas semblé suffisante, à elle seule, pour constituer l'outil utile au traitement de la question de départ. De toute évidence, pour cette question, l'opposition du cohérentisme et du fondationnalisme est de pur principe, dans la mesure où un corpus de connaissances ne saurait être fondé que par une communauté de penseurs, même s'il a semblé issu de la pensée d'un seul. Un énoncé fondateur ne devient jamais paradigmatique, au sens de Kuhn, que parce qu'il a été accepté par une fraction significative, en nombre ou en qualité, de la communauté savante. Le paradigme non consensuel est, lui aussi, un paradoxe. De même, un paradigme n'est jamais sans cohérence avec les énoncés qui l'ont précédé, ni ceux des disciplines voisines. Aussi, dès qu'il s'agit d'une théorie, il semble difficile de considérer que celui qui la prolonge par quelque application ou expérience ne *sait* pas la justifier.

En ce sens, le trilemme d'Agrippa offre un appui commode à l'épistémologue pour distinguer les concepts employables pour aborder la question des rapports de la connaissance et de la croyance. Il reste réducteur lorsqu'il impose les choix (ou bien, ou bien) entre des options qu'il interdit d'associer.

Nous en avons déduit que la justification de la croyance, qui transmute celle-ci en connaissance, est un combiné de (*i*) la non-contradiction interne, (*ii*) de la compatibilité des connaissances examinées avec celles des autres domaines du savoir, (*iii*) du consensus de la communauté d'experts, et (*iiii*) de la non-invalidation de ses conséquences par l'expérience.

Notre outil épistémologique sommaire nécessaire pour répondre à la question a été fait des propositions qui suivent. (*a*) Dans un espace perçu, s'il existe un accord entre humains sur la cohérence des propositions explicatives de phénomènes observés, cet accord peut changer lorsque s'agrandissent les dimensions de l'espace. (*b*) Les phénomènes observés font l'objet d'une *description* dans la langue. (*c*) Les *explications* des phénomènes, faites elles aussi dans la langue mais à un niveau supérieur, sont qualifiables de croyances ou de connaissances selon la pertinence de leur justification. (*d*) Si

la connaissance est une croyance justifiée, la justification est elle-même à vérifier. (*e*) La justification repose sur la vérification de la conduite de son propre raisonnement, sur la vérification de la non-contradiction des conséquences de la théorie entre elles, sur la non-contradiction des conséquences de la théorie avec les observations des phénomènes, et sur l'accord des experts entre eux sur le processus de justification. (*f*) La modélisation de la langue par la logique permet de vérifier les conséquences de la théorie et l'absence d'incohérence entre elles.

> Autrement dit : remonter de l'expérience à la théorie *ne peut* démontrer la théorie. L'expérience ne peut que, ou bien falsifier la théorie, ou bien faire constater que ses résultats n'entrent pas en contradiction avec celle-ci. Dire la vérité d'une théorie suppose de se placer en position métathéorique, et cette position doit elle-même voir vérifiée la vérité de ses énoncés. Les théories ne peuvent donc qu'être un accord dans un contexte donné, entre des sachant supposés, dans un espace particulier observé, à l'aide de capacités de généralisation données. La théorie a une validité dans un espace perçu. Les facteurs de "justification" d'une théorie sont donc tels qu'elle doit être juste par rapport (*i*) à elle-même (cohérence, complétude), (*ii*) à des faits (observables, établis), (*iii*) à une communauté de savants (offrant une garantie d'objectivité).

Nous avons rapproché la pragmatique de la communication humaine des connaissances voisines, puis nous nous sommes interrogé sur son lien avec la méthode thérapeutique présentée comme l'une de ses applications.

La vérification de l'hypothèse a pris plusieurs aspects. On s'est attaché au caractère démontrable des conséquences de $\mathcal{P}$. Le *procédé* de démonstration des conséquences de l'hypothèse a été tiré des procédés généraux de raisonnement. La non-contradiction entre elles des *conséquences* elles-mêmes a été vérifiée. Ensuite, on a vérifié que les conséquences de la théorie n'étaient pas contradictoires avec les faits observés. De même, a-t-on voulu examiner si l'axiomatique était assez complète pour qu'en soient déduits tous les outils et instruments de la thérapie. Pour traiter cette question, on a écarté la démarche consistant à tenter de justifier une théorie à partir des résultats des pratiques qui s'en déduisent, pour deux raisons. L'une est que les résultats de la thérapie en question ont fait et continuent de faire l'objet d'études publiées, dont la vérification n'est pas l'objet de cette thèse, et qui relèvent de la psychologie clinique. L'autre est que l'on ne peut se contenter de la simple observation des résultats, car la supposition que les résultats d'une pratique peuvent valider une théorie conduit au cercle vicieux de la validation d'hypothèses par les déductions des hypothèses.

A été examiné le lien de causalité supposé entre le paradoxe et la souffrance : l'hypothèse que, pour un individu, être soumis à une contradiction

logique entraîne un trouble psychologique qui conduit à souffrir. Le processus générateur de changement y est conçu comme une rhétorique supposée amener une personne qui déclare souffrir à déclarer ne plus souffrir. Ce processus résulte de ce que, dans certaines conditions de communication, une personne rencontre un problème de conduite de sa pensée, lié au maniement logique du langage, qui la fait se confronter en permanence à des énoncés contradictoires. Le trouble qui en résulte est générateur de souffrance par sa capacité récursive. À problème détecté comme tenant à l'utilisation logique du langage, procédé de résolution correspondant dans le domaine du langage.

La vérification de la conduite du raisonnement a permis de montrer que la méthode thérapeutique n'était déductible de la théorie qu'à condition de compléter l'axiomatique par certains implicites non formalisés relatifs à la communication du sujet avec lui-même. Une esquisse d'axiomatique complétée a été tracée.

Les conséquences principales de la pragmatique de la communication humaine, telle que l'a axiomatisée Watzlawick, sont apparues non-contradictoires entre elles. De même, les conséquences sont non-contradictoires avec leurs vérifications expérimentales, si l'on tient pour acquis les résultats publiés des recherches appliquées, sous les conditions restrictives rappelées ci-dessus, et sous celle d'admettre que *quelques* problèmes sont solubles. La non résolution de 20 à 25% des cas traités a une origine indéterminée, ce qui ne veut pas dire que les 75% de cas résolus vérifient la théorie : ils ne font que ne pas la contredire.

> Pour aller plus loin, il faudrait mettre en place un processus expérimental, dans le champ de la psychologie clinique où la question de la falsification trouverait une possible réponse. Le théorème central de la méthode étudiée reste que si une injonction paradoxale initiale produit le trouble, l'adoption de la négation de celle-ci le fait disparaître. Pour vérifier que l'injonction est la condition nécessaire et suffisante du trouble, il faudrait vérifier d'abord que le problème est résolu (le trouble disparaît) chaque fois qu'est réalisé le changement de croyance à l'amont de l'injonction "agis pour ceci" en "agis contre ceci", ensuite que le problème n'est pas résolu (le trouble perdure) chaque fois que la croyance initiale est maintenue, quelles que soient les raisons du maintien.

Il est apparu, de même, que la théorie générale des systèmes n'était pas apte à fournir un modèle utile à la pragmatique de la communication humaine et s'avérait au mieux susceptible de l'illustrer. Par contre, il est possible que la théorie de la révision des croyances contribue à la modélisation des actes thérapeutiques : la logique modale paraît ouvrir des perspectives. Nous ne les avons toutefois pas explorées. Le thérapeute, dès lors qu'il se conforme aux principes de la méthode, trouve sa propre

cohérence réflexive et interactionnelle à travers le geste thérapeutique. Cette méthode est applicable à diverses situations de la vie quotidienne illustrées par des exemples tirés du théâtre. Enfin, deux thérapies ont montré l'évolution du traitement dans deux cas présentant certaines affinités, tout en relevant d'injonctions paradoxales de types différents.

La question du trouble généré par la contradiction dans le discours renvoie à celle de la rationalité, parfois contestée, de l'homme. Une approche de cette question peut être tentée à l'aide de la méthode du modèle. On a vu que l'énoncé "*l'homme est un animal rationnel*" [242], est discuté par les philosophes de l'esprit [243]. Or, les représentations imagées que se construit l'homme des phénomènes auxquels il a accès par ses sens font l'objet de descriptions dans la langue, lesquelles lui permettent, en retour, de préciser ces représentations. Selon la psychologie et la théorie de la connaissance, les représentations sont conçues comme des constructions par l'esprit des perceptions sensorielles. Elles répondent à la définition du modèle, au sens donné plus haut d'une représentation construite de l'objet à comprendre

> "*qui puisse offrir à l'échelle convenable les mêmes comportements.* (La modélisation) *postule que la connaissance de ce modèle et de la façon dont il a été construit apporte une connaissance du phénomène qu'il simule*" [244] .

La langue offre la possibilité de modéliser ces représentations. Dans cette hypothèse, le système de la langue permet à l'homme de se construire autant de modèles langagiers particuliers de chacune des représentations qu'il est amené à distinguer. Il y a évidemment interaction entre modèles imagés et modèles langagiers, dans la mesure où ils concourent à la précision (homomorphie) accrue les uns des autres. Ces modèles de modèles imagés sont évidemment homomorphes du système de la langue ainsi que des modèles des représentations sensorielles. La netteté de l'homomorphie est fonction de la précision de l'expression. Dès lors, à certaines représentations (ou bien toutes, et à quelles conditions ?), sont associés des modèles langagiers[245] de celles-ci. Ces modèles nous serviraient à penser le monde. Penser le monde reviendrait alors, pour une large part, à structurer nos représentations langagières à partir des règles syntaxiques de la langue et,

---

[242] Arendt traduit «*zôon logon ekhon*» d'Aristote par «*être vivant capable de langage*» et considère que la traduction latine, *animal rationale* repose sur un malentendu (Condition de l'homme moderne, p.64) Toutefois, au sens premier du grec, logos est bien la faculté de penser et de parler.

[243] Voir notamment Stephen Stich "*L'homme est-il un animal rationnel ?*", in Fisette et Poirier 2005.

[244] Moles et Noiray, cités par Morfaux, 1980, p. 221.

[245] Freud a pu concevoir les "représentations langagières", *Wortvostellungen*, comme essentiellement auditives, par distinction des représentations dites d'objet, ou *Dingvorstellungen*, essentiellement visuelles. Cette conception est due à une méconnaissance de la théorie des types. Nous pensons que les représentations (d'objets) étant de type n, celles-ci sont auditives aussi bien que visuelles, tactiles, olfactives et gustatives. Les modèles langagiers de ces représentations sont évidemment de type n+1, et il ne faut, bien sûr, pas confondre l'image acoustique du mot (n) avec ce qu'il représente dans la langue (n+1).

par conséquent, à obéir à la logique de celle-ci. Toute proposition se présentant comme une construction langagière non conforme aux règles structurelles de la langue introduirait l'incertitude et, potentiellement au moins, la confusion. Le rôle et la fonction de la logique seraient alors d'intervenir en tant que modèle formalisé de la langue. Sa rigueur formelle permet de mettre en évidence des fautes non apparentes dans l'emploi de la langue, c'est-à-dire la construction d'énoncés dont la contradiction interne portée par la syntaxe est masquée[246]. C'est ainsi que la structure paradoxale de l'injonction "*sois spontané !*" n'est apparente qu'à l'analyse, elle-même rendue possible par la modélisation de la langue. La rationalité de l'homme tient, dans cette hypothèse, à ce que le monde tel qu'il se l'explique lui semble non-contradictoire, à la fois parce que (*i*) les rapports qu'entretiennent énoncés et représentations sont cohérents, (*ii*) les énoncés ne sont pas contradictoires entre eux, et (*iii*) leur structure même est en accord avec les outils structurants de la langue proposés par la syntaxe et modélisables par la logique. Ceci prend en compte la racine *logos*, qui désigne à la fois parole et pensée, nouant leur unité conceptuelle.

Ainsi, l'homme, doté de la capacité de co-élaborer un langage avec ses semblables, disposerait-il d'un modélisateur de deuxième type d'ordre, cependant synchronique, de ces modèles imagés. *Synchronique* signifie que l'hypothèse de la juxtaposition de ces modèles n'exclut pas la simultanéité de leur action. Le lien est logique, plus que causal. Les représentations imagées et langagières se co-élaborent, sans qu'il soit besoin -ou possible- de vérifier que l'une précède l'autre. La pertinence de l'homomorphie de ces modèles se trouve vérifiée en permanence par le consensus, par l'ajustement rétroactif dans l'échange. Les règles syntaxiques de la langue -elles mêmes co-construites- encadrent les processus. Dès lors, toute connaissance ne peut être que partagée, convenue, pactisée. Elle ne peut pas ne pas être fondée, et ce fondement ne peut être que collectif, puisque le collectif est l'essence même du langage[247]. Ces modèles langagiers de premier ordre, descriptifs de ce qui est observé de phénomènes dans le monde, sont eux-mêmes modélisés par les théories, lesquelles se présentent comme des modèles explicatifs, de second ordre, qui ne sauraient être que cohérents entre eux et collectivement fondés. Ceci écarte de fait l'internalisme, pour la question particulière traitée, puisqu'une connaissance et, *a fortiori*, une connaissance sur la connaissance, ne peut pas être partagée si elle n'est pas aussi une connaissance *de* la connaissance.

---

[246] Lorsque le cercle vicieux générateur du trouble est masqué, le trouble peut être attribué à toutes sortes d'entités invisibles.

[247] Sauf à admettre que la langue à été donnée à l'homme par quelque entité. Le fondement n'est dès lors plus dans le collectif, mais le dogme.

Qu'en serait-il alors de la représentation sociale ? Reste-t-elle cette théorie naïve, ou bien est-elle ce qui tient lieu de système explicatif partagé par les membres d'une communauté, leur *virtus dormitiva*, leur science ? Elle est, pour nous, ce sur quoi prendraient appui ceux qui défendent le point de vue du groupe face à une explication "étrangère" : la tribu adepte de la danse de la pluie recevant la visite du physicien météorologue ; le groupe de zoologistes entendant le compte-rendu d'un collègue, revenu d'un monde possible avec la photographie d'un corbeau multicolore... Au fond, la connaissance est formée d'un ensemble d'explications cohérentes dans un contexte donné. Dans certaines conditions climatiques particulières, la danse de la pluie et son influence sur le Grand Manitou ont une valeur explicative suffisante. Il faut que l'Algonquien se rende sous d'autres climats pour qu'il puisse relativiser la portée de son explication. La connaissance, en tant que croyance justifiée, serait une édification valide dans un espace et une période donnés, cohérente avec le contexte explicatif des faits observés du monde par une population donnée, à un moment de son histoire. Cette position ne se veut pas relativiste. Une hypothèse reste une hypothèse et sa valeur tient aux prévisions qu'elle permet, à l'intérieur d'un espace donné, pour un groupe défini ayant des attentes identifiées, et par rapport auxquelles elle est vérifiée.

On le sait, conduire à une conclusion en même temps qu'à son opposé est fatal pour la théorie, comme elle l'est pour toute proposition. Si la déduction conduit de la théorie à ses conséquences, le chemin inverse, qui "remonte" de l'effet à la cause, est l'abduction, conceptualisée par Charles Peirce comme une "*opération consistant à proposer des hypothèses explicatives d'un fait*". Comment le praticien reconstruit-il sa théorie à partir de sa pratique ? Autrement dit, lorsque le praticien exerce son art, cet exercice n'est pas sans influencer sa représentation de la théorie. À l'amont des méthodes psychothérapiques, les explications sont susceptibles d'évoluer avec le temps et deux risques guettent le praticien qui réexamine sa théorie. Le premier, on l'a vu, consiste à déclarer que les résultats de la pratique démontrent la théorie : lorsque la pluie tombe, je crois vérifier la bienveillance du Grand Manitou, touché, séduit ou attendri par ma danse, à laquelle je dois attribuer de toute évidence le mérite de l'arrivée de la pluie. On sait bien que les manières de vérifier la consistance de la théorie consistent à rechercher, pour les éliminer, les conditions possibles de l'absence d'obtention de la pluie par la danse. Cependant, l'adoption d'une telle démarche est trop coûteuse, en termes d'abandon de croyances, trop inconfortable pour qui a besoin de croire à ce qu'il fait (c'est-à-dire chacun de nous). On le sait, le passage de la

pensée à l'action suppose un choix. Si j'ai besoin de croire à ce que je fais, je ne puis me permettre de douter. C'est cependant le salutaire *de omnibus dubitandum*[248], qui me permettrait de me garder de fautes contre la raison. Si j'aspire à la vigilance épistémologique, ma méthode reposera sur le doute, plus que sur la conviction. Inversement, éviter l'axiomatisation me permet de conserver le confort ouaté de l'absence de contradiction interne, car dès lors que les présupposés implicites sont formalisés, l'incohérence peut apparaître. Pour que ma théorie perdure, je serai contraint de masquer. Tenter de conserver une apparence de consistance me conduit à aligner les énoncés explicatifs pour leur permettre d'apporter réponse aux questions, au fur et à mesure de leur apparition, à avoir recours à un procédé de masquage en dispersant les énoncés dans le temps. La théorie peut ainsi répondre à toutes les questions issues de l'observation des faits, en faisant appel à des énoncés émis à des périodes différentes, lesquels apportent une réponse ponctuelle, et que j'évite de rapprocher, pour ne pas voir qu'ils sont contradictoires entre eux.

La théorie adéquate est celle qui serait soumise à l'épreuve de la non-contradiction et qui offrirait une possible délimitation de son champ d'application. La distinction entre les théories naïves et les théories scientifiques revient à la question de la justification, et à la vérification permanente des procédés de celle-ci.

Autrement dit, vérifier une théorie de l'humain consisterait à lister les énoncés de la théorie : explication partielle, classe des énoncés explicatifs partiels, axiomes. La théorie est formée de l'ensemble des propositions fondatrices, érigé (ou non) en axiomes. Vérifier est déterminer si les phénomènes observés sont tous expliqués par un théorème déduit d'un axiome ou de ce qui en tient lieu. Délimiter ainsi le champ d'application de la théorie. Vérifier que les axiomes et leurs conséquences ne sont pas contradictoires entre eux.

Toutefois, deux choses peuvent tromper la vigilance du praticien. La première est, nous l'avons vu, la perte de la capacité de douter. La seconde est l'intérêt : l'argent, la gloire, la reconnaissance sociale. Si je suis un thérapeute établi, si je crée un mouvement de pensée, une école, si j'entretiens chez mes partisans la flamme de mes idées, comment puis-je, ne serait-ce qu'un instant dans la solitude de ma réflexion, oublier de chasser le doute ? Comment ne pas me détourner de cette question de savoir si, dans ce à quoi je crois ne s'est pas glissée une erreur de raisonnement ? Comment, si ma doctrine prend de l'âge et touche les limites de son champ d'application,

---

[248] Descartes. «Dans la philosophie moderne, le doute occupe la position centrale qu'avait toujours occupée auparavant le *thaumazein* des grecs, l'étonnement devant tout ce qui existe comme tel». H. Arendt,1983, p. 345.

puis-je pour ne pas renoncer à mes prétentions universalistes, négliger les contradictions de ses conséquences ? Tous les *x* sont *m* se décline, en logique classique, en «quelques *xm* existent» *et* «aucun ¬*x* n'est *m*». Comment démontrer qu'il n'existe aucun problème humain non-attribuable au paradoxe, aucune névrose non-imputable à la sexualité, aucune phobie non-conséquente d'un dysfonctionnement cognitif ?

Une sorte de poussée s'exerce sur la conception qu'ont les praticiens de méthodes thérapeutiques de *psukhê,* des théories de l'esprit à l'amont de leur méthode. Cette poussée semble dirigée selon quatre axes qualifiables d'efficientiste, de globaliste, de sceptique et de critique.

Par besoin de reconnaissance sociale, je puis vouloir prouver que je suis de plus en plus efficace, au sens où la proportion de mes résultats positifs va croissant. La thérapie pèse sur ma théorie par le quantitatif. Mon orientation est l'efficience, mon but l'amélioration de mes scores. Mes moyens seront l'expérimentation, la statistique et la diffusion des résultats. Ma récompense est la contemplation de mes résultats, l'afflux de clients et d'adeptes, la notoriété. Ma devise est j'agis, donc j'existe. Les risques sont le paradoxe, dès que mon discours devient "mes résultats prouvent la validité de mes hypothèses", la surestimation de mes résultats par l'absence de prise en compte des indécidables, les libertés prises avec la théorie, "j'ai essayé cela, ça marche".

Soumis à un souci d'universalité, je puis avoir envie que ma théorie explique tout, de l'art à l'esprit, de l'individu aux malaises dans la société, de l'Occident à l'Orient extrême. Pour tendre vers l'universel, je vais souhaiter rendre ma théorie applicable à un champ élargi d'activités humaines. Ma théorie peut prendre ainsi une dimension mythique ou métaphysique. Mon orientation est globaliste, mon but est l'explication de l'homme dans le monde. Mes moyens sont les causalités multiples, le relativisme, les rapprochements analogiques entre des phénomènes lointains. Cette démarche explicative généralisante transforme ma théorie en vision. Ma récompense est le partage de ma doctrine. Ma devise "je relie, donc je suis". L'extension de ses principes à une vision unifiée de l'homme fait courir à ma théorie le risque de la dérive utopiste, la pensée autovalidante, métaphysique au sens de Popper. Mon discours sera " tout ira bien dans le monde, lorsque..."

Pour me tenir à l'écart des spéculations indémontrables et pour travailler dans la sérénité au mieux-être de mes patients, je me dis que seuls comptent la pratique et ses résultats. Les spéculations théoriques sont des explications sans intérêt pour le but que je me suis fixé. Je me borne à constater que lorsque j'agis d'une certaine façon j'obtiens certains effets, et que cela est reproductible. Je me dis que tout le reste, c'est de l'habillage. Le

risque que je cours est de méconnaître ce à quoi je fais appel implicitement, et qui peut me faire glisser, à mon insu, vers une position globaliste. Je suis prudemment sceptique et pragmatique[249] .

Pour me soutenir dans ma recherche de quelque chose de l'ordre de la vérité, j'ai besoin de douter, de confronter mes discours à ceux d'autres courants de pensée, de vérifier. Mon orientation est épistémiste, mes buts, la vérification de la complétude et de la cohérence de ma théorie, mes moyens, la critique et le doute. Le résultat que j'attends sera marqué par le souci de la validité théorique, celui de la délimitation du champ de la compétence de la théorie et celui de l'applicabilité de la pratique. Les principes seront vérifiés, ainsi que la place de ceux-ci au sein des connaissances établies. La démarche sera gouvernée par la critique. Le risque est l'inaction. Le défi à relever est celui de l'action résolue sur la base d'hypothèses plausibles et révisables.

Le risque, partagé par chacune des positions possibles esquissées ci-dessus, est l'autovalidation. Je crois que ceci est vrai, donc les résultats de ceci seront vrais, et les résultats que je constate valident ce que je crois.

Comment se débarrasser de ses préjugés ? Arendt recommande d'agir, les critères se formant dans l'action. Peut-on espérer une théorie consensuelle de l'homme et de son esprit ? S'il est vrai que l'entrée dans la science moderne s'est opérée grâce à la preuve de la sphéricité de la terre, apportée par les navigateurs, par l'emploi que fit Galilée du télescope et par la vérification de l'hypothèse héliocentrique, ces découvertes permirent à la science de trouver un "point d'Archimède"[250]. C'est le regard posé sur la terre depuis un lieu extérieur à elle qui permit d'expliquer ce qui se passait sur elle. L'attraction interplanétaire expliquait la chute des corps, le paradigme devenant "gravitation". Où espérer trouver un point d'Archimède extérieur à l'homme pour expliquer l'homme ? Serait-ce pour cela que nous passionne la question de l'existence d'êtres extraterrestres intelligents ? La langue étant une convention entre les hommes, le discours sur le langage peut-il être autre qu'une convention ? Pour sceller cette convention, quel espace assez lointain nous est nécessaire ?

Nous l'évoquions plus haut, la floraison des psychothérapies a des origines diverses, auxquelles ne sont étrangères, ni l'absence, dans ce domaine, d'une réflexion sur la connaissance permettant de départager les théories constituées d'agrégats d'énoncés hétérogènes, ni l'absence de

[249] au sens de William James.
[250] Arendt, op. cit., p. 329.

procédures fiables et partagées permettant de mesurer les effets des traitements.

Pour Palo Alto, la réflexion a trouvé une source dans les dix conférences organisées par la *Josiah Macy Jr. Foundation* entre 1946 et 1953. On sait que le but de ces conférences était "*l'édification d'une science générale du fonctionnement de l'esprit*", comme l'indique Dupuy[251] , et que "*son nom de code était cybernétique*". L'hypothèse de Dupuy est que les sciences cognitives trouvent leur origine dans le courant cybernétique. De nombreux désaccords opposèrent les psychanalystes aux cybernéticiens. Pour les plus radicaux de ces derniers, les notions de mémoire, d'apprentissage, d'intelligence de conscience et d'inconscient étaient dépourvues de sens. Les états mentaux et autres croyances, volonté et intention, devaient être exclus de l'explication scientifique. En même temps, on disposait des moyens de penser que l'esprit est une machine logique. Le cerveau matériel est analogue à un mécanisme. Le cerveau et l'esprit ne font qu'un, sont une même machine. Dans une certaine mesure, la cybernétique peut donc être tenue pour la matrice des sciences cognitives. Les racines de Palo Alto s'y sont trouvées, à l'origine. Aujourd'hui, la pragmatique de la communication n'a avec le cognitivisme que des points communs limités, notamment en raison de l'absence apparente de distinction des types dans la métaphore du cerveau-machine : constituants (hard), langage-programme, langage de traitement de l'information, en correspondance analogique avec le système neuronal, la circulation de l'information sur ce support, la langue (elle-même formalisée par les langages formels), etc.

En présence de conceptions rivales, comment décider laquelle est effectivement la plus simple, la plus naturelle ou même la plus efficace d'un point de vue prédictif ? Une théorie s'impose essentiellement en raison de la supériorité effective de sa puissance prédictive globale par rapport à ses rivales disponibles au même moment. La notion de théories rivales nous renvoie au marcheur de la Côte Sauvage évoqué dans notre introduction. C'est bien un conflit qui s'est déclaré ce jour-là dans l'esprit de cet homme. Comment sortir du conflit ? Il se trouve que, dans un ouvrage paru en français en 1983, le psychanalyste E. Gilliéron[252] avait tenté de rapprocher théorie et méthode psychanalytique d'apports récents issus d'autres domaines de la connaissance et trouvant à s'appliquer à la relation intersubjective. Il suggérait la recherche de ponts entre les ensembles théorie-méthode

[251] op. cit. p. 11.
[252] *Aux confins de la psychanalyse, Psychothérapies analytiques brèves*, 1983.

d'inspiration psychanalytique et ceux reposant sur des prémisses interactionnelles. Rappelant que le terme de psychanalyse désigne à la fois un système théorique et une technique psychothérapique, il pose la question fondamentale de la possibilité de changer de méthode de travail sans changer de théorie. Il identifie "*une certaine ambiguïté*" sur laquelle reposerait la psychanalyse, "*puisque l'évolution de la cure se fonde sur une relation interpersonnelle, alors que son objet de connaissance spécifique est (...) le monde intra-psychique*". Il prête à Freud le refus d'intégrer les règles de l'analyse dans les élaborations théoriques, tout en maintenant que le processus psychanalytique est indissociable de son cadre et de ses règles.

Gilliéron estime que toute théorie de la psychothérapie analytique devrait intégrer les trois paramètres que sont d'abord le fonctionnement intrapsychique, ensuite la relation intersubjective avec ses propriétés spécifiques, et enfin le cadre. Il estime nécessaire de "*recourir à d'autres références théoriques* (que celles purement psychanalytiques) *pour définir l'articulation de ces différents paramètres, les rapports qu'ils entretiennent*", et, pour cela, de s'intéresser aux théories systémiques. Il illustre son propos d'exemples possibles d'établissement d'un lien entre les processus interactionnels et le transfert. Ainsi, résistance au transfert et levée de la résistance seraient homothétiques de communication paradoxale et métacommunication. Pour la pratique de la cure, Gilliéron insiste sur la nécessité d'endosser pleinement les mouvements transférentiels en face à face.

> "*Ce qui se noue dans l'espace psychothérapique dépend de deux interlocuteurs*(...) *pour tenter de mieux comprendre l'influence respective du cadre et de la technique sur le processus psychothérapeutique, il convient de déplacer un peu son point de vue et de s'adresser à la fois aux théories psychanalytiques et aux théories systémiques, ces dernières offrant un modèle de la dynamique interactionnelle. Jusqu'à l'heure, une scission sépare les tenants d'un théorie intrapsychique et ceux d'une théorie relationnelle des difficultés psychologiques ; nombre de thérapeutes de famille, par exemple, ne s'occupent que des interactions et ne considèrent que comme boîte noire le monde intrapsychique. Il s'agit donc de dépasser ce conflit et de trouver des points de rencontre*".

Le concept d'inconscient est-il un modèle des comportements humains observables et est-il lui-même modélisable par le système ? Souvenons-nous de Pierre Duhem pour qui la science n'aurait pour objet que de fournir un langage permettant de décrire et de prédire ce que nous pouvons observer, communément désigné par "réalité empirique". Ce que nous pouvons observer chez l'humain, ce sont ses actes corporels et langagiers. Lorsque nous sommes témoins d'actes non intentionnels de nos semblables, nous pouvons qualifier ceux-ci de non-conscients, au sens général d'un acte qui

échappe à la conscience et dont ne se rend pas compte qu'il l'accomplit celui qui l'accomplit. Au sens freudien, le concept d'inconscient postule l'existence d'un état psychique où se trouve la *cause* de la conduite non intentionnelle. Or, si cette notion de cause cachée implique, comme on le sait, un déterminisme des actes, la substantification de l'adjectif est créatrice d'une réalité de second ordre. Attribuer à un *organe* la capacité de produire actes manqués, rêves, et comportements incontrôlables (et inexplicables sans lui) est construire une *fonction*. Les hypothèses sur la fonction permettent d'interpréter les manifestations. De plus, la métaphore à laquelle on fait appel, mécaniste ou structurale, pour dépeindre le fonctionnement de l'organe, lui affectent une *structure*. Enfin, les stades et la capacité du "*werden*", obtempérant à l'impératif Freudien "*Ich soll*", lui attribuent une capacité d'*évolution*. Par conséquent, si l'on admet que cet organe agit dans un *environnement*, celui de la psyché de l'individu et celui de la communication de la personne avec les objets de ses transferts, projections et identifications, et si l'on considère que le déterminisme psychique est traduisible par la notion de *téléologie*, alors l'inconscient est modélisable par le système : il possède fonction, structure et capacité d'évolution dans le temps, dans un environnement tapissé de projets.

Toutefois, l'application du modèle systémique à la théorie psychanalytique pose des problèmes analogues à ceux signalés pour la pragmatique de la communication humaine. Il y a bien trois niveaux distincts à différencier, que sont (*i*) la théorie psychanalytique, objets, axiomatique[253], cohérence interne et externe, complétude, (*ii*) la méthode psychanalytique, techniques, outils et instruments déduits de l'appareil théorique, (*iii*) le modèle, ou ce en quoi un système (issu de la théorie systémique de la modélisation) peut être un modèle sémantique pour la théorie. Dès lors, si l'on veut, comme Gilliéron le souhaite (et nous avec lui) envisager comment la psychanalyse pourrait prendre en compte les aspects intersubjectifs de l'étude de l'humain, c'est d'abord à une réflexion théorique que l'on doit s'attacher. Car le système n'est pas un élément de la théorie, mais un générateur de modèles servant, quand il est pertinent, à représenter celle-ci. Dans son axiomatique de 1967, la pragmatique de la communication humaine écarte toute théorie du sujet, alors que la méthode thérapeutique qui s'en inspire repose sur des implicites intrapersonnels. Parallèlement, dans ses concepts fondateurs, la théorie psychanalytique n'émet aucune hypothèse interpersonnelle, interactive et rétroactive, et tient peu compte des théories du langage post-fregeennes, en même temps que la méthode psychanalytique qui en découle implique la prise en compte de l'interaction. La perspective

[253] Non formalisée, bien que les *concepts* puissent peut-être en constituer une esquisse.

s'ouvre de réintroduire les présupposés implicites dans chacune des théories (interaction dans la psychanalyse, hypothèses intrapersonnelles dans la pragmatique empirique) puis d'écrire ou de réécrire leur axiomatique, pour enfin reprendre les axiomes partagés afin de constituer un socle théorique minimal commun. Dans un deuxième temps, pourraient être examinées les méthodes thérapeutiques y prenant appui. Cependant, la tentative de rapprochement achoppe sur le rôle attribué au langage, que traduit l'opposition des traditions rhétorique et cathartique. Selon l'une, les souffrances d'une personne doivent être considérées comme résultant d'un trouble du *logos*, dans son usage. L'inconscient y est structurel, lié à la hiérarchie des niveaux de la langue, et c'est l'usage de la langue (et de la pensée) qui fait l'objet des soins. Selon l'autre, le mal n'est pas dans le langage même, bien que la parole soit instrument de la guérison, mais dans quelque chose qui est tapi derrière lui et qui se révèle à l'interprétation, laquelle fait l'objet d'un énoncé sur quelque chose qui n'est pas forcément un énoncé. Le dépassement réside dans une théorie de l'esprit englobante.

Il pourra sembler évident que la référence doctrinale de ce travail est proche de l'empirisme logique. Nous pensons effectivement que toute connaissance prenant sa source dans l'expérience, la raison a pour fonction logique de coordonner en un système cohérent les énoncés[254] de l'observation et de l'expérimentation, ce qui exige la constitution d'une langue. Toutefois, si la fonction de la logique est de coordonner, elle perd à ne s'intéresser qu'au seul contenu des propositions lorsque celles-ci traitent de l'homme car les propositions concernant l'homme sont applicables à celui qui les énonce. Tout discours de l'homme sur l'homme peut conduire à l'indécidable. Pour s'en prémunir, on a pu croire qu'il était nécessaire d'éviter toute proposition intrapersonnelle, mais cela conduisit à l'impossibilité de fonder une théorie cohérente des troubles humains. Il faut, pour se résoudre à vivre avec le paradoxe, disposer des moyens logiques adéquats.

Ce travail montre, très imparfaitement, que la transposition des principes de la logique à des discours aussi éparpillés que ceux concernant l'homme, n'est pas chose impossible. Mais, au fond, était-il besoin de cela pour le vérifier ? Dès lors que la logique modélise la langue, elle ne s'intéresse pas aux objets de la description, mais à la procédure et au rôle des objets dans celle-ci. Encore faut-il qu'elle prenne en compte le sujet, lorsqu'en tant qu'objet de l'énoncé, il intervient dans la procédure.

Janvier 2006

---

[254] Le Cercle de Vienne emploie précisément le terme d'*énoncé protocolaire.*

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PRIMAIRES

1. Logique, épistémologie, philosophie des sciences et de la connaissance

BAILHACHE (Patrice), *Essai de logique déontique*, Paris, Vrin, 1991.

BARWISE (Jon) & ETCHEMENDY (John), *Language, Proof and Logic*, Center for the Study of Language and Information, Stanford, California, 2002.

BARWISE (Jon) & ETCHEMENDY (John), *The Liar, An Essay on Truth and Circularity*, New-York, Oxford University Press, 1987.

BERGER (Peter) & LUCKMANN (Thomas), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens, Klincksied et Cie, 1986.

BROGAARD (Berit), SALERNO (Joe), *Fitch's Paradox of Knowability*, Stanford Encyclopedia of Philosophy, http://plato.stanford.edu/entries/fitch-paradox/.

CARNAP (Rudolph), *Signification et nécessité : une recherche en sémantique et en logique modale*, (éd. et trad. F. Rivenc et Ph. de Rouilhan), Paris, Gallimard, 1997.

CASSOU-NOGUÈS (Pierre), *GÖDEL*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

CHWISTEK (S.), *Überwindung des Begriefsrealismus*, Studia Philosophica 2, 1937.

DELAHAYE (Jean-Paul), *Logique, informatique et paradoxes*, Paris, Pour la Science, 1993.

DELMAS-RIGOUTSOS (Yannis), LALEMENT (René), *La logique ou l'art de raisonner*, Éditions Le Pommier, 2002.

DOGSON (Charles, "Lewis Carroll"), *Logique sans peine*, Paris, Maspero, 1972.

DUBUCS (Jacques), SANDU (Gabriel) et *al*., *Les chemins de la logique*, Paris, Pour la Science, Dossier n° 49, octobre-décembre 2005.

DUHEM (Pierre), *La théorie physique, son objet, sa structure*, Paris, Vrin, 1981.

DUTANT (Julien), ENGEL (Pascal), *Philosophie de la connaissance : croyance, connaissance, justification*, Paris, Vrin, 2005.

FALETTA (Nicholas), *Le livre des paradoxes*, Paris, Belfond, 1985.

FEYERABEND (Paul), *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Le Seuil, 1979.

FISETTE (Denis), POIRIER (Pierre), *Philosophie de l'esprit*, t. 1 *Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit*, t. 2 *Problèmes et perspectives*, Paris, Vrin, 2002.

FITCH (Frederic), *A logical Analysis of Some Value Concepts*, in *The Journal of Symbolic logic* 28, pp. 135-142, 1963.

FREGE (Gottlob), *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil, 1971.

GÄRDENFORS, (P.), *Knowledge in Flux*, MIT Press, 1988.

GUERRERIO (Gianbruno), *Gödel,* Paris, *Pour la science, Les génies de la science*, n° 20, août 2004.

HINTIKKA (Jaako), *The principle of Mathematics Revisited*, Cambridge, University Press, 1996.

HINTIKKA (Jaako), *Knowledge and Belief,* Cornell, University Press, 1996.

KUHN (Thomas S.), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.

KVANVIG (J.), *The Knowability Paradox and the Prospects for Anti-Realism*, Nous, 29, 481-499, 1995.

LAUGIER (Sandra), WAGNER (Pierre), *Philosophie des sciences,* tome I*, Expériences, théories et méthodes*, tome II*, Naturalismes et Réalismes*, Paris, Vrin, 2004.

NOZICK (R.), *Philosophical Explanations*, Cambridge, Harvard University Press, 1981.

PICAVET (E.), *Choix rationnel et vie publique*, Paris, PUF, 1990.

POUNDSTONE (W.), *Le dilemme du prisonnier*, Paris, Éditions Cassini, 2003.

QUINE (W. V. O.), *Du point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003.

QUINE (W. V. O.), *Note sur la théorie de la référence,* Paris, Vrin, 2003.

QUINE (W. V. O), *Philosophie de la logique*, Paris, Aubier Montaigne, 1996.

QUINE (W. V. O.), *The Ways of Paradox and Other Essays*, Cambridge, Harvard University Press, 1966.

RIVENC (François), *Introduction à la logique*, Paris, Payot, 1989.

ROUILHAN (Philippe de), *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996.

RÜCKERT (H.), *A solution to Fitch's Paradox*, Gabbey et al., *Logic, Epistemology and the Unity of Science*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht. 2003.

RUSSELL (Bertrand), *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989.

RUSSELL (Bertrand), *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989.

RUSSELL (Bertrand), *Théorie des types logiques*, Paris, La Revue de Métaphysique et de Morale, 18, 263-301, Mai 1910.

RUYER (Bernard), *Logique*, Paris, PUF, 1990, (1998, 3è éd°).

RUYER (R.), *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Paris, Albin Michel, 1966.

TARSKI (Alfred), *Le concept de vérité dans les langues formelles,* dans *Logique, sémantique et métamathématique*, Paris, Armand Colin, 1976.

VIDAL-ROSSET (Joseph), *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?*, Paris, Vrin, 2004.

WALLISER (B;), ZWIRN (D.), ZWIRN (H.), *Abductive logics in a belief revision framework*, CMLA, n° 14, 2002.

WOODS (John) & WALTON (Douglas), *Critique de l'argumentation, Logique des sophismes ordinaires*, Paris, Kimé, 1992.

ZWIRN (D.), ZWIRN (H.), *Metaconfirmation in Theory and Decision*, vol. 3, pp. 195-228, 1996.

ZWIRN (D.), ZWIRN (H.), *La révision des croyances*, in Pour la Science, n° 311, septembre 2003, pp. 64/69.

2. Pragmatique de la communication humaine et Méthode thérapeutique

BATESON (Gregory), *Vers une écologie de l'esprit*, t. 1 & 2, Paris, Le Seuil, 1977.

BATESON (Gregory), JACKSON (Donald D. A.), *Some varieties of pathogenic organizations*, in Watzlawick & Weakland, *Sur l'Interaction*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 117.

BATESON (Gregory), RUESCH (Jürgen), *Communication et société*, Paris, Le Seuil, 1988.

ERICKSON (Milton), *L'intégrale des articles sur l'hypnose*, Tomes I, II et III, Bruxelles, SATAS, 1999 (Trad. fr. de *Collected Papers on Hypnosis*).

FISCH (Richard), SCHLANGER (Karin), *Brief Therapy with Intimidating Cases : Changing the Unchangeable,* San Francisco, Jossey-Bass, 1999.

FISCH (Richard), WEAKLAND (John), SEGAL (Lynn), *Tactiques de changement*, Paris, Le Seuil, 1986.

NARDONE (Giorgio), WATZLAWICK (Paul), *L'Art du changement*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1993.

NARDONE (Giorgio), *Peurs, paniques, phobies*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1996.

O'HANLON (Bill), *Thérapie Brève*, Omaha, Nevada, USA, Possibilities, 1995.

SERON (Claude), WITTEZAELE (Jean-Jacques), *Aide ou contrôle*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

SLUZKI (Carlos), BEAVIN (Janet), *Symétrie et complémentarité : une définition opérationnelle et une typologie des dyades*, in Watzlawick, Weakland, *Sur l'Interaction*, Paris, Le Seuil, 1981.

WATZLAWICK (Paul), *Le Langage du changement; Eléments de Communication Paradoxale*, Paris, Le Seuil, 1980.

WATZLAWICK (Paul), HELMICK BEAVIN (Janet), JACKSON (Don D.), *Une Logique de la communication,* Paris, Le Seuil, 1972.

WATZLAWICK (Paul), NARDONE (Giorgio), *Stratégie de la thérapie brève,* Paris, Le Seuil, 2000.

WATZLAWICK (Paul), WEAKLAND (John), *Sur l'interaction*, Paris, Le Seuil, 1981.

WATZLAWICK (Paul), WEAKLAND (John), FISCH (Richard), *Changements : Paradoxes et Psychothérapie*, Paris, Le Seuil, 1975.

WINKIN (Yves), *La nouvelle communication*, Paris, Le Seuil, 1981.

WINKIN (Yves), *Anthropologie de la communication*, Paris, Le Seuil, 2001.

WITTEZAELE (Jean-Jacques), GARCIA (Teresa), *A la Recherche de l'Ecole de Palo Alto*, Le Seuil, Paris, 1992.

WITTEZAELE (Jean-Jacques), *L'écologie de l'esprit selon Bateson*, IGB, 1998.

WITTEZAELE (Jean-Jacques), *Communication et résolution de problèmes à l'école*, in Bulletin de psychologie scolaire et d'orientation, Belgique, n° 2/1997.

II. SOURCES COMPLÉMENTAIRES

Philosophie du Langage et Philosophie.

Psychopathologie, Psychiatrie, Psychologie, Psychanalyse

ARENDT (Hannah), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lèvy, 1961/1983.

ARENDT (Hannah), *La vie de l'esprit*, Paris, PUF, 1981.

ARMENGAUD (Françoise), *La Pragmatique*, Paris, PUF, 1985, (4e ed° 1999).

FLAHAUT (François), *La parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil, 1974.

HUISMAN (Bruno), RIBES (François), *Les Philosophes et le Langage*, 2 t., Paris, SEDES, 1986.

JACQUES (Francis), *De la signifiance*, Revue de Métaphysique et de Morale, 2, 1987.

KIERKEGAARD, (Soren), *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, in Oeuvres complètes, tome 14, Paris, Éditions de l'Orante, 1980.

LAKOFF (George), JOHNSON (Mark), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985.

MOESCHLER (Jacques), REBOUL (Anne), *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*, Paris, Le Seuil, 1994.

REBOUL (Anne), MOESCHLER (Jacques), *La pragmatique aujourd'hui*, Paris, Le Seuil, 1998.

WITTGENSTEIN (Ludwig), *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques,* Paris, Gallimard, 1961.

BARROIS (Claude), *Les Névroses traumatiques*, Paris, Dunod, 1998 (2è ed°).

BESANÇON (Guy), *Manuel de Psychopathologie*, Paris, Dunod,1993.

CIM-10. *Critères diagnostiques pour la recherche, Classification internationale des maladies*, L'Organisation mondiale de la santé, 1994, chapitre F : troubles mentaux et troubles du comportement.

COLLÉE (Michel) et QUÉTEL (Claude), *Histoire des maladies mentales*, Paris, PUF, 1994.

DE CLERCQ (Michel), LEBIGOT (François), *Les traumatismes psychiques*, Paris, Masson, 2001.

DOR (Joël), *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 2002.

DSM-IV, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, American psychiatric association, 1996.

FRANKL (Victor E.), *Paradoxical intention*, in *American journal of Psychothérapy*, 14, 1960.

FREUD (Sigmund), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

FREUD (Sigmund), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1954.

FREUD (Sigmund), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

GILLIÉRON (E), *Aux confins de la psychanalyse, Psychothérapies analytiques brèves*, Paris, Payot,1983.

HUBER (Winfrid), *La psychologie clinique aujourd'hui*, Bruxelles, Mardaga, 1987.

HUTEAU (Michel), *Les perceptions cognitives de la personnalité*, Paris, PUF, 1985.

JACCARD (Roland), *La Folie*, Paris, PUF, 6e éd., 1997.

LAING (Ronald D.), *Nœuds*, Paris, Stock, 1970.

LAPLANCHE (Jean), PONTALIS (Jean-Baptiste), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, (2002, 3e éd°).

NATHAN (Tobie), BLANCHET (Alain), IONESCU (Serban), ZADJE (Nathalie), *Psychothérapies*, Paris, Odile Jacob, 1998.

POSTEL (Jacques), *Dictionnaire de la Psychiatrie*, Paris, Larousse Bordas, 1995.

ZADJE (Nathalie), *Le Traumatisme*, in NATHAN (Tobie), BLANCHET (Alain), IONESCU (Serban), *Psychothérapies*, Paris, Odile Jacob, 1998.

BIBLIOGRAPHIE
Générale Alphabétique[255]

ALBERONI (Francesco), *Le vol nuptial*, Paris, Plon, 1994.

ALBERONI (Francesco), *Le choc amoureux*, Paris, Ramsay, 1979.

ALCHOURRON (C.), GÄRDENFORS (P.), MAKINSON (D.), *On the logic of theory change : partial meet contraction and revision functions*, in Journal of Symbolic Logic, vol. 50, pp. 510-530, 1985.

ANTENAT (Nicolas), *Soin et éthique, regards croisés*, in *Les gestes de soin*, Les Cahiers du Portique, 2004.

ARENDT (Hannah), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lèvy, 1961.

ARENDT (Hannah), *La vie de l'esprit*, Paris, PUF, 1981.

ARMENGAUD (Françoise), *La Pragmatique*, Paris, PUF, 1985, (4e ed° 1999).

ATLAN (Henri), *L'organisation biologique et la théorie de l'information*, Paris, Herman, 1972.

AUSTIN (John, L.), *Quand dire c'est faire* (*How to do things with words*), Paris, Le Seuil, 1970.

AYER (Alfred J.), *Wittgenstein ou le génie face à la métaphysique*, Paris, Seghers, 1986.

BACHELARD (Gaston), *Le matérialisme rationnel*, Paris, PUF, 1972.

BACHELARD (Gaston), *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 13e éd., 1975.

BAILHACHE (Patrice), *Essai de logique déontique*, Paris, Vrin, 1991.

BARROIS (Claude), *Les Névroses traumatiques*, Paris, Dunod, 1998.

BARWISE (Jon) & ETCHEMENDY (John), *Language, Proof and Logic*, Center for the Study of Language and Information, Stanford, California, 2002.

BARWISE (Jon) & ETCHEMENDY (John), *The Liar, An Essay on Truth and Circularity*, New-York, Oxford University Press, 1987.

BATESON (Gregory), *La cérémonie du Naven*, 2éme édition, Palo Alto, (Stanford University Press, 1958), Paris, Minuit, 1971.

BATESON (Gregory), *Vers une écologie de l'esprit*, t. 1 & 2, Paris, Le Seuil, 1977.

BATESON (Gregory), *La nature et la pensée*, Paris, Le Seuil, 1984.

BATESON (Gregory & Mary Catherine), *La peur des anges*, Paris, Le Seuil, 1989.

BATESON (Gregory), JACKSON (Donald D. A.), *Some varieties of pathogenic organizations*, in Watzlawick & Weakland, 1981, p. 117.

BATESON (Gregory), RUESCH (Jürgen) *Communication et société*, Paris, Le Seuil, 1988.

BAYARD (Pierre), *Enquête sur Hamlet*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002.

BEAUVOIS (Jean-Léon) et JOULE (Robert), *Soumission et Idéologie*, Paris, PUF, 1981.

BERGER (Peter) & LUCKMANN (Thomas), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens, Klincksied et Cie, 1986.

BERTALANFFY (Ludwig von), *Théorie Générale des Systèmes*, Paris, Dunod, 1973.

[255] Intègre les ouvrages déja cités dans les sources primaires et complémentaires et se contient donc en partie elle-même.

BESANÇON (Guy), *Manuel de Psychopathologie*, Paris, Dunod, 1993.

BOUDON (Raymond), *À quoi sert la notion de structure ?*, Paris, Gallimard, 1968.

BRUCKNER (Pascal), *L'euphorie perpétuelle*, Paris, Grasset, 2000.

BRUTER (C. P.), *Les architectes du feu, Considérations sur les modèles*, préfacé par Delattre P., Flammarion, 1982.

CARNAP (Rudolph), *Signification et nécessité : une recherche en sémantique et en logique modale*, (éd. et trad. F. Rivenc et Ph. de Rouilhan), Paris, Gallimard, 1997.

CASSOU-NOGUÈS (Pierre), *GÖDEL*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

CHANGEUX (Jean-Pierre), *L'homme de vérité*, Paris, Odile Jacob, 2002.

CHWISTEK (S.), *Überwindung des Begriefsrealismus*, Studia Philosophica 2, 1937.

CIM-10. *Critères diagnostiques pour la recherche, Classification internationale des maladies*, L'Organisation mondiale de la santé, 1994, chapitre F : troubles mentaux et troubles du comportement.

COLLÉE (Michel) et QUÉTEL (Claude), *Histoire des maladies mentales*, Paris, PUF, 1994.

DE CLERCQ (Michel), LEBIGOT (François), *Les traumatismes psychiques*, Paris, Masson, 2001.

DELAHAYE (Jean-Paul), *La Complexité mesurée*, Paris, Pour la Science, 2003, 314.

DELAHAYE (Jean-Paul), *Logique, informatique et paradoxes*, Paris, Pour la Science, 1993.

DELMAS-RIGOUTSOS (Yannis), LALEMENT (René), *La logique ou l'art de raisonner*, Éditions Le Pommier, 2002.

DESANTI (Jean T.), *Les idéalités mathématiques*, Paris, Le Seuil, 1968.

DOGSON (Charles, "Lewis Carroll"), *Logique sans peine*, Paris, Maspero, 1972.

DOR (Joël), *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 2002.

DSM-IV, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, American Psychiatric Association, 1996.

DUBUCS (Jacques), SANDU (Gabriel) et *al*., *Les chemins de la logique*, Paris, Pour la Science, Dossier n° 49, octobre-décembre 2005.

DUCROT (Oswald), *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.

DUHEM (Pierre), *La théorie physique, son objet, sa structure*, Paris, Vrin, 1981.

DUMONT (Jean-Paul), DELATTRE (Daniel), POIRIER (Jean-Louis), *Les Présocratiques*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1988.

DUPUY (Jean-Pierre), *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La Découverte, 1994.

DURAND (Daniel), *La Systémique*, Paris, PUF, 1979.

DUTANT (Julien), ENGEL (Pascal), *Philosophie de la connaissance : croyance, connaissance, justification*, Paris, Vrin, 2005.

ÉPICTÈTE, *Manuel*, (*trad*. d'Emmanuel Cattin, introduction et post-face de Laurent Jaffro), Paris, Flammarion, 1997.

ERICKSON (Milton), *L'intégrale des articles sur l'hypnose*, Tomes I, II et III, Bruxelles, SATAS,

1999 (Trad. fr. de *Collected Papers on Hypnosis*).

FALETTA (Nicholas), *Le livre des paradoxes*, Paris, Belfond, 1985.

FEYERABEND (P.), *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Le Seuil, 1979.

FISCH (Richard), SCHLANGER (Karin) *Brief Therapy with Intimidating Cases : Changing the Unchangeable,* San Francisco, Jossey-Bass, 1999.

FISCH (Richard), WEAKLAND (John), SEGAL (Lynn), *Tactiques de changement*, Paris, Le Seuil, 1986.

FISETTE (Denis), POIRIER (Pierre), *Philosophie de l'esprit*, t. 1, *Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit*, t. 2, *Problèmes et perspectives*, Paris, Vrin, 2002.

FITCH (Frederic), *A logical Analysis of Some Value Concepts*, in *The Journal of Symbolic logic* 28, pp. 135-142, 1963.

FLAHAUT (François), *La parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil, 1974.

FŒRSTER (Heinz von), *On self-organizing systems and their environments*, *in* YOVIT et CAMERON, 1960.

FOUCAULT (Michel), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

FRANKL (Victor E.), *Paradoxical intention*, in *American journal of Psychothérapy*, 14, 1960.

FREGE (Gottlob), *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil, 1971.

FRÉMINVILLE (Bernard de), *La raison du plus fort,* Paris, Le Seuil,1977.

FREUD (Sigmund), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

FREUD (Sigmund), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1954.

FREUD (Sigmund), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

FREUD (Sigmund), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.

GAGNEPAIN (Jean), *Du vouloir dire, du signe, de l'outil*, Paris, Livre et communication, 1990.

GÄRDENFORS, (P.), *Knowledge in Flux*, MIT Press, 1988.

GILL (Lucy), *How to work with just about anyone : A 3-step solution for getting difficult people to change* , New York*,* Simon and Schuster, 1999.

GILLIÉRON (E), *Aux confins de la psychanalyse, Psychothérapies analytiques brèves*, Paris, Payot,1983.

GOFFMAN (Erwing), *Asiles*, Paris, Les Éditions de minuit, 1968.

GOODMAN (Nelson), *Faits, fictions, prédictions*, Paris, Minuit, 1984.

GUERRERIO (Gianbruno), *Gödel*, Paris, *Pour la science, Les génies de la science*, n° 20, août 2004.

HALL (Edward T.), *La dimension cachée*, Paris, Le Seuil, 1971.

HINTIKKA (Jaako), *The principle of Mathematics Revisited*, Cambridge, University Press, 1996.

HINTIKKA (Jaako), *Knowledge and Belief,* Cornell, University Press, 1996.

HUBER (Winfrid), *La psychologie clinique aujourd'hui*, Bruxelles, Mardaga, 1987.
HUISMAN (Bruno), RIBES (François), *Les Philosophes et le Langage*, 2 t., Paris, SEDES, 1986.

HUTEAU (Michel), *Les perceptions cognitives de la personnalité*, Paris, PUF, 1985.

JACCARD (Roland), *La folie*, Paris, PUF, 6e éd. 1997.

JACQUES (Francis), *De la signifiance*, Revue de Métaphysique et de Morale, 2, 1987.

JACQUES (Francis), *Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, PUF, 1979.

JACQUES (Francis), *Différence et subjectivité. Anthropologie d'un point de vue relationnel,* Paris, Aubier-Montaigne, 1982.

JACQUES (Francis), *L'espace logique de l'interlocution, Dialogiques II,* Paris, PUF, 1985.

KANT (Emmanuel), *Réflexions sur l'éducation*, Paris, Vrin, 1996.

KATSUND (H.), MENDELZON (A.), *On the difference between updating a knowlege base and revisiting it*, *in* P. GÄRDENFORS ed., *Belief Revision*, Cambridge University Press, pp. 183-203, 1992.

KELLER (Jean-Curt), Le paradoxe dans la communication, non publié, 2006.

KERBRAT-ORECCHIONI, (Catherine), *Les interactions verbales*, Paris, Colin, 1990.

KIERKEGAARD, (Soren), *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, in Oeuvres complètes, tome 14, Paris, Éditions de l'Orante, 1980.

KIERKEGAARD, (Soren), *La maladie de la mort*, trad. P.-H. TISSEAU, chez le trad., Bazoges-en Pareds, Vendée.

KUHN (Thomas S.), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.

KVANVIG (J.), *The Knowability Paradox and the Prospects for Anti-Realism*, Nous, 29, 481-499, 1995.

LABORIT (Henri), *L'éloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, 1984.

LABORIT (Henri), *Les comportements*, Paris, Dunod, 1973.

LAGRÉE (Jacqueline), *Le médecin, le malade et le philosophe*, Paris, Bayard, 2002.

LAING (Ronald D.), *Nœuds*, Paris, Stock, 1970.

LAKOFF (George), JOHNSON (Mark), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985.

LANTIER (N), VERILLON (A), AUBLÉ (P), BELMONT (B), WAYSAND (E), *Enfants handicapés à l'école*, Paris, INRP l'Harmattan, 1994.

LAPLANCHE (Jean), PONTALIS (Jean-Baptiste), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, (2002, 3e éd°).

LAUGIER, (Sandra), *La question d'une subjectivité sans psychologie, in Europe, n° 906, oct. 2004, Wittgenstein,pp. 106-120.*

LAUGIER, (Sandra), WAGNER (Pierre), *Philosophie des sciences, tome I, Expériences, théories et méthodes*, *tome II, Naturalismes et Réalismes*, Paris, Vrin, 2004.

LAUPIES (Frédéric), *La croyance*, Paris PUF, 2003.

LECERF (Christine), avec Hadot, Laugier et al., *Ludwig Wittgenstein (dossier sur)*, Paris, Revue Europe, n° 906/Octobre 2004, pp.3-280.

LE MOIGNE (Jean-Louis), *La Théorie du système général*, Paris, PUF, 1990 (3e éd°).

LERBET (Georges), *Pédagogie et systémique, Paris*, PUF, 1997.

LICHTENBERG (Georg Christoph), *Maximes et pensées*, Paris, André Silvaire, 1998.

LOHISSE (Jean), *Les systèmes de communication*, Approche socio-anthropologique, Paris, Armand Colin, 1998.

MALLARMÉ (Stéphane), *Crayonné au théâtre*, in *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1945.

MILLS (Joyce C.) & CROWLEY (Richard J.), *Métaphores thérapeutiques pour enfants*, Paris, Desclée De Brouwer, 1995.

MOESCHLER (Jacques), REBOUL (Anne), *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*, Paris, Le Seuil, 1994.

MOLLO-BOUVIER (S), in Revue Française de Pédagogie, n°78, 1987, 65-71.

MORFAUX (Louis-Marie), *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, A. Colin, 1980.

MORIN (Edgar), *Le paradigme perdu : la nature humaine,* Paris, Le Seuil, 1973.

MORIN (Edgar), *La méthode*, tome 1, *La nature de la nature*, Paris, Le Seuil, 1977.

MORIN (Edgar), *La méthode*, tome 2, *La vie de la vie*, Paris, Le Seuil, 1980.

MORIN (Edgar), *La méthode*, tome 3, *La connaissance de la connaissance*, Paris, Le Seuil, 1986.

MORIN (Edgar), *La méthode*, tome 4, *Les idées*, Paris, Le Seuil, 1991.

NARDONE (Giorgio), *Peurs, paniques, phobies*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1996.

NARDONE (Giorgio), WATZLAWICK (Paul), *L'Art du changement*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1993.

NARDONE (Giorgio), WATZLAWICK (Paul), *L'Art de la thérapie brève*, Paris, Le Seuil, 2000.

NATHAN (Tobie), BLANCHET (Alain), IONESCU (Serban), ZADJE (Nathalie), *Psychothérapies*, Paris, Odile Jacob, 1998.

NOVARINA (Valère), *Lettre aux acteurs,* Arles, Actes Sud, 1986.

NOZICK (R.), *Philosophical Explanations*. Cambridge, U. P., 1981.

O'HANLON (Bill), *Thérapie Brève*, Omaha, Nevada, USA, Possibilities, 1995.

PHILOSOPHES TAOÏSTES, LAO-TSEU, *Tao-tö king*, TCHOUANG-TSEU, *L'oeuvre complète*, LIE-TSEU, *Le vrai classique du vide parfait*, Paris, Gallimard, La Pleiade, 1967.

PIAGET (Jean), *Logique et connaissance scientifique*, Paris , Gallimard, 1967.

PIAGET (Jean), *L'équilibration des structures cognitives, problème central du développement*, Paris, PUF, 1975.

PICAVET (E.), *Choix rationnel et vie publique*, Paris, PUF, 1990.

POPPER (Karl R.), *La connaissance objective*, Paris, Éditions Complexe, 1972.

POUNDSTONE (W.), *Le dilemme du prisonnier*, Paris, Éditions Cassini, 2003.

POURTOIS (Jean-Pierre), *Blessure d'enfant*, Bruxelles, De Boeck, 2000.

POSTEL (Jacques), *Dictionnaire de la Psychiatrie*, Paris, Larousse Bordas, 1995.

QUINE (W.V.O.), *Du point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003.

QUINE (W. V. O.), *Note sur la théorie de la référence,* Paris, Vrin, 2003.

QUINE (W. V. O.), *Philosophie de la logique*, (trad. Largeault), Paris, Aubier Montaigne,1975.

QUINE (W. V. O.), *The Ways of Paradox and Other Essays*, Cambridge, Harvard University Press, 1966.

REBOUL (Anne), MOESCHLER (Jacques), *La pragmatique aujourd'hui*, Paris, Le Seuil, 1998.

RENCK (Jean-Luc), SERVAIS (Véronique), *L'éthologie, Histoire naturelle du comportement*, Paris, Le Seuil, 2002.

RESWEBER (Jean-Paul), *Prolégomènes aux déontologies professionnelles,* Communication, 2001.

RESWEBER (Jean-Paul), *Le Soin : Affaire de technê*, in *Le Geste de soin*, Le Portique, 2003.

RESWEBER (Jean-Paul), *Le Transfert, Enjeux cliniques, pédagogiques et culturels*, Paris, L'Harmattan, 1996.

REY (Alain), direction, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1998.

REY (Alain), direction, *Le Petit Robert*, Paris, Le Robert, 1986.

RIVENC (François), *Introduction à la logique*, Paris, Payot,1989.

ROGERS (Carl, R.), *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 1968.

ROSNAY (Joël de), *Le Macroscope*, Paris, Le Seuil, 1970.

ROUILHAN (Philippe de), *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996.

ROUSSILON (René), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991.

ROUSTANG (François), *Influence*, Paris, Les Éditions de minuit, 1990.

ROUSTANG (François), *Qu'est-ce que l'hypnose ?*, Paris, Les Éditions de minuit, 1994.

ROUSTANG (François), *La fin de la plainte*, Paris, Odile Jacob, 2000.

RÜCKERT (H.), *A solution to Fitch's Paradox*, Gabbey et al., *Logic, Epistemology and the Unity of Science*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht. 2003.

RUSSELL (Bertrand), *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989.

RUSSELL (Bertrand), *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989.

RUSSELL (Bertrand), *Théorie des types logiques*, Paris, La Revue de Métaphysique et de Morale, 18, 263-301, Mai 1910.

RUYER (Bernard), *Logique*, Paris, PUF, 1990, (1998, 3è éd°).

RUYER (R.), *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Paris, Albin Michel, 1966.

SCHMITT (Éric-Emmanuel), *Milarepa*, Paris, Albin Michel, 1997.

SCHMITT (Éric-Emmanuel), *Lorsque j'étais une œuvre d'art*, Paris, Albin Michel, 1989.

SCHOPPENHAUER (Arthur), *Le Monde, comme volonté et comme représentation,* Paris, PUF, 1966.

SEARLE (John R.), *Les actes de discours*, Paris, Hermann, 1972.

SERON (Claude), WITTEZAELE (Jean-Jacques), *Aide ou contrôle*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

SHAKESPEARE (William), *Hamlet*, traduction par Jean-Michel Déprats, Paris, Gallimard, 2002.

SHAKESPEARE (William), *Hamlet*, traduction par Yves Bonnefoy, Paris, Mercure de France, 1988.

SLUZKI (Carlos), BEAVIN (Janet), *Symétrie et complémentarité : une définition opérationnelle et une typologie des dyades*, in Watzlawick, Weakland, *Sur l'Interaction*, Paris, Le Seuil, 1981.

SOPHOCLE, *Œdipe roi*, (traduction par A. Dain et P. Mazon), Les Belles Lettres, Paris, 1958.

SOPHOCLE, *Œdipe roi*, (Adaptation de Didier Lamaison), Gallimard, 1994.

STEINER (George), *Nostalgie de l'absolu*, Paris, Éditions 10/18, Département d'Univers poche, 2003.

STICH (Stephen), *L'homme est-il un animal rationnel ?*, in Fisette et Poirier, *Philosophie de l'esprit*, t. 2 *Problèmes et perspectives*, Paris, Vrin, 2003.

TARSKI (Alfred), *Le concept de vérité dans les langues formelles,* dans *Logique, sémantique et métamathématique*, Paris, Armand Colin, 1976.

TODOROV (Tzvetan), *La vie commune*, Paris, Le Seuil, 1995.

TODOROV (Tzvetan), BAKHTINE (Mikhaïl), *Le principe dialogique*, Paris, Le Seuil, 1981.

VIDAL-ROSSET (Joseph), *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?*, Paris, Vrin, 2004.

WALLISER (B;), ZWIRN (D.), ZWIRN (H.), *Abductive logics in a belief revision framework*, CMLA, n° 14, 2002.

WATZLAWICK (Paul), *Le Langage du changement; Eléments de Communication Paradoxale*, Paris, Le Seuil, 1980.

WATZLAWICK (Paul), *L'invention de la réalité, Contributions au constructivisme*, Paris, Le Seuil, 1988.

WATZLAWICK (Paul), HELMICK BEAVIN (Janet), JACKSON (Don D.), *Une Logique de la communication,* Paris, Le Seuil, 1972.

WATZLAWICK (Paul), NARDONE (Giorgio), *Stratégie de la thérapie brève,* Paris, Le Seuil, 2000.

WATZLAWICK (Paul), WEAKLAND (John), *Sur l'interaction*, Paris, Le Seuil, 1981.

WATZLAWICK (Paul), WEAKLAND (John), FISCH (Richard), *Changements : Paradoxes et Psychothérapie*, Paris, Le Seuil, 1975.

WINKIN (Yves), *La nouvelle communication*, Paris, Le Seuil, 1981.

WINKIN (Yves), *Anthropologie de la communication*, Paris, Le Seuil, 2001.

WITTEZAELE (Jean-Jacques), GARCIA (Teresa), *A la Recherche de l'Ecole de Palo Alto*, Paris, Le Seuil, 1992.

WITTEZAELE (Jean-Jacques), *L'écologie de l'esprit selon Bateson*, non publié, IGB, 1998.

WITTEZAELE (Jean-Jacques), *Communication et résolution de problèmes à l'école*, in Bulletin de psychologie scolaire et d'orientation, Belgique, n° 2/1997.

WITTGENSTEIN (Ludwig), *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.

WOODS (John) & WALTON (Douglas), *Critique de l'argumentation, Logique des sophismes ordinaires*, Paris, Kimé, 1992.
ZADJE (Nathalie), *Le Traumatisme*, in NATHAN (Tobie), BLANCHET (Alain), IONESCU (Serban),

Psychothérapies, Paris, Odile Jacob, 1998.

ZARIFIAN (Edouard), *Les Jardiniers de la folie*, Paris, Odile Jacob,1988.

ZWIRN (D.), ZWIRN (H.), *Metaconfirmation in Theory and Decision*, vol. 3, pp. 195-228, 1996.

ZWIRN (D.), ZWIRN (H.), *La révision des croyances* (in Pour la Science, n° 311, septembre 2003, 64/69).

ZWIRN (H.), *Les limites de la connaissance,* Paris, Odile Jacob, 2000.

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE DE METZ
École Doctorale Perspectives Interculturelles : Écrits, Médias, Espaces, Sociétés
Laboratoire ERASE

LE PARADOXE DANS LA COMMUNICATION

Implications épistémologiques et usages thérapeutiques

THÈSE PRÉSENTÉE EN VUE DU DOCTORAT DE PHILOSOPHIE
Spécialités : épistémologie, logique
par

Jean-Curt Keller

Composition du Jury :

Monsieur Bernard Andrieu, professeur Nancy I
Monsieur Pierre-André Dupuis, professeur Nancy II
Monsieur Benoît Gœtz, MCF Metz, titulaire de l'HDR
Monsieur Jean-Paul Resweber, professeur Metz, directeur de recherche

Le paradoxe dans la communication

RÉSUMÉ

Le paradoxe menace nos énoncés : ceux qui nous servent à décrire le monde, puis à expliquer ces descriptions ; ceux, parfois, de la philosophie de la connaissance qui nous servent à vérifier la cohérence de nos théories.
Cette thèse étudie la complétude et la cohérence d'une théorie particulière, la *pragmatique de la communication humaine* (P), qui constitue la lignée empiriste de la pragmatique, et pour laquelle le paradoxe se trouve à l'origine de troubles humains. De ces problèmes, P sous-tend des méthodes de résolution où l'accent est mis sur l'interaction autant que sur les processus réflexifs du sujet.
On examine l'axiomatique de P et ses rapports avec la méthode thérapeutique. La théorie s'avère cohérente, mais le refus de principe d'hypothèses intrapersonnelles se révèle intenable et la modélisation systémique s'avère non nécessaire à la méthode. Une axiomatique élargie est proposée, ainsi qu'une modélisation des interventions en vue du changement durable, par la théorie de la révision des croyances. Est proposée une démarche pour l'examen des théories de l'humain, où les énoncés sur l'homme englobent celui qui les énonce et peuvent devenir paradoxaux.
Appliquée à d'autres méthodes, cette démarche pourrait éclairer les comparaisons entre les théories concurrentes.

The Paradox in Communication

ABSTRACT

The paradox menaces our statements. The pragmatics of human communication (P) constitutes the empiricist branch of pragmatics. It lays at the origin of some methods for solving human problems where special emphasis is put on interaction and the subject's reflexive processes.
This thesis questions the completeness and coherence of the axiomatics of P and its relationship with the therapeutic method. It will be shown that the theory is coherent, that a theory of subjet is unavoidable and that systemic modelling is unnecessary for the method. We shall suggest new axioms and a more elaborate modelling of therapeutic treatment in view of a sustainable change by the theory of revision of belief.
Applied to other methods, this procedure could enlighten the comparisons between competing theories.

MOTS-CLÉS
antinomie, axiomatique, (re)cadrage, cercle vicieux, changement, communicabilité, complémentarité, complétude, cognition connaissance, croyance, contradiction, démontrabilité, dialogique, dialogue, double contrainte, englobement, énonciation, fonction propositionnelle/proposition, injonction, interaction, justification, logique, maieutique, métacommunication, métalangue, métaphore, modèle, paradoxe (logique, sémantique, linguistique, ensembliste, pragmatique, visuel), ponctuation, position haute/basse, pragmatique, problèmes humains, psychothérapie, relation, représentation, sujet, symétrie, système, théorie, thérapie, troubles, types/types d'ordre, vérité.